



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

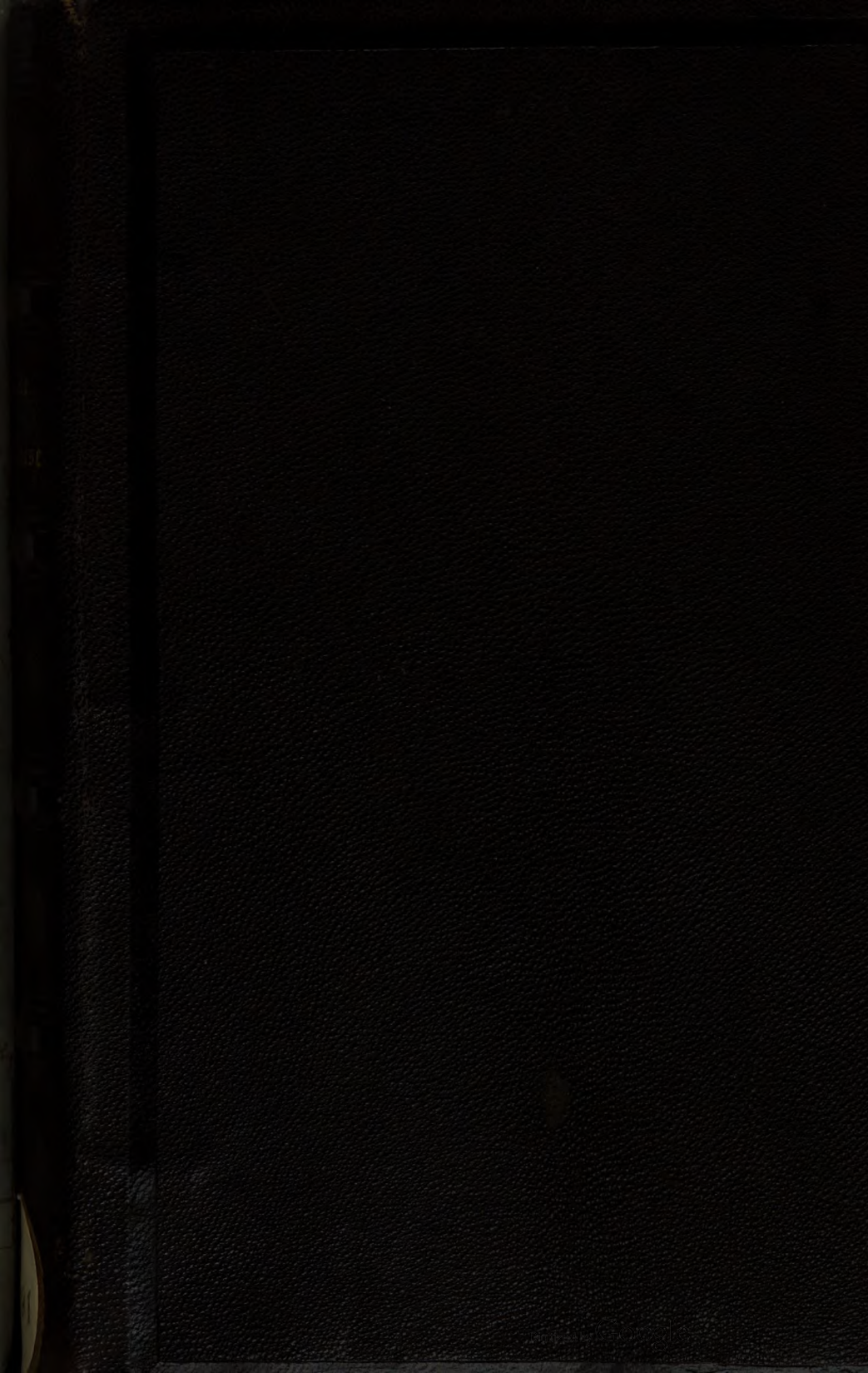
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





ESTABLISHED
1870
NEW YORK



LETTRES
DE
SAINTE TÉRÈSE

PARIS. — IMPRIMERIE DE P.-A. BOURDIER ET C^{ie}.

Rue Mazarine, 30.

LETTRES

381091

DE

SAINTE TÉRÈSE

TRADUITES SUIVANT L'ORDRE CHRONOLOGIQUE

ÉDITION ENRICHIE DE LETTRES INÉDITES

DE NOTES ET DE BIOGRAPHIES

PAR

LE P. MARCEL BOUX

De la compagnie de Jésus.

TOME PREMIER



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER. 29.

1861

DÉDICACE

A

SAINT JOSEPH

GRAND SAINT JOSEPH

J'ai dédié à la Vierge Immaculée, votre Épouse, la traduction des Œuvres de sainte Tèreſe; j'ose vous dédier celle de ses Lettres. Que de droits n'avez-vous pas à cet hommage ! Tèreſe, encore jeune, était sur le point d'être moissonnée par la mort : elle éleva sa voix vers vous, et vous lui rendîtes miraculeusement la vie. Elle a vécu, et elle est devenue une sainte; elle a vécu, et elle a composé ses admirables ouvrages. Elle vous doit sa sainteté, et l'Église vous doit ses écrits.

O grand saint Joseph ! c'est ici, en présence

même de sainte Térése, à genoux devant son tombeau, que je viens vous offrir cet humble travail; et, afin qu'il vous soit plus agréable, je vous le présente par les mains de cette séraphique Vierge, qui a rendu au Carmel sa beauté primitive, et qui a fait fleurir votre culte dans le monde entier. En retour, grand Saint, obtenez-moi, je vous en conjure par le nom et par le cœur de Térése, la grâce de chanter un jour avec elle les miséricordes éternelles du Seigneur! Amen.

Albe de Tormès, au tombeau de sainte Térése, veille de la Nativité de la très-sainte Vierge, 1858.

MARCEL BOUIX, S. J.

LETTRES DE SAINTE TÉRÈSE

1560. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. XI. — Boll., *Acta S. Teresie*, p. 76 et 77. Nos 292 et 293, p. 564, 596 et suiv.)

A SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Relation où la Sainte lui fait connaître l'état de son âme.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon révérend père.

Voici quelle est à présent ma manière d'oraison. Il est très-rare que je puisse discourir avec l'entendement, parce que mon âme commençant presque aussitôt à se recueillir entre dans une paix profonde, ou dans un ravissement qui m'ôte entièrement l'usage de mes sens ; de sorte que si on me parle, j'entends seulement le son de la voix, mais sans comprendre ce qu'on me dit.

Voici ce qui m'arrive très-souvent : dans des moments où sans vouloir penser à Dieu je m'occupe d'autre chose, où mon âme est dans une si grande sécheresse et mon corps si accablé d'infirmités qu'il me semble que, quelque désir que j'eusse de faire oraison, il me serait impossible

de m'y appliquer, je me sens tout à coup saisie par ce recueillement et par cette élévation ou ravissement d'esprit, sans que j'é puisse y résister, et je me trouve ensuite en un instant enrichie des trésors spirituels, qui sont les effets de ces sortes de faveurs. Et cela m'arrive sans que j'aie eu auparavant aucune vision, ni aucune illustration de l'entendement, et sans même que je sache où je suis : il me semble seulement que mon âme se perd en Dieu, et qu'en cet état elle profite plus en un moment qu'elle ne pourrait faire avec tous ses efforts dans le cours d'une année. D'autres fois, sans qu'il me soit possible d'y résister, il me vient tout à coup de si grands transports d'amour de Dieu, que je me meurs du désir de lui être unie ; il semble que la vie va finir, et ainsi je jette des cris et j'appelle mon Dieu. L'impétuosité de ces transports est très-violente. Quelquefois je ne peux demeurer assise ; et, sans y avoir contribué en rien, je souffre une peine si délicieuse que je ne voudrais jamais la voir cesser. Cette peine naît du désir ardent que j'ai de sortir de cette vie, et de la pensée que mon mal est sans remède, parce qu'il n'y en a point d'autre que la mort, et qu'il ne m'est point permis de me la donner. Ainsi il paraît à mon âme que tout le monde est dans la joie, et qu'elle seule est affligée ; que tout le monde trouve de la consolation et du soulagement dans ses maux, et qu'il n'y a que les siens qui n'en peuvent recevoir. A cette pensée, la douleur qui m'accable est telle, qu'il me serait impossible de n'en pas mourir, si le divin Maître ne la modérait par des ravissements qui font cesser toutes mes inquiétudes, qui répandent le calme et le bonheur dans mon âme, tantôt en la faisant jouir

d'une partie de ce qu'elle désire, et tantôt en lui découvrant des choses admirables.

D'autres fois il me vient des désirs de servir Dieu, mais avec de si impétueux transports et une si vive peine de me voir inutile à sa gloire, que je ne puis en donner une idée. Il me semble alors qu'il n'y a ni peines, ni tourments, ni mort, ni martyre que je n'endurasse de grand cœur pour lui donner des marques de mon amour. Ceci arrive également sans que la considération précède; c'est quelque chose de soudain qui me soulève tout entière, et je ne sais d'où me vient un si grand courage. Je voudrais, ce me semble, élever ma voix pour faire entendre à tous les hommes combien il est important de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels sont les biens admirables qu'il est prêt à nous donner si nous nous disposons à les recevoir. Ces désirs sont tels, que je me consume au dedans de moi-même; je veux, ce semble, ce que je ne puis; je trouve dans ce corps une chaîne qui m'empêche de rendre à Dieu et à l'État le moindre service, sans cela je ferais des choses très-signalées en ce qui dépend de mes forces. Et ainsi, quand je me vois sans nul pouvoir de servir Dieu, j'en ressens une peine qu'aucun terme ne peut peindre. Cette peine finit en se perdant dans les délices et les consolations dont Dieu inonde mon âme. Parfois, quand ces désirs de servir Dieu me transportent, je souhaite de faire des pénitences, mais je ne le puis; et certes elles adouciraient beaucoup mon martyre, si j'en juge par le soulagement et la joie que me donnent celles que me permet la faiblesse de mon corps. A la vérité, si on me laissait libre, je crois, qu'em-

portée par l'ardeur de ces désirs, j'en ferais d'excessives.

J'éprouve quelquefois une grande peine d'avoir à traiter avec le prochain, et je m'en afflige au point de répandre beaucoup de larmes. Cela vient de cette soif que j'ai d'être seule; lors même que je ne prie ni ne lis, je trouve je ne sais quel charme dans la solitude. L'entretien avec le prochain, avec les parents surtout me pèse, j'y suis comme une esclave vendue, excepté quand ce sont des personnes avec qui je parle d'oraison et de ce qui a rapport à l'âme; car avec elles je me console et je me réjouis; parfois, cependant, même leur entretien me fatigue, je voudrais ne pas les voir et m'en aller dans quelque lieu où je fusse seule. Cela néanmoins m'arrive rarement avec ces sortes de personnes, et encore moins avec les guides de ma conscience, qui me consolent toujours.

De temps en temps j'éprouve aussi une grande peine d'être obligée de manger et de dormir; je m'afflige surtout de voir que je puis, moins que personne, m'en dispenser: je m'y sou mets pour plaire à Dieu, et je lui offre la peine que j'en souffre.

Le temps me paraît passer si vite, que je n'en ai jamais assez pour prier, car je ne me lasserais jamais de m'entretenir seule à seul avec Dieu. Je désire toujours de trouver du temps pour lire, parce que j'ai été très-affectionnée à la lecture. Je lis néanmoins fort peu, parce qu'en ouvrant en quelque sorte le livre, je me trouve profondément recueillie, et qu'ainsi la lecture se change en oraison. Mais cela même dure trop peu à mon gré, à cause de mes grandes occupations qui, bien qu'elles soient

bonnes, ne me donnent pas le même contentement que je recevrais de la lecture et de l'oraison. Ainsi je ne puis voir, ce me semble, sans quelque déplaisir que c'est en vain que je désire toujours avoir plus de temps que je n'en ai.

Notre-Seigneur m'a donné ces désirs et plus de vertu que je n'en avais auparavant, depuis qu'il m'a favorisée de cette oraison paisible et de ces ravissements dont j'ai parlé; et je me trouve si changée en mieux, qu'il me semble qu'auparavant j'étais l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions ont produit dans mon âme ces admirables effets énoncés plus haut, et je dis que s'il y a en moi quelque bien, c'est de là qu'il m'est venu.

Dieu m'a inspiré une si ferme résolution de ne le point offenser, même véniellement, que j'aimerais mieux endurer mille morts que de commettre le moindre péché de propos délibéré. De plus, dès qu'une chose me paraît plus parfaite et plus agréable à Dieu, et dès qu'elle m'est commandée par mon directeur, je me sens tellement déterminée à l'exécuter, que je ne reculerais devant aucune souffrance et que, pour aucun trésor, je ne laisserais de la faire. Si j'en usais autrement, je n'aurais pas, ce me semble, la hardiesse de rien demander à Dieu, Notre-Seigneur, ni même de faire oraison. Je ne laisse pas, néanmoins, en tout cela de commettre beaucoup de fautes et d'imperfections.

Mon obéissance à mon confesseur est sans doute imparfaite; cependant, viens-je à comprendre qu'il veut une chose ou bien me la commande-t-il, il me semble, d'après ma disposition intérieure, que je ne laisserais pas de la

faire ; et si je ne la faisais pas, je croirais être dans une grande illusion.

J'aime la pauvreté, mais pas autant que je devrais. Il me semble que, si j'étais riche, je ne voudrais ni conserver aucun revenu, ni garder nul argent pour mon usage particulier, mais que je me contenterais du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je ne possède qu'imparfaitement cette vertu ; car si je ne souhaite rien pour moi, je ne serais point fâchée d'avoir du bien pour pouvoir le donner.

Je n'ai presque point eu de visions qui ne m'aient laissée avec plus de vertu que je n'en avais auparavant : je laisse à mes confesseurs de juger s'il y a eu quelque tromperie du démon.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les parfums, la musique et tant d'autres choses qui passent dans le monde pour ravissantes, le sont si peu pour moi en comparaison de celles qui se présentent à mon âme dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrais n'avoir point d'yeux pour les voir, ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi, elles me touchent très-peu ; un premier mouvement, voilà tout ce qui me reste d'elles ; à mes yeux, tout cela n'est que de la boue.

Lorsque le devoir m'oblige de parler à des personnes du monde, alors même que l'entretien roule sur des choses d'oraison, s'il se prolonge par passe-temps, et non par nécessité, je suis obligée de me faire violence, parce que cela me donne beaucoup de peine. Quant aux entretiens de pur agrément qui me plaisaient autrefois, et quant aux choses du monde, j'en ai maintenant un tel dégoût, que je ne puis les souffrir.

Ces désirs qui, maintenant, me consomment d'aimer, de

servir et de voir Dieu, ce n'est pas la considération qui les excite, comme autrefois, quand je sentais, ce me semble, une grande dévotion, et que je répandais beaucoup de larmes ; ils naissent d'une flamme intérieure et d'une ferveur si excessives, qu'en très-peu de temps j'en perdrais la vie si Dieu ne me venait en aide par un de ces ravissements dont j'ai parlé, et où, selon moi, il étanche la soif de l'âme.

Quand je vois des personnes avancées dans les voies de Dieu, qui ont ces fermes résolutions dont j'ai parlé, qui sont détachées de tout et pleines de courage, je ne puis me défendre de les aimer beaucoup, et je désirerais communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie. La vue, au contraire, de ces personnes timides et qui ne vont qu'à tâtons dans ce qu'elles pourraient raisonnablement entreprendre pour le service de Dieu m'attriste et me fait gémir. J'appelle ce grand Dieu à leur secours, j'implore son assistance, et celle de ces saints qui exécutèrent avec tant de courage ces mêmes choses qui nous épouvantent aujourd'hui. Ce n'est pas que je sois bonne à rien ; mais c'est qu'il me semble que Dieu aide ceux qui, pour lui, entreprennent des choses grandes, et qu'il ne manque jamais à ceux qui mettent en lui seul leur confiance. Ainsi, je souhaite trouver des âmes qui me confirment dans cette pensée, et qui m'aident à n'avoir plus désormais de sollicitude sur la nourriture et le vêtement, mais à abandonner tout cela à la providence de Dieu. Par cet abandon à Dieu, je n'entends pas que je puisse me dispenser de me procurer ce qui m'est nécessaire pour vivre ; je veux dire seulement que je dois le

faire sans inquiétude. Et depuis que Notre-Seigneur m'a donné, il y a, ce me semble, déjà un an, cette liberté intérieure, je me trouve très-bien de tenir cette conduite, et je tâche de m'oublier moi-même le plus que je puis.

Quant à la vaine gloire, je n'ai, grâce à Dieu, autant que j'en puis juger, aucun sujet d'en avoir ; je vois clairement que je ne contribue en rien aux faveurs que le divin Maître m'accorde. Il se plaît même par là à me faire sentir plus profondément mes misères ; et, en effet, je sens que, quelque effort de pensée que je fisse durant toute la vie, jamais je ne pourrais arriver à comprendre une seule de ces grandes vérités dont il m'instruit dans un ravissement.

Par le passé, j'ai éprouvé plus d'une fois de la confusion que l'on sût les grandes grâces que Dieu me fait ; mais, depuis quelques jours, il n'en est plus ainsi. J'en parle aussi librement que si elles regardaient quelque autre personne, parce que je ne me trouve pas meilleure que je n'étais auparavant. Au contraire, je me trouve encore plus mauvaise. Et cette profusion de grâces dont je profite si peu me fait croire sans hésiter qu'il n'y eut jamais au monde une âme pire que moi. C'est pourquoi, il me semble que, tandis que je ne fais que recevoir des faveurs, les autres, par leurs vertus, acquièrent plus de mérites et que Dieu leur donnera d'un seul coup au Ciel ce qu'il veut me donner ici-bas : cette pensée fait que je le conjure de tout mon cœur de ne pas me récompenser dans cette vie. Ainsi, je crois que c'est parce que je suis si faible et si mauvaise, que Dieu m'a conduite par ce chemin.

Lorsque je suis en oraison, et pour peu même que je puisse faire de considération, je ne pourrais, quand même je le voudrais, désirer du repos, ni en demander à Notre-Seigneur, parce que je vois qu'il n'en a jamais eu sur la terre, mais qu'il a passé sa vie dans de continuelles souffrances. Je le prie donc de ne pas me les épargner, et de me faire la grâce de pouvoir les supporter.

Toutes les choses de cette nature, celles même qui sont de la perfection la plus élevée, s'offrent à moi dans l'oraison, et font une si vive impression sur mon esprit, que je ne puis voir sans étonnement de si grandes vérités. Ces vérités me sont montrées avec tant de clarté, que les choses du monde ne me semblent que folie. Je vois à cette lumière que c'est folie de compter pour quelque chose les pertes, les peines de cette vie, d'être inconsolable de la mort des parents. Cependant, lorsque je considère ce que j'ai été et combien j'étais sensible à tout cela, je découvre que j'ai encore besoin de beaucoup veiller sur moi-même, pour ne pas retomber dans la même faiblesse et la même imperfection.

Si je remarque en quelques personnes des choses qui paraissent visiblement être des péchés, je ne puis me résoudre à croire que ces personnes offensent Dieu, parce qu'il me paraît que chacun désire comme moi de lui plaire. Il m'a fait cette grâce signalée, de ne m'arrêter jamais volontairement à penser aux défauts des autres quand ils se présentent à mon esprit. Au lieu de m'y arrêter, je considère aussitôt ce qu'il y a de bon dans ces personnes. Ainsi, rien ne m'afflige, si ce n'est les péchés publics et les hérésies, et j'en suis souvent si vivement touchée, qu'il me

semble que c'est l'unique peine qu'on doit ressentir. Je m'attriste encore, il est vrai, quand je vois des personnes d'oraison abandonner cet exercice et retourner en arrière ; mais cette peine n'est pas grande, parce que je tâche de ne pas m'y arrêter.

J'ai bien moins de curiosité que je n'en avais, quoique je ne pratique pas toujours à cet égard une entière mortification, mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, et une attention presque continuelle à Dieu, est, selon que j'en puis juger, l'état ordinaire de mon âme. Ainsi, quand je m'occupe d'autres choses, je me sens réveiller sans savoir par qui, pour renouveler mon attention. Cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement lorsque les affaires dont je traite sont importantes, et encore, grâce à Dieu, ces affaires n'occupent-elles mon esprit tout entier que par moments, et non durant tout le temps que j'en traite.

Voici un état d'âme où il m'arrive de me trouver, rarement toutefois : durant trois, quatre ou cinq jours, ferveur, visions, en un mot toutes les bonnes choses non-seulement me sont enlevées, mais elles s'effacent tellement de ma mémoire, que, quand je le voudrais, je ne pourrais me rappeler le moindre bien qui ait été en moi. Tout me paraît un songe, du moins je ne puis me souvenir de rien ; mes maux corporels m'accablent tous à la fois ; mon esprit se trouble, je ne puis former une pensée de Dieu, je ne sais en quelque façon sous quelle loi je vis. Si je lis, je ne comprends rien à ma lecture. Je me trouve pleine d'imperfections, et sans nul courage pour la vertu ; et ce grand courage que j'ai d'ordinaire disparaît de telle

sorte, que je serais incapable, ce me semble, de résister à la moindre tentation, à une parole que le monde dirait contre moi. Il me vient alors en pensée que je ne suis bonne à rien, et qu'on a tort de me tirer de la voie commune. Je m'attriste, dans la pensée que je trompe tous ceux qui ont quelque bonne opinion de moi. Je voudrais m'aller cacher en quelque lieu où personne ne me vît. Ce n'est pas par vertu que je désire alors la solitude, mais par lâcheté. Enfin, je me sens intérieurement portée à malmenager tous ceux qui voudraient me contredire. Mais au milieu de cette guerre, voici la grâce que Dieu me fait : je ne l'offense pas plus qu'à l'ordinaire ; loin de lui demander de me délivrer de ce tourment, je suis prête à le souffrir jusqu'à la fin de ma vie, et je l'accepte de tout mon cœur ; je le prie seulement de me soutenir de sa main, afin que je ne l'offense point. Enfin, je considère comme une très-grande grâce qu'il me fait de ne pas me laisser toujours dans un pareil état. Une chose m'étonne, quand je suis de cette sorte, c'est qu'une seule parole de celles que j'ai coutume d'entendre, ou une vision, ou un recueillement qui ne dure pas plus d'un *Ave Maria*, ou le premier pas fait vers la sainte table pour communier, change soudainement mon âme, la purifie, rend même la santé à mon corps, remplit de lumière mon entendement, et me restitue cette force et ces désirs que j'ai d'ordinaire. Je l'ai éprouvé bien des fois ; au moins depuis six mois, je me sens toujours passablement soulagée de mes infirmités corporelles, lorsque je communie. Les ravissements produisent aussi parfois le même effet. Tantôt ce bien-être corporel dure trois heures, et tantôt un jour tout entier.

A mon avis, il n'y a point là d'illusion ; c'est un fait que j'ai maintes fois soigneusement observé. Aussi, quand je suis dans ce recueillement, je n'ai peur d'aucune maladie ; mais quand je fais l'oraison que je faisais autrefois, c'est une vérité que je n'éprouve point ce mieux dans ma santé.

Tous ces effets que je viens de rapporter me font croire que ces choses viennent de Dieu. Me rappelant qui j'étais, je sais que j'étais en chemin de me perdre ; et en peu de temps ces faveurs m'ont tellement changée, que je ne me reconnais presque plus moi-même. Je trouve en moi des vertus dont mon âme s'étonne, ne sachant comment elles sont venues. Je vois que c'est un pur don, et non le fruit de mon travail. Ce que j'entends en toute vérité et clarté, et ce en quoi je sais que je ne me trompe point, c'est que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moyen pour m'attirer à son service, mais encore pour me tirer de l'enfer, ainsi que le savent ceux de mes confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales.

Lorsque je rencontre des personnes qui savent quelque chose des grandes grâces que Dieu m'a faites, je voudrais qu'il me fût permis de leur raconter toute ma vie ; car mon bonheur, à moi, est que Notre-Seigneur soit loué, et tout le reste ne m'est rien. Mon adorable Maître sait bien cela ; et ce dont je suis très-certaine de mon côté, c'est que je ne cherche en tout que sa gloire, et qu'en dehors de cette gloire il n'est ni honneur, ni vie, ni gloire, ni bien de l'âme ou du corps, ni avantage propre, qui m'attache ou qui soit pour moi l'objet d'un désir.

Je ne saurais croire que le démon m'ait procuré de si

grands avantages pour m'attirer à lui et pour me perdre ensuite : je ne puis le supposer stupide à un tel point. D'ailleurs, quand mes péchés auraient mérité que je fusse trompée et séduite par ses artifices, je ne pourrais me persuader que Dieu eût rejeté les instantes prières que tant d'âmes si ferventes lui ont faites depuis deux ans; car je n'ai cessé de conjurer tout le monde de lui offrir des vœux pour obtenir de sa bonté qu'il me fit connaître si j'étais dans un bon chemin, afin que si je m'égarais, il lui plût de me conduire par un autre, et de me redresser. Non, le divin Maître n'eût jamais permis que si ce qui se passait en moi ne venait point de lui, cela fût allé toujours croissant.

Ces considérations, jointes aux raisonnements solides de tant d'hommes, très-saints et très-savants, que j'ai consultés là-dessus, me rassurent, lorsque la vue de ma misère m'épouvante et me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais lorsque je suis en oraison, et les jours où je jouis d'une douce tranquillité et où je ne pense qu'à Dieu, quand les plus savants et les plus saints hommes du monde s'assembleraient pour me convaincre que je suis dans l'erreur, qu'ils me feraient souffrir tous les tourments imaginables pour me contraindre à le croire, et que de mon côté je m'efforcerais d'entrer dans leurs sentiments, il me serait impossible d'en venir à bout et de me persuader que les faveurs inestimables que je reçois de Dieu viennent du démon.

Il est vrai qu'en un temps, lorsqu'on a voulu effectivement me l'insinuer, j'ai été agitée de grandes craintes, considérant d'un côté le mérite et la sincérité de ceux

qui entreprenaient de le prouver, et de l'autre que mes infidélités pouvaient bien mériter une telle punition. Mais à la première parole, à la première vision, au moindre recueillement, toutes les craintes qu'on avait voulu m'inspirer se dissipèrent, et je me trouvais confirmée plus que jamais dans la croyance que ce qui se passait en moi venait de Dieu.

Quelquefois, je le sais, il peut s'y mêler certaines choses qui viennent du démon, comme je l'ai vu arriver ; mais ses illusions produisent des effets si différents de ceux qui naissent des grâces qu'on reçoit de Dieu, que je ne puis croire qu'une personne qui en a quelque expérience s'y puisse laisser tromper. Toutefois, malgré la persuasion intime où je suis que ce qui se passe en moi vient de Dieu, pour rien au monde je ne ferais la moindre chose, si elle n'était approuvée du guide de mon âme, qui sert mieux Notre-Seigneur que moi. Dans toutes les paroles qui m'ont été dites, jamais il n'y en a eu aucune qui ne m'ait portée à lui obéir et à ne lui rien cacher, et qui ne m'ait fait entendre que c'était là ce qui convenait.

Je suis souvent reprise de mes fautes, mais d'une manière qui me va au fond des entrailles. Les péchés de ma vie passée me sont représentés d'une manière si vive, que j'en ai l'âme percée de douleur. D'autres fois je reçois des avis importants qui me découvrent le péril qu'il y a ou qu'il peut y avoir dans les affaires que j'ai à traiter.

Quoique je me sois beaucoup étendue, il me semble néanmoins que j'en ai dit trop peu, eu égard aux grands biens spirituels que je vois en moi au sortir de l'oraison. Ce qui n'empêche pas qu'ensuite je ne me trouve avec

beaucoup d'imperfections, inutile et très-misérable. Peut-être, faute d'entendre les bonnes choses, me trompé-je moi-même ; mais ce qui me porte à juger ainsi que je l'ai fait, c'est le changement manifeste de ma vie.

Je puis assurer, ce me semble, que tout ce que j'ai dit est ce que j'ai véritablement senti. Telles sont les grâces que Notre-Seigneur a opérées en cette chétive et imparfaite créature. Je sou mets tout à votre jugement, attendu que vous connaissez maintenant à fond l'état de mon âme.

Votre indigne servante et votre fille.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

Ce saint naquit en 1499, à Alcantara, ville d'Estramadure, dont il prit et immortalisa le nom. Il dut le jour à don Alphonse Garavito et à doña Marie Villela de Sanabria, issus l'un et l'autre d'une noble famille et ornés de toutes les vertus chrétiennes. Après avoir étudié les humanités et la philosophie dans sa ville natale, le jeune Pierre Garavito alla étudier le droit canon à Salamanque. A l'âge de seize ans il entra dans l'ordre de Saint-François ; il y entra avec le trésor de son innocence baptismale, et s'il fut un des plus grands prodiges de pénitence de son siècle, il fut aussi un des êtres les plus angéliques et les plus purs qui aient paru dans l'Église de Dieu.

En 1534, il jeta les fondements de la réforme de son ordre ; le pape Jules III l'approuva par un bref. Mais une tempête s'étant élevée contre son entreprise, Pierre d'Alcantara fit le voyage de Rome nu-pieds et tête découverte ; il obtint un nouveau bref du Pape et des lettres patentes de son général qui l'autorisaient à fonder de nouveaux cou-

vents de sa réforme¹. Saint François de Borgia, son intime ami, l'aida puissamment à Rome auprès du Pape ; il fut en correspondance avec lui ; il le visita dans son couvent d'Arenas, et une fois ils passèrent huit jours ensemble, goûtant ces ineffables délices que trouvent deux saints à s'entretenir de Dieu.

Pierre d'Alcantara quitta cet exil le 18 octobre 1562, environ deux mois après la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quarante-sept dans la vie religieuse. Il fut béatifié en 1622 par le pape Grégoire XV, et canonisé en 1669 par le pape Clément IX, qui fixa sa fête au 19 du mois d'octobre.

La Sainte rapporte au chapitre xxx de sa *Vie*, comment elle connut ce grand serviteur de Dieu, et comment elle fut éclairée et consolée par lui.

« Je vis que malgré ma lutte je ne pouvais rien contre ces grands transports d'amour, et ils devinrent pour moi un objet de crainte. Le plaisir et la peine qu'ils me faisaient simultanément éprouver étaient pour moi un mystère. Je savais bien que la souffrance du corps est compatible avec la joie de l'esprit ; mais une peine spirituelle si excessive unie à un bonheur si ravissant, voilà où ma raison se perdait. J'opposais cependant la résistance commandée, je m'épuisais en vains efforts, et souvent j'en étais brisée de lassitude. Infortunée, je m'armais de la croix pour me défendre contre Celui qui nous l'avait laissée à tous comme notre rempart et notre défense !

« Je voyais clairement que personne ne me comprenait. Je n'osais néanmoins le dire qu'à mon confesseur ; en parler à d'autres eût été déclarer que je n'avais pas d'humilité. Il plut à Notre-Seigneur de remédier en partie à mes peines, et même de les faire cesser pendant quelque temps, en conduisant dans cette ville le bienheureux père Pierre d'Alcantara. J'ai déjà parlé de lui, et dit quelque chose de sa pénitence² ; j'ai appris qu'entre autres austérités, il avait porté pendant vingt années un cilice en lames de fer-blanc, sans jamais le quitter. Il a composé en langue castillane de petits traités d'oraison qui sont maintenant entre les mains de tout le monde. L'oraison étant sa

¹ Les religieux réformés par saint Pierre d'Alcantara sont connus sous divers noms : on les appelle récollets en France et dans les Pays-Bas, frères mineurs réformés en Italie, mineurs déchaussés et alcantarins en Espagne.

² A la fin du chap. xxvii.

vie depuis tant d'années, il en a écrit d'une manière admirablement utile pour les âmes qui s'adonnent à ce saint exercice. Il avait gardé dans toute sa rigueur la première règle de Saint-François, et pratiqué cette pénitence dont je n'ai rapporté que quelques traits.

« Cette dame veuve dont j'ai parlé, si digne servante de Dieu et mon intime amie¹, ayant appris l'arrivée de ce grand personnage, désira que je le visse. Elle savait le besoin que j'en avais; elle était témoin de mes peines, et ne réussissait pas peu à les adoucir. Pleine d'une foi vive, elle ne pouvait s'empêcher de voir l'esprit de Dieu dans ce que tous les autres regardaient comme l'ouvrage du démon. Elle joignait à un jugement exquis une discrétion parfaite. C'était une âme à laquelle Notre-Seigneur aimait à se communiquer dans l'oraison : aussi daignait-il lui faire connaître ce que les savants ignoraient. Mes confesseurs me permettaient de chercher auprès d'elle un adoucissement à mes peines, et elle pouvait me consoler sous bien des rapports. Souvent elle avait sa part dans les grâces que je recevais, car Notre-Seigneur lui donnait par mon intermédiaire des avis très-utiles à son âme.

« Cette fidèle amie, pour faciliter mes rapports avec un homme aussi saint que le père Pierre d'Alcantara, obtint de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de m'avoir huit jours chez elle. Ce fut dans sa maison, et dans quelques églises, que j'eus plusieurs entretiens avec un si grand maître de la vie spirituelle. Depuis, il m'a encore été donné, à diverses époques, de communiquer avec lui de la manière la plus intime. Comme je n'ai jamais rien caché à mes guides des plus secrets replis de mon cœur, et que dans les choses douteuses j'ai toujours dit ce qui pouvait m'être contraire, je lui rendis compte de toute ma vie et de ma manière d'oraison le plus clairement qu'il me fut possible. Je vis presque d'abord qu'il m'entendait par l'expérience qu'il avait de ces voies, et c'était ce dont j'avais besoin : car Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce qu'il m'a accordée depuis, de savoir faire comprendre aux autres les faveurs dont il me comble; ainsi, pour les connaître et pour en porter un jugement sûr, il fallait en avoir reçu de semblables.

« Il me donna une très-grande lumière, et elle m'était très-nécessaire; car, jusqu'à ce moment, les visions intellectuelles, et même les imaginaires, qui se voient des yeux de l'âme, avaient été pour moi quel-

¹ Guiomar de Ulloa.

que chose d'incompréhensible. Je croyais, comme je l'ai dit, qu'on ne devait estimer que celles qui frappent les yeux du corps ; et je n'en avais point de celles-là. Ce saint homme m'éclaira sur tout, et me donna une parfaite intelligence de ces visions ; il me dit de ne plus craindre, mais de louer Dieu, m'assurant qu'il en était l'auteur, et qu'après les vérités de la foi, il n'y en avait point de plus certaine ni à laquelle je dusse donner une plus ferme créance. Il se consolait beaucoup avec moi, me témoignait une très-grande affection, et il m'a toujours depuis fait part de ses pensées les plus intimes et de ses des-seins. Heureux de voir que Notre-Seigneur m'inspirait une si ferme résolution, et tant de courage pour entreprendre les mêmes choses qu'il lui faisait la grâce d'exécuter, il goûtait un grand contentement dans cette mutuelle communication de nos âmes. Car dans l'état auquel le divin Maître l'avait élevé, le plus grand plaisir, comme la plus pure consolation, est de rencontrer une âme en qui l'on croit découvrir le commencement des mêmes grâces. Je ne faisais alors, ce me semble, que d'entrer dans une si sainte voie. Dieu veuille que je sois maintenant plus avancée ! Ce saint homme fut pénétré de la plus vive compassion pour moi. Il me dit qu'une des plus grandes peines dans cet exil était celle que j'avais endurée, c'est-à-dire cette contradiction des gens de bien ; il ajouta qu'il me restait encore beaucoup à souffrir, parce que j'avais besoin d'une continuelle assistance, et qu'il n'y avait personne dans cette ville qui m'entendit. Il me promit de parler à mon confesseur, et à un de ceux qui me causaient le plus de peine. Ce dernier était ce gentilhomme dont j'ai fait mention. Son dévouement sans bornes pour moi était la cause de toute cette guerre qu'il me faisait. C'était une âme sainte, mais craintive ; et comme il m'avait vue naguère si imparfaite, il ne pouvait se persuader que je fusse dans un état si élevé.

« Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse ; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer, et ne plus m'inquiéter à l'avenir. Mon confesseur n'en avait pas grand besoin ; mais pour le gentilhomme, ce n'était pas de même ; car une telle autorité ne put entièrement le convaincre : elle fit néanmoins qu'il ne m'effrayait plus autant qu'auparavant.

« Il fut convenu entre ce saint religieux et moi que je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait, et que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre. Dans sa profonde humilité, il voulait bien attacher quel-

que prix aux prières d'une créature aussi misérable que moi, ce qui me couvrait d'une extrême confusion. Il me laissa fort contente et fort consolée, par l'assurance qu'il me donna que l'esprit de Dieu agissait dans mon âme : il ajouta que je pouvais sans crainte continuer à faire oraison; et que, s'il me survenait des doutes, je n'avais qu'à les communiquer à mon confesseur, sans m'en inquiéter davantage.

« Néanmoins, comme Notre-Seigneur me conduisait par la voie de la crainte, je ne pouvais ouvrir mon âme ni à une sécurité parfaite quand on me rassurait, ni à une crainte sérieuse quand on me disait que j'étais trompée. Ainsi, que l'on m'inspirât de la crainte ou de la confiance, nul ne pouvait obtenir de moi une foi plus grande que celle que Notre-Seigneur mettait dans mon âme. Sans doute les paroles de l'homme de Dieu, je me plais à le redire, me laissèrent consolée et tranquille sur mon état; je ne leur donnai pourtant pas assez de créance pour être tout à fait sans appréhension, principalement lorsque le divin Maître me faisait sentir les tourments intérieurs dont je vais parler.

« Je ne pouvais me lasser de rendre grâce au Seigneur, et de bénir mon glorieux père saint Joseph, à qui j'attribuais l'arrivée de ce grand religieux qui était commissaire général de la custodie¹ qui porte son nom. Je n'avais cessé de me recommander très-instamment à ce glorieux patriarche, ainsi qu'à la très-sainte Vierge. »

Au chapitre xxxvi de sa *Vie*, elle raconte comment le Saint déterminait l'évêque d'Avila à admettre sous sa juridiction le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

« Étant partie de Tolède, je m'en revenais le plus joyeusement du monde, et j'acceptais de grand cœur tout ce qu'il plairait à mon divin Maître de me faire souffrir. Le soir même de mon arrivée à Avila, nous reçûmes les dépêches de Rome et le bref pour l'établissement de notre monastère. Ma surprise fut grande, et ceux qui savaient de quelle manière Notre-Seigneur m'avait pressée de revenir ne furent pas moins étonnés quand ils virent combien ma présence était nécessaire, et dans quelle favorable conjoncture le divin Maître me ramenait. Je trouvai dans la ville l'évêque, le saint père Pierre d'Alcantara et ce vertueux gentilhomme² qui le logeait chez lui, les serviteurs de

¹ On appelle custodie, dans l'ordre de Saint-François, un certain nombre de maisons qui ne suffisent pas pour former une province.

² François de Salcedo.

Dieu trouvant toujours dans sa maison asile et bon accueil. Ils s'employèrent tous deux auprès de l'évêque pour l'engager à prendre sous sa juridiction le nouveau monastère. Comme il devait être fondé sans revenus, la faveur demandée au prélat n'était pas petite ; mais il était si affectionné aux personnes en qui il voyait une ferme résolution de servir Dieu, qu'il accorda la demande, et nous protégea dès lors avec tout le dévouement et l'amour d'un père. Ce fut, je dois le dire, le bienheureux Pierre d'Alcantara qui fit véritablement tout, soit en approuvant notre entreprise, soit en nous ménageant la faveur de plusieurs personnes. Si, comme je l'ai dit, je n'étais pas arrivée dans un moment si favorable, je ne vois pas comment notre dessein eût pu réussir. En effet, le saint vieillard ne passa ici que huit jours tout au plus, durant lesquels il fut fort malade, et Dieu l'appela à lui très-peu de temps après. Il semble que sa divine Majesté n'avait prolongé sa vie que pour conduire à terme cette entreprise ; car, depuis plus de deux ans, si mon souvenir est fidèle, ses forces étaient entièrement épuisées. Tout se fit dans le plus grand secret ; et si l'on ne s'y fût pris de la sorte, je ne sais si on aurait pu rien faire, tant la ville était opposée à un tel dessein, comme la suite le fit voir. »

Le Saint répondit à la relation de sainte Tèreſe par un écrit en trente-trois articles où il démontre qu'elle était conduite par l'esprit de Dieu.

Le père Ribera publia, le premier, cet écrit dans sa *Vie de sainte Tèreſe*, liv. IV, chap. VII.

Les Bollandistes, dans la Vie de saint Pierre d'Alcantara, ont démontré que cet écrit était de lui¹.

En voici la traduction :

ÉCRIT DE SAINT PIERRE D'ALCANTARA EN FAVEUR
DE SAINTE TÉRÈSE.

Le dessein de Dieu est d'attirer une âme à soi, et celui du démon est de l'éloigner de Dieu. Notre-Seigneur n'inspire jamais à une âme des craintes qui l'éloignent de lui, et le démon ne lui en inspire jamais qui l'approchent de Dieu. Or toutes les visions dont la mère Tèreſe est favorisée, et toutes les autres choses qui se passent en elle, l'élè-

¹ *Acta Sanctorum*, t. VIII, mensis octobris, p. 628.

vent davantage à Dieu, la rendent plus humble, plus obéissante, etc.

C'est la doctrine de tous les saints et de saint Thomas, que l'on reconnaît l'ange de lumière, à la paix et au calme qu'il laisse dans l'âme : or, jamais ces choses ne lui arrivent qu'elle ne se trouve ensuite dans une paix profonde et dans un contentement admirable, à tel point que tous les plaisirs de la terre unis ensemble ne lui semblent rien en comparaison du plus petit de ceux qu'elle ressent.

Il n'est pas en elle une faute ni une imperfection dont elle ne soit reprise par Celui qui lui parle intérieurement.

Elle n'a jamais demandé ni désiré ces choses ; mais seulement d'accomplir en tout la volonté du Seigneur.

Dans tout ce que lui dit Celui qui lui parle, il n'y a rien qui ne soit très-conforme à l'Écriture sainte et à la doctrine de l'Église, et qui même ne soit très-véritable dans toute la rigueur de l'école.

Elle unit à une très-grande pureté d'âme une pureté non moins admirable de corps ; elle brûle des plus ardents désirs de plaire à Dieu ; et pour lui plaire, elle renverserait tout ce que la terre pourrait lui opposer d'obstacles.

Il lui a été dit que tout ce qu'elle demanderait à Dieu de juste et de raisonnable lui serait accordé. Elle lui a demandé plusieurs choses, dont le récit serait trop long à faire, et elle les a toutes obtenues.

Lorsque ces choses sont de Dieu, elles sont ordonnées pour le bien propre, pour le bien commun, ou pour celui de quelque particulier. Or elle connaît par expérience qu'elles ont contribué à son propre avancement et à celui de plusieurs autres personnes.

Nul, à moins d'être mal disposé, ne traite avec elle, qu'il ne se sente pénétré de dévotion par les choses qui se passent en elle, quoiqu'elle ne les dise pas.

Chaque jour elle fait de nouveaux progrès dans la perfection des vertus ; et jamais Celui qui lui parle ne lui enseigne rien qui ne la porte à ce qu'il y a de plus parfait. Ainsi, depuis le temps qu'elle a ces visions, elle s'est avancée de plus en plus, en la manière que dit saint Thomas.

Il ne lui a jamais été rien dit qui fût impertinent, ni des nouvelles, mais toujours des choses édifiantes. Il lui a été dit de quelques-uns qu'ils étaient remplis de démons, mais c'était pour lui faire comprendre l'état d'une âme en péché mortel.

La manière du démon est de recommander expressément à ceux qu'il

veut tromper de tenir secret tout ce qu'il leur dit : mais quant à elle, il lui est ordonné de communiquer tout ce qu'elle entend à des hommes à la fois doctes et serviteurs de Dieu ; et il lui est dit que s'il lui arrive de cacher quelque chose, elle pourrait bien alors être abusée par le démon.

Les progrès qu'elle fait par cette voie sont si merveilleux, et sa conduite est d'une si grande édification, que son exemple a porté plus de quarante religieuses du monastère où elle est à mener une vie de grand recueillement intérieur et extérieur.

Ces choses lui arrivent d'ordinaire après une longue oraison, lorsqu'elle est enfoncée en Dieu et embrasée de son amour, ou lorsqu'elle communie.

Elles font naître en elle un très-ardent désir de marcher dans la vérité et d'éviter les surprises et les artifices du démon.

Elles excitent en elle une très-profonde humilité. Elle reconnaît que tous les biens qu'elle reçoit viennent de la main de Dieu, et qu'elle n'est d'elle-même que bassesse et qu'infirmitté.

Lorsqu'elle est sans ces faveurs, les traverses de la vie lui causent d'ordinaire de la peine et de la souffrance ; mais dès que cet état revient, non-seulement elle n'éprouve plus l'ombre de peine, mais elle se sent pressée d'un ardent désir de souffrir, et elle y prend un si grand plaisir, qu'on ne peut assez s'en étonner.

Ces faveurs lui font trouver de la joie et de la consolation dans les croix, dans le mal qu'on dit d'elle, et dans les infirmités qu'elle a à souffrir : elle en a de terribles, étant sujette à des maux de cœur, à des vomissements, et à beaucoup d'autres douleurs, qui toutes disparaissent lorsqu'elle a ces visions.

Avec tout cela, elle fait une très-grande pénitence, s'imposant des jeûnes, des disciplines, et pratiquant toutes sortes de mortifications.

Au milieu des choses qui peuvent lui donner quelque contentement sur la terre, comme au milieu des croix qui ont été nombreuses pour elle, elle conserve une grande égalité d'âme, sans perdre la paix ni le repos de son cœur.

Elle est dans une si ferme résolution de ne point offenser Dieu, qu'elle s'est engagée par vœu à faire tout ce qu'elle connaîtrait par elle-même, ou par l'avis de personnes éclairées, pour d'une plus grande perfection. Et quoiqu'elle tienne pour saints les religieux de la compagnie de Jésus, et qu'elle pense que c'est par eux que Notre-

Seigneur lui a fait tant de grâces, elle m'a dit que, si elle savait que ce fût une plus grande perfection de ne point traiter du tout avec eux, jamais elle ne leur parlerait, ni ne les verrait ; bien qu'elle leur doive la tranquillité dont elle jouit et que ce soient eux qui l'aient conduite par le vrai chemin, quand ces choses se passaient en elle.

Les sentiments qu'elle a de Dieu, et ces fréquents transports où elle se fond en son amour, sont en vérité quelque chose de bien étonnant ; ils la tiennent d'ordinaire ravie presque pendant tout un jour.

Très-souvent, lorsqu'elle entend parler de Dieu avec dévotion et avec force, elle entre en extase, sans que toutes ses résistances lui servent de rien, et dans cet état de ravissement il y a un je ne sais quoi dans toute sa personne qui fait qu'on ne peut la regarder sans ressentir une très-grande dévotion.

Elle ne peut souffrir que ceux à qui elle ouvre son cœur ne l'avertissent pas de ses fautes et ne l'en reprennent ; et lorsqu'ils le font, elle les écoute avec une humilité admirable.

Ces faveurs surnaturelles font qu'elle ne peut supporter que ceux qui sont arrivés à l'état de perfection ne s'efforcent point de la rendre semblable à eux et de la faire devenir parfaite comme eux.

Elle est très-détachée de ses parents ; elle ne veut avoir nul commerce avec les gens du monde ; elle aime la solitude ; elle a une grande dévotion pour les saints ; et aux jours de leur fête, comme en ceux où l'Église nous représente les mystères, elle a des sentiments de Notre-Seigneur qu'on ne peut exprimer.

Quand tous les religieux de la compagnie de Jésus et tout ce qu'il y a de serviteurs de Dieu sur la terre se réuniraient pour lui dire que c'est le démon qui agit en elle, elle craindrait, elle tremblerait sans doute avant d'avoir ces visions ; mais une fois qu'elle est en oraison et dans le recueillement, quand même on la mettrait en pièces, on ne lui enlèverait pas la persuasion intime que c'est Dieu qui lui parle et qui la conduit.

Dieu lui a donné une grandeur de courage et une intrépidité qui étonnent. Auparavant, elle était craintive de son naturel, et à présent elle attaque et met en déroute tous les démons. Elle est souverainement dégagée de ces faiblesses et de ces petitesesses de femmes ; sans l'ombre de scrupule, et d'une rectitude parfaite devant Dieu.

Avec cela Notre-Seigneur a mis en elle un don particulier, de très-douces larmes, une grande compassion pour les autres, une profonde

connaissance de ses propres défauts, une parfaite estime pour les gens de bien, et un prodigieux mépris d'elle-même. Je puis rendre un fidèle témoignage du grand bien spirituel qu'elle a fait à plusieurs personnes, dont je suis l'une.

Elle a sans cesse le souvenir de Dieu et le sentiment de sa présence.

Jamais il ne lui a été rien révélé qui ne se soit trouvé véritable et qui n'ait été accompli ; ce qui est un très-puissant argument en sa faveur.

Toutes ces choses répandent une clarté vive dans son entendement, et lui donnent une lumière admirable pour tout ce qui a rapport à Dieu.

Il lui a été dit qu'on parcourût les saintes Écritures et qu'on verrait qui n'y eut jamais une âme qui, possédant un sincère désir de plaire à Dieu, eût été si longtemps trompée par le démon.

(Ribera, *Vie de sainte Tère*se, liv. IV, chap. VII.)

Au chapitre xxvii de sa *Vie*, sainte Tèrese nous a légué ce portrait historique de saint Pierre d'Alcantara.

« Ah ! quel parfait imitateur de Jésus-Christ Dieu vient de nous ravir, en appelant à la gloire ce religieux béni, Pierre d'Alcantara ! Le monde, dit-on, n'est plus capable d'une perfection si haute ; les santés sont plus faibles, et nous ne sommes plus aux temps passés. Ce saint était de ce siècle, et sa mâle ferveur égalait cependant celle des temps anciens ; aussi tenait-il le monde sous ses pieds. Mais sans porter le dépouillement aussi loin que lui, sans faire une aussi âpre pénitence, il est plusieurs choses dans lesquelles, comme je l'ai souvent dit, nous pouvons pratiquer le mépris du monde, et que Notre-Seigneur nous fait connaître dès qu'il voit en nous du courage. Qu'il dut être grand celui que reçut de Dieu le saint dont je parle, pour soutenir pendant quarante-sept ans cette pénitence si austère que tous connaissent aujourd'hui ! En voici quelques détails que je me plais à rapporter, et dont la vérité m'est parfaitement connue ; c'est de sa propre bouche que je les ai entendus avec une autre personne dont il se cachait peu. Quant à moi, je dus cette ouverture à l'affection qu'il me portait ; Notre-Seigneur la lui avait donnée, afin qu'il prit ma défense et m'encourageât dans un temps où son appui m'était si nécessaire, comme on l'a vu et comme on le verra encore par mon récit. Il avait passé

quarante ans, nous dit-il, sans jamais dormir plus d'une heure et demie par jour ; de toutes ses mortifications, celle qui lui avait le plus coûté dans les commencements, c'était de vaincre le sommeil ; dans ce dessein, il se tenait toujours à genoux ou debout. Le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait assis, la tête appuyée contre un morceau de bois fixé dans le mur ; eût-il voulu se coucher, il ne l'aurait pu, parce que sa cellule, comme on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Durant le cours de toutes ces années, jamais il ne se couvrit de son capuce, quelque ardent que fût le soleil, quelque forte que fût la pluie. Jamais il ne se servit d'aucune chaussure. Il ne portait qu'un habit de grosse bure, sans autre chose sur la chair ; encore cet habit était-il aussi étroit que possible ; et par-dessus il mettait un petit manteau de même étoffe. Dans les grands froids il le quittait, et laissait quelque temps ouvertes la porte et la petite fenêtre de sa cellule ; il les fermait ensuite, il reprenait son mantelet, et c'était là, nous disait-il, sa manière de se chauffer et de faire sentir à son corps une meilleure température. Il lui était fort ordinaire de ne manger que de trois en trois jours ; et comme j'en paraissais surprise, il me dit que c'était très-facile à conquies en avait pris la coutume. Un de ses compagnons m'assura qu'il passait quelquefois huit jours sans prendre aucune nourriture. Cela devait arriver, je pense, dans l'oraison et dans ces grands ravissements où le jetaient les brûlants transports de son amour pour Dieu ; je l'ai vu moi-même une fois entrer en extase. Sa pauvreté était extrême ; et il était si mortifié, même dès sa jeunesse, qu'il m'a avoué confidemment qu'il avait passé trois ans dans une maison de son ordre sans connaître aucun des religieux, si ce n'est au son de la voix, parce qu'il ne levait jamais les yeux, de sorte qu'il n'aurait pu se rendre aux endroits où l'appelait la règle, s'il n'avait suivi les autres. Il gardait cette même modestie par les chemins. Il passa plusieurs années sans jamais regarder de femmes ; mais il me confessa qu'à l'âge où il était parvenu, c'était pour lui la même chose de les voir ou de ne pas les voir : à la vérité, il était déjà très-vieux quand je vins à le connaître, et son corps était tellement exténué, qu'il semblait n'être formé que de racines d'arbre. Avec toute cette sainteté, il était très-affable : il ne parlait guère que lorsqu'il était interrogé ; mais la justesse et les grâces de son esprit donnaient à ses paroles je ne sais quel charme irrésistible. Je raconterais volontiers beaucoup d'autres particularités,

si je n'appréhendais, mon père, qu'une plus longue digression ne m'attirât un reproche de votre part. Je n'étais pas même exempte de cette crainte en écrivant ce que je viens de dire. J'ajouterai donc seulement que ce saint homme est mort comme il avait vécu, en instruisant et en exhortant ses frères. Quand il vit que son terme approchait, il récita le psaume *Latus sum in his quæ dicta sunt mihi*¹, et, s'étant mis à genoux, il expira².

« Le Seigneur a voulu, dans sa bonté, qu'à partir de ce jour il m'ait encore plus assistée que durant sa vie : j'en ai reçu des conseils en diverses circonstances. Je l'ai vu plusieurs fois tout éclatant de gloire. Il me dit dans la première de ces apparitions : « O bienheureuse pénitence, qui m'a mérité une si grande récompense ! » Ces paroles furent suivies de plusieurs autres. Un an avant sa mort, il m'apparut, malgré l'éloignement qui nous séparait, et je sus qu'il devait bientôt nous être enlevé. Je l'en avertis, en lui écrivant dans l'endroit où il était, à quelques lieues d'ici. Au moment où il rendit le dernier soupir, il se montra à moi, et me dit qu'il allait se reposer. Sans croire à cette vision, j'en fis part néanmoins à quelques personnes, et huit jours après nous venait la nouvelle qu'il était mort, où plutôt qu'il avait commencé à vivre pour toujours. Le voilà donc le terme de cette vie si austère, une éternité de gloire ! Depuis qu'il est au Ciel, il me console beaucoup plus, ce me semble, que quand il était sur la terre. Notre-Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait rien au nom de son serviteur, qu'il ne l'accordât. Je l'ai très-souvent prié de présenter au Seigneur mes demandes, et je les ai vues toujours exaucées. Louange, et louange sans fin à ce Dieu de bonté ! Ainsi soit-il. »

La vie de saint Pierre d'Alcantara a été publiée par les Bollandistes en 1853, à Bruxelles, dans le tome VIII du mois d'octobre.

Cette vie, qui nous a été donnée par le père Benjamin Bossue, est un chef-d'œuvre d'érudition et de critique. De plus, à la science et à la profondeur des recherches l'auteur a joint la clarté et l'élégance du style, ce qui en augmente l'intérêt et en relève le mérite. Ces premiers traits biographiques sur saint Pierre d'Alcantara, tracés par la main de sainte Térèse, sont mis en relief dans le travail monumental de

¹ J'ai tressailli de joie à ces paroles que l'on m'a dites : Nous irons dans la maison du Seigneur. (*Psaume. cxxi.*)

² Ce fut le 18 octobre 1562 ; le saint était âgé de soixante-trois ans.

l'habile hagiographe : ce sont des diamants qu'il a merveilleusement enchâssés dans l'or de ses doctes commentaires.

1560-1562. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. 12. — *Acta S. Teresiae*, même endroit que la précédente.)

A UN DE SES CONFESSEURS.

La Sainte lui envoie, avec la relation contenue dans la première lettre, deux nouvelles relations où elle expose l'état de son âme.

SECONDE RELATION.

JÉSUS.

Il y a, ce me semble, plus d'un an que j'ai écrit la relation qui précède. Depuis cette époque, Dieu m'a constamment soutenue de sa main ; aussi, loin de reculer dans son service, je vois que j'ai gagné beaucoup en ce que je vais dire : qu'il en soit béni à jamais !

Les visions et les révélations n'ont point cessé, mais elles sont beaucoup plus élevées. Notre-Seigneur m'a enseigné une manière d'oraison qui est plus profitable à mon âme, qui me met dans un plus grand détachement des choses de cette vie, et qui me donne plus de courage et de liberté d'esprit.

Les ravissements ont augmenté de force ; ils me viennent quelquefois avec une telle impétuosité et de telle sorte, que toutes mes résistances n'empêchent pas qu'on ne s'en aperçoive extérieurement, et cela m'arrive même en compagnie. Il est impossible de les dissimuler ; tout ce

que je puis est de tâcher de donner à entendre que ce sont ces violents maux de cœur auxquels je suis sujette, qui me font tomber en défaillance. J'ai d'ordinaire grand soin d'y résister au commencement, mais quelquefois je ne le puis.

En ce qui concerne la pauvreté, Dieu m'a fait de grandes grâces, non-seulement je ne voudrais pas avoir le nécessaire s'il ne me venait d'aumônes, mais je désirerais avec ardeur d'être dans un lieu où l'on ne vécût que de charités. Il me semble que je ne pratique pas si parfaitement les conseils de Jésus-Christ et le vœu de pauvreté, dans une maison où je suis assurée que rien ne me manquera pour la nourriture et le vêtement, que dans une maison non rentée où quelque chose pourrait me manquer. Les biens que la véritable pauvreté nous fait acquérir sont, selon moi, en grand nombre, et je souhaiterais beaucoup de ne pas les perdre. La foi que j'ai à l'infaillible accomplissement des paroles de Jésus-Christ est si vive, que je ne puis croire qu'il abandonne jamais ceux qui le servent fidèlement. Aussi, loin de craindre que quelque chose puisse nous manquer, la peine que j'ai lorsqu'on me conseille d'avoir des rentes m'est si sensible, qu'elle me contraint de m'en plaindre à Notre-Seigneur et d'avoir recours à sa miséricorde.

Je me sens plus touchée que je ne l'étais autrefois des nécessités des pauvres ; la compassion que j'ai d'eux et le désir que j'ai de les soulager me porterait, si je suivais mon penchant, à me dépouiller pour les revêtir. Ils ne me causent aucun dégoût, quoique je m'approche d'eux et que je les touche. C'est là, je le vois, un don de Dieu ;

auparavant je leur faisais, sans doute, l'aumône pour l'amour de lui, mais je n'avais pas naturellement pitié de leurs misères. Je sens en moi une amélioration bien manifeste sur ce point.

Je me sens aussi intérieurement mieux disposée à l'égard des choses qu'on dit contre moi ; quoiqu'elles soient en grand nombre, considérables, et me portent préjudice, il me semble que je n'en suis pas plus touchée que si j'étais insensible, et presque toujours je trouve qu'on a raison de me blâmer. Je le sens si peu, qu'il me semble n'avoir en cela rien à offrir à Dieu ; il me semble même que ceux qui parlent contre moi me font du bien, parce que je connais par expérience le grand profit qu'en retire mon âme. Ainsi il me suffit du premier moment d'oraison pour voir s'effacer de mon âme tout sentiment d'inimitié contre eux ; ce n'est pas qu'à l'instant même où j'entends ces détractations, je n'en sois un peu peinée, mais c'est sans inquiétude et sans trouble. Aussi, lorsque parfois je vois le trouble où tombent d'autres personnes, elles m'inspirent de la compassion. Je ne puis vraiment m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices qu'on peut nous faire en ce monde me paraissent si peu de chose, qu'elles ne méritent pas que l'on s'en émeuve : je les regarde comme un songe qui s'évanouit aussitôt qu'on s'éveille.

Dieu m'a donné plus de désir de le servir, plus d'amour de la solitude et plus de détachement des choses de la terre, par le moyen des visions dont j'ai parlé. Ayant connu à cette lumière le néant de tout, je compte pour peu de me séparer de mes amis et de mes proches ; ceux-ci

me sont plutôt à charge, et dès qu'il s'agit du moindre service à rendre à Dieu, je les quitte avec une entière liberté et avec plaisir, et ainsi je trouve partout la paix.

J'ai reçu dans l'oraison divers avis dont j'ai vu ensuite toute l'utilité. Grâce aux faveurs dont Dieu ne cesse de me combler, je me trouve beaucoup plus généreuse dans son service, mais en même temps je me vois beaucoup plus misérable ; car, en comparaison des délices que j'ai goûtées, ce que j'ai fait pour son service n'est pour ainsi dire rien, et cela me donne souvent beaucoup de peine. La pénitence que je fais est peu de chose, tandis que l'honneur qu'on me rend, le plus souvent à mon grand déplaisir, est considérable.

TROISIÈME RELATION.

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce qui précède. Depuis ce temps-là, non-seulement je n'ai pas reculé, mais il me semble que les grâces que Dieu m'a faites m'ont donné une liberté intérieure encore plus grande. J'avais cru jusqu'ici avoir besoin des autres, et je me confiais davantage aux secours du monde ; mais je vois maintenant très-clairement que tous les hommes ne sont que de petits scions de romarin sec, qui n'offrent aucune sécurité dès qu'on veut s'y appuyer, et qui rompent tout à fait sous le poids de la moindre contradiction, de la moindre parole. Ainsi, je sais par expérience que le seul moyen de ne pas tomber est de n'avoir d'autre soutien que la croix, et de confiance qu'en Celui qui, pour nous, a voulu y être attaché. Je trouve en lui un véritable ami, et je me sens

ainsi élevée à un tel empire qu'il me semble que, pourvu que mon Dieu ne me manque point ¹, je serais assez forte pour résister au monde entier ligué contre moi.

Avant que cette vérité eût fait l'impression qu'elle a faite sur mon esprit, je tenais à ce qu'on eût beaucoup d'affection pour moi. Maintenant, non-seulement je ne m'en soucie plus, mais j'en éprouve plutôt de la peine : j'excepte les personnes avec qui je traite de ce qui regarde ma conscience, ou à qui je crois pouvoir être utile ; car je suis bien aise d'être aimée des uns, afin qu'ils me souffrent, et des autres, afin qu'ils se laissent plus facilement persuader de ce que je leur dis du néant et de la vanité du monde.

Dieu m'a fortifiée de telle sorte dans les persécutions, les contradictions et les travaux que j'ai eu à essayer depuis ces neuf mois, que plus ils étaient grands, plus mon courage s'augmentait, sans que je me sois lassée un moment de souffrir. Non-seulement je n'avais aucune aversion contre les personnes qui disaient du mal de moi, mais il me semble que je les aimais encore plus qu'auparavant. Je ne sais comment cela s'est fait, mais je sais bien que c'est un don qui me vient de la main du Seigneur.

J'étais de mon naturel très-ardente dans mes désirs ; maintenant ils sont accompagnés de tant de paix, que lorsque je les vois accomplis, je ne m'aperçois pas même

¹ Tous les éditeurs des lettres espagnoles ont laissé passer en cet endroit une faute grossière : la Sainte avait trop d'esprit pour dire ce qu'ils lui font dire. Il y a dans le texte original, fidèlement cité par le premier et le plus grave des historiens de la Sainte, le père François de Ribera, liv. IV, chap. xxvi, p. 507 : *Con no me fallar DIOS* ; « Pourvu que Dieu ne me manque pas. » Ils ont imprimé : *Con no [me] fallar NADA* ; « Pourvu que rien ne me manque. »

si j'en ressens de la joie. En dehors de ce qui regarde l'oraison, peine, plaisir, tout me laisse si calme qu'on me prendrait pour une personne insensible, et quelquefois je reste dans cet état pendant plusieurs jours.

Maintenant encore comme par le passé, il me prend parfois de si violents désirs de faire des pénitences corporelles, que si j'en fais quelques-unes, loin d'en ressentir de la peine, j'y trouve presque toujours des délices : j'en fais cependant bien peu, à cause que je suis très-infirmes.

La nécessité de manger, qui m'a donné très-souvent une extrême peine, m'en donne à présent une excessive, principalement quand je suis en oraison. Elle doit être bien forte, puisqu'elle me fait répandre quantité de larmes et m'arrache des plaintes, sans, pour ainsi dire, que je m'en aperçoive. Ce qui m'est si peu ordinaire, que je ne me souviens pas d'avoir versé une larme ou laissé échapper une plainte au milieu des plus grandes afflictions de ma vie ; en ces circonstances je ne suis nullement femme, j'ai un cœur ferme.

Je désire plus ardemment que jamais, que Dieu ait à son service des hommes qui unissent à la science un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas qui ne sont que mensonge et dérision : je sens l'extrême besoin qu'en a l'Église ; et j'en suis si vivement touchée, qu'il me semble que c'est se moquer que de s'affliger d'autre chose. C'est pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu cette affaire, persuadée qu'un de ces hommes parfaits et véritablement embrasés du feu de son amour fera plus de fruit et sera plus utile à sa gloire qu'un grand nombre d'autres tièdes ou ignorants.

En ce qui regarde la foi, je me sens plus ferme que jamais ; il me semble que je ne craindrais pas de disputer seule contre tous les luthériens assemblés, pour les convaincre de leur erreur ; car je ne puis penser à la perte de tant d'âmes, sans être saisie de douleur.

Dieu me fait connaître clairement qu'il lui a plu de se servir de moi pour l'avancement spirituel de plusieurs âmes, et que la mienne, par sa pure bonté, grandit chaque jour en amour pour lui.

Il me semble que quand je m'étudierais à avoir de la vanité, je ne pourrais en venir à bout ; il me serait également impossible de m'imaginer que des vertus que je ne possède que depuis peu m'appartiennent, après m'être vue tant d'années sans en avoir une seule, et ne faisant, à l'heure qu'il est, que recevoir grâces sur grâces, sans rien faire pour Dieu ; enfin, étant l'être au monde le plus inutile à sa gloire. C'est pourquoi je considère souvent que les autres avancent dans le service de Dieu et qu'il n'y a que moi qui ne le fais point, et qui ne fais rien pour mon âme. Ceci n'est certainement pas de l'humilité, mais la vérité ; et quand je me vois si inutile, je ne puis parfois m'empêcher d'avoir quelque crainte d'être trompée. Ainsi, je vois clairement que ces avantages qui sont en moi me viennent de ces révélations et de ces ravissements, auxquels je ne contribue en rien, et dans lesquels je n'agis pas plus que si j'étais une souche. Cela me rassure et me tranquillise ; je me jette dans les bras de Dieu, et je me confie en mes désirs qui ne sont autres, j'en ai la certitude, que de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il est des jours où mille fois je me rappelle ce que dit saint Paul, quoique certainement je sois bien éloignée de l'éprouver au même degré que lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me fortifie ; dans cet état, je suis presque hors de moi-même ; la vie me devient un cruel martyr, parce que je me vois encore séparée de mon Dieu. La plus grande chose que je puisse alors lui offrir, le service le plus signalé que je puisse lui rendre, c'est de vouloir vivre par amour pour lui ; mais je voudrais que ce fût en soutenant de grandes croix et de grandes persécutions. Ne pouvant étendre sa gloire, je voudrais du moins souffrir pour lui ; et de grand cœur j'endurerais tout ce qu'il y a au monde de souffrances, pour acquérir un tant soit peu plus de mérite, je veux dire pour accomplir un peu plus parfaitement la volonté de mon Dieu.

De toutes les paroles que j'ai entendues dans l'oraison, de celles même qui m'étaient dites plusieurs années avant l'événement, il n'en est pas une que je n'aie vu fidèlement s'accomplir.

La connaissance que Dieu m'a donnée de son infinie grandeur et de son admirable conduite est telle, que presque toutes les fois que j'y pense, je me perds dans cette considération, mon esprit contemplant des merveilles de beaucoup élevées au-dessus de lui, et je demeure dans un profond recueillement.

Dieu est si attentif à me préserver de l'offenser, que j'en suis quelquefois dans le dernier étonnement. Je vois, ce me semble, le soin extrême qu'il prend de moi, et je

n'y contribue presque en rien. Je ne suis qu'un abîme de péchés et de misères ; il me semblait même, qu'avant que Notre-Seigneur m'eût ainsi favorisée, je n'aurais jamais la force de mettre un terme à mes infidélités. Si donc je désire qu'elles soient connues, c'est afin que l'on comprenne le grand pouvoir de Dieu. Qu'il soit béni et loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

JÉSUS.

La relation qui est en tête, et qui n'est pas écrite de main, est celle que je donnai à mon confesseur. Il la transcrivit de la sienne, sans y rien ajouter ou retrancher. C'était un homme très-spirituel et grand théologien ¹. Je ne lui cachais rien de tout ce qui se passait en mon âme ; il le communiquait ensuite à d'autres savants, et en particulier au Père Mancio ². Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit très-conforme à l'Écriture sainte ; et cela m'a mis l'esprit en grand repos. Je comprends néanmoins que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin, je dois me défier de moi-même en tout. C'est aussi ce que j'ai toujours fait, quoiqu'il ne m'en coûte pas peu. Veuillez vous souvenir, mon Révérend Père, que tout ce que je vous communique ici, est sous le secret de la confession, comme je vous en ai supplié.

Votre indigne servante et votre fille.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

¹ Le père Pierre Ybañez.

² Célèbre dominicain qui occupait la première chaire de théologie à l'Université de Salamanque.

1560-1562. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. 13. — *Acta*, même endroit que les précédentes.)

A UN DE SES CONFESSEURS.

Elle lui rend compte d'une vision qu'elle a eue de la très-sainte Trinité.

JÉSUS.

Le lendemain de la fête de saint Mathieu, me trouvant dans les dispositions où je suis d'ordinaire, depuis que j'ai eu la vision de la très-sainte Trinité et compris de quelle manière elle habite dans l'âme qui est en grâce, cette Trinité adorable, m'apparaissant dans une vision imaginaire, me donna une très-claire connaissance d'elle-même, de sorte que, par certains modes et par certaines comparaisons, je pénétrai le mystère. Et quoique d'autres fois elle se fût révélée à mon âme dans des visions intellectuelles, ces visions néanmoins, après quelques jours, ne me laissaient pas une impression aussi vive que celle-ci l'a fait, j'entends pour pouvoir me représenter le mystère. Je vois maintenant que ce qui m'a été montré est conforme à ce que j'avais entendu dire à des savants, et quoique je ne comprisse pas alors ce mystère, comme je le comprends aujourd'hui, je le croyais cependant aussi fermement, car je n'ai jamais eu de tentation contre la foi.

Les ignorants se figurent les trois Personnes de la très-sainte Trinité en une seule, à peu près à la manière de ces corps à trois visages représentés par les peintres. Ce

qui effraye tellement, paraissant chose impossible, qu'on n'ose seulement y penser, à cause que l'entendement se trouble, et qu'on craint de douter de cette vérité, ce qui fait perdre un grand mérite.

Mais il n'y a rien de tel dans la vision dont je parle. Ce qui se représenta à mon âme, ce sont trois Personnes distinctes qu'on peut voir, et à qui on peut parler séparément. J'ai fait ensuite réflexion que le Fils seul a pris la chair humaine, ce qui montre la vérité de la distinction des personnes dans la Trinité.

Ces trois divines Personnes se connaissent, s'aiment, et se communiquent mutuellement l'une à l'autre. Mais si ces trois adorables Personnes sont distinctes, comment disons-nous et croyons-nous qu'elles ne sont qu'une même essence? C'est là néanmoins une souveraine vérité, et je serais prête, pour la soutenir, à endurer mille morts.

Et il n'y a dans ces trois Personnes qu'une même volonté, qu'une même puissance, qu'une même autorité, de sorte que l'une ne peut rien sans l'autre, et que toutes les créatures, tirées du néant, n'ont qu'un seul créateur. Le Fils pourrait-il créer une fourmi sans le Père? Non, car ils ne possèdent tous deux qu'un seul et même pouvoir, et j'en dis autant du Saint-Esprit. Ainsi, ces trois adorables Personnes ne sont qu'un seul Dieu tout-puissant, et n'ont toutes trois qu'une même majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit? Non, parce que quiconque a le bonheur de plaire à l'une des trois Personnes divines plaît nécessairement aux deux autres, et quiconque a la témérité d'en offenser une, les

offense toutes trois. Le Père pourrait-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit? Non, parce qu'ils ne sont qu'une même essence, et qu'ainsi là où est une personne, là se trouvent nécessairement les deux autres, sans qu'il leur soit possible de se diviser. Mais comment voyons-nous que ces trois Personnes sont distinctes, et comment le Fils seul a-t-il pris notre nature, et non le Père, ni le Saint-Esprit? Cette vision ne me le fit point connaître; les théologiens le savent; pour moi, ce que je sais, c'est que cette œuvre si admirable de l'Incarnation du Verbe est l'œuvre des trois divines Personnes. Du reste, je ne m'occupe guère à penser comment ce mystère s'est accompli de la sorte, parce que mon esprit est bientôt saisi par cette vérité que Dieu est tout-puissant, que dès qu'il l'a voulu, il l'a pu, et qu'il pourra toujours tout ce qu'il voudra. Et moins je comprends ce mystère, plus je le crois fermement, et plus il augmentera mon amour pour Dieu. Qu'il soit béni éternellement!

Votre indigne servante.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

VISION DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

La vision intellectuelle de la très-sainte Trinité, à laquelle la Sainte fait allusion, est celle qu'elle rapporte au dernier chapitre de sa *Vie*. Voici en quels termes :

« Le mardi après l'Ascension, après avoir communié, je restai quelque temps en prière; mais mon esprit était tellement distrait qu'il ne pouvait se fixer à aucune pensée. Dans la peine que j'en avais, je

me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature. Bientôt le feu divin s'emparant de mon âme, j'aperçus clairement, dans une vision intellectuelle, la très-sainte Trinité présente en moi ; je connus par une manière de représentation qui, étant comme une figure de la vérité, la rendait accessible à ma bassesse, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Ces trois divines Personnes que je voyais ainsi distinctement dans mon âme m'adressèrent ensemble la parole et me dirent : « A partir de ce jour, chacune de nous te faisant une faveur particulière, tu sentiras croître trois choses en ton âme : la charité, la joie dans les souffrances, et l'embrâsement intérieur de cette charité. » Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : « Les trois divines Personnes habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. » Tout en remerciant Dieu d'une faveur si extraordinaire, je gémissais de m'en voir si profondément indigne ; et comme la veille même, au souvenir de mes péchés, j'avais eu l'âme navrée d'une amère douleur, j'osai, dans l'excès de ma peine, adresser cette amoureuse plainte à mon divin Maître : « Pourquoi, Seigneur, me réservant de telles grâces, avez-vous permis que j'aie été si infidèle ? » Je vis clairement tout ce que Dieu avait fait pour moi, et les puissants moyens qu'il avait employés pour m'attirer dès mon enfance à son service, sans que j'en eusse profité. Je connus d'une manière non moins claire l'amour excessif que Dieu nous témoigne en nous pardonnant tout, du moment que nous voulons revenir à lui ; amour qui éclate plus envers moi qu'envers tout autre, pour bien des raisons que je pourrais dire. Ces trois adorables Personnes que je vis n'être qu'un seul Dieu demeurèrent si imprimées dans mon âme, que, si cela continuait, il me serait impossible, avec une si divine compagnie, de n'être pas dans un perpétuel recueillement. »

Cette vision eut lieu à Saint-Joseph d'Avila.

Au livre du *Château intérieur*, VII^e demeure, chap. 1, p. 530 (deuxième édition de Paris), la Sainte expose en des termes sublimes le mode et les effets de la vision intellectuelle de la très-sainte Trinité.

« Dieu, ayant introduit l'âme dans la demeure où il habite, lui accorde une vision intellectuelle des plus hautes : par une certaine manière de représentation de la vérité, les trois Personnes de la très-sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très-éclatante, vont d'abord à la partie la plus

spirituelle de l'âme ; à la faveur d'une connaissance admirable qui lui est alors donnée, elle voit ces trois Personnes distinctes, et elle entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu ; en sorte que ce que nous ne connaissons en ce monde que par la foi, l'âme, à cette lumière, l'entend, nous pouvons le dire, par la vue, sans néanmoins qu'elle voie rien ni des yeux corporels, ni même de ses yeux intérieurs, parce que cette vision n'est pas de celles qu'on nomme imaginaires. Là, les trois adorables Personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

« O mon Dieu ! qu'il y a loin d'avoir l'oreille frappée de ces paroles, de les croire même, ou d'en entendre la vérité de la manière que je viens de dire ! Depuis que cette âme dont j'ai parlé¹ a reçu cette faveur, elle est dans un étonnement qui augmente de jour en jour, parce qu'il lui semble que ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée ; elle voit clairement, de la manière énoncée plus haut, qu'elles sont dans l'intérieur de son âme, dans l'endroit le plus intérieur, et comme dans un abîme très-profond ; cette personne, étrangère à la science, ne saurait dire ce qu'est cet abîme si profond, mais c'est là qu'elle sent en elle-même cette divine compagnie.

« Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme dans cet état doit être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez ; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu ; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie. Pourvu qu'elle soit fidèle à Dieu, jamais à mon avis Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence. Elle espère fermement que Dieu ne permettra pas qu'elle perde, par sa faute, une faveur aussi insigne, et elle a raison de l'espérer de la sorte ; toutefois elle marche avec plus de vigilance que jamais pour ne déplaire en rien à son divin Époux.

« Il faut remarquer que cette vue habituelle de la présence des trois divines Personnes n'est point aussi entière, ou pour mieux dire aussi

¹ La Sainte elle-même.

claire, qu'au moment auquel pour la première fois la très-sainte Trinité se montre à l'âme, ou qu'elle daigne ensuite lui renouveler cette faveur. Car, si cela était, l'âme ne pourrait ni s'occuper d'autre chose, ni même vivre parmi les humains. Mais bien que cette vue de la très-sainte Trinité ne conserve pas un si haut degré de clarté, l'âme, toutes les fois qu'elle y pense, se trouve avec cette divine compagnie. On peut dire qu'il en est en quelque sorte de l'âme comme d'une personne qui, se trouvant avec d'autres dans un appartement très-clair, cesserait tout à coup de les voir si l'on fermait les fenêtres, sans néanmoins cesser d'être certaine de leur présence. Mais il dépend de cette personne de les revoir en rouvrant les fenêtres, tandis que l'âme n'a pas un semblable pouvoir. Non, elle ne peut, au gré de ses désirs, contempler la très-sainte Trinité dans la vision intellectuelle qu'elle a eue ; il faut pour cela que Notre-Seigneur ouvre la fenêtre de son entendement, et il ne le fait que quand il veut ; c'est lui faire une assez grande grâce que de ne jamais s'éloigner d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très-grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui causaient parfois les faveurs précédentes, comme il a été dit. C'est ce qu'éprouvait la personne dont j'ai parlé : elle voyait en elle, pour tout, un notable avancement spirituel ; et il lui semblait que, même au milieu des plus grandes croix et des affaires les plus difficiles, jamais l'essentiel de son âme ne se mouvait de cette demeure intérieure où était Dieu. Dans cet état, la partie supérieure de son âme lui paraissait en quelque sorte divisée de l'autre ; et comme, après avoir reçu de Dieu cette haute faveur, cette personne eut de grandes croix à porter, elle se plaignait quelquefois de son âme, comme Marthe de Marie sa sœur, et lui reprochait de rester toujours occupée à jouir à son gré de ce doux repos, tandis qu'elle se trouvait au milieu de tant de peines et d'occupations, qu'il lui était impossible d'en jouir avec elle. »

1561. — 30 DÉCEMBRE. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. I, l. 29. — *Acta*, p. 80, n° 309.)A DON LAURENT DE CEPEDA, SON FRÈRE, A QUITO¹.

Elle lui rend grâce d'une somme considérable qu'il lui avait fait tenir dans le temps où elle était le plus embarrassée pour la fondation du couvent de Saint-Joseph d'Avila, le félicite sur le dessein qu'il avait de se retirer du monde, et lui rend compte de l'état actuel de sa famille en Espagne.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon cher frère.

Je prie le Seigneur de vous récompenser de la grande diligence que vous avez apportée à nous secourir tous ; j'espère que par là vous gagnerez beaucoup devant le Seigneur. En vérité, la nécessité où se trouvaient tous ceux à qui vous avez envoyé de l'argent était telle, que ce secours ne pouvait leur venir plus à propos, et j'en ai eu en mon particulier une grande consolation. C'est Dieu sans doute qui vous a inspiré de me faire tenir une si grosse somme ; car pour une pauvre petite religieuse telle que moi, qui, grâce à Dieu, tiens maintenant à honneur de porter un habit rapiécé, c'était assez de ce que j'avais déjà reçu par les mains de Jean-Pierre d'Espinosa et Varona (je crois que c'est le nom de l'autre marchand)

¹ Laurent de Cepeda était parti pour l'Amérique vers l'an 1540. Suivant, comme ses frères, la carrière des armes, il fut fait d'abord capitaine, et ensuite trésorier général de la province de Quito. Le 18 mars 1556, il épousa Jeanne-Marie de Fuentes et Gusman, femme d'un rare mérite et digne des éloges que sainte Térése lui donne dans cette lettre.

pour me fournir le nécessaire pendant quelques années.

Je vous ai déjà écrit bien au long concernant l'affaire que j'ai entreprise par des motifs auxquels je n'ai pu me refuser, Dieu me les ayant inspirés. Je n'ose m'expliquer ici plus clairement ; je vous dirai seulement que des personnes saintes et savantes me croient dans l'obligation de bannir toute timidité, et de faire tout ce que je pourrai pour la réussite de cette affaire. Il est question, comme je vous l'ai marqué, de la fondation d'un monastère où il n'y aura que quinze religieuses, sans que le nombre en puisse être augmenté, gardant une très-étroite clôture, ne parlant à personne que le voile baissé, enfin bien établies dans l'oraison et dans la mortification. J'entrerai dans un plus grand détail dans la lettre que je vous écrirai par Antoine Moran, quand il partira d'ici.

Madame Guimar, qui vous écrit la lettre ci-jointe, me prête son concours dans cette entreprise. Elle est veuve de don François Davila, qui était de la maison de Sobra-bejo, et que vous avez connu. Il y a neuf ans que son mari est mort ; c'était un homme fort riche, et indépendamment du bien qu'il lui a fait, elle a encore par elle-même un majorat. Quoiqu'elle n'eût que vingt-cinq ans lorsqu'elle est demeurée veuve, elle n'a pas voulu se remarier ; elle a mieux aimé s'attacher à Dieu, et l'on peut dire que c'est une dame déjà avancée dans les voies spirituelles. Depuis plus de quatre ans, je vis avec elle dans une amitié en quelque sorte plus intime qu'avec une sœur¹. Elle m'aide assurément beaucoup, attendu qu'elle

¹ On verra à la fin de la lettre une courte notice sur cette fidèle amie de sainte Térése.

donne une grande partie de ses revenus. Mais dans ce moment elle est sans argent, et c'est moi qui dois acheter une maison et en faire un monastère. Par une faveur du divin Maître, j'avais reçu à l'avance la dot de deux filles, et c'est avec cette somme que j'ai secrètement acheté la maison. Mais pour les travaux qu'il y avait à faire, je n'avais pas le premier sou. Me confiant uniquement en Dieu, et ne doutant pas qu'il ne me vint en aide dans une œuvre qu'il me commande, je commençai par faire marché avec les ouvriers. C'était en apparence une folie, et voilà que le divin Maître s'en mêle, et vous inspire la pensée de venir à mon secours dans mon plus grand embarras. Ce qui m'a encore surprise davantage, ce sont les quarante écus que vous avez ajoutés à la somme, et qui m'auraient fait faute. Je crois fermement que je dois cette assistance à l'intercession de saint Joseph, qui sera le patron de cette maison, et je sais qu'il vous payera de votre charité. La maison est pauvre, et petite, mais elle a de belles vues et un grand enclos ; enfin, le travail s'achève.

On est allé à Rome pour les bulles ; car ce couvent, quoique de l'ordre du Carmel, sera sous l'obéissance de l'évêque ¹. Les filles qui doivent y entrer sont toutes des sujets choisis, des modèles d'humilité, de pénitence et d'oraison. Ainsi, j'espère que tout ceci tournera à la plus grande gloire de Dieu, si nous en venons à bout, comme je n'en doute pas. Recommandez-lui, s'il vous plaît, cette affaire ; je compte, moyennant sa grâce, qu'elle sera terminée avant le départ d'Antoine Moran.

¹ Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila.

Il m'est venu voir, et sa visite m'a fait grand plaisir ; il m'a paru homme loyal, franc et intelligent, et m'a appris de vous tous des particularités bien consolantes. Oui, une des plus grandes grâces que le Seigneur m'ait accordées, c'est qu'il ait fait comprendre à mes frères le néant du monde et qu'ils aspirent à s'éloigner de son bruit. Quel bonheur pour moi de les savoir dans le chemin du Ciel ! C'est ce que je désirais le plus d'apprendre ; car, jusqu'à ce moment, je n'étais pas sans inquiétude. Gloire soit rendue à Celui qui est l'auteur de tout bien, et qu'il vous fasse la grâce d'avancer toujours de plus en plus dans son service ! Puisque la récompense est sans mesure, on ne doit pas s'arrêter en chemin ; il faut, au contraire, aller toujours en avant, et faire au moins quelques pas chaque jour avec ferveur ; montrons, ce qui est vrai, que nous sommes toujours en guerre, et qu'ainsi il ne doit y avoir de repos pour nous qu'après la victoire.

Tous ceux dont vous vous êtes servi pour faire passer ici vos fonds se sont acquittés fidèlement de la commission ; mais Antoine Moran s'est signalé par-dessus tous ; non-seulement il a trouvé moyen de vendre l'or à plus haut prix, et sans frais, comme vous verrez, mais il a pris la peine de venir ici lui-même de Madrid pour en apporter l'argent, quoiqu'il ne fût pas en trop bonne santé. Ce n'était pourtant qu'une indisposition passagère, et il se porte mieux présentement ; j'ai reconnu qu'il vous est fort attaché. Il a aussi apporté avec un très-grand soin l'argent de Varona. Je suis également très-contente d'Antoine Rodriguez, qui est venu ici ; je lui donnerai une lettre pour vous, en cas qu'il parte le premier. Moran

m'a montré celle que vous lui avez écrite. Croyez, comme je le crois moi-même, que l'empressement que vous avez eu à me secourir ne vient pas seulement de votre charité, mais qu'il vient encore d'une inspiration particulière de Dieu.

Ma sœur doña Marie ¹ m'envoya hier la lettre ci-jointe pour vous. Elle doit m'en envoyer une autre quand elle aura reçu l'argent ; ce secours lui est venu bien à propos. C'est une bonne chrétienne, que son mari en mourant a laissée dans de grands embarras ; ses enfants seraient ruinés, si Jean de Ovalle s'avisait de lui intenter procès. Certainement son droit n'est pas tel qu'il se le figure. A la vérité l'héritage fut très-mal vendu, et en quelque sorte dissipé. Mais Martin Guzman (à qui Dieu fasse miséricorde !) ne laissait pas d'avoir ses raisons, et la justice lui a donné gain de cause, je crois pourtant assez mal à propos. Quoi qu'il en soit, je ne puis souffrir qu'on veuille aujourd'hui revendiquer un bien que mon père (Dieu l'ait en sa gloire !) a vendu. Le procès, je le répète, ruinerait doña Marie, ma sœur. Dieu nous délivre de ces vues intéressées qu'on ne peut remplir qu'en faisant tort à ses parents ! et cependant les choses par ici vont de telle sorte, qu'à peine voit-on un père s'accorder avec son fils, et un frère avec son frère. Aussi les poursuites de Jean de Ovalle ne m'ont-elles point surprise ; je suis même étonnée qu'il les ait suspendues pour l'amour de moi. Il me paraît être d'un fort bon naturel ; mais en cette matière, je ne voudrais pas m'y fier, et je serais d'avis, quand vous lui enverrez les mille écus, que cette somme ne lui fût re-

¹ Doña Marie de Cepeda, sœur de la Sainte, avait été mariée à don Martin de Guzman.

mise qu'à condition qu'il s'engagera par écrit à en remettre la moitié à Marie de Cepeda, ma sœur, le jour même qu'il recommencera ses poursuites.

Les maisons qui devaient être vendues ne le sont pas encore ; mais Martin Guzman en avait déjà touché trois cent mille maravédís, qu'il est juste de rendre à Jean de Ovalle. Avec cela, et avec les mille écus que vous devez lui envoyer, il sortira de la gêne où il est maintenant, et il pourra vivre à Avila, où il a bien fait de venir ; mais sans ce secours, il lui serait impossible d'y séjourner habituellement ; tout au plus pourrait-il y venir de temps en temps, et encore y serait-il mal à l'aise.

Dieu a donné à Jean de Ovalle une femme accomplie. Telle est la vertu de doña Juana, et l'estime dont elle jouit, qu'il y a de quoi en louer Dieu. C'est une âme vraiment angélique ¹. De toute la famille, celle qui vaut le moins, c'est moi, et vu mon indignité, nul de mes frères ne devrait me reconnaître pour sa sœur ; je ne sais comment vous m'aimez tant ; je dis ceci dans toute la sincérité de mon cœur. Pour revenir à doña Juana, elle a essuyé mille traverses, et les a supportées avec une constance admirable. Si vous pouviez, mon cher frère, sans vous incommoder, lui envoyer la somme dont je viens de parler, ne différez pas de le faire, quand ce serait peu à peu.

Vous verrez, par les lettres qu'on vous écrit, l'emploi qu'on a fait de votre argent. Toribia était morte ; ce que

¹ Doña Juana de Ahumada était la dernière des sœurs de la Sainte. Elle l'avait elle-même élevée dans le couvent de l'Incarnation. Il sera souvent fait mention d'elle dans ces lettres.

vous lui aviez destiné a été donné par son mari à ses enfants, et cela leur a fait grand bien, car ils sont fort pauvres. J'ai fait dire toutes les messes que vous avez demandées, et une partie étaient dites avant que l'argent arrivât ; elles ont été dites à l'intention que vous avez marquée, qui m'a fort édifiée, et j'en ai chargé les plus saints prêtres que j'ai pu trouver. J'ai expédié toutes ces affaires dans la maison de madame Guiomar, où je me trouve fort à mon aise, et d'autant plus que je vis avec des personnes qui me parlent souvent de vous. Si vous voulez savoir comment cela est arrivé, c'est qu'une amie de cette dame, qui est religieuse dans notre maison de l'Incarnation, a eu la permission de sortir pour venir passer quelque temps chez elle ; et le Père Provincial m'a ordonné de lui servir de compagne. Je suis ici beaucoup plus libre pour tout ce que j'ai envie de faire, que je ne le serais chez ma sœur. Nous ne nous entretenons que de Dieu, et nous vivons dans un grand recueillement ; j'y resterai jusqu'à ce que le Père Provincial en ordonne autrement, mais je voudrais bien qu'il m'y laissât encore quelque temps, parce que j'y ai plus de facilité pour négocier l'affaire dont je vous ai parlé un peu plus haut.

Venons présentement à doña Juana ¹, ma très-chère sœur ; quoique je la nomme ici la dernière, elle ne tient assurément pas la dernière place dans mon cœur, et je suis bien aise de vous dire que je prie Dieu avec le même soin pour elle que pour vous ; je lui baise mille fois les mains pour toutes les bontés qu'elle a pour moi ; je ne

¹ Doña Juana de Fuentes et Gusman, femme de don Laurent de Cepeda.

sais comment les reconnaître, si ce n'est en faisant prier beaucoup pour notre cher petit enfant, et c'est ce qui a lieu. Le saint Père Pierre d'Alcantara, religieux déchaussé dont je vous ai parlé dans une de mes lettres, l'a pris sous sa protection bien particulière. Les pères de la compagnie de Jésus, et d'autres personnes que Dieu exaucera, prient aussi pour lui. Plaise à sa divine Majesté de le rendre encore meilleur que ses père et mère; ce sont des personnes vertueuses, mais je demande encore quelque chose de plus pour lui. Entretenez-moi toujours, je vous prie, dans vos lettres, de la bonne union qui règne entre vous et votre chère femme, rien ne peut me faire tant de plaisir.

Je crois vous avoir dit que je vous enverrai par Antoine Moran une copie collationnée des lettres exécutoires; soyez bien sûr que je n'y manquerai pas. Elles sont dressées en perfection, à ce que l'on dit. Si cette copie n'arrivait pas à bon port, je vous en enverrais une autre, et je continuerais jusqu'à ce que je sache qu'elle vous soit parvenue. Si on ne vous l'a pas envoyée plus tôt, c'est par le caprice de quelqu'un que je ne veux pas nommer, qui s'y est opposé. Je vous enverrai aussi, par la même occasion, quelques reliques dans un reliquaire qui n'est pas d'un grand prix. Je ne puis assez remercier ma chère sœur de son magnifique présent. S'il me fût arrivé dans le temps où l'or faisait partie de ma parure, j'aurais porté une grande envie à cette image si richement encadrée et si belle. Daigne le Seigneur nous conserver ma chère doña Juana, et lui donner, ainsi qu'à vous, de longues et saintes années !

Je suis restée si longtemps à m'entretenir avec Antoine Moran, qu'il était déjà tard quand j'ai commencé cette lettre. Je vous en dirais davantage, mais il veut s'en retourner demain, et je garde le reste pour quand je vous écrirai par la voie de mon cher Jérôme de Cepeda¹. Ainsi il n'y a pas grand inconvénient que je termine ici. Ne manquez pas, je vous prie, de lire toutes mes lettres. Ce que j'ai fait de mieux cette fois-ci, c'est de m'être servie de bonne encre. Mais je vous écris si précipitamment, et comme je vous l'ai dit, il est si tard, que je ne puis relire ma lettre. Ma santé est meilleure qu'à l'ordinaire; je souhaite que la vôtre soit parfaite, tant pour l'âme que pour le corps. Amen. Si je n'écris point à messieurs Ferdinand et Pierre de Ahumada², c'est que le temps me manque, mais je le ferai incessamment. Je suis heureuse de vous dire que des personnes d'une grande piété, et qui savent le secret de l'affaire en question, ont regardé comme un miracle que vous m'avez envoyé une si grosse somme, et si à propos. Si par la suite il m'en fallait davantage, j'espère de la bonté de Dieu que, quand bien même vous ne le voudriez pas, il vous mettrait au cœur de venir à mon secours³.

Votre très-fidèle servante.

DOÑA TÉRÈSE DE AHUMADA.

C'est aujourd'hui la surveillance du premier jour de l'année 1562.

¹ Un autre frère de la Sainte.

² Deux autres frères de la Sainte.

³ Nous avons collationné cette lettre sur l'autographe qui se conserve dans le couvent des Carmélites de Sainte-Anne de Madrid.

DOÑA GUIOMAR DE ULLOA.

Cette célèbre amie de sainte Térése était issue d'une des plus nobles et des plus chrétiennes familles de Toro. Elle dut le jour à Pierre de Ulloa, gouverneur de cette ville, et à Aldonce de Guzman d'Avila. Cette mère chrétienne, qui fut veuve de bonne heure, l'éleva avec le plus grand soin. La jeune Guiomar épousa don François d'Avila, de la maison de Sobralejo ; mais elle ne tarda pas, comme sa mère, à voir ses liens brisés par la mort de son mari. Cette mort aurait dû, ce semble, lui révéler la vanité de tout ce qui passe, et la séparer entièrement du monde. Ce ne fut néanmoins que plus tard que la jeune veuve reçut du ciel cette vive lumière. « Comme elle avait, dit le père Louis du Pont, tous les avantages extérieurs qui attirent les regards et les louanges du monde, elle se plaisait à y paraître et à y briller. Il était réservé au père Balthasar Alvarez de lui dessiller les yeux, et de lui faire voir le néant de tous les biens d'ici-bas. A peine cette âme droite fut-elle sous la direction de l'homme de Dieu, qu'elle renonça aux vanités, aux parures, aux sociétés du monde, et qu'elle s'adonna tout entière au service de Notre-Seigneur. Pleine de mépris pour le faste et la pompe du siècle, elle ne garda que les serviteurs et les domestiques nécessaires, et mena une vie simple, retirée, et toute consacrée à l'oraison et aux bonnes œuvres. Par cette voie, elle obtint plusieurs grandes grâces de Notre-Seigneur dont le propre est d'honorer ceux qui se méprisent pour l'amour de lui, et de donner les consolations du ciel à ceux qui, pour l'amour de lui, renoncent aux consolations de la terre¹. » Doña Guiomar de Ulloa ne fut pas plutôt liée d'amitié avec Térése qu'elle l'engagea à prendre le père Balthasar Alvarez pour confesseur ; ce fut elle encore qui, quelque temps après, la mit en rapport avec saint Pierre d'Alcantara. Guiomar de Ulloa vécut toujours dans la plus intime union avec sainte Térése. On voit dans la *Vie* de la Sainte avec quel admirable dévouement elle la seconda dans l'entreprise de la réforme du Carmel. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila étant enfin fondé, elle voulut s'y enfermer avec sa sainte amie, devenir une de ses filles, et recevoir de sa main l'habit de religion.

¹ *Vie du père Balthasar Alvarez, par le vénérable père Louis du Pont, chap. ix.*

Tout son désir était de passer ses jours dans cet asile qu'elle appelait, à si juste titre, un petit paradis. Elle embrassa avec un courage héroïque toutes les austérités de la réforme; mais sa santé ayant succombé, elle se vit forcée de quitter cette retraite où elle avait vécu avec des anges. La séparation ne fut qu'extérieure; son cœur resta dans le Carmel. Elle se consola de sa liberté nouvelle par le bonheur, si grand à ses yeux, de veiller avec la sollicitude d'une mère sur les besoins temporels de ces vierges du Seigneur. Jusqu'à son dernier soupir, elle fut à leur égard comme l'ange de la Providence. Elle aida beaucoup sainte Térèse dans la fondation des autres monastères, participant par ce concours à tout le bien que ferait dans l'Église, jusqu'à la fin du monde, cette réforme du Carmel dont la vierge d'Avila venait de jeter les fondements.

1562. — VERS JUIN. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 15. — *Acta*, p. 82, 339 et 340.)

AU PÈRE PIERRE YBAÑEZ, DOMINICAIN.

La Sainte lui soumet le livre de sa *Vie*, qu'elle venait d'écrire par son ordre, et le prie de l'envoyer au père maître Jean d'Avila.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père. Amen.

Ce ne serait pas mal, je crois, de mettre dans tout son jour le service que je vous ai rendu en écrivant ce livre de ma vie, pour vous obliger à me recommander à Notre-Seigneur avec un redoublement de zèle. Je le ferais, ce me semble, à bon droit, après tout ce que j'ai souffert en me voyant dépeinte dans ces pages, et en rappelant à mon souvenir mes innombrables misères. Néanmoins, je

l'avouerai ingénument, j'ai ressenti plus de peine à écrire les grâces dont j'ai été comblée par Notre-Seigneur, que les offenses que j'ai commises contre sa divine Majesté.

J'ai donné de l'étendue à cet écrit, comme vous me l'avez ordonné; mais je compte sur la promesse que vous m'avez faite, de déchirer ce qui ne vous paraîtra pas bien. Je n'avais pas achevé de le relire, quand on est venu le réclamer de votre part. Ainsi vous y pourrez trouver bien des endroits où je me suis mal expliquée, et d'autres où je me serai répétée. J'ai eu si peu de temps pour ce travail, que je n'ai pu revoir à mesure ce que j'écrivais.

Je vous supplie, mon père, de le corriger et de le faire transcrire, avant de l'envoyer au père maître Jean d'Avila, de crainte qu'on ne reconnaisse mon écriture. Je désire ardemment qu'un homme d'un tel mérite le voie, car je le commençai avec cette intention. S'il trouve que je suis en bon chemin, j'en demeurerai extrêmement consolée.

Ma tâche est maintenant terminée pour ce qui dépendait de moi; quant à vous, mon père, disposez de tout ainsi que vous le jugerez à propos, et considérez que vous êtes obligé d'assister celle qui vous confie ainsi les plus intimes sentiments de son âme. Tant que je vivrai, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Hâtez-vous donc de le servir, pour vous rendre capable de m'aider aussi de votre côté. Vous verrez dans cet écrit ce que 'on gagne à se donner tout entier, comme vous avez commencé de le faire, à Celui qui se donne à nous sans mesure. Qu'il soit béni à jamais! J'espère de sa miséricorde que nous nous verrons un jour dans le ciel, où nous connaissons

mieux que dans cet exil les grâces qu'il nous a faites, et où nous le bénirons éternellement. Ainsi soit-il. Ce livre a été terminé au mois de juin de l'an 1562¹.

Votre indigne servante.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

PIERRE YBAÑEZ,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Le père Pierre Ybañez fut une des gloires de cet ordre qui a donné à l'Église tant de grands hommes, tant de génies, tant d'apôtres et de saints. Il professa la théologie avec distinction, et il sut toujours allier la sainteté de la vie avec les labeurs de la science. Nous avons de lui un traité fort estimé, écrit en langue castillane, sur le *Discernement des esprits*. Jacques Echard, dans sa *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique*, nous a laissé de cet éminent théologien un noble portrait que les Bollandistes ont reproduit dans leur ouvrage sur sainte Térèse.

Le premier, il eut l'heureuse idée de donner à Térèse l'ordre d'écrire l'histoire de sa *Vie*. Cette première histoire, commencée au monastère de l'Incarnation d'Avila, et terminée en juin 1562 à Tolède, chez Louise de La Cerda, sœur du duc de Medina Cœli, n'existe plus; mais heureusement elle se retrouve tout entière, quant au fond, dans la seconde, que la Sainte écrivit avec plus d'étendue par le commandement d'un autre religieux non moins célèbre de l'ordre de Saint-Domi-

¹ Cette lettre, comme les Bollandistes le démontrent, est adressée au père Pierre Ybañez, par ordre duquel la Sainte écrivit la première relation de sa vie, travail commencé à Avila en 1561, et terminé à Tolède dans le palais de Louise de La Cerda, sœur du duc de Medina Cœli, en juin 1562.

La Sainte met cette lettre à la fin de la seconde relation de sa vie, écrite par ordre du père Garcia de Toledo, d'abord parce qu'elle faisait partie intégrante de son premier travail, ensuite parce qu'elle montre clairement dans quel but et quel esprit elle l'avait entrepris.

Voyez les Boll., de *Lib. et Script. S. Teresiæ*, p. 340.

nique, le père Garcia de Toledo, frère du duc d'Albe. Ce fut dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, fondé le 24 août 1562, que sainte Térése travailla pendant les années 1563, 1565 et 1566, à cette seconde *Vie* qui est celle que nous possédons, et dont le manuscrit se conserve à l'Escurial.

Nous aimons à le dire avec un historien de la Sainte : si Pierre Ybañez fut utile à Térése pour le bien de son âme, et pour l'établissement du premier monastère de la Réforme, il dut de son côté aux grands exemples de notre Sainte les admirables progrès qu'il fit dans la vie spirituelle. Maître et disciple tout ensemble de Térése, il s'éleva en peu d'années à la plus haute sainteté. Dieu se plut à le récompenser avec libéralité de tout ce qu'il avait fait pour la réformatrice du Carmel, et il ne cessa de répandre ses grâces avec profusion dans cette âme privilégiée.

Laissons maintenant la Sainte nous tracer le portrait de ce fils de saint Dominique.

« Dans le temps où toute la ville montrait une si grande opposition à la fondation de notre monastère, doña Guiomar de Ulloa, ma fidèle amie, était allée trouver un saint religieux de l'ordre de Saint-Dominique, le père Pierre Ybañez, l'homme le plus instruit qui fût alors dans Avila, et auquel peu dans son ordre étaient supérieurs. Désirant ardemment être aidée de ses lumières, elle l'avait informé de tout avec la plus grande exactitude, et lui avait dit ce qu'elle pouvait donner de son patrimoine pour la fondation du nouveau monastère. De mon côté, je lui fis connaître tout notre dessein, mais sans lui parler des révélations que j'avais eues ; je me contentai de lui dire les raisons naturelles qui me déterminaient, désirant qu'il ne prononçât que d'après cet exposé. Il demanda huit jours pour y réfléchir, et voulut savoir si nous étions résolues de suivre ses avis. Je lui répondis que oui ; mais, malgré cette réponse qui était, ce me semble, l'expression vraie de mes sentiments, je demeurais toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussirait. La foi de ma compagne était plus vive que la mienne ; rien de tout ce qu'on aurait pu lui dire n'aurait été capable de lui faire abandonner ce dessein. Quant à moi, je croyais, je le répète, qu'il ne pouvait manquer de réussir ; mais tout en regardant comme vraie la révélation que j'avais eue, je n'y ajoutais foi qu'autant qu'elle n'aurait rien de contraire à la sainte Écriture et aux lois de l'Église que nous sommes tenus de suivre. Ainsi, si ce savant

religieux eût dit que nous ne pouvions, sans offenser Dieu et sans blesser notre conscience, poursuivre ce dessein, il me semble que je m'en serais départie à l'heure même, ou que j'aurais cherché d'autres voies pour le faire réussir. Notre-Seigneur ne me donnait pas alors d'autres lumières pour ma conduite.

« Ce grand serviteur de Dieu m'a avoué depuis, que connaissant l'opposition de toute la ville, et ayant été averti par un gentilhomme de bien prendre garde de nous assister, il était entré dans ce sentiment général que notre projet était une folie, et avait résolu d'user de tout son pouvoir pour nous porter à y renoncer ; mais qu'avant de nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré notre intention et la régularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastère, il était demeuré persuadé que ce dessein était fort agréable à Dieu. Ainsi, il nous répondit que, bien loin d'y renoncer, nous devons nous hâter de le mettre à exécution ; il nous indiqua même la manière de nous y prendre et la conduite à tenir. Il ajouta que le revenu qu'on y affectait était insuffisant à la vérité, mais qu'il fallait bien donner quelque chose à la confiance en Dieu. Enfin, il s'offrait de répondre aux difficultés de tous ceux qui s'opposeraient à notre dessein. Depuis ce moment, en effet, il n'a jamais cessé de nous prêter le plus ferme appui, comme je le dirai dans la suite.

« Quelque temps après, je lui fis connaître, avec le plus de clarté qu'il me fut possible, toutes les visions que j'avais eues, ma manière d'oraison, et les grâces extraordinaires que Dieu me faisait ; je le suppliai de tout examiner avec attention, et de me dire ensuite s'il y trouvait quelque chose de contraire à l'Écriture sainte. Il me rassura beaucoup ; et j'ai lieu de croire que cette communication fut aussi très-utile à son âme. Car, bien qu'il fût déjà excellent religieux, il s'adonna dès ce moment beaucoup plus à l'oraison. Pour vaquer plus librement à ce saint exercice, il se retira dans un monastère de son ordre bâti dans un endroit fort solitaire. Il y avait passé plus de deux ans, lorsque, à son grand regret, l'obéissance vint l'en arracher, les besoins de l'ordre appelant ailleurs un homme d'un tel mérite. Son éloignement, qui me privait d'un si grand secours, me fut très-sensible ; néanmoins je n'y mis aucun obstacle, sachant combien la retraite dont il allait jouir lui devait être utile ; car Notre-Seigneur me voyant fort affligée de son départ, m'avait dit : « Console-toi, et n'en aie point de peine ; il marche sous la conduite d'un bon guide. » En effet, il

était à son retour si avancé dans la perfection et dans les voies intérieures, qu'il me disait que pour rien au monde il ne voudrait n'avoir pas été dans cette solitude. Je pouvais en dire autant de mon côté ; car si auparavant il ne me rassurait et ne me consolait que par les lumières de la science acquise, depuis son retour il le faisait encore par une grande expérience des choses surnaturelles. Notre-Seigneur, qui avait arrêté dans ses éternels desseins la fondation de ce monastère, nous ramena ce saint religieux, justement au moment où son concours nous était nécessaire pour consommer notre entreprise.

« La sainte Vierge m'apparut un jour mettant un manteau d'une éblouissante blancheur sur les épaules de ce père. « Ce manteau, me dit-elle, est le prix du service qu'il m'a rendu en prêtant son concours pour l'établissement de cette maison ; il est aussi la marque du soin que je prendrai désormais de conserver son âme pure, et de la préserver du péché mortel. » Cette promesse s'est accomplie, j'en ai la certitude ; car, depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée peu d'années après, ce père mena une vie si pénitente et si sainte, que je ne saurais concevoir le moindre doute sur son bonheur. Un religieux, présent à sa dernière heure, m'a rapporté qu'il avait dit, un peu avant d'expirer, qu'il voyait à côté de lui saint Thomas qui l'assistait. Il termina ainsi son pèlerinage, plein de joie, et après avoir appelé de tous ses vœux le moment de sortir de cet exil. Il m'est apparu quelquefois depuis rayonnant de gloire, et m'a révélé diverses choses. C'était un homme de si haute oraison, que, dans les derniers temps de sa maladie, voulant, à cause de son extrême faiblesse, se distraire de ce saint exercice, il ne le pouvait, tant ses ravissements étaient fréquents. Il m'écrivit même un peu avant sa mort pour me demander par quels moyens il les pourrait prévenir, parce qu'en achevant de dire la messe il entrait malgré lui en extase, et y demeurait très-longtemps. Enfin, Dieu lui donna la récompense des grands services qu'il lui avait rendus pendant toute sa vie. » (*Vie*, chap. xxxii.)

Il était prieur de Trianos quand il termina sa sainte vie. La Sainte ajoute, au chapitre xxxviii : « Qu'elle vit son âme aller droit au ciel, sans passer par le purgatoire. »

1567. — 6 JUILLET. — AVILA ¹.(Édition de Madrid, t. IV, fragment 1. — *Acta*, p. 101 et 102.)

A DON ALVARO DE MENDOZA, EVÊQUE D'AVILA.

Elle lui demande une lettre de recommandation auprès du général des Carmes, alors en Espagne. Éloge du père Garcia de Toledo, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et frère de Ferdinand Alvarez de Toledo, duc d'Albe et gouverneur des Pays-Bas.

JÉSUS.

Toutes les sœurs de ce monastère vous offrent à l'en-
vi leurs très-humbles respects. Il y a maintenant un an que
nous espérions que vous viendriez ici voir madame doña
Marie². Don Bernardin³ nous l'avait assuré, et nous en
étions dans la plus grande joie. Notre-Seigneur ne le permit
point. Plaise à sa divine Majesté que je vous voie dans ce
séjour, où une fois réunis on ne se quittera plus ! Les
psaumes ont été récités cette année le même jour, et nous
continuerons ainsi de très-grand cœur. Que le divin

¹ La date de cette lettre n'indique que le mois où elle fut écrite ; mais, à l'aide des données historiques, il est facile de déterminer aussi l'année.

La Sainte parle dans cette lettre de don Bernardin, frère de l'évêque d'Avila. Ce jeune seigneur mourut au commencement de l'année 1568, et fut délivré du purgatoire lors de la fondation du couvent de Valladolid. (Voir *Acta S. Teresie*, p. 106 et 107, n^{os} 428, 429 et 430 ; p. 492, n^o 69 ; p. 494 et 495, n^o 77 à 80.) En outre la Sainte dit, dans le post-scriptum, qu'une lettre de l'évêque d'Avila pourrait lui être utile auprès du général des Carmes. Or, celui-ci se trouvait en Espagne en 1567, et la faveur qu'il s'agissait d'obtenir de lui était la permission d'ériger quelques couvents de Carmes déchaussés, permission qu'il accorda en effet le 14 août de la même année. (Voir *Acta*, p. 101 et 102, n^o 400 à 404 ; et p. 486, n^{os} 44 et 45.) Il n'y a donc point de doute que cette lettre n'ait été écrite à la date que nous lui avons assignée.

² C'était la sœur de l'évêque.

³ C'était le frère de l'évêque.

Maitre vous tiens toujours de sa main, et vous accorde de longues années pour sa plus grande gloire.

Le père Garcia de Toledo se porte très-bien, grâce à Dieu. Il ne cesse de nous donner des gages de l'intérêt qu'il nous porte, et il devient de jour en jour un plus grand serviteur de Dieu. Par ordre du provincial, il a pris la charge de maitre des novices, charge bien humble eu égard à son rang et à sa naissance. Si on la lui a donnée, c'est afin que, pour son esprit et sa vertu, il serve l'ordre, en formant ces âmes sur le modèle de la sienne. Il a accepté cette charge avec une humilité si profonde, qu'il a beaucoup édifié. Le travail ne lui manque pas.

L'indigne servante de Votre Grandeur.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

6 juillet.

P. S. Votre Grandeur voudra bien me faire la grâce d'expédier le plus tôt possible ce père : il peut se faire qu'une lettre de Votre Grandeur nous soit utile.

DON ALVARO DE MENDOZA,

ÉVÊQUE D'AVILA.

Sainte Térèse parle ainsi de lui.

« Notre-Seigneur m'avait dit qu'il ne convenait point de soumettre à mon ordre le nouveau monastère de Saint-Joseph d'Avila, et il m'en avait même fait entendre les raisons. Il m'avait ordonné d'envoyer à Rome par une certaine voie, m'assurant qu'il nous en ferait venir une réponse favorable. Cet ordre ayant été exécuté, tout réussit au gré de nos désirs.

« Ce qui est arrivé depuis a fait voir combien il était important de nous mettre sous l'obéissance de l'évêque don Alvaro de Mendoza. Mais je ne le connaissais pas alors, et je ne savais pas quel supérieur nous trouverions en lui. Notre-Seigneur a voulu qu'il fût non-seulement plein de bonté, mais encore tel qu'il nous le fallait pour soutenir cette petite maison au milieu de la grande tempête dont j'ai à parler, et pour la mettre dans l'état où elle est aujourd'hui. Béni soit Celui qui a tout conduit si heureusement ! » (*Vie*, chap. xxxiii.)

Sainte Térése écrivait ces paroles après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, qui eut lieu en 1562. En 1580, elle parlait en ces termes, dans son *Livre des Fondations*, de don Alvaro de Mendoza :

« A mon retour de Villeneuve de la Xara, mon supérieur, sur la demande de l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza, me donna l'ordre de me rendre à Valladolid. C'était ce prélat qui, étant évêque d'Avila, avait reçu sous sa juridiction et soutenu de son appui notre premier monastère de Saint-Joseph. Il a un dévouement sans bornes pour cet ordre sacré de la Vierge, et il lui en a toujours donné d'éclatants témoignages. A peine avait-il été transféré du siège d'Avila à celui de Palencia, que Notre-Seigneur lui avait inspiré le désir de fonder un monastère de carmélites dans sa nouvelle ville épiscopale. La fondation étant arrêtée, je partis de Valladolid le jour même des Saints Innocents de l'année 1580, avec cinq religieuses, et nous arrivâmes le soir à Palencia. Dès la matinée du jour suivant, j'envoyai donner avis de notre arrivée à l'évêque. Il vint à l'instant nous voir, conduit par cette grande charité qu'il a constamment eue pour nous. Il s'engagea à nous fournir le pain nécessaire, et il ordonna à son intendant de nous donner plusieurs autres choses. Notre Ordre a des obligations immenses à ce prélat, comme on s'en convaincra par la lecture de ces fondations ; c'est un devoir sacré pour nous de le recommander à Notre-Seigneur durant sa vie et après sa mort ; ainsi, rivalisons d'ardeur à nous en acquitter fidèlement, c'est au nom de la charité que je le demande.

« L'établissement de notre monastère causa dans toute la ville une joie qu'il me serait difficile de décrire ; rarement, il faut l'avouer, on a vu un contentement si extraordinaire et si universel ; il n'y avait pas une seule personne qui ne partageât l'allégresse commune. Ce qui y contribua beaucoup fut de savoir que la fondation était agréable à l'évêque, car on a pour lui la plus tendre vénération. De plus, le

DON BERNARDIN ET DOÑA MARIE DE MENDOZA. 61

peuple de Palencia est d'une bonté, d'une noblesse de sentiments qui surpasse ce que j'avais vu ailleurs. Aussi je m'applaudis chaque jour davantage d'avoir fondé dans cette ville un monastère de notre Ordre. »

Les lettres de sainte Térèse à don Alvaro de Mendoza achèveront de le faire connaître. Il conserva toujours un si grand attachement et une si profonde vénération pour la sainte réformatrice du Carmel, qu'il voulut être enterré au couvent de Saint-Joseph d'Avila, dans l'espérance que le même autel abriterait les deux tombes. On voit encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Joseph le sépulcre et la statue en marbre blanc de don Alvaro de Mendoza, près du maître-autel, du côté de l'épître, et en face du chœur des religieuses.

DON BERNARDIN ET DOÑA MARIE DE MENDOZA.

« Quatre à cinq mois avant l'établissement du monastère de Malagon, un jeune gentilhomme fort qualifié, don Bernardin de Mendoza, frère de l'évêque d'Avila, me dit que si je voulais faire une fondation à Valladolid, il me donnerait, du meilleur cœur du monde, une maison qu'il possédait près de cette ville, avec une grande vigne et un magnifique jardin qui en dépendaient. Il voulait à l'heure même me mettre en possession de ce vaste et riche domaine. A vrai dire, j'avais de la répugnance à établir un couvent dans un endroit éloigné environ d'un quart de lieue de la ville. Cependant l'offre m'était faite de si bon cœur, et pour une si belle fin, que je ne crus pas devoir, en la refusant, priver ce jeune seigneur du mérite qui pouvait lui en revenir. D'ailleurs je réfléchis qu'après avoir pris possession de la maison offerte, il nous serait facile de l'échanger contre une autre située à Valladolid même. Ainsi j'acceptai avec reconnaissance.

« Environ deux mois après, ce gentilhomme fut saisi d'une maladie subite ; le mal lui ayant enlevé la parole, il ne put pas bien se confesser, mais il témoigna, par plusieurs signes, demander pardon à Notre-Seigneur. Il mourut, au bout de très-peu de temps, dans un lieu fort éloigné de celui où j'étais alors. Le divin Maître me dit : « Ma fille, son salut a été en grand danger ; mais j'ai eu compassion de lui, et lui ai fait miséricorde, en considération du service qu'il a rendu à ma Mère, en donnant cette maison pour y établir un mo-

« nastère de son ordre. Néanmoins il ne sortira du purgatoire qu'à
« la première messe qui sera dite dans ce nouveau couvent. »

« A partir de ce jour, les grandes souffrances de cette âme furent sans cesse présentes à mon esprit ; aussi, malgré tout mon désir de faire la fondation de Tolède, j'y renonçai pour lors ; et, sans perdre un moment, je travaillai de tout mon pouvoir à celle de Valladolid.

« L'exécution de mon dessein ne put être aussi prompte que je le souhaitais ; je fus contrainte de m'arrêter durant quelques jours au monastère de Saint-Joseph d'Avila, dont j'étais prieure, et ensuite à Saint-Joseph de Medina del Campo, qui se trouvait sur mon chemin. Dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit un jour dans l'oraison : « *Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.* » Dès ce moment, rien ne put me retenir ; quoique dépourvue de bien des choses nécessaires, je me mis en route, et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de saint Laurent¹. Lorsque je vis la maison où nous devons habiter, j'éprouvai un sensible déplaisir : si le jardin était beau et agréable, la maison située sur le bord de la rivière était malsaine, et il était impossible de la rendre logeable pour des religieuses, à moins d'y faire de très-grandes dépenses. Arrivant fatiguée du voyage, il fallut aller entendre la messe dans un monastère de notre Ordre situé à l'entrée de la ville ; c'était si loin, que la longueur du chemin redoubla ma peine. Néanmoins je n'en témoignai rien à mes compagnes, de peur de les décourager. Au milieu de ma faiblesse, ce que Notre-Seigneur m'avait dit me soutenait, et ma confiance en lui me faisait espérer qu'il remédierait à tout. A mon retour, j'envoyai secrètement chercher des ouvriers ; et, à l'aide de quelques cloisons que je leur fis élever, j'improvisai des cellules où nous pouvions être recueillies ; enfin, tout ce qui était d'absolue nécessité fut fait. Un des deux religieux qui voulaient embrasser la réforme, le père Jean de la Croix, et Julien d'Avila, cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, étaient avec nous.

¹ 10 août 1568. La Sainte emmenait avec elle les sœurs Isabelle de la Croix, qu'elle établit prieure à son départ de Valladolid, Antoinette du Saint-Esprit et Marie de la Croix ; elle fit venir du monastère de l'Incarnation d'Avila les sœurs Julienne de la Magdeleine, et Marie de la Visitation. Cinq mois après, sur la prière de doña Marie de Mendoza, elle appela à Valladolid sa nièce, Marie de Saint-Jean-Baptiste, qui devait si saintement gouverner ce nouveau monastère.

Le premier s'informait de notre manière de vivre, et étudiait ce qui regarde notre institut ; le second s'occupait d'obtenir par écrit, du prélat, la permission de fonder ; car, avant mon arrivée, il ne nous avait donné que de bonnes espérances. Cela ne put néanmoins se faire de sitôt ; et, le dimanche étant venu, avant que l'autorisation nous fût accordée, on nous permit seulement de faire dire la messe dans le lieu destiné à devenir l'église du monastère. Le saint sacrifice y fut donc offert. J'étais en ce moment fort éloignée de songer que la prédiction de Notre-Seigneur touchant ce gentilhomme dût s'accomplir alors ; j'étais au contraire persuadée que par ces paroles, à la première messe, le divin Maître désignait celle où l'on mettrait le très-saint Sacrement dans notre église. Au moment de la communion, le prêtre s'avança vers nous, tenant le saint ciboire en main. Je m'approchai, et à l'instant même où il me donnait la sainte hostie, ce gentilhomme m'apparut à côté de lui avec un visage tout resplendissant ; l'allégresse peinte sur les traits, et les mains jointes, il me remercia de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire ; je le vis ensuite monter au ciel.

« Je l'avouerai, la première fois que j'entendis de la bouche du divin Maître qu'il était en voie de salut, j'étais loin d'une si consolante pensée ; je ressentais au contraire une peine très-vive ; il me semblait qu'après la vie qu'il avait menée, il eût fallu un autre genre de mort. Si ses vertus et ses bonnes œuvres me rassuraient, je ne laissais pas de craindre, parce qu'il était engagé dans les choses du monde. Voici néanmoins un fait qui est bien en sa faveur : il avait dit à mes compagnes qu'il songeait très-sérieusement à la mort. Oh ! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à la très-sainte Vierge, est une grande chose ! Qui dira combien Notre-Seigneur l'agrée, et combien sa miséricorde est grande ! Qu'il soit béni et loué à jamais de ce qu'il imprime à la bassesse, au faible mérite de nos bonnes œuvres, un tel caractère de grandeur, et de ce qu'il leur réserve pour salaire une vie et une gloire éternelles !

« La fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge étant arrivée, ce fut en ce beau jour, le 15 du mois d'août de l'année 1568, que nous prîmes possession de ce monastère. Mais comme nous y tombâmes presque toutes très-malades, une dame d'une éminente piété, résidant à Valladolid, s'empressa de nous faire changer de demeure. C'était doña Marie de Mendoza, femme du commandeur Cobos, et mère du mar-

quis de Camarasa ; sa charité était inépuisable, ainsi que l'attestent ses grandes aumônes. Elle était sœur de l'évêque d'Avila ; elle avait secondé l'établissement du premier monastère, et je l'avais alors intimement connue. Elle prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait le bien de notre Ordre. Son dévouement pour nous s'était montré par la générosité de ses dons ; ce qu'elle fit alors le mit dans un plus grand jour. Voyant que nous ne pouvions rester dans un endroit insalubre, et trop éloigné de la ville pour recevoir des aumônes, elle nous proposa de lui abandonner cette maison en échange d'une autre plus commode qu'elle s'engageait à nous acheter. Fidèle à sa promesse, elle nous mit en possession d'un nouveau local d'une valeur bien supérieure au premier. En outre, elle nous a donné jusqu'ici avec une grande libéralité tout ce qui nous était nécessaire, et elle continuera, j'en suis sûre, de nous assister de la sorte jusqu'à son dernier soupir.

« Le jour de saint Blaise, le 3 février 1569, nous nous rendîmes à notre nouveau couvent ; tout le peuple de Valladolid, en bel ordre de procession et pénétré d'une sainte joie, nous accompagnait. Depuis, il a constamment fait paraître beaucoup de dévotion pour ce monastère, à cause des miséricordes nombreuses dont le divin Maître daigne le favoriser. Il y a, en effet, attiré des âmes, si grandes à ses yeux, qu'un jour, quand le moment sera venu, on écrira leur sainte vie. Ce récit fera bénir ce Dieu infini en bonté, qui par de tels moyens fait éclater les magnificences de ses œuvres, et qui se plaît à répandre, sur ses créatures, de si riches bénédictions. »

1568. — 18 MAI. — MALAGON.

(Edition de Madrid, t. III, l. IV. — *Acta*, p. 106, n^{os} 423, 425.)

A DONA LOUISE DE LA CERDA, ALORS EN ANDALOUSIE.

Elle la félicite de son heureux voyage, lui donne les plus consolantes nouvelles du monastère de Malagon, dont elle est la fondatrice, et la supplie d'envoyer au plus tôt, au père maître Jean d'Avila, le manuscrit du livre de sa *Vie*.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, Madame !

Je voudrais bien vous écrire longuement. Dans l'espoir d'en avoir le temps, j'avais remis de le faire à mon dernier jour, car je pars demain, 19 mai. Mais j'ai été tellement occupée, que je n'ai pas eu un instant de loisir. Je vous écrirai par le père Paul Hernandez. Depuis son départ d'ici, je n'ai eu de lui aucune nouvelle ; je lui ferai part de ce que vous me dites. Je bénis Notre-Seigneur de votre excellent voyage ; nous le lui avons bien demandé. Plaise à ce divin Maître que tout le reste aille aussi bien !

Je suis bien portante, et chaque jour dans de meilleurs termes avec cette ville, et ainsi en est-il de toutes mes filles. Plus de mécontentement en qui que ce soit, et moi je suis de jour en jour plus satisfaite de tout le monde. Je puis vous assurer que des quatre religieuses qui nous sont arrivées, trois sont élevées à une haute oraison, et ont même quelque chose de plus. Elles sont telles, que vous pouvez être assurée, Madame, que, quoique je m'en aille, elles ne manqueront à aucun point de

perfection, surtout tant qu'elles auront les secours spirituels des personnes qui les assistent maintenant ¹.

Je demande à Dieu de conserver longtemps ici un tel directeur. Je me repose de tout sur lui et sur le curé. Il vous présente ses respects. L'oubli que vous avez fait de lui dans votre lettre aurait pu le peiner. Je lui ai donc fait vos compliments, attendu que vous m'en avez chargée une fois pour toutes. Nous lui sommes infiniment redevables.

Je ne puis comprendre pourquoi vous n'avez pas encore fait parvenir mon envoi ² au père maître Jean d'Avila. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne différez pas plus longtemps ; expédiez un exprès. On me dit qu'il n'y a qu'une journée de chemin. C'est un mauvais calcul d'attendre le père Salazar ³. S'il est recteur, il ne pourra se rendre auprès de vous, et, bien moins encore, auprès du père Jean d'Avila. Si le dépôt est encore entre vos mains, envoyez-le sans délai, je vous en supplie. Ce retard m'a véritablement peinée ; c'est peut-être le démon qui en est l'auteur. J'ai été bien contrariée par le licencié ; je l'avais averti de porter avec lui le manuscrit quand il irait dans le pays du père maître d'Avila ; mais je crois que le démon ne peut souffrir que ce saint le voie. La cause, je l'ignore. Je vous conjure encore une fois, Madame, de l'envoyer au plus tôt, et de faire ce que je vous demandai si

¹ Lacune de sept à huit lignes, parce que le texte est effacé. La Sainte y parle de Carleval, qui était, comme on le voit par la lettre suivante, confesseur des Carmélites de Malagon.

Le manuscrit du livre de sa Vie.

Le père Gaspar de Salazar, ancien recteur du collège de la Compagnie à Avila et confesseur de la Sainte.

instamment à Tolède. Songez que la chose est plus importante que vous ne pensez.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

LOUISE DE LA CERDA,

SŒUR DU DUC DE MEDINA CELI, ET FONDATRICE DU MONASTÈRE
DES CARMÉLITES DE MALAGON.

Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Celi, avait épousé don Arias Pardo, un des plus grands seigneurs de Castille. Jeune encore elle perdit son mari et elle était inconsolable de sa perte. Dieu réservait à notre Sainte d'adoucir sa douleur. Dans les premiers jours de janvier de l'an 1562, Louise de la Cerda reçut dans son palais, à Tolède, cet ange de paix et de consolation. Par une faveur du ciel bien digne d'envie, elle eut le bonheur, pendant plus de six mois, de jouir de la présence de la séraphique Tèreſe, de s'entretenir avec elle, de répandre son âme dans la sienne, de respirer le parfum de ses vertus, d'être témoin de sa vie. Elle entendit les paroles enflammées qui parlaient de ce cœur où le Saint-Esprit avait établi sa demeure. Souvent, dans ces heures que la Sainte destinait à l'oraison, elle la vit dans son oratoire solitaire, ravie en extase, et tout éclatante de lumière et de beauté. L'illustre veuve, à une pareille école, apprit bientôt le néant de tout ce qui passe; l'amour de Dieu lui apparut comme l'unique bien du ciel et de la terre, et elle n'aspira plus qu'à brûler de cette sainte flamme. Sa maison, grâce à l'apostolat de Tèreſe, ne tarda pas à devenir un sanctuaire des vertus chrétiennes.

Tèreſe devait, ce semble, procurer toutes les consolations à sa nouvelle amie; à sa prière, saint Pierre d'Alcantara, que Louise de la Cerda n'avait jamais vu, vint à Tolède, et passa quelques jours chez elle. Ainsi, privilège bien rare dans cet exil, il lui fut donné de posséder en même temps dans son palais deux saints que l'Église devait placer sur les autels.

Louise de la Cerda garda toute sa vie pour Tèreſe cette plénitude de

dévouement et d'affection qu'il n'est qu'au pouvoir des saints d'inspirer, et elle lui en donna un gage éclatant en fondant à Malagon, ville de ses domaines, un monastère de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Écoutons maintenant le touchant récit de la Sainte, sur son voyage de Tolède et son séjour chez Louise de la Cerda :

« Dans une ville distante de plus de vingt lieues de celle où j'étais, une dame de grande qualité venait de perdre son mari, et son extrême affliction l'avait réduite en tel état que l'on craignait même pour sa vie. On lui parla de cette chétive pécheresse, et le divin Maître permit qu'on lui dît du bien de moi pour d'autres biens qui devaient en résulter. Sachant que les sorties étaient autorisées dans mon monastère, elle sentit un irrésistible désir de me voir et de me faire venir chez elle, dans l'espérance de trouver consolation auprès de moi ; soudain elle en écrivit au provincial, qu'elle connaissait beaucoup et qui était alors fort éloigné d'elle. Celui-ci m'envoya un ordre en vertu de la sainte obéissance de partir sans retard avec une religieuse de mes compagnes. Sa lettre m'arriva la veille de Noël au soir. Connaissant toute la profondeur de ma misère, j'éprouvai une peine excessive de voir que la bonne opinion conçue de moi était la cause de ce voyage, et je ne pus me défendre d'un léger trouble. Je me recommandai instamment à Notre-Seigneur, et voilà qu'au milieu de ma prière, je fus saisie d'un grand ravissement qui dura presque tout le temps de matines. Cet adorable Maître m'adressa alors ces paroles : « Pars, ma fille, et n'écoute point les avis des autres ; car peu te conseilleront sans témérité : tu auras à souffrir dans ce voyage, mais tes souffrances tourneront grandement à ma gloire : il convient pour l'affaire du monastère que tu sois absente jusques à la réception du bref, parce que le démon a ourdi une grande trame pour l'arrivée du provincial ; mais ne crains rien, je t'assisterai. »

« Ces paroles me laissèrent pleine de courage et de consolation. Le recteur du collège de la Compagnie, le père Gaspar de Salazar, auquel j'en rendis compte, me dit qu'aucun motif ne pouvait me dispenser de partir : mais d'autres me disaient au contraire de m'en bien garder ; que c'était une invention du démon pour me nuire, et que je devais en écrire à mon provincial. J'obéis au père recteur, et, m'appuyant sur ce que Notre-Seigneur m'avait dit dans l'oraison, je partis sans crainte, mais avec une confusion extrême, en voyant à quel titre on me faisait venir, et combien on se trompait sur mon compte.

C'est ce qui me portait à conjurer instamment mon divin Maître de ne pas m'abandonner. Je puisais une grande consolation dans la pensée qu'il y avait dans la ville où j'allais une maison de religieux de la compagnie de Jésus ; car il me semblait qu'en me soumettant, là comme ici, à ce qu'ils m'ordonneraient, j'y serais avec quelque sûreté.

« Il plut à Notre-Seigneur de faire éprouver à cette dame tant de consolation auprès de moi, qu'elle commença aussitôt à se porter beaucoup mieux. Son âme se dilatait de jour en jour. Ce changement frappa d'autant plus, que l'excès de sa douleur l'avait réduite, comme je l'ai dit, à un état déplorable. Le divin Maître accordait sans doute cette faveur aux prières redoublées que faisais pour moi plusieurs personnes de piété que je connaissais.

« Cette dame avait une très-grande crainte de Dieu, et elle était si vertueuse, que sa foi et sa religion suppléaient à ce qui me manquait ; elle me prit en grande affection, et ses bontés pour moi faisaient que je l'aimais beaucoup : mais tant de soins et d'égards dont j'étais l'objet me devenaient une croix et un supplice, et dans la crainte d'y être trop sensible, je veillais sans cesse sur mon âme sans oser la perdre de vue un seul instant. Notre-Seigneur, de son côté, veillait sur moi, et, durant mon séjour chez cette dame, il me combla de grâces extraordinaires : il m'accorda une admirable liberté d'esprit et un profond mépris pour toutes ces vaines grandeurs de la terre : plus elles paraissaient imposantes à la vue, plus j'en découvrais le néant. Ainsi, en conversant chaque jour avec des femmes d'une naissance si illustre que j'aurais pu tenir à honneur de les servir, je me sentais aussi libre que si j'avais été leur égale.

« Je tirai de tout cela un grand profit spirituel, et je ne craignais pas de déclarer, dans l'intimité de l'entretien, mes sentiments à cette dame. Je ne tardai pas à reconnaître qu'elle était femme, et sujette comme moi à ses passions et à ses faiblesses. Je vis combien il faut faire peu de cas des grandeurs, puisque, plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. La seule sollicitude de soutenir la dignité de sa condition ne laisse pas vivre un moment de repos. On mange hors de temps et de règle, parce que tout doit aller selon l'état et non selon le tempérament ; et très-souvent dans le choix des mets, il faut écouter son rang plutôt que son goût. En vérité, j'eus souverainement en horreur le désir d'être grande dame, et je disais au fond de mon cœur : Dieu m'en délivre !

« Quoique cette dame soit une des premières du royaume, je crois qu'il y en a peu de plus humbles ; et cette humilité s'allie chez elle à une admirable franchise de caractère. Je ne pouvais néanmoins voir sans compassion en combien de circonstances elle immolait ses goûts pour soutenir la dignité de son rang ; et j'avoue que je la plains encore. Ses officiers et ses domestiques étaient bons ; mais enfin, jusqu'à quel point pouvait-elle s'y confier ? Il ne fallait point parler à l'un plus qu'à l'autre, sous peine de voir ce témoignage de faveur exciter la jalousie et le mécontentement de tous les autres. Certes, c'est là une servitude ; et, selon moi, un des mensonges du monde est de qualifier du nom de seigneur et de maître ces personnes qui sont esclaves en tant de manières.

« Pendant mon séjour dans cette maison, tous ceux qui l'habitaient s'avancèrent, par la grâce de Dieu, dans son service. » *Vie*, chap. xxxiv.

Dans son *Livre des fondations*, la Sainte s'exprime ainsi :

« J'ai parlé au long, dans le livre de ma *Vie*, du séjour que je fis par ordre de mes supérieurs chez la sœur du duc de Medina-Celi, à Tolède. Dès cette première entrevue, elle me voua le plus cordial attachement. Il s'établit entre nous des rapports intimes qui devaient, plus tard, lui inspirer le dessein qu'elle a exécuté. C'est ainsi que Dieu se plaît souvent à se servir, pour l'accomplissement de ses œuvres, de moyens dont la sagesse nous échappe, parce que l'avenir nous est inconnu. Aussitôt que cette dame eut appris que j'étais autorisé à fonder des monastères, elle me pressa, de la manière la plus vive, d'en établir un dans la ville de Malagon qui lui appartenait. Et comme les revenus dont elle le dotait étaient parfaitement suffisants, je ne pus m'empêcher de céder à son désir. » (*Fondations*, chap. ix.)

1568. — 27 MAI. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. II. — *Acta*, p. 106, n° 423 et suiv.)

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE.

Elle la remercie des soins qu'elle a trouvés dans son palais à Tolède. Éloge des Carmélites de Malagon, et de Carleval, leur confesseur. — Divers sujets détachés. — Nouvelle recommandation d'envoyer au plus tôt le manuscrit de sa *Vie* au père maître Jean d'Avila. — Mort chrétienne de la duchesse de Medina-Celi.

JÉSUS.

Que ce bon Maître soit avec vous, Madame.

C'est aujourd'hui même, fête de l'Ascension, que le licencié m'a remis votre lettre. A peine m'a-t-on dit qu'il était arrivé, que j'en ai ressenti une très-vive peine, parce que j'ai aussitôt soupçonné la cause de son retour. Enfin, j'ai lu votre lettre. Béni soit Notre-Seigneur de ce que vous êtes bien portante, ainsi que don Juan et ces chers messieurs ! Quant à cette contrariété, ne vous en affectez point. Cependant, quoique je vous parle de la sorte, je n'ai pas laissé d'y être sensible. Aussi ai-je dit au licencié qu'il s'était mal conduit. Il en est très-confus, autant que j'en puis juger ; mais c'est un homme qui ne se comprend pas lui-même. D'un côté, il désire vous servir ; il dit qu'il vous est très-attaché, et il en est ainsi ; mais d'un autre côté, il n'est pas assez maître de lui pour faire ce qu'il désire. Il a, lui aussi, comme Alonzo de Cabria, un peu de mélancolie. Étrange différence des caractères en ce monde ! Le licencié qui pourrait vous servir ne le veut pas, et moi

qui le ferais avec tant de bonheur, je ne le puis. Pauvres mortels, ce sont là les déplaisirs, et d'autres pires encore, qu'il nous faut dévorer, et cependant nous ne comprenons pas le néant du monde, et nous ne voulons pas l'abandonner.

Je ne m'étonne pas que vous ayez de la peine. J'avais déjà compris que vous n'aviez pas peu à souffrir, connaissant votre caractère, qui n'est pas fait pour s'accommoder avec tout le monde. Mais puisque vous ne vous êtes déterminée à ce parti que pour le service de Notre-Seigneur, prenez patience, et soyez en bonne entente avec le divin Maître ; il ne vous laissera point seule. Ici personne n'a trouvé à redire à votre départ ; seulement on vous plaint. Tâchez de faire diversion, et considérez combien votre santé nous est précieuse. La mienne a été bien misérable ces derniers jours ; elle l'aurait été davantage, sans les soins délicats que, par votre ordre, j'ai trouvés dans votre maison. En vérité, j'en avais bien besoin ; car la chaleur du voyage m'avait extrêmement fatiguée, et cette douleur que j'éprouvais quand vous étiez à Malagon était parvenue à un tel degré, qu'on dut, dès mon arrivée à Tolède, me saigner deux fois. Je ne pouvais me retourner dans le lit, tant était violent le mal que je ressentais des épaules jusqu'à la tête. On m'a ensuite fait prendre une médecine. Demain, vendredi, il y aura huit jours que je suis ici. Je pars bien affaiblie ; car on m'a tiré beaucoup de sang, mais il était bon. J'ai vivement senti ma solitude, privée, comme je l'étais, de la présence de ma très-chère dame et amie. Le Seigneur soit loué de tout ! Vos gens, et Réolin en particulier, ont été parfaits. J'ai vraiment admiré

comment, étant en Andalousie, vous aviez trouvé le secret de me soigner si bien ici. Je vous recommande instamment à Notre-Seigneur.

Me voici déjà bien, quoique encore un peu faible. C'est le curé de Malagon qui m'accompagne. Je ne saurais dire combien je lui suis obligée. Alonzo de Cabria est si bien avec votre administrateur qu'il n'a pas eu envie de partir avec moi ; il a prétendu que cela ferait trop de peine à l'administrateur. Comme j'avais une si bonne compagnie, je l'ai d'autant moins pressé qu'il arrivait bien fatigué de son voyage. Je dois vous dire que l'administrateur se conduit très-bien ; il se conduit, dit-on, on ne peut mieux. Ce n'est pas seulement Antoine de Cabria, mais tout le monde, qui en fait le plus grand éloge. Don Hernando en est très-content.

Carleval est parti, et je crois que c'est pour ne pas revenir... On dit que Dieu a voulu qu'Alonzo de Cabria travaillât à la fondation de Malagon, et que l'hôpital y contribuât, et on dit vrai. Ce qui diminue la peine du départ de Carleval, c'est l'arrivée de son frère à Malagon. Je vous dirai, madame, que je m'en reviens on ne peut plus contente de le laisser là. Si j'excepte mon bien-aimé père Paul Hernandez, je ne crois pas que j'eusse pu laisser aux religieuses un confesseur d'un tel mérite. Nous regardons comme une faveur insigne que Dieu nous l'ait envoyé. C'est un homme de grande oraison et fort expérimenté dans les voies spirituelles. Il est très-content. Seulement, il faudra lui arranger certaines petites choses ; mais comme je vous ai laissé tout cela par écrit à Malagon, je ne vous en dis pas davantage. On me dit ici, sur ce Père, les choses les plus avantageuses.

Les sœurs sont très-contentes. Nous avons arrêté que, pour l'instruction des petites filles, on prendrait une femme bien animée de l'esprit de la compagnie de Jésus. Le couvent devra la nourrir; aumône pour aumône, il fera celle-là. Cette femme apprendra gratis aux petites filles à travailler, et, les ayant ainsi sous la main, elle leur enseignera la doctrine chrétienne et leurs devoirs envers Dieu, ce qui fera un très-grand bien. Le père Carleval va aussi se procurer un jeune clerc pour l'église, et un orgue, qui ne sera pas sans utilité. Ce sera lui et le curé qui expliqueront la doctrine chrétienne. J'espère, de la bonté de Dieu, qu'il va en résulter un très-grand bien. Vraiment, je m'en reviens très-contente; soyez-le aussi, vous-même, et croyez que mon absence ne nuira en rien à la religion de ce monastère. Ces religieuses sont si ferventes, elles ont un si excellent confesseur, et le curé leur est si dévoué, que je ne doute nullement qu'elles ne fassent chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection.

Quant au dernier chapelain, personne n'ose lui dire de ne pas continuer à dire les messes. Veuillez, madame, lui faire écrire à ce sujet. Bien que le père Paul Hernandez cherche quelqu'un qui le lui dise, je souhaite que vous vous en occupiez vous-même. L'administrateur se charge de l'accommoder si bien, qu'il sera mieux qu'auparavant. Mais comme c'est à lui de le consoler, il ne voudrait pas avoir un tel ordre à lui intimer. Je vous supplie, Madame, de ne pas négliger cette affaire. On a déjà donné le tiers du paiement au licencié; c'est Miranda qui l'a donné. Veuillez faire savoir qui doit rembourser Miranda. Le démon, qui voit le préjudice qu'il doit recevoir

d'un tel homme, ne manquera pas d'ourdir quelque trame pour nous le faire perdre. Examinez attentivement l'affaire, et ne souffrez pas que l'esprit de ténèbres vienne à bout de son dessein. Pour moi, j'ai été si occupée aujourd'hui, qu'il ne m'a pas été possible de donner un moment à cet examen ; maintenant, il est trop tard, la nuit est très-avancée, et je suis en outre bien faible.

J'emporte la selle à dossier que vous aviez au château (ce que je vous supplie de trouver bon), avec une autre fort commode que j'ai achetée ici. Je sais que vous serez enchantée que cette selle, dont personne n'usait, me serve pour mes voyages. Au moins, j'aurai le plaisir de les faire avec quelque chose qui est à vous. Notre-Seigneur me fera la grâce, je l'espère, de revenir sur cette même selle ; sinon, je vous la renverrai dès que vous serez de retour.

Je vous ai déjà dit, madame, dans la lettre que j'ai laissée pour vous à Malagon, qu'il me semble que le démon empêche que le père maître Avila ne voie mon manuscrit. Je ne voudrais pas qu'il mourût sans le voir ; ce serait un grand malheur. Je vous supplie, puisque vous êtes si près, de le lui envoyer, bien cacheté, par un exprès, et de lui écrire pour le lui bien recommander. Il a, je le sais, bonne envie de le voir, et il le lira aussitôt qu'il le pourra. Je viens de recevoir ici une lettre du père Dominique Bañez, où il me prie de lui envoyer, dès mon arrivée à Avila, ce manuscrit par un exprès. Je suis bien en peine et je ne sais que faire. Comme je vous l'ai dit, si ces personnes viennent à le savoir, cela me fera bien du tort. Pour l'amour de Notre-Seigneur, faites, je vous en conjure, vos diligences ; considérez qu'il s'agit de son ser-

vice. Enfin, ayez bon courage pour les courses que vous avez à faire dans ces terres étrangères. Souvenez-vous de la manière dont Notre-Dame et notre père saint Joseph prirent le chemin de l'Égypte.

Je passerai par Escalona où se trouve la marquise ; elle m'a envoyé ici tout ce qui est nécessaire pour le voyage. Je lui ai écrit que vous aviez admirablement pourvu à tout, que je la remerciais et que je la verrais. Je ne passerai chez elle qu'une demi-journée, s'il m'est possible, et cela, parce que le père Garcia de Toledo ¹ m'en a beaucoup priée, me disant qu'il le lui avait promis, et que je ne faisais point de détour. Don Hernando et doña Anne m'ont fait l'honneur de me rendre visite. Don Pèdro Niño, doña Marguerite, et nos autres amis, m'ont fait le même honneur. J'ai dû voir beaucoup d'autres personnes, et quelques-unes ne m'ont pas peu fatiguée. Les gens de votre maison sont fort retirés et ne voient personne. Je vous prie instamment d'écrire à madame la supérieure ; vous voyez combien vous lui avez d'obligations. Je n'ai pu la voir, ni la remercier de vive voix des présents qu'elle m'a envoyés, parce que je suis restée presque tout le temps au lit. Demain, avant mon départ, j'irai voir madame la prieure, qui me l'a instamment demandé.

Je ne voudrais pas parler de la mort de madame la duchesse de Medina-Celi, si je croyais que vous l'ignorez ; mais je pense que vous l'aurez apprise, avant que ma lettre vous arrive. Je souhaiterais que vous n'en fussiez pas trop affligée ; car, en l'appelant à lui en si peu de

¹ Religieux dominicain, frère du duc d'Albe.

temps, Notre-Seigneur a épargné ceux qui l'aimaient, et, elle bien plus encore : avec le mal qu'elle endurait, voir sa vie prolongée, c'eût été la voir mourir mille fois. Elle était si bien disposée, qu'elle vivra à jamais, et vous et moi nous lui serons éternellement unies. Cet espoir me fait supporter l'absence d'une personne si chère. Mes respects à tous vos messieurs. La sœur Antoinette du Saint-Esprit¹ vous offre les siens. Dites bien des choses de ma part à votre cher don Juan² ; je le recommande beaucoup à Notre-Seigneur. Que cet adorable Maître vous ait en sa sainte garde, et vous tienne toujours de sa main ! Je suis déjà bien fatiguée, ainsi je ne vous en dis pas davantage.

Votre indigne servante et sujette,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. On a accordé la permission à notre père N. D'un côté, j'en ai de la peine ; de l'autre, je vois que c'est la volonté de Notre-Seigneur, qui veut aussi que vous souffriez seule. Je ne doute pas que ce Père ne vous écrive dès qu'il trouvera quelqu'un à qui il puisse donner la lettre. Je remets celle-ci à doña Francisca en la lui recommandant bien. Si je trouve une occasion, j'aurai soin de vous écrire d'Avila. J'oubliais de vous dire que notre Père m'a parlé d'une religieuse qui, outre qu'elle sait très-bien lire, a des qualités qui le contentent. Elle n'a que deux cents ducats ; mais nos sœurs sont si peu nombreuses, et

¹ Une des quatre premières carmélites, que sainte Térèse avait prise pour compagne de voyage en allant à Malagon.

² Don Juan était le fils de Louise de la Cerda.

le besoin est si grand dans un monastère qui ne fait que de commencer, que je suis d'avis qu'on la reçoive. J'aime mieux prendre une fille de cette sorte que des imbéciles, et si j'en trouve une autre comme elle, je n'en admettrai point d'autre. Adieu, ma chère dame ; je ne voudrais pas finir, et je ne sais comment je m'en vais si loin de celle que j'aime tant, et à qui j'ai de si grandes obligations.

1568. — 9 JUIN. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. IV, l. XII. — *Acta*, p. 106, n° 423 et suiv.)

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE.

Elle lui annonce son heureuse arrivée à Avila. Vœux qu'elle forme pour la guérison de don Juan, fils de doña Louise. — Prière d'envoyer sans délai le manuscrit de sa *Vie* au père maître Jean d'Avila.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, Madame.

Je suis arrivée ici à Avila, bien fatiguée, le mercredi avant la Pentecôte ¹. Je fus si mal à Tolède, ainsi que je vous l'écrivis, que je n'étais guère en état de me mettre en route. Aussi notre voyage s'est-il fait lentement, en compagnie du curé qui m'a bien rendu service ; il s'entend à tout.

J'ai reçu la visite d'un de mes parents qui passe par ici ; il m'a dit, qu'étant enfant, il avait été atteint de la

¹ C'était le 2 juin.

Pierre, et qu'en buvant de l'eau de la fontaine qui est dans vos contrées, il avait été parfaitement guéri. Je me suis réjouie d'une si heureuse nouvelle, parce que j'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il en sera de même pour don Juan. Daigne le divin Maître nous accorder sa guérison ! nous allons la lui demander ici avec les plus vives instances. Je vous présente mes respects ainsi qu'à tous ces messieurs.

J'ai trouvé déjà religieuse et très-contente doña Tèrèse, fille de la marquise de Velada. Dimanche dernier, je vis la marquise de Villena, elle me combla d'amitiés. Je la remerciai de ses offres de service, attendu que je n'ai besoin que de ma chère doña Louise. Que Notre-Seigneur me la ramène en parfaite santé et sans accident ! Encore une fois, je vous supplie de ne pas négliger mon affaire, pour les raisons que je vous écrivis ; j'y attache une grande importance. Comme j'ai laissé à Malagon une longue lettre pour vous, et une autre plus longue encore à Tolède, je ne vous en dis pas davantage : ces lignes sont uniquement pour vous annoncer mon heureuse arrivée.

Votre indigne servante et sujette,

TÈRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui mercredi.

1568. — 23 JUIN. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. X. — *Acta*, p. 106, n° 423 et suiv.)

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, EN ANDALOUSIE.

Vœux pour le rétablissement de la santé de don Juan. — Nouvelle prière d'envoyer le manuscrit de sa *Vie* au père maître Jean d'Avila. — Vertu des Carmélites de Malagon, mérite de leur confesseur. — Souhaits de bonne fête à doña Louise et à don Juan, son fils.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, Madame.

Le courrier est si pressé de partir, qu'à peine me donne-t-il le loisir de vous le dire ; mais mon affection pour vous m'a fait trouver du temps. O ma très-chère dame, que je pense souvent à vous et à vos peines ! Aussi, avec quel soin je vous recommande à Notre-Seigneur ! Plaise à ce divin Maître de rendre bientôt la santé à ces messieurs, afin que je ne sois pas toujours aussi éloignée de vous. Je me consolerais si je pouvais seulement vous voir à Tolède. Pour moi, je me porte assez bien, grâce à Dieu. Je partirai pour Valladolid après la fête de saint Pierre.

Souvenez-vous, Madame, qu'en vous confiant le manuscrit, c'est mon âme même que je vous ai confiée. Hâtez-vous, je vous en supplie, de me le renvoyer au plus tôt et par une voie sûre ; mais ayez bien soin qu'il soit accompagné d'une lettre du saint homme, qui m'apprenne ce qu'il en pense, comme cela fut convenu entre nous. Il faut vous dire que je suis saisie de crainte depuis que j'ai appris que le père Bañez viendra cet été, tant j'appré-

hende qu'il ne me surprenne le vol dans les mains¹. Pour l'amour de Notre-Seigneur, dès que le saint homme aura vu le manuscrit, veuillez, Madame, me l'envoyer sans délai. Vous pourrez, si vous le souhaitez, le voir encore lorsque je retournerai à Tolède. Que le père Gaspar de Salazar ne le voie point, n'en soyez pas en peine, à moins qu'il ne fût très-facile de le lui remettre ; il importe bien plus de me le renvoyer au plus tôt.

On m'écrit de votre couvent de Malagon que tout est en bon état et que nos sœurs s'avancent de plus en plus dans la perfection. Je n'ai pas de peine à le croire. Ici, tout le monde les trouve très-heureuses d'avoir le confesseur qu'elles ont : on le connaît, et on est émerveillé comme moi de les voir si bien partagées. Notre-Seigneur l'a sans doute conduit dans ce lieu pour le bien des âmes, et ce qui me le fait croire, c'est qu'il y produit déjà ces grands fruits de salut qu'il a produits partout où il a été. Croyez, Madame, que c'est un homme de Dieu.

On a ici une grande estime des carmélites de Malagon, et les religieux en sont très-contents : je prie Dieu de m'y ramener avec vous, Madame. Nos sœurs d'Avila font aussi de très-grands progrès dans les voies spirituelles. Toutes vous assurent de leurs très-humbles respects, et moi je les offre à don Juan ainsi qu'à ces Messieurs. Le loisir me manque, je finis. C'est demain la fête de saint Jean ; nous ne manquerons pas de lui recommander très-

¹ Malgré toutes les précautions prises par la Sainte pour dérober au public la connaissance du livre de sa *Vie*, il ne s'en était pas moins tiré furtivement quelques copies. La Sainte en avait une, et c'est à quoi elle fait allusion quand elle dit qu'elle a bien peur que le père Bañez ne la surprenne le *larcin en main*.

instamment notre patronne et fondatrice, ainsi que don Juan, votre fils, notre patron.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. C'est ici, Madame, qu'il faudra m'adresser le dépôt avec les lettres, si vous ne voulez que la supérieure d'Avila n'aille plus loin à votre égard ¹.

1568. — 28 JUILLET. — AVILA ².

(Acta, p. 367, n° 1631 et 1632.)

A RODRIGUEZ DE MOYA.

Elle répond à la proposition qu'il lui avait faite de fonder à Segura de la Sierra, dans le royaume de Murcie, un monastère de Carmélites où entre-raient ses deux filles, à condition qu'il serait soumis à la compagnie de Jésus.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, Monsieur.

Notre-Seigneur réunit dans nos maisons des âmes que j'admire et qui me confondent. A la vérité, nous ne de-

¹ C'est-à-dire qu'elle ne finisse par se fâcher un peu contre vous.

² Cette lettre, citée par le P. Alcazar dans son *Histoire de la province des Jésuites de Tolède*, par le P. Nièremberg dans sa *Vie de saint Ignace*, par le P. Faci, carme mitigé, dans son livre intitulé : *Jours et OEuvres de sainte Térèse*, et par d'autres auteurs, comme on peut le voir dans les Bollandistes, *Acta S. Teresiae*, p. 367, n'avait jamais figuré dans aucune des anciennes éditions espagnoles des *Lettres de sainte Térèse*. La première édition espagnole où elle paraît est celle qui a été donnée par D. Nicolas de Castro Palomino, à Madrid, en 1852.

vous choisir que des personnes d'oraison et jugées propres à notre genre de vie ; sans cela, nous ne les recevons point. Dieu répand dans ces âmes un contentement et une joie si constante, que c'est comme un paradis sur la terre. Il n'y a en cela rien que d'exact. Vous pouvez prendre là-dessus des renseignements auprès de beaucoup de personnes, et en particulier auprès des pères de la compagnie de Jésus, surtout si la Providence conduisait dans vos contrées quelques-uns de ceux qui ont été ici, qui me connaissent, et qui ont vu de leurs yeux ce dont je vous parle. Ces religieux sont mes pères, et c'est à eux, après Notre-Seigneur, que mon âme est redevable de tout le bien qu'elle possède, si elle en possède quelqu'un. Un des principaux motifs qui m'ont affectionnée à vos demoiselles, c'est de savoir qu'elles ont été sous leur direction ; c'est là aussi ce qui me dispose à vous obliger autant qu'il dépendra de moi. Toutes les personnes spirituelles ne me contentent pas pour nos monastères, mais seulement celles que ces pères dirigent ; et telles sont presque toutes celles qui composent nos communautés : je ne me souviens même pas en ce moment d'en avoir reçu aucune qui ne soit leur fille spirituelle, parce que ce sont celles qui nous conviennent. Comme ces pères ont élevé mon âme, Notre-Seigneur m'a fait la grâce que leur esprit se soit implanté dans les monastères que j'ai établis. Si vous avez connaissance des règles, vous verrez que sur beaucoup de points nos constitutions sont conformes aux leurs. Quant aux constitutions qui régissent maintenant nos monastères, je les ai dressées en vertu d'un bref obtenu du souverain Pontife ; et dernièrement, notre révérend Père Général,

lorsqu'il est venu ici, les a approuvées, et il a ordonné qu'on les observât dans toutes les maisons que je fonderais. Il a, en outre, laissé l'ordre que les pères de la compagnie prêcheraient chez nous, et qu'aucun supérieur ne pourrait y mettre obstacle. S'ils veulent entendre nos confessions, ils le peuvent aussi ; mais ils ne peuvent nous confesser ordinairement à cause d'une de leurs règles qui le leur interdit ; en sorte que tout ce que nous pouvons obtenir d'eux, c'est qu'ils nous entendent de temps en temps. Ils ne laissent pas néanmoins de nous voir très-souvent et de nous donner leurs conseils, et nous font ainsi un grand bien.

Le désir qu'ont vos demoiselles de se voir sous la juridiction des pères de la compagnie de Jésus, je l'ai eu aussi ; j'ai voulu leur soumettre cette maison, et j'ai fait des démarches dans ce but. Je sais avec une entière certitude qu'ils n'admettront aucun monastère, pas même celui de la princesse ; s'ils voulaient en accepter, ils en auraient beaucoup dans le royaume, mais il n'est pas possible de l'obtenir. Je rends de véritables actions de grâce à Notre-Seigneur, de ce que nous sommes de tous les ordres celui qui jouit d'une plus grande liberté pour traiter avec les religieux de la Compagnie, liberté que nul ne nous enlève maintenant et qui ne nous sera jamais enlevée.

En ce moment, grâce à Notre-Seigneur, il se fonde, pour les religieux de notre ordre, des monastères de la règle primitive sur le modèle de ceux que j'ai établis pour les religieuses, et où règnera le même esprit d'oraison et la même mortification ; c'est à ces monastères que nous devons être soumises. Notre très-révérend Père Général a

permis de les fonder. Il y a déjà, soit parmi les séculiers, soit parmi les religieux, plusieurs sujets qui se sentent vivement portés à embrasser ce genre de vie, en sorte que les maisons ne manquent pas. Cependant, si je vois qu'il convient d'en établir une dans vos contrées, j'y travaillerai peut-être, attendu que c'est en mon pouvoir et que j'ai des lettres patentes pour cela. Mais d'après la teneur de ces patentes, les monastères que je fonde ne doivent être soumis qu'au général de l'ordre, et à ceux à qui il en confiera le gouvernement. Mon plus ardent désir est, qu'avec l'aide de Notre-Seigneur ils se maintiennent toujours dans leur perfection. Veuillez bien le croire, Monsieur, telle est ma peine à la vue des monastères relâchés et où l'on ne fait pas oraison, que j'ai cherché tous les moyens possibles de conserver à l'avenir, dans ceux que je fonde, l'esprit qui les anime dans le principe.

Je vous supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne pas m'oublier dans vos prières; j'adresse la même demande à vos demoiselles. Quant à l'affaire de la fondation que vous me proposez, occupez-vous-en avec un soin particulier; si elle doit tourner à la gloire de Notre-Seigneur, qu'elle se fasse; sinon, empêchez-en l'exécution; c'est la conduite que nous tiendrons également ici.

Votre indigne servante,

TÉRESE DE JÉSUS.

Le père Barthélemi Alcazar, dans son *Histoire de la province des Jésuites de Tolède*, nous a laissé de précieux détails sur Rodrigue de Moya.

RODRIGUEZ DE MOYA.

« Rodrigue de Moya habitait à Ségura de la Sierra dans le royaume de Murcie. Elvire Diaz, son épouse, femme d'un rare mérite et d'une piété accomplie, était morte le 5 février 1558, laissant trois filles : Catherine, Françoise, et Marie, qui devaient être les héritières de ses vertus. Les deux premières s'étant consacrées à Dieu par le vœu de perpétuelle virginité, leur père songeait à établir sa troisième fille. Mais Marie, qui désirait consacrer à Dieu, sans la moindre tache, la fleur de sa virginité, était loin d'entrer dans les vues de son père. Celui-ci insistant, la jeune Marie a recours à Notre-Seigneur, et le supplie de la retirer au plus tôt de ce monde, afin que lui seul possède son cœur. Une si sainte prière est exaucée. Assaillie d'une vive douleur de côté, Marie comprend que son divin Époux l'appelle, elle reçoit les sacrements de l'Église avec la ferveur d'un ange, et avant de rendre le dernier soupir, elle confie à ses sœurs un secret qui les comble de joie : elle leur déclare qu'elle est liée, elle aussi, à Jésus-Christ par le vœu de perpétuelle virginité. Après cette confidence, elle rend doucement son âme à Dieu, dans la quinzième année de son âge, le 4 mai 1568.

« Perdant alors tout espoir de succession, Rodrigue de Moya ne songea plus qu'à faire l'emploi le plus chrétien de sa fortune. De concert avec ses filles, il résolut de fonder à Ségura un collège de la compagnie de Jésus et un couvent de carmélites, qui serait sous l'obéissance des pères. Il en écrivit à sainte Tèreise qui était alors à Avila, et qui lui fit, le 28 juin 1568, la réponse qu'on a vue.

« Sainte Tèreise n'ayant pu établir un couvent de carmélites à Ségura, Rodrigue de Moya et ses deux filles exécutèrent leur dessein de fonder un collège de la compagnie de Jésus, et ce fut saint François de Borgia qui accepta la fondation.

« La fille aînée de Rodrigue de Moya était une vierge très-pénitente, très-humble, très-adonnée à l'oraison, ornée enfin de toutes les vertus chrétiennes ; il n'y avait que quelques mois que les religieux avaient pris possession du collège, lorsqu'elle se vit au terme de sa carrière. La pensée d'avoir assuré à sa ville natale un si grand bien

la faisait surabonder de joie. Le 7 novembre 1569, l'heureuse Catherine alla rejoindre au ciel sa sœur Marie, et recevoir, comme elle, la couronne des vierges.

« Témoin de la sainte mort de ses filles, Rodriguez de Moya se sentit plus que jamais embrasé du désir des biens éternels. Il s'associa, autant que son état le lui permit, aux travaux apostoliques des religieux de la Compagnie ; il s'abandonna à la direction de ces pères avec l'humilité et la simplicité d'un enfant. Il jeûnait tous les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine ; il portait un très-rude cilice qu'il ne quittait que rarement ; il partageait son temps entre les exercices de piété et les œuvres de charité envers le prochain. Enfin le 9 décembre 1575, plein de mérites, il passa à une meilleure vie. Il fut enterré dans l'église du collège de la Compagnie, du côté de l'Évangile, dans un beau monument de marbre que lui fit ériger sa fille Françoise, et où elle fit transporter les corps de sa mère et de ses deux sœurs.

« Françoise mena une vie admirable. Dès ses plus tendres années elle avait embrassé avec ardeur les exercices de l'oraison et de la pénitence ; à dix-huit ans, elle s'était enchaînée à Dieu par le vœu de chasteté. A partir de cette époque, elle chercha par tous les moyens à plaire à son Époux crucifié et à imiter ses souffrances. Elle passait presque les nuits entières en oraison, inventant mille industries pour vaincre le sommeil. Ses jeûnes au pain et à l'eau étaient fréquents ; elle se flagellait avec rigueur et portait constamment des cilices ; en un mot elle était si pénitente, qu'il fallait modérer sa ferveur. Mais ce qui dominait tout en elle était le zèle pour le salut des âmes. Dès l'âge de dix ans, elle avait commencé à être comme l'apôtre de toutes les petites filles de Ségura ; elle les faisait prier, les examinait sur le catéchisme, récompensait celles qui répondaient bien, stimulait les autres et les portait toutes à la piété. Dès qu'elle se fut consacrée en qualité d'épouse à Notre-Seigneur, elle devint l'âme de toutes les bonnes œuvres de la ville ; son zèle et sa charité s'étendaient à tout. Elle vécut dans une union intime avec sa cousine germaine Marie de Avilès, et d'autres vierges également consacrées au Seigneur. Sainte Térèse, qui garda toujours d'intimes relations avec Françoise, appelait ces vierges réunies avec la Fondatrice *une petite collection de saintes*.

« En l'année 1605, Françoise ayant demandé à Notre-Seigneur qu'il la fit participer aux douleurs de sa passion et aux joies de sa résurrection, son Époux l'exauça. Le Jeudi saint, après avoir communiqué et fait

une longue oraison dans l'église de la compagnie de Jésus, elle fut saisie du mal qui lui donna la mort. Elle rendit sa belle âme à Dieu le mercredi, dans l'octave de la Résurrection, le 10 avril, âgée de soixante-cinq ans. Elle fut enterrée dans le tombeau qu'elle avait elle-même fait élever à ses parents. »

1568. — SEPTEMBRE. — VALLADOLID.

(Edition de Madrid, t. II, l. LVI. — *Acta*, p. 107 et 108, n° 431.)

A DON FRANÇOIS DE SALCEDO, GENTILHOMME D'AVILA.

La Sainte lui fait d'aimables compliments. — Elle lui recommande instamment le jeune père Jean de la Croix, qu'elle envoyait à Durvelo fonder le premier monastère de Carmes déchaussés.

JÉSUS

soit toujours avec vous, Monsieur.

Dieu soit loué de ce qu'après avoir écrit sept ou huit lettres d'affaires indispensables, il me reste un moment pour me délasser en m'entretenant avec vous, et pour vous assurer que je reçois toutes vos lettres avec une vraie joie.

Ne pensez donc pas, s'il vous plaît, que ce soit temps perdu de m'écrire ; j'ai quelquefois besoin, je vous assure, que vous me donniez cette consolation ; à condition toutefois que vous ne me répétiez pas si souvent que vous êtes vieux. Ce langage me peine. Et y a-t-il donc, même pour les jeunes gens, quelque assurance de vie ? Je souhaite que Dieu vous conserve jusqu'à ce que je meure : mais une fois là-haut, pour ne pas y être sans vous, sachez que

je ferai en sorte que Notre-Seigneur vous appelle au plus tôt.

Veillez, je vous en supplie, parler au père Jean de la Croix, et le favoriser de tout votre pouvoir dans l'affaire dont il s'agit. Quoique petit de corps, il est, selon moi, grand aux yeux de Dieu. Nous allons bien sentir ici son absence, car c'est un homme sage. Il a tout ce qu'il faut pour notre genre de vie ; ainsi, je crois que Notre-Seigneur l'y appelle. Il est tout jeune encore ; il n'y a pas un religieux qui ne dise du bien de lui, à cause des grandes pénitences qu'il a pratiquées toute sa vie.

On ne peut douter que Notre-Seigneur ne le tienne de sa main ; car, bien qu'au milieu de tant d'affaires nous ayons eu ici plus d'une occasion d'épreuve, et bien que je l'aie moi-même mis à l'épreuve en me fâchant quelquefois contre lui, jamais nous n'avons vu en lui une imperfection. Il est courageux ; et certes, il a bien besoin de tous les dons que Notre-Seigneur a mis en son âme pour aller seul comme il est, et avec tant de résolution, commencer ce nouveau genre de vie.

Comme il vous dira où en est notre fondation de Valladolid, je ne vous en parlerai point.

Que vous dirai-je maintenant des six ducats que vous donneriez pour venir me voir ? J'ai trouvé que c'était beaucoup. Mais alors que ne devrais-je pas donner pour avoir le plaisir de vous faire une visite ? A la vérité, vous valez plus que moi. Qu'est-ce qu'une petite religieuse qui ne possède rien ? Quel cas peut-on en faire ? Mais un gentilhomme qui, outre l'excellente boisson et les friandises ou'il nous envoie, peut encore nous donner des radis et

des laitues de son jardin, et qui, pour nous apporter des pommes, ne veut point, je le sais, d'autre domestique que lui-même, doit être tenu en un degré quelque peu plus haut d'estime. 'A propos de boisson, on dit qu'il y en a ici d'excellente; mais comme don François de Salcedo nous manque, nous ne savons point quel goût elle a, et nous sommes sans espoir de l'apprendre.

J'ai dit à la sœur Antoinette ¹ de vous écrire, attendu que je ne puis le faire plus longuement. Que Dieu soit avec vous! Je baise les mains à ma chère dona Mencia ², et je salue la bonne Ospedal ³.

Plaise à Dieu de confirmer la santé du nouveau marié. Ne soyez pas, Monsieur, si incrédule. L'oraison peut tout, et j'espère que le sang et la parenté pourront beaucoup. Nous prions le Seigneur de signaler sa toute-puissance en sa faveur. Le croiriez-vous? la maladie de son épouse me paraît encore plus incurable que la sienne. Rien cependant n'est impossible à Dieu.

Faites-moi le plaisir d'assurer Marie Diaz ⁴, la dame flamande ⁵, et madame Marie ⁶ d'Avila, que je ne les oublie point, et que je les supplie de ne me point oublier devant Dieu, et de lui recommander aussi cette nouvelle fondation. Dieu veuille vous conserver bien des années!

¹ Une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

² La femme de don François de Salcedo.

³ Une femme attachée au service du saint gentilhomme.

⁴ Vierge très-célèbre à Avila, l'amie intime de sainte Térèse, et qui vécut et mourut à Avila en odeur de sainteté. Il sera encore fait mention d'elle dans le cours de ces lettres.

⁵ Elle fut depuis carmélite déchaussée, et appelée en religion Anne de Saint-Pierre.

⁶ C'était la fille aînée de cette pieuse veuve.

Peut-être que celle-ci ne se passera pas sans que j'aie le plaisir de vous revoir, tant la princesse d'Éboli me presse d'aller établir des carmélites à Pastrana.

Votre indigne, mais véritable servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

P. S. Encore une fois, je vous demande en grâce de parler au père Jean de la Croix, et de lui conseiller ce que vous jugerez convenable à son genre de vie. L'esprit dont Notre-Seigneur l'anime, et la vertu qu'il a fait éclater en des occasions difficiles, m'encouragent beaucoup, et me font croire que nous commençons bien. Il est homme de grande oraison, et joint à cela un esprit très-juste. Daigne Notre-Seigneur combler de ses bénédictions ces heureux commencements !

DON FRANÇOIS DE SALCEDO.

APPELÉ PAR SAINTE TÉRÈSE LE SAINT GENTILHOMME D'AVILA.

Don François de Salcedo a deux titres à l'éternelle reconnaissance de sainte Térèse. Il fut son premier guide spirituel ; il la remit entre les mains d'un confesseur docte et saint à la fois qui comprit son âme. Voici comment la Sainte s'exprime sur ce double bienfait dans le *Livre de sa Vie*.

« On me parla d'un ecclésiastique instruit qui était à Avila, et dont le Seigneur a à faire connaître au public la vertu et la vie édifiantes : c'était le maître Gaspar Daza. Je fis en sorte de le voir par le moyen d'un saint gentilhomme, don François de Salcedo, qui habite cette même ville. Ce gentilhomme est marié, mais d'une éminente vertu et d'une vie exemplaire. Il est tellement adonné à l'oraison et d'une charité si admirable, qu'on le regarde, à bien juste titre, comme un mo-

dèle accompli de bonté et de perfection. On voit dans toute sa personne resplendir la beauté de son âme. Il a travaillé avec succès au bien spirituel d'un grand nombre de personnes; Dieu lui a donné pour cela de rares talents, et, quoique son état y semble un obstacle, il les fait admirablement valoir. Il a beaucoup d'esprit; il est plein d'aménité envers tout le monde; rien dans sa conversation qui fatigue; elle est si douce et si aimable, et en même temps si droite et si sainte, qu'elle enchante ceux avec qui il traite. Il ne se propose en tout d'autre but que le bien des âmes avec lesquelles il converse, et l'on dirait qu'il ne goûte d'autre bonheur que celui d'être utile et de faire plaisir à tous, autant que cela dépend de lui. Quant à moi, je pense avoir sujet de croire que ce saint gentilhomme fut par sa sage conduite la première cause du salut de mon âme, et je ne saurais trop admirer l'excès d'humilité qui lui fit désirer de me voir. Il y avait près de quarante ans qu'il s'adonnait à l'oraison, et vivait dans toute la perfection que son état pouvait comporter. Sa femme, doña Mencia d'Avila, était aussi une grande servante de Dieu, et d'une si admirable charité, que son exemple ne pouvait que lui faire du bien; en un mot, on voyait en elle l'épouse choisie de la main de Dieu pour celui qu'il savait devoir être un si parfait modèle de fidélité dans son service. Ses parents et les miens étant unis par des alliances. Il avait d'intimes rapports avec le mari d'une de mes cousines, qui était aussi très-vertueux. Ce fut par cette voie que je tâchai d'obtenir un entretien avec ce vénérable ecclésiastique dont j'ai parlé, et qui était fort lié avec ce gentilhomme. Celui-ci me l'ayant donc amené, j'éprouvai une confusion extrême de me voir en présence d'un homme si saint. Je lui fis part de l'état de mon âme et de mon oraison. Je voulais également me confesser à lui et le prendre pour directeur, mais il s'en excusa sur ses occupations, qui étaient en effet très-grandes. Comme il jugeait de moi par mon oraison, il me crut beaucoup plus forte que je n'étais, et telle que j'aurais dû être. Ainsi, s'armant d'une sainte résolution, il demanda tout d'un coup de moi une fidélité qui me fit éviter toute offense envers Dieu. Voyant que, selon lui, je devais sans délai renoncer aux plus légères imperfections, et ne me sentant pas la force d'en venir là si promptement, je m'en affligeai. Il paraissait prendre la réforme de mon âme comme une affaire qu'il pouvait terminer du premier coup, et je sentais qu'elle demandait beaucoup plus de soin. Enfin je reconnus que le remède à mes maux ne se trouverait pas dans les moyens

qu'il proposait; ils ne convenaient qu'à une âme plus parfaite que la mienne. Dieu, il est vrai, m'avait comblée de grâces; mais pour les vertus et la mortification, j'avais à peine fait le premier pas. J'en suis convaincue, si je n'avais point eu d'autre directeur, jamais je n'aurais pris mon essor du sein de mes misères. Ne faisant pas, et ne croyant pouvoir faire ce qu'il me conseillait, j'en éprouvais une douleur à perdre tout espoir, à tout abandonner. J'admire quelquefois comment cet ecclésiastique, ayant une grâce particulière pour initier les âmes à la piété, Dieu permit qu'il ne comprit pas la mienne, et refusât de se charger de ma conduite. Je vois maintenant que tout fut pour mon plus grand bien; c'est ainsi que je devais connaître et avoir pour guides de mon âme des hommes aussi saints que le sont ceux de la compagnie de Jésus.

« Dès ce jour, il fut convenu avec ce saint gentilhomme qu'il viendrait de temps en temps me voir. Il fit paraître par là combien grande était son humilité, de vouloir bien traiter avec une personne aussi imparfaite que moi. Dès les premiers entretiens, il s'appliqua à relever mon courage; il me disait que je ne devais point m'imaginer pouvoir tout faire en un jour, mais que Dieu m'aiderait peu à peu à briser mes attaches; il le savait par expérience, ayant lui-même passé plusieurs années sans pouvoir se vaincre dans des choses pourtant fort légères. O humilité! quels grands biens tu apportes et à l'âme qui te possède et à ceux qui ont le bonheur de l'approcher! Ce saint, car je puis, ce me semble, à juste titre lui donner ce nom, me disait de lui-même certaines choses que son humilité lui faisait regarder comme de grandes faiblesses. Dans mon état, elles auraient eu, je l'avoue, ce caractère; mais dans le sien, elles ne pouvaient passer ni pour des fautes ni pour des imperfections.

« Je rapporte ceci à dessein : on trouvera peut-être que je m'étends beaucoup sur ces petites industries du zèle employées par ce gentilhomme; mais, à mes yeux, elles favorisent admirablement les premiers progrès d'une âme dans la perfection, elles la préparent à voler dans la suite quand elle aura des ailes, en un mot elles lui font un tel bien, qu'on ne saurait s'en faire une idée à moins de l'avoir éprouvé. Je tiens à proclamer ici cette vérité : si tous mes maux se sont évaporés, c'est qu'on a su me guérir; on a eu assez d'humilité et de charité pour m'accorder le temps nécessaire; enfin, on m'a supportée patiemment malgré les imperfections qui me restaient encore.

« Ce gentilhomme procédait avec discrétion, me faisait avancer peu à peu, et m'instruisait des moyens de vaincre l'ennemi du salut. Un guide si sage me devint extrêmement cher ; il n'y avait pas pour mon âme de plus grand repos que celui que lui procuraient ses visites ; mais elles étaient rares. Passait-il plus de temps qu'à l'ordinaire sans venir, je m'en affligeais beaucoup, dans la pensée que mon peu de vertu me privait d'un si précieux avantage. Depuis que j'avais le bonheur de traiter avec lui, je m'étais montrée plus fidèle envers Dieu ; mais il me restait encore de grandes imperfections. »

La Sainte raconte ensuite comment ce gentilhomme et le père maître Daza, ayant examiné son esprit, lui déclarèrent que le parti le plus sûr pour elle était de s'adresser à un père de la compagnie de Jésus, et de lui faire une confession générale de toute sa vie. Elle continue ensuite en ces termes :

« Je fis connaître mon âme tout entière à ce serviteur de Dieu, car il l'était à un haut degré ; il avait une rare prudence. Comme il était profondément versé dans les voies spirituelles, il me donna lumière sur mon état, et il m'encouragea beaucoup. Il me dit que ce qui se passait en moi venait manifestement de l'Esprit de Dieu, mais que je devais reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce que je ne l'avais pas établie sur un fondement solide, et que je n'avais pas encore commencé à pratiquer la mortification, ce qui était si vrai, que le nom même m'en était, ce me semble, inconnu. Il ajouta que je devais bien me garder d'abandonner jamais l'oraison, mais au contraire m'efforcer de m'y appliquer de plus en plus, puisque Dieu m'y faisait des grâces si particulières. Que savais-je si par moi le Seigneur ne voulait pas faire du bien à un grand nombre de personnes ? Il dit encore d'autres choses par lesquelles il parut prophétiser ce que le Seigneur a depuis accompli à mon égard. Enfin il me déclarait que je serais grandement coupable, si je ne répondais pas aux grâces que Dieu m'accordait. En tout ce qu'il me disait, le Saint-Esprit me semblait parler par sa bouche pour guérir mon âme, tant ses paroles s'y imprimaient profondément, ce qui me pénétrait d'une confusion extrême. Cet homme de Dieu me conduisit par des voies telles, qu'il s'opérait, ce me semble, en moi un changement absolu. Oh ! que c'est une grande chose que de comprendre une âme ! Il me dit de prendre chaque jour pour sujet de mon oraison un mystère de la passion et d'en tirer mon profit, de ne penser qu'à l'humanité de Notre-Seigneur ; et quant à ces recueille-

ments et ces douceurs spirituelles, de leur résister de toutes mes forces sans leur donner entrée, jusqu'à ce qu'il m'ordonnât autre chose. Il me laissa consolée et pleine de courage. Le Seigneur, qui venait à mon secours, l'assista, lui aussi, pour lui faire connaître l'état de mon âme, et de quelle manière il devait me conduire. Je restai fermement déterminée à ne m'écarter en rien de ce qu'il me commanderait ; et jusqu'à ce jour j'ai été fidèle à ma résolution. Loué soit le Seigneur de ce qu'il m'a fait la grâce d'obéir, quoique imparfaitement, à mes confesseurs ! Ils ont presque toujours été de ces hommes bénis de la compagnie de Jésus ; mais, je le répète, je n'ai qu'imparfaitement suivi leur direction. Le profit que je commençai à tirer d'une telle conduite parut au dehors d'une manière sensible, comme on va le voir dans le chapitre suivant. » (*Vie*, chap. xxiii.)

Par ce récit de sainte Térése, le lecteur est initié aux lettres qu'elle écrira à don François de Salcedo.

Nous allons ajouter quelques mots pour compléter la biographie de ce saint gentilhomme.

Comme son ami Gaspar Daza, il se mit, en 1558, sous la direction du père Balthazar Alvarez, et sous la conduite d'un tel maître, il avança plus rapidement encore dans le chemin de la perfection. Quoiqu'il fût marié, il avait suivi pendant vingt ans les cours de théologie à Avila, chez les pères dominicains. Aussi, après la mort de sa femme, il ne rencontra aucun obstacle pour se consacrer entièrement à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre en 1570, il devint confesseur et chapelain du couvent de Saint-Joseph d'Avila. Les liens les plus intimes l'unirent toujours à sainte Térése. Il lui fut très-utile pour les fondations des nouveaux monastères, et l'accompagna quelquefois dans ses voyages. Il acheva saintement sa vie le 15 septembre de l'année 1580. Pour gage de son dévouement aux carmélites, il leur laissa une partie de ses biens. De son vivant, il avait fait construire une chapelle contiguë au monastère de Saint-Joseph, et il l'avait dédiée à l'apôtre saint Paul. Cette chapelle se trouve aujourd'hui à la droite de la porte de l'église, en entrant. C'est là que, selon ses désirs, il fut inhumé.

Le religieux à la direction duquel François de Salcedo confia la Sainte était le père Jean de Padranos. Quoiqu'il fût alors peu âgé, il avait cette sagesse d'un maître consommé qui mérite l'éloge qu'en fait sainte Térése. D'après Ribera, dans la vie de cette sainte, et d'après le cardinal Cienfuegos, dans la vie de saint François de Borgia, Jean de

Padranos fit faire à sainte Tèreſe les exercices ſpirituels de ſaint Ignace. Ce fut, comme on vient de le voir, pour donner une entière connoiſſance d'elle-même à ce religieux, que la Sainte écrivit le premier eſſai de ſa *Vie*. Jean de Padranos consacra toute ſa carrière à la direction des âmes ; il mourut ſainteſment à Valladolid, qui avoit été durant de longues années le théâtre de ſon zèle.

1568. — 2 NOVEMBRE. — VALLADOLID¹.

A DOÑA LOUISE DE LA CERDA, A TOLEDE.

Elle la félicite de ſon heureux retour. — Elle la remercie d'avoir remis le manuscrit de ſa *Vie* au père maître Jean d'Avila, et lui annonce que l'homme de Dieu vient de lui écrire qu'il approuve tout.

JÉSUS

ſoit avec vous, Madame, et mon amie.

Je le déclare, ma chère doña Louise irait au bout du monde, qu'elle conſerverait encore ſes droits ſur mon cœur. J'ai dit à la ſœur Antoinette de vous écrire touchant l'état de notre monaſtère, mon peu de ſanté, et tout le reſte ; car de la façon dont j'ai la tête, Dieu ſait com-

¹ Cette lettre ne paraît dans aucune des éditions eſpagnoles. François Pelicot eſt le premier qui l'a fait connoître ; il en fit imprimer le texte eſpagnoſ dans le volume de ſa traduction des *Lettres de ſainte Tèreſe*, publié à Paris en 1660.

Voici ce qu'il en dit :

« Les carmélites du premier couvent de Bordeaux me firent avoir cette lettre, qui eſt entre les mains d'une dame de cette ville. Cette dame dit l'avoir eue d'une dame eſpagnole fort dévote à la Sainte et qui vint accompagner la reine mère juſqu'à Bordeaux, où elle fut mariée avec Louis XIII, l'an 1616. Elle eſt fort proprement gardée dans un porte-feuille de maroquin cramoiſi. »

Afin de conſerver à jamais le texte eſpagnoſ de cette précieufe lettre, nous le ferons imprimer à la fin de ce premier volume.

ment je puis même tracer ces lignes. Mais la nouvelle de votre heureuse arrivée et de celle de ces Messieurs m'a apporté tant de consolation, qu'il n'est pas étonnant que je fasse un petit effort sur moi-même. Une autre consolation non moins vive pour moi, c'est que vous soyez contente de votre monastère¹. Et certes c'est à juste titre, car je sais que Notre-Seigneur y possède de véritables épouses. S'il exauce un de mes vœux les plus chers, elles répondront dignement à tout ce que vous avez fait pour elles. Que cet adorable Maître vous conserve à mon affection et m'accorde le bonheur de vous revoir avant de mourir !

Pour ce qui est du Livre, vous avez négocié on ne peut mieux ; aussi ai-je oublié sur-le-champ toutes les petites colères que vos lenteurs m'avaient causées. Le père maître Jean d'Avila m'écrit au long ; il est content de tout ; seulement il dit qu'il faut développer davantage certaines choses, et changer quelques expressions ; cela est facile. C'est une bonne œuvre que vous avez faite ; le Seigneur vous en donnera le paiement ainsi que de toutes les grâces dont vous m'avez comblée, et de tous les bons offices que vous m'avez rendus. Je suis enchantée de l'heureuse issue de cette affaire ; elle était très-importante. On voit bien par là qui est celui qui donna le conseil d'envoyer le livre.

Je voudrais bien écrire à mon cher père Paul Hernandez², mais en vérité je ne le puis ; je lui rendrai, je crois, un plus grand service, en ne tentant point un effort qui me rendrait malade. Je vous prie de lui dire tout ce

¹ Le monastère de Malagon, dont elle était fondatrice.

² Confesseur de la Sainte à Tolède.

qui se passe ici, afin qu'il me recommande à Notre-Seigneur ainsi que toutes nos affaires; car c'est ainsi que j'en use à son égard. J'ose encore vous prier d'envoyer la lettre de la sœur Antoinette à la prieure de Malagon; si vous le jugez à propos, veuillez y joindre celle-ci; sinon, ayez l'extrême bonté de lui faire dire de ne point parler de l'affaire au sujet de laquelle je lui écrivis par Michel. Le général m'a écrit de nouveau, et il paraît que les choses vont mieux. Vous n'oublierez pas cette commission; elle est importante.

J'offre mes hommages les plus respectueux à don Juan, votre très-cher fils, et à tous ces messieurs. Je les félicite, ainsi que vous, d'un si heureux retour. Encore une fois je ne saurais exprimer toute la joie que j'en éprouve. Vous voudrez bien dire mille choses de ma part à don Fernan, à doña Anne-Marie, à Alphonse de Cabria et Alvaro de Lugo. Vous voyez, Madame, comment j'en use; heureusement ce n'est pas d'aujourd'hui que vous savez, qu'avec moi vous devez descendre du côté de la grandeur, et vous élever par l'humilité. Plaise au Seigneur de m'accorder la consolation de vous revoir! j'en ai déjà un bien ardent désir. A Tolède, près de vous, je me trouve, pour la santé et pour tout, mieux qu'ici.

Pour ce qui est de transférer ailleurs le monastère, il est très-important de choisir un site salubre; car vous voyez ce que le défaut de salubrité nous fait souffrir dans la maison actuelle, d'ailleurs si agréable.

Je suis ravie que vous fassiez cette charité à la demoiselle dont vous me parlez. Dès qu'il est question d'une personne de votre choix, il y a toujours place dans le cou-

vent, car tout est à vous. Madame Marie de Mendoza vous présente ses humbles respects. Avant que j'eusse lu ce que vous m'ordonniez de lui dire, elle m'avait instamment recommandé d'être son interprète auprès de vous ; elle est maintenant absente. Je serai fidèle à lui transmettre ce que vous m'ordonnez, et certes vous le lui devez bien. Vous direz à notre père Velasquez tout ce que vous jugerez à propos. Et maintenant je vous laisse avec Dieu. Je le prie de vous rendre telle que je souhaite. Amen.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le lendemain de la Toussaint.

LE VÉNÉRABLE JEAN D'AVILA,

APÔTRE DE L'ANDALOUSIE.

Ce grand homme a rencontré, dans le célèbre Louis de Grenade, un historien digne de lui. Le beau idéal de l'apostolat que saint Paul nous présente dans sa personne et dans ses divines épîtres, Louis de Grenade le montre réalisé dans l'apôtre de l'Andalousie. Il avait été son ami, souvent le compagnon de ses travaux apostoliques, le témoin de ses héroïques vertus. Quand il fait son panégyrique, on sent en lui ce noble enthousiasme de saint Chrysostome écrivant le panégyrique de saint Paul. C'est un peintre qui réunit toutes les forces de son génie pour léguer à la postérité le portrait d'un héros qui a ravi son admiration et son cœur.

Après Louis de Grenade vient un autre historien, le licencié Louis Muñoz, qui nous a donné la vie du vénérable Jean d'Avila avec plus d'étendue.

Mais on peut dire que cet homme de Dieu a été son propre historien, et qu'il nous a révélé son âme tout entière, et son génie, dans

les écrits qu'il nous a laissés. On y voit avec la solidité et l'élevation de la doctrine, avec l'atticisme et l'éloquence du langage, la plus ravissante onction, la passion du salut des âmes, le zèle le plus dévot pour la gloire de Dieu. En un mot, en le lisant, on entend battre le cœur d'un saint et d'un apôtre. Par ses immortels écrits, il nous parle encore et il parlera de siècle en siècle jusqu'à la fin des temps.

Voici le portrait qu'Orlandin trace du vénérable Jean d'Avila dans son histoire de la Compagnie :

« Florebat per id tempus in Bœtica, sanctitatis et eloquentiæ apostolicæ nomine, totaque celebrabatur Hispania Joannis Avila, experientissimus virtutis magister, idemque scriptor egregius, cujus quantum voci ejus provinciæ ætatisque populi, tantum stylo posteræ totius pene Christiani orbis debent ætates. »

Ailleurs cet historien, rapportant les conseils du vénérable Jean d'Avila à don Diego de Guzman et au docteur Loarte, et ceux de saint Ignace au père Olave, dit que l'apôtre de l'Andalousie et le fondateur de la Compagnie n'ont qu'un seul et même esprit, et qu'ils sont deux grands flambeaux de la sagesse évangélique.

« Ut intelligas quam geminum illud evangelicæ sapientiæ lumen, Ignatius et Avila consentirent. »

(Orlandin, *Hist. soc.*, lib. XIV, n° 59.)

Dieu lui avait donné l'Andalousie à cultiver; il en renouvela la face, et il en fut surnommé l'apôtre. Il conduisit un très-grand nombre d'âmes à la plus haute perfection. Sous sa direction, Jean de Dieu devint un héros de la charité, et mérita d'être placé sur les autels.

Ce fut l'apôtre de l'Andalousie qui prononça, à Grenade, en présence de l'élite des grands d'Espagne, l'oraison funèbre de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, moissonnée à la fleur de l'âge à Tolède, et qui, par la puissance de sa parole apostolique, acheva de déterminer le jeune duc Gandie François de Borgia à embrasser l'état religieux. Après l'avoir entendu, le jeune duc l'appela, lui ouvrit son âme et lui soumit son dessein. L'homme de Dieu lui dit qu'il venait d'en haut, et il l'anima à l'exécuter.

Le zèle de la gloire de Dieu le dévorait, et il portait dans son cœur tous les intérêts de l'Église. Quand il vit la compagnie de Jésus établie, il dit dans un transport de joie : « Tous mes vœux sont satisfaits, le bienheureux Ignace a réalisé la pensée que j'avais entrevue. Mais Ignace est un géant, et je ne suis qu'un enfant. Dieu soit éternelle-

ment béni¹. » Dès ce moment, il fit éclater le plus tendre attachement pour la Compagnie. Il concourut à la fondation de plusieurs de ses collèges, et il lui donna l'élite des disciples qu'il avait formés.

La renommée de l'apôtre de l'Andalousie s'était répandue partout.

L'Espagne l'écoutait comme un oracle et le révérait comme un saint. C'est pourquoi sainte Térèse souhaita si vivement qu'il lût le *Livre de sa Vie*, ne doutant pas que s'il l'approuvait, elle ne pût être exempte de toute crainte. Elle supplia avec les dernières instances doña Louise de la Cerda de lui remettre le manuscrit. L'homme de Dieu le lut, il l'approuva, et il écrivit à la Sainte, comme elle vient de nous le dire, une lettre qui la rassura et lui causa la plus vive consolation.

Le divin Maître voulut donner à son serviteur et à son ami les témoignages suprêmes de sa faveur et de sa prédilection, en imprimant profondément en lui les stigmates de sa croix et de ses douleurs. Épuisé par ses travaux apostoliques, Jean d'Avila se vit en proie, les vingt dernières années de sa vie, aux souffrances les plus aiguës ; souvent l'intensité de la douleur ne lui permettait pas de fermer l'œil pendant la nuit. Mais souffrir était pour lui un calice enivrant, parce que c'était celui où son cher Maître avait bu le premier ; et l'oraison était la source de vie où la jeunesse de son âme se renouvelait. S'élevant au-dessus de la souffrance par la charité, il utilisa pour la gloire de Dieu le temps de ce long martyre : il mit la dernière main à ses écrits, et il écrivit pour le bien des âmes ces ravissantes lettres que nous avons de lui.

Enfin, le 10 mai 1569, il termina saintement sa carrière à Montilla. Entouré de ses disciples, de ses amis et des pères de la Compagnie, il reçut avec une ineffable piété les sacrements de l'Église. Donnant les dernières étreintes d'amour à son Dieu qu'il possédait dans son cœur, achevant de s'unir à lui, répétant souvent : Jésus ! Marie ! Joseph ! tenant de la main droite le crucifix, et le cierge béni de la main gauche, le front serein, une douce majesté répandue sur sa figure, et entrant comme dans une profonde extase, il s'endormit dans le baiser du Seigneur.

Avant de quitter cet exil, il voulut donner un dernier gage de son amour à la compagnie de Jésus. On lui demandait s'il ne voulait point

¹ Vie du vénérable Jean d'Avila, par Louis Muñoz, liv. III, chap. vi.

être enterré dans l'église de Sainte-Claire : « Non, répondit-il, mais dans l'église des pères de la Compagnie ¹. » Son désir fut fidèlement exécuté; et l'on voit encore aujourd'hui, à Montilla, dans l'ancienne église des Pères, la tombe de l'apôtre de l'Andalousie, avec l'inscription qui fut composée en son honneur.

Le père Orlandin consigne ainsi ce fait dans son histoire de la Compagnie : « Ad extremum, supremo vitæ suæ die, corpus suum Mon-
« tilla jussit suæ voluntatis benevolentiaque pignus in æde nostra
« sepulturæ mandari. » (Lib. XIV, n° 64.)

Quelque temps après, saint François de Borgia étant arrivé à Montilla s'empressa de vénérer le tombeau de l'apôtre de l'Andalousie; et se rendant de là à la maison où il était mort, par respect pour ce grand serviteur de Dieu, il entra à genoux et tête découverte dans l'appartement où il se tenait d'ordinaire, et avança ainsi jusqu'à l'appartement voisin, où il avait rendu le dernier soupir.

A la nouvelle de sa mort, sainte Térèse qui se trouvait à Tolède, chez doña Louise de la Cerda, fut percée comme d'un glaive de douleur, et répandit un torrent de larmes. Ses compagnes lui dirent pour la consoler : « Pourquoi tant pleurer un serviteur de Dieu, qui est
« allé jouir de lui dans le ciel? — Qu'il soit maintenant en sa pré-
« sence, répondit-elle, c'est ce dont je suis très-certaine; mais l'Église
« de Dieu perd une grande colonne, et plusieurs âmes un grand appui
« qu'elles avaient en lui, et la mienne était de ce nombre. Quoique
« je fusse éloignée de lui, je lui étais néanmoins infiniment rede-
« vable ². »

Sainte Térèse, comme on le voit par ses lettres, le canonisa de son vivant. L'Église a déclaré ses vertus héroïques. Les pièces relatives au procès de sa canonisation ont été conservées avec le plus grand soin. Ainsi, rien n'empêche aujourd'hui la catholique Espagne de poursuivre cette cause, et de solliciter auprès du chef de l'Église les honneurs du culte public pour un homme dont la sainteté a jeté un si vif éclat.

¹ Vie, liv. III, chap. xxiii.

² *Ibid.*, chap. xxiv.

1568. — 13 DÉCEMBRE. — VALLADOLID.

(Tome I, l. X. — *Acta*, p. 108 et 112.)

A DONNA LOUISE DE LA CERDA, A TOLEDE.

Elle s'excuse sur son peu de santé de lui écrire si brièvement, et elle lui demande son entremise pour la fondation d'un monastère de carmélites à Tolède.

JÉSUS

soit avec vous, Madame.

Je n'ai ni le temps ni la force de beaucoup écrire ; aussi ne le fais-je de ma main que pour très-peu de personnes. Heureusement il n'y a pas longtemps que je vous ai écrit. Ma santé est tout à fait dérangée dans ce pays-ci ; je me trouve beaucoup mieux auprès de vous. Ce n'est pas qu'on ne me voie ici de fort bon œil, Dieu merci ; mais comme mon cœur est où vous êtes, je voudrais bien aussi y être de corps.

Que vous semble, Madame, de la manière dont Dieu conduit toutes choses à ma satisfaction ? Que son saint nom soit béni d'avoir bien voulu remettre nos intérêts entre les mains de personnes qui sont si sincèrement affectionnées à son service ! Je crois qu'elles feront en ceci une œuvre qui lui sera bien agréable. Pour l'amour de Dieu, Madame, tâchez d'obtenir la permission. Je serais d'avis qu'on ne me nommât pas au vicaire général administrateur, et qu'on se contentât de la lui demander simplement pour une maison de carmélites déchaussées, en lui représentant le bien que font nos religieuses dans les endroits où elles

sont établies ; c'est du moins ce qu'on peut dire à juste titre de votre maison de Malagon, et Dieu en soit mille fois béni ! La permission une fois obtenue, vous verrez bientôt arriver votre servante ; car il semble que Dieu ne veut pas que nous nous séparions. Plaise à sa bonté qu'il nous en arrive de même dans son paradis, et que nous nous y trouvions avec tous les membres si chers de votre famille. Permettez-moi de me recommander instamment à leurs prières ainsi qu'aux vôtres. Donnez-moi de vos nouvelles ; vous êtes bien paresseuse à me faire cet honneur. Nos sœurs vous présentent leurs très-humbles respects. Vous ne sauriez croire les indulgences et les grâces spirituelles que nous avons trouvées pour les fondations de notre ordre ; elles sont sans nombre. Que Notre-Seigneur soit avec vous.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la fête de sainte Luce.

1569. — 9 JANVIER. — VALLADOLID.

(Edition de Madrid, t. I, l. XXXVII. — *Acta*, p. 112, n^{os} 452 et 453.)

A DIEGO ORTIZ, A TOLEDE.

Elle lui marque sa reconnaissance du dessein où il était de fonder une maison de carmélites à Tolède, et lui promet de se rendre incessamment dans cette ville.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours dans votre âme, Monsieur; et vous donne son saint amour et sa crainte. Amen.

Le père Paul Hernandez m'a mandé la faveur et la charité que vous voulez bien me faire, en fondant à Tolède une maison de l'ordre sacré du Carmel. Je ne doute pas que Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère, ma patronne et ma souveraine, n'aient mis dans votre cœur le désir d'une œuvre si sainte. Elle sera, je l'espère, une source de gloire pour Dieu, et pour vous un trésor de biens spirituels. Je supplie le divin Maître de vous en combler. Toutes nos sœurs joignent leurs prières aux miennes; et désormais ce sera l'ordre tout entier qui priera pour vous. Cette nouvelle m'a causé une très-vive consolation. Il me tarde, Monsieur, de vous connaître pour vous dire de vive voix que vous aurez en moi une servante dévouée; et je vous prie, dès ce moment, de me tenir pour telle.

Dieu m'a fait la grâce de faire cesser ma fièvre. Je me presse le plus que je puis de mettre cette maison-ci dans l'état où je voudrais qu'elle fût; et je compte que cela

sera fait dans peu avec la grâce de Dieu. Je vous promets, Monsieur, que je ne perdrai pas un moment, et que la considération de ma santé ne m'empêchera pas de me rendre près de vous au plus tôt, quand même la fièvre me reprendrait. Il est juste, puisque vous faites tant pour Dieu, que je fasse aussi quelque petite chose de mon côté, en prenant du moins un peu de peine. Qu'avons-nous à désirer que de souffrir, nous autres qui prétendons marcher sur les traces de Celui qui a passé sa vie dans les souffrances, sans qu'il les eût méritées?

Je compte gagner de plus d'une façon dans cette affaire; et d'abord, suivant ce que me marque mon cher père Paul Hernandez, ce sera un grand avantage pour moi de faire connaissance avec vous. Je ne me suis soutenue jusqu'à présent que par les prières des bonnes âmes; ainsi, j'ose vous demander, pour l'amour de Dieu, de ne me point oublier dans les vôtres.

Suivant ce que je vois, et si la Providence n'en ordonne pas autrement, je serai à Tolède au plus tard vers la troisième semaine du carême. J'y arriverais plus tôt si je n'étais obligée de passer par les monastères dont il a plu à Dieu de permettre l'établissement ces dernières années.

Je m'y arrêterai pendant quelques jours, mais ce sera le moins que je pourrai pour me conformer à vos intentions, et nous partirons d'ici incessamment. Au surplus, tout est déjà si bien arrangé de votre part, que je regarde cette affaire comme terminée. Il ne me reste qu'à admirer et à louer Notre-Seigneur : que cet adorable Maître vous tienne toujours de sa main; qu'il vous donne vie et santé

L. XVI. — FÉVRIER 1569. — VALLADOLID. 107
avec l'accroissement de grâce que je lui demande pour
vous. Amen.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Ce 9 janvier.

1569. — 19 FÉVRIER. — VALLADOLID.

(Edition de Madrid, t. I, l. XXXVIII. — *Acta*, p. 112, n^o 454 et 455)

A ALPHONSE RAMIREZ, A TOLEDE.

La Sainte s'excuse de ne pouvoir se rendre à Tolède, à l'époque indiquée dans
la lettre précédente.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur, et vous rende la consolation que m'a donnée votre lettre. Elle est venue bien à propos. J'étais fort en peine de trouver un messager pour vous donner de mes nouvelles ; car je ne voudrais, pour rien au monde, vous manquer en quoi que ce soit. Je tarderai un peu plus que je n'ai marqué par ma précédente lettre, quoique je puisse bien dire que je ne perds pas une heure de temps, du moins à ce qu'il me paraît. Il n'y a pas encore quinze jours que nous avons pris possession de notre nouveau monastère. Nous nous y rendîmes en procession solennelle, et ce fut une cérémonie très-édifiante. Que le Seigneur soit béni de tout !

Je suis depuis mercredi chez doña Marie de Mendoza, à qui j'avais quelque chose à communiquer, et qui n'a

pu me recevoir plus tôt, parce qu'elle a été malade. Je comptais ne passer qu'un jour avec elle ; mais le grand froid qu'il a fait, la neige et la glace, ne m'ont pas permis de me mettre en chemin, et je suis restée chez cette dame jusqu'aujourd'hui samedi. Je partirai, s'il plaît à Dieu, lundi sans faute pour Medina del Campo, et de là je me rendrai à Saint-Joseph d'Avila. Je prévois que ce voyage me prendra quinze jours, quelque diligence que je puisse faire, parce que j'ai quelques affaires à régler dans ces deux endroits. C'est ce qui m'empêchera de me rendre à Tolède dans le temps que j'avais dit. Ayez la bonté, Monsieur, de me pardonner. Vous voyez par le compte que je vous rends, que je ne puis faire autrement. Le délai n'est pas considérable. Je vous supplie de suspendre l'acquisition de la maison jusqu'à mon arrivée. Puisque vous nous en faites la charité, vous et le cher défunt, à qui Dieu fasse miséricorde, je voudrais qu'elle pût nous convenir.

A l'égard des permissions, j'espère qu'avec le secours du ciel j'aurai facilement celle du roi. Je ne m'étonnerais pas néanmoins d'y rencontrer quelque obstacle ; car je sais par expérience que le démon souffre impatiemment nos établissements, et qu'il nous persécute tant qu'il peut. Mais Dieu est plus puissant que lui, et il est toujours contraint de se retirer avec honte. Nous avons, par exemple, essayé ici une très-grande contradiction, et de la part des personnes les plus considérables de la ville, mais tout est présentement aplani.

Ne pensez pas, Monsieur, que vous deviez vous en tenir à ce que vous avez maintenant dessein de donner à Notre-

Seigneur. Préparez-vous à lui donner bien davantage ; car la manière dont le divin Maître récompense les bonnes œuvres, c'est de disposer les choses de telle sorte, qu'on puisse encore en faire de plus grandes. Ce n'est rien que de donner de l'argent, cela ne fait pas grand mal. Mais quand nous nous verrons au moment d'être lapidés, vous, Monsieur votre gendre, et tous tant que nous sommes, qui nous mêlons de cette affaire, comme il faillit nous arriver lors de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, oh ! c'est alors qu'il y fera bon ; et si cela arrive, je suis persuadée que loin d'y perdre, nous y gagnerons beaucoup, tant pour le nouveau monastère que pour nous-mêmes. Dieu veuille conduire toutes choses de la manière qu'il trouvera la plus avantageuse. N'en soyez point en peine. Je regrette que notre cher père Paul Hernandez ne soit plus à Tolède. Si nous avons besoin de lui, nous tâcherons de le faire venir. Je vois que le démon commence déjà à remuer. Dieu soit béni, pourvu que nous ne l'abandonnions pas, nous le trouverons toujours.

En vérité, Monsieur, je désire extrêmement de vous voir ; ce sera pour moi une grande consolation, et je vous remercierai alors de vive voix de tout ce que vous me dites d'obligeant dans votre lettre. Je prie le Seigneur qu'il me fasse la grâce de vous trouver en bonne santé, vous et Monsieur votre gendre, et je me recommande aux prières de l'un et de l'autre. Considérez le besoin que j'en ai dans ces voyages, que je suis obligée de faire avec une aussi mauvaise santé : heureusement que la fièvre ne m'a pas reprise. Je suis exacte et je le serai toujours à exécuter fidèlement vos intentions ; nos sœurs en feront de même.

Elles se recommandent toutes à vos prières. Que Notre-Seigneur vous tienne toujours de sa main. Ainsi soit-il.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

A Valladolid, ce samedi 19 février.

ALPHONSE RAMIREZ ET DIEGO ORTIZ.

La Sainte parle ainsi d'eux dans son *Livre des Fondations*.

« Il y avait à Tolède un honnête marchand, nommé Martin Ramirez. C'était un grand serviteur de Dieu; il n'avait jamais voulu se marier, et il menait une vie fort exemplaire. Sincère dans ses paroles, intègre dans son commerce, il ne pensait à augmenter son bien que pour en faire de bonnes œuvres: Son dessein était de fonder quelques chapelles dans une paroisse, et de leur assigner des revenus pour les chapelains; il était dans ces pensées, lorsqu'il fut saisi du mal qui termina ses jours. Le père Paul Hernandez, de la compagnie de Jésus, auquel je m'étais confessée lorsque je m'occupais à Tolède de la fondation de Malagon, fut instruit des pieux désirs du malade; comme ce religieux souhaitait ardemment de voir un monastère de carmélites dans cette ville, il se rendit auprès de Martin Ramirez pour lui proposer cette œuvre; il lui en représenta le mérite, et ajouta qu'il pourrait faire dans ce couvent les fondations qu'il voulait faire dans une paroisse. Le malade, se sentant abattu et près de sa fin, vit qu'il n'aurait pas le temps de régler cette affaire; il laissa donc tout entre les mains de son frère Alphonse Ramirez, et après avoir ainsi exprimé ses volontés, il rendit son âme à Dieu. Alphonse à une rare prudence joignait beaucoup de raison et de bon sens. Rempli de la crainte de Dieu, et animé d'une tendre charité pour les pauvres, il était digne de cette confiance que lui accordait son frère mourant. Je puis, en toute vérité, lui rendre ce témoignage, parce que je l'ai vu, et que j'ai traité plusieurs fois avec lui.

« J'étais encore retenue au couvent de Valladolid, lorsque Martin

Ramirez rendit le dernier soupir. Le père Hernandez et Alphonse Ramirez m'écrivirent pour me donner avis de ce qui s'était passé; ils me mandaient que si je voulais accepter la fondation de Tolède, je devais me hâter de venir. Ainsi, je partis aussitôt après que le monastère de Valladolid fut en bon ordre. J'arrivai à Tolède la veille de l'Annonciation, et je descendis chez madame Louise de la Cerda, fondatrice de notre monastère de Malagon; cette dame m'avait reçue d'autres fois chez elle. Comme elle m'aime beaucoup, elle me fit le plus bienveillant accueil, ainsi qu'à mes deux compagnes que j'avais prises à Saint-Joseph d'Avila, et qui étaient de grandes servantes de Dieu¹. Elle nous donna sur-le-champ, selon sa coutume, un appartement tranquille où nous trouvions là même solitude que dans un monastère. Dès le premier moment libre, je traitai avec Alphonse Ramirez et Jacques Ortiz, son gendre, de l'affaire qui m'amenait à Tolède. Jacques Ortiz était un homme de bien qui avait étudié quelque temps en théologie; mais il était plus attaché à son sentiment qu'à son beau-père, aussi ne fut-il pas facile de nous accorder de sitôt, parce qu'ils me demandaient des conditions, selon moi, inadmissibles. Pendant que nous traitions ensemble, on s'occupait de nous louer une maison pour y commencer l'établissement; mais quelque mouvement qu'on se donnât pour cela, il fut impossible d'en trouver une qui nous convînt. » (*Livre des Fondations*, chap. xv.)

La maison fut enfin trouvée, et Alphonse Ramirez s'arrangea avec sainte Térèse. La Sainte parle ainsi de lui à la fin du quinzième chapitre de son *Livre des Fondations*.

« La première fois que je traitais de la fondation avec Alphonse Ramirez, plusieurs me blâmaient d'offrir le titre de fondateur à quelqu'un qui n'était pas de naissance illustre, ni même simple gentilhomme; ils me disaient que dans une aussi grande ville que Tolède, je trouverais facilement des personnes de qualité. Mais cela ne me faisait pas grande impression, parce que, grâce à Dieu, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. D'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, Alphonse Ramirez était d'une des familles de commerce les plus honorables de Tolède. On avait néanmoins tellement insisté sur ce point auprès de l'administrateur du diocèse, qu'il ne m'accorda

¹ C'étaient la sœur Isabelle de Saint-Dominique, et la sœur Isabelle de Saint-Paul.

la faculté de fonder qu'à la charge de me conduire en cette fondation comme je l'avais fait dans les précédentes.

« Cette seconde fois, lorsque je vis qu'on renouait l'affaire, je me trouvai fort embarrassée; cependant, comme la fondation était déjà faite, je proposai de donner la grande chapelle à Alphonse Ramirez et à sa famille, mais à condition qu'ils n'auraient rien à prétendre sur le reste du monastère, ainsi que cela a lieu maintenant. Je balançais néanmoins encore à le faire, parce qu'une personne de grande qualité demandait aussi à avoir cette chapelle. La diversité des avis sur ce point me laissant indécise, il plut à Notre-Seigneur de m'éclairer, et de mettre un terme à mes hésitations par ces paroles : *Combien peu serviront devant moi, au jour du jugement, ces titres de noblesse et ces grands domaines!* Il me reprit ensuite sévèrement d'avoir écouté des discours auxquels des personnes qui ont foulé le monde sous les pieds ne doivent plus prêter l'oreille.

« Cette réprimande me laissa toute confuse. Sur-le-champ, pour bien des motifs, je résolus de conclure l'arrangement par lequel je donnais la grande chapelle à Alphonse Ramirez. Je n'en ai point eu de regret; car on a vu que sans cela il nous aurait été impossible d'acheter la maison où nous sommes maintenant. Cette maison est une des plus belles de Tolède; elle a coûté douze mille ducats. Le grand nombre de messes qu'on dit dans notre église donne aux religieuses et au peuple lui-même une grande consolation. Que si j'avais eu égard à ces vaines opinions du monde, jamais nous n'aurions pu nous établir si commodément, et nous aurions fait tort à celui qui nous a fait de si bon cœur une telle charité. »

1569. — VERS LA FIN DU CARÈME. — TOLÈDE.

(Edition de Madrid, t. IV, l. XIII. — *Acta*, p. 113, n° 457.)

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, SŒUR DE L'ÉVÊQUE D'AVILA.

La Sainte l'exhorte à montrer son amour pour Notre-Seigneur en supportant courageusement les peines passagères de cette vie. Elle lui dit combien doña Louise de la Cerda lui est affectonnée, et lui donne de bonnes nouvelles sur la fondation d'un monastère de Carmélites à Tolède.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, Madame.

Je me suis mise en route, le cœur bien serré. D'un côté, le regret de m'éloigner de vous, et de l'autre, une lettre de Monseigneur m'annonçant qu'il vous était survenu une grande peine, dont il ne me disait pas le sujet. Si ce n'eût été la veille de mon départ, je vous déclare que j'aurais fait en sorte de ne pas emporter cette peine. Je vous ai du moins très-instamment recommandée à Notre-Seigneur. Il m'est venu, je ne sais comment, à l'esprit que c'était peut-être quelque acte de l'administrateur contre madame l'abbesse. Cette pensée m'a un peu consolée. Si Dieu permet qu'elle éprouve des traverses extérieures, c'est sans doute enfin qu'elle acquière de plus grandes richesses pour son âme. Plaise au divin Maître de tout arranger, ainsi que je l'en supplie !

On m'annonce que vous vous portez beaucoup mieux, et cela me fait le plus grand plaisir. Ah ! si vous aviez un domaine intérieur qui vous fût aussi soumis que le domaine extérieur que vous possédez, que vous feriez peu

de cas de ce qu'on nomme ici-bas des tribulations ! Ce que je crains, c'est qu'elles ne nuisent à votre santé. Je vous en supplie, Madame, puisque les messagers pour ici ne vous manquent pas, faites-moi connaître dans le plus grand détail ce qui en est, car j'en suis fort en peine. Je suis arrivée ici en bonne santé, la veille de la fête de l'Annonciation. Doña Louise de la Cerda en a éprouvé une joie extrême. Nous passons de bons moments à nous entretenir de vous, ce qui ne me cause pas peu de plaisir ; et comme elle vous est très-affectionnée, elle ne se lasse pas d'un pareil entretien.

Permettez-moi de vous le dire, Madame, la réputation dont vous jouissez ici est telle, qu'il n'y a qu'un souhait à former : c'est qu'il plaise à Notre-Seigneur que vos œuvres y répondent. On ne cesse de vous donner le nom de sainte, et de me répéter les éloges que l'on fait de toute votre vie. Béni soit Notre-Seigneur de ce qu'ils ont eu sous les yeux un tel exemple ! Mais voulez-vous savoir en quoi surtout vous les édifierez ? En acceptant de grand cœur de si grandes peines. Par là ce feu de son amour que le divin Maître a allumé dans votre cœur se communiquera aux autres. Ainsi, Madame, du courage ; considérez ce que Notre-Seigneur a souffert en ce saint temps ¹. La vie est courte ; il ne nous reste plus qu'un moment à souffrir. Que j'offre de bon cœur à cet adorable Maître la peine d'être éloignée de vous, et de ne pas avoir des nouvelles de votre santé, comme je le souhaiterais !

Les fondateurs d'ici sont très-bien disposés. Des dé-

¹ La Semaine sainte.

marches sont déjà faites pour obtenir l'autorisation ; je voudrais ne pas perdre un instant ; je crois que si on nous l'accorde sans délai, tout ira à merveille. J'aurais bien des choses à dire à ma chère doña Béatrix, et à mesdames les comtesses. Je garde un souvenir bien fidèle de mon ange doña Éléonore. Que Notre-Seigneur en fasse sa servante ! Je vous prie, Madame, de faire mes compliments au père prieur de Saint-Paul, et au père préposé de la maison professe. Le provincial des dominicains prêche ici ; il est très-suivi, et avec raison. Je ne lui pas encore parlé. Que Notre-Seigneur vous tienne de sa main, et vous garde à mon affection de longues années ! *Amen.*

Votre indigne servante et sujette,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1569. — 18 OCTOBRE. — TOLÈDE.

(Edition de Madrid, t. IV, l. LIII. — *Acta*, p. 143, n° 603.)

A SIMON RUIZ, A MEDINA DEL CAMPO.

Elle le félicite de l'entrée de sa nièce au Carmel, et de l'éducation chrétienne qu'il lui avait donnée.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, Monsieur ! *Amen.*

Je sais déjà par la prieure de Medina del Campo et par d'autres personnes que tout s'est passé à souhait : Notre-

Seigneur en soit à jamais béni ! Ce qu'on m'écrit m'a extrêmement consolée, mais plus que tout le reste, les bonnes nouvelles que la prieure me donne de la sœur Isabelle des Anges. Plaise à Notre-Seigneur de la soutenir de sa main, ainsi que sa compagne, la sœur de Saint-François, dont les religieuses sont aussi très-contentes !

Il n'est pas étonnant qu'une pareille démarche ait fait du bruit en même temps qu'elle a donné de l'édification. Hélas ! à cause de nos péchés, le monde est tel que, parmi les personnes qui croient pouvoir y vivre en repos, il s'en trouve peu qui embrassent la croix de Notre-Seigneur. Et cependant une croix tout autrement pesante les attend dans le monde. D'après ce qu'on me dit, les nouvelles venues de Medina del Campo nous feront également du bien ici. Je partage du fond du cœur votre contentement et celui de doña Marie, votre femme, aux prières de laquelle je me recommande.

Il paraît bien que votre nièce a vécu en bonne compagnie, puisqu'elle a si admirablement compris la vérité. Quant au reste, il est certain que, dès qu'une chose contribue à la gloire de Notre-Seigneur, le démon ne manque pas d'essayer son pouvoir sous les plus belles couleurs. Il ne s'est pas peu remué ici. Il y a en apparence quelque chose de fondé dans ce que disent certaines personnes. Selon elles, des dons considérables, faits à des maisons qui doivent vivre d'aumônes, peuvent, en tarissant la source des aumônes, mettre ces maisons bien à la gêne. Cela peut avoir lieu pendant quelque temps, j'en conviens ; mais la vérité ne tardera pas à se faire jour. Enfin, ce sont là des affaires graves, et qu'on ne peut pas con-

clure si promptement. Gloire au Seigneur, de ce que tout s'est si bien passé! Que le divin Maître vous garde, vous et votre femme, durant longues années, afin que vous jouissiez du bien déjà fait, et afin que vous éleviez une demeure à ce grand Roi, qui, en payement, je l'espère, vous en donnera une qui n'aura point de fin!

On me donne d'excellentes nouvelles du père Jean de Montalvo ¹. Je n'ai pourtant reçu aucune lettre de lui depuis mon arrivée. J'ai pensé qu'il était à Medina. Vous nous faites une grande faveur en laissant en de si bonnes mains l'affaire du chapelain. Si celui dont vous parlez a les qualités convenables, peu importe qu'il soit jeune. Que le divin Maître règle ce point, ainsi qu'il a fait tout le reste!

En ce qui concerne les religieuses, vous avez grandement raison; c'est là ce qui convient. Elles n'en ont plus maintenant que deux à recevoir, et je le mande à la prieure; le nombre étant de treize, avec ces deux il sera atteint. Daigne le divin Maître les choisir, et vous soutenir toujours vous-même de sa main! *Amen*. Je vous prie de vouloir bien faire remettre sans délai ces lettres à la mère prieure.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Ce 18 octobre, jour où j'ai reçu votre lettre.

¹ C'était un autre oncle d'Isabelle des Anges.

ISABELLE DES ANGES.

Isabelle des Anges ayant de bonne heure perdu ses parents fut élevée chez son oncle, Simon Ruiz, magistrat de Medina del Campo. Après avoir mené une vie angélique dans le monde, elle entra au Carmel au mois de septembre de l'année 1569. Elle y fit entrer avec elle une pieuse compagne qui partageait, depuis plusieurs années, ses exercices de piété ; c'est la sœur de Saint-François, dont la Sainte parle au commencement de cette lettre. Mais comme ; peu de temps après, il s'éleva de très-grandes contestations sur les biens que possédait Isabelle des Anges, sainte Tère se la transféra du Carmel de Medina del Campo à celui de Salamanque, où, en peu d'années, elle s'éleva à une haute sainteté.

Nous donnerons de nouveaux détails sur Isabelle des Anges à la suite de la lettre écrite de Ségovie après le 11 juin 1574, dans laquelle sainte Tère se annonce sa mort et fait son éloge.

1569. — 17 NOVEMBRE. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. LXXVI. — *Acta*, p. 232, n° 1024.)

Écrit de la Sainte sur le jour de sa mort¹, avec quelques sentences sur le martyre spirituel qu'elle portait dans son bréviaire.

JÉSUS.

Le 17 novembre, octave de Saint-Martin, de l'an 1569, je vis, pour la cause que je sais, et pour laquelle j'avais vécu douze ans sur trente-trois, qui est l'âge que Notre-Seigneur a vécu en ce monde. Il reste encore vingt

¹ Les données manquent pour expliquer cet écrit, qui devait être fort clair pour la Sainte. Nous le publions néanmoins, malgré son obscurité.

et un ans. C'est à Tolède, dans le monastère du glorieux saint Joseph du Carmel, que j'ai reçu cette lumière.

Moi pour toi, et toi pour ma vie XXXIII.
Douze pour moi, et ce n'est pas par ma volonté qu'ils se sont écoulés.

Saint Chrysostome a dit : « Le véritable martyr ne consiste pas seulement à verser son sang ; il consiste encore dans une véritable fidélité à s'abstenir des péchés, et dans la pratique et la garde des commandements de Dieu. Ce qui nous fait encore martyrs, c'est la véritable patience dans les adversités. »

Ce qui donne du prix à notre volonté, c'est de l'unir à celle de Dieu, de manière qu'elle ne veuille autre chose que ce que veut sa divine Majesté.

C'est un paradis commencé que de posséder cette charité dans sa perfection.

1569. — VERS NOËL. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. II, l. LI. — *Acta*, p. 14, n° 50.)

A JEANNE DE AHUMADA, A ALBE DE TORMÈS.

Elle l'exhorte à devenir une sainte. — Elle lui annonce un secours envoyé par Laurent de Cepeda, leur frère, et lui déclare que la profession religieuse ne lui permet pas de faire tout ce qu'elle voudrait pour elle.

JÉSUS

soit avec vous, ma très-chère sœur !

J'aurais vraiment tort de vous priver du plaisir de me lire, en ne profitant pas d'un si excellent courrier. Béni

soit Notre-Seigneur de ce qu'il vient de faire ; qu'il daigne nous protéger ainsi en tout le reste !

Voyez comment, malgré les oppositions, des affaires importantes ont appelé ici M. Jean de Ovallé, votre mari. Peut-être sera-t-il obligé de faire un second voyage pour recevoir l'argent que vous savez, à moins qu'on ne trouve quelqu'un pour le lui faire tenir. Il vous apportera des nouvelles de votre fils. Le temporel va bien maintenant, et vous voilà contents. Que l'avancement spirituel aille de même ! Confessez-vous pour la Noël, et recommandez-moi à Dieu.

Je ne sais si vous avez remarqué que, quoi que je pusse faire, Notre-Seigneur ne veut pas que je sois pauvre. J'en aurais vraiment beaucoup de peine, si je ne trouvais dans l'argent que m'envoie le divin Maître un moyen de faire sans scrupule certaines dépenses que je regarde comme nécessaires. Je vais donc payer, de celui que j'ai reçu, quelques bagatelles que je vous destine. Une partie, et même la plus grande, sera pour l'ordre, qui en disposera. Je tiendrai compte exact de tout, et de cette manière, quand je voudrai faire quelques dépenses en dehors de l'ordre, je pourrai agir sans scrupule. S'il me restait de l'argent entre les mains, il me serait impossible de rien garder, voyant l'extrême pauvreté du monastère de l'Incarnation. Et d'autre part, quoi que je fasse, je ne pense point trouver même cinquante ducats pour ce dont je vous ai parlé. Au reste, ce n'est point ma volonté que je cherche, mais uniquement ce qui est du service de Dieu. Voilà qui est certain. Que Notre-Seigneur nous soutienne de sa main, qu'il fasse de vous une sainte, et

vous accorde de passer heureusement ces grandes fêtes.

Savez-vous bien que ces contrats, dont me parle M. votre mari, ne me plaisent pas. Outre que par là il est obligé de vivre hors de sa maison, et qu'il dépense plus qu'il ne gagne, il vous laisse seule, et nous tous dans l'inquiétude; attendons maintenant ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner. Tâchez de le contenter; il fera lui-même vos affaires. Enfin, n'oubliez pas que tout passe. Quant à vos enfants, ne craignez point qu'ils viennent à manquer s'ils servent fidèlement Notre-Seigneur. Mes amitiés à Béatrix¹. Que le divin Maître vous garde tous! *Amen*.

Voici, ma sœur, une grâce que je vous demande : aimez-moi, non pas afin que je seconde vos intérêts temporels, mais afin que je vous recommande à Notre-Seigneur. Quoi qu'en puisse dire M. Jean de Ovallé, je ne m'en mêlerai jamais, ce qui ne laisse pas de me causer beaucoup de peine. Mais j'ai des guides qui gouvernent mon âme, et je ne me conduis pas d'après les conseils de toutes sortes de personnes. Je dis ceci, afin que vous puissiez répondre à ceux qui vous diraient quelque chose. Mon dessein est aussi de vous faire comprendre que de la manière dont va maintenant le monde, et dans l'état où il a plu à Notre-Seigneur de me mettre, il y va de sa gloire et de mon repos particulier qu'on ne croie pas que je fais quelque chose pour vous et pour votre famille; car, bien que ce que je fais soit moins que rien, si l'on venait à s'apercevoir de la moindre chose, je suis sûre qu'on dirait aussitôt de moi ce que j'entends dire de

¹ C'était la fille de Jeanne de Ahumada.

tant d'autres personnes. C'est pourquoi je dois plus que jamais m'observer à cet égard.

Croyez que je vous aime beaucoup ; c'est un vrai bonheur pour moi de pouvoir de temps en temps faire quelque petite chose pour vous, quand je vois que cela vous fera plaisir ; mais il faut que ceux qui me blâmeraient en votre présence comprennent que tout ce qu'on me donne appartient uniquement à mon ordre, et ne doit être employé que pour lui. Et qu'ont-ils à voir là-dedans ? Encore une fois, soyez persuadée que quiconque est exposé, comme je le suis, aux yeux du monde doit extrêmement prendre garde de quelle manière il pratique même la vertu. Vous ne pourriez croire là peine que j'éprouve ; mais puisque je la souffre pour plaire à Notre-Seigneur, j'espère fermement qu'il aura soin de vous et de tout ce qui vous appartient. Que cet adorable Maître vous garde, ma chère sœur ! Je me suis longtemps entretenue avec vous, et l'on sonne matines. Voici un fait certain : lorsque, dans ce qu'apportent celles qui entrent chez nous, j'aperçois quelque chose de précieux, je pense à vous et à Béatrix ; jamais cependant je n'ai osé rien prendre, même en le payant de mes deniers.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

JEANNE DE AHUMADA, SOEUR DE SAINTE TÉRÈSE.

GONZALVE DE OVALLÉ, SON FILS.

BÉATRIX DE JÉSUS, SA FILLE, MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ
AU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DE MADRID.

Jeanne de Ahumada était le dernier des enfants d'Alphonse de Cepeda. Térése lui servit de mère et l'éleva elle-même dans le monastère de l'Incarnation. Formée à la piété par une main si habile, Jeanne fut dans le monde un modèle de vertu. La Sainte, dans ses lettres, se plait à lui rendre ce témoignage. Dieu, qui forme dans le ciel des alliances chrétiennes, avait réservé à Jeanne de Ahumada un époux digne d'elle, Jean de Ovallé Godinez, gentilhomme de Salamanque, qui avait fait la guerre avec distinction sous les drapeaux de Charles-Quint. Une si sainte union fut bénie du ciel. La vie de ces époux chrétiens fut féconde en bonnes œuvres, mais leur plus beau titre de gloire devant Dieu est sans contredit le concours qu'ils prêtèrent à Térése pour la fondation de Saint-Joseph d'Avila. A sa prière, ils ne balancèrent pas à quitter Albe où ils faisaient leur séjour. Jean de Ovallé se rendit le premier à Avila ; son épouse n'y arriva que le 10 août de l'an 1561. Leur zèle à seconder un dessein si agréable à Dieu mérita d'être récompensé par un grand miracle. Ce fait, sur lequel l'humilité de la Sainte a soigneusement jeté le voile du silence, est attesté par tous ses historiens et par les actes de sa canonisation.

Un jour, pendant qu'on était occupé à faire dans la maison les réparations nécessaires, le jeune Gonzalve, fils unique de la sœur de Térése, et à peine âgé de cinq ans, fut atteint par les débris d'un mur qui s'écroulait. Jean de Ovallé, qui était sorti, rentrant quelques instants après, voit son petit Gonzalve étendu en travers du seuil de la porte, privé de tout sentiment, les membres roides et glacés. Le prenant soudain dans ses bras, il l'appelle ; c'est en vain ; l'enfant ne donne aucun signe de vie. Désolé, mais plein de foi, il l'apporte à Térése. En ce moment, Jeanne de Ahumada se trouvait dans un appartement voisin. Elle entend le bruit, un secret pressentiment l'agite, elle commence à s'alarmer : heureusement une dame accourue auprès d'elle, comme pour lui rendre visite, tâche avec adresse de lui cacher le ter-

rible accident. Mais au trouble des domestiques qui entrent, son cœur de mère soupçonnant quelque malheur arrivé à son fils, elle se lève, court à l'appartement de sa sœur fondant en larmes, jetant des cris déchirants et demandant son fils. La Sainte, qui tenait sur ses genoux le jeune Gonzalve, fait signe à sa mère et à tous ceux qui étaient présents de se calmer. Baissant alors son voile, elle approche sa tête de celle de l'enfant, et reste ainsi quelque temps sans proférer à l'extérieur aucune parole, mais priant du fond de l'âme comme un autre Moïse, et conjurant Dieu d'épargner une si grande affliction à ceux qui se dévouaient pour sa cause. Sa prière ne tarde pas à être exaucée. L'enfant, rappelé des ombres de la mort et comme réveillé d'un sommeil ordinaire, porte ses mains au visage de sa tante, et l'embrasse tendrement. La Sainte s'adressant alors à la mère, ressuscitée en quelque sorte avec l'enfant : « Eh ! grand Dieu ! ma sœur, lui dit-elle, à quel trouble t'abandonnais-tu ? Voilà ton fils, embrasse-le. » Le petit Gonzalve éprouve d'abord quelque faiblesse dans ses membres ; mais bientôt, recouvrant toutes ses forces, il court d'un pas joyeux dans l'appartement, et à diverses reprises vient se jeter dans les bras de Térèse, l'embrasse, et par ses candides caresses veut, ce semble, témoigner sa reconnaissance à celle qui vient de le rendre à la vie.

J'ai souvent vu, dit Ribera, le jeune Gonzalve, et j'ai entendu de sa propre bouche qu'il avait coutume de dire à la Sainte qu'elle était tenue en conscience de lui obtenir de Notre-Seigneur la grâce d'aller au ciel, parce que, sans elle, il y serait déjà depuis longtemps. Térèse ne trompa point son espoir. Soutenu par ses puissantes prières, Gonzalve traversa pur les années de sa jeunesse, et mena à la cour des ducs d'Albe la vie fervente d'un habitant du cloître. En 1587, à la vingt-huitième année de sa vie, et cinq ans après la mort de sainte Térèse, Gonzalve, près de recevoir la palme, purifie une dernière fois son âme par une confession générale, et reçoit avec une foi et une piété ravissantes les sacrements de l'Église. Dès ce moment, il ne cesse de s'entretenir doucement avec son Dieu ; il parle du ciel aux gentils-hommes agenouillés autour de sa couche, et les avertit du néant des choses humaines. Il se plaint que la mort est trop lente à venir, non qu'il aspire à être affranchi de ses souffrances, mais parce qu'il brûle du désir de voir Dieu. Il envoie demander à sa sœur Béatrix, déjà carmélite au monastère d'Albe, le saint habit du Carmel. Il se revêt avec joie de l'habit de la Reine du ciel, demande qu'on lui récite ses

litanies, auxquelles il répond lui-même *ora pro nobis*, et rend doucement son dernier soupir. Au même instant son corps inanimé répand une suave odeur, semblable à celle qui s'était exhalée du corps virginal de Térése au moment de sa mort.

Heureux Gonzalve, qui ne te donnera des larmes d'envie !

Un mois s'était à peine écoulé depuis la miraculeuse résurrection du jeune Gonzalve, lorsque Jeanne de Ahumada donna le jour à son second fils. Elle voulut l'appeler Joseph, à cause de la grande dévotion de sa sœur pour le glorieux saint Joseph. Térése, tenant de temps en temps le nouveau-né dans ses bras, disait : *Je prie Dieu, mon fils, si tu devais un jour t'éloigner de son service, qu'il te prenne ainsi, petit ange, avant que tu l'offenses*. Le petit ange n'avait vécu ici-bas que trois semaines, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle. Térése, voyant qu'il allait s'envoler vers la patrie, le prit dans ses bras et le regardait fixement. De son côté, Jeanne de Ahumada, tenant ses regards attachés sur la Sainte, vit tout à coup son visage s'enflammer et devenir beau comme celui d'un ange. En ce moment l'enfant expirait. Térése, emportant l'enfant, veut s'éloigner pour tempérer l'affliction de la mère ; mais celle-ci, trouvant une force surhumaine dans la pensée que son fils est devant Dieu, dit à sa sœur : « Ne vous en allez pas ; je vois bien que mon petit Joseph a cessé de vivre. » La Sainte, encore ravie de ce qu'elle vient de contempler, lui répond avec un visage riant : « Oh ! qu'il y a de quoi louer Dieu, quand on voit quelle multitude d'anges viennent recueillir l'âme d'un de ces petits enfants qui leur ressemblent ! » C'était cette scène céleste qui venait de frapper les regards de Térése.

Pour consoler Jeanne de Ahumada, Dieu lui donna une fille qui devait être un des plus beaux ornements du Carmel. Elle porta dans le siècle le nom de Béatrix de Ahumada, qu'elle échangea contre celui de Béatrix de Jésus, le jour de sa profession. Térése l'aimait beaucoup ; une lumière surnaturelle lui avait fait connaître ce que serait un jour cet enfant de bénédiction. Elle unit ses soins à ceux de sa mère, pour qu'elle répondît aux desseins de Dieu sur elle. Grâce à une culture si intelligente et si sainte, la piété germa dans cette âme et y jeta de profondes racines. Cependant, à l'âge où elle eût pu commencer à avoir des pensées sérieuses sur sa vocation, Béatrix témoignait de l'éloignement pour l'état religieux. La Sainte lui dit une fois : *Vous avez beau faire, Béatrix, vous serez un jour carmélite déchaussée.*

Cette prophétie n'eut son accomplissement qu'après la mort de Térése, et voici comment. La duchesse d'Albe, Marie de Toledo, ayant fait célébrer une neuvaine solennelle au tombeau de la Sainte, Béatrix vint souvent prier auprès du corps virginal de sa tante. Ce fut là qu'elle vit le néant du monde et entendit la voix qui l'appelait à se consacrer à l'Époux des vierges. Fidèle à la grâce, elle entra au monastère d'Albe, où elle prit le saint habit et fit profession. Béatrix de Jésus fut longtemps prieure de ce monastère, et l'on put admirer quels fruits de grâce et de sainteté produisait une âme cultivée autrefois par Térése. Le Seigneur voulut que le Carmel de Madrid jouît de l'exemple de ses vertus durant les dernières années de sa vie. C'est là que, pleine de jours et de mérites, elle vit la fin de son pèlerinage en l'année 1639. Au rapport des annalistes du Carmel, Béatrix de Jésus fut assistée à ses derniers moments par saint Joseph et par sainte Térése, et, après une longue extase, elle rendit son âme entre les bras de son Sauveur.

Jeanne de Ahumada et son époux terminèrent une vie consacrée au service du Seigneur par une mort précieuse devant lui. Ils avaient légué en mourant tous leurs biens aux carmélites d'Albe de Tormès. Aussi, à titre de bienfaiteurs insignes, furent-ils enterrés dans l'église de ce monastère. Dieu voulut qu'après leur mort ils eussent le bonheur de reposer dans le même sanctuaire que sainte Térése. Leur tombeau se trouve au fond de l'église, dans une chapelle latérale, en face de la porte d'entrée. Le jeune Gonzalve, qui avait d'abord été inhumé dans l'église de Saint-Pierre, fut transféré dans ce tombeau de famille. Son corps fut placé aux pieds de ceux de ses parents; sa tête repose sur son bras droit et regarde celles de son père et de sa mère. Voici l'inscription qu'on lit sur leur tombeau.

« Ici reposent Jean de Ovallé Godinez, doña Jeanne de Ahumada, sa femme, sœur de la sainte mère Térése de Jésus, et don Gonzalve, leur fils, lesquels laissèrent leurs biens à ce couvent, à la charge de deux messes par semaine et de deux fêtes par an, à perpétuité. Ce monument fut terminé en l'an 1594. »

· 1569. — 28 DÉCEMBRE. — VALLADOLID.

(Édition de Madrid, t. II, l. LXX. — *Acta*, p. 115, n° 472.)

A DOÑA INÈS NIETO, A MADRID.

Elle lui parle de la fidélité à Dieu dans la prospérité, et de la réception d'une fille dans un de ses monastères.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Madame!

Bien que je ne vous aie pas écrit plus tôt, vous pouvez être certaine que je ne vous ai point oubliée devant Notre-Seigneur dans mes pauvres prières, et que je prends une part bien sincère à votre bonheur. Plaise au divin Maître que vous en jouissiez pendant plusieurs années à son service! J'espère de sa bonté que ce bonheur ne vous empêchera en rien de lui être aussi fidèle qu'auparavant, malgré les obstacles que vous pourrez rencontrer. Toutes les choses que l'on appelle biens dans cette misérable vie ne sont que des misères. Ainsi, ce ne sera pas un petit avantage pour vous de vous être uniquement occupée de Dieu, durant les années qui viennent de s'écouler; vous apprécierez chaque chose à sa valeur, et vous n'accorderez point votre estime à ce qui passe si vite.

Mademoiselle Isabelle de Cordova a eu, durant plusieurs jours, des rapports avec la prieure de Valladolid, qui fait grande estime de sa vertu. C'est pourquoi j'ai tâché moi-même de trouver quelques moments pour lui parler. Elle me dit qu'elle est très-proche parente de M. Albornoz,

votre mari. Ce serait un motif pour moi de la recevoir ici. Mais comme ce monastère est à bâtir, il faudrait, Madame, si nous la recevons, qu'elle y contribuât par quelque aumône. Elle a ajouté que M. Albornoz lui avait promis des secours si elle voulait être religieuse ; j'ai répondu que je croyais qu'il les lui donnerait plus volontiers pour entrer ici que pour être religieuse autre part. Malgré tout mon désir de l'admettre sans la condition que je viens de dire, je ne le pourrais. D'abord doña Marie de Mendoza, notre fondatrice, ne l'agrèerait pas ; ensuite, dans le besoin où est cette maison, je lui ferais un véritable tort si, dans le grand nombre de filles qui demandent à entrer, je ne préférerais pas celles qui peuvent un peu nous aider.

Mademoiselle Isabelle m'a dit encore qu'elle avait du bien, mais qu'il était de nature à ne pouvoir être vendu. Si l'on pouvait trouver quelque expédient pour lui donner de l'argent comptant, quand même ce serait moins que ce que d'autres filles apporteraient, nous la recevions de préférence ; car je désire sincèrement faire tout ce qui peut vous être agréable, ainsi qu'à M. Albornoz, que j'estime, et aux prières duquel je me recommande. Dans les miennes, toute misérable que je suis, j'accomplirai ce que vous me commandez de faire.

Que Notre-Seigneur vous paye l'image ! Vous me la deviez bien. Faites-moi le plaisir de la garder jusqu'à ce que je la réclame et que je puisse en jouir ; ce sera lorsque je serai un peu plus fixée dans quelque'un de nos monastères que je ne suis maintenant. Veuillez, Madame, ne pas m'oublier dans vos prières, et daigne en retour le di-

vin Maître vous accorder tous les biens spirituels que je lui demande pour vous. *Amen.*

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la fête des Saints Innocents.

1570. — 17 JANVIER. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. I, l. XXX. — *Acta*, p. 10, n° 37; et p. 123, n° 511.)

A DON LAURENT DE CEPEDA, SON FRÈRE, EN AMÉRIQUE.

Elle le confirme dans le dessein où il était de repasser en Espagne, lui apprend l'état actuel de la réforme, lui donne des nouvelles de sa famille, lui rend compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avait envoyé, le console de la mort de sa femme, et l'entretient de plusieurs autres sujets.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon cher frère. *Amen.*

Je vous ai écrit par quatre voies différentes, et dans trois il y avait aussi une lettre pour don Jérôme de Cepeda; et comme il n'est pas possible que quelqu'une de ces lettres ne vous soit parvenue, je ne répondrai point dans celle-ci à tout ce que vous me dites dans la vôtre. Quant à la bonne résolution que Notre-Seigneur vous a inspirée, je me contenterai maintenant de vous dire que je lui en ai rendu grâce du meilleur de mon cœur. Votre projet de retour me paraît très-sage; car enfin, par les raisons que

vous me marquez, je comprends plus ou moins que vous pouvez en avoir d'autres.

J'espère que ce sera pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur et pour votre plus grand bien. On ne cesse de le prier pour vous dans toutes nos maisons, afin qu'il vous ramène heureusement dans votre patrie, puisque c'est votre intention de vous attacher à lui, et qu'il vous fasse prendre le parti le plus avantageux, tant pour votre âme que pour vos enfants.

Je vous ai déjà mandé que nous avons six couvents de religieuses de fondés, et deux de religieux ; ceux de religieux vont en toute perfection ; et quant à ceux de religieuses, ils sont tellement semblables à celui de Saint-Joseph d'Avila, qu'on dirait qu'ils ne font tous six qu'une même maison. Vous ne sauriez croire combien je suis encouragée de voir le zèle et la pureté avec lesquels Dieu est servi dans ces maisons.

Je suis présentement à Tolède : il y aura un an, la veille de Notre-Dame de mars, que j'y arrivai ; mais j'ai fait depuis un voyage dans une ville appartenant au prince d'Éboli, où il s'est fait une fondation de carmes réformés, et une autre de carmélites, qui réussissent assez bien. Je suis revenue ici pour achever de mettre en bon ordre la maison que nous y avons, qui, suivant les apparences, sera une des plus considérables de notre Ordre. Je me suis mieux portée cet hiver, ce que j'attribue à l'air de ce pays-ci qui est admirable. En vérité, si ce n'était que le lieu n'est pas convenable pour l'éducation de vos enfants, je serais tentée de vous inviter à venir vous y établir à cause de la douceur du climat. Mais vous trou-

verez des bourgs dans le territoire d'Avila, où vous pourrez vous retirer pendant l'hiver comme font beaucoup d'autres.

Pour mon frère Jérôme de Cepeda, je pense que si Dieu nous le ramène, il ne peut mieux faire pour sa santé que de venir demeurer ici. Tout est entre les mains de Dieu. Je crois qu'il y a quarante ans que ma santé n'a été aussi bonne qu'elle est à présent ; cependant je garde la règle comme les autres, et je ne mange jamais de viande hors les cas de grande nécessité.

J'eus quelques accès de fièvre quarte il y a un an ou environ, mais je ne m'en suis que mieux portée depuis. J'étais alors à Valladolid, occupée de la fondation d'un de nos monastères. Et j'y étais si bien traitée par les soins de madame Marie de Mendoza, veuve du secrétaire d'État Cobos, que j'en étais excédée. C'est une dame qui a bien de l'amitié pour moi. Je conclus de là, que Dieu nous envoie la santé ou la maladie selon qu'il juge que l'une ou l'autre est avantageuse à notre salut ; qu'il soit béni de tout. J'étais fort en peine de votre mal d'yeux, c'est quelque chose d'extrêmement incommode : Dieu soit loué de ce que cela va beaucoup mieux.

M. Jean de Ovallé vous a écrit qu'il était parti d'ici pour Séville ; un de mes amis l'avait si bien adressé, que, le même jour qu'il y arriva, il reçut l'argent. Cet argent a été apporté ici, et on le délivrera à la fin de ce mois de janvier. On a fait devant moi le compte des droits qu'il a fallu payer, vous le trouverez dans ce paquet. Ce n'est pas peu que j'aie été capable de cela ; mais il est bon que vous sachiez que, depuis qu'il a plu à Dieu de me charger de

l'établissement de nos maisons, qui sont les siennes, je suis tellement devenue femme d'affaires, que je sais présentement un peu de tout. Je suis charmée, par rapport à vous, de m'être mise au fait des affaires, parce que je regarde les vôtres comme étant celles de Dieu.

De peur que je ne l'oublie, le fils de Queto est mort tout jeune depuis ma dernière lettre. On ne peut compter sur rien dans la vie. Mon Dieu ! que je suis contente toutes les fois que je me rappelle combien vous êtes persuadé de cette grande vérité !

Je voudrais bien, quand j'aurai fini ce qui m'occupe ici, m'en retourner à notre maison d'Avila, par la raison que j'en suis toujours prieure, et que je crains de fâcher l'évêque, à qui j'ai de grandes obligations, ainsi que tout mon Ordre ; mais je ne sais ce que Dieu fera de moi, et si je ne serai pas obligée d'aller à Salamanque où l'on m'offre une maison pour fonder un monastère. Tous ces voyages me fatiguent beaucoup, mais nos monastères apportent tant de profits dans les lieux où ils sont établis, qu'on me fait une obligation de conscience d'en fonder autant que je pourrai ; et Dieu répand sa bénédiction sur mes travaux, de façon à m'animer et m'encourager de plus en plus.

J'ai oublié, dans mes précédentes lettres, de vous marquer les facilités que nous avons à Avila pour l'éducation de la jeunesse. Les pères jésuites y ont un collège où on enseigne la grammaire. Ils font aller leurs écoliers à confesse tous les huit jours, et ils en font des sujets si vertueux, qu'on ne peut assez en bénir Notre-Seigneur. Ils enseignent également la philosophie ; ensuite, pour la théologie,

on va en suivre les cours à Saint-Thomas¹. Ainsi, sans sortir d'Avila, on trouve dans ces deux maisons tout ce qu'on peut désirer, soit pour la vertu, soit pour les études. Le peuple même a tant de religion dans cette ville, que les étrangers en sont édifiés. On y est fort assidu à la prière; il y a beaucoup de confessions; et il n'est pas rare de trouver des séculiers qui mènent une vie très-parfaite; le bon François de Salcedo est de ce nombre.

Vous m'avez fait grand plaisir d'envoyer à Cepeda un aussi beau présent; il ne finit point de m'en marquer sa reconnaissance. C'est un vrai saint, et je ne crois pas lui rien prêter en lui donnant ce nom. Le vieux Pierre del Peso mourut il y a un an. Il avait fourni une belle carrière. Anne de Cepeda a été bien sensible à la libéralité que vous avez exercée envers elle; la voilà riche présentement avec les secours qu'elle reçoit d'ailleurs; car, comme c'est une bonne personne, beaucoup de gens lui font du bien. Il y a assez d'endroits où on pourrait la mettre sans son étrange humeur, qui la rend incapable de toute société. Dieu la mène par un chemin si singulier, que je n'ai jamais osé la prendre parmi nous. Ce n'est pas assurément qu'elle n'ait beaucoup de vertu, mais je vois que sa façon de vivre actuelle est celle qui lui convient; et je puis bien vous assurer qu'elle ne resterait pas avec madame Marie, ni avec personne. Je la trouve bien comme elle est. C'est une espèce d'ermite joignant l'austérité à la candeur.

Le fils de madame Marie, ma sœur, et de M. Martin

¹ Couvent des dominicains d'Avila.

de Guzman, a fait profession et avance à grands pas dans le chemin de la sainteté. Je vous ai déjà mandé la mort de madame Béatrix et de sa fille aînée.

Mademoiselle Madeleine, sa cadette, est pensionnaire dans un couvent ; je voudrais bien que Dieu l'appelât à la vie religieuse. Elle est on ne peut plus charmante ; il y a déjà plusieurs années que je ne l'ai vue. On parlait, ces jours passés, de la marier avec un homme veuf qui a un majorat. Je ne sais ce qui en sera.

Je vous ai aussi mandé, mon cher frère, combien le secours que vous avez fait passer à ma sœur était venu à propos. J'ai toujours admiré son courage et sa vertu dans les afflictions et l'indigence par lesquelles Dieu a voulu l'éprouver : sans doute il veut aujourd'hui la consoler. Pour moi, je n'ai besoin de rien, j'ai plus qu'il ne me faut ; ainsi, de tout ce que vous avez eu la générosité de m'envoyer, je lui en donnerai une partie, et j'emploierai le reste en d'autres bonnes œuvres, à votre intention.

Il faut pourtant vous dire qu'une partie de cet argent m'a fait grand plaisir, par rapport à certains scrupules que j'avais ; car, dans toutes ces fondations, il se présente souvent des difficultés à aplanir, que je ne manque jamais de communiquer aux plus habiles jurisconsultes que je puis trouver sur les lieux ; ç'a toujours été mon usage dans tout ce qui peut intéresser ma conscience ; et quoique je tâche d'être exacte, et que ce soit pour le bien de la chose, je me reproche néanmoins d'être quelquefois un peu trop généreuse pour les honoraires de ces consultations, ainsi que pour certaines petites choses que je juge à propos de donner. Ainsi donc, sous ce rapport, votre

argent m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'il m'a épargné l'ennui d'en emprunter ; quoique je n'eusse pas manqué de gens qui m'eussent ouvert leur bourse. Mais j'aime mieux garder ma liberté avec ces messieurs, afin de pouvoir leur dire ce que je pense. En vérité, le monde est si intéressé, que cela me donne de l'horreur pour l'argent ; aussi ne veux-je rien garder pour moi de celui-ci ; j'en donnerai quelque chose à l'Ordre, et je disposerai du reste avec liberté pour les usages que je viens de dire. Heureusement j'ai toutes sortes de permissions du père général et du père provincial, soit pour recevoir des religieuses, soit pour changer, soit même pour assister une maison du bien des autres.

Il faut que le monde soit bien aveugle et bien prévenu en ma faveur. Croiriez-vous (et je ne sais pas trop pourquoi) que mon crédit est si bien établi, qu'on me confie jusqu'à mille et deux mille ducats ? Ainsi, malgré toute l'horreur que j'ai maintenant pour l'argent et pour les affaires, Notre-Seigneur veut que je ne sois point occupée d'autre chose. Ce n'est pas là une petite croix : plaise au divin Maître, qu'en la portant je lui procure quelque gloire ! Ce qui me console, c'est que cela n'aura qu'un temps.

· Tout de bon, j'imagine que ce sera un grand soulagement pour moi de vous posséder ici. J'en reçois si peu de toutes les choses de la terre, que peut-être Notre-Seigneur veut-il que j'aie celui-ci, et que nous nous réunissions pour travailler ensemble à sa gloire et au salut des âmes. Je suis touchée plus que je ne puis vous le dire d'en voir tant qui se perdent, et vos pauvres Indiens me font une

peine extrême. Dieu veuille les éclairer. Il faut convenir qu'il y a bien de la misère par tout le monde, aussi bien ici que là-bas. J'ai occasion de voir différents pays et de parler à quantité de gens; et la plupart du temps, tout ce que je puis en dire, c'est que les hommes sont pires que des bêtes. Oui, il faut que nous n'ayons pas la moindre idée de la dignité de notre âme pour la dégrader au point que nous le faisons, par l'attachement aux choses méprisables de la terre. Prions Dieu qu'il nous éclaire.

Vous pourrez communiquer avec le père Garcia de Toledo, qui est neveu du vice-roi, et que je regrette beaucoup ici pour mes affaires; et même si vous aviez besoin du vice-roi, il est bon que vous sachiez que c'est un homme d'une éminente piété, et que les peuples de là-bas sont heureux qu'il ait accepté cette charge. Vous avez dû trouver une lettre que je lui écrivais, dans un de ces paquets où je vous ai envoyé des reliques pour porter sur vous dans le chemin. Je voudrais bien qu'elles vous fussent parvenues.

Je n'aurais pas cru être si longue; je souhaite de tout mon cœur que vous compreniez la grâce que le Seigneur vous a faite, en donnant une si belle mort à madame Jeanne votre chère femme. Nous avons bien prié Dieu ici pour elle, et on lui a fait un service dans chacune de nos maisons. J'espère qu'elle n'a plus besoin de prières, et que Dieu l'a déjà admise en sa gloire. Efforcez-vous, mon cher frère, de surmonter votre chagrin. Considérez qu'il n'appartient qu'à ceux qui ne croient pas à la vie éternelle de s'affliger si excessivement sur le sort de ceux qui vont en jouir en sortant des misères de cet exil. Mille compliments,

je vous prie, à mon frère don Jérôme de Cepeda. Cette lettre servira pour vous deux. J'ai bien de la joie d'apprendre qu'il prend des arrangements pour venir ici dans quelques années; si cela était possible, je voudrais bien qu'il ne laissât pas ses enfants là-bas. Mais si cela ne se peut, unissons-nous du moins en esprit ici-bas, et aidons-nous mutuellement, afin de nous voir à jamais réunis dans le ciel.

Il y a déjà beaucoup de vos messes de dites, et j'aurai soin de faire dire les autres. Je vous dirai que j'ai reçu une religieuse pour rien, et que je voulais lui donner jusqu'au lit, dans l'intention que Dieu vous fasse les grâces de revenir ici en bonne santé, vous et vos enfants. Embrassez-les pour moi. J'en reçois une autre de même à l'intention de don Jérôme. Et ce ne sont pas les seules; il me suffit qu'elles soient spirituelles. Notre-Seigneur prend soin de nous en amener d'autres qui nous apportent du bien, et tout s'arrange de cette façon. Il en est entré une à Medina qui a apporté huit mille ducats à la maison, et nous sommes sur le point d'en recevoir une ici qui en a neuf mille. Ce n'est pas que je leur aie rien demandé, ni à l'une ni à l'autre. Enfin, il s'en présente un si grand nombre, que c'est quelque chose d'étonnant; et il semble que, dès qu'une fille est parvenue à faire l'oraison, elle n'a plus, si je puis parler de la sorte, d'autre désir que de venir parmi nous. Nous ne sommes que treize religieuses dans chaque maison, et nous ne pouvons en recevoir davantage, parce que notre règle nous défend de rien demander à personne, et nous oblige à nous contenter, pour notre nourriture, de ce qu'on nous apporte au tour, qui est tou-

jours plus que suffisant. Je compte, mon très-cher frère, que vous aurez bien du plaisir à voir tout cela.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1570. — EN CARÈME. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. II, l. XV. — *Acta*, p. 10, n° 34.)

AU PÈRE ANTOINE DE SEGURA,

GARDIEN DES RELIGIEUX DÉCHAUSSÉS DE SAINT-FRANÇOIS DU COUVENT
DE CADAHALSO.

Elle lui reproche obligeamment son oubli, lui demande part à son souvenir devant Dieu, et lui parle de son neveu Jean de Jésus, qui est dans son ordre.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, mon cher père.

Quel peu de fond il y a à faire sur les choses de ce monde, et que je suis encore loin de le bien comprendre! Je parle de la sorte, parce que je n'aurais jamais pensé que vous oublieriez à ce point Tèrese de Jésus. C'est la proximité où nous sommes qui en est sans doute cause : en effet, vous avez été ici, et vous n'êtes pas venu donner la bénédiction à cette maison, qui est pourtant bien vôtre.

Le père Julien d'Avila vient de m'écrire que vous êtes gardien du couvent de Cadahalso, ce qui prouve encore que, pour peu que vous eussiez songé à moi, vous pouviez aisément avoir de mes nouvelles. Plaise au Seigneur

que vous ne m'oubliez pas de même dans vos prières, seul moyen de me faire supporter tout le reste! Quant à moi, je n'ai garde de le faire, quelque misérable que je sois.

Ce père me marque encore que mon neveu vous verra en passant. Obligez-moi, mon père, s'il n'est pas parti, de lui dire qu'il m'écrive une longue lettre sur ses dispositions intérieures et sur l'état de sa santé. Vu ces continuels voyages, où l'obéissance l'exerce, il doit être ou bien avancé ou bien dissipé. Dieu lui donne des forces! On en use avec lui comme j'avais pensé qu'on le ferait à l'égard d'une personne qui m'appartient de si près. Si vous jugez, mon révérend père, qu'il soit besoin de quelques recommandations auprès des supérieurs, ayez, s'il vous plaît, la bonté de m'en donner avis. Vous avez pour vous doña Marie de Mendoza et plusieurs personnes de distinction; ainsi il sera aisé d'obtenir par leur crédit qu'on le laisse quelque temps en repos.

Si jamais c'était votre chemin de passer par ici, sachez que vous devez une visite à cette maison. En tout cas, daigne le divin Maître nous acheminer vers le ciel! Ma santé est assez bonne, Dieu merci, et mes affaires vont assez bien. Je n'écris pas au père Jean de Jésus, ne sachant pas s'il est à Cadahalso. Notre-Seigneur le soutienne intérieurement! il en a bien besoin. Le père Barthélemi de Sainte-Anne sera à Paracuellos tout le carême avec doña Louise de la Cerda. Que le divin Maître demeure avec vous, mon révérend père!

Votre indigne servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

JEAN DE JÉSUS,

NEVEU DE SAINTE TÉRÈSE.

Il était fils de Marie de Cepeda, sœur de la Sainte, et de Martin de Guzman. Il était alors religieux dans l'ordre réformé de Saint-François. Il fut reçu au couvent d'Arenas, et, à l'exemple de notre Sainte, il prit avec l'habit de religion, le surnom de Jésus. Ce neveu vécut et mourut en saint religieux; et dans ses derniers moments, il eut le bonheur d'être assisté de sa sainte tante, déjà en possession de la gloire du ciel.

1570. — JUILLET. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. LIV. — *Acta*, p. 115, n° 471.)

A DIEGO DE SAN PEDRO DE PALMA.

Elle lui annonce qu'elle a donné le saint habit à ses filles, et lui dit qu'un des plus grands bonheurs pour un père en ce monde est d'avoir des filles qui soient les épouses de Jésus-Christ.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, Monsieur.

Sachant que depuis assez longtemps vos filles, nos chères sœurs¹, désiraient de prendre le saint habit de Notre-Dame et que vous n'y étiez point contraire, je me suis déterminée aujourd'hui à le leur donner, vu l'esprit de ferveur avec lequel elles me le demandaient. Je suis convaincue que Notre-Seigneur en tirera sa gloire.

Je vous supplie, Monsieur, au nom de la charité, de le

¹ Jeanne du Saint-Esprit et Agnès de Saint-Jean-Baptiste.

trouver bien, et de reconnaître la faveur insigne que le divin Maître vous a faite en vous donnant des filles qu'il choisit pour ses épouses. Quant à elles, elles sont très-heureuses ; leur unique souci est la peine de leurs parents. Pour l'amour de Notre-Seigneur, ne faites rien qui puisse inquiéter des âmes qui sont si bien dans leur état. Elles seront ici votre consolation, plus qu'ailleurs peut-être. Dès ce moment, comptez sur le dévouement et les prières de toutes celles qui habitent cette maison. Que Notre-Seigneur soit toujours dans votre âme et vous soutienne de sa main ! Ainsi soit-il.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1570. — AOUT. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. LIII. — *Acta*, p. 115, n° 471 ; et p. 116, n° 473 et 474.)

A DIEGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle lui demande de s'expliquer sur les messes qu'il voulait faire chanter dans l'église des Carmélites de Tolède.

JÉSUS.

Que Notre-Seigneur vous donne, Monsieur, sa divine grâce.

Je désirais beaucoup ces derniers jours de vous voir ; et c'est pour cela que je vous ai fait prier de venir. Mais, voyant que vous ne me faites pas cette charité et que le

moment de mon départ approche, je compte partir demain, j'ai voulu m'expliquer avec vous sur ce que j'avais commencé à vous dire l'autre jour au sujet des messes chantées les dimanches et fêtes. J'ai fait réflexion depuis que lorsque je vous en parlai, je n'y prenais pas garde de si près ; je ne pensais pas même alors qu'il fût nécessaire de s'en occuper, car j'étais convaincue que la fin que j'avais en vue avait été parfaitement comprise quand on avait passé l'acte : mais on me dit que je suis obligée à déclarer quelle fut cette fin.

Eh bien ! ce que je prétendis, ce fut que messieurs les chapelains fussent obligés à chanter les jours de fête. Quant à nous, nous le faisons alors en vertu d'une constitution ; mais je n'entendis nullement y obliger les religieuses, qui, d'après leur règle, peuvent à volonté chanter ou ne pas chanter. Et, quoique le chant soit prescrit par une constitution, ce n'est pas cependant chose qui les oblige sous peine d'aucune espèce de péché. Voyez vous-même, Monsieur, si je devais les y obliger ; je ne le ferais pour rien au monde. Rien de tel ne me fut demandé ni par vous ni par qui que ce soit. En m'exprimant comme je le fis, j'entendis que le chant aurait lieu pour notre commodité. Si en écrivant les conventions quelque erreur a été commise, il n'est pas juste de demander de force aux religieuses ce qui dépend de leur volonté. Et puisqu'elles sont disposées à vous faire plaisir et à chanter ordinairement les messes, je vous prie de trouver bon que, lorsqu'elles auront quelque empêchement, elles usent de leur liberté. Veuillez me pardonner, je vous prie, si je me sers d'une main étrangère pour

vous écrire. Les saignées m'ont affaiblie, et ma tête ne me permet pas de vous en dire davantage. Que Notre-Seigneur vous garde !

J'ai été fort contente de M. Martin Ramirez : Dieu veuille en faire son serviteur, et vous conserver vous-même pour le bien de tous ! Vous m'obligerez beaucoup, Monsieur, en vous expliquant sur ce qui regarde vos messes. Puisqu'on chante presque tous les jours sans qu'il y ait aucune obligation de la part des religieuses, il est raisonnable que vous nous enleviez ce scrupule, et que, sur un point de si peu d'importance, vous rendiez le contentement à ces sœurs et à moi-même ; car toutes nous avons un sincère désir de faire ce qui peut vous être agréable.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1570. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. I, l. XL. — *Acta*, p. 232, n° 1023.)

A MADEMOISELLE ISABELLE CHIMÈNE, A SÉGOVIE.

La Sainte la fortifie dans le dessein qu'elle avait de se faire carmélite, et lui donne son agrément.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, Mademoiselle, et vous fasse la grâce de comprendre combien vous êtes redevable au Seigneur ! C'est en éclairant votre âme de sa divine lumière qu'il vous a fait souhaiter d'échapper

aux grands périls qui vous environnent, je veux dire la jeunesse, la fortune et la liberté. C'est par sa miséricorde que la pénitence, la clôture et la pauvreté, qui d'ordinaire inspirent tant d'effroi, n'ont fait d'autre impression sur vous que de vous donner une haute idée des biens célestes et un souverain mépris pour les biens trompeurs et dangereux de ce monde : Dieu en soit béni à jamais ! Il ne m'en faut pas davantage pour me persuader que vous êtes un excellent sujet, que vous avez les qualités requises pour entrer dans notre saint Ordre, et que vous serez une digne fille de la sainte Vierge. Dieu vous fasse la grâce d'avancer toujours dans vos saints désirs et dans la pratique des bonnes œuvres, afin que je n'aie que des grâces à rendre au père Jean de Léon. Son témoignage me suffit, je n'ai pas besoin d'une plus ample information. J'ai tant de plaisir à penser que vous serez un jour une grande sainte, qu'avec la seule acquisition de votre personne je demeurerais très-satisfaite.

Je prie Dieu de vous rendre l'aumône que vous avez résolu de faire au couvent où vous entrerez. Elle est considérable, et c'est pour vous un grand motif de consolation de suivre si exactement le conseil du Seigneur, en vous donnant à lui sans réserve et tout ce que vous possédez aux pauvres, pour l'amour de lui. Il est vrai qu'à la vue de tant de grâces que vous avez reçues de sa miséricorde, vous ne pouviez moins faire pour lui marquer votre reconnaissance ; mais aussi c'est beaucoup faire que de faire tout ce que l'on peut, et vous pouvez compter que la récompense n'en sera pas petite.

Puisque vous avez vu nos constitutions et notre règle,

il ne me reste rien à vous dire, sinon que vous pouvez vous rendre dans celle de nos maisons qui vous conviendra le mieux, si vous persistez dans votre résolution. C'est le moins que je puisse faire pour le père Jean de Léon que de vous en laisser le choix. La vérité est que je serais charmée que vous prissiez l'habit dans le couvent où je serais, parce que j'ai grande envie de vous connaître. Mais je remets le tout entre les mains de Dieu, et le prie d'en ordonner pour sa plus grande gloire.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

ISABELLE CHIMÈNE.

Isabelle Chimène, dans le Carmel Isabelle de Jésus, ne tarda pas à prendre l'habit dans le couvent de Salamanque. Elle y était déjà en 1571. Ce fut elle qui chanta les couplets qui firent tomber sainte Térèse dans cette extase de douleur au sortir de laquelle elle composa le célèbre cantique connu sous le nom de *glose*.

Que muero porque no muero.
Je me meurs de ne point mourir.

Lorsque la Sainte passait par Salamanque, elle se plaisait à dire à la sœur Isabelle de Jésus : « Venez, ma fille, chantez-moi ces couplets. »

La sœur Isabelle eut le bonheur d'avoir pour maîtresse des novices la vénérable mère Anne de Jésus, qui devait plus tard établir les carmélites en France et dans les Pays-Bas. Sous une maîtresse si sainte, elle fit les plus rapides progrès dans les voies de Dieu. En 1574, sainte Térèse l'établit vice-prieure du couvent de Ségovie, et en 1580 elle la mit à la tête de celui de Palencia.

1571. — 5 FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS.

(Edition de Madrid, t. II, l. LXVIII. — *Acta*, p. 116, n° 475.)

A ALPHONSE RAMIREZ, A TOLEDE.

Elle parle de deux fondations qu'elle a faites ; loue la magnificence de l'église qu'il a fait bâtir, et traite de divers sujets détachés.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, Monsieur !

Si j'avais autant de loisir que vous en avez, vous recevriez plus souvent des lettres de moi que je n'en reçois de vous ; je suis du moins très-fidèle à vous recommander à Notre-Seigneur. Je serais, je vous l'avoue, très-sensible à votre silence, si par d'autres voies je n'avais souvent des nouvelles de votre santé. Je prie Notre-Seigneur de vous la conserver ainsi qu'à votre femme et à Diégo Ortiz, afin que vous puissiez jouir de cette église, qui, dit-on, sera si belle, et où le divin Maître doit recevoir tant d'honneurs. Qu'il soit loué à jamais !

Je me réjouis de ce que notre très-révérend père général a si heureusement terminé notre affaire : c'est un homme plein de sagesse et un saint ; Dieu nous le conserve ! Quelque envie que j'aie de me rendre à Tolède, il m'a été impossible de me donner cette consolation ; depuis que j'en partis, je n'ai pas eu un jour de repos et qui n'ait été traversé par bien des afflictions. Grâce à Dieu, deux monastères ont été fondés ; celui-ci est le moindre. Plaise à Notre-Seigneur qu'il lui en revienne quelque gloire !

Je ne comprends pas pourquoi on ne porte pas le corps de feu M. Martin Ramirez dans la nouvelle église, car je désire qu'il y soit inhumé. Faites-m'en savoir, je vous prie, la raison, et si ce que nous avons concerté ensemble a été exécuté. Que de fois j'ai pensé à vous à l'occasion des arrangements à prendre dans ces fondations, et que de fois je vous ai béni en me rappelant que chez vous une parole donnée même en riant était chose faite ! Que le ciel vous garde de longues années, et m'accorde la consolation de jouir de votre présence, car je vous aime sincèrement dans le Seigneur.

M. Ortiz me ferait bien du plaisir de m'écrire quelquefois et de me donner de vos nouvelles : s'il n'avait pas envie de le faire, ayez, s'il vous plaît, la bonté de l'y engager. Permettez-moi aussi de l'assurer de mes respects, et de marquer à madame votre femme combien je l'honore. Je chéris vos petits anges ; je souhaite qu'ils soient tous de grands saints, surtout celui qui a les droits de patronage dans notre monastère.

J'oubliais de vous dire que M. d'Ovallé vous offre ses très-humbles respects ; il ne cesse de parler à tout le monde de l'obligation qu'il vous a. Et moi, que ferai-je donc ? Je prie Notre-Seigneur de vous conserver, de vous soutenir toujours de sa main, et de vous combler d'autant de grâces que je vous en souhaite.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 5 février.

Je ne vous dis rien, Monsieur, du plaisir que vous me

faites de prendre tant de soin de la mère Isabelle de Saint-Paul. Les obligations que je vous ai sont telles, qu'il ne me reste qu'à prier le Seigneur de les reconnaître et de m'acquitter envers vous. C'est une grande aumône que vous faites. Que Dieu soit béni de tout !

Obligez-moi de dire à M. Diégo Ortiz qu'il n'oublie pas de faire placer la statue de saint Joseph à la porte de l'église.

1571. — 29 MARS. — SALAMANQUE.

(Edition de Madrid, t. II, l. LXV. — *Acta*, p. 129, n° 540.)

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle parle du monastère des Carmélites de Tolède ; elle félicite les fondateurs de l'église qu'ils ont fait bâtir, et leur témoigne la plus vive reconnaissance.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours dans votre âme, et vous paye de la charité et de la faveur que vous me faites par votre lettre !

Croyez que ce ne serait pas temps perdu de m'écrire plus souvent ; car par là nous pourrions nous animer mutuellement au service de Notre-Seigneur. Ce divin Maître sait combien je désire de me rendre à Tolède, et l'empressement que j'ai de conclure au plus tôt l'achat d'une maison à Salamanque, achat qui me donne une peine extrême, quoiqu'il y ait dans cette ville un grand nombre de maisons qui ne sont point fort chères. C'est pourquoi

j'espère que Notre-Seigneur me fera la grâce de terminer bientôt cette affaire. Si elle ne dépendait que de moi, elle serait déjà finie, et je me ferais un vrai plaisir de m'en aller incessamment voir M. Ramirez. Je lui offre, en attendant, mes respects, ainsi qu'à doña Francisca Ramirez.

Je conçois quelle consolation vous éprouvez tous à la vue de votre chère église, car les nouvelles que j'en reçois m'en causent à moi-même une très-grande. Que Notre-Seigneur vous en laisse jouir durant longues années, et qu'il lui en revienne toute la gloire que je souhaite! Pour vous, Monsieur, laissez faire le divin Maître, et ne veuillez pas ainsi que l'édifice soit terminé tout d'un coup. Je regarde comme une grande faveur qu'en deux ans il soit si avancé.

Je ne sais ce qu'on m'écrit d'un certain procès, contre le curé et les chapelains de Sainte-Juste sans doute. Je vous prie de me faire savoir ce qui en est. Si je n'écris pas à M. Ramirez, c'est que je ne vois pas de motif de le fatiguer, attendu que je vous écris. Ne pouvant reconnaître tout ce que je vous dois à l'un et à l'autre, je supplie Notre-Seigneur d'acquitter ma dette, et de vous garder longues années. Je souhaite ardemment que tous vos petits anges soient un jour de grands saints, principalement mon patron, car nous avons un vrai besoin qu'il le devienne. Quant à vous, Monsieur, que Notre-Seigneur vous soutienne toujours de sa main! *Amen.*

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 29 mars.

1571. — 16 AVRIL. — SALAMANQUE.

(Edition de Madrid, t. IV, frag. 4. — *Acta*, p. 566, n^{os} 99 et 100.)

A UN DE SES CONFESSEURS.

Elle lui raconte comment la peine de se sentir encore enchaînée loin de son Dieu dans cet exil avait transpercé son âme et l'avait fait entrer dans une extase de douleur.

JÉSUS.

Je me trouvai tout hier dans une grande solitude, et si j'excepte le moment où je communiai, une aussi grande solennité que celle de la Résurrection ne me fit ressentir rien de particulier. Le soir, tandis que j'étais avec les sœurs réunies, on chanta quelques couplets sur la peine qu'il y a à vivre sans Dieu ¹. Comme je sentais déjà cette peine, ce chant produisit sur moi un tel effet, que mes mains commencèrent à devenir roides. C'est en vain que je voulus résister. De même que je sors de moi par les ravissements de joie, de la même manière l'âme entre en extase par l'excès de la peine et demeure hors d'elle-même. Jusqu'à ce jour, je ne l'avais point compris; il me semblait que, depuis quelques jours, les transports que j'éprouve étaient moins impétueux que de coutume, et il

¹ La sœur qui les chanta était Isabelle de Jésus, dans le siècle Isabelle Chimène, à laquelle est adressée la vingt-sixième lettre.

Ce fut au sortir de cette extase de douleur que sainte Tèreise composa le célèbre cantique connu sous le nom de *glose*, et qui commence par ces mots : *Que muero porque no muero*; « Je me meurs de ne point mourir. » C'est une fidèle peinture du martyre qu'elle venait d'éprouver. Nous avons donné la traduction de ce cantique à la fin du premier volume des *OEuvres de sainte Tèreise*.

me semble maintenant que la cause est ce que je viens de dire; je ne sais si cela peut être. Auparavant, la peine n'était pas assez intense pour me faire sortir de moi; et comme elle est si intolérable, et que j'avais l'usage de mes sens, elle me faisait jeter de grands cris, sans qu'il me fût possible de m'en défendre. Maintenant, comme elle est devenue plus intense, elle va jusqu'à transpercer mon âme, et je comprends mieux le martyre qu'endura la très-sainte Vierge. Mais jusqu'à ce jour, je le répète, je n'avais pas su ce qu'était un transpercement. Mon corps en est resté si brisé, qu'aujourd'hui même je n'écris ceci qu'avec beaucoup de peine; les mains demeurent comme disloquées et en proie à la douleur.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1571. — 27 MAI. — SALAMANQUE.

(Edition de Madrid, t. II, l. LXVI. — *Acta*, p. 129, n° 541.)

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Elle répond, avec des sentiments admirables de sagesse et de religion, à une lettre désobligeante, et traite de plusieurs difficultés.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur!
Amen.

Vous me faites tant de faveur et de charité en voulant bien m'écrire, que, quand votre dernière lettre aurait renfermé encore plus de rigueur, je ne laisserais pas d'en

être très-reconnaissante, et de me croire obligée de nouveau à vous servir.

Vous m'avez écrit, dites-vous, la lettre que le père Mariano m'a remise, pour me faire comprendre combien ce que vous souhaitez est raisonnable. Je vous déclare, Monsieur, que je n'ai nul dessein de me justifier. Vos raisons sont si bonnes, et vous savez si bien les faire valoir, que celles que je pourrais vous opposer n'auraient que peu de force. Je ne prétends donc pas me défendre avec des raisons ; je suis résolue, ma cause étant si peu soutenable, de prendre le parti de demander un arbitre, et je n'en désire point d'autre que vous-même. Je vous supplie seulement de vouloir vous souvenir que vous êtes plus obligé de protéger des filles orphelines et mineures que de simples chapelains, puisque le monastère et les chapelles vous appartiennent également. J'ose même avancer que les religieuses qui habitent le monastère vous sont bien plus dévouées que les ecclésiastiques, qui, comme vous l'avez remarqué, ont souvent plus d'envie d'être à la fin de la messe qu'ils commencent, que de la dire avec la ferveur qu'exige d'eux une action si sainte.

Quelle obligation ne vous ai-je point, Monsieur, de ce que vous avez consenti à ce qui est réglé touchant l'heure de vêpres ! J'y suis d'autant plus sensible, qu'il ne serait pas en mon pouvoir, malgré tout mon désir de vous être agréable, de changer cet ordre. J'envoie votre lettre à la mère prieure, et je lui écris de faire à l'égard du reste tout ce que vous lui ordonnerez. Je me plais à croire qu'il nous sera plus avantageux de remettre tous nos intérêts entre vos mains et celles de M. Ramirez. Veuillez donc en

délibérer avec lui et décider. Permettez-moi de l'assurer ici de mes respects, et de lui marquer la peine que j'ai ressentie de sa douleur de côté. Nous n'avons pas manqué de demander au Seigneur sa guérison, et de le prier de vous conserver vous et tous vos petits anges un grand nombre d'années. Dieu veuille que ces chers enfants soient un jour de grands saints.

Voici, à mon gré, ce qui ferait un tort notable aux religieuses et serait un poids pour elles : c'est que les jours où quelqu'un ferait célébrer une fête, surtout avec sermon, la messe chantée eût lieu avant notre messe conventuelle ; je ne vois pas comment cela pourrait s'arranger. Il vous importe peu, je pense, qu'en pareil cas la fête se célèbre à notre messe conventuelle, et qu'un peu avant le chapelain dise la sienne à voix basse ; ces jours, du reste, seraient en petit nombre. Veuillez céder en quelque chose et me faire ce plaisir, quand même ce serait un jour de fête ; j'en excepte celles que vous-même vous faites célébrer. Au fond, ceci est de peu de conséquence pour vous, et c'est un acte de charité envers les religieuses ; c'est leur rendre un vrai service et m'obliger infiniment moi-même.

Depuis le départ de la lettre au père général, j'ai fait réflexion qu'elle était inutile. Tout ce que le père visiteur aura réglé demeurera beaucoup plus solidement établi : c'est comme si le souverain pontife le réglait lui-même ; et il n'y a ni général, ni chapitre général qui puisse le défaire. C'est un homme d'une sagesse et d'une science consommées, vous serez enchanté de traiter avec lui ; il doit aller cet été visiter le monastère de Tolède, et j'espère qu'alors il réglera tout au gré de vos désirs ; je le lui

demanderais instamment ici avant son départ. Enfin j'adopte à l'avance tout ce qui vous paraîtra plus sûr, et souhaite sincèrement vous faire plaisir en tout ce qui dépendra de moi ; je regrette de n'être pas auprès de vous pour vous exprimer de vive voix combien je vous suis dévouée. Je me recommande beaucoup aux prières de madame Françoise Ramirez. Je suis à présent sans fièvre, grâce à Dieu. Vous pouvez m'écrire tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en fâcherai point, connaissant la bonne intention que vous avez en me le disant. Je n'aurais qu'une peine, ce serait de vous en donner, ou que vous en eussiez de la part de mes filles ; je ne le voudrais pour rien au monde. Quant à ce que vous m'avez écrit et ce que vous pourrez encore m'écrire, soyez persuadé que vous ne m'avez fait et que vous ne me ferez jamais le moindre tort. Que Notre-Seigneur vous accorde autant de biens spirituels que je lui en demande pour vous, et qu'il vous tienne toujours de sa main !

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

1574. — MEDINA DEL CAMPO.

(édition de Madrid, t. III, l. 44. — *Acta*, p. 129, n° 541.)

AU CONFESSEUR D'UN DE SES COUVENTS,

PROBABLEMENT DE CELUI DE VALLADOLID.

La Sainte lui recommande une religieuse. Elle se plaint de ce que Notre-Seigneur ne lui laisse pas éprouver assez les effets de la pauvreté. Elle fait l'éloge de la sœur Béatrix, et dit comment une portière doit se comporter au tour.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Voyez, je vous prie, un de ces jours celle qui a récemment pris le voile, parlez-lui bien à loisir, et dites-lui de me recommander à Notre-Seigneur, ainsi que les affaires de l'Ordre. Que le divin Maître la rende bien sainte, de même que doña Catherine ! Saluez-les de ma part.

C'est une étrange mortification pour moi de voir le genre de notre pauvreté, et que nous soyons si bien traitées. Les religieux le diront ; et, de fait, nous le sommes quant à la nourriture. La maison est belle et bien accommodée. Il manque quelques petites choses, mais je crains que tout ne nous abonde. On nous donne beaucoup, et nous l'envoyons aux religieux.

Je crois que Béatrix, à l'avancement spirituel de laquelle vous travaillez avec tant de soin, vous fera honneur. C'est une grande consolation pour moi d'apprendre de vous et de la mère prieure qu'elle ne vous cause aucune peine. La prieure me marque qu'au tour elle parle peu. Dites-lui que j'ai oublié de lui dire que c'est moi qui le

lui ai recommandé, parce que c'est une grande vertu pour les portières de nos maisons. Ici, j'ai prescrit à Alberte, qui l'est, de ne dire mot, mais d'écouter et de répondre ; et si on lui dit ou demande autre chose, elle dit qu'elle n'a pas la permission de parler. Par là, elles édifient bien plus qu'en parlant beaucoup. Par bonheur, le courrier me laissant libre aujourd'hui, j'ai pu écrire une longue lettre à la mère prieure ; aussi elle vous dira ce qui ne se trouve pas dans celle-ci. Je termine en vous priant de m'écrire de temps en temps, car vos lettres me donnent une grande consolation. Que Dieu vous donne celle que je vous désire ! *Amen.*

Votre indigne servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1571. — VERS LA FIN D'OCTOBRE. — AVILA.

Discours de la Sainte aux religieuses du monastère de l'Incarnation d'Avila.

En 1571, le père Pierre Hernandez, visiteur apostolique de l'ordre des Carmes pour la Castille, souhaitant rétablir une régularité parfaite dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, crut que le meilleur moyen était d'en confier pendant trois ans le gouvernement à la Sainte. Il la nomma donc prieure de sa propre autorité. Ce choix déplut vivement à plusieurs religieuses. La Sainte, la première fois qu'elle tint chapitre, parla en ces termes à la communauté :

MESDAMES, MES MÈRES ET MES SŒURS,

Notre-Seigneur, par l'ordre de nos supérieurs, m'a envoyée dans cette maison pour remplir l'office de prieure.

J'étais aussi éloignée de penser à cette place que de la mériter. J'en ai même ressenti beaucoup de peine, tant parce que je ne pourrai la remplir dignement, que parce qu'en m'y nommant on vous a privées de la faculté d'en élire une qui fût à votre gré, et qu'au lieu d'être à votre tête je ferais beaucoup mieux d'imiter la moindre d'entre vous. Je ne viens ici, et j'espère que Notre-Seigneur m'en fera la grâce, que pour vous servir et vous consoler autant qu'il me sera possible ; car, pour tout le reste, il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit capable de me donner des leçons de vertu et de me corriger de mes défauts. Ainsi, mesdames, indiquez-moi ce que je pourrai faire pour le bien de chacune en particulier. Fallût-il donner mon sang et ma vie, je les donnerais de grand cœur.

Je suis fille de cette maison et votre sœur ; je connais le caractère et les besoins de toutes, ou du moins de la plus grande partie d'entre vous. Vous n'avez donc pas de motifs de regarder comme étrangère une personne qui vous appartient à tant de titres.

Ne prenez pas d'ombrage de mon autorité ; car, quoique j'aie vécu depuis quelques années avec les Carmélites de la réforme et que je les aie gouvernées, je sais, par la grâce de Dieu, comment il faut se conduire avec celles qui ne le sont pas. Mon unique désir est que nous servions toutes Notre-Seigneur avec suavité, et que le peu qu'exigent de nous notre règle et nos constitutions nous le fassions par amour pour cet adorable Maître et par reconnaissance pour les grands bienfaits dont il nous a comblées. Je connais notre faiblesse, je sais qu'elle est grande ; mais si nous n'atteignons pas par nos œuvres à ce que le Seigneur

demande de nous, nous tâcherons de le faire par nos désirs ; il est miséricordieux, et il fera sûrement par sa grâce que nos actions répondent peu à peu à notre bonne volonté.

Ce discours gagna tous les cœurs. Pendant les trois années que la Sainte gouverna son ancien couvent, elle eut la consolation d'y voir régner la régularité et la ferveur. Elle fut admirablement secondée par saint Jean de la Croix, qu'elle avait demandé pour confesseur des religieuses.

1572. — 4 FÉVRIER. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. 52. — *Acta*, p. 133, n° 560.)

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

La Sainte lui rend compte de sa maladie et lui parle de quelques affaires.

JÉSUS.

Que ce bon Maître soit avec vous, ma chère sœur !

On dirait que vous êtes dans l'autre monde, aussitôt que vous êtes à Albe. Dieu me délivre de ce pays, et de celui-ci aussi, pourrais-je ajouter. Car, dès mon arrivée en quelque sorte j'ai eu si peu de santé, que de peur de vous affliger en vous l'apprenant, j'ai mieux aimé me priver de la consolation de vous écrire. La fièvre me prit un peu avant Noël avec un fort grand mal de gorge, qui m'obligea de me faire saigner deux fois et de me purger ensuite. Cette fièvre s'est changée en fièvre quarte quelques jours avant

la fête des Rois. Elle n'est cependant pas accompagnée de dégoût pour la nourriture. Ainsi, les jours où je ne l'ai pas, je vais avec les autres au chœur et au réfectoire. Il me vient souvent en pensée que cette maladie ne sera pas longue. Comme je vois les bénédictions que Notre-Seigneur verse dans cette maison ¹ et les progrès spirituels des religieuses, je fais effort pour ne garder jamais le lit, si ce n'est quand j'ai la fièvre ; le frisson commence à deux heures, mais il n'est pas violent, et la fièvre dure toute la nuit. Pour le reste, je vais bien, mais avec tant d'occupations et de croix, que je ne sais comment j'y puis résister. La plus rude de toutes est celle des lettres. Seulement pour les Indes j'ai écrit quatre fois, voulant profiter du départ de la flotte. Je ne sais comment vous songez si peu à moi en me voyant ainsi accablée. J'attendais tous les jours M. Jean de Ovallé, dont on m'annonçait l'arrivée. Je regardais comme une chose très-importante qu'il fit un voyage à Madrid, afin d'expédier à mon frère ce qu'il nous prie de lui faire parvenir, et voilà qu'il n'est plus temps. Que peut-on penser d'une pareille conduite ? Il semble que l'on voudrait que toutes choses se fissent sans se remuer. Certainement, cela ne saurait paraître bien.

On m'a dit que monsieur votre mari et don Grégoire de Ovallé sont ceux qui s'opposent à ce qu'on cède à notre monastère d'Albe le terrain d'une petite rue. Je ne puis le

¹ Le monastère de l'Incarnation d'Avila.

Le père Hernandez, visiteur apostolique de l'ordre des Carmes pour la Castille, avait nommé la Sainte prieure de ce monastère, au mois d'octobre 1571.

croire. Je ne voudrais pas voir commencer les contestations : ce serait mal et un grand déshonneur pour ces messieurs d'en avoir avec des femmes, y eussent-elles donné sujet, spécialement quand c'est chose qui me touche. Ils auraient d'autant plus tort, que les religieuses, j'en suis sûre, n'ont jamais eu dessein de leur donner le moindre déplaisir. S'il y a à craindre, c'est pour elles ; car leur trop grande simplicité pourrait leur nuire. Faites-moi le plaisir de me dire ce qui en est ; mais, je le répète, je me plais à croire que ce sont là de fausses nouvelles.

Quant à ma maladie, ne vous en affligez point, je crois que ce ne sera rien. Du moins ne m'empêche-t-elle pas, avec un peu d'effort, de m'acquitter de la plupart de mes obligations. Je vous regrette bien ici, et je me trouve bien seule. Tâchez de m'envoyer un peu d'argent qui me serait nécessaire, car de cette maison je ne prends que le pain. Mes respects à ces messieurs. Dites à Béatrix que je serais heureuse de l'avoir ici avec moi. Je sais que Gonzalve se porte bien ; que Dieu le garde ! Augustin de Ahumada est avec le vice-roi, à ce que me mande le père Garcia de Tolédo. Mon frère Laurent a marié très-avantageusement deux de ses nièces ; il a voulu les établir avant son départ. Minuit sonne, je suis bien fatiguée, ainsi je ne vous en dis pas davantage.

Tout à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'était hier Saint-Blaise et avant-hier la Purification de la très-sainte Vierge.

1572. — 7 MARS. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. III, l. 6. — *Acta*, p. 130, n° 545 ; p. 133 et 134, n° 560 et 561.)

A DOÑA MARIE DE MENDOZA,

FONDATRICE DU MONASTÈRE DES CARMÉLITES DE VALLADOLID, A VALLADOLID.

Souffrances de la Sainte. — Ferveur du monastère de l'Incarnation. — Raïsons pour lesquelles doña Marie de Mendoza ne doit pas insister pour la réception d'une prétendante qu'elle proposait.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, Madame! *Amen*.

J'ai bien souvent pensé à vous pendant ce temps si rigoureux ; je craignais qu'il ne vous fût nuisible, et il me semble que ma crainte n'était que trop fondée. Béni soit Dieu de ce que nous verrons un jour cette éternité qui ne connaît point les changements de temps ! Plaise à la divine Majesté que nous passions le temps de cette vie de manière à mériter de jouir d'un si grand bonheur ! Pour moi, ce pays-ci m'a tellement éprouvée, qu'il ne semblait plus être mon pays natal. C'est à peine si j'ai eu un mois et demi de santé, et cela au commencement, parce que Notre-Seigneur voyait que, sans quelques forces, je n'aurais pu rien faire pour cette maison. Maintenant, c'est cet adorable Maître qui fait tout. Pour moi, je ne suis occupée qu'à me soigner, surtout depuis qu'à ma fièvre quarte sont venues se joindre, il y a trois semaines, une douleur de côté et une esquinancie. Ce serait assez d'un seul de ces maux pour me donner la mort si Dieu le permettait, mais aucun, hélas ! ne paraît devoir devenir assez intense pour me

procurer ce bonheur. Grâce à trois saignées, je suis mieux. Les fièvres quartes m'ont quittée ; mais j'ai une autre fièvre qui ne me quitte jamais ; ainsi je prendrai demain un remède pour la combattre. Je commence à me fatiguer de me voir si inutile ; car, hors les quelques pas que je fais pour aller à la messe, je ne sors plus de mon coin, et je n'en aurais pas la force. Un mal de dents que j'ai depuis un mois et demi est encore ce qui me fait le plus souffrir.

Je vous raconte tous ces maux, Madame, afin que vous m'excusiez de ne vous avoir pas écrit, et afin que vous voyiez les grâces que le Seigneur m'accorde en me donnant ce que je ne cesse de lui demander. Il me semblait impossible, je vous assure, quand je vins ici, de soutenir avec si peu de santé et un naturel si faible un travail si grand. Car, outre le gouvernement de ce monastère, je devais m'occuper des affaires des maisons de notre réforme et de beaucoup d'autres choses encore, en sorte que j'étais accablée. Dieu, pour me montrer que l'on peut tout en lui, ainsi que saint Paul le dit, me laisse ainsi constamment avec peu de santé, et malgré cela je viens à bout de tout faire ; par moments, je ris de moi-même. Quelquefois aussi le divin Maître me laisse sans confesseur, et tellement seule que je n'ai personne pour me conseiller ou me soulager, et qu'il me faut bien regarder à tout ce que je fais. A la vérité, pour le soin de ma santé, rien ne me manque ; on est plein de charité et d'attentions pour moi ; et les habitants de la ville me font tant d'aumônes que je ne suis à charge à la maison que pour la nourriture, ce que je voudrais encore lui épargner. Il ne nous reste presque plus rien de ce que nous a donné doña Madeleine ; avec

cette aumône et celle qui nous est venue de vous et de quelques autres personnes, nous avons donné jusqu'à ce moment un repas aux religieuses qui étaient les plus pauvres. Comme je les vois maintenant si paisibles et si bonnes, il m'est pénible de les voir souffrir. Quand je dis qu'elles sont paisibles, c'est la pure vérité. Je ne saurais trop bénir Notre-Seigneur du changement qu'il a opéré en elles. Les plus difficiles sont celles qui sont maintenant les plus contentes et le mieux avec moi. Durant ce carême, aucune d'entre elles, pas même pour raison de pauvreté, ne sortira pour aller visiter ni hommes ni femmes, et c'est beaucoup pour cette maison. Elles se soumettent à tout avec une grande paix. En vérité, il y a ici de grandes servantes de Dieu ; et presque toutes font de grands progrès dans les voies de la perfection. C'est ma prieure ¹ qui fait ces merveilles. Et afin qu'il n'y ait aucun doute là-dessus, Notre-Seigneur a voulu que je fusse dans un état tel, qu'il semble que je ne sois venue ici que pour abhorrer la pénitence et flatter mon corps.

Maintenant, pour qu'aucun genre de souffrance ne me manque, la prieure de votre maison de Valladolid m'écrit que vous voulez, Madame, y faire recevoir une religieuse, et que vous êtes, à ce qu'on lui a dit, fâchée contre moi parce que je n'ai pas voulu l'admettre. Elle me prie de lui envoyer la permission de la recevoir, ainsi qu'une autre postulante présentée par le père Ripalda. J'ai pensé que l'on a trompé la prieure, et j'aurais bien de la peine s'il était vrai que vous fussiez fâchée contre moi ; car enfin vous pouvez et me reprendre et me commander. Je ne

¹ La très-sainte vierge, à qui elle avait remis les clefs du couvent.

puis croire que vous soyez indisposée contre moi sans me le dire, et vous aurez sans doute fait semblant de l'être, uniquement pour vous tirer d'embarras. S'il en était ainsi, j'en serais bien consolée. Avec les pères de la Compagnie je sais très-bien m'entendre ; et certes, quant à eux, jamais ils ne prendraient, pour me faire plaisir, un sujet qui ne conviendrait pas à leur ordre. Si c'est une pensée arrêtée chez vous de faire recevoir cette personne, je n'ai plus rien à dire ; il est clair que vous pouvez commander dans cette maison et dans toutes les autres, et vous pouvez compter sur mon obéissance. J'enverrai demander l'autorisation du père visiteur ou du père général, parce qu'il est contraire à nos constitutions d'admettre une postulante qui ait un pareil défaut. Je n'ai pas le pouvoir d'en dispenser ; il n'y a qu'un de ces deux supérieurs qui puisse le faire. En attendant, qu'elle apprenne à bien lire le latin, attendu que la règle ordonne qu'on n'en reçoive aucune qui ne le sache bien lire.

Pour la décharge de ma conscience, et après avoir recommandé la chose à Notre-Seigneur, je ne puis m'empêcher de vous dire, Madame, ce que je ferais en pareil cas. Je parle, je le répète, dans la supposition qu'il n'y ait pas chez vous une volonté arrêtée de faire recevoir cette personne, car alors, pour ne pas vous indisposer, je me soumetts à tout, et je ne vous en parle plus. Je vous supplie seulement d'y bien réfléchir, et de chercher davantage l'intérêt de votre maison ; car lorsque vous verriez qu'elle ne va pas très-bien en tout, vous en auriez de la peine. Dans un monastère où il y a un grand nombre de religieuses, on supporte plus facilement un défaut quelconque ;

mais dans le vôtre, où elles sont en si petit nombre, il faut que toutes soient bien choisies. J'ai toujours remarqué que c'était votre intention, et j'en étais tellement convaincue, que, quoique je trouvasse des sujets pour toutes les maisons, je n'ai osé en envoyer aucun dans la vôtre, parce que je n'ai rencontré personne qui réunit toutes les qualités que je désire dans les religieuses de votre couvent. Ainsi, à mon jugement, aucune de ces deux postulantes ne doit être reçue chez vous ; je ne vois en elles ni assez de sainteté, ni assez de force d'âme, ni assez de prudence, ni assez de talents pour que la maison puisse y gagner. Et puisqu'elle doit y perdre, pourquoi, je vous prie, voudriez-vous qu'on les reçût ? Pour les placer, il y a assez d'autres monastères où, comme je l'ai dit, les religieuses étant en grand nombre, certaines choses se supportent plus facilement. Mais pour le vôtre, Madame, il faudrait que chacune de celles qu'on y reçoit fût capable d'être prieure et de remplir quelque emploi que ce fût.

• Pour l'amour de Notre-Seigneur, réfléchissez-y bien, Madame, et songez qu'on doit toujours plus regarder le bien général que le bien particulier. Considérez que vos religieuses sont dans une étroite clôture, qu'elles doivent passer leur vie ensemble, supporter mutuellement leurs défauts, endurer en outre tout ce que l'ordre a de pénible ; et ce qu'il y a de plus pénible pour elles, c'est de se tromper dans l'admission d'un sujet. Ainsi, Madame, veuillez les favoriser en cette circonstance, et ajoutez ce nouveau bienfait à tous les autres. Si vous le trouvez bon, abandonnez-moi cette affaire : comme je l'ai dit, je m'arrangerai avec les personnes. Si cependant vous persistez

à vouloir cette réception, vos ordres, je le répète, seront exécutés ; mais s'il y a des suites fâcheuses, vous en aurez la responsabilité. Quant à la prétendante que présente le père Ripalda, elle ne me paraît pas mal pour un autre de nos monastères ; mais le vôtre commence, et il ne faut pas ternir l'éclat de ses commencements. Que Notre-Seigneur en ordonne pour sa plus grande gloire et qu'il vous éclaire, afin que vous fassiez ce qui convient ! Qu'il vous conserve de longues années, comme je l'en supplie ! car pour être plus malade, je n'en suis pas moins fidèle à prier pour vous.

J'offre mes très-humbles respects à madame la duchesse, à doña Béatrix, et à mesdames la comtesse et doña Éléonore. Écrivez-moi, Madame, ou plutôt commandez-moi tout ce que vous désirez que je fasse ; en mettant tout sur votre conscience, je crois que la mienne est en sûreté. Certes, je ne pense pas faire en cela peu de chose ; car parmi toutes nos religieuses il ne s'en trouve pas une qui ait un défaut aussi notable que cette prétendante, et, si j'étais libre, je ne la recevrais pour rien au monde. Elle sera, à mon jugement, un continuel sujet de mortification pour les sœurs, attendu qu'elles sont pour ainsi dire toujours ensemble ; et comme elles s'aiment tant, elles ne pourront jamais la voir sans un sentiment de peine. Il suffit qu'elles aient la bonne Madeleine, et plutôt à Dieu que sous le rapport de l'extérieur votre prétendante fût comme elle !

Votre indigne servante et sujette,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Le 7 mars.

La mère sous-prieure vous offre ses très-humbles respects, je m'entends fort bien avec elle.

1572. — 27 SEPTEMBRE. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. III, l. 36. — *Acta*, p. 133, n° 560.)

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

La Sainte lui dit qu'aussitôt qu'elle aura des nouvelles de don Laurent de Cepeda, elle les lui transmettra. — Elle blâme les jeûnes de la prieure d'Albe. — Elle promet d'obliger de tout son pouvoir une personne que sa sœur lui recommande. — Éloge du père Jean de la Croix, alors confesseur du couvent de l'Incarnation.

JÉSUS

soit avec vous, ma chère sœur !

Béni soit Dieu de la guérison de M. Jean de Ovallé ! quant à la faiblesse qui lui reste, elle passera. Les fièvres tierces ont été générales ; on ne parle ici d'autre chose. Pour moi, j'en suis délivrée, et je vais de mieux en mieux, chaque jour, Dieu merci. Je me suis bien portée cet été, je ne sais comment me traitera l'hiver ; il commence déjà à m'éprouver ; mais dès qu'il n'y a point de fièvre, le reste est facile à supporter.

Je voudrais savoir où en est l'achat de la maison. On m'a écrit d'Oropesa qu'on disait que la flotte était à San-Lucar, mais on ne le donnait pas comme très-certain. Je n'en sais pas davantage ; dès que j'aurai quelque nouvelle de notre frère Laurent, je vous en ferai part. Je tiens son logement prêt dans la maison de Peralvarez.

Je suis mécontente de ces jeûnes de la prieure d'Albe ; dites-lui que c'est pour cela que je ne veux point lui écrire, ni m'occuper d'elle. Dieu me délivre de qui aime mieux faire sa volonté que d'obéir !

Ce que je pourrai faire pour obliger madame doña Anne, je le ferai volontiers en considération de M. don Christoval. Nous avons pensé à la loger ici dans l'appartement où était doña Sanche ; mais il est tel qu'il ne saurait lui convenir. D'ailleurs, c'est une loi de cette maison qu'on ne peut entrer dans l'intérieur, mais seulement dans les appartements extérieurs, qui sont près de la porte, et qu'aucune femme de service ne peut sortir. Les sœurs de doña Anne qui sont ici, ne pourraient, je crois, malgré leur bonne volonté, lui rendre que bien peu de services. Depuis cinq ans, n'ayant reçu du monastère que le pain, elles se trouvent endettées, et doña Inès est presque toujours malade. Elles sont très-peinées de se voir dans une telle impuissance de venir à son secours ; et quant à celle où je suis moi-même, vous pouvez en juger, si vous faites attention à tant de règles qui me lient. Je me recommande instamment aux prières de la sous-prieure. On ne me donne pas le temps de vous en dire davantage. C'est Isabelle Suarez qui nous est arrivée de Malagon, et bien contre son gré, à ce qu'elle dit ; mais comme elle en avait précédemment manifesté quelquefois le désir, la prieure l'a envoyée, et je crois qu'un jour elle viendra aussi elle-même. J'ai bien des sollicitudes : que Dieu daigne y apporter remède ! Mes compliments à M. Jean de Ovallé, et à mes chers enfants ¹. Vous ne

¹ Gonzalve et Béatrix.

L. XXXV. — ANNÉES 1572 OU 1573. — AVILA. 169
me dites pas quelle a été la maladie de Béatrix. Que Dieu
vous garde tous !

Votre

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 27 septembre.

Le père carme déchaussé qui confesse ici fait un grand
bien ; c'est le père Jean de la Croix.

1572 OU 1573. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 77. — *Acta*, p. 136, n° 570.)

RÉPONSE DE LA SAINTE

A un cartel ou défi spirituel envoyé par un monastère de carmes déchaussés,
pendant qu'elle était prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila¹.

JÉSUS, MARIE.

Ayant lu le cartel, il nous a semblé que nos forces ne
pouvaient nous permettre d'entrer en champ clos avec
de si vaillants et si intrépides chevaliers : la victoire leur
étant assurée, ils nous laisseraient entièrement dépouil-
lées de nos biens, et peut-être même découragées au point

¹ Ce cartel, selon les Bollandistes, fut envoyé par les carmes déchaussés
de Pastrana, et ce fut le célèbre père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu,
novice depuis le 25 mars 1572, qui, au nom de ses frères, envoya à la Sainte
ce défi sous une forme chevaleresque. Les idées de chevalerie étaient alors
si communes en Espagne, qu'il n'y a rien d'étonnant que le père Gratien ait
écrit en style de chevalier, et que la Sainte ait donné le même cachet à son
langage.

de ne pas faire ce peu que nous pouvons. Voyant cela, nulle n'a signé, et Tèreſe de Jėsus moins que toute autre. Ceci est la pure vėritė, sans ombre de fiction.

Nous sommes convenues de faire, pendant quelques jours, l'essai de nos forces, et de nous exercer à ces gentilles prouesses. Ainsi, il pourrait se faire qu'avec la faveur et le secours de ceux qui aspirent à se distinguer dans ces combats, nous puissions, d'ici à quelques jours, signer le cartel.

Ce serait à condition que le mainteneur, au lieu de fuir pour aller s'enfoncer dans sa paisible grotte, s'élancerait au contraire dans le champ de ce monde où nous sommes. Il pourrait fort bien advenir qu'une fois lancé dans une guerre incessante qui ne lui permet, ni de quitter les armes, ni de s'oublier un instant, ni de reposer un instant avec sécurité, il montrāt un peu moins de furie. Il y a loin de l'un à l'autre, de la retraite aux combats, et des paroles aux œuvres : nous en connaissons quelque peu la différence.

Qu'il sorte donc, qu'il sorte avec ses compagnons d'armes de cette retraite si délicieuse. Qui sait si, bronchant et tombant dès les premiers pas, il ne faudra point voler à leur secours pour les relever ? C'est chose terrible que d'être toujours au milieu des dangers, chargé d'armes et sans vivres. Puisque le mainteneur a fait une si abondante provision de vivres, qu'il nous envoie au plus tāt ceux qu'il promet. Car, en nous prenant par famine, il n'y aurait pour lui ni beaucoup d'honneur, ni beaucoup de profit.

Tout chevalier ou fils de la Vierge qui, chaque jour,

priera le Seigneur de conserver dans sa grâce la sœur Béatrix Suarez, et de lui accorder la faveur de ne parler qu'avec réflexion et pour la gloire de Dieu, recevra en retour deux années des mérites qu'elle a acquis en soignant des malades bien pénibles.

La sœur Anne de Bergas déclare que si lesdits chevaliers et frères prient le Seigneur de la délivrer d'une contradiction qu'elle éprouve, et de lui donner l'humilité, elle leur cédera, si le Seigneur lui accorde cette grâce, tout le mérite qu'elle lui fera acquérir.

La mère sous-prieure dit que s'ils obtiennent du Seigneur qu'il lui ôte sa volonté propre, elle leur donnera ce qu'elle pourra acquérir de mérites en deux ans. Elle se nomme Isabelle de la Croix.

La sœur Sébastienne Gomez fait savoir à qui que ce soit desdits chevaliers qui regardera le crucifix trois fois par jour, en l'honneur des trois heures que Notre-Seigneur fut sur la croix, et lui obtiendra la grâce de vaincre une grande passion qui tourmente son âme, elle leur applique tout ce qu'elle acquerra de mérites par cette victoire.

La mère Marie de Tamayo promet à qui que ce soit des chevaliers qui dira chaque jour pour elle un *Pater* et un *Ave Maria*, afin que Notre-Seigneur lui donne la patience et la conformité à sa volonté, au milieu des souffrances de sa maladie, de lui céder le tiers des mérites qu'elle acquerra, tant qu'il dira ces prières. Elle est en tel état, qu'il y a plus d'un an qu'elle ne peut parler.

La sœur Anne de la Misère fait savoir à qui que ce

soit desdits chevaliers et fils de la Vierge, qui, considérant la pauvreté où naquit et mourut Notre-Seigneur, demandera pour elle la pauvreté spirituelle qu'elle a promise à ce divin Maître, qu'elle lui donnera tout le mérite qu'elle acquerra devant lui, par le regret des fautes qu'elle commet à son service.

La sœur Isabelle de Saint-Ange annonce aux chevaliers et fils de la Vierge qui tiendront compagnie à Notre-Seigneur durant les trois heures qu'il fut sur la croix avant d'expirer, et qui lui obtiendront de cet adorable Maître la grâce de garder parfaitement ses trois vœux, qu'elle leur donnera part aux mérites qu'elle a acquis en supportant de grandes peines d'esprit qui l'ont affligée.

La sœur Béatrix Rémon dit qu'elle donnera au frère et fils de la Vierge qui chaque jour demandera pour elle l'humilité et l'obéissance ce qu'elle acquerra de mérites en une année.

La sœur Marie de la Cueva offre au chevalier et fils de la Vierge qui chaque jour demandera pour elle la foi, la lumière et la grâce, trois années de ses mérites; et je sais que ce n'est pas peu de chose, car elle endure de grandes peines intérieures.

La sœur Marie de Saint-Joseph dit qu'elle donnera une année de ses mérites à qui que ce soit desdits chevaliers qui demandera pour elle, à Notre-Seigneur, l'humilité et l'obéissance.

La sœur Catherine Alvarez dit qu'elle donnera à qui demandera pour elle au Seigneur qu'elle se connaisse un an de ce qu'elle a souffert; et ses souffrances ont été grandes.

Voici ce que propose la sœur Éléonore de Contreras :

S'il se rencontre un chevalier ou frère qui veuille tous les jours de sa vie réciter pour elle trois *Salve* à la Vierge, la suppliant de lui obtenir, de son divin Fils, la grâce de la fidélité et de la persévérance dans son service, elle s'engage à réciter pour lui à la même intention trois *Salve* chaque jour, jusqu'à sa mort.

La sœur Anne Sanchez donne assurance à celui des chevaliers ou fils de la Vierge, qui chaque jour de sa vie priera Notre-Seigneur de lui donner son saint amour, qu'elle récitera pour lui chaque jour trois *Ave Maria*, en l'honneur de la Conception Immaculée de Notre-Dame.

La sœur Marie Gutierrez promet à celui desdits chevaliers qui lui obtiendra le parfait amour de Dieu et la persévérance, de lui donner part à tout ce qu'elle acquerra de mérites devant le Seigneur.

La sœur Marie Cimbron s'offre à partager le mérite de toutes ses souffrances avec les chevaliers qui, chaque jour, demanderont pour elle à Dieu une bonne fin. Déjà depuis longtemps elle ne peut se remuer dans son lit, et elle est bien près de sa fin.

La sœur Agnès Diaz donne parole à celui des chevaliers qui chaque jour demandera à Dieu qu'elle ressente les souffrances de la Vierge au pied de la Croix, de réciter pour lui tous les jours de sa vie cinq *Pater* et cinq *Ave Maria*.

La sœur Jeanne de Jésus déclare à celui des chevaliers et frères susdits qui chaque jour priera Notre-Seigneur de lui accorder la contrition de ses péchés, qu'elle lui donnera part aux souffrances et aux humiliations qu'ils

lui ont attirées, et qui n'ont pas été peu de chose.

La sœur Anne de Torrès dit qu'elle donnera ce qu'elle acquerra de mérites cette année auxdits chevaliers qui demanderont à Notre-Seigneur, par le tourment qu'il souffrit pendant qu'on le clouait à la croix, qu'il lui accorde la grâce de le bien servir, et celle d'une véritable obéissance.

La sœur Catherine de Velasco partagera volontiers le mérite du temps qu'elle passe chaque jour avec Notre-Dame, et ce ne sont pas de petites séances, avec celui desdits chevaliers qui demandera à Notre-Seigneur au nom de ce qu'il souffrit quand il fut attaché à la croix, qu'il lui accorde la grâce de ne le point offenser, et qu'il fasse prospérer notre Ordre.

La sœur Hiéronyme de la Croix s'engage envers celui desdits chevaliers qui chaque jour demandera pour elle à Notre-Seigneur humilité, patience, et lumière pour le servir, à réciter pour lui chaque jour trois *Credo*, et à lui céder le mérite des souffrances qu'elle a endurées pendant une année.

Il survient quelqu'un qui dit : que si le tenant du champ clos lui obtient de Notre-Seigneur la grâce qui lui est nécessaire pour le servir parfaitement en tout ce que l'obéissance lui prescrira, il lui donnera en retour tout le mérite qu'il pourra acquérir dans le cours de cette année, en exécutant fidèlement les ordres de l'obéissance.

La sœur Stéphanie Samaniégo dit que s'il est un chevalier, un fils de la Vierge qui demande pour elle à Notre-Seigneur la grâce de le servir sans l'offenser, et le don d'une foi vive et de la douceur, elle récitera pour lui

chaque jour l'oraison : *O bone Jesu*, et lui donnera une année des mérites des infirmités et des tentations qu'elle a souffertes.

La sœur N. de la Gila cède de bon cœur le tiers des mérites, des croix et des infirmités de toute sa vie, à celui des chevaliers et fils de la Vierge qui chaque jour rappellera à son souvenir, pendant quelques moments, les angoisses de la mère de Dieu, et lui demandera de remédier à un pressant besoin de son âme, et de conserver la vie de notre mère prieure, Tèreſe de Jésus, pour l'augmentation de notre ordre.

Tèreſe de Jésus dit qu'elle donne au chevalier de la Vierge qui, une fois par jour, formera la ferme résolution de souffrir toute sa vie un supérieur bien niais, vicieux, intempérant, et du plus mauvais caractère, la moitié de ce qu'elle méritera ce jour-là, dans la communion, par les nombreuses douleurs qu'elle endure, enfin dans tout le reste, ce qui, au fond, est peu de chose. Il devra considérer l'humilité de Notre-Seigneur devant ses juges, et comment il fut obéissant jusqu'à la mort de la croix. L'engagement est pour un mois et demi.

1573. — 11 JUIN. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. III, l. 1. — *Acta*, p. 134, n° 563.)

AU ROI PHILIPPE II.

La Sainte l'assure de ses prières et de celles de son Ordre. Elle le supplie de lui accorder une grâce qu'elle lui demande par l'entremise du licencié Jean de Padilla.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Majesté !
Amen.

Je ne doute pas que Votre Majesté ne soit bien convaincue de ma fidélité constante à la recommander à Notre-Seigneur dans mès pauvres prières. Sans doute, comme je suis si misérable, c'est là un bien petit service ; c'en est un néanmoins de faire prier pour Votre Majesté les religieuses déchaussées des monastères de notre ordre ; car elles sont, je le sais, de véritables servantes de Notre-Seigneur. Les religieuses du monastère de l'Incarnation, où j'habite présentement, s'acquittent de ce devoir avec le même zèle. Toutes prient en outre pour la reine et pour le prince royal, à qui Dieu veuille donner très-longue vie. Le jour où l'on a fait à Son Altesse serment de fidélité, nous avons prié d'une manière toute particulière. Ce qui se fait aujourd'hui parmi nous se fera toujours ; et ainsi, plus notre Ordre s'étendra, plus Vos Majestés y gagneront.

C'est pourquoi j'ai pris la liberté de supplier Votre Majesté de vouloir bien nous accorder sa faveur pour cer-

tains points que lui fera connaître le licencié Jean de Padella. Je m'en rapporte pleinement à lui. Que Votre Majesté veuille bien lui donner créance. Son zèle bien éprouvé m'a déterminée à lui confier cette affaire. Elle ne saurait être divulguée sans nuire au but qu'on a en vue, et qui n'est autre que l'honneur et la gloire de Notre-Seigneur. Que cet adorable Maître vous garde autant d'années que le demandent les besoins de la chrétienté ! Au milieu des maux et des persécutions qui l'affligent, c'est une grande consolation pour elle, que Dieu, notre Seigneur, tienne dans son Église un aussi grand défenseur et un aussi ferme appui que Votre Majesté.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

De cette maison de l'Incarnation d'Avila, le 11 juin 1573.

1573. — 27 JUILLET. — AVILA.

(Edition de Madrid, t. II, l. 17. — *Acta*, p. 134, n° 562.)

AU PÈRE ORDOÑEZ, JÉSUISTE, A MEDINA DEL CAMPO.

Son avis sur la fondation d'un pensionnat de demoiselles que doña Hélène de Quiroga et doña Hiéronyme, sa fille, voulaient établir à Medina del Campo.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon révérend père !

Que n'ai-je du temps et de la santé pour vous dire plusieurs choses importantes à mon gré ! Mais, depuis le

départ du courrier, j'ai été bien plus mal. Il faudra faire effort pour écrire ; et je suis si diffuse que, quelque envie que j'aie d'abréger, je crains de ne pouvoir éviter d'être fort longue. Visiblement, ce monastère de l'Incarnation a bien des bontés pour moi ; mais plaise au Seigneur qu'elles me laissent quelque mérite !

L'affaire qui nous occupe, paraissant toucher à sa conclusion, a augmenté ma sollicitude, surtout depuis que j'ai appris par la lettre du père visiteur apostolique qu'on m'a remise aujourd'hui qu'il s'en décharge entièrement sur le père Dominique Bañez et sur moi, et qu'il lui écrit qu'il nous donne à l'un et l'autre tout pouvoir. Je suis toujours timide quand je dois donner mon avis sur quelque chose d'important, parce que je crains de me tromper. A la vérité, j'ai recommandé à Notre-Seigneur l'œuvre qui nous occupe, et on la lui a bien recommandée ici.

Il me semble, mon père, qu'on ne peut s'appliquer avec trop de soin à connaître à l'avance tous les inconvénients qu'elle pourrait avoir ; car s'il arrive qu'elle tourne mal, c'est à vous et à moi, n'en doutez point, que Dieu et le monde en imputeront la faute. Ainsi, que cette affaire soit conclue quinze jours plus tôt ou plus tard, n'en ayez point de souci. Je suis très-contente que la prieure, ainsi que vous le marquez, n'ait à y intervenir que pour deux choses. Croyez qu'il importe beaucoup de procéder de telle sorte, qu'une bonne œuvre ne se fasse pas au détriment d'une autre, comme vous le dites.

Quant au nombre que vous indiquez, il m'a toujours paru excessif. A mon avis, entre élever des filles, surtout quand on en instruit un grand nombre à la fois, et élever

des jeunes gens, il y a autant de différence qu'entre le noir et le blanc. Chez les filles, la multitude entraîne tant d'inconvénients et d'obstacles au bien, que je ne puis les énumérer ici. Je dirai seulement que le nombre de celles qu'on admettra doit être fixé. Dépasser quarante, c'est déjà trop; tout est bruit et confusion. Les unes gênent les autres, on ne peut leur faire du bien. A Tolède, d'après les informations que j'ai prises, le pensionnat de filles n'en compte que trente-cinq, et il ne peut aller au delà. Encore une fois, mon père, une si grande réunion de filles et tant de bruit est chose qui ne convient en aucune façon. Si, parce que vous diminuerez le nombre, quelques personnes ne veulent plus faire d'aumônes, alors, mon père, allez peu à peu, il n'y a rien qui presse, et formez une sainte communauté. Dieu viendra en aide, et il ne faut pas que la considération des aumônes nous fasse départir de ce que nous croyons juste devant lui.

Un autre point très-important, c'est que pour le choix et l'admission des filles, il y ait, outre la prieure, deux personnes qui donnent leur suffrage. Si le père prieur de Saint-André avec un régidor, ou bien si les deux régidors voulaient s'en donner la peine, ce serait bien. Le livre des recettes et des dépenses serait entre leurs mains, et la prieure ne s'en occuperait en aucune manière.

Il serait encore nécessaire de déterminer quelles qualités doivent avoir les jeunes filles qu'on recevra, et de fixer le temps qu'on doit les garder. Vous verrez cela avec le père Bañez, et tout ce que vous aurez conclu ensemble devra être soumis au père provincial de la Compagnie et au père Balthasar Alvarez. Il y aura sans doute bien d'autres choses

à observer. Pendant que j'étais à Medina del Campo, nous en avons arrêté quelques-unes ensemble ; en particulier, de ne pas laisser sortir les pensionnaires. Mais celles qui me paraissent plus importantes sont les deux premières : l'expérience m'a appris ce qu'est un grand nombre de femmes réunies ensemble : Dieu nous en délivre !

Quant à la rente annuelle que doña Hiéronyme doit payer sur sa dot, vous seriez d'avis, à ce que m'écrit, ce me semble, la prieure, qu'elle ne la rachetât pas en ce moment. Mais il faut que vous sachiez, mon père, qu'elle ne peut entrer chez nous, et que je n'ai la permission de la recevoir qu'à condition qu'elle aura racheté cette rente, ou bien que doña Hélène de Quiroga, sa mère, s'en chargera et la payera sur ses propres biens ; de telle sorte que notre monastère n'ait aucun revenu à payer et demeure entièrement libre. Le révérend père provincial, j'en suis convaincue, n'a permis l'entrée de doña Hiéronyme qu'à cette condition ; y manquer serait, à mon avis, porter préjudice au monastère. Enfin, je ne puis le permettre. Je vois bien que ce sera une grande charge pour doña Hélène. Il y aurait un moyen à prendre, c'est de ne pas bâtir sitôt l'église ; ou bien, ce qui vaut mieux, de différer la réception de doña Hiéronyme, qui ainsi sera plus âgée quand elle se déterminera. Selon moi, il ne faut pas trop s'appuyer sur un fondement qui peut manquer. Que savons-nous si cette demoiselle persévérera ? Considérez tout avec soin, mon père. Il vaut mieux pour elle attendre quelques années et être ferme dans sa vocation, que de faire une démarche dont on serait en droit de rire, ce qui néanmoins serait peu de chose s'il n'en rejaillissait un

déshonneur sur la vertu. Il resterait encore à voir, si nous acceptions cet expédient, entre qui devrait se passer le contrat. Pour le moment, je ne vois rien de sûr ; et le père visiteur ne manquerait pas de nous demander quels sont nos biens pour entreprendre de passer des écritures. Je serais exempte de cette peine s'il avait voulu se la donner ; au lieu que je me vois contrainte d'agir dans cette affaire comme si j'étais capable de quelque chose, quoique je ne sois bonne à rien.

Je vous prie, mon père, de faire bien des compliments de ma part à M. Galien et de lui montrer cette lettre. Je lui suis très-obligée des bons offices qu'il me rend en toute occasion, et surtout de ce que mes lettres sont rendues si fidèlement. Mon peu de santé me fait tomber en bien des fautes. Pour ce qui est d'Anne de Saint-Pierre, elle tient trop à ses filles pour les envoyer à Medina del Campo ; elle n'en a jamais eu la pensée. Je pars après-demain, s'il ne me survient quelque autre mal ; il faudrait qu'il fût bien grand pour retarder mon voyage. On a déjà envoyé toutes les lettres à Saint-Gilles, mais on n'en a point encore de réponse. Demain mardi, on tâchera de l'avoir. Je me recommande aux prières de mon cher père recteur.

Votre indigne servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1573. — 2 AOUT. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 48. — *Acta*, p. 126, n° 525.)

A PIERRE DE LA VANDA.

La Sainte, qui voulait acheter une maison à ce gentilhomme, le presse de se rendre à Salamanque pour conclure le marché.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur!

Amen.

Je suis venue ici dans le dessein de m'occuper sans délai à établir convenablement ces sœurs. Je n'ai que peu de temps : pour cette raison, et parce que je vois que la saison favorable pour bâtir s'en va, j'ai eu de la peine de ne pas vous trouver ici. On a envoyé la permission du roi, ainsi il convient d'en venir sans retard à la vérification juridique. Je vous supplie de me faire la grâce de venir au plus tôt, car l'affaire est importante. J'espère de la bonté de Dieu que vous ne trouverez pas mal de traiter avec moi. Que Notre-Seigneur conduise tout selon son bon plaisir et qu'il vous soutienne toujours de sa main !

La maison me paraît bien, mais il ne faudra pas moins de cinq cents ducats pour y entrer. J'en suis néanmoins contente, et j'espère du divin Maître que vous le serez, vous aussi, de voir votre maison consacrée à un si saint emploi. Que Notre-Seigneur vous conserve durant longues années ! Considérez, je vous prie, qu'il faut du beau temps pour commencer de tels travaux, et qu'il ne faudrait pas

laisser passer ces beaux jours. Pour l'amour de Dieu, faites-nous le plaisir de venir au plus tôt. Si vous tardez, trouvez bon, je vous prie, que nous commencions à faire les cloisons ; il en faut plus de deux cents. Ce travail, qui sera bientôt terminé, je l'espère, ne nuirait en rien à la maison, quand même elle vous resterait, faute de nous entendre sur le prix. S'il y a quelque perte, elle sera uniquement de notre côté. Mais à votre arrivée, tout s'arrangera. Que Notre-Seigneur vous donne une longue vie, et la grâce de travailler toujours à gagner la vie éternelle !

Votre indigne et respectueuse servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Le 2 août.

1573. — 19 OCTOBRE. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 41. — *Acta*, p. 126.)

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Elle lui annonce l'heureux retour de Laurent de Cepeda, leur frère.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma chère sœur !

J'ai envoyé de l'argent à Avila afin qu'on vous expédie ce message. Ces lettres, j'en suis sûre, vont vous causer un bien grand plaisir ; le mien ne pouvait être plus grand. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur que le retour de mon frère sera pour vous un allègement ou plutôt le terme

de vos peines. Des intentions aussi saintes que les siennes ne sauraient manquer d'être grandement bénies du ciel. Oh ! combien j'aimerais mieux voir mes frères tranquilles dans leur maison que dans ces hauts emplois qui ne sont jamais sans danger ! Béni soit Notre-Seigneur de sa bonté envers nous ! Je le répète, grande a été ma joie à la nouvelle du retour de mon frère, surtout à cause de vous et de Jean de Ovallé. Enfin il résulte quelque profit de mes lettres, bien qu'elles doivent peu aux vôtres.

J'ai écrit à notre cher Gonzalve par l'inquisiteur Soto. Je ne sais si ma lettre lui a été remise, car je n'ai de lui aucune nouvelle. Voyez-vous maintenant les desseins de Dieu sur Laurent de Cepeda ? Pour moi, je suis d'avis qu'il songe plus à ce qui peut assurer le salut de ses enfants qu'à avoir une grande fortune. O Jésus ! par combien d'endroits je vous suis redevable, et combien peu je vous sers ! Non, il n'est pas de contentement plus grand pour moi que de voir des frères que j'aime tant, éclairés de la divine lumière et déterminés à choisir le meilleur pour leur âme.

Ne vous disais-je pas, à Jean de Ovallé, et à vous, de vous confier en Notre-Seigneur, qu'il aurait soin de tout ? Maintenant encore, je vous tiens le même langage ; remettez vos affaires entre les mains du divin Maître ; en tout, il fera ce qui nous convient le mieux. Je n'en dis pas davantage, parce que j'ai aujourd'hui beaucoup écrit, et que d'ailleurs il est tard. Je suis heureuse, je vous assure, en pensant à la joie que vous allez avoir. Daigne le Seigneur nous la donner là où elle est durable, car toutes celles de cette vie sont suspectes ! Je suis bien ; j'active

l'achat de la maison ; l'affaire est en bons termes. Mes amitiés à Béatrix.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

19 octobre.

J'ai ouvert cette lettre de mon frère... Sachez qu'au moment où j'allais la lire, j'en ai eu du scrupule. S'il y a quelque chose qui me concerne, et qui ne soit pas contenu dans celle qu'il m'a adressée, veuillez m'en donner avis.

1573. — 31 OCTOBRE. — SALAMANQUE¹.

(Édition de Madrid, t. II, l. 108.)

A DONA INÈS NIETO, FEMME DE L'INTENDANT DU DUC D'ALBE.

La Sainte lui demande une grâce pour don Gonzalve, son neveu.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Madame !

Il y a déjà quelques jours que j'ai écrit la lettre ci-incluse, que j'adresse à S. Exc. madame la duchesse d'Albe. J'écris celle-ci pour prier M. Albornoz, votre mari,

¹ Cette lettre a été publiée pour la première fois dans l'édition de Madrid de l'année M.DCCXCIII. Elle n'avait pas encore été traduite en français.

La raison pour laquelle elle nous semble devoir être placée en 1573, c'est que la Sainte y dit que son neveu Gonzalve de Ahumada est devenu assez grand pour cesser d'être page : or il avait alors quatorze ans, étant né en 1559.

de vouloir bien s'intéresser, autant qu'il dépendra de lui, à la position de don Gonzalve, mon neveu. Si vous faisiez l'un et l'autre quelque chose pour lui, en considération de votre servante, j'y serais très-sensible. Ainsi, Madame, je vous prie de me seconder de votre mieux dans cette circonstance. J'écris à madame la duchesse pour la supplier de retirer mon neveu Gonzalve du nombre des pages, attendu qu'il me paraît déjà trop grand pour cela, et de lui donner le rang de gentilhomme de son palais. Je sais que M. Albornoz pourra beaucoup dans cette affaire.

Comme les pages et les serviteurs de Leurs Excellences vont toujours ensemble, j'ai grand'peur qu'ils ne commencent à le plaisanter sur ce qu'il est trop grand pour être page, et que cela ne le pousse à quelque parti imprudent, comme celui d'aller à la guerre. Si je savais qu'il fût de la gloire de Dieu qu'il prît la carrière des armes, je n'en aurais aucune peine; mais les affaires d'Italie présentent bien du danger. Que Notre-Seigneur veille sur lui, il est tout-puissant!

Je suis très-fidèle, Madame, à vous recommander au divin Maître, et je lui demande instamment que l'enfant auquel vous devez donner le jour arrive heureusement à terme. C'est avec une joie bien vive que j'ai appris tout ce que ma sœur¹ me dit de vous et de ce petit ange que vous avez déjà. Que Dieu nous le conserve, et qu'il vous donne, ainsi qu'à M. votre mari, ce que je demande chaque jour pour vous dans mes prières!

¹ Jeanne de Ahumada, mère de Gonzalve. Voyez leur biographie, à la fin de la lettre XX.

Plus je considère l'image que vous m'avez envoyée, plus je la trouve belle, et la couronne extrêmement gracieuse. Je compte l'emporter avec moi, si je vais de vos côtés.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le dernier jour d'octobre.

1573. — NOVEMBRE. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. IV, fragment 52.)

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Elle parle de la santé de Jean de Ovallé et de la sienne. Prise d'habit à Salamanque. Saluts aux Carmélites et aux Bénédictines d'Albe.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma chère sœur !

J'ai béni Notre-Seigneur de ce que M. Jean de Ovallé va mieux, malgré ce temps humide. Plaise au divin Maître qu'il soit bientôt entièrement rétabli ! Quant à moi, je suis encore avec mes fièvres quartes, et ce qu'il y a de pis, c'est que la douleur de ces hivers derniers m'est revenue ; j'en ai bien peu dormi la nuit dernière. Je crois qu'on me saignera de nouveau. Dieu, sans doute, conduit les choses de la sorte, afin qu'il ne paraisse pas que tout venait de mon séjour à l'Incarnation. A la vérité, c'est là

que m'est venu ce dérangement dont je me suis toujours ressentie.

Peut-être me trouverai-je mieux à Albe ; ici même, du moins jusqu'à cette heure, la douleur est beaucoup moins intense qu'à Avila ; mais quand elle le serait autant, j'ai plus de force pour la supporter. Les affaires de Pierre de la Vanda vont bien ; je crains cependant que cela ne traîne un peu en longueur. Lorsque la vérification sera terminée, j'irai voir les ouvriers, qui n'ont point achevé. Dieu veut, ce semble, que je reste ici, parce qu'il n'y a personne dans cette maison qui s'entende, aux travaux ni aux affaires.

Hier, nous avons donné l'habit à une demoiselle douée d'excellentes qualités. Je crois qu'elle aura quelque chose, et même une dot assez considérable pour nous aider. C'est une personne qui semble faite pour nous, Dieu en soit béni ! elle est fille de Martin de Avila Maldonado et de doña Yomar de Ledesma. Ce fut un grand bonheur pour le monastère. Elle est très-contente, et on ne l'est pas moins d'elle. Que M. Jean de Ovallé prenne, s'il lui plaît, cette lettre pour lui : faites-lui bien mes compliments, et soyez mon interprète auprès de mes chères filles d'Albe. Doña Antoinette est maintenant libre de sa fièvre, et bien portante ; elle se recommande à vous, ainsi qu'à la mère prieure.

Moi, je me recommande à nos sœurs du monastère de Saint-Benoît, et en particulier à la Mineure ¹. Je ne crois pas pouvoir leur écrire ; d'ailleurs, je n'ai en ce moment

¹ Une des religieuses de ce monastère. Jean de Ovallé avait dans ce monastère de Saint-Benoît une sœur qui s'appelait doña Major.

rien à leur dire, si ce n'est qu'elles me recommandent à Dieu. Que le divin Maître fasse de vous une sainte, ma chère sœur ! Qu'il vous récompense de ce que vous faites pour moi ! Quant à ce dont vous parlez, et que vous dites être convenable, je trouve que vous avez bien raison. Je me réjouis beaucoup du mieux de M. Jean de Ovallé, et de ce que vous êtes en bonne santé, ainsi que ces anges¹.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1573. — VERS NOVEMBRE. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 49.)

A MATHIEU DE LAS PEÑUELAS, A AVILA.

La Sainte le remercie de sa lettre, et le prie de s'occuper toujours avec le même intérêt du temporel du monastère de l'Incarnation.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur !

Votre lettre m'a fait rire, et le fond n'y prêtait pas peu ; néanmoins, quel qu'en soit le contenu, je vous en remercie. J'ai été ces jours derniers comme enlevée à moi-même, à combien plus forte raison à toute pensée de temporel.

¹ La Sainte appelle ainsi les deux enfants de sa sœur, Béatrix et Gonzalve.

Mais dès que j'ai un moment libre, je m'occupe, je vous assure, avec plus de sollicitude du monastère de l'Incarnation que lorsque j'y étais. Je ne sais comment vous dites que c'était moi qui vous encourageais, lorsque c'était vous qui nous donniez à toutes du courage. Je vous supplie de le faire encore maintenant.

Je suis fâchée qu'on commence à consommer le blé qui était destiné à être vendu. L'argent que nous en devons retirer était mon unique ressource pour payer les cautions. Je crains qu'on ne perde d'un côté ce qu'on gagne de l'autre. Je viens toutefois de mander qu'on achète du pain avec le prix du grain vendu. Il faudrait que je fusse autre que je ne suis pour tâcher de recueillir ici quelque chose afin de l'emporter à mon retour. Enfin, j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que le nécessaire ne nous manquera point. Continuez, je vous prie, de vous occuper de nous comme vous le faites. Je vous en témoignerai ma reconnaissance en vous recommandant à Notre-Seigneur. Faites-le également de votre côté. Je suis assez bien, mais j'ai tant à écrire que je ne puis vous en dire davantage.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Je vous prie en grâce d'aller voir M. François de Salcedo, et de lui dire que je prends bien part à son mal. Ajoutez que j'ai eu beaucoup de joie en apprenant par ce messager qu'il ne s'inquiétait nullement du procès. On m'avait dit, depuis que je lui ai écrit, qu'il s'en tourmentait beaucoup, et cela m'avait donné de la peine. Il n'a pas sans

doute reçu ma lettre. Prenez, je vous prie, quelques précautions pour les lettres des villages; considérez que cela importe beaucoup.

1574. — VERS LE COMMENCEMENT. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 16. — *Acta*, p. 140, n° 588 et suiv.)

AU PÈRE DOMINIQUE BAÑEZ, A VALLADOLID.

Son bonheur de recevoir des postulantes sans dot, quand elles ont d'ailleurs les qualités requises, et qu'elle n'en a jamais refusé aucune de ce genre.
— Divers sujets.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous et avec moi, mon révérend père!

Il ne faut pas s'étonner que l'amour de Dieu ne trouve rien d'insurmontable, puisque celui que j'ai pour le père Dominique Bañez est capable de me faire trouver bon tout ce qu'il trouve bon et de me faire vouloir tout ce qu'il veut. Je ne sais, en vérité, où finira cet enchantement.

Nous sommes extrêmement contentes de votre postulante. Elle est tellement ravie de joie depuis qu'elle est entrée ici, qu'elle nous fait bénir Dieu à chaque instant de l'avoir reçue. Je crois que je n'aurai jamais le courage d'en faire une sœur du voile blanc, surtout voyant ce que vous avez fait pour elle. J'ai résolu de lui faire apprendre à lire, et, suivant le progrès qu'elle fera, nous nous déter-

minerons. Mon esprit a parfaitement compris le sien, quoique je ne lui aie point parlé; et depuis qu'elle est ici, il y a plus d'une religieuse que ses exemples ont tellement portées à l'oraison, qu'elles ne peuvent plus en quelque sorte s'arracher à ce saint exercice.

Vous ne sauriez croire, mon père, le doux plaisir que je ressens quand je reçois quelque fille qui n'apporte rien, et que je la prends seulement pour l'amour de Dieu. Quand je rencontre de ces pauvres filles qui souhaitent sincèrement de se consacrer à Dieu et qui ne peuvent suivre leur vocation faute d'argent, je regarde comme une faveur singulière, que Dieu me fait, de me les adresser et de se servir de moi pour les aider. S'il était en mon pouvoir de procurer à toutes un pareil bonheur, j'en éprouverais une indicible allégresse. Du moins, je ne me souviens pas d'en avoir refusé aucune faute de dot, lorsque d'ailleurs j'en étais contente.

J'ai eu une joie toute particulière de la grande grâce que Dieu vous a faite de vous employer à de semblables œuvres, comme aussi de voir arriver cette postulante. Vous êtes devenu le père de ceux qui peuvent peu, et votre charité me charme à tel point, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous seconder en pareille occasion, du moins autant que je le pourrai.

La compagne de cette fille ne pouvait se résoudre à la quitter. Je crus qu'elle ne finirait point de pleurer. Je ne sais à quelle intention vous m'avez envoyé cette compagne. Cependant le père visiteur a déjà donné permission de la faire entrer; et c'est un commencement pour en obtenir davantage, avec la grâce de Dieu. Et peut-être

pourrai-je prendre encore cette pleureuse, si vous le souhaitez; mais ce ne sera pas pour Ségovie, car mon nombre est plus que complet.

Votre postulante a trouvé en vous un bon père; elle dit qu'elle a peine encore à se persuader qu'elle ait le bonheur d'être parmi nous. Il y a de quoi louer Dieu de voir son parfait contentement. Et à propos de contentement, j'en ai éprouvé un bien grand de voir ici votre petit-neveu que doña Beatrix m'a amené. Pourquoi donc ne m'avoir pas marqué qu'il dût venir?

J'ai une raison de plus de m'attacher à votre protégée, c'est qu'elle a demeuré avec ma sainte amie. Sa sœur m'a écrit et me fait mille offres de service. Je vous assure que j'en ai été attendrie. Cette amie m'est, ce me semble, plus chère que lorsqu'elle était en vie.

Vous savez sans doute que vous avez eu une voix dans l'élection qu'on vient de faire du prieur de Saint-Étienne¹, toutes les autres ont été pour celui qui a été élu. J'ai été bien édifiée d'un si bon accord.

J'eus hier la visite d'un de vos pères, qui se nomme le père Melchior Cano²; et, après m'être entretenue quelque temps avec lui, je ne pus m'empêcher de lui dire que, s'il y avait dans votre ordre beaucoup d'esprits comme le sien, il serait facile d'y former des monastères uniquement composés de contemplatifs.

J'ai écrit à nos amis d'Avila qui désirent ici une fonda-

¹ Couvent des dominicains de Salamanque.

² C'était le neveu du célèbre Melchior Cano, auteur du livre *De Locis theologicis*; ce dernier, entré chez les dominicains en 1523, était mort à Tolède en 1560, c'est-à-dire quatorze ans avant que sainte Térèse écrivît cette lettre. (Voy. Tournon, Échard et la Biog. univ.)

tion, afin qu'ils ne se refroidissent pas s'ils apprennent que nous n'avons pas encore tout ce qu'il nous faut. Je désirerais extrêmement que l'affaire fût déjà commencée. Pourquoi ne me dites-vous pas ce que vous avez fait ? Dieu fasse de vous un aussi grand saint que je le souhaite. J'aurais envie de vous parler un jour de ces craintes que vous avez ; c'est perdre le temps que de s'y arrêter, et manquer un peu d'humilité de ne pas vouloir me croire. Je suis bien plus contente du père Melchior ; car pour une fois que je lui ai parlé à Avila, il dit que mes paroles lui ont fait du bien, et qu'il m'a perpétuellement présente à son souvenir. Oh ! quelle ferveur d'esprit en ce saint religieux, et quelle âme Dieu a en lui ! Son entretien me laissa extrêmement consolée. Mais ne dirait-on pas que je n'ai à vous parler que des progrès spirituels des autres ?

Demeurez avec Dieu, mon père, et priez-le de me donner une ferveur telle que je ne m'écarte jamais en rien de sa volonté.

Votre fille et servante,

TÈRESE DE JÉSUS.

Dimanche au soir.

DOMINIQUE BAÑEZ,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Il fut un des plus célèbres théologiens de son siècle. Il entra fort jeune dans l'ordre de Saint-Dominique à Salamanque en 1544, et pendant près d'un demi-siècle il enseigna la théologie avec le plus grand éclat. Il a légué à la postérité plusieurs savants ouvrages, dont un des plus remarquables est le *Commentaire sur saint Thomas*.

Depuis la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, sainte Tère-se conserva constamment les plus intimes rapports avec le père Dominique Bañez; et, pendant huit ans qu'il passa dans cette ville, la Sainte le choisit pour son confesseur. Ce fut par son ordre qu'elle écrivit le *Chemin de la perfection*.

Sainte Tère-se, au chap. xxxvi de sa *Vie*, raconte en ces termes comment le père Dominique Bañez prit la défense du monastère de Saint-Joseph qu'elle venait de fonder.

« Deux ou trois jours après la fondation, le gouverneur d'Avila, quelques magistrats du conseil de ville et quelques membres du chapitre de la cathédrale s'assemblèrent pour délibérer; et ils prononcèrent tous d'une voix unanime que ce nouveau monastère, étant manifestement nuisible au bien public, ne devait point être toléré; qu'il fallait en ôter le très-saint sacrement, et qu'ils ne souffriraient en aucune façon qu'on passât outre. Ils ne tardèrent pas à convoquer une autre assemblée de tous les ordres; deux députés de chaque ordre, choisis parmi les hommes les plus capables, devaient dire leur sentiment. Les uns gardaient le silence, les autres nous condamnaient; et la conclusion fut qu'il fallait sans délai détruire le monastère. Seul, un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qui, tout en approuvant la nouvelle fondation, n'était pas d'avis qu'elle fût sans revenus, se leva pour prendre notre défense. Il leur fit entendre qu'il ne fallait pas tant se presser dans une affaire si grave; qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre, et que cela regardait la juridiction de l'évêque. Par ces raisons et d'autres de cette nature, il calma beaucoup les esprits; ils étaient tellement emportés, que l'on regarda comme une merveille que le dessein de démolir le monastère ne fût pas sur-le-champ exécuté. Mais la véritable cause qui les retint fut que Notre-Seigneur voulait que cet établissement se fit; et tous nos adversaires ensemble ne pouvaient rien contre une telle volonté. »

Le père Bañez fut toute sa vie le défenseur de sainte Tère-se, de ses écrits et de sa réforme. Il sera souvent fait mention de lui dans ces Lettres.

Ce grand théologien mourut en 1604, âgé de soixante-dix-sept ans (Voy. les Bollandistes, *Acta sanctæ Teresiæ*, p. 629; et Echard, *Bibliotheca Scriptorum ordinis prædicatorum*.)

1574. — JANVIER. — SALAMANQUE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 14. — *Acta*, p. 141, n° 591.)

AU PÈRE DOMINIQUE BAÑEZ, A VALLADOLID.

La Sainte approuve le conseil qu'il a donné au sujet de Casilde de Padilla, récemment entrée au Carmel de Valladolid. Elle parle ensuite de la princesse d'Éboli, fondatrice du monastère de Pastrana, et se plaint du joug qu'elle fait peser sur ses filles.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, et dans mon âme, mon révérend Père.

Je m'étonne que vous n'avez pas reçu une grande lettre que je vous écrivis étant assez souffrante, et que j'envoyai par le courrier de Medina. Je vous y parlais de mon mal et de mon bien. Que n'ai-je aujourd'hui le loisir de m'entretenir aussi longtemps avec vous ! mais j'ai beaucoup de lettres à écrire, et puis je commence à sentir un petit frisson de fièvre quarte. J'avais échappé à deux accès, ou du moins échappé à moitié. Cependant, pourvu que la douleur ordinaire ne revienne pas, je compte le reste pour rien.

Je bénis Notre-Seigneur des nouvelles qu'on me donne de vos sermons, et je vous porte grande envie. Comme vous êtes maintenant supérieur de notre monastère de Valladolid, je voudrais bien m'y trouver. Mais avez-vous jamais cessé d'être mon supérieur ? Sans doute ce serait pour moi un contentement d'être là, près de vous ; mais comme je ne mérite que des croix, je bénis Celui qui a soin de m'en envoyer toujours.

En vérité, j'ai trouvé charmantes les lettres que vous a écrites le père visiteur. C'est-là un de vos amis, qui non-seulement est un saint, mais qui sait encore le montrer; et quand les œuvres ne contredisent pas ses paroles, il agit avec une très-grande sagesse. Quoique ce qu'il dit sur la postulante soit vrai, il ne laissera pas néanmoins de l'admettre, parce qu'il y a grande différence entre seigneurs et seigneurs.

Il n'y a que des larmes à donner à la religieuse de la princesse d'Éboli. Quant à ce qui regarde notre ange¹, Dieu peut en tirer un grand bien pour d'autres âmes, et un bien d'autant plus grand qu'on fera plus de bruit. Je ne vois pas d'inconvénient à accorder ce qu'on demande². Tout le mal qui pourrait en résulter serait que Casilde dût quitter notre monastère de Valladolid. Mais, je le répète, Dieu en tirera sa gloire; et qui sait si par là il ne touchera point quelque âme qui peut-être se serait perdue sans un tel exemple? Les jugements du Seigneur sont impénétrables. Quand une jeune personne d'une naissance illustre montre tant d'amour pour Dieu, au milieu des dangers auxquels on est exposé dans son rang, je ne vois pas de motif de lui refuser cette consolation; nous ne devons pas même craindre que notre repos soit un peu troublé, dès qu'il doit en résulter un si grand bien. Purs moyens humains, selon moi, et bienséance mondaine, que ce délai demandé par les parents de Ca-

¹ Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille. La Sainte raconte son entrée au monastère des carmélites de Valladolid dans son *Livre des Fondations*, chap. x et xi.

² Les parents de Casilde de Padilla demandaient un délai avant sa prise d'habit.

silde : il ne servira qu'à la tourmenter davantage. N'ayant que trente jours devant elle, il est clair que, quand bien même elle se repentirait de sa démarche, elle ne le dira pas. Cependant s'il ne faut que cela pour apaiser ses parents et justifier sa conduite, j'y consens volontiers ; si d'ailleurs vous approuvez ce délai (car ce n'est guère, après tout, que quelques jours de retard), eh bien ! que Dieu soit avec elle. Il ne saurait manquer de donner beaucoup à celle qui abandonne beaucoup pour son amour, lui qui le fait envers nous qui n'abandonnons rien.

Je suis très-contente que vous soyez là, afin que la prieure trouve en vous consolation et lumière pour se bien conduire. Béni soit Celui qui a tout disposé de la sorte ! J'espère de sa bonté qu'il fera tourner ceci à sa plus grande gloire.

Les carmélites de Pastrana sont comme captives, même depuis que la princesse est retournée chez elle. Croiriez-vous que le prieur de l'Atocha, qui naguère se rendit dans cette ville, n'a point osé aller les voir ? Elle est également brouillée avec les religieux. Je ne vois nulle raison de souffrir plus longtemps un pareil esclavage.

Doña Béatrix se porte bien. Vendredi dernier, pensant à beaucoup de choses qu'elle fera... mais je n'ai plus besoin qu'elle fasse quoi que ce soit, grâce à Dieu. L'amour de Dieu supporte beaucoup ; et s'il y avait quelque chose qui ne fût pas amour, c'en serait déjà fait. Dieu vous garde, mon père.

Votre servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1574. — FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS.

(Édition de Madrid, t. III, l. 62. — *Acta*, p. 141, n° 592.)

A ANNE DE L'INCARNATION,

SA COUSINE GERMAINE, PRIEURE DE SALAMANQUE.

La Sainte s'informe avec un maternel intérêt de la santé de ses filles de Salamanque et leur dit comment elle se trouve à Albe. Elle envoie au père Medina, dominicain, une truite que la duchesse d'Albe vient de lui envoyer. Elle promet à sa cousine de lui donner des nouvelles de sa sœur aussitôt qu'elle en aura. Compliments à diverses personnes.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma chère mère.

Faites-moi savoir comment vous êtes, vous et toutes vos filles, et dites-leur mille choses de ma part. Je voudrais bien pouvoir être en même temps avec mes filles de Salamanque et avec celles d'Albe. Je trouverai ici moins d'embarras que je n'aurais cru. Je vous dirai que j'ai un ermitage d'où je vois la rivière. J'ai la même vue de la cellule où je couche ; et de mon lit je puis jouir de ce coup d'œil, ce qui me récréé beaucoup. Je me suis trouvée mieux aujourd'hui que de coutume. Doña Quiteria, avec sa fièvre, nous dit qu'elle vous a bien regrettées. Vous saurez qu'on emmène d'ici un médecin pour madame Geronyme qui est encore malade. Recommandez-la à Dieu, comme nous le faisons ici. Son état ne me laisse pas sans crainte. Que Dieu, ma fille, vous soutienne de sa main !

Voici une truite que la duchesse d'Albe m'a envoyée

aujourd'hui ; elle me paraît si excellente, que je l'envoie par un exprès à mon cher père Barthélemy de Medina ¹. Puisse-t-elle arriver pour l'heure du dîner ; faites-la lui porter au plus tôt par Michel avec cette lettre ; si c'est trop tard, ne laissez pas de la lui envoyer. Voyons si j'aurai quelques lignes de lui.

Ayez soin de me donner des nouvelles de votre santé, et de manger de la viande ces jours-ci. Qu'on fasse connaître votre faiblesse au docteur, et qu'on lui fasse bien mes compliments. En tout cas, que Dieu soit toujours avec vous. *Amen*. Je me recommande aux prières de mon cher père Osma, je le regretterai bien ici. Dites à Jeanne de Jésus de me faire savoir comment elle est : elle faisait bien petite figure le jour de mon départ.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui mercredi.

Comment se porte la comtesse et la femme du corrégidor ? Envoyez de ma part savoir de leurs nouvelles, et veuillez me les transmettre. De mon côté, je vous écrirai comment va votre sœur, Inès de Jésus, dès que je le saurai ; je différerai jusqu'à ce moment de faire partir Navarro, par lequel je vous enverrai aussi quelque chose. Il portera les seize réaux, si j'y pense, demain ; car je les ai encore oubliés aujourd'hui. Si Lescano demande quel-

¹ Religieux dominicain distingué par son savoir, d'abord quelque peu opposé à la Sainte, qu'il ne connaissait pas encore, mais dont il ne tarda pas à devenir le défenseur et le panégyriste.

que chose, donnez-le lui, je le payerai. Je lui dis que s'il avait besoin de quelque chose, vous le lui donneriez, mais je crois qu'il ne demandera rien.

INÈS DE JÉSUS ET ANNE DE L'INCARNATION,

COUSINES GERMAINES DE SAINTE TÉRÈSE.

Inès et Anne de Tapia, sa sœur, furent placées dès leur plus tendre enfance au couvent de l'Incarnation d'Avila, et ce fut sainte Tèreise qui les forma à la piété chrétienne. Elle n'eut pas de peine à communiquer à ces deux âmes innocentes le goût des choses de Dieu ; elle leur apprit à faire oraison ; elle leur fit connaître Notre-Seigneur, et les enflamma d'un tendre amour pour lui. Avec cet amour, toutes les vertus germèrent et prirent de rapides accroissements. La lumière de la grâce devenant plus vive, Inès et Anne de Tapia connurent de bonne heure le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Ainsi, foulant aux pieds le monde qui n'eut jamais d'elles ni un regard ni un regret, elles résolurent de se consacrer à Jésus-Christ, et Tèreise les vit, au pied des autels, former les nœuds qui devaient éternellement les unir au Dieu des vierges.

Dès que la sainte réformatrice du Carmel eut conçu le dessein de fonder un couvent de la règle primitive, ses deux cousines montrèrent la plus ferme détermination de s'associer à elle et d'embrasser le nouveau genre de vie. Le jour de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, elles eurent le bonheur d'assister à la cérémonie. Ce ne fut que peu de temps avant la fondation de Medina del Campo, que sainte Tèreise les fit venir au monastère de Saint-Joseph. Elle leur donna le saint habit ; et dès ce jour, après lequel elles avaient tant soupiré, Inès de Tapia prit le nom de Inès de Jésus, et Anne de Tapia celui de Anne de l'Incarnation.

Un incident signala le jour où Inès de Tapia devait se rendre de l'Incarnation à Saint-Joseph. Elle fut saisie des plus violentes souffrances. Tèreise douta qu'elle pût exécuter son dessein. Elle eut recours à Notre-Seigneur dans la prière ; et le divin Maître lui fit entendre ces pa-

roles : « Elle ne mourra point, je la garde pour de plus grandes choses. »

Sainte Tèreſe conduisit les deux sœurs à la fondation de Medina del Campo ; elle établit la mère Inès de Jésus prieure de ce monastère, et la mère Anne de l'Incarnation sous-prieure : elle n'eut qu'à s'applaudir d'un tel choix.

Inès de Jésus montra toutes les qualités d'une supérieure accomplie, et toute la ferveur d'une sainte religieuse. La haute idée que sainte Tèreſe s'était formée de son talent et de sa sagesse, lui fit dire un jour « qu'Inès de Jésus était plus capable qu'elle de gouverner un monastère. » Aussi la laissa-t-elle dix ans de suite à la tête de celui de Medina del Campo. C'est à Inès de Jésus qu'appartient, en grande partie, la gloire d'avoir fait fleurir dans cette maison la beauté du Carmel, et d'y avoir implanté l'esprit de Saint-Joseph d'Avila.

Cette grande servante de Dieu devait quatorze années encore édifier le Carmel par ses exemples. Medina del Campo ne fut pas le seul monastère qui eut le bonheur de vivre sous sa conduite et d'admirer ses vertus. Durant ce temps, Inès de Jésus n'eut pas toujours à porter le fardeau de la supériorité. Elle était si humble, qu'elle tremblait de tous ses membres quand il lui était imposé. Pour l'éviter, elle eut recours à tous les moyens, allant même jusqu'à simuler que la raison était affaiblie en elle ; mais ce fut en vain.

Cette humble servante du Seigneur exerçait néanmoins une autorité admirable ; son extérieur était plein d'une noble gravité ; la moindre de ses paroles imprimait le respect, mais on sentait en même temps qu'elle tombait du cœur d'une mère. Son seul regard, où brillait à la fois tant de douceur et de majesté, suffisait pour ramener la sérénité dans les âmes, et pour faire chérir les ordres de l'obéissance.

Notre-Seigneur voulut la préparer aux noces éternelles en imprimant en elle les marques de sa croix. Inès de Jésus était alors au monastère de Medina del Campo. Neuf mois entiers, elle se vit sur l'autel du sacrifice ; frappée de paralysie, elle était encore en proie aux douleurs de la goutte. Ni ses mains ni ses pieds n'avaient plus de mouvement ; son corps se contracta d'une manière effrayante. Mais tant de souffrances étaient un rafraîchissement pour l'élève et l'émule de Tèreſe ; à son exemple elle disait : « Seigneur, ou souffrir ou mourir ! »

Le divin Maître se plut à imprimer en elle un dernier trait de ressemblance, et à lui donner un gage suprême de son amour. On était

à la semaine sainte, et Inès de Jésus touchait au terme de son pèlerinage. Durant ces jours de grâce, l'heureuse Inès ne quitta pas un instant son céleste époux ; elle fut en esprit avec lui au jardin des Olives, à la colonne, à la croix ; elle unit ses douleurs aux siennes, et acheva de s'embraser d'amour dans les plaies de son cher Maître.

Vivante image de son époux crucifié, elle allait enfin passer avec lui, du calvaire et du tombeau, à la gloire du ciel. Le saint jour de Pâques arrive ; Inès de Jésus, en présence de ses sœurs, reçoit les derniers sacrements. Dès ce moment, le paradis commence en quelque sorte pour elle ; toutes les douleurs ont fui, et les délices inondent son âme. Comme Tèreè, Inès de Jésus succombe moins à une défaillance de la nature qu'à l'excès de son amour. A l'instant même, ses traits flétris par la souffrance brillent d'une beauté céleste ; son âme semble envoyer à ce corps virginal qu'elle vient de quitter un rayon de la gloire qui la couronne.

Dès que le monastère de Salamanque fut fondé, sainte Tèreè y appela la mère Anne de l'Incarnation ; là, comme à Medina del Campo, elle se montra un modèle de toutes les vertus. Elle gouverna le monastère de Salamanque pendant plusieurs années ; et on put voir alors les dons admirables que le Seigneur avait mis en cette âme d'élite. Elle semblait moins former des novices qu'instruire des fondatrices ; car un grand nombre de celles qu'elle forma furent choisies pour aller fonder d'autres monastères. Aussi sainte Tèreè avait-elle coutume de lui dire : « Dieu vous récompense, ma chère fille, de ce que vous me formez de si parfaites religieuses ! »

Le mépris d'elle-même, la charité envers les autres, l'estime pour ses sœurs, la compassion pour les souffrances et les peines du prochain furent les traits caractéristiques de la mère Anne de l'Incarnation. Aussi, le respect de ses filles pour elle n'avait d'égal que leur amour.

Par un principe de charité, afin d'épargner la sainte fondatrice, elle ne lui écrivit jamais les affaires pénibles qu'elle pouvait régler elle-même. Touchée de cette délicatesse, Tèreè se plaisait à en faire l'éloge : « Aucune prieure, disait-elle, ne m'allège autant le poids de ma charge que la mère Anne de l'Incarnation ; elle ne m'écrit jamais rien de pénible, elle souffre seule, entre elle et Dieu, les afflictions qu'il lui envoie. »

Ce fut dans l'oraison qu'elle puisa cette rare sagesse et cette tendre

charité. L'oraison était comme sa vie; outre les heures qu'elle y consacrait avec la communauté, elle savait en trouver d'autres pour s'en tretienir avec son Dieu. Souvent, durant ce saint exercice, on la vit en extase et la face rayonnante de lumière.

Avant de lui donner la couronne de ses vertus, Jésus-Christ acheva de purifier son âme par la souffrance. Les six derniers mois de sa vie, Anne de l'Incarnation fut sur la croix : comme Inès de Jésus, elle ne vit dans les souffrances qu'un présent délicat de son divin Maître. Lorsque le médecin lui annonça que la mort approchait, elle entra dans une indicible jubilation, et rendit à Dieu les plus vives actions de grâces ; et lorsque les religieuses lui dirent que le moment du départ pour le ciel n'était pas loin, elle répondit : « Ma sœur mourra encore avant moi, à Medina del Campo. » Parole prophétique dont on ne tarda pas à reconnaître la vérité. Enfin, pour elle comme pour sa sœur, le moment des joies éternelles était venu : l'une, du monastère de Medina, l'autre, de celui de Salamanque, allaient, avec Jésus-Christ ressuscité, prendre la route du ciel. C'était, comme nous l'avons dit, le jour de la triomphante résurrection du Sauveur. Inès de Jésus prenait la première son essor vers la patrie, et Anne de l'Incarnation la voyant monter au ciel, et faisant un amoureux effort pour la suivre, s'envolait comme elle dans les bras de son Dieu ¹.

¹ *Ann. gén. du Carm.*, t. III, liv. XI, chap. x.

1574. — FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS.

(Edition de Madrid, t. IV, l. 6. — *Acta*, p. 141, n° 592.)

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÉVÊQUE D'AVILA.

Elle se plaint de n'avoir pas le temps de lui écrire une longue lettre, et s'excuse de ne pouvoir écrire à doña Marie de Mendoza, sa sœur. Elle lui annonce qu'elle s'est acquittée de sa commission auprès de la duchesse d'Albe. Reproche plein de délicatesse à doña Marie de ce qu'elle n'a pas pris la défense de Casilde de Padilla. Mot prophétique et bien consolant pour l'évêque.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Grandeur.

Dieu soit béni de ce que vous êtes en bonne santé. Plaise au divin Maître de vous la conserver, ainsi que j'en supplie. Ce serait une consolation pour moi d'avoir du temps pour vous écrire une longue lettre; mais j'en ai si peu, que je ne voudrais pas commencer celle-ci. Marie de Saint-Jean-Baptiste vous parlera de moi, attendu que je ne puis le faire en ce moment. Lorsqu'elle m'écrit, elle est fidèle à me parler de vous et de tout ce qui m'intéresse. J'en bénis Dieu; avec cela, je puis supporter de me voir si longtemps privée de vos lettres. Je vous en ai écrit plusieurs. Il en est une qui ne vous a pas été remise, et j'en suis la cause; mais je ne comprends pas ce que sont devenues les autres. Depuis que je suis à Albe, je n'en ai reçu de Votre Grandeur qu'une seule, qui m'était adressée à Salamanque.

Je me suis acquittée de votre commission auprès de la

duchesse d'Albe. Elle m'a conté l'histoire, et m'a assuré qu'elle n'avait jamais pensé que vous eussiez pris part à la dernière affaire. Certainement, la duchesse mérite que l'on conserve son amitié.

Je ne puis non plus écrire à ma chère doña Marie : qu'elle reçoive l'assurance de toute mon affection et de tout mon respect. Vous dirai-je que la très-sainte Vierge me semble mieux défendre ses filles que madame votre sœur ne défend ses sujettes, s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'elle n'a pas ouvert la bouche pour elles dans cette affaire ? Que Notre-Seigneur vienne au secours de ce petit ange ¹ ! Ce que le divin Maître fait pour elle est maintenant chose bien nouvelle dans le monde. S'il a permis qu'elle soit abandonnée de tous, et qu'elle ait de tels combats à soutenir, c'est, je pense, afin de mieux faire éclater sa protection. Je ne puis assez en bénir la divine Majesté.

Depuis que vous avez tant de saintes, Monseigneur, vous apprenez à connaître celles qui ne le sont pas, et voilà pourquoi vous m'oubliez. Cependant je crois que dans le ciel vous verrez que vous êtes plus redevable à la pécheresse qu'à elles. Je féliciterais plus volontiers madame doña Marie et madame la comtesse sur quelque chose de pareil, que sur le mariage de cette dernière, quoique je sois bien aise qu'il ait été si promptement conclu. Plaise à Notre-Seigneur que cette alliance soit pour sa gloire, et qu'elle fasse durant longues années votre consolation et celle de madame doña Marie ! J'offre mes bien humbles respects à

¹ Doña Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille.

madame doña Béatrix et à madame la duchesse. Que le divin Maître, Monseigneur, vous soutienne toujours de sa main.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Je supplie Votre Grandeur de me faire savoir si l'on a obtenu pour moi du père visiteur la permission de passer quelques jours à Saint-Joseph : la prieure me l'écrira.

1574. — 13 ET 14 MAI. — SÉGOVIE.

(Edition de Madrid, t. III, l. 59. — *Acta*, p. 143, n° 602.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

PRIEURE DE VALLADOLID ET NIÈCE DE LA SAINTE.

Elle la remercie de ses lettres. Elle bénit Dieu de l'heureuse mort de Béatrix de l'Incarnation. Départ du père Gratien et du père Mariano pour l'Andalousie ; espérances que la Sainte en conçoit pour les carmes déchaussés. Le père Medina et le père Bañez, dominicains. Désir ardent de la Sainte de voir sa nièce ; compliments à Marie de la Croix et à Stéphanie des Apôtres. Eloge d'Isabelle de Saint-Paul, petite nièce de la Sainte.

JÉSUS

soit avec vous, ma chère fille.

Quel marcheur que votre domestique ! Je pensais que demain seulement il reviendrait de Madrid où je l'avais envoyé, n'ayant personne autre à qui confier ces affaires, et il est venu aujourd'hui jeudi. Avec ces lettres, il emportera mes réponses à celles que j'ai reçues d'Avila. Mais comme ni mes yeux ni ma tête ne me secondent guère, il ne pourra partir que demain à midi, et encoré plaise à

Dieu qu'il puisse partir demain ! Je regrette de ne pouvoir vous écrire tout à loisir, ainsi qu'à doña Marie de Mendoza. Ma santé est presque bonne ; le sirop dont je parle à notre père, Dominique Bañez, m'a délivrée de ce tourment de la mélancolie et m'a entièrement enlevé la fièvre. Sa lettre et la vôtre m'ont causé bien du plaisir ; mais votre dernière y a mis le comble. Cette sainte jouit donc du repos ! A la vue d'une telle mort, je m'étonne qu'on puisse s'attrister de son bonheur et qu'on ne lui porte pas envie. Je ressens, ma fille, toutes les fatigues que vous aurez essuyées durant sa maladie, et je partage la peine que vous causent les grandes affaires que vous avez sur les bras ; je sais ce que c'est, et ce qu'on souffre. Toutefois, je ne crois point que vous auriez plus de santé si vous jouissiez de la tranquillité dont vous me parlez ; je suis très-certaine, au contraire, connaissant votre tempérament comme je le connais, que vous en auriez moins : aussi, je me résigne à vous voir souffrir ; il faut bien que d'une manière ou d'une autre vous deveniez une sainte. Croyez-moi, ce désir de la solitude vaut mieux pour vous que la solitude elle-même.

Oh ! si vous voyiez le mouvement que l'on se donne, quoiqu'en secret, en faveur des déchaussés ! il y a de quoi louer le Seigneur. Cet élan est dû aux deux pères qui sont partis pour l'Andalousie, Gratien et Mariano. Ce qui empêche que ma joie ne soit parfaite, c'est la peine que cela va donner à notre père général que j'aime tant. Mais d'autre part, je vois que notre position n'est pas tenable.

¹ Béatrix de l'Incarnation, dont sainte Térése fait l'éloge au chapitre xii de son *Livre des Fondations*.

Recommandez tout cela à Dieu. Le père Dominique Bañez vous dira ce qui se passe, et vous le verrez dans certains papiers que je vous envoie. Pour ce que vous m'écrirez, ne me l'envoyez pas comme vous avez fait ; mais confiez-le à une personne sûre, dussiez-vous pour cela attendre quelques jours. Le père visiteur, Pierre Hernandez, nous fait bien faute, il est fâcheux qu'il soit si loin ; mais le fût-il encore plus, la nature de certaines affaires exige que je lui envoie un exprès. Le supérieur qu'il s'est substitué ¹, et plaise à Dieu que nous le gardions longues années, ne peut prononcer là-dessus.

Pour ce qui est du père Medina ², quand même il irait beaucoup plus loin, ne craignez pas que je m'en fâche ; au contraire, cela me fait rire. Je serais plus sensible à un demi mot du père Dominique Bañez. Le père Medina ne me doit rien, et je m'inquiète peu qu'il n'ait pas d'affection pour moi. Il n'a point eu de rapport avec nos monastères, il ne sait point ce qu'ils sont, et il ne saurait se comparer au père Dominique, qui les aime, qui en fait sa propre affaire et qui en a été le véritable soutien.

Vous avez eu chez vous un grand embarras d'affaires ; mais aussi il n'est aucune maison de l'ordre qui ne vous les envie.

Faites de ma part bien des compliments à doña Marie de Samaniégo ; dites-lui qu'ainsi va le monde, et que nous ne pouvons nous confier qu'en Dieu. Je crois tout ce que

¹ Le père Dominique Bañez.

² Le père Barthélemy Medina, religieux éminent de l'ordre de Saint-Dominique, ne connaissait pas encore à cette époque la Sainte, et se permettait quelques paroles piquantes sur la nouvelle fondatrice ; mais il ne tarda pas à la connaître, et il devint dès lors, comme le père Bañez, un de ses plus grands admirateurs.

vous me dites d'elle et de sa sœur. Il est fort heureux qu'on n'en ait pas fait davantage ; on doit être reconnaissant, et c'eût été une grande ingratitude, même envers l'évêque. Avec le temps, Notre-Seigneur en ordonnera autrement, je l'espère, et alors on pourra faire quelque chose pour la consolation de ces dames. Je voyais bien que cela ne ferait pas plaisir à doña Marie de Mendoza ; j'ai eu la pensée de lui écrire, mais je ne crois pas pouvoir le faire. Sachez que doña Marie Cibrian est morte ; recommandez-la à Dieu avec toutes vos filles. Faites de ma part de grands remerciements à la prieure du couvent de la mère de Dieu. On nous fait ici, par son entremise, beaucoup de bien ; comme je souffre des yeux, elle voudra bien me pardonner si je ne lui écris pas. Quant à vous, ma fille, veillez sur votre santé ; je ne voudrais pas que vous vinssiez à payer tant de fatigues et de mauvaises nuits que vous avez eues.

Oh ! quel désir j'ai de pouvoir quelque jour me rendre près de vous ! Nous ne sommes pas bien loin ; mais je n'en vois pas le moyen. Si vous le jugez à propos, dites à ma chère Casilde de Padilla de lire attentivement cette lettre de sa tante, lui disant en même temps que j'ai envoyé à sa tante celle qu'elle m'avait écrite. Il y a déjà quelque temps que cette dame a toute mon affection et mon estime. Je me confierais en elle pour quoi que ce soit.

J'oublie sans doute quelque chose de ce que je voulais vous dire. Dieu soit avec vous, ma fille, et vous garde à mon affection. Vous êtes une admirable amie ; je ne sais comment je supporte que vous soyez si bien avec mon père. Vous verrez par là combien je me trompe sur votre compte en vous croyant une grande servante de Dieu. Que

ce Dieu de bonté fasse de vous une sainte. C'est aujourd'hui le 14 mai. J'ai un grand désir de voir ma bonne Marie de la Croix ¹ ; dites-lui bien des choses de ma part, et à Stéphanie ² de même : le père Paul Hernandez est venu tout étonné d'elle, et il a raison.

Votre

TÉRÈSE DE JÉSUS.

J'ai su les conseils que vous donne Isabelle de Saint-Paul ³ ; elle m'a fait rire avec ses monastères. Je ne puis vous dire le bien qu'elle m'a fait dans cette dernière maladie ; son caractère et sa joie me donnaient de l'allégresse, et elle m'a infiniment soulagée en disant l'office avec moi. Je vous assure qu'elle réussirait en tout comme elle fait en ceci, et que si elle avait de la santé, on pourrait très-bien lui confier le gouvernement d'une maison.

MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE ET ÉLÉONORE DE CEPEDA,

SA SŒUR, NIÈCES DE SAINTE TÉRÈSE.

Marie de Ocampo, en religion Marie de Saint-Jean-Baptiste, et Éléonore de Cepeda, sa sœur, étaient filles de Jacques de Cepeda et de Béatrix de la Crux y Ocampo. Dès leur plus tendre enfance, elles furent placées dans le monastère de l'Incarnation d'Avila, pour y être élevées sous les yeux de leur tante. Tèreise cultiva ces deux âmes avec tout le

¹ Une des quatre premières carmélites.

² Sœur converse, qui vécut et mourut en odeur de sainteté au monastère de Valladolid.

³ Petite nièce de la Sainte, dont on trouvera la biographie à la fin de cette lettre.

dévouement de la sainteté, et elle eut le bonheur de préparer à Jésus-Christ deux épouses dignes de lui. La jeune Marie devait néanmoins, avant de se lier par des nœuds éternels à l'Époux des vierges, remporter sur elle-même une éclatante victoire. Comme elle avait reçu de Dieu les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et qu'en outre elle était douée de toutes les grâces de la nature, elle se laissa vaincre à un sentiment de secrète complaisance en elle-même ; cédant à la légèreté irréfléchie de son âge, elle s'appliquait à rehausser ses avantages extérieurs, elle aimait à se parer avec élégance, et trouvait, pour y réussir, de merveilleuses industries ; âme candide, elle ne voyait pas sans doute grand mal dans une pareille conduite. Cependant le moment de la grâce n'était pas loin.

A peine âgée de dix-sept ans, elle allait être toute à Jésus-Christ, et coopérer à l'accomplissement d'un de ses plus grands desseins.

Le 16 juillet de l'année 1560, le jour même de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Marie de Ocampo passait les dernières heures d'une si belle journée dans la cellule de sa tante : là se trouvaient sa sœur Éléonore de Cepeda, Isabelle de Cepeda et Ocampo, petite-nièce de la Sainte, Inès et Anne de Tapia, ses cousines germaines, et enfin Jeanne Suarez, sa grande amie. La conversation s'étant engagée sur les obstacles qu'on rencontrait à une vie sainte et recueillie dans un monastère si nombreux, Marie de Ocampo prit soudain la parole, et dit avec une admirable vivacité : « Eh bien ! nous toutes ici réunies, allons ailleurs pour mener une vie solitaire, à la manière des ermites du désert ; si vous vous sentez le courage de vivre comme les franciscaines déchaussées, il y aura bien moyen de fonder un monastère. » Comme ces paroles venaient du ciel à l'insu de celle qui les prononçait, elles produisirent une profonde impression sur tous les cœurs ; c'était un trait de lumière et de grâce. A cette seule pensée, toutes ces vierges avaient tressailli de joie. La conversation devint plus vive, déjà l'on parlait de trouver des fonds ; la jeune Marie tranche d'un mot la difficulté : « J'offre, dit-elle, mille ducats de mes biens. » Tèreèse était payée en ce moment des soins prodigués à son élève, et voyait s'élever déjà l'édifice de la réforme du Carmel.

De son côté, Marie de Ocampo recevait le salaire de sa foi et de son dévouement ; à l'instant même où elle promettait les mille ducats, Notre-Seigneur lui apparaissait et lui témoignait sa satisfaction. A cette vue, cette âme grande et généreuse, se sentant détachée de tout

ce qui se passe, prit l'inébranlable résolution de se consacrer tout entière à son Dieu dans la vie religieuse. Six mois après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, vers la fin de février de l'an 1563, elle eut le bonheur de recevoir le saint habit; l'année suivante, le 21 octobre, elle fit profession. Elle porta dans le Carmel le nom de Marie de Saint-Jean-Baptiste. En 1568, sainte Térèse la mit à la tête du monastère de Valladolid qu'elle venait de fonder. La Sainte ne pouvait se lasser d'admirer ses rapides progrès dans la perfection, et tant d'amabilité unie à une vertu si ferme; elle la regardait, à juste titre, comme une des plus fortes colonnes de la réforme naissante. On voit, par les lettres qu'elle lui écrivit, la tendre affection qu'elle lui portait. Tous ceux qui la connurent étaient ravis de voir en elle, avec les plus riches trésors de la grâce céleste, une telle grandeur d'âme, un esprit si élevé, et une sagesse si consommée. Le couvent de Valladolid eut le bonheur de l'avoir longtemps pour prieure. Telle était l'idée qu'on avait de sa sainteté, que Philippe III et la reine, sa femme, s'estimèrent heureux de voir au Carmel de Valladolid cette grande servante de Dieu sur son lit de mort, et de recommander à ses prières leurs personnes et leurs États. Quand la gloire du ciel commença à lui apparaître, quel souvenir pour elle que ces paroles prononcées à dix-sept ans! Quel magnifique enchaînement de grâces Dieu attache parfois à une résolution magnanime prise à ce bel âge de la vie ¹!

Nous avons vu au Carmel de Valladolid l'urne qui renferme les précieux ossements de Marie de Ocampo; elle est placée au haut de la grande grille du chœur, ayant à droite et à gauche les urnes où sont les ossements de quelques autres carmélites mortes en odeur de sainteté. Pensée vraiment ingénieuse et charmante, que ces tombeaux en quelque sorte suspendus en l'air! Ces vierges, qui se sont endormies dans le Seigneur, reposent entre leurs sœurs bien-aimées de l'exil et le tabernacle du Dieu vivant; suspendues entre le ciel et la terre, elles ont déjà pris l'essor pour voler, au dernier jour, au-devant du Juge qui doit les couronner.

Sainte Térèse ayant séjourné à différentes époques au Carmel de Valladolid, la cellule qu'elle sanctifia a été changée en un oratoire où l'art et la piété n'ont rien oublié pour rendre encore la Sainte présente.

¹ Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. 1^{er}, chap. XIII. — *Hist. gén. des Carmes*, liv. II, chap. II.

C'est dans ce sanctuaire que fut découverte devant nous l'urne dépositaire des ossements de Marie de Ocampo ; et c'est là que nous avons eu le bonheur de tenir dans nos mains et de vénérer cette tête, que la foi nous montrait déjà couronnée de rayons.

Environ douze ans après le mémorable entretien de l'Incarnation, et tandis que la Sainte, par ordre des visiteurs apostoliques, se trouvait pour trois ans chargée de la conduite de ce monastère, l'angélique Éléonore de Cepeda, sous les yeux de sa mère bien-aimée, quittait l'exil et allait se joindre au chœur des vierges dans le ciel. Térèse l'avait toujours tendrement chérie, parce qu'elle avait toujours été pure comme un ange. Elle avait fait de bonne heure d'admirables progrès dans l'oraison, et elle s'était consacrée à Jésus-Christ dans ce monastère où s'étaient écoulées si saintement ses jeunes années. Souverainement détachée de tout ce qui se passe, et embrasée de l'amour de Dieu, elle ne soupirait qu'après le moment de le posséder dans la patrie.

La veille même du jour qui devait combler tous ses désirs, Térèse vit combien sa mort serait précieuse devant le Seigneur ; elle connut qu'elle irait droit au ciel, sans passer par le purgatoire. Qu'on juge de ce que dut éprouver la Sainte, lorsque tenant dans ses bras sa chère Éléonore mourante, elle la remettait en quelque sorte de main en main au divin Époux des vierges ! Au moment où les sœurs transportaient ce corps virginal au chœur pour les funérailles, Térèse vit une multitude d'anges qui portaient avec elle le saint fardeau, circonstance qui faisait dire plus tard à la Sainte racontant cette vision : *C'est afin que l'on voie combien Dieu honore les corps où ont été des âmes justes.* Aussi elle voulut que l'enterrement se changeât en une pompe triomphale. La circonstance était parfaite pour son dessein : on était dans l'octave de la Fête-Dieu ; l'église du monastère était magnifiquement parée. Au lieu d'une messe des morts, on dit la messe du très-saint Sacrement qui était celle du jour ; elle fut solennellement chantée avec accompagnement d'orgue. L'Alleluia, plusieurs fois répété, semblait célébrer l'entrée de cette âme dans le séjour des joies éternelles. La procession du très-saint Sacrement, qui devait avoir lieu, acheva de donner à ces funérailles l'aspect d'une fête du ciel. Éléonore, revêtue des saints habits des vierges du Carmel, apparaissait dans son cercueil, parsemé de lis et de fleurs, comme sur un trône de gloire. Un rayon

de la majesté divine brillait sur ce front d'ineffable blancheur. Ses yeux semblaient fixer encore la Beauté souveraine qui l'avait ravie ; un céleste sourire était peint sur ses traits ; on n'eût pas dit qu'elle était morte, mais en extase. La procession fit lentement le tour du cercueil, et lorsque le très-saint sacrement se trouva en face d'Éléonore, Térése et toutes les religieuses purent à loisir contempler une dernière fois cette figure qui semblait se ranimer et briller d'une beauté plus vive. Après que Jésus-Christ, ainsi porté en triomphe, eut lui-même béni la sainte dépouille de son épouse, les religieuses la descendirent dans les caveaux du monastère où elle repose.

ISABELLE DE SAINT-PAUL,

FREMIÈRE PROFESSE PARMİ LES CARMÉLITES DÉCHAUSSÉES, ET PETITE NIÈCE
DE SAINTE TÉRÈSE.

Il y a entre Marie de Saint-Jean-Baptiste et Isabelle de Saint-Paul un lien mystérieux qui ne nous permet pas de les séparer. Elles sont doublement unies par la parenté du côté de leur père et du côté de leur mère ; élevées au même couvent, formées par la même main, par celle de sainte Térése, toutes deux ayant fait le même jour profession de la règle primitive de Saint-Joseph d'Avila ; toutes deux remarquables par l'amabilité de leur caractère ; toutes deux des anges ; toutes deux ineffablement attachées à sainte Térése et chéries d'elle. Toutes deux ayant reposé sur son cœur à cette époque où l'ange la transperçait de son dard ; toutes deux, types parfaits d'une vraie carmélite ; toutes deux enfin ayant pour historien et pour panégyriste la séraphique Térése de Jésus elle-même.

C'est donc ici à côté l'une de l'autre qu'elles doivent nous apparaître.

Quelques mots ajoutés à ce qu'en a écrit sainte Térése suffiront pour présenter cette angélique figure dans son vrai jour.

Isabelle de Saint-Paul était fille de François de Cepeda et de Marie de Ocampo. Elle naquit à Torrijos. Du toit paternel, la jeune Isabelle passa au monastère de l'Incarnation. Sainte Térése l'éleva. Ses compagnes furent Marie Ocampo et Éléonore de Cepeda. Isabelle fut un lis de pureté et un ange de ferveur. Elle aspira de bonne heure à être comptée parmi les épouses de Jésus-Christ. Déjà novice à l'Incarnation

d'Avila lors du mémorable entretien du 16 juillet, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, elle sentit son âme tressaillir d'une ineffable joie à l'espoir de suivre sa sainte parente dans le nouveau monastère qu'elle fonderait, et elle prit, dès ce moment, l'immuable résolution de ne prononcer ses vœux solennels que dans le Carmel réformé. L'Époux des vierges exauça un si saint désir.

Lorsqu'en décembre 1562, sainte Térèse fut enfin autorisée par son provincial à aller habiter dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, qu'elle avait fondé le 24 août de cette année, elle amena avec elle quatre religieuses du monastère de l'Incarnation, parmi lesquelles se trouvait Isabelle de Saint-Paul. La Sainte l'avait à côté d'elle au moment où elle reçut la grâce qu'elle rapporte en ces termes : « De quelle inexprimable joie mon âme fut inondée le jour où je vis enfin s'ouvrir les portes de Saint-Joseph ! Avant d'entrer dans le monastère, je m'arrêtai dans l'église pour faire oraison. Là, étant presque en extase, je vis Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me recevait avec un grand amour, et qui, en me mettant une couronne sur la tête, me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa très-sainte Mère ¹. »

Peu de temps après, sainte Térèse reçut une nouvelle faveur : elle vit la très-sainte Vierge couvrant de son manteau sa chère Isabelle et toutes ses filles du monastère de Saint-Joseph d'Avila. « Un autre jour, dit-elle, tandis que nous étions toutes en oraison au chœur, la très-sainte Vierge m'apparut. Elle était environnée d'une très-grande gloire, et portait un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit en même temps connaître le haut degré de gloire où son divin Fils devait élever les religieuses de cette maison ². »

Sous ce manteau protecteur de la Reine du ciel, et sous la conduite maternelle de la sainte fondatrice, Isabelle vit s'écouler les deux années de noviciat. Elle orna son âme pour le jour de son alliance avec le céleste Époux. Cette heure tant souhaitée approchait. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila allait pour la première fois voir des filles de sainte Térèse prononcer les vœux solennels de religion. Pour donner plus d'éclat à cette cérémonie et pour qu'il en restât un plus grand souvenir, la sainte réformatrice voulut que quatre de ses filles fissent profession le même jour, et elle fixa le 21 octobre 1564 pour cette fête de famille. Les heureuses novices sur lesquelles tomba son choix furent

¹ Vie, chap. xxxvi.

² Vie, chap. xxxvi.

Isabelle de Saint-Paul, Ursule des Saints, Antoinette du Saint-Esprit, et Marie de Ocampo, sa nièce. Enfin brilla l'heureux jour qui devait mettre le comble à tous leurs désirs. Sainte Térése décerna à Isabelle de Saint-Paul l'honneur de prononcer la première ses serments d'éternelle fidélité à Jésus-Christ. Ursule des Saints les prononça après elle ; ensuite Antoinette du Saint-Esprit, et enfin Marie Ocampo. La sainte réformatrice reçut elle-même leurs vœux sacrés, et les présenta au divin Époux des vierges. Ce qui se passa alors dans le cœur de la séraphique Térése et dans celui des nouvelles épouses de Jésus-Christ est un mystère ; tout ce qu'on en peut dire, c'est que ce fut un avant-goût du paradis¹.

Ainsi, pendant toute l'éternité, dans le livre des professions des Carmélites déchaussées, le nom d'Isabelle de Saint-Paul sera inscrit et resplendira immédiatement après le nom de la séraphique Térése de Jésus.

La Sainte nous révèle quelle fut la vie d'Isabelle de Saint-Paul et de ses compagnes dans la solitude de Saint-Joseph d'Avila, et comment, par leur sainteté, elles charmaient les regards et le cœur de leur divin Époux.

« Je ne puis, dit-elle au xxxv^e chapitre de sa *Vie*, me rappeler sans ravissement la manière si admirable dont le divin Maître m'a aidée pour la fondation de ce petit monastère. Il aime, j'en suis sûre, ce petit coin de terre ; il y prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison : *Ma fille, cette maison est pour moi un paradis de délices*. Il a choisi lui-même, on le voit, les âmes qu'il y a attirées. Elles sont si vertueuses, que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie. »

En 1574, dix ans après la profession d'Isabelle de Saint-Paul, sainte Térése trace à sa louange les paroles qui terminent la lettre qu'elle adresse de Ségovie à sa nièce, Marie de Saint-Jean-Baptiste.

« Je ne puis vous dire le bien qu'elle m'a fait dans cette dernière maladie. Son caractère et sa joie me donnaient de l'allégresse ; et en récitant l'office divin avec moi, elle m'a en quelque sorte rendu la vie. Je vous assure qu'elle réussirait en tout comme elle fait en ceci, et que si elle avait de la santé on pourrait très-bien lui confier le gouvernement d'une maison. »

¹ *Histoire générale des Carmes déchaussés*, liv. II, chap. xxiii.

En 1578, pendant le carême, la Sainte écrit d'Avila à un de ses parents à Torrijos, que nous croyons être le père ou le frère d'Isabelle de Saint-Paul, et elle achève de faire connaître combien elle aimait cette angélique épouse de Jésus-Christ et combien elle en était aimée.

« Par une faveur de Dieu, le bras cassé n'est pas le droit, ainsi je puis vous écrire. Je vais mieux, et grâce à Dieu je puis garder le carême. Avec les régals que vous ne cessez de m'envoyer, je supporterai plus facilement le jeûne. Que le divin Maître vous en récompense. Je suis très-sensible à toutes vos attentions pour moi, mais la sœur Isabelle de Saint-Paul m'aime d'une affection si extraordinaire, qu'elle y est encore beaucoup plus sensible. C'est pour moi une bien douce consolation de me trouver ici avec elle, il me semble être dans la compagnie d'un ange. » (*Lettres*, édit. de Madrid, t. IV, l. XLVI.)

Nous empruntons les derniers traits de cette biographie à une relation autographe de la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique. Voici ce que cette grande servante de Dieu a écrit sur la première professe de Saint-Joseph d'Avila :

« Isabelle de Saint-Paul était une âme très-candide ; c'est ce que disaient quelques-uns de ses confesseurs, lesquels étaient convaincus qu'elle avait son innocence baptismale. » Elle ajoute ailleurs : « J'appris qu'elle était morte avec une telle paix et un tel courage, qu'elle régla elle-même tout son extérieur pour mourir, qu'elle demanda le cierge bénit, et qu'elle dit qu'on fit entrer le père Julien d'Avila. »

Elle mourut le 4 février 1582, huit mois juste avant sainte Térèse, suivant les documents du couvent primitif conservés dans les archives.

1574. — VERS LA FIN DE MAI. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 57. — *Acta*, p. 144, n° 608.)

A ANTOINE GAYTAN, A SALAMANQUE.

La Sainte lui dit la manière dont il doit se conduire dans l'oraison. Elle lui donne des nouvelles de la fondation de Ségovie, et lui exprime sa reconnaissance pour les services qu'elle a reçus de lui.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, mon fils.

Je ne suis pas assez heureuse pour avoir le loisir de m'entretenir longtemps avec vous ; j'en aurais cependant grande envie, je vous assure. Je suis charmée de recevoir souvent de vos lettres, et d'apprendre par vous-même que le Seigneur vous fait tous les jours de nouvelles grâces. Il vous paye maintenant les services que vous nous rendez ici.

Ne vous fatiguez pas en voulant discourir beaucoup dans la méditation, et n'ayez point d'inquiétude de ne pouvoir le faire. S'il vous en souvient, je vous ai dit bien des fois de quelle manière vous deviez vous y conduire, que c'était une plus grande grâce d'y employer tout le temps à donner des louanges à Notre-Seigneur, et que souhaiter ardemment de le voir loué de toutes les créatures était une grande preuve que l'âme est occupée de son Dieu. Plaise au divin Maître que nous sachions, vous et moi, payer ses bienfaits de quelque retour ! Qu'il daigne aussi nous donner beaucoup à souffrir, quand même

ce serait de la part des puces, des esprits follets ¹ et des chemins.

Antoine Sanchez était sur le point de nous vendre la maison, sans m'en parler davantage. Mais où donc aviez-vous les yeux, vous et le père Julien d'Avila, quand elle vous a paru convenable? Heureusement, il a rompu le marché. Nous nous occupons maintenant à en acheter une fort belle, bien située, dans la rue Royale, et au meilleur endroit du faubourg; elle est à peu de distance de Saint-François. Recommandez bien cette affaire à Notre-Seigneur. Toutes les sœurs se recommandent instamment à vos prières.

Je suis mieux, j'allais dire tout à fait bien; car, lorsque je n'ai que mes maux ordinaires, c'est pour moi une grande santé. Dieu vous en donne une parfaite, et nous garde un ami si cher!

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

ANTOINE GAYTAN.

Sainte Tèrese nous parle de lui en ces termes dans son *Livre des Fondations* :

« Le père Jean de la Croix était venu à Ségovie avec le père Julien d'Avila et un autre serviteur de Dieu, nommé Antoine Gaytan, qui m'avaient accompagnée.

¹ La Sainte répond à M. Gaytan par l'expression populaire qu'il avait sans doute employée. Il lui avait dit apparemment qu'il lui semblait avoir tous les lutins à ses trousses, en espagnol : *duendes*.

« Ce dernier était un gentilhomme d'Albe ; Notre-Seigneur l'avait appelé à lui, du milieu des vanités du siècle où il avait vécu quelques années. Dès ce moment, il foula le monde sous les pieds, et il se dévoua sans réserve à toutes les œuvres où il croyait rendre à Dieu de plus grands services. La reconnaissance m'oblige de faire connaître un homme d'un tel mérite ; car non-seulement il nous a beaucoup assistés, mais il a beaucoup travaillé dans les autres fondations dont j'aurai à parler. S'il me fallait dire ici ses vertus, je n'aurais pas fini de sitôt. Celle qui revient le plus à mon sujet est la mortification ; il la pratiquait à un si haut degré, que, pour nous servir en tout, il se donnait plus de fatigue qu'aucun des serviteurs qui venaient avec nous. C'était un homme très-adonné à l'oraison et à qui Dieu faisait de grandes grâces ; son abnégation était telle, qu'il se chargeait avec plaisir de tout ce qui était pénible aux autres ; il s'est constamment dévoué avec un nouveau bonheur à toutes les souffrances qui se sont rencontrées dans ces fondations. Il paraissait bien que Dieu l'avait appelé à un si parfait exercice de charité. On peut dire la même chose de Julien d'Avila, qui commença à nous assister dès la fondation de notre premier monastère. Notre-Seigneur voulait sans doute que, grâce à de tels compagnons de voyage, tout me réussît à souhait. Dans les chemins, ils ne s'entretenaient que de Dieu ; ils instruisaient les gens qui venaient avec nous, ainsi que ceux qu'ils rencontraient. En un mot, ils s'employaient, de toutes les manières possibles, au service de sa divine Majesté.

« Il est juste, mes filles, que celles d'entre vous qui liront le récit de ces fondations sachent combien nous avons d'obligations à ces deux serviteurs de Dieu, qui, sans nul intérêt personnel, ont tant travaillé à l'érection de ces monastères où vous jouissez maintenant d'une paix si profonde. Vous tâcherez de leur être utiles à votre tour, en les recommandant instamment à Notre-Seigneur dans vos oraisons ; et certes vous le feriez de grand cœur, si vous saviez comme moi que de mauvaises nuits ils ont passées, que de fatigues et de souffrances ils ont endurées dans le cours de ces voyages. » (*Livre des Fondations*, chap. XXI.)

1574. — FIN DE MAI. — SÉGOVIE ¹.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 52.)

A ANTOINE GAYTAN, A SALAMANQUE.

Manière dont il doit se conduire dans l'oraison. Elle l'engage à suivre l'avis du père Balthasar Alvarez, relativement à un autre point sur lequel il la consultait.

JÉSUS

soit avec vous, mon cher fils.

Je prie cet adorable Maître de vous payer l'aumône que vous m'avez faite du livre ; il va on ne peut mieux à mon but.

Pour répondre à ce que vous demandez sur l'oraison, j'aurais besoin de plus de temps. Quant à la substance, c'est la manière très-ordinaire de procéder de ceux qui sont arrivés à la contemplation. Je vous l'ai dit plusieurs fois, s'il vous en souvient. Sachez que de même qu'il y a dans ce monde des temps différents, il y en a aussi dans le monde intérieur ; il est impossible qu'il en soit autrement. C'est pourquoi n'en ayez point de peine, il n'y a point de votre faute.

Sur le reste, je ne puis juger, parce que je suis partie. La solitude, dont, hélas ! je n'ai pas mérité de jouir, ayant toujours été mon attrait naturel, et étant l'esprit de notre Ordre, je pourrais vous conseiller ce qui est selon mon goût, et non ce qui vous convient. Conférez-en à cœur ou-

¹ Comme il est difficile d'assigner la date de cette lettre, il nous a paru convenable de la placer à la suite de la précédente.

vert avec le père recteur ¹ ; il verra ce qu'il y a de mieux pour vous. Examinez bien à quoi vous vous sentez intérieurement plus porté. Que Dieu vous garde ! J'ai tant écrit de lettres, que je ne sais comment j'ai pu vous dire ceci ; le messenger attend.

Pour le moment, rien de fixé sur mon voyage ; je ne sais même comment il pourrait avoir lieu cette année. Dieu peut tout. Recommandez-moi beaucoup à sa divine Majesté ; de mon côté, je ne manque pas de prier pour vous. Donnez-moi toujours de vos nouvelles.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1574. — JUIN. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 2. — *Acta*, p. 145, n° 608.)

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE,

ALORS ÉTUDIANT A L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE, ET DEPUIS ARCHEVÊQUE
D'ÉVORA.

La Sainte lui donne des avis utiles et le console ; elle lui recommande l'établissement d'une maison de carmes déchaussés à Salamanque. Elle le charge d'être son interprète auprès du père Balthasar Alvarez.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, très-illustre seigneur.

J'apprends avec bien du plaisir que vous êtes arrivé

¹ Le père Balthasar Alvarez, recteur du collège de Salamanque depuis le commencement de l'année 1574. (Voir sa *Vie*, par le vénérable père Louis du Pont, p. 123.)

heureusement et en bonne santé ; mais pour un si long trajet que celui que vous venez de faire, je trouve votre lettre bien courte, encore ne me dites-vous pas si vous avez réussi dans l'affaire qui était l'objet de votre voyage.

Ce n'est pas chose si étrange que vous soyez mécontent de vous-même ; et vous ne devez point être alarmé de ce que vous éprouvez un peu de tiédeur. C'est une suite de l'embarras et de la fatigue du voyage, qui ne vous ont pas permis de régler votre temps sur la route, comme vous avez coutume de le faire : mais vous ne serez pas plutôt rendu à vous-même que la paix se rétablira dans votre âme.

Ma santé est passable , du moins en comparaison de ce qu'elle a été. Si j'avais comme vous le talent de me plaindre, je vous ferais convenir que mes maux sont fort au-dessus des vôtres. J'ai été surtout extrêmement malade pendant deux mois, et mes douleurs étaient si violentes que l'intérieur s'en ressentait, au point que je ne savais si j'existais encore. L'intérieur va bien présentement, mais l'extérieur est toujours à peu près le même, malgré les secours que voulez bien me procurer, à moi et à mes sœurs ; je prie Dieu de vous en donner la récompense. J'ai ici quelques-unes de mes filles qui sont arrivées de Pastrana fort malades, parce que la maison était très-humide ; mais, grâce à vos charités, elles se portent beaucoup mieux. Ce sont de fort bonnes âmes avec qui vous auriez bien de la consolation de communiquer, surtout la mère prieure ¹.

¹ La mère Isabelle de Saint-Dominique.

Je savais déjà la mort du roi de France ¹. J'envisage avec douleur les maux que cet événement va traîner après soi, et combien d'âmes sont menacées d'être la proie du démon : Dieu veuille y remédier ! Si nos prières y pouvaient quelque chose, nous ne les épargnons pas. Je ne cesse aussi de le supplier de vous rendre avec usure tout le bien que vous faites à notre Ordre.

Le père provincial (je veux dire le père visiteur) est allé si loin que je n'ai pu encore traiter avec lui, même par lettres, de l'affaire dont vous me parlez. Ce serait sans doute une fort bonne œuvre que l'établissement d'une maison pour nos pères à Salamanque : Dieu veuille que l'ennemi de tout bien n'y apporte pas d'obstacle !

La faveur que vous voulez bien nous faire n'y contribuera pas peu, jointe à la circonstance favorable de la confirmation des visiteurs, sans limitation de temps. Je crois même qu'ils ont été confirmés avec une autorité plus grande que celle qu'ils avaient auparavant, et qu'ils ont présentement le pouvoir d'admettre les fondations de nouveaux monastères. Ainsi je me flatte que Dieu fera réussir ce projet. De grâce, ne vous rebutez point. Je crois que le père visiteur ne tardera pas à s'approcher de vous, et l'on dit qu'il ira à Salamanque ; je lui écrirai. Vous aurez la bonté de lui parler, et de lui dire ce que vous pensez de tout ceci ; vous pouvez vous ouvrir à lui, c'est un grand homme de bien qui mérite qu'on n'ait pour lui aucune réserve ; et peut-être même qu'à votre seule considération, il se portera à terminer cette affaire. Ne

¹ Charles IX, qui mourut au mois de mai de l'année 1574, âgé de trente ans.

désespérez de rien jusqu'à ce que vous ayez conféré avec lui.

La mère prieure se recommande à vos prières ; toutes nos sœurs ont déjà bien prié, et continuent de prier le Seigneur pour vous. On en doit faire autant à Medina et partout ailleurs où l'on voudra me faire plaisir. La mauvaise santé du père recteur ¹ me fait peine ; je prie Dieu qu'il lui en donne une meilleure, et qu'il vous donne à vous, très-illustre seigneur, toute la sainteté que je lui demande chaque jour pour votre âme.

Obligez-moi de faire dire au père recteur que nous ne cessons de demander au Seigneur le rétablissement de sa santé, et que je suis fort bien avec le père Santander ², mais assez mal avec les religieux nos voisins. Ils nous ont fait un procès à l'occasion d'une maison dans le voisinage de la leur, que nous avons achetée parce qu'elle nous convenait ; je ne sais ce que ce procès-là deviendra.

L'indigne servante et sujette de votre très-illustre seigneurie,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

DON TEUTONIO DE BRAGANCE.

Don Teutonio est un des personnages les plus éminents à qui sainte Tèreise ait écrit, et un de ceux avec qui elle ait gardé toute sa vie les rapports les plus intimes. Nous allons, par quelques mots, le faire connaître du lecteur.

¹ Le père Balthasar Alvarez, recteur du collège de Salamanque.

² Le père Santander, recteur du collège de Ségovie.

Il était issu de la royale maison de Bragance, en Portugal. Il reçut l'éducation la plus chrétienne, et de bonne heure, foulant aux pieds le siècle, il résolut de se consacrer à Dieu. En 1574 il suivait les cours de l'université de Salamanque, alors une des plus célèbres du monde.

Tandis qu'il ornait son intelligence en écoutant les leçons des plus grands maîtres, il eut le bonheur de se former à la vie spirituelle et d'étudier la science des saints sous la direction du père Balthasar Alvarez, qui, pendant sept ans, avait été le guide et le confesseur de sainte Térése à Avila. Ce fut alors qu'il jeta les fondements de cette sainteté qu'il fit briller lorsqu'il fut élevé au siège archiépiscopal d'Evora. « Le père Balthasar Alvarez, nous dit le vénérable père Louis « du Pont ¹, étant recteur du collège de Salamanque, dirigeait l'élite « et la fleur des étudiants de l'université ; ils le vénéraient comme un « saint, ils lui confiaient avec bonheur la conduite de leur âme, et ils « se gouvernaient en tout d'après ses lumières et ses conseils. De ce « nombre fut don Teutonio de Bragance : tant qu'il fut à Salamanque, « il se confessa toujours au père Balthasar Alvarez. Il avait pour « lui l'estime la plus profonde et l'affection la plus filiale. Considérant « le père de son âme comme un type accompli de toutes les vertus, il « examinait d'aussi près qu'il lui était possible sa conduite et ses actes, « et il recueillit ainsi plusieurs traits qui annonçaient combien il était « élevé en sainteté devant Dieu. Il les fit ensuite connaître, afin qu'ils « fussent consignés dans cette histoire. »

Nul ne pouvait mieux faire connaître à don Teutonio la réformatrice du Carmel que le père Balthasar Alvarez. Il le mit en rapport avec elle, et ce fut lui qui forma ces liens qui devaient subsister au delà même du tombeau. A partir de cette époque, la Sainte eut pour don Teutonio une tendresse de mère ; elle le dirigea comme son disciple, et ne négligea rien pour faire de lui un grand serviteur de Dieu. De son côté, don Teutonio eut pour Térése tous les sentiments d'un fils spirituel, et lui voua ce culte involontaire de respect que commande la sainteté. Il fut un des amis les plus sincères et un des protecteurs les plus puissants de son ordre. On le verra par la suite de ces *Lettres*.

En 1577, le troisième dimanche d'octobre, don Teutonio de Bragance fut consacré archevêque d'Evora, coadjuteur, et futur successeur

¹ *Vie du père Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, chap. XXXII.

du cardinal, dans l'église de la maison professe de la Compagnie. Sainte Térèse le félicite dans une lettre datée du 16 janvier 1578. Ce ne fut qu'au mois de décembre qu'il prit le gouvernement de son église.

Don Teutonio fut un des prélats les plus accomplis de son temps. On peut dire que le zèle pour la maison de Dieu le dévorait. Il comprit que la sainteté et la science devaient marcher de front. Il accorda toute sa faveur au collège et à la florissante académie d'Evora, fondés par le sérénissime infant le cardinal Henri, et dont la compagnie de Jésus avait la direction. Il fonda, de son chef, plusieurs couvents. L'ami de sainte Térèse voulut avoir ses filles à Evora, et il dota leur monastère avec munificence. Plus tard, il appela aussi les Carmes déchaussés. A l'exemple du saint évêque de Tours, il vivait de peu et était pauvre pour lui-même, *modicus et pauper*; c'était là le secret de ses intarissables largesses. Il avait la plus tendre compassion pour les pauvres. Dans un temps où la peste sévissait à Evora, on le vit raccommo-der de ses mains des vêtements et des couvertures pour les indigents, et voler de toutes parts pour porter des secours aux pestiférés.

Le zèle de ce grand archevêque, nous dit le père Antoine Franco¹, ne se concentra pas dans les limites de son diocèse et du Portugal, il s'étendait jusqu'aux extrémités de la terre. Il favorisa de tout son pouvoir l'Église du Japon, et en particulier les ouvriers de la Compagnie qui y travaillaient. Souhaitant immortaliser leurs exploits apostoliques, il fit composer un ouvrage avec cette dédicace : *A nos héros François-Xavier et Simon Rodriguez.*

En 1602, tandis qu'il traitait avec Philippe II des affaires d'une très-grande importance à Madrid, il plut au Seigneur de l'appeler à lui et de lui donner la couronne de ses mérites.

Il mourut saintement le 29 juillet, assisté, nous n'en doutons pas, par cette aimable Sainte, qui, durant sa vie, avait porté un si maternel intérêt à son âme. Son corps, transporté à Evora, fut enseveli avec pompe dans l'église du couvent des Capucins *extra muros*.

Don Antonio Cajetano Sousa, dans son *Agiologio Lusitano*, a transmis à la postérité les vertus et l'heureuse mort de ce célèbre archevêque (Tome IV. 29^e jour de juillet).

¹ P. Antonius Franco, *Synopsis Annalium soc. Jesu in Lusitania*.

1574. — APRÈS LE 11 JUIN. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 62. — Boll., *Acta S. Teresiæ*, p. 143 et 144.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, PRIEURE DE VALLADOLID.

Elle lui fait d'aimables reproches sur son silence. Elle lui annonce la sainte mort d'Isabelle des Anges. Elle lui donne quelques conseils sur la liberté intérieure.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma fille !

Pensant que le peu de santé était cause de votre long silence, j'en avais de la peine ; mais heureusement une lettre de la prieure de Medina del Campo m'annonce que vous êtes bien. Dieu en soit béni ! c'est du fond du cœur que je vous désire de la santé. Que les autres soient malades, à la bonne heure, si c'est le bon plaisir de Dieu : elles auront ainsi de quoi mériter.

Sachez que Notre-Seigneur a appelé à lui Isabelle des Anges¹, celle à l'occasion de qui ont eu lieu les contestations de Medina del Campo. Elle a fait une mort si belle, que si l'on voyait une personne mourir de la sorte, on la tiendrait pour sainte. Certainement elle est allée à Dieu, et moi je reste ici comme un fardeau inutile.

J'ai eu pendant trois semaines un rhume de cerveau terrible, avec beaucoup d'autres indispositions. Sans en être entièrement quitte, je suis mieux, et joyeuse des nouvelles que je donne au père Dominique Bañez. Ren-

¹ On trouvera sa biographie à la fin de cette lettre.

dez-en de vives actions de grâces à Notre-Seigneur ; nous l'avons fait ici. Qu'il soit béni de tout !

Faites remettre, je vous prie, la lettre ci-incluse à la prieure du couvent de la Mère de Dieu ¹. Je lui envoie un remède qui, je crois, m'a fait du bien. Je prends d'autant plus de part à son mal, que je l'ai eu durant plusieurs années ; c'est une douleur qui est sans pitié.

A quoi pense Antoinette du Saint-Esprit de m'envoyer des scorsonères ? à peine en ai-je goûté, qu'il m'est venu un terrible dégoût pour les douceurs. Malgré cela, j'apprécie beaucoup son envoi à nos sœurs, et en particulier à Isabelle, qui, il faut le dire, du côté de la modestie et de l'amour de Dieu, est déjà une femme faite.

Que vous êtes simple, ma fille, de m'envoyer des excuses au sujet des mains et du reste ! Jusqu'à notre entrevue, je n'ose vous dire le but que je me propose en tout. Sachez que de jour en jour je me sens plus libre. Quant à cette personne, je serai tranquille dès que je saurai qu'elle n'est pas exposée au danger d'offenser Dieu, car j'ai vu de grands périls et de grandes chutes en cas semblable. C'est une âme que j'aime beaucoup, et il me semble que Dieu lui-même m'en a confié le soin ; mais plus elle est candide, plus je crains pour elle ; c'est pourquoi je suis très-contente qu'elle soit en lieu sûr. A la vérité, il n'y a pas de sûreté entière en cette vie, et l'on ne doit pas s'y abandonner : nous sommes en guerre, et entourés de beaucoup d'ennemis.

Voyez, ma fille, quand je suis libre du mal si grand

¹ Couvent des dominicaines de Valladolid.

que j'ai eu ici, je m'étonne beaucoup de sentir dans mon âme le moindre petit premier mouvement pour une chose. Que ceci ne soit que pour vous seule; une âme qui ne m'entendrait pas, il faudrait bien la conduire d'après son caractère : s'il est une personne qui produise en moi ce premier petit mouvement, c'est celle à qui j'écris; mais une âme libre supporte avec beaucoup de peine ce qui est peu, et peut-être Dieu veut qu'elle souffre ainsi, afin d'assurer en elle la partie qui est nécessaire pour son service. O ma fille! tel est ce monde où nous sommes, que quand bien même vous auriez mon âge, vous ne le connaîtriez encore qu'imparfaitement! Je ne sais pourquoi je vous écris ceci sans avoir une personne sûre pour vous envoyer ma lettre. Je donnerai au messager un bon salaire.

Tout ce que vous ferez pour doña Guiomar sera bien fait. Elle est plus sainte qu'il ne semble, et elle a bien des peines. C'est beaucoup que cette autre soit sortie si tranquillement. Plaise à Dieu que nous soyons plus heureuses avec celle que nous avons reçue, non sans de grandes craintes de mon côté; car ces femmes, maîtresses d'une maison et habituées à la gouverner, ont beaucoup de peine à se faire aux nôtres. A la vérité, pour le moment, il ne semble pas qu'elle ira mal. Isabelle vous en écrira. J'étais arrivée à cet endroit de ma lettre, sans avoir encore trouvé de messager : à l'instant même, on me dit qu'il y en a un, et que je n'ai que le temps de donner mes dépêches.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

ISABELLE DES ANGES.

Il est juste de faire connaître la première fleur que le monastère de Salamanque donna au ciel : c'était Isabelle des Anges.

Née à Medina del Campo de parents riches et vertueux, elle garda dès sa plus tendre enfance à l'Époux des vierges une inviolable fidélité. Son âme, éprise de bonne heure de l'amour des biens éternels, méprisa les vaines espérances du siècle. A peine entrée dans les belles années de la jeunesse, elle se consacra à Jésus-Christ, dans le monastère de Medina del Campo. Peu de temps après, à cause de très-vives contestations qui eurent lieu à l'occasion de sa dot, elle passa, par ordre de sainte Térése, au couvent de Salamanque. Là, elle eut le bonheur d'avoir pour maîtresse des novices la vénérable mère Anne de Jésus. Ce qui distingua Isabelle des Anges fut une humilité admirable, jointe au plus ardent désir de plaire à Dieu. Comptant pour rien tout ce qu'elle faisait pour son service, elle se réputait indigne de recevoir de lui la moindre consolation, soit intérieure, soit extérieure. Elle fuyait tout ce qui eût pu lui causer quelque joie, et s'estimait trop heureuse de partager la croix de son Epoux. Elle disait : « Je crains que Dieu ne me console en cette vie, je ne mérite pas ses consolations. »

Isabelle des Anges était déjà atteinte de la maladie qui devait terminer ses jours, lorsque sainte Térése partit de Salamanque pour Ségovie, au commencement du mois de mars 1574. Elle endura jusqu'au mois de juin de grandes souffrances de corps et d'âme ; Dieu, qui voulait achever de la purifier dans cette vie, la fit passer par le creuset des peines intérieures, des craintes, des scrupules. Les douleurs du corps, les angoisses de l'âme étaient comme un double feu qui la consumait. Rien n'égalait l'agonie à laquelle elle était en proie, si ce n'est son invincible patience et sa soif de souffrir. Son visage flétri et défiguré conservait néanmoins l'expression d'une paix céleste. Le matin de la fête de saint Barnabé, le 11 juin, jour de vendredi, son affliction intérieure et ses douleurs corporelles devinrent plus intenses que jamais. Les religieuses avaient le cœur navré de la voir en cet état ; elles lui prodiguaient leurs soins, et ne la quittèrent que pour aller entendre la messe. Mais Dieu, qui ne crucifiait ainsi cette bien-aimée que pour l'élever plus haut dans sa gloire, voulut couronner

une si magnanime fidélité par une faveur miraculeuse. De retour de la messe, les religieuses trouvèrent Isabelle des Anges toute changée ; plus de douleurs, ses yeux brillaient du plus vif éclat, l'allégresse était peinte sur ses traits, et son âme dilatée savourait les plus pures délices de la confiance. La prieure, charmée de la voir ainsi, lui demanda la cause d'un si heureux changement. *C'est, dit-elle, que je touche au terme de mes souffrances, et que je jouirai aujourd'hui du Bien après lequel j'ai tant soupiré.* — *Eh ! qui vous l'a dit ?* lui répliqua la mère supérieure. — *Celle, repartit-elle, qui peut le savoir ;* et elle ne s'expliqua pas davantage. Quelques moments après, la vénérable mère Anne de Jésus, maîtresse des novices, qui était restée seule avec elle, l'interrogea de nouveau. « Elle m'assura alors, dit la vénérable mère Anne de Jésus, dont nous citons le témoignage, que pendant la messe notre sainte mère avait été avec elle, lui avait d'abord donné sa bénédiction, l'avait consolée avec tendresse, et, approchant ses mains de son visage, lui avait dit : *Ma fille, ne soyez pas si simple que de vous arrêter à ces craintes ; ayez plutôt une très-grande confiance en ce que l'Époux de votre âme a fait et souffert pour vous ; Dieu vous réserve une grande gloire, et croyez qu'aujourd'hui même vous en jouirez.* Elle passa toute la journée dans une paix et une joie qui étaient un véritable avant-goût du ciel. Sur les onze heures du soir, après matines, nous nous hâtâmes de nous rendre toutes auprès d'elle, et nous vîmes que ce qu'elle avait dit allait s'accomplir, car elle touchait à son dernier moment. Lui mettant aussitôt en main le cierge et le crucifix, nous commençâmes à dire : *Jésus*, et à réciter le *Credo*. Elle le récita avec nous, prononçant distinctement chaque article, et, en achevant la dernière parole, *æternam*, elle expira et s'en alla prendre possession de cette bienheureuse vie. Dieu voulut nous donner un gage de la félicité dont elle jouissait ; car à l'instant même son corps brilla d'une splendeur surnaturelle et d'une beauté visiblement descendue du ciel. Comme les funérailles furent publiques, et que le corps fut exposé dans l'église, toute la ville put admirer le prodige, et être témoin avec nous de la gloire que Dieu avait répandue sur les restes mortels de sa fidèle servante.

On s'informa de ce que sainte Tèrese faisait à Ségovie pendant qu'elle se trouvait à Salamanque auprès de la sœur Isabelle des Anges, et l'on sut qu'elle avait été durant une heure dans une profonde extase, d'où l'on avait tenté par deux fois de la faire sortir. Le même jour, la

Sainte avait aussi écrit à la prieure de Salamanque sur deux points qu'elle n'aurait pu savoir, si elle n'avait été présente au monastère. Enfin, un an après, lorsqu'elle m'envoya chercher pour être prieure de Veas, je la questionnai sur ce fait, et comme elle m'aimait beaucoup, elle me dit qu'*il était vrai*. Je lui demandai encore si elle avait dit à la sœur Isabelle des Anges que Dieu lui avait préparé une grande gloire ; elle me l'assura, et m'ajouta que *Dieu lui avait montré sa place dans le ciel, et qu'en cinq années de religion cette sœur avait autant mérité que d'autres en cinquante d'une vie très-régulière.* »

Ce fait avec ses circonstances a été attesté par la vénérable mère Anne de Jésus, dans les informations juridiques pour la canonisation de sainte Térèse. (Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. II, chap. IX.)

1574. — 3 JUILLET. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 3. — *Acta*, p. 145, n° 609.)

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE,

ALORS ÉTUDIANT A L'UNIVERSITÉ DE SALAMANQUE, ET DEPUIS ARCHEVÊQUE
D'ÉVORA.

La Sainte lui intime avec grâce de ne plus lui donner les titres honorifiques qu'il mettait dans les adresses de ses lettres. Elle lui parle de la fondation de Ségovie ; elle le charge d'un message pour le père Diégo Acosta. Elle lui donne quelques conseils sur l'oraison, et termine en lui disant de s'en remettre pour tout aux lumières du père Balthasar Alvarez.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Seigneurie !

Je vous assure bien que si une autre fois vous mettez une pareille adresse, je ne vous répondrai pas. Je ne sais pourquoi vous voulez me causer du déplaisir, car c'en est un chaque fois, mais je ne l'avais jamais senti comme au-

jourd'hui. Veuillez vous informer auprès du père recteur ¹ de la manière dont vous devez mettre mon adresse, et gardez-vous d'en mettre une autre ; la vôtre est tout à fait contre l'usage de mon ordre. J'ai appris avec grand plaisir que le père recteur se porte bien maintenant, je n'avais pas été sans inquiétude sur son compte ; je vous supplie de lui offrir mes respects.

Vous allez commencer un traitement pour votre santé dans une saison qui me paraît bien pénible. Plaise au Seigneur qu'il réussisse, comme je l'en supplierai. Je prie le divin Maître d'accorder à vos serviteurs un heureux voyage, je le lui demande avec instances ; mais je ne voudrais pas que vous prissiez tant de peine. En quoi cette peine peut-elle contribuer à votre santé ? Oh ! si nous étions bien éclairés, qu'il y aurait peu de choses capables de nous attrister sur la terre !

J'ai envoyé sans délai votre lettre au père recteur d'ici ², et je lui ai écrit pour lui dire combien il était important pour nous que la chose se fit en toute diligence. Je lui ai bien des obligations ; il a traité du prix d'une maison que nous avons déjà achetée, grâce à Dieu. Apprenez-le au père Balthasar Alvarez, dites-lui qu'elle est très-belle, bien située, et attendant à celle où nous sommes maintenant. Elle nous a été vendue par un gentilhomme appelé Diégo de Porras. Le père Acosta pourra vous en donner la description. Veuillez bien offrir mes respects à ce père, et lui dire que ses novices sont de jour en jour

¹ Le père Balthasar Alvarez. Il exerçait la charge de recteur du collège de Salamanque depuis le commencement de l'année 1574.

² Le père Santander.

plus contentes, et que nous le sommes d'elles. Elles se recommandent à vos prières, et toutes les sœurs font de même. Mais que je suis mal élevée d'oser vous charger de pareilles commissions ! A la vérité, votre humilité souffre tout.

Quant à la tentation d'abandonner l'oraison, n'en faites aucun cas, mais louez plutôt le Seigneur du désir que vous avez de vaquer à cet exercice, et croyez que votre volonté souhaite de s'en bien acquitter, et aime à rester auprès de Dieu ; la mélancolie seule s'afflige, par peur de la contrainte qu'elle croit avoir à se faire. Quand vous sentez son étreinte, tâchez de temps en temps de choisir quelque endroit d'où l'on découvre le ciel, et de méditer tout en vous promenant ; l'oraison ne discontinue pas pour cela. Il faut traiter notre faiblesse de telle sorte que la nature ne se décourage pas. Tout cela c'est chercher Dieu, puisque c'est par amour pour lui que nous cherchons les moyens de rester en sa présence ; il est nécessaire, dans son service, de conduire l'âme avec douceur. Mais en ceci, comme dans tout le reste, mon cher père recteur ¹ entendra mieux que moi ce qui convient.

On attend le père visiteur², qui approche. Que Dieu vous récompense de la sollicitude que vous avez pour nous et du bien que vous nous faites ! Lorsque je saurai où il est, je lui écrirai ; mais l'important est que vous lui parliez, puisqu'il doit se rendre à Salamanque. Ma santé est déjà rétablie. Plaise à Notre-Seigneur qu'il en soit de

¹ Le père Balthasar Alvarez.

² Pierre Hernandez, visiteur apostolique de l'ordre des carmes en Castille.

même de la vôtre, et que le traitement ait un plein succès.

L'indigne servante et sujette de Votre Seigneurie,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 3 juillet.

LE PÈRE BALTHASAR ALVAREZ,

CONFESSEUR DE SAINTE TÉRÈSE.

Comme nous avons donné sa biographie dans le premier volume des *Oeuvres*, nous ne dirons ici que quelques mots. Ils suffiront pour faire comprendre au lecteur ce ton de vénération profonde et d'affection filiale avec lequel sainte Térèse parle dans ses lettres de ce grand serviteur de Dieu.

En 1558, le père Balthasar Alvarez prit à Avila la direction de sainte Térèse, alors âgée de quarante-trois ans, et il la conduisit près de sept ans de suite pendant la période la plus importante et la plus difficile de sa vie ; car cette période comprend les quatre années qui précédèrent la fondation de Saint-Joseph d'Avila, et les trois années qui la suivirent. C'est dans cet intervalle que la Sainte reçut la plupart de ces grâces admirables qu'elle raconte dans le livre de sa *Vie*. En 1559, elle fut percée au cœur par le dard d'un ange. En 1560, elle se lia par le vœu de faire en tout ce qu'elle reconnaîtrait être le plus parfait. Lorsqu'elle s'occupait à jeter les fondements de la réforme du Carmel, le père Balthasar la consolait et l'animait au milieu des orages et des tempêtes que ce dessein soulevait. Il fit plus, il l'aida à rédiger les constitutions qu'elle donna à ses religieuses. La Sainte disait de lui : *Le père Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection*¹.

¹ *Vie du père Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, chap. XI, p. 44.

Notre-Seigneur se plut à révéler à la Sainte les trésors de grâces dont il avait enrichi l'âme de son guide. Un jour, au rapport du vénérable père Louis du Pont, elle le vit, tout le temps qu'il fut à l'autel, la tête couronnée d'un diadème de splendeur, symbole de l'ardente charité avec laquelle il offrait la sainte victime, et des lumières qu'il recevait durant l'adorable sacrifice. C'est d'après cette connaissance surnaturelle que la Sainte, au chapitre xxviii de sa *Vie*, a écrit de lui ces paroles : « Dieu lui faisait connaître la vérité en tout, et c'est, j'en suis convaincue, au sacrement même de l'autel qu'il puisait la lumière. »

Le divin Maître ne se contenta pas de montrer à Tère-se la sainteté de son serviteur sur la terre, il lui révéla encore la gloire dont il devait jouir dans le ciel ; et il voulut, par une faveur bien rare en cette vie, que la Sainte lui donnât de sa part l'assurance de son salut éternel. Je cite le vénérable père Louis du Pont :

« Un jour, le père Balthasar Alvarez était agité d'une tentation pleine d'angoisses sur sa persévérance et son salut. Tère-se, par une lumière surnaturelle, connut ce qui se passait en lui. Aussitôt elle se jeta aux pieds de Notre-Seigneur, et le conjura de venir au secours de son serviteur. Le divin Maître, exauçant sa prière au delà de son espérance, lui révéla que le père Balthasar ferait son salut ; il lui montra la place glorieuse qu'il occuperait dans le ciel ; et de plus, il lui fit connaître qu'il était dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avait alors sur la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur ; et que la gloire dont il jouirait un jour dans le ciel se mesurerait sur une perfection si haute. Après cette révélation, la Sainte dit au père Balthasar Alvarez qu'il pouvait se consoler, parce que le Maître, c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur, disait que son salut était assuré. » (*Vie du père Balthasar*, chap. xi.)

1574. — 16 JUILLET. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 60. — *Acta*, p. 145, n° 609.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

SA NIÈCE, PRIEURE DU MONASTÈRE DE VALLADOLID.

Combien elle regrette de ne pouvoir aller la visiter. Elle la conjure de prendre soin de sa santé, et veut qu'en ce point elle obéisse à Marie de la Croix, une des quatre premières carmélites. — Divers sujets. — Éloge du père Santander, recteur de Ségovie. Estime et affection de la Sainte pour sa nièce.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, ma fille.

J'ai trouvé votre fâcherie charmante ; gardez-vous bien de croire que ce soit une grande faveur pour moi d'être privée de vous voir. Je m'en faisais au contraire une si grande fête qu'il m'a semblé qu'il n'était pas de la perfection de faire une démarche dans ce but, attendu qu'il n'y a point de nécessité qui m'y force. Là où est le père Maître¹, quel besoin peut-on avoir de moi ? Ainsi, si l'on me le commande, j'irai, sinon, je ne dirai mot. Ma présence, il est vrai, me semble de quelque utilité dans les maisons où je vais, quoiqu'il paraisse qu'il n'y a rien à faire ; mais comme vous êtes si prudente, peut-être chez vous n'aurai-je autre chose à faire qu'à me réjouir ; désormais sans doute je ne suis bonne qu'à cela.

Il est superflu de parler de ce qui regarde la sœur converse, puisque c'est fait. Cependant je ne puis voir

¹ Le père Dominique Bañez.

sans peine que trois religieuses, comme on dit, aient tant de converses ; c'est déraisonnable. Je crois qu'il faudra s'entendre avec le père visiteur afin qu'il en détermine le nombre, comme celui des religieuses.

Que vous dire du silence que vous gardez sur le mauvais état de votre santé ? il me fait beaucoup de peine. Ne soyez donc pas si enfant de craindre des imperfections dans les soulagements que vous devez prendre, puisque vous voyez combien votre santé nous importe. Je ne sais ce que fait là ce cher père ¹, mais sachez que je me fâcherai beaucoup si vous n'obéissez pas à Marie de la Croix en tout ce qui regarde votre santé. Pour moi, je suis très-prudente sur ce point. A la vérité, j'ai toujours eu peu de perfection, et maintenant il me semble que j'ai plus d'occasions de prendre quelques soins, tant je suis vieille et fatiguée ; vous vous étonneriez de me voir. J'ai eu ces jours-ci une faiblesse d'estomac ; les noix sont venues à propos, quoi qu'il en restât encore de celles qu'on m'avait envoyées ici ; elles sont très-bonnes : mangez pour l'amour de moi celles qui vous restent, et faites de grands remerciements de ma part à la comtesse d'Osorno. Je crois n'avoir reçu qu'une lettre d'elle, et ne lui en avoir écrit qu'une ; mais je lui écrirai dès que je le pourrai. Aujourd'hui il m'est arrivé trois paquets de lettres, sans compter celles que je reçus hier, et mon confesseur est à la grille. Comme vous me dites d'expédier au plus tôt le messenger, je ne pourrai être longue.

O que la lettre du père Bañez est triste ! informez-vous

¹ Le père Dominique Bañez.

au plus tôt auprès de lui s'il a par écrit les pouvoirs qu'il tient du père visiteur. Ces chanoines m'excèdent ; les voilà qui demandent au supérieur l'autorisation de nous obliger à payer la rente. Si le père Bañez peut la donner, ce doit être par écrit, et par main de notaire. Qu'il voie jusqu'où vont ses pouvoirs. S'il peut donner cette autorisation, je le prie de me l'envoyer au plus tôt, s'il ne veut qu'ils m'achèvent. Sans ces trois mille misérables maravédis, nous serions déjà dans la maison. Et peut-être me resterait-il du temps ; ce qui pourrait déterminer les supérieurs à m'envoyer près de vous. Je le désirerais, quand ce ne serait que pour voir ce que c'est que votre religieuse. Dites à Marie de la Croix que sa lettre m'a causé bien de la joie, et que le plaisir que j'attends d'elle maintenant, c'est qu'elle vous soigne de son mieux¹.

Continuez vos bonnes relations avec le père recteur, car je vous dis qu'il sera votre ami peut-être plus que personne ; enfin, ces pères font du bien. C'est le recteur d'ici qui a fait l'achat de notre maison ; il est allé trouver le chapitre et il montre en tout beaucoup de sagesse. Que Dieu vous comble de ses biens, ma fille, et ne vous fâchez point contre moi. Quant à mon désir d'aller vous voir, je vous ai dit ce qui en est ; ce serait mentir que de dire que je ne le désire pas. Si je fais le voyage, tant de grand monde à voir et tant de bruit me fatigueront beaucoup ; mais je supporterai tout cela pour vous voir.

Hier soir je vous écrivis quelques lignes, et il ne m'en a pas peu coûté d'écrire celles-ci, tant on me presse.

¹ Une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila. On verra sa biographie à la fin de cette lettre.

Toutes les sœurs se recommandent à vous. Que Dieu, ma chère fille, fasse de vous une sainte. Les réponses que vous avez mises dans la lettre du père Bañez sont pleines de grâce ; je ne sais à qui je dois croire. Ne vous fatiguez pas à le prier de m'écrire ; je supporterai patiemment d'être privée de ses lettres, pourvu que vous me donniez des nouvelles de votre santé. Dites-moi quel est son pays, parce que s'il est de Medina, il aurait grand tort de ne pas s'en venir par ici. Le messager est arrivé aujourd'hui 16 juillet à dix heures, et je le renvoie le même jour à quatre heures. Pourquoi ne me dites-vous rien des affaires de madame doña Maria ? Dites-lui bien des choses de moi ; que Dieu me la garde !

Votre

TÉRÈSE DE JÉSUS.

MARIE DE LA CROIX,

UNE DES QUATRE PREMIÈRES CARMÉLITES DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

Ce fut à Ledesma, près de Salamanque, que Marie de Paz vit le jour. Touchée de la pauvreté de ses parents, la noble et sainte amie de Térèse, Guiomar de Ulloa, éleva chez elle la jeune Marie. Térèse la connut d'une manière intime, et ne balança pas à lui ouvrir les portes de Saint-Joseph d'Avila. En recevant l'habit, elle prit le nom de Marie de la Croix. Sainte Térèse la conduisit à la fondation de Valladolid, afin que, par ses exemples, elle fût, dans ce nouveau monastère, une lumière pour ses compagnes. Marie de la Croix répondit à l'attente de la sainte fondatrice. On vit en elle le plus tendre amour pour Notre-Seigneur, avec un désir immense de le voir aimé de tous les peuples de la terre. Elle porta au plus haut degré la charité envers ses sœurs,

l'amour de l'oraison, l'humilité. Chargée du temporel, elle veillait avec une si tendre sollicitude aux besoins de toutes les religieuses, qu'on disait d'elle : « Marie de la Croix est la consolation et la providence de toutes ses compagnes ; elle est la bien-aimée de Dieu et de toutes ses sœurs. » Elle avait passé vingt-cinq ans au Carmel, lorsque Dieu l'avertit, par une vive douleur de côté, qu'elle touchait au terme de son pèlerinage. A cette nouvelle, elle tressaillit de joie ; elle avait un si grand désir de mourir qu'elle ne pouvait croire qu'un tel bonheur fût si prochain pour elle ; elle disait que si elle était plus longtemps retenue dans cet exil, elle mourrait de l'excès de peine de ne point mourir.

Elle garda une paix profonde et une sérénité inaltérable au milieu des souffrances ; et sa mort fut si douce et si tranquille, qu'on ne put apercevoir le moment où elle rendait le dernier soupir. Ce qui indiqua son passage à la vie des bienheureux, ce fut le changement soudain qui s'opéra en elle : la mort la transfigura, et répandit sur ses traits une beauté qu'ils n'avaient pas durant sa vie. Une ineffable blancheur, symbole de la pureté de son âme, éclatait sur le front et la figure de cette épouse de Jésus-Christ.

Ce fut le 22 février de l'an 1588, que Marie de la Croix alla se joindre au chœur des vierges dans le ciel. (V. Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XIV.)

1574. — 10 SEPTEMBRE. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 46. — *Acta*, n° 610.)A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,
SA NIÈCE, PRIEURE DE VALLADOLID.

Elle lui marque le chagrin qu'elle a de ne pouvoir l'aller voir à Valladolid, comme elle s'en était flattée, et la prie de lui rendre un service.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, ma fille.

Vous verrez, par la lettre que j'écris au père maître Dominique Bañez, ce qui se passe et comment Dieu a disposé les choses de façon que je ne puis aller vous voir. Cela, je vous assure, me peine beaucoup et beaucoup ; car c'est une des choses qui en ce moment m'auraient donné le plus de consolation et de plaisir, mais cette entrevue aurait passé comme toutes les choses de cette vie ; et quand je pense à cela, il n'est point d'afflictions que je ne supporte patiemment.

Il m'en coûte également de ne pas voir ma chère Casilde¹ ; faites-lui mes amitiés ainsi qu'à Marie de la Croix². Dieu me rendra quelque jour la satisfaction dont il me prive aujourd'hui, et peut-être dans un temps où j'aurai plus de loisir pour en profiter.

Prenez soin de votre santé ; vous voyez le besoin que vous en avez, et vous n'ignorez pas la peine que j'ai quand

¹ Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille.

² Une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

j'apprends que vous êtes malade. Tâchez aussi d'être une grande sainte ; je vous assure que cela vous est nécessaire pour supporter le travail de votre place. La fièvre quarte m'a quittée. Je remarque que quand Notre-Seigneur veut exiger de moi quelque service, il m'envoie aussitôt la santé.

Je partirai à la fin de ce mois ; mais j'appréhende bien que nos sœurs ne soient pas encore propriétaires de la maison quand je les quitterai ; car nous nous sommes engagées de donner incessamment six cents ducats au Chapitre, et nous ne savons où les prendre. Nous avons bien un titre de rente de six cent trente ducats qu'une religieuse nous a apporté en dot ; mais nous ne trouvons personne qui veuille s'en accommoder, ou nous prêter sur cet effet la somme qui nous est nécessaire. Recommandez cette affaire à Dieu. J'aurais bien de la satisfaction de voir ces pauvres filles en possession de leur maison avant que de les quitter. Si madame Marie vous avait payé ce qu'elle vous doit, vous ne pourriez mieux faire que de prendre ce titre de rente ; c'est un fort bon effet et bien sûr. Marquez-moi si la chose est faisable, ou si vous connaissez quelqu'un qui veuille la faire, ou qui veuille nous prêter les six cents ducats sur de bons gages qui en valent plus de mille.

Priez Dieu pour moi, j'en ai grand besoin, étant sur le point d'entreprendre un long voyage, et encore pendant l'hiver.

Je partirai donc, comme je vous dis, à la fin du mois au plus tard, pour me rendre au couvent de l'Incarnation ; si d'ici à ce temps-là vous avez quelque chose de

nouveau à me mander, vous pouvez m'écrire. Ne soyez point fâchée de ne pas me voir ; peut-être le seriez-vous encore davantage de me voir aussi vieille et aussi cassée que je le suis. Mes amitiés à toutes nos sœurs. J'aurais été bien satisfaite de voir la sœur Isabelle de Saint-Paul. J'oublie de vous dire que ces messieurs les chanoines nous ont toutes mortifiées. Dieu le leur pardonne. Si, de vos côtés, vous trouviez quelqu'un qui voulût me prêter quelque argent, je ne demanderais pas qu'on m'en fit présent, mais qu'on attendît seulement que j'eusse reçu la somme que mon frère m'a donnée et dont le recouvrement, m'assure-t-on, est déjà fait. Il est bon de vous dire que je n'ai pas le premier sou, et il m'en faut nécessairement pour me rendre à l'Incarnation d'Avila. D'en tirer d'ici, il n'y a pas moyen, parce que nos sœurs ont à peine ce qu'il leur faut pour arranger leur maison. Ainsi, peu ou beaucoup, vous m'obligerez de m'en faire trouver.

Dieu soit loué de ce que le père Dominique Bañez est arrivé en bonne santé. Si par hasard le père maître Medina allait à Valladolid, faites-lui remettre cette lettre. Il s'est imaginé, à ce que m'a dit le père provincial, que j'étais fâchée contre lui à l'occasion d'une lettre qu'il m'a écrite. Mais il n'y pense pas ; cette lettre méritait plutôt des remerciements que des reproches. Je ne sais si vous en avez reçu une que je vous écrivis dernièrement. Vous ne faites pas bien de demeurer si longtemps sans me donner de vos nouvelles, surtout sachant le plaisir que j'ai à en recevoir. Dieu soit avec vous. Rarement j'ai senti une peine aussi sensible que celle que j'éprouve de

ne pouvoir aller vous voir ; jusqu'à ce moment, j'en avais gardé l'espérance.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

10 septembre.

1574. — APRÈS LE 10 SEPTEMBRE. — SÉGOVIE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 63. — Boll., *Acta S. Teresiæ*, p. 152, n° 643.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

SA NIÈCE, PRIEURE DE VALLADOLID.

Elle la console par l'espérance d'une entrevue. Elle la rassure sur le père Medina. Elle lui envoie le livre de sa *Vie* pour le remettre à don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. Elle lui annonce qu'elle va amener pour prieure à Veas la mère Anne de Jésus.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille.

La peine de m'en aller sans vous voir a été, ce me semble, adoucie par celle que vous en ressentez vous-même. Enfin, Dieu peut, s'il lui plaît, par un moyen que nous ne comprenons pas maintenant, disposer en un instant les choses de manière à nous ménager une plus longue entrevue. Pendant mon séjour ici, je n'ai pu faire davantage, je vous assure. Au reste, une entrevue de si courte durée eût été bien pénible. Les heures s'en vont en visites, on prend sur le sommeil pour parler ; et peut-être, tant j'avais envie de m'entretenir avec vous, y aurait-il eu

quelque parole oiseuse. Que de choses, néanmoins, je vous aurais dites de vive voix et qu'il faut supprimer dans une lettre !

Quant au père Medina ¹, je désire ne pas lui causer le moindre déplaisir. Croyez-m'en, j'ai mes raisons, et j'ai déjà vu quelque effet de cette attention de ma part. C'est pourquoi ne laissez point de lui envoyer la lettre. N'ayez point de peine de ce qu'il n'a pas pour nous une grande amitié, il ne nous la doit point. Quant à ce qu'il dit de moi, peu importe ; et pourquoi ne me mandez-vous pas ce qu'il dit ? J'ai dit au père provincial qu'il s'était donné beaucoup de peine pour nous amener la prétendante N.

Savez-vous ce que je pense ? c'est que Dieu vous veut pauvres, mais pauvres honorées. C'est pour cela qu'il vous a donné Casilde qui l'est, et qui vaut mieux que tout l'argent du monde ². Il paraît que cela n'a point échappé au père visiteur, et il voulut le justifier auprès de moi ; au moins il excusa beaucoup le père Orellana ³. Ce qui me fait croire que c'est Casilde elle-même qui l'a ainsi voulu. Je commence à me fâcher de parler de cette chère enfant.

Depuis la lettre à laquelle vous répondez, je vous en ai écrit une autre je ne sais par qui. Dans ce moment je me rappelle que c'était le commissionnaire par lequel vous avez coutume d'envoyer les lettres à la prieure du couvent

¹ Religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Comme la Sainte parlera encore de lui, nous le ferons connaître à la fin de cette lettre.

² Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille.

³ Religieux dominicain.

de la Mère de Dieu. Je vous disais que nous avions trouvé l'argent, et que tout était terminé, grâce à Dieu. J'active les choses afin qu'avant mon départ nous puissions passer dans la nouvelle maison ; je ne sais si on la débarrassera. Il y a peu à faire et elle est voisine de celle où nous sommes. Que cela ne vous donne point de peine. Dieu vous récompense de vos bons conseils. Je crois avoir compris les lignes effacées. Vous saurez que Veas n'est point en Andalousie, mais à cinq lieues en deçà ; je sais très-bien que je ne puis faire de fondation en Andalousie.

Je n'ai eu mon livre que deux ou trois jours après le départ de l'évêque¹ pour la cour. Je devais le lui envoyer là ; mais je ne savais où il logeait. On vous le porte, remettez-le-lui à son départ, tel qu'il est ; mais auparavant remettez-lui cette lettre à son adresse. Quant à la lettre ci-incluse, où j'envoie des compliments à doña Marie de Mendoza, donnez-la-lui sans le moindre délai.

J'emmènerai pour prieure à Veas Anne de Jésus, que nous avons reçue à Saint-Joseph d'Avila². Elle venait de Plasencia. De Saint-Joseph elle a passé à Salamanque où elle est encore. Pour le moment, je n'en vois pas d'autre qui convienne pour ce pays. Vous saurez que l'on dit des merveilles de la sainteté et de l'humilité de l'une des fondatrices, et toutes deux sont très-bonnes. Ainsi, il est nécessaire que celles que j'amène ne leur apportent pas des imperfections. A voir les commencements de cette maison, elle est destinée, dit-on, à faire un très-grand bien. Je

¹ Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila.

² La Sainte désigne ici la célèbre mère Anne de Jésus, qui fut plus tard la fondatrice du Carmel en France et en Belgique.

vous le dis à cause de la religieuse que vous me proposez. Il se fondera bientôt un autre monastère, s'il plaît à Dieu ; mais une religieuse qui ne s'entend pas avec vous ne pourrait qu'être d'un fâcheux exemple dans une fondation ; sans ce motif, j'aurais bien souhaité vous la prendre. Il partira quatre sœurs de Pastrana, ce qui est encore peu ; d'ici il en partira six, sans y comprendre la prieure qui n'appartient pas à ce couvent. Après leur départ, nous resterons vingt-deux en comptant les deux prétendantes qui vont entrer. Celle qui apporte quinze cents ducats de dot entre samedi. Elle étonne tout le monde par sa ferveur ; je ne sais où cela aboutira. Je puis vous assurer que les religieuses qui composent ce monastère sont bien parfaites ; à la vérité elles ont quatre sœurs converses qui sont également excellentes. La santé de la supérieure est passable. Je serai obligée de tirer de ce monastère un plus grand nombre de religieuses, parce que je prévois qu'il y faudra recevoir plusieurs excellents sujets qui demanderont à entrer.

Vous pensiez, ma très-chère fille, prendre grandement mes intérêts, en me détournant de me mettre en route pendant l'hiver ; il en sera néanmoins ainsi, parce que Dieu l'a ainsi arrangé. Je ne sais comment j'aurais pu le passer dans ce pays froid, tant il me fait de mal. Ne pensez pas que ce que j'ai eu à souffrir ici soit pure bagatelle.

L'indigne servante de Votre Révérence,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

LE PÈRE BARTHÉLEMY MEDINA,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE.

Il naquit en 1527, à Medina del Rio Seco, dans le royaume de Léon, et prit l'habit religieux chez les dominicains de Salamanque. Il était savant dans les langues grecque et hébraïque; mais il se distingua davantage dans la théologie, dont il fut longtemps professeur dans la même ville. Sa santé forte s'affaiblit par l'étude, et il mourut en 1580, à l'âge de cinquante-trois ans. On a de lui, entre autres ouvrages, un *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*. Il fut singulièrement regretté. Le père Possevin, jésuite, et plusieurs autres savants n'en parlent qu'avec éloge. Il était fort prévenu contre la Sainte; mais lorsqu'il l'eut connue à Salamanque, où il la confessa lors de la fondation des Carmélites de cette ville, il ne tarissait pas sur son éloge. La Sainte s'amusait beaucoup depuis des préventions qu'il avait eues contre elle. (V. *Script. Ord. Præd.*)

1574. — APRÈS LE 6 OCTOBRE. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. 3. — *Acta*, p. 145, n° 611.)

A DOÑA MARIE DE MENDOZA,

SŒUR DE L'ÉVÊQUE D'AVILA ET FONDATRICE DU MONASTÈRE DE VALLADOLID,
A VALLADOLID.

La Sainte lui annonce qu'elle a fait les démarches nécessaires pour la réception d'une postulante à laquelle elle s'intéresse. Elle lui donne de bonnes nouvelles de son frère, l'évêque d'Avila. Elle lui dit avec une grâce infinie qu'elle souhaite la voir un peu plus maîtresse d'elle-même.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit avec vous, Madame, *Amen*.

Vous ayant écrit hier, je ne le fais aujourd'hui que pour vous apprendre qu'on m'a apporté des lettres de la du-

chesse de Ossuna et du docteur Ayala, par lesquelles on me presse de recevoir au plus tôt une de ces deux demoiselles. Un père de la Compagnie, qui est allé examiner leur vocation, me donne des renseignements favorables sur celle dont il s'agit. Quant à l'autre, elle a été apparemment effrayée de la rigueur de notre règle. C'est pourquoi il est bon que ceux qui mettent les prétendantes au courant de notre institut leur fassent bien comprendre qu'il n'y a rien pour les sens et la nature.

J'ai répondu qu'on pouvait amener incessamment cette demoiselle, et que je vous avais écrit ce qu'il fallait faire pour lui donner l'habit sans délai ; j'ai ajouté que, dès qu'on serait arrivé à Valladolid, on vous le fit savoir. J'ai donné avis en même temps au père visiteur de l'intérêt que vous portez à cette postulante, et je l'ai prié de ne pas différer de donner la permission, ce que, j'espère, il fera. S'il tardait, veuillez, Madame, lui en écrire un mot, et faites en sorte qu'on ne pense pas qu'il y ait eu quelque erreur en cette affaire. Le père visiteur ¹, j'en suis convaincue, accédera à votre demande, et sera heureux de vous donner ce contentement. Daigne Notre-Seigneur nous donner un jour ce contentement qui n'aura point de fin ! Que cet adorable Maître vous soutienne toujours de sa main et vous ait en sa sainte garde.

Monseigneur l'évêque m'a envoyé dire qu'il est beaucoup mieux, et qu'il allait venir nous voir ; ainsi, Madame, ne soyez plus en peine sur son compte. Quand me sera-t-il donné de vous voir intérieurement plus libre ? Que Notre-

¹ Le père Pierre Hernandez, dominicain, visiteur apostolique des carmes de Castille.

Seigneur vous l'accorde ! A la vérité, nous devons y travailler de notre part. Plaise à ce bon Maître qu'à notre prochaine entrevue je vous trouve plus maîtresse de vous-même, puisqu'il y a en vous tout ce qu'il faut pour l'être !

Je crois, Madame, que ce serait un avantage pour vous de m'avoir auprès de votre personne, comme il y en a un pour moi d'être auprès du père visiteur. Lui, en qualité de supérieur, il me dit mes vérités ; et moi, sans autre titre que ma hardiesse et la bonté que vous avez depuis si longtemps de me souffrir, je vous dirais aussi les vôtres. Je me recommande aux prières de madame la duchesse ; toutes nos sœurs sont très-fidèles à se souvenir de vous auprès du divin Maître.

Votre indigne servante et sujette,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Vous ne me dites jamais comment vous vous trouvez du père Jean Gutierrez ¹ ; un jour je vous le dirai moi-même. En attendant, faites-moi le plaisir de l'assurer de mes respects. Je ne sais si sa nièce a fait profession. Ce sera désormais le père visiteur qui donnera les permissions pour les novices qui devront la faire. Veuillez, je vous prie, le faire savoir à la mère prieure, à qui j'ai oublié de le mander.

¹ Le père Jean Gutierrez était de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur du roi, un des docteurs qui approuvèrent l'esprit de notre Sainte, et directeur de doña Marie de Mendoza.

1574. — APRÈS LE 6 OCTOBRE. — AVILA.

(Édition de Madrid, t. II, l. 9. — *Acta*, p. 145, n° 611.)

A DOÑA MARIE DE MENDOZA, A VALLADOLID.

Sur le même sujet que la précédente. Éloge du père Pierre Hernandez, visiteur apostolique. La Sainte s'applaudit de l'avoir pour supérieur, parce qu'il lui dit ses vérités et ne lui passe aucune imperfection.

JÉSUS, MARIE

soient avec vous, Madame.

Lorsqu'on m'a apporté votre lettre, j'avais déjà écrit la lettre ci-jointe. Mille remerciements pour l'empressement que vous avez mis à m'obliger ; ce n'est pas chose nouvelle de votre part.

J'ai eu très-peu de santé depuis que je suis ici ; je commence néanmoins à être mieux, et comme je possède ici monseigneur, j'oublie presque les souffrances. A la vérité, le repos que je goûte serait meilleur si vous étiez ici ; j'aurais bien des choses à vous communiquer, et ce ne serait pas un petit soulagement pour moi.

Quant à ce que vous me dites, il me semble, pour certaines raisons, que cela ne pourra s'exécuter aussi promptement que je l'avais d'abord pensé. Vous conférerez de tout avec le père visiteur¹ ; pour moi, je suis très-contente de ce qu'on m'écrit. Le père visiteur vous est entièrement dévoué, et je ne fus pas peu consolée de l'entendre parler de vous avec tant d'affection ; ainsi je crois qu'il fera tout ce

¹ Le père Pierre Hernandez.

qui pourra vous être agréable. Je vous supplie, Madame, de lui marquer beaucoup de bonté, et d'en user envers lui comme vous avez coutume d'en user avec des personnes de son caractère et de son mérite. Il est maintenant le premier supérieur de notre réforme, et je ne doute pas que son âme ne mérite beaucoup devant Notre-Seigneur.

Vous auriez consenti, s'il l'eût fallu, à différer l'entrée de ces demoiselles ; je vois en cela une nouvelle preuve de votre bonté à mon égard. Mais, d'après ce que m'écrit sur leur compte le père Suarez de la Compagnie, qui était chargé de les instruire de notre institut et de voir si elles y étaient appelées, je ne vois pas de raison de retarder leur entrée. Vous pourrez donc demander la permission au provincial et les faire recevoir incessamment. Vous pourrez aussi, Madame, si vous le souhaitez, vous adresser pour la permission au père visiteur ; qui vous l'accordera sur-le-champ. Je m'entends bien mieux avec lui qu'avec le père provincial¹. J'ai beau écrire à ce dernier, il ne veut pas me répondre.

J'ai bien de la douleur de la maladie de madame l'abbesse. Ainsi, Madame, d'une manière ou d'une autre vous n'êtes jamais sans quelque peine, et Dieu en soit béni. Nous prions toutes pour cette chère malade. Nous prions également pour vous ; et pour nous en faire souvenir un ordre est superflu, il suffit de notre amour. Plaise au divin Maître que le mal de l'abbesse ne soit rien, et qu'elle recouvre bientôt la santé ! Toutes les sœurs vous offrent leurs très-humbles respects.

¹ Le père Ange de Salazar, provincial des carmes mitigés.

On m'a écrit, Madame, que vous êtes très-avancée dans les voies spirituelles : cela ne m'a nullement surprise ; mais que ne suis-je plus près de vous ! Je trouverais, je vous assure, si je n'étais ce que je suis, un bien grand plaisir à m'entretenir avec vous. Ce qui me console infiniment et me donne en quelque sorte la vie, c'est que le père visiteur ne se laissera pas tromper comme tout le monde sur mon sujet. Dieu se plaît à lui découvrir combien peu je vauz ; en sorte qu'à tout moment il me surprend dans des imperfections. Grande en est ma joie, et je ne néglige rien pour qu'il les connaisse et m'en avertisse. Il y a un grand bonheur à ouvrir entièrement notre âme à celui qui nous tient la place de Dieu, et ce bonheur je le goûterai tant que je serai avec ce père.

Vous aurez sans doute appris, Madame, qu'on a élu pour prier à Truxillo le père Dominique Bañez, et que les dominicains de Salamanque ont envoyé prier le père provincial de le leur laisser. On ne sait ce qu'il fera. Ce qui est certain, c'est que le pays est fort contraire à la santé du père Bañez. La première fois que vous verrez le provincial des dominicains, grondez-le de ce qu'il n'est pas venu me voir à Salamanque où il a été plusieurs jours. A la vérité, je lui suis si peu affectionnée ! Mais une lettre si longue et qui est jointe à une autre ne va-t-elle pas vous fatiguer ? Le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous a fait que je ne me suis point aperçue de mon indiscretion.

Votre indigne servante et sujette,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1574. — 23 DÉCEMBRE. — VALLADOLID.

(Édition de Madrid, t. I, l. 12. — *Acta*, p. 145, n° 611.)

A DOÑA ANNE HENRIQUEZ, A TORO.

Sa peine de ne l'avoir pas trouvée à Valladolid. Éloge de sa nièce Marie de Saint-Jean-Baptiste. Sainteté de Stéphanie des Apôtres. Mérite de la jeune Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille. Son regret de ne pouvoir écrire plus souvent au père Balthasar Alvarez. — D'un beau sermon du père Bañez sur le prix des souffrances.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, Madame.

C'eût été pour moi une grande consolation de vous trouver ici et de pouvoir vous posséder plus à loisir qu'à Salamanque. Je n'aurais eu nul regret à la fatigue du voyage, mais je n'ai pas mérité apparemment que Dieu me fit cette faveur. Qu'il soit béni à jamais ! Notre chère prieure en a joui tout à son aise. Enfin elle est meilleure que moi, et je sais qu'elle vous est entièrement dévouée.

J'ai ressenti une joie bien vive que vous ayez eu durant quelques jours chez vous mon cher père Balthasar Alvarez, pour le faire respirer un peu de ses grands travaux. Béni soit Notre-Seigneur de ce que vous vous portez mieux que de coutume. Ma santé est aussi meilleure à présent qu'elle n'a été les dernières années, ce qui n'est pas peu pour la saison où nous sommes.

J'ai trouvé dans cette maison des âmes telles, que je n'ai pu m'empêcher d'en louer Notre-Seigneur. Je tiens la

sœur Stéphanie pour sainte; et j'ai eu un contentement parfait de voir le mérite personnel de la sœur Casilde, ainsi que les grâces que Dieu lui fait depuis sa prise d'habit. Plaise à sa bonté de mettre la dernière main à son ouvrage! On ne peut qu'estimer beaucoup des âmes qu'il attire à lui de si bonne heure¹. Ce que je ne puis m'empêcher d'admirer, c'est la simplicité de Stéphanie pour tout ce qui n'est pas Dieu, quand je vois d'ailleurs par son langage la profonde connaissance qu'elle a de la vérité.

Le père provincial est venu faire la visite de cette maison et a fait faire l'élection. On a réélu la prieure qu'on avait auparavant, et l'on a choisi pour sous-prieure une de nos sœurs de Saint-Joseph d'Avila, qui se nomme la mère Antoinette du Saint-Esprit. Madame Guiomar la connaît bien; c'est un fort bon esprit.

Il n'est plus question de la fondation de Zamora, du moins quant à présent; et je suis sur le point de reprendre mon grand voyage. C'est bien mon dessein de passer par votre ville pour avoir la satisfaction de vous rendre mes devoirs. Il y a longtemps que je n'ai reçu de lettre de mon cher père Balthasar Alvarez, et que je ne lui ai écrit. Certes, ce n'est pas pour me mortifier que je garde le silence à son égard; car dans la mortification, pas plus, je crois, que dans tout le reste, je n'ai encore fait aucun progrès; mais uniquement à cause de tant de lettres que je

¹ L'éditeur du premier volume des lettres espagnoles se trompe quand il affirme que la Sainte parle dans cette lettre de Casilde du Saint-Ange, fille de Catherine de Tolosa, fondatrice du monastère de Burgos. Elle parle de Casilde de Padilla.

suis forcée d'écrire et qui me sont un vrai tourment ; et lorsque je voudrais écrire à quelqu'un pour mon plaisir, le temps me manque toujours. Béni soit Dieu de ce que nous devons jouir un jour de lui avec assurance et pour l'éternité ! Mais, ici-bas, avec toutes ces absences et ces perpétuelles vicissitudes en tout, sur quoi pouvons-nous faire fond ? C'est dans cette attente de la fin que je passe ma vie ; on s'imagine que c'est parmi les souffrances, pour moi je ne le trouve pas.

La mère prieure me conte mille gentilleses de mon petit garde, elle trouve comme moi que c'est un enfant charmant. Je prie Notre-Seigneur d'en faire un grand saint. Faites-lui, s'il vous plaît, bien des amitiés pour moi, de même qu'à don Juan Antonio. Je les offre souvent à Dieu tous les deux dans mes prières. Pour l'amour de Notre-Seigneur, Madame, ne m'oubliez pas dans les vôtres, j'en ai toujours un très-grand besoin.

Pour madame de Guiomar, nous n'avons plus que faire de nous en mettre en peine, suivant ce que vous me marquez, et ce qu'elle m'écrit elle-même qui est encore plus fort. J'aurais bien voulu savoir quelque particularité d'un si heureux événement pour pouvoir en juger, et goûter la même joie que vous en ressentez. Que Dieu en envoie une parfaite à votre âme pendant ces fêtes ; je l'en prierai bien instamment.

Le père Dominique Bañez nous a fait aujourd'hui, fête de Saint-Thomas, un sermon où il a tellement relevé le prix des souffrances, qu'il m'a laissé un grand regret d'avoir si peu souffert jusqu'à présent, et un grand désir de souffrir davantage à l'avenir. J'ai été extrêmement contente

de tous ses sermons. On vient de l'élire prier, mais on ne sait s'il sera confirmé. Il est si fort occupé, qu'il ne m'a guère été possible d'en jouir. Je serais pourtant bien contente si je pouvais vous posséder autant de temps. Dieu veuille disposer les choses pour cela, et vous donner autant de santé et de tranquillité qu'il vous en faut pour mériter ce repos qui n'aura point de fin.

Votre indigne et très-soumise servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est demain la veille de Noël.

1575. — 4 JANVIER. — VALLADOLID.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 4. — *Acta*, p. 145, n° 611.)

A DON TEUTONIO DE BRAGANCE, A SALAMANQUE.

Elle le remercie de l'intérêt qu'il porte au Carmel, et lui dit que la très-sainte Vierge l'a choisi pour en être le protecteur. Sa pensée à l'égard de diverses fondations qu'on avait en vue. Sa reconnaissance pour le père Olea, religieux de la compagnie de Jésus. Éloge des carmélites de Valladolid, et en particulier de Stéphanie des Apôtres, et de Casilde de la Conception, fille de l'adelantado de Castille. Bonheur de don Teutonio d'avoir pour guide et pour père de son âme le père Balthasar Alvarez.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, très-illustre Seigneur.

Que le divin Maître vous accorde un commencement d'année aussi heureux que je vous le désire, et la sainteté

que je lui demande pour vous. Il me tardait beaucoup de recevoir de vos lettres et d'apprendre que vous étiez à Salamanque, car je ne savais où vous écrire. Je souhaiterais vivement vous écrire bien au long aujourd'hui, attendu que le messager qui doit porter cette lettre est très-sûr ; mais je ne sais si on m'en donnera le loisir. Je remercie Notre-Seigneur de votre bonne santé ; la mienne depuis quelque temps ne va pas mal, et c'est beaucoup en pareille saison. Que le divin Maître vous récompense du zèle avec lequel vous vous êtes occupé de ce que je vous avais si instamment recommandé. Enfin, il me semble que la Vierge, Notre-Dame, vous a choisi pour être le protecteur de son Ordre ; je me console à la pensée qu'elle saura mieux vous en récompenser que je ne saurais l'en prier, quoique je l'en prie.

Nous ne pensons plus, pour le moment, au monastère de Zamora. D'abord, parce que le temps manque, nous devons profiter de la saison qui est excellente pour nous occuper de fondations dans des pays chauds ; ensuite, parce que celui qui devait nous donner une maison ne paraît pas s'être conduit aussi bien qu'il aurait dû, et que de plus il est absent ; nous n'avons pas néanmoins rompu avec lui. D'ailleurs, j'ai considéré combien il serait onéreux pour un monastère non renté d'avoir un fondateur qui ne saurait l'aider, surtout avec des droits de patronage ; et il m'a semblé préférable d'acheter une maison, mais cela demandera plus de temps. Le Seigneur arrangera cette affaire, lorsque ce sera son bon plaisir. Vous m'aurez rendu un grand service en m'obtenant l'autorisation dont j'avais besoin. S'il se présente une occasion,

ayez la complaisance de la réclamer ; il est inutile d'envoyer un exprès pour cela.

Quant à la fondation de Torrijos, soyez sans regret, si je la refuse ; l'endroit n'est nullement de mon goût, et il n'y aurait qu'un ordre de votre part qui pût me déterminer à l'accepter. De plus, admettre des personnes dont les biens nous seraient tellement nécessaires que, lors même qu'elles ne conviendraient pas pour l'ordre, il nous serait impossible de les renvoyer, c'est une chose qui ne se souffre pas dans nos monastères.

Je regrette que vous n'ayez pas atteint le but de vos démarches aussi bien que je l'aurais désiré. J'espère toutefois que vos paroles seront loin d'être perdues, quoiqu'on n'en voie pas l'effet pour le moment. Plaise au Seigneur que l'affaire de Rome réussisse, si cela doit contribuer à sa gloire ; je ne cesse de l'en supplier. J'aime à croire qu'il en sera ainsi, et que le divin Maître fera ce que nous lui demandons avec de si vives instances.

Quant au monastère de la comtesse, je ne sais qu'en dire ; il y a longtemps qu'on m'en parle. Quand je fonde un monastère avec nos religieuses, celles qui entrent n'ayant qu'à se conformer à ce qu'elles leur voient faire, se trouvent en quinze jours au courant de notre genre de vie. C'est pourquoi j'aimerais mieux, je vous l'avoue, fonder quatre de ces monastères, que d'amener ces filles, malgré toute leur sainteté, à notre manière de vivre. Je parlai à deux d'entre elles à Tolède. Je vois qu'elles sont vertueuses et qu'elles vivent bien, car autrement je n'oserais en aucune façon me charger d'elles. Mais je crois qu'elles pratiquent plus l'austérité et la pénitence que

l'oraison et la mortification, je dis en général. Toutefois, je m'en informerai encore, s'il plaît au Seigneur, puisque vous semblez le désirer.

Il est très-heureux que vous ayez si bien réussi à mettre le marquis dans vos intérêts, c'est un point de grande importance. Plaise au Seigneur qu'il nous arrive de bonnes nouvelles ; car pour ce qui est d'ici, j'espère que la seule considération qu'on a pour vous fera que tout ira bien !

Je pourrai être sans inquiétude en n'écrivant pas au père Olea pour nos affaires, puisque c'est à vous qu'il faut écrire, et que c'est lui faire tort que de lui écrire directement. J'en ai eu une vraie peine ; car nous lui devons beaucoup ¹. Il me semble que, pour moi, j'avais adressé mes lettres à d'autres personnes ; mais la prieure de Sé-

¹ Dès cette époque, le père Olea, de concert avec don Teutonio de Bragance, s'occupait avec le plus cordial dévouement des intérêts de sainte Térése. Peu de mois après, il eut le bonheur de rendre un service signalé à sa réforme. Je laisse parler l'historien du père Gratien.

« En mai 1575, le père Gratien, visiteur apostolique des carmes d'Andalousie, était venu à Madrid rendre compte au roi de sa commission, et il demandait avec instance à en être déchargé. Le roi, à cause de son affection et de sa grande estime pour le père Gratien, ne pouvait se résoudre à céder à son désir. Néanmoins, pour ne pas trop le contrister, ce prudent monarque lui dit qu'il enverrait une personne de son choix en Andalousie, pour voir ce qui convenait le mieux relativement aux visites apostoliques de ce pays. Le roi confia cette mission au père Olea, religieux de la compagnie de Jésus, homme de qualités éminentes et d'un rare mérite. Le père Olea partit pour Séville ; il prit les informations les plus exactes, et, de retour à Madrid, il fit au roi le rapport le plus favorable sur le père Gratien, déclarant qu'il s'était acquitté de sa commission avec une très-grande sagesse, et qu'il avait laissé partout un grand renom de sainteté. Après un pareil rapport, le roi n'hésita plus, il confirma la commission du père Gratien ; et le nonce Harmaneto, par un nouveau bref, l'établit non-seulement visiteur apostolique de tout l'ordre des Carmes en Andalousie, mais encore en Castille. » (*Vie du père Gratien*, par André Marmol, chap. ix.)

govie n'y fit pas sans doute attention, pensant que ce n'était pas chose si importante. Je me réjouis de savoir maintenant par quelle voie je dois écrire quand cela sera nécessaire.

Je suis également contente que vous ayez eu occasion de parler de mes sorties. Je vous assure que ces voyages continuels sont une des choses qui me fatiguent le plus en cette vie et qui me peinent davantage, surtout quand je considère qu'on y trouve encore à redire. J'ai souvent pensé combien je serais plus heureuse de ne pas sortir de ma solitude, si un ordre de mon général ne m'y obligeait. Mais lorsque je considère la gloire que ces monastères rendent au Seigneur, tout me semble peu de chose. Que le divin Maître dirige mes pas et me fasse la grâce d'accomplir sa volonté!

Je vous assure qu'il y a dans ce monastère de Valladolid des âmes qui me donnent un continuel sujet de louer Dieu. La sœur Stéphanie des Apôtres est sans doute quelque chose de grand, et selon moi une sainte¹; mais, de son côté, la sœur Casilde de la Conception² me jette dans l'étonnement; il est certain que je la trouve parfaite, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur. Si Dieu la conserve, elle sera infailliblement une grande sainte, car les opérations de la grâce divine en elle sont visibles. Elle a un talent incroyable pour son âge, et elle possède un rare don d'raison que Notre-Seigneur lui a accordé depuis sa

¹ Nous avons donné sa biographie à la fin du chapitre XII du *Livre des Fondations*.

² La jeune Casilde de la Conception était la fille de l'adelantado de Castille. Sainte Térése, dans son *Livre des Fondations*, chap. X et XI, raconte sa vocation et son entrée au monastère de Valladolid.

prise d'habit ; grande est sa joie et son humilité : c'est admirable. Elles me disent l'une et l'autre qu'elles vous recommandent à Notre-Seigneur d'une manière toute particulière. Je n'ai pas voulu que Casilde vous écrivit ; d'abord parce que nous sommes convenues de ne pas avoir l'air de faire cas d'elle, bien que sa simplicité rende cette précaution superflue, car elle est pour la simplicité un frère Junipère ; ensuite, parce que je ne veux pas que vous fassiez attention à ce que peuvent vous dire de pauvres petites femmes comme nous. Vous avez un bon père ¹, éminemment capable de réveiller votre ferveur et de vous donner lumière, et vous avez par-dessus tout un Dieu bon qui vous aime.

• Pour Madrid, que vous dirai-je ? Je vois combien il serait utile à nos maisons qu'il y en eût une dans la capitale, et cependant je répugne extrêmement à l'y fonder ; ce doit être une tentation. Je n'ai vu aucune lettre du prieur Covarrubias ; mais il serait difficile de s'y établir sans la permission de l'ordinaire, vu qu'elle est exigée par mes lettres patentes et par le concile. S'il n'y a pas d'autres difficultés, je crois que nous l'aurons. Que Notre-Seigneur conduise cette affaire. Je partirai d'ici après l'Épiphanie. J'irai à Avila par Medina del Campo, où je ne resterai qu'un jour ou deux, ainsi qu'à Avila, et je me rendrai ensuite à Tolède. Je voudrais terminer l'affaire de Veas. D'où que ce soit, je vous écrirai dès que j'en trouverai l'occasion. De grâce, recommandez-moi à Notre-Seigneur.

¹ Le père Balthasar Alvarez, recteur du collège de la Compagnie, à Salamanque.

Que le divin Maître vous récompense du soin que vous prenez de nos sœurs de Salamanque ; c'est une grande charité, car les peines ne leur manquent point. J'aurais grand plaisir de leur faire, ainsi qu'à vous, une petite visite ; mais comme ce n'est pas l'itinéraire de mes fondations, je ne puis y songer, et le sacrifice n'est pas petit. Pour y aller il me faudrait un ordre, et je ne dois me régler que sur la décision des savants.

Je pense que celui qui nous vend la maison sera content, si nous donnons quelque chose de plus. Cette maison est très-bien située et l'on peut s'étendre, tandis que celle dont vous me parlez est, je crois, écartée ; un autre avantage, c'est que l'église est jolie. Enfin le point principal, c'est le site, et dès qu'il est avantageux, fallût-il perdre les constructions qui existent, je ne le regretterais pas. Veuillez, avec le père recteur, tout examiner avec soin, comme une affaire qui regarde Notre-Dame, et nous nous déterminerons d'après vous. Je désirerais que pour l'exécution rien ne se fit avant mon retour de Veas, qui aura lieu, s'il est possible, au mois d'avril.

Je ne m'étonne pas de vos imperfections, j'en ai beaucoup moi-même, quoique je vienne de jouir ici de plus de solitude que je n'en avais eu depuis bien longtemps. Mon âme y a puisé de grandes consolations ; que Notre-Seigneur en remplisse la vôtre comme je l'en supplie. Quant à celle dont vous me parlez, vous exagérez beaucoup. J'en savais quelque chose, ainsi que du reste ; mais que voulez-vous, mon naturel reconnaissant et votre zèle me font passer pour tout autre que je ne suis par caractère. J'y prends garde pourtant. La prieure, Marie de Saint-Jean-

Baptiste, se recommande instamment à vos prières. Maintenant qu'elle vous connaît, elle regrette d'avoir si peu compris la faveur que Dieu lui faisait, quand il lui ménageait une de vos visites.

L'indigne servante de votre très-illustre seigneurie,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 4 janvier.

1575. — 11 MAI. — VEAS.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 7. — *Acta*, p. 156, n° 657)

A DON ALVARO DE MENDOZA, ÈVÈQUE D'AVILA.

La Sainte lui fait l'éloge du père Gratien, et lui annonce qu'elle va se rendre à Séville pour y fonder un nouveau monastère.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Grandeur.

Chaque jour j'apprécie davantage la grâce que Notre-Seigneur m'a faite de m'éclairer sur le prix des souffrances. A l'aide de cette lumière, je supporte en paix le peu de contentement que nous donnent les choses de cette vie, qui sont d'une si courte durée. Au moment où je faisais en toute diligence mes préparatifs de départ pour aller passer un agréable été à Avila ou à Valladolid, nous avons reçu la visite du père Gratien, que le nonce a établi

provincial de l'Andalousie et qu'il a envoyé dans ce pays après le contre-bref¹....

Le père Gratien possède tant de qualités, et il est tel, que je me réjouirais beaucoup qu'il vous offrît ses hommages, afin que Votre Grandeur pût me dire si je me trompe. Il désire vivement de vous connaître depuis que je lui ai dit tout le bien que vous avez constamment fait à l'Ordre. C'est pour moi une très-grande consolation de voir dans notre réforme un homme d'un tel mérite.

Enfin nous partons pour Séville le lundi de la semaine prochaine, c'est un voyage de cinquante lieues. Certainement le père Gratien ne m'aurait point pressée, si j'avais témoigné de la répugnance pour cette fondation ; mais j'ai pour lui tant d'attachement et un désir habituel d'obéir si grand, que si je n'avais pas accepté je serais restée avec un grand scrupule par la crainte d'avoir manqué à l'obéissance. J'avoue que cela m'a coûté ; je n'aime guère à me mettre en route par ce feu pour aller passer l'été à Séville. Mais pourvu que Dieu en tire sa gloire, ce qui me regarde importe fort peu. Je supplie Votre Grandeur de m'envoyer sa bénédiction, et de ne pas oublier de me recommander à Notre-Seigneur.

A Veas, qui est un pays fort écarté, les messagers m'ont manqué ; mais on me dit qu'il n'en sera pas de même à Séville, ainsi j'écrirai à Votre Grandeur de cette ville. Plaise au divin Maître que votre santé soit aussi parfaite que je le lui demande constamment dans mes prières ! Le père Julien d'Avila fait les mêmes vœux pour

¹ Il manque dans l'original le quart de la feuille. D'après le contexte, on voit que la Sainte faisait à l'évêque l'éloge du père Gratien.

vous ; il m'est d'un grand secours. Il vous présente ses très-humbles respects. Nous pensons souvent à vous, au monastère de Saint-Joseph, et au repos que j'y goûterais. Que le Seigneur tire sa gloire de tout, et qu'il vous ait en sa sainte garde beaucoup plus encore que moi.

L'indigne servante et sujette de Votre Grandeur,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la veille de l'Ascension.

INTRODUCTION

A LA SUITE DES LETTRES

DE SAINTE TÉRÈSE

OU

NOTICE

SUR LE PÈRE JÉRÔME GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU

Carme déchaussé, visiteur apostolique de l'ordre des Carmes en Espagne, coadjuteur par excellence de sainte Térèse dans la réforme du Carmel et premier provincial du Carmel réformé, supérieur et guide spirituel de la Sainte les sept dernières années de sa vie, mort en odeur de sainteté dans le monastère des Carmes à Bruxelles.

Le père Gratien serait dans le dernier étonnement s'il savait tout ce que je lui dois.

(SAINTE TÉRÈSE¹.)

La vérité souffre, mais elle ne périt pas.

(SAINTE TÉRÈSE².)

Trois raisons nous obligent à donner à la biographie du père Gratien plus d'étendue qu'à toute autre.

La première, parce que le père Gratien est le personnage principal de cette correspondance, et celui par conséquent qu'il importe le plus au lecteur de connaître pour l'intelligence des *Lettres*. Il est, comme on le verra, l'âme de la réforme entreprise par sainte Térèse, et c'est lui qui, de concert avec la Sainte, la conduit à terme.

La seconde, parce que le père Gratien est l'homme à qui

¹ *Mas espantarse ha si supiese lo que le debo.* (*Lettres*, t. II, l. 100.)

² *La verdad padece, mas no perece.* (*Ibid.*, t. III, l. 79.)

sainte Tèreſe, et tout le Carmel réformé avec elle, doit le plus.

La troiſième, parce que la vérité ſur le père Gratien a ſouffert, et qu'il eſt temps, après trois ſiècles, qu'elle reſplendiſſe dans tout ſon jour. Réparation tardive ſans doute, mais ſouverainement conſolante par le réſultat qu'elle peut avoir; car, pour ne parler que des témoignages-rendus par ſainte Tèreſe à la ſainteté du père Gratien, ils ſont tels, qu'au jugement du premier annaliſte des Carmes déchauſſés, le père François de Sainte-Marie que je citerai bientôt, l'Ordre peut, dès qu'il le voudra, s'occuper de ſa canonisation.

Le premier hitorien du père Gratien eſt ſainte Tèreſe; elle a eſquissé ſa vie à grands traits. Viennent ensuite André Marmol, François Gratien Berruguete, et le docteur Joſeph Boneta, qui nous ont transmis les détails de cette belle vie.

I

PATRIE ET PARENTS DU PÈRE GRATIEN.

Dieu, qui eſt toujours magnifique dans ſes œuvres, prépara de loin la noble et ſainte famille d'où il devait tirer celui qu'il destinait à rendre à l'ordre de la Vierge ſa beauté primitive. Il fit de cette famille un des plus beaux ornements de l'Eſpagne et de l'Egliſe. Il lui communiqua une telle ſplendeur de dons naturels et ſurnaturels, qu'il ſera éternellement glorieux pour ſainte Tèreſe et pour le Carmel réformé de descendre en quelque ſorte d'elle, et de lui devoir l'exiſtence.

Jérôme Gratien naquit en 1545 à Valladolid, où était alors la cour. Il dut le jour à don Diego Gratien de Alderete et à doña Juana Dantiſco de Curiis. Son père fut ſucceſſivement ſecrétaire de Charles-Quint et de Philippe II. La variété et l'étendue de ſes connoiſſances le firent regarder à juſte titre comme un des hommes les plus célèbres de ſon temps. Par la ſageſſe de ſes conſeils, par ſes grandes lumières, il

rendit d'éminents services à ses maîtres, et l'on peut dire qu'il contribua pour sa part à porter la gloire de l'Espagne à cette hauteur où elle brilla au siècle de Philippe II.

Doña Juana, mère de Jérôme Gratién, fut un modèle de vertu. « J'ai peu vu dans ma vie, disait sainte Térèse, de femmes d'un aussi rare mérite. » Elle était fille de don Juan Dantisco de Curiis, ambassadeur de Pologne auprès de Charles-Quint. Dans ses lettres de créance, conservées encore à Simancas, don Juan Dantisco était très-particulièrement recommandé par le roi et la reine de Pologne à Charles-Quint, comme un des plus éminents sujets de leur royaume et comme leur parent.

Dantisco de Curiis était non-seulement un homme d'État, mais encore un homme profondément versé dans les lettres divines et humaines, comme le témoignent les ouvrages qu'il a publiés. Il n'eut pas plutôt connu à la cour d'Espagne le secrétaire de Charles-Quint, que l'uniformité des goûts, le culte des lettres, l'élévation de leur caractère, et par-dessus tout le zèle pour la religion catholique, établirent entre eux les plus intimes rapports. Jaloux de cimenter par un lien éternel cette amitié à laquelle il attachait un si haut prix, l'ambassadeur de Pologne donna en mariage à Diego Gratién sa fille doña Juana dès qu'elle fut nubile. Cet homme, qui avait tant à cœur la gloire de Dieu, les intérêts de l'Église et le triomphe de la religion catholique dans son pays, se voyant libre par le mariage de sa fille, reprit le chemin de la Pologne. Afin de mieux servir la cause de l'Église, il quitta le siècle et reçut les ordres sacrés. Ensuite, par déférence aux conseils et aux volontés du cardinal Stanislas Osius, son cousin germain, il consentit à être promu à l'évêché de Culm, et plus tard à celui de Warmye. L'Église eut en lui un de ses plus saints défenseurs.

Diego Gratién de Alderete unissait, comme il a été dit, un profond savoir à une éminente piété. Il traduisit en langue castillane les œuvres de Thucydide, de Xénophon, de Plutarque et de Socrate, le livre *De officiis* de saint Ambroise, et beaucoup d'autres ouvrages de diverses langues étrangères. Il composa lui-même en sa langue des ouvrages pleins d'érudition, et il publia grand nombre de poésies tant latines qu'espagnoles. Il fut l'intégrité même ; avec les salaires attachés à sa charge, il sut vivre et élever les nombreux enfants que Dieu lui avait donnés. Il leur laissa à tous pour héritage une éducation accomplie, une admirable instruction, l'honneur, la vertu. Sa main, qui

se garda toujours pure de tout présent, s'ouvrait néanmoins sans cesse pour répandre des largesses sur les indigents. Il tenait des registres pour les différentes catégories de ses pauvres. En leur faveur, il avait des comptes ouverts avec des pharmaciens, des boulangers, des tailleurs, des cordonniers, des marchands d'habits. Un jour, que ces derniers venaient réclamer les sommes qui leur étaient dues, doña Juana, sa femme, lui dit : « Seigneur don Diego, comment pourrons-nous faire face à ces dépenses avec des salaires qui suffisent à peine pour nourrir tant d'enfants ? » Il lui répondit avec son grand courage et son inébranlable confiance en Dieu : « Chère amie, ces pauvres sont aussi les enfants de Dieu ; il nous donnera de quoi subvenir aux besoins de tous. » Sa foi ne fut point trompée. Il fut le père des pauvres, et il vit constamment la bénédiction du ciel dans sa maison. Dieu multiplia ses jours pour multiplier ses mérites. Il ne connut de la vieillesse que les nobles tributs qu'elle apporte. Parvenu à sa quatre-vingt-dixième année, ce vénérable patriarche vit arriver le terme de son pèlerinage avec majesté, avec sérénité, avec allégresse. Élevé au-dessus de la terre par les paroles célestes de sa sainte épouse avec laquelle il avait vécu près de cinquante ans, environné comme un autre Jacob de ses enfants et de ses petits-enfants qu'il bénit, il reçut les sacrements avec cette foi vive des âges antiques. Il récitait plusieurs versets grecs et latins avec une dévotion qui ravissait. Quelques pères carmes déchaussés qui l'assistaient, et qui représentaient auprès de lui toute la famille de sainte Térése, lui dirent, une demi-heure avant qu'il rendit le dernier soupir, de se souvenir de la sainte mère Térése de Jésus, morte déjà depuis quelques années. Il leur répondit : « Mes pères, elle vient d'être ici, et elle est restée un bon moment avec moi. » Encore dans l'exil, le saint vieillard goûta, par la présence de la séraphique Térése de Jésus, les prémices des joies éternelles. L'allégresse peinte sur les traits, il rendit doucement son âme à Dieu, laissant ici-bas une mémoire chère à l'Espagne et à l'Église, et que les siècles ne feront que rajeunir. Tel fut don Diego Gratien de Alderete, père de notre Jérôme Gratien.

Doña Juana Dantisco n'était pas moins animée de la crainte de Dieu que son mari. Elle se montra une femme forte à toutes les époques de sa vie. Elle gouvernait sa maison avec tant de sagesse, que son mari et ses enfants pouvaient, avec une entière assurance, se reposer sur elle. Par sa vertu et par son caractère, elle fit constamment le bonheur

de tous ceux qui l'entouraient. La bonté, la douceur, l'amabilité se trouvaient unies en elle à la noblesse des manières, et à je ne sais quoi de majestueux qui indiquait bien qu'elle tenait par le sang à la royale maison de Pologne. Ce qui achevait de lui conquérir l'estime et les cœurs, c'était un reflet de sa sainteté intérieure qui se répandait sur toute sa personne, en sorte qu'elle fut toujours au milieu des siens comme une reine et une mère adorée. Douée d'une beauté extraordinaire, elle sut en tirer un trésor de mérites par sa constante application à la voiler sous les plus austères costumes de la modestie chrétienne. Le Seigneur se plut à l'en récompenser : par un rare privilège, dans un âge avancé elle conservait encore les grâces de la jeunesse. Un de ses fils ayant alors fait tirer son portrait, son mari, pour sa consolation, lui composa ce distique, qui exprime si bien le privilège dont nous venons de parler :

Bis decies gravidæ talem nunc cerne figuram ;
Qualis erat facies virginis ipsa docet.

Dieu réservait un trône très-élevé à doña Juana dans le ciel ; mais de grandes croix en cette vie étaient les degrés par lesquels elle devait y monter. Elle fut une nouvelle mère des Machabées. Elle vit mourir plusieurs de ses enfants déjà à l'entrée ou au milieu d'une belle carrière. Quoiqu'elle sentît son cœur de mère percé, néanmoins elle les consolait avec un grand courage, et par l'image de sa tendresse elle leur donnait une idée de la tendresse de ce Père qu'ils avaient dans le ciel et qui les appelait à lui. Sa constance et son héroïsme éclatèrent surtout durant les tribulations qu'elle vit fondre sur le plus cher de ses fils, le père Jérôme Gratien. Le divin Maître, traitant cet ami de son cœur comme il avait traité ses plus chers disciples, lui fit boire son calice, et le fit monter avec lui au Calvaire. Doña Juana resta debout à côté de la croix, et elle se montra digne de son fils.

Elle fut liée de la plus intime amitié avec sainte Tèreise. Quand la Sainte passait par Madrid pour ses fondations, elle voyait sa chère doña Juana Dantisco ; et ces deux âmes, si dignes l'une de l'autre, goûtaient à se trouver ensemble un ineffable bonheur. Doña Juana allait avec la Sainte entendre la messe à Saint-Martin. On verra dans les *Lettres* l'incroyable tendresse de la Sainte pour cette noble et fidèle amie. Trois des filles de doña Juana, qui entrèrent au Carmel,

furent un nouveau lien qui resserra encore leur amitié. On peut dire que tous les membres de cette famille avaient déjà un culte pour Tèreſe dès son vivant. Sa mort ne fit qu'accroître la confiance de tous. Du haut du ciel, la Sainte, par les bénédictions qu'elle ne cessa de faire descendre sur eux, montra de la manière la plus éclatante qu'ils étaient toujours l'objet de sa prédilection. Elle fit même un miracle en faveur de cette famille, en conservant à sa tendresse doña Juana, déjà dans les bras de la mort. Voici comment elle fut sauvée. Une rupture qui, par suite d'un abcès, s'était faite à un de ses intestins et l'empêchait de retenir aucun aliment, l'avait conduite à l'extrémité. Les médecins, malgré leur peu d'espérance, crurent devoir tenter une opération pour la guérir; mais, dans la crainte qu'elle ne succombât entre leurs mains, ils lui firent recevoir auparavant les sacrements et même l'extrême-onction. Ils procédèrent ensuite à cette suprême tentative de l'art dont ils virent bientôt l'inutilité; ils déclarèrent que le mal était sans remède, et que la malade n'avait plus que deux heures de vie. Cette femme magnanime, qui venait de faire un essai du martyre, demanda qu'on la laissât un moment reposer. Les pères carmes déchaussés, qui étaient là pour l'aider à bien mourir, lui représentèrent que tous les moments étaient précieux pour elle, parce qu'elle touchait au dernier terme. Malgré cela, elle demanda de nouveau qu'on voulût bien la laisser quelques instants tranquille. Tous les assistants, qui étaient nombreux et dont plusieurs avaient connu sainte Tèreſe et lui avaient souvent parlé, se rendirent au vœu de la mourante, et restèrent dans un profond silence. Tout à coup, ils virent une lumière surnaturelle qui environnait son lit, et ils entendirent sainte Tèreſe qui s'entretenait avec la très-sainte Vierge, et qui lui disait : *Très-sainte Mère de Dieu, donnez la vie à cette amie qui m'est si chère.* Averti de ce qui venait de se passer, le secrétaire Thomas Gratien, qui était dans un appartement supérieur s'occupant à régler pour le lendemain le dispositif des funérailles de sa mère, accourut aussitôt auprès d'elle et lui demanda comment elle se trouvait. Doña Juana lui prit la main, la serra, et lui dit : *Mon fils, je ne dois pas mourir de cette maladie.*

L'événement justifia la vérité de ces paroles. Le lendemain, les médecins, qui arrivaient avec la certitude de la trouver morte, constatèrent en forme le miracle de sa guérison; et ce miracle, juridiquement prouvé, fut un de ceux qui servirent à la canonisation de sainte Tèreſe.

Doña Juana Dantisco vécut encore dix ans. En 1601, ayant été obligée de suivre avec sa famille la cour, qui s'était transportée de Madrid à Valladolid, elle tomba malade dans cette dernière ville des fatigues du voyage, et elle comprit que Dieu l'appelait. La sainteté de cette grande servante de Dieu jeta un plus vif éclat aux derniers moments de sa vie. Dès la première nouvelle de sa maladie, toutes les Carmélites de Valladolid, parmi lesquelles était une de ses filles, furent en prière pour elle. Par une de ces attentions délicates du divin Maître envers ses amis, doña Juana eut la consolation non-seulement de bénir sa famille qui l'entourait, mais encore d'avoir à côté d'elle à sa dernière heure le plus cher de ses fils, l'ange de la famille, le père Gratien. Sauvé par la main du Tout-Puissant de tant de tempêtes et de naufrages, et conduit par elle auprès de sa mère, le père Gratien l'assista, la munit de tous les secours de l'Église, lui montra Tèreise son amie lui tendant les bras du haut du ciel, et recueillit son dernier soupir. Il prononça ensuite son oraison funèbre, prenant pour texte ces paroles de l'Écriture : *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt*, « ses enfants se sont levés, et ils l'ont proclamée souverainement heureuse. » Tous, en effet, furent dignes d'une telle mère, et ils lui firent tous honneur devant Dieu et devant les hommes, comme on va le voir.

II

DES FRÈRES ET DES SŒURS DU PÈRE GRATIEN.

Dieu donna, comme il a été dit, de nombreux enfants à don Diego Gratien et à doña Juana Dantisco. Ils furent au nombre de vingt. Treize vécurerent ; les autres, moissonnés dans l'âge d'innocence, allèrent au ciel préparer la couronne de leurs parents, de leurs frères et de leurs sœurs.

L'aîné de cette famille fut Antoine Gratien Aldérete, qui succéda à son père dans la charge de secrétaire de Philippe II. Il se montra digne de son noble père, plus encore par son zèle pour la gloire de Dieu que par l'universalité des sciences qu'il possédait. Il était en commerce de lettres avec les hommes les plus célèbres de son temps. Ce fut lui qui forma la bibliothèque royale de l'Escorial, et y réunit tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres.

Philippe II lui dut, comme à son père, une partie de sa gloire. Il ne se séparait jamais de lui, et d'ordinaire ils travaillaient ensemble deux ou trois heures par jour. Le monarque lui confiait ce qu'il avait de plus secret et de plus important; et le secrétaire répondait toujours à ses vues et dépassait son attente. Ce qu'il y avait de plus ardu n'était qu'un jeu pour cette intelligence. Mais l'on peut dire que la piété surpassait encore en lui le génie. Il trouva la solitude au milieu du palais, et l'oraison fut l'âme de sa vie; c'est là qu'il se retrempait. Dans les voyages qu'il faisait avec le roi, il emportait toujours avec lui un crucifix assez grand, il dressait en arrivant son oratoire. Souvent, ce n'était qu'à deux ou trois heures du matin qu'il avait expédié ses affaires, et au lieu de prendre de suite son sommeil il se mettait en oraison, et trouvait d'ineffables délices à traiter avec le Roi des rois. Ce grand chrétien fut l'intégrité même, jamais on ne put le faire consentir à recevoir le moindre présent, et, comme son père, il n'eut à léguer aux siens, à la fin de sa vie, que l'exemple de ses vertus. Ainsi que Louis de Gonzague, il fut de bonne heure épris de la beauté de la virginité; il la garda intacte jusqu'à son dernier soupir, et il mena la vie d'un ange à la cour. Quand il mourut, Philippe II prononça ces paroles: « J'ai perdu aujourd'hui un ange que Dieu m'avait donné pour me tenir compagnie. » A peine avait-il rendu le dernier soupir, que le père Valentin, de la compagnie de Jésus, qui le confessait depuis vingt-huit ans, lui rendit ce touchant témoignage: « Je puis dire maintenant pour la gloire de Dieu, et à la louange de ce défunt, qu'il s'en va au ciel avec toute l'innocence de son baptême. » Comme il ne laissait rien, Philippe II fit les frais de ses funérailles. Au moment où il mourut à Madrid, sainte Tèreèse, qui se trouvait à Séville, dit à ses filles: « Le secrétaire Antoine Gratien vient de mourir, et je l'ai vu monter au ciel. » La Sainte se plaignant à Notre-Seigneur de ce qu'il lui avait enlevé un protecteur si nécessaire à son Ordre, le divin Maître lui répondit: « Il me l'a demandé, et je le lui ai accordé, parce que cela convenait. »

Le second membre de cette famille bénie fut Luc Gratien. Philippe II voulut qu'il aidât son frère aîné, et il lui confia ensuite le soin de l'Escurial. Il se fit admirer toute sa vie par une pureté de mœurs irréprochable, par la noblesse et la grâce de ses manières, par la variété de ses connaissances, la politesse exquise de son langage, par l'élévation de ses sentiments. Il a laissé, comme monument de son talent littéraire, la *Galatée espagnole*. Dieu lui avait réservé dans doña Juana

Carrillo, issue d'une noble maison de Tolède, une épouse digne de lui. Luc Gratien, quelques mois avant sa mort, s'était adonné avec une incroyable ardeur à l'oraison mentale, et se prépara ainsi à terminer saintement sa carrière.

Le troisième des fils de Diego Gratien et de doña Juana Dantisco fut le père Jérôme Gratien.

Le quatrième enfant fut doña Adrienne. Tout se réunit en elle pour en faire une femme accomplie : beauté, vertu, culture de l'esprit, piété. Comme sœur du secrétaire Antoine Gratien, qui commandait en quelque sorte au monde, elle eût pu aspirer à la plus brillante alliance ; mais uniquement éprise de la beauté de l'Époux immortel, elle refusa les nombreux partis qui se présentaient, et après avoir répandu la bonne odeur de Jésus-Christ dans la première cour du monde, elle se consacra à l'Époux des vierges dans le couvent de la Conception de Saint-Jérôme, où elle donna à ses compagnes l'exemple de toutes les vertus religieuses.

Doña Justine Dantisco suivit, dans l'ordre de la naissance, sa sœur doña Adrienne. Ce fut une femme d'un rare mérite, et merveilleusement entendue au gouvernement intérieur de la maison ; aussi remplaçait-elle souvent sa mère, à la grande satisfaction de ses frères et de ses sœurs. Elle épousa don Pedro del Marmol, secrétaire du conseil royal, et sa mort fut si sainte, qu'on ne pouvait douter qu'elle ne fût allée jouir sans retard de la présence de son Dieu.

Le sixième enfant fut le secrétaire Thomas Gratien Dantisco. Il succéda à son père dans l'office de secrétaire pour les langues. Il fut, comme son père, un phénomène par l'universalité de ses connaissances. Il se jouait dans la traduction de toutes les langues ; il avait approfondi les littératures anciennes et modernes ; il était versé dans les sciences et dans les arts libéraux ; il possédait l'histoire ; il avait fait une étude particulière de la numismatique et des inscriptions anciennes ; enfin il n'était étranger à aucune de ces connaissances qui sont l'ornement de l'esprit humain. Mais, outre ce mérite littéraire, Thomas Gratien avait une capacité intellectuelle au niveau de tous les emplois. Le conseil suprême de Castille avait souvent recours à ses lumières, et il avait toujours à se louer de ses décisions. Tant de mérite était relevé en lui par une admirable modestie et par toutes les vertus du christianisme.

Le ciel lui réserva pour épouse une femme peut-être unique alors dans l'Espagne. C'était doña Laurencia de Zurita. La nature et la

grâce semblèrent à l'envi vouloir l'enrichir de leurs dons. Les qualités les plus éminentes et les plus rares brillèrent en elle. Elle avait une parfaite connaissance de la langue latine ; elle excellait dans la musique ; son écriture était si belle qu'on eût dit qu'elle était burinée. Elle possédait tous les talents dont se piquent les femmes les plus cultivées. Elle narrait avec une grâce incomparable. Elle était initiée à tous les secrets de la rhétorique. Elle composa plusieurs pièces de vers latins ; et elle écrivait des lettres familières au secrétaire Antoine Gratien dans la langue de Cicéron. A tant d'instruction elle joignait une humilité très-profonde. Jamais, parmi les autres femmes, son langage ne laissa connaître ce qu'elle savait ; mais elle parlait comme l'une d'entre elles, et elle ne se préférait point aux autres. N'ayant d'estime que pour les biens éternels, jamais elle ne fit le moindre cas de cette fleur de beauté qu'elle conserva même jusqu'après sa mort. Elle était si prudente, si modeste, si réservée, que rarement elle consentit à se montrer en public ornée des parures qui convenaient à son rang. Enfin il y avait en elle tant et de si éminentes qualités, qu'on l'appelait *la parfaite mariée*. Ce glorieux surnom, elle le mérita surtout par l'éducation chrétienne qu'elle donna à ses enfants. Ce soin fut en quelque sorte le seul qui occupa cette grande âme. En cela se passaient les heures sérieuses de ses journées. Le reste n'obtenait que quelques instants ; et si elle se livrait à ces passe-temps, c'était non pour briller, mais pour entretenir le charme des relations de famille.

Quiconque voudrait connaître d'une manière plus intime cette belle vie devrait lire le *Livre des femmes illustres* qu'a composé Moya.

Doña Laurencia de Zurita couronna ses jours par une mort digne d'envie. Dieu voulut faire éclater au dehors la beauté de son âme. Son corps exhalait un suave parfum et était transparent comme un pur cristal. Selon son désir, elle fut inhumée à la Chartreuse de Aniago où elle avait un fils religieux. Pendant l'office qui fut célébré, doña Laurencia, revêtue de l'habit de saint Bruno, était exposée dans le chœur, le visage découvert. Un céleste sourire se dessinait sur ses lèvres, et une beauté surnaturelle animait ses traits ; on eût dit qu'elle était dans une profonde contemplation.

Elle laissait sur cette terre des enfants dignes d'elle et héritiers de sa sainteté. Un de ses fils fut chartreux ; deux autres, religieux de l'ordre de Saint-Benoît ; un autre, religieux de la compagnie de Jésus,

et une fille carmélite déchaussée. Elle avait eu d'autres enfants, mais Dieu les avait appelés à lui dans l'âge d'innocence.

Les trois derniers frères du père Gratien furent Pierre Gratien, qui entra dans l'état ecclésiastique et qui, après une vie consacrée aux bonnes œuvres et à l'oraison, mourut à Madrid en odeur de sainteté. Louis Gratien, secrétaire du vice-roi de Sicile, homme orné des plus belles qualités, et dont la mort à Madrid fut visiblement celle d'un prédestiné. Enfin Laurent Gratien, qui entra chez les carmes déchaussés et se montra toute sa vie un fils accompli de sainte Térése. Il avait été élevé par le célèbre historiographe de Philippe II, Ambroise Moralès, et il avait ensuite jeté le plus grand éclat à l'université d'Alcala de Henarès. Peu de carmes réformés, dit le père Gratien dans une de ses lettres, lui étaient comparables pour le talent et la science.

Les quatre dernières sœurs du père Gratien furent doña Juana Dantisco, doña Marie, doña Isabelle et doña Julienne. La première reçut une brillante éducation au pensionnat des nobles fondé à Tolède par l'archevêque Silicéo. Elle épousa un magistrat de Ségovie et mourut très-chrétiennement après une année de mariage. Les trois autres entrèrent au Carmel, et sainte Térése nous fera connaître par ses *Lettres* les trésors de vertu, d'amabilité, et de talent, qu'elles apportèrent dans l'ordre.

III

PREMIÈRE ÉDUCATION DU JEUNE GRATIEN. SES ÉTUDES AU COLLÈGE DE MADRID ET A L'UNIVERSITÉ D'ALCALA.

La maison paternelle du jeune Jérôme Gratien était le sanctuaire de la piété, des vertus et des lettres. Tout ce qui frappa ses premiers regards l'éleva à Dieu. Dès sa plus tendre enfance, il montra une piété extraordinaire, et la plus tendre dévotion envers la Mère de Dieu. Frappés de ces indices de vertu et de sainteté, ses parents l'élevèrent avec des soins infinis. Ils choisirent les maîtres qui devaient lui donner les premiers enseignements; le jeune Gratien les étonna par sa pénétration et par ses progrès. Ses délassements après l'étude étaient de faire dans l'oratoire de la maison de petits autels et des images de

Notre-Seigneur et de la très-sainte Vierge. Il ne connut point les jeux ordinaires aux enfants de son âge. Il révérait et chérissait ses parents, il leur obéissait avec le plus filial empressement, et il ne leur causa jamais le moindre déplaisir, en sorte qu'il était les délices de sa maison et de toutes les personnes qui traitaient avec lui. Il avait la beauté, la pureté, la ferveur d'un ange. Sa mère disait quelquefois à des parentes qui venaient la visiter et qui étaient dans l'admiration à la vue de la modestie et du recueillement du jeune Jérôme : « Sa simplicité et son innocence sont telles, qu'il ne connaît pas plus les choses du monde qu'un enfant de deux ans. » Mais il avait une intelligence admirable des choses de Dieu, et il en donna une preuve éclatante avant d'avoir atteint sa dixième année. Désirant ardemment de suivre le vrai chemin du ciel, et voyant les progrès que faisaient dans la vertu quelques compagnons de son âge dirigés par les pères de la compagnie de Jésus, il voulut être sous leur direction, et il prit pour confesseur dans leur collège le père Martinez.

A dix ans il commença à suivre, dans le collège de la Compagnie, le cours de grammaire ; il suivit ensuite celui de belles-lettres, de rhétorique et de langue grecque. La piété et les succès du jeune écolier excitèrent l'admiration de ses condisciples et de ses maîtres ; et les palmes qu'il cueillit au collège annoncèrent celles qu'il allait moissonner sur un plus grand théâtre.

A quinze ans, ses parents l'envoyèrent à l'université d'Alcala, alors une des plus célèbres du monde.

Il étudia la philosophie et les sciences avec le même succès que les lettres, et à dix-neuf ans il était maître ès arts.

C'est surtout dans l'étude de la théologie que Gratien se révéla un esprit supérieur. Il eut pour maître le célèbre docteur Alonzo Deza, homme consommé en science et en sainteté, une des plus grandes lumières de la compagnie de Jésus et de l'Espagne. L'université d'Alcala, où il enseigna pendant plus de vingt-cinq ans, lui décerna le nom de maître des maîtres, *magister magistrorum*, tant à cause de la profondeur de son savoir qu'à cause du grand nombre de maîtres qu'il forma. Un membre de cette université fit ainsi son éloge après sa mort : « D'autres ont donné des écrits au monde, moi je lui ai donné des écrivains, » *alii scripta mundo, ego scriptores dedi.*

Gratien fut un des disciples qui fit le plus d'honneur au docteur Alonzo Deza ; dans la licence, il eut le premier rang. Il ne tarda pas à

fixer les regards de cette florissante université. Quand il devait soutenir un acte public, c'était un événement dans Alcala ; l'on accourait pour voir ce vaillant athlète dans l'arène des luttes théologiques, et l'on ne pouvait s'empêcher d'applaudir à ses victoires.

Comme dans le docteur Deza la sainteté égalait la science, Gratien le choisit pour son guide spirituel, et il demeura sous sa conduite jusqu'à son entrée dans l'ordre des Carmes déchaussés. Sous un pareil guide, qu'il avait pris pour modèle et qu'il s'efforçait d'imiter en tout, Gratien fit les plus grands progrès dans les voies spirituelles et dans la science des saints. Ainsi il dut aux leçons d'un seul maître, du père Deza, ces trésors de science dans la théologie scolastique et dans la théologie mystique, qu'il fit admirer en lui toute sa vie, et qu'il a répandus dans ses ouvrages.

Ce fut à Alcala que Jérôme Gratien jeta les fondements de cette sainteté qui devait ravir sainte Tèrese et jeter un si vif éclat dans le monde entier. Dans l'oraison, il vit tout le néant de la gloire humaine, et l'incomparable prix des opprobres de la croix de Jésus-Christ. Ses lumières furent si vives et sa soif des croix et des souffrances si ardente, qu'il adressa au divin Maître une prière héroïque : il le supplia de ne pas le conduire en cette vie par le chemin de l'honneur et de l'estime, ni par celui du repos ; et pour cela d'écarter de lui les dignités, les honneurs de ce monde, les visions, les révélations, les extases, les ravissements, les miracles qui sont comme des honneurs spirituels, mais de le conduire par le chemin de la croix sèche et sûre. Cette prière qui partait d'un amour si pur fut exaucée ; et elle nous révèle à l'avance tout le glorieux secret de la vie du père Gratien.

Dès qu'il eut l'âge exigé par le concile de Trente, il se prépara avec une ferveur angélique à recevoir le caractère du sacerdoce, et il résolut de se consacrer entièrement à l'amour de Dieu et au salut des âmes.

Reçu docteur à Alcala, il enseigna quelque temps la philosophie et la théologie. Il monta dans la chaire de vérité, et il se mit dès le début au rang des grands orateurs chrétiens.

L'université d'Alcala admirait en lui une de ces intelligences élevées, fermes, pénétrantes, fécondes, vastes, capables de tout, où tout vient se placer avec promptitude et demeure dans un ordre lumineux et magnifique. A vingt-sept ans, Gratien était littérateur, écrivain, savant, érudit, théologien, orateur, il marchait à pas rapides dans les

voies de la sainteté, il était déjà un des hommes les plus remarquables de son époque. Et quand sa naissance, son savoir, sa renommée, son mérite, et la faveur de Philippe II, pouvaient lui frayer le chemin aux plus grandes dignités ecclésiastiques du royaume, cet amant de la croix de Jésus-Christ dit un éternel adieu au monde ¹.

Nous cédonc maintenant la plume à sainte Térèse.

IV

VOCATION DE GRATIEN A L'ÉTAT RELIGIEUX RACONTÉE
PAR SAINTE TÉRÈSE.

Durant mon séjour à Veas, je reçus la visite d'un de nos pères dont la profession religieuse ne datait que de quelques années. C'était le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, homme d'une éminente doctrine, d'un esprit élevé, d'une rare modestie; sa vie tout entière avait été marquée par la pratique des plus belles vertus. La très-sainte Vierge semblait l'avoir choisi pour faire reflourir l'esprit primitif dans le Carmel.

Pendant qu'il poursuivait à Alcalá le cours de ses études, Gratien songeait à embrasser l'état religieux; mais la pensée d'entrer parmi les carmes déchaussés ne s'était pas même présentée à lui. Ses parents, qui jouissaient d'un grand crédit auprès du roi, et qui voyaient dans leur fils des talents si distingués, avaient eu sur lui d'autres desseins. Son père l'avait destiné, dès le commencement de ses études, à suivre les cours de droit. Gratien, quoique très-jeune encore, contristé à l'excès d'un tel projet, obtint de son père, à force de larmes, la permission d'étudier la théologie. Dès qu'il eut acquis le degré de docteur, il fit des démarches pour entrer dans la compagnie de Jésus; les supérieurs lui donnèrent parole de le recevoir, mais comme il y avait quelque obstacle pour le moment, ils lui dirent d'attendre quelques jours.

Ce père m'a déclaré à moi-même que la vie douce et commode dont il jouissait dans le monde lui était un tourment; il lui semblait que

¹ *Vie du père maître Jérôme Gratien*, par le licencié Andrés Marmol, chap. I, II, III, IV et V, édit. de Valladolid, ann. 1619. Voir aussi Claros Varones de Niéremberg, *Vie du père Alonso Deza*.

ce n'était pas là un chemin sûr pour aller au ciel. Pendant qu'il resta dans le siècle, il eut toujours ses heures réglées d'oraison ; il joignit constamment à un recueillement profond l'innocence de mœurs la plus parfaite.

Tandis qu'il menait une vie si exemplaire, un de ses grands amis, comme lui docteur en théologie, entra dans notre monastère de Pastrana, et fut nommé en religion le père Jean de Jésus. J'ignore si ce fut une lettre que ce religieux lui écrivit alors sur l'excellence et l'antiquité de notre Ordre, ou bien quelque autre cause qui le lui rendit si cher. Il prenait un incroyable plaisir à lire tout ce qui a rapport à l'ordre de la Vierge, et à prouver son excellence par de grandes autorités ; il avoue que souvent il eut du scrupule de laisser de côté les autres études, parce qu'il ne pouvait s'arracher à celle-là ; il y employait même les heures de récréation. O sagesse ! ô puissance de Dieu ! que les efforts des hommes sont vains pour se soustraire à sa volonté ! Notre-Seigneur savait combien serait utile à cette œuvre de rénovation qu'il a lui-même commencée dans notre ordre un homme tel que le père Gratien, et il nous l'a donné. Je le bénis souvent d'une aussi grande faveur ; car s'il m'eût été libre de choisir et de demander au divin Maître quelqu'un pour mettre tout en ordre dans notre naissante réforme, jamais je n'aurais su demander autant qu'il lui a plu de nous donner. Qu'il en soit éternellement béni !

Gratien ne pensait donc nullement à devenir carme déchaussé, lorsqu'il fut prié de faire un voyage à Pastrana pour traiter de la réception d'une religieuse avec la prieure des Carmélites établies en cette ville et dont le monastère fut plus tard transféré à Ségovie. Que les moyens dont Dieu se sert sont admirables ! Si le père Gratien s'était mis en route pour aller lui-même prendre l'habit de notre réforme, tant de personnes auraient travaillé à l'en détourner, qu'il ne l'aurait peut-être jamais fait. Mais la Vierge Notre-Dame, qu'il honore d'un culte très-particulier, voulut l'en récompenser en lui donnant son habit. Elle fut, j'en suis convaincue, sa médiatrice auprès de Dieu pour lui obtenir cette faveur : non-seulement cette glorieuse Vierge mit dans son cœur cette admirable affection pour son Ordre, mais elle lui en ouvrit l'entrée ; elle ne voulut pas que celui qui désirait tant la servir manquât d'occasions de lui témoigner par des œuvres toute l'ardeur de son zèle ; car c'est la coutume de cette divine Mère de répandre ses faveurs sur ceux qui ont recours à sa protection.

Il eut, dès ses plus tendres années, un amour filial pour la Mère de Dieu ; à Madrid, étant encore enfant, il allait très-souvent prier devant une image de Notre-Dame à laquelle il avait une grande dévotion ; je ne me souviens plus où elle était. Il se plaisait à lui rendre très-régulièrement ses hommages, et il l'appelait sa céleste Bien-aimée. Je ne doute pas qu'en retour, elle ne lui ait obtenu de son divin Fils cette grande pureté avec laquelle il a toujours vécu. Quelquefois, m'a-t-il dit, il lui semblait voir ses yeux encore humides de larmes que lui avaient fait répandre tant d'offenses commises contre son Fils. De là naquit en lui ce zèle si ardent pour le salut des âmes ; de là, cette douleur si vive quand il était témoin de quelque offense contre Dieu. Le désir du bien des âmes est chez lui si puissant, que, dès qu'il espère pouvoir leur être utile, il trouve légers les plus grands travaux : et c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux en bien des circonstances.

Trompé par un heureux artifice de la Vierge, Gratien ne songeait, en allant à Pastrana, qu'à solliciter le saint habit pour cette religieuse, mais le Seigneur l'y attendait pour le lui donner à lui-même. O ravissants secrets de notre Dieu ! avec quelle suavité il nous dispose, contre notre volonté même, à recevoir ses faveurs ! Que le divin Maître sut bien payer cette âme de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'elle avait toujours donné, et du grand désir dont elle brûlait d'honorer sa glorieuse Mère ! A de tels services il doit sans doute réserver toujours de magnifiques récompenses.

Dès son arrivée à Pastrana, Gratien alla proposer cette fille à la prieure, la mère Isabelle de Saint-Dominique, sans se douter que celle-ci allait négocier auprès de Notre-Seigneur son entrée dans notre Ordre. Voici comment les choses se passèrent. Le divin Maître a favorisé le père Gratien d'une grâce particulière : sa conversation est si agréable, que presque tous ceux qui ont des rapports avec lui ne sauraient s'empêcher de l'aimer ; c'est ce qui fait que tous ceux qui sont soumis à son autorité, soit religieux, soit religieuses, lui portent une extrême affection. Il ne laisse néanmoins passer aucune faute impunie, parce qu'il porte au plus haut degré le zèle pour l'avancement spirituel de l'ordre ; mais il tempère ses réprimandes par une suavité si agréable, que nul ne peut se plaindre de lui. Il arriva donc à la prieure de Pastrana ce qui arrivait aux autres ; dès la première entrevue, elle fut si charmée de voir tant de qualités réunies dans ce

serviteur de Dieu, qu'elle conçut un très-grand désir de le voir entrer dans la famille du Carmel. Elle en parla ensuite aux sœurs, leur représentant combien une pareille conquête serait importante. Il n'y avait en effet alors dans la réforme que bien peu d'hommes, ou pour mieux dire, presque aucun d'un mérite égal à celui du père Gratien. En conséquence, elle leur recommanda de se mettre en prière pour demander à Notre-Seigneur de ne point le laisser partir qu'il n'eût pris l'habit. Cette prieure est une si grande servante de Dieu, qu'à mon avis sa prière seule eût suffi pour obtenir cette grâce. A combien plus forte raison devait-on l'espérer de ses prières unies à celles de tant de ferventes religieuses ! Toutes promirent de s'y employer de tout leur pouvoir ; ce fut par des jeûnes, des disciplines, et par une oraison continuelle qu'elles sollicitèrent du divin Maître une si précieuse faveur. Leurs vœux furent exaucés. Le père Gratien étant allé au monastère des Carmes déchaussés de la même ville, la régularité qu'il y vit, la facilité qu'il y trouva de servir Notre-Seigneur, et surtout la pensée que cet Ordre était consacré à sa glorieuse Mère, dont il souhaitait si ardemment étendre le culte, firent sur lui une telle impression, qu'il se sentit intérieurement porté à ne plus retourner dans le monde. Le démon lui opposa des difficultés nombreuses ; il lui représenta en particulier la douleur qu'il allait causer à son père et à sa mère dont il était si tendrement aimé, et qui, malgré le grand nombre de leurs enfants, le regardaient comme l'unique appui de leur famille. Gratien fut invincible : il remit à Dieu, pour l'amour duquel il abandonnait tout, le soin d'assister ses parents ; et sa résolution de se ranger sous les lois de la Vierge étant inébranlablement prise, il demanda son habit. Les carmes déchaussés de Pastrana se hâtèrent de le lui donner : ce fut pour tous une grande allégresse, mais spécialement pour les religieuses et leur prieure, qui ne pouvaient se lasser de remercier Notre-Seigneur, dans la pensée qu'il avait accordé cette grâce à leurs prières.

Pendant l'année de son noviciat, il fut aussi humble que le plus petit des novices ; entre autres épreuves, en voici une où il montra toute la solidité de sa vertu. Le prier du monastère étant absent, on mit en sa place un religieux fort jeune, sans science, de très-peu de talent, et sans sagesse pour gouverner ; quant à l'expérience, il n'en pouvait avoir, étant encore si nouveau en religion. Il y avait des excès de rigueur dans sa manière de conduire et dans les mortifications

qu'il imposait. Toutes les fois que j'y pense, j'admire comment ces religieux, et spécialement un homme tel que le père Gratien, se soumettaient à tout. Certes, pour s'immoler ainsi, il ne fallait rien moins que cette ferveur que Dieu lui donnait. On a reconnu depuis que ce jeune remplaçant du prieur est très-mélancolique; partout où il a été, même comme inférieur, on a eu de la peine à vivre avec lui, tant cette triste humeur le domine; qu'on juge par là de ce qu'il devait faire souffrir quand il commandait; il est, au reste, bon religieux. Dieu permet quelquefois que l'on commette la faute de confier l'autorité à des gens de cette sorte, afin de perfectionner l'obéissance de ceux qui l'aiment, ainsi qu'il arriva dans cette circonstance.

En récompense d'une pareille fidélité, Dieu a donné au père Jérôme Gratien une très-grande lumière pour tout ce qui regarde l'obéissance; il a grâce pour enseigner à ceux qui lui sont soumis la pratique de cette vertu, après s'y être exercé lui-même, dès le noviciat, d'une manière si admirable. Et afin que, sous le rapport de l'expérience, il ne lui manquât rien de ce qui est nécessaire pour nous bien gouverner, il se vit assailli, trois mois avant de faire profession, par les tentations les plus fortes. Mais, en vaillant capitaine qui devait un jour marcher en tête des fils de la Vierge, il résistait à ces assauts avec un invincible courage; quand il était plus vivement pressé par le démon de quitter l'habit, il promettait à Dieu non-seulement de le porter jusqu'au dernier soupir, mais encore de se lier par les vœux; c'est ainsi qu'il mettait l'ennemi en déroute. Il m'a donné un écrit qu'il composa au plus fort de ses tentations; j'ai été touchée de dévotion en le lisant, parce que je voyais quel mâle courage le divin Maître donnait à son serviteur.

Il paraîtra peut-être étrange que le père Gratien m'ait communiqué tant de particularités relatives à son âme. Notre-Seigneur l'a ainsi voulu, je pense, afin qu'elles fussent consignées par moi dans cet écrit, et afin que ceux qui le liront bénissent Celui qui accorde de telles faveurs à ses créatures. Je sais que ce père n'en a jamais tant dit à nul autre, ni même à ses confesseurs. Tantôt il me parlait avec cette entière ouverture, parce qu'il jugeait qu'à cause de mon grand âge et de ce qu'on lui avait dit de moi, je devais avoir quelque expérience; tantôt la suite naturelle de l'entretien le portait à me confier non-seulement ces secrets de son âme, mais beaucoup d'autres encore qui ne sont point de nature à être racontés; et s'il fallait les faire connaître,

je devrais entrer dans un récit d'une tout autre étendue. Je déclare que même dans le peu que j'ai dit, je me suis imposé une très-sévère réserve pour ne pas lui causer de la peine si cet écrit tombe un jour entre ses mains. Mais comme, s'il doit jamais le lire, ce ne sera pas de longtemps encore, je n'ai pu m'empêcher, j'ai regardé même comme un devoir de faire connaître celui qui a travaillé avec tant de succès à ce rétablissement de la règle primitive parmi nous. Car quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait commencé la réforme des carmes déchaussés, il vint néanmoins dans un temps où bien des fois j'aurais eu de profonds regrets qu'elle eût commencé, si je n'avais tout espéré pour elle de la miséricorde de Dieu. Je ne parle ici que des maisons des religieux ; quant à celles des religieuses, par la bonté du Seigneur elles ont toujours été bien jusqu'ici. Ce n'est pas que celles des religieux alassent mal ; mais la réforme parmi eux portait dans son sein un principe de très-prochaine décadence. Ne formant pas une province à part, ils étaient gouvernés par les pères de l'Observance mitigée. Ceux-ci ne donnaient point de pouvoir sur les carmes déchaussés au père Antoine, qui avait commencé la réforme et qui aurait été capable de les conduire. Ajoutez à cela qu'ils n'avaient pas encore de constitutions données par notre très-révérend père général. Dans chaque monastère ils se conduisaient comme ils jugeaient à propos. Mais comme les uns pensaient d'une manière, et les autres d'une autre, la réforme aurait grandement souffert s'il eût fallu attendre le moment où les constitutions du général seraient venues, ou bien celui où les carmes déchaussés se seraient gouvernés par eux-mêmes. Souvent, je l'avouerai, ces pères me causaient de biens pénibles sollicitudes. Heureusement Notre-Seigneur porta remède au mal par le moyen du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. On lui conféra la charge de commissaire apostolique, et on lui donna le gouvernement des carmes déchaussés et des carmélites avec une entière autorité sur les uns et sur les autres. Il fit alors des constitutions pour ses religieux : quant à nous, nous avions déjà les nôtres que nous tenions de notre très-révérend père général. Ainsi, les constitutions rédigées par le père Gratien ne nous regardaient en rien, et étaient uniquement pour les pères carmes déchaussés ; il les fit en vertu du pouvoir apostolique dont il était investi, et il fut servi dans ce travail par les qualités et les talents dont Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, l'avait si magnifiquement doté. La première fois qu'il visita ces pères, il régularisa tout avec tant de sagesse, il établit un si bel ordre

dans leurs monastères, qu'on voyait bien que Notre-Seigneur l'assistait et que la très-sainte Vierge l'avait choisi pour faire reflleurir son ordre. Je supplie cette divine Mère, du plus intime de mon âme, de ne point cesser d'intercéder pour lui qu'elle n'ait obtenu de son Fils qu'il le favorise toujours, et lui accorde la grâce de faire les plus grands progrès dans son service. Ainsi soit-il !

Avant la visite que me fit à Veas le père Gratien, nous nous étions écrit quelquefois, mais nous ne nous étions jamais rencontrés. Cependant, le bien que l'on m'avait dit de lui me donnait un extrême désir de le voir, et j'appelais ce moment de tous mes vœux. Aussi, je ne pourrais dire quelle fut ma joie à son arrivée ; mais celle que j'éprouvai dès que je commençai à m'entretenir avec lui fut incomparablement plus grande. Il me contenta au delà de toute expression ; j'acquis alors la certitude que ceux qui me l'avaient tant loué ne connaissaient qu'une très-faible partie de son mérite. Dès le premier instant de notre entrevue, je sentis-s'évanouir toutes mes peines, parce que Notre-Seigneur me représenta comme dans un tableau le bien que ce religieux devait faire à notre ordre. Durant plusieurs jours, j'en eus une consolation et une allégresse si excessive, que je ne me connaissais plus moi-même. La commission dont le père Gratien était alors revêtu, ne s'étendait qu'à l'Andalousie, mais il m'apprit que le nonce le mandait à Madrid, afin de lui donner une autorité égale sur les Carmes déchaussés et sur les Carmélites de la province de Castille. Cette nouvelle me causa un indicible plaisir ; je ne me lassais pas de remercier Notre-Seigneur, et j'aurais voulu ne point faire autre chose. » (*Livre des Fondations*, chap. xxiii et xxiv.)

V

Écoutez maintenant un parent de sainte Térése, un carme déchaussé, l'auteur des premiers volumes des annales de l'Ordre, le père François de Sainte-Marie. Voici le portrait qu'il fait du père Gratien :

« Cet homme si grand, que sainte Térése notre mère n'en trouva pas un semblable à lui pour être le nourricier et le gouverneur de sa réforme naissante ; cet homme sur les genoux duquel elle fut élevée, sur les épaules duquel elle fut portée, dans les bras duquel elle mar-

cha jusqu'à ce qu'elle eut des forces pour marcher toute seule ; cet homme qui la défendit contre de puissants adversaires, lorsqu'elle n'avait personne qui pût, comme lui, par son courage, sa science, l'ascendant de sa vertu, son crédit et son autorité, plaider victorieusement sa cause auprès des ministres et du roi ; cet homme qui lui donna des lois saintes, qui lui conquit l'estime dans le monde, qui l'étendit en Espagne et en Italie ; cet homme enfin, qui, après l'avoir séparée de ceux qui voulaient l'anéantir, la gouverna trois ans comme provincial. En raison de tout cela, sainte Térèse, dans son *Livre des Fondations*, dans plusieurs lettres, et dans des papiers séparés, lui a donné des éloges si relevés, qu'ils seront d'un grand poids en sa faveur, si un jour l'ordre s'occupe de le faire placer sur les autels. Et de même que ni dans les apôtres, ni dans les martyrs, ni dans les anachorètes, ni dans les docteurs, les défauts de la nature n'ont point empêché les effets de la grâce ni la publication de leurs vertus héroïques ; de même les imperfections de cet homme n'empêcheront pas les récompenses publiques de son éminente vertu, parce que cette vertu, comme une eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, a eu le pouvoir de laver les taches de ses fautes, *si tant est qu'il y ait eu des fautes en lui.* » (*Annales des Carmes déchaussés*, t. II, liv. VIII, chap. LV, p. 597.)

Ainsi, au jugement d'un des hommes les plus éminents du Carmel réformé, l'ordre peut, dès qu'il le voudra, s'occuper de faire placer Gratien sur les autels.

Sainte Térèse sera le premier témoin entendu dans cette cause. Elle a rendu plus de témoignages à la sainteté du seul père Gratien qu'à celle de tous les autres saints contemporains dont elle parle. Elle a multiplié ses témoignages dans son *Livre des Fondations*, dans ses *Lettres*, et dans son opuscule intitulé *Manière de visiter les couvents*. Elle l'appelle son cher Elisée, comme ayant hérité du manteau d'Elie, c'est-à-dire comme ayant reçu la plénitude de l'esprit du Carmel pour la répandre dans tout l'Ordre. Elle proclame que la très-sainte Vierge l'a choisi pour rendre à son Ordre sa splendeur primitive. Elle l'appelle le *Sancta sanctorum*, c'est-à-dire la perle la plus précieuse de sainteté que possède sa réforme naissante. Elle le nomme son cher Paul, comme un véritable imitateur et un vivant portrait de cet apôtre. Après six années d'expérience, et un an avant sa mort, elle écrit au père Gratien : « Si vous deviez toujours vivre, nous n'aurions jamais « d'autre supérieur que vous. » Elle proclame hautement que le père

Gratien réalise le beau idéal du supérieur, et que l'Ordre n'en aura jamais un qui lui soit comparable.

Ce ne sont là que quelques témoignages de la Sainte, mais ils sont en quelque sorte sans nombre dans ses ouvrages, et ils ont d'autant plus de valeur que la Sainte les a écrits les sept dernières années de sa vie, quand elle était consommée en sainteté.

Saint Jean de la Croix sera le second témoin entendu dans cette cause. La Sainte elle-même rapporte son témoignage dans une de ses lettres¹. « Le père Jean de la Croix, au comble de la joie, dit qu'il a « trouvé dans son supérieur (le père Gratien) au delà de tout ce qu'il « a pu désirer. Il en rend à Dieu les plus vives actions de grâces ; et « il ne voudrait en quelque sorte faire autre chose. »

Toutes les premières filles de sainte Tèrese, ces éternels modèles de l'Ordre, déposeront ensuite. Elles diront qu'elles ont trouvé dans le père Gratien le type parfait du gouvernement des Carmélites. Et c'est encore sainte Tèrese qui, dans ses *Lettres*, nous a conservé les dépositions de ses filles.

Dans ces trois derniers siècles il est peu de témoignages qui aient autant d'autorité dans l'Église de Dieu que celui de la réformatrice du Carmel. De quel poids ne doivent donc pas être en faveur du père Gratien, non pas quelques mots de cette grande Sainte, mais des témoignages accumulés, et cela, comme nous l'avons déjà fait observer, pendant les sept dernières années de sa vie, c'est-à-dire quand Dieu l'éclairait de ses plus vives lumières et la comblait de ses plus hautes faveurs !

A la vérité, le père Gratien, comme saint Jean de la Croix, fut persécuté et condamné par les siens. Mais de même que la persécution et la sentence portée contre saint Jean de la Croix ne l'ont pas empêché d'être placé sur les autels ; de même, au jugement du premier annaliste du Carmel réformé, la persécution et la sentence portée contre le père Gratien ne doivent pas l'empêcher de partager les mêmes honneurs.

Le docteur Boneta a traité en maître, dans la *Vie* qu'il a écrite du père Gratien, la question de la sentence portée contre lui par quelques membres de son ordre. Il en démontre la nullité et l'injustice, et il conclut comme le premier annaliste des carmes réformés, le père

¹ Édition de Madrid, t. II, l. 35. En septembre 1575. Séville.

François de Sainte-Marie, que l'Ordre peut, quand il le voudra, faire canoniser ce grand homme¹.

Cet historien fait remarquer que les juges du père Gratien furent ceux-là mêmes qui avaient jugé saint Jean de la Croix, c'est-à-dire le père Nicolas Doria et ses définiteurs ; et il fait voir comment le père Nicolas Doria, malgré les qualités qui le distinguaient, malgré la rectitude de ses intentions, se laissa entraîner et aveugler par la ténacité à ses propres idées, par ses préventions contre saint Jean de la Croix et le père Gratien, jusqu'au point de prononcer deux sentences qui pèsent sur sa mémoire devant la postérité.

Il conste aujourd'hui, comme le dit cet historien, par les actes du procès de la canonisation de saint Jean de la Croix, que le père Diego Évangéliste, carme déchaussé, qui informa contre le saint, fut un homme pervers, un calomniateur, un homme qui souillait le saint habit qu'il portait, et digne d'être ignominieusement chassé de l'ordre. Il conste que la sentence portée par Doria et ses définiteurs, soit sur le rapport de Diego Évangéliste, soit sur d'autres, fut une sentence injuste. Il conste que dans ce jugement la justice, la prudence, la douceur, l'humilité, la reconnaissance, la charité, firent évidemment défaut dans Doria et ses définiteurs, attendu qu'ils traitèrent d'une manière si indigne un saint qui était leur père, et qui, en sa qualité de premier carme déchaussé, était en quelque sorte le père de toute la réforme.

Or l'homme choisi par Doria et ses définiteurs pour informer contre le père Gratien fut ce même Diego Évangéliste, et ce fut sur le rapport présenté par cet homme, dont les actes du procès de la canonisation de saint Jean de la Croix mirent plus tard au grand jour la malice et la perversité, que Doria et ses définiteurs jugèrent et condamnèrent Gratien comme ils avaient jugé et condamné saint Jean de la Croix.

Tel fut l'aveuglement dont Doria et ses définiteurs furent frappés, qu'au lieu de reconnaître le commissaire informateur Diego Évangéliste pour ce qu'il était, c'est-à-dire pour un calomniateur, un misérable digne des derniers châtiments, ils le nommèrent, dans le chapitre général qui suivit, provincial de Grenade, dignité dont la justice

¹ Nous renvoyons le lecteur à la *Vie du père Gratien*, par le docteur Boneta, ne pouvant présenter ici qu'une analyse très-succincte du travail de ce grave historien.

de Dieu ne lui permit pas de jouir ; car elle l'atteignit et mit un terme à sa vie avant qu'il mît le pied dans Grenade.

Doria et les autres juges n'avaient point osé expulser de l'Ordre saint Jean de la Croix, bien que Diego Évangéliste se fût hautement vanté qu'il l'en ferait chasser. Ils s'étaient contentés de le bannir du sol de l'Espagne, en lui intimant l'ordre de partir pour le Mexique. Ils allèrent plus loin à l'égard du père Gratien. Ils bannirent du Carmel réformé celui qui en était le fondateur, le législateur et le père ; et Doria qui, le 24 mars 1577, avait reçu à Séville, des mains du père Gratien, l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, eut avec ses définiteurs le triste courage de l'en dépouiller à Madrid, au commencement du carême de l'année 1592. Ils lui infligèrent la peine suprême pour des fautes qui, de leur aveu, et de l'aveu de tous les écrivains de l'Ordre hostiles au père Gratien, étaient *légères* ; pour des fautes dont le premier annaliste du Carmel réformé, le père François de Sainte-Marie, met en doute l'existence. *Si las huvó, si tant est qu'elles aient existé.*

Un des reproches faits au père Gratien et articulé, même du vivant de sainte Térèse, était d'avoir éloigné de sa personne le père Nicolas Doria, que le chapitre de la Séparation, tenu à Alcalá en 1581, lui avait donné pour compagnon et pour secrétaire.

Sainte Térèse, dans une de ses lettres¹, avait justifié le père Gratien sur ce point. Et dans une autre lettre² en réponse à celle de Doria, qui apparemment se plaignait d'avoir été envoyé à Pastrana comme prieur, la Sainte lui avait écrit ces sévères paroles : « *No se haga mogigato*³. Défaites-vous de cette soumission rusée qui affecte l'humilité pour parvenir à ses fins dans l'occasion. Ne faites pas le béat qui se scandalise de tout sans fondement : si vous avez quelques représentations à faire au père Gratien, notre père commun, faites-les-lui avec franchise. » Mais Doria ne tint compte ni de la seconde de ces lettres, ni de tout ce que la Sainte avait écrit en faveur du père Gratien, ni de son désir si connu de voir toujours le père Gratien le guide et le

¹ Édition de Madrid, t. II, l. XLIII, 1^{er} septembre 1582.

² *Ibid.*, t. II, l. 18.

³ *Mogigato*. Disimulado, que afecta humildad o cobardía para lograr su intento en la ocasión. *Callide submissus*.

Mogigato. El beato hazañero que hace escrupulo de todo. *Dictionnaire de l'Académie espagnole*.

conducteur de la Réforme, désir si explicitement, si énergiquement exprimé par ces paroles : « Si vous deviez toujours vivre, nous n'aurions jamais d'autre supérieur que vous. » Enfin, il ne tint nul compte de la leçon sévère de la sainte réformatrice du Carmel, et par cette conduite il ne justifia que trop cette épithète caractéristique de *mogigato*, où d'un seul coup de pinceau la main de la Sainte léguait son vrai portrait à la postérité.

Et d'ailleurs, était-ce à Doria de faire peser sur Gratien le reproche de l'avoir éloigné de sa personne, lui qui, ne pouvant endurer que saint Jean de la Croix fût d'un avis différent du sien, et qu'il soutint les droits des carmélites d'Espagne, pour en finir une fois pour toutes avec les remontrances du saint, pour n'être pas exposé à le voir arriver aux premières charges de l'ordre et à l'avoir pour supérieur, pronouça cette sentence qui non-seulement l'éloignait de lui et des carmélites dont il prenait les intérêts, mais qui le bannissait du sol de l'Espagne, et le reléguait dans le Mexique ?

Doria, Italien, Génois, dont le génie s'était exercé aux spéculations du commerce et au maniement des affaires de ce bas monde¹, ne put jamais comprendre deux des plus beaux caractères dont Dieu se soit plu à orner le siècle présent, celui de la séraphique Tèrese et celui de Gratien. Jamais il ne put comprendre l'élévation de sentiments, la candeur, la rectitude, l'inépuisable bonté d'âme, le génie, la sainteté du père Gratien, de cet homme unique, dont sainte Tèrese disait : *Tout ce que l'on a dit de lui n'égale point ce que j'ai vu*; et dont elle écrivait, dans un transport de reconnaissance : *Béni soit Dieu d'avoir créé une personne qui me cause une aussi pleine satisfaction que le père Gratien!*

Doria sacrifia Gratien parce qu'il ne put le comprendre ; il l'immola à la ténacité à ses propres idées, ainsi qu'il avait déjà immolé saint Jean de la Croix, le condamnant à partir pour les Indes, et n'hésitant pas à priver son ordre et toute l'Espagne de cette grande lumière.

Doria et ses définiteurs auraient-ils osé prononcer cette double sentence, si sainte Tèrese eût été encore sur la terre ?

Mais du haut du ciel Tèrese veillait sur l'honneur de son ordre. Jean de la Croix, son premier fils spirituel, qu'on n'avait pas jugé digne d'exercer la moindre charge en Espagne, et qu'on exilait au Mexique,

¹ *Annales générales des Carmes*, t. II, *Vie du père Nicolas Doria*.

était placé sur les autels. L'Église cassait ainsi solennellement, à la face du monde et devant la postérité, la sentence portée par Doria et ses collègues.

Gratien était réhabilité d'une manière éclatante. Le souverain pontife annulait et cassait la sentence portée contre lui par Doria ; et le successeur de Pierre, par un bref solennel, restituait Gratien dans tous ses anciens droits, et intimait aux carmes d'Espagne l'ordre de le recevoir.

Cet acte de la volonté souveraine du représentant de Jésus-Christ ne peut être infirmé par aucune volonté mortelle. Tout ce que Pierre lie ou délie sur la terre est lié ou délié dans le ciel. L'obstination des adversaires du père Gratien a pu aller jusqu'à éluder cette injonction solennelle du successeur de Pierre, mais la sentence prononcée par lui demeure ; et il suffit à Gratien de tenir de la bouche et de l'autorité du souverain pontife ses droits et son titre de fils de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour qu'aucune puissance au monde ne puisse l'en dépouiller. Il est donc aussi véritablement carme déchaussé que saint Jean de la Croix ; et surtout, il l'est incomparablement plus que ceux qui tentèrent de lui ravir ce titre.

Sainte Térèse, dit le docteur Boneta, voulut montrer que la sentence du successeur de Pierre était exécutée dans le ciel. Dans les fréquentes apparitions où elle se fit voir à la vénérable mère Françoise du Saint-Sacrement, dont la sainteté a jeté un si vif éclat en Espagne et dont la vie est regardée comme un trésor de l'Ordre, elle était toujours accompagnée de saint Jean de la Croix et du père Gratien, protestant par là et faisant savoir à son ordre qu'elle les reconnaissait également tous les deux pour ses fils¹.

Dieu, dit encore le docteur Boneta, força les juges du père Gratien à rendre, après leur mort, témoignage à la vérité. A peine Doria eut-il rendu le dernier soupir, le 9 mai 1594, à Alcalá de Hénarès, qu'il apparut à la vénérable mère Françoise du Saint-Sacrement tout enveloppé des flammes du purgatoire ; et avec d'indicibles gémissements il la supplia de prier et de faire prier tout l'Ordre pour lui, lui déclarant que *la cause de ses peines en purgatoire était la persécution contre le vénérable père Gratien*.

Deux des définiteurs qui avaient prononcé avec Doria la sentence

¹ *Vie de la vénérable mère Françoise du Saint-Sacrement*, liv. II, chap. XI.

contre le père Gratien apparurent aussi après leur mort à la vénérable mère Françoise du Saint-Sacrement, endurant des peines encore plus terribles et déclarant que *c'était pour avoir persécuté ce grand serviteur de Dieu*. L'un d'eux ajouta que son salut avait été en grand danger.

Le docteur Boneta termine en disant que, dans l'ouvrage imprimé où ces apparitions sont racontées et qui a pour titre *Lumière des vivants*, on a mis *un carme déchaussé*, et *deux autres carmes déchaussés*, en taisant les noms; mais que dans le manuscrit original, ou l'autographe de la vénérable mère Françoise du Saint-Sacrement, le nom de Doria se trouve en toutes lettres, et que les deux autres carmes déchaussés sont deux des définiteurs, juges du père Gratien.

Il est un dernier témoignage qui couronne tout ce qui peut être dit en faveur du père Gratien : c'est celui du représentant de Jésus-Christ sur la terre.

Lorsqu'il reconnut que ce père Gratien, qui venait de faire des prodiges de zèle parmi les chrétiens captifs d'Afrique, qui venait d'être prisonnier pour Jésus-Christ, et qui portait les cicatrices du martyr qu'il venait d'endurer pour lui, était ce même religieux que ses frères avaient tant persécuté et menacé, il conçut pour lui la plus haute estime, et il prononça ces mémorables paroles : *Cet homme est un saint*¹.

VI

Le lecteur connaît maintenant le père Gratien. Ce dernier mot, émané d'une autorité si haute : *cet homme est un saint*, sera présent à son esprit dans le cours de ces lettres. Il est également fixé sur cette fraction d'écrivains hostiles au père Gratien. Il sait comment il doit apprécier des témoignages opposés aux témoignages de sainte Térése, et qui il doit croire ou d'écrivains visiblement passionnés, ou d'une sainte placée sur les autels.

Arrivons à la conclusion finale de tout ce qui a été dit.

¹ *Vie du père Gratien*, par le licencié Andrés del Marmol, p. 132. Édit. de Valladolid, 1619.

Puisqu'au jugement d'un des plus glorieux fils de sainte Tèreſe, du père François de Sainte-Marie, premier annaliste du Carmel réformé, l'Ordre peut, dès qu'il le voudra, s'occuper de la canonisation du père Gratien, ne serait-il pas temps après trois siècles de commencer ?

L'Ordre pourrait-il rien faire de plus agréable à son immortelle Réformatrice, que de travailler à faire décerner les honneurs du culte public à celui de ses fils qu'elle a le plus aimé, vénéré, chéri sur la terre, et dont elle a écrit ces paroles : *Il serait dans le dernier étonnement s'il savait tout ce que je lui dois ?* Avec quel plaisir sainte Tèreſe verrait du haut du ciel ses fils et ses filles l'aider à payer enfin cette mystérieuse et immense dette de sa reconnaissance !

Cet ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel désormais placé par sainte Tèreſe au rang des plus illustres ordres de l'Église, cet ordre que Jésus-Christ a montré à la Sainte comme une étoile radieuse qui doit briller jusqu'à la fin des temps, ne se lèvera-t-il pas tout entier pour prendre en main une si belle et si sainte cause, pour faire répéter dans le monde entier, et dans toute la suite des siècles, ces paroles du vicaire de Jésus-Christ : *Cet homme est un saint !*

La conjoncture ne serait-elle pas des plus favorables ? En Espagne, théâtre des injustes sentences portées contre Gratien et saint Jean de la Croix, l'ordre des carmes déchaussés est supprimé déjà depuis de trop longues années. Cet ordre souffre en Italie, il est secoué par la tempête ; mais il renaît en France et il prospère dans les Pays-Bas. Le plus efficace moyen de relever ses ruines en Espagne, de l'enraciner en France, de l'affermir en Italie, de lui assurer dans le monde entier un secours spécial d'en haut, et de le faire reflourir dans tout l'éclat de sa beauté primitive, ne serait-ce pas de lui donner, dans la personne de l'ami par excellence de sainte Tèreſe, un nouveau médiateur et un nouveau protecteur auprès de Dieu ?

Mais cette procédure ne fera-t-elle pas descendre Doria du piédestal élevé où ses panégyristes l'ont placé ? je réponds : le procès de la canonisation de saint Jean de la Croix l'a déjà fait ; il lui a désormais assigné son rang et sa place devant la postérité. D'ailleurs l'histoire ne doit à Doria que la vérité, et l'ordre des Carmes, comme l'histoire, ne lui doit que vérité.

La canonisation du père Gratien serait un triomphe éclatant de la vérité, opprimée depuis trois siècles ; ce serait, de plus, une ère nou-

velle de vie et de sainteté pour l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Quant à nous, nous nous estimerions surabondamment payé de tous nos travaux, si par ces pages nous pouvions contribuer à faire placer sur les autels l'ami par excellence de la séraphique Térése de Jésus.

DOCUMENTS INÉDITS

RELATIFS AU PÈRE GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU.

Les documents qu'on va lire ne se trouvent dans aucune édition espagnole des *Œuvres de sainte Térése*. Ils étaient cependant publiés dès l'année 1619, par André Marmol, dans sa *Vie du père Jérôme Gratien*, et les autographes en étaient déposés entre les mains de Thomas Gratien, secrétaire de Philippe II. Ribera, le premier des historiens de sainte Térése, déjà dès l'année 1590 avait publié, dans sa *Vie de la Sainte*, liv. IV, chap. xx, p. 466 et 467, celui de ces documents où la Sainte raconte le vœu qu'elle avait fait d'obéir jusqu'à la fin de ses jours au père Jérôme Gratien. Enfin, comme nous l'avons vu plus haut (page 290), l'annaliste du Carmel réformé, le père François de Sainte-Marie, avait clairement déclaré l'existence et l'authenticité de ces documents quand il avait dit : sainte Térése, dans son *Livre des Fondations*, dans plusieurs lettres, et dans des papiers séparés, a donné au père Gratien des éloges si relevés, etc.

C'est donc là une omission calculée : ces écrits étaient des témoignages trop éclatants rendus par la réformatrice du Carmel à la sainteté du père Gratien ; et voilà pourquoi les éditeurs des *Lettres*, visiblement hostiles au père Gratien et adulateurs outrés du père Doria, ne les ont pas publiés.

Nous donnerons à la fin du volume le texte espagnol de ces documents, qui auraient dû se trouver dans toutes les éditions des *Œuvres de sainte Térése* publiées en Espagne.

I

En 1575, à Veas, Notre-Seigneur donne à la Sainte le père Gratien pour guide jusqu'à la fin de ses jours ¹.

JÉSUS.

L'année 1575, tandis que j'étais à la fondation de Veas, nous reçûmes la visite du père maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. Durant le séjour qu'il fit à Veas, je me confessai quelquefois à lui, mais sans le mettre au rang d'autres confesseurs que j'avais eus et sans me gouverner entièrement d'après lui, comme je le faisais d'après eux. Or étant un jour à prendre un peu de nourriture, et sans aucun recueillement intérieur, mon âme commença à sentir ses puissances suspendues et à se recueillir, de sorte qu'il me vint en pensée que j'allais avoir quelque ravissement. Et tout à coup, avec la rapidité ordinaire qui est celle de l'éclair, voici la vision qui se représenta à mon âme. Je vis près de moi Notre-Seigneur, et tel pour la forme qu'il a coutume de m'apparaître ; à son côté droit était ce même père Gratien, et moi j'étais à son côté gauche. Le divin Maître nous prit à l'un et à l'autre la main droite, les unit dans la sienne, et me dit : *Voici celui que je veux que tu tiennes en ma place tant que tu*

¹ Ce premier document a pu être écrit à Veas, ou à Séville ; mais tous les autres furent écrits à Séville, comme le texte l'indique.

vivras, et je veux que vous ayez l'un et l'autre la même manière de voir en tout, parce que cela convient ainsi. Je demeurai avec une si grande assurance que cette vision venait de Dieu, que je n'hésitai point à m'y rendre. Je m'en sentais il est vrai très-fortement détournée en pensant à deux confesseurs que j'avais eus fort longtemps, dont j'avais suivi la direction et auxquels je devais beaucoup ; surtout en pensant à l'un d'eux, pour lequel j'avais un grand respect et un grand amour, et auquel il me semblait que j'allais faire tort. Malgré cette résistance intérieure causée par cette considération, je demeurai avec une entière assurance que ce qui me convenait était ce qui m'avait été dit, et je goûtai un grand soulagement en songeant que désormais enfin il ne me faudrait plus aller d'un côté et d'autre pour la direction ; car je rencontrais quelquefois des avis différents, et quelques-uns de mes directeurs ne me faisaient pas peu souffrir, parce qu'ils ne m'entendaient pas. Néanmoins je n'en quittai jamais aucun, pensant que la faute en était à moi ; je ne le quittais que quand ils partaient, ou que moi-même je m'en allais.

Il plut à Notre-Seigneur de me dire deux autres fois de ne point craindre, puisque c'était lui qui me le donnait, ajoutant différentes paroles. Ainsi je me déterminai à faire ce que le divin Maître me disait, et je résolus en moi-même d'y être fidèle durant le reste de ma vie, suivant en tout le sentiment du père Gratien, pourvu qu'il ne fût pas notablement contraire à la loi de Dieu, ce qui, j'en suis bien certaine, n'arrivera pas ; car, d'après certaines choses qu'il m'a dites, je crois qu'il s'est lié par le

vœu par lequel je me suis liée moi-même, de faire en tout le plus parfait. Je suis restée avec une paix si profonde et un si doux allégement que j'en suis dans l'admiration, et que j'ai la certitude que c'est là la volonté de Notre-Seigneur. Car, à mon jugement, il n'est pas au pouvoir du démon de répandre dans l'âme une paix si grande ni une pareille consolation. Il me semble que je suis restée sans moi, d'une manière que je ne saurais exprimer ; tout ce que je puis dire, c'est que toutes les fois que je me le rappelle, j'en loue de nouveau Notre-Seigneur, et j'ai présent à la pensée le verset qui dit : *Qui posuit fines suos pacem* ; j'ajoute que je voudrais me consumer en louanges de Dieu. Je crois que ce sera pour sa gloire ; et ainsi je forme de nouveau maintenant la résolution de ne jamais changer de guide.

II

Vœu que fait la Sainte d'obéir au père Gratien, de ne lui rien cacher, et de le regarder en tout comme lui tenant la place de Dieu, jusqu'à la fin de sa vie.

JÉSUS.

Le second jour de la Pentecôte, après que je m'étais liée par cette promesse, me rendant à Séville, nous entendîmes la messe dans un ermitage à Ezija, et c'est là que nous passâmes la fête. Tandis que mes compagnes étaient dans l'ermitage et que je me trouvais dans une sacristie qu'il y avait là, je rappelai à mon souvenir la faveur in-

signe que le Saint-Esprit m'avait faite la veille de cette solennité¹ ; je sentis s'allumer en mon âme les plus grands désirs de lui rendre en retour quelque service signalé, et j'étais prête à faire ce que je trouverais lui être plus agréable. Je considérai que, quoique j'eusse fait le vœu d'obéissance, ce n'était pas cependant avec toute la perfection que je pouvais lui donner, et il me vint en pensée que je ferais quelque chose d'agréable à ce divin Esprit en m'engageant par promesse à exécuter la résolution que j'avais déjà prise de suivre en tout le sentiment du père Gratien. D'un côté, il me semblait que c'était ne rien faire ; mais, d'un autre côté, la chose me paraissait très-difficile : considérant qu'il n'est pas d'usage de découvrir son intérieur aux supérieurs de l'Ordre ; qu'ils changent ; que quand on est bien avec un, il en vient un autre ; enfin que j'allais être toute ma vie sans aucune liberté intérieure ni extérieure, j'hésitai, et je sentis une grande répugnance à me lier de la sorte. Cette résistance même que je trouvai dans ma volonté me causa de la confusion ; il me sembla qu'il y avait déjà là quelque chose qui se présentait à faire pour Dieu, et que je ne faisais point, ce dont j'ai été toujours très-éloignée. J'éprouvai une difficulté telle, que, sauf l'agonie que je sentis au sortir de la maison de mon père pour être religieuse, il n'y a aucun acte dans ma vie, non pas même ma profession, qui m'ait tant coûté. Cela venait de ce que je ne songeais nullement en ce moment à l'affection que je porte au père Gratien, je le considérais au contraire

¹ La Sainte a raconté cette faveur insigne au chapitre xxxviii de sa *Vie* ; le lecteur en trouvera le récit à la fin de ce deuxième document.

comme un étranger ; je n'avais pas non plus égard à ses qualités, je cherchais uniquement à connaître s'il serait bien de m'engager ainsi pour le Saint-Esprit. Après quelque temps de combat, Notre-Seigneur me remplit d'une grande confiance. Il me sembla que je faisais cette promesse pour le Saint-Esprit, et qu'ainsi le divin Maître demeurait obligé de donner lumière au père Gratien pour m'éclairer ; je me rappelai en outre qu'il me l'avait lui-même donné pour guide. Ainsi, je me mis à genoux et je promis de faire toute ma vie tout ce qu'il me dirait, pourvu que ce ne fût ni contre Dieu ni contre les supérieurs, auxquels j'étais tenue d'obéir. Mais pour éviter les scrupules, je n'entendis me lier que pour les choses graves, et non pour des bagatelles et des riens qu'on peut négliger sans blesser l'obéissance, comme seraient certaines petites choses relatives aux soins de la santé du père Gratien ou de la mienne, ou bien s'il m'arrivait de l'importuner sur quelque point dont il m'aurait dit de ne plus lui parler. Je promis en outre de ne lui celer aucune de mes fautes ni aucun de mes péchés, chose encore qu'on ne fait pas envers ses supérieurs ; enfin de le considérer en tout, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur, comme me tenant la place de Dieu même. Je ne sais si j'ai rien fait de plus méritoire ; il me semblait que je venais de faire quelque chose de grand pour le Saint-Esprit ; c'était au moins tout ce que je crus lui être plus agréable. Après cette promesse, je goûtai une grande satisfaction et une allégresse qui ont persévéré jusqu'à ce moment ; je pensais que j'allais m'imposer une chaîne, et j'ai été beaucoup plus libre à dater de ce jour. J'ai l'intime confiance qu'en

retour de ce service que j'ai rendu à Notre-Seigneur, cet adorable Maître accordera au père Gratien de nouvelles grâces afin qu'il m'en revienne quelque part, et afin qu'il me donne lumière en toutes choses. Béni soit Celui qui a créé une personne dont j'ai été assez satisfaite pour oser faire ce que je viens de dire !

FAVEUR INSIGNE FAITE A LA SAINTE LA VEILLE DE LA PENTECOTE,
A AVILA.

La veille de la Pentecôte, m'étant retirée après la messe dans un endroit fort solitaire où j'allais prier souvent, je me mis à lire, dans l'ouvrage d'un chartreux ¹, ce qui avait trait au mystère de cette fête. J'y trouvai les marques auxquelles ceux qui commencent, ceux qui ont déjà fait des progrès dans la vertu, et ceux qui ont atteint la perfection, peuvent connaître si le Saint-Esprit est avec eux. Après avoir attentivement considéré ce qui était dit sur ces trois états, il me sembla que, par la bonté de Dieu, ce divin Esprit était avec moi. Je lui en rendis aussitôt de vives actions de grâces. Je me souvins en ce moment d'avoir lu autrefois les mêmes choses dans ce livre, et je vis que j'étais en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvais alors ; ainsi, la grandeur de la grâce que Dieu m'avait faite m'apparaissait dans tout son jour. Comparant alors la place que j'avais méritée dans l'enfer par

¹ L'ouvrage dont parle sainte Térése, et qu'elle lisait dans une traduction espagnole, était la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, composée en latin par Ludolphe de Saxe.

mes péchés avec cet admirable changement que je voyais en moi, je ne pouvais en donner à Dieu assez de bénédictions et de louanges.

Tandis que j'étais occupée de ces pensées, soudain, sans en connaître la cause, je tombai dans un grand ravissement. Mon âme, n'étant pas capable de supporter dans un corps mortel l'excès d'une telle faveur, semblait en vouloir sortir ; l'impétuosité du mouvement extatique était excessive, et agissait sur moi d'une manière toute nouvelle ; mon âme était si profondément saisie, que je ne savais ni ce qu'elle avait, ni ce qu'elle voulait. Sentant toutes les forces naturelles m'abandonner et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille. A ce moment, je vis au-dessus de ma tête une colombe bien différente de celles d'ici-bas ; car elle n'avait point de plumes, et ses ailes semblaient formées d'écaillés de nacre qui jetaient une vive splendeur ; il faut ajouter qu'elle était plus grande qu'une colombe ordinaire. Il me semble que j'entendais le bruit qu'elle faisait avec ses ailes ; elle les agita à peu près l'espace d'un *Ave Maria*. Mon âme, se perdant alors dans le ravissement, perdit aussi de vue cette divine colombe. L'esprit s'apaisa avec la présence d'un hôte si excellent, tandis que, selon ma manière de voir, une faveur si merveilleuse aurait dû le remplir de trouble et d'effroi. Mais dès que je commençai à jouir, la crainte fit place à un repos céleste, et je restai en extase. La gloire de ce ravissement fut extraordinaire ; je demurai la plus grande partie des fêtes hors de moi, et aliénée de mes sens extérieurs ; je ne savais que devenir, je ne pouvais comprendre comment je ne succom-

bais point sous le poids d'une si étonnante faveur ; je n'entendais plus, je ne voyais plus, si je puis m'exprimer ainsi, tant j'étais absorbée par l'excès de la joie intérieure. Depuis ce jour, je vois en moi un bien plus haut degré d'amour de Dieu, et je me sens beaucoup plus affermie dans la vertu. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu de bonté ! Ainsi soit-il.

III

Deux raisons déterminèrent la Sainte à faire le vœu précédent : la gloire de Dieu, la sainteté et la science du père Gratien.

JÉSUS.

Un des jours de la Pentecôte une personne étant à Fzija, se rappelant une faveur insigne qu'elle avait reçue de Notre-Seigneur, une veille de cette solennité, et désirant faire une chose très-particulière pour son service, jugea que ce serait bien de promettre de ne cacher, à partir de ce moment, aucune de ses fautes ni aucun de ses péchés à un confesseur qu'elle avait pris comme lui tenant la place de Dieu ; ce à quoi l'on n'est pas obligé à l'égard des supérieurs. Quoique cette personne fût déjà liée par le vœu d'obéissance, il lui sembla que ceci était plus. Elle s'engageait aussi à faire tout ce que lui dirait ce confesseur, pourvu que ce ne fût point contre l'obéissance qu'elle avait promise, en choses graves s'entend ; et, bien que cette promesse lui parût d'abord pénible, elle ne laissa pas néanmoins de la faire. La première raison

qui lui fit prendre cette détermination fut qu'elle entendait que par là elle rendait quelque service au Saint-Esprit ; la seconde, l'estime qu'elle faisait de la sainteté et de la science de celui qu'elle choisissait, ne doutant pas qu'il ne donnât lumière à son âme et ne l'aidât à mieux servir Notre-Seigneur. Ceci fut d'abord ignoré de cette personne, et elle ne le sut que quelques jours après que la promesse avait été faite. Or cette personne était le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

IV

Notre-Seigneur appelle le père Gratien son véritable fils, et la Sainte l'appelle son Élisée, comme ayant hérité du manteau et de l'esprit d'Élie.

JÉSUS.

Étant un jour très-recueillie et recommandant Élisée à Dieu, j'entendis : *C'est mon véritable fils, je serai fidèle à l'aider*, ou une autre parole de cette sorte, je ne m'en souviens pas bien.

V

Vision de la Sainte, la veille de Saint-Laurent. Paroles mémorables de Notre-Seigneur, révélant la sainteté du père Gratien.

JÉSUS.

La veille de Saint-Laurent, en venant de communier, j'avais l'esprit si distrait et si égaré, qu'il m'était impossible

de me recueillir. Je commençai à porter envie à ceux qui vivent dans les déserts, dans la pensée que, n'entendant et ne voyant rien, ils étaient libres de ces distractions. J'entendis alors ces paroles : « Tu te trompes beaucoup, ma fille ; ils y ont au contraire de plus fortes tentations à souffrir de la part des démons ; prends patience, tant qu'on est en cette vie, c'est chose inévitable. » J'étais tout occupée de ces paroles lorsqu'il me vint tout à coup un recueillement accompagné d'une lumière intérieure si grande, qu'il me semblait être dans un autre monde ; et mon esprit se trouva au dedans de lui-même dans un bosquet et un jardin si délicieux, que leur aspect rappela à ma mémoire ces paroles des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum*¹. Là je vis mon *Élisée*, nullement noir assurément, mais avec une beauté extraordinaire et la tête entourée d'une guirlande faite des plus riches diamants ; je vis un grand nombre de vierges qui marchaient devant lui, et qui chantaient toutes des cantiques de louange en l'honneur de Dieu. Pour moi, je ne faisais qu'ouvrir les yeux, pour voir si je pouvais me distraire de ce spectacle : ce fut en vain. Non-seulement je continuais d'y être attentive, mais il me sembla qu'il y avait dans ce jardin une musique de petits oiseaux et d'anges, dont mon âme jouissait sans qu'elle frappât mes oreilles. Tandis que mon âme goûtait ce délicieux concert, et que je considérais qu'il n'y avait là aucun autre homme que le père Gratien, Notre-Seigneur me dit : *Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous autres, et toute cette fête que*

¹ Que mon bien-aimé vienne dans son jardin.

tu vois aura lieu au jour qu'il établira¹ pour rendre grâces et donner des louanges à ma Mère, et hâte-toi si tu veux arriver là où il est². Cette vision, dont je ne pouvais me distraire et qui me causait un grand plaisir, dura plus d'une heure et demie, différant pour la durée d'autres visions que j'ai eues. Le fruit que j'en retirai fut de porter un plus grand attachement à *Élisée* et de l'avoir plus souvent présent à la pensée avec cette beauté que j'avais vue. J'ai eu quelque crainte que ce ne fût tentation ; car ouvrage de l'imagination, c'est absolument impossible.

VI

Crainte de la Sainte au sujet d'une maladie dangereuse du père Gratien. Notre-Seigneur la rassure.

JÉSUS.

Ayant été dans une peine extrême du mal de notre Père, à tel point que je ne goûtais plus aucun repos ; et un jour, après la communion, suppliant Notre-Seigneur

¹ La fête dont parle Notre-Seigneur, et que le père Gratien devait établir, fut celle que sainte Térèse fit vœu de célébrer tous les ans le jour de la Présentation de Notre-Dame, si Dieu délivrait le père Gratien du danger qu'il courut ce jour-là même à Séville, en notifiant aux Carmes mitigés son bref de visiteur apostolique. Comme la Sainte va le rapporter au dixième document, la fête fut établie, et les Carmélites d'Espagne la célébrèrent avec la plus grande allégresse et la plus grande ferveur. (*Vie du père Gratien*, par André Marmol, première partie, chap. xvii, p. 61.)

² Le sens obvie et naturel de ces paroles : *Hâte-toi, si tu veux arriver là où il est*, nous semble celui-ci : « Si tu veux arriver à ce degré de perfection et de sainteté auquel le père Gratien est déjà parvenu. »

avec les plus vives instances de ne pas permettre que, puisqu'il me l'avait donné, je me visse sans lui, j'entendis cet adorable Maître me dire : *N'aie point de crainte.*

VII

Solitude et angoisses qu'éprouve la Sainte par l'absence du père Gratien, et comment Notre-Seigneur la console.

JÉSUS.

Dans l'octave de la Toussaint, j'eus deux autres jours pleins d'angoisses, d'un côté, à cause du souvenir de mes grands péchés, et de l'autre, à cause de certaines craintes de persécutions : à la vérité je n'y avais donné aucun sujet, mais je ne laissais pas d'appréhender qu'on ne portât contre moi de faux témoignages. Tout le courage que j'ai d'ordinaire pour souffrir m'abandonnait ; je souhaitais cependant m'animer moi-même, je faisais des actes, et je considérais le grand profit que mon âme en retirerait ; mais tout cela servait de peu : ma crainte ne s'en allait pas, et il se livrait au dedans de moi-même un combat des plus pénibles. Mes yeux tombèrent par bonheur sur une lettre où mon bon Père avait écrit ces mots : « Saint Paul dit que Dieu ne permet point que nous soyons tentés au delà de nos forces. » Cela suffisait pour m'animer ; mais au lieu de produire cet effet, ces paroles me jetèrent plutôt dans une amère affliction de me voir sans lui ; et n'ayant personne à qui recourir

dans cette tribulation, il me semblait que c'était vivre dans une grande solitude. Ce qui accroissait ma peine était de voir qu'il n'y avait que lui qui pût me soulager, et qu'il devait être absent la plus grande partie du temps, ce qui me causa un tourment bien cruel. La nuit suivante, lisant dans un livre une autre parole de saint Paul, je commençai à goûter quelque consolation. Je me rappelai alors combien Notre-Seigneur s'était auparavant rendu présent dans mon âme; car véritablement je sentais qu'il était le Dieu vivant. Tandis que j'étais tout occupée de ce souvenir, cet adorable Maître m'apparut très-distinctement au-dedans de moi, comme à côté du cœur, par vision intellectuelle, et il me dit : *Je suis ici ; je veux seulement te faire voir combien peu de chose tu peux sans moi.*

VIII

La Sainte voit en esprit le père Gratiien venant à Séville. Notre-Seigneur lui prédit l'heureux succès de sa visite apostolique.

JÉSUS.

J'étais un soir extrêmement en peine, parce qu'il y avait longtemps que je n'avais eu aucune nouvelle de mon Père, et que la dernière fois qu'il m'avait écrit il ne se portait pas bien. A la vérité, ce n'était pas cette grande peine que j'avais éprouvée auparavant, lors de sa maladie; car j'avais une ferme confiance que ce ne serait rien de

tel ; et une peine semblable à celle que je ressentis alors, je ne l'ai jamais éprouvée depuis. J'étais néanmoins en proie à une telle sollicitude, que je ne pouvais faire oraison, quand tout à coup le père Gratien m'apparut. La vision fut de telle nature qu'il était impossible que ce fût l'ouvrage de l'imagination. Une lumière se répandit dans mon intérieur, et je le vis qui venait par le chemin, joyeux et le visage blanc, ce qui était sans doute l'effet de cette lumière que je voyais dans mon âme. Il me semble que tous dans le ciel ont ainsi le visage blanc, et il m'est venu en pensée que cette blancheur ravissante est produite par la splendeur et la lumière qui sortent de la personne de Notre-Seigneur. J'entendis ces paroles de la bouche du divin Maître : *Dis-lui de commencer sur-le-champ sans crainte, que la victoire est à lui.*

IX

Parole consolante de Notre-Seigneur à la Sainte.

JÉSUS.

Le lendemain de l'arrivée du père Gratien à Séville, tandis que j'étais le soir à donner des louanges à Notre-Seigneur pour tant de grâces dont il m'avait comblée, cet adorable Maître me dit : *Que me demandes-tu que je ne fasse, ma fille ?*

X

Vœu que fait la Sainte si Notre-Seigneur délivre le père Gratien d'un danger.

JÉSUS.

Le jour où le père Gratien notifia son bref de visiteur apostolique aux carmes mitigés de Séville, j'étais en proie à une grande affliction et à un trouble tel, que je ne pouvais même prier; on était venu nous dire que notre Père était en danger, qu'on ne le laissait point partir, et qu'il y avait un grand tumulte. J'entendis alors ces paroles : « *O femme de peu de foi ! sois tranquille, tout se fait très-bien.* » C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame de l'an 1575. Je m'engageai, si la Très-Sainte-Vierge nous obtenait de son divin Fils de nous voir nous et notre père Gratien libres des carmes mitigés, à le prier d'ordonner à tous nos monastères de carmélites déchaussées de célébrer cette fête avec solennité. Lorsque je pris cet engagement, je n'avais point présentes ces paroles que j'avais entendues dans la vision rapportée plus haut, *que le père Gratien devait établir, en l'honneur de la très-sainte Vierge, une fête qui se célébrerait avec cette même pompe qui frappait alors mes regards.* Maintenant, en relisant ce petit cahier, il m'est venu en pensée que cette fête qu'il devait établir est sans doute celle de la Présentation.

1575. — 12 MAI. — VEAS.

(édition de Madrid, t. I, l. 49. — *Acta*, p. 147, n° 619.)

A BRIANDE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE MALAGON.

Première entrevue de la Sainte avec le père Gratien, à Veas. Jugement qu'elle porte sur ce religieux. Départ de la Sainte pour Séville.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille !

Dieu soit loué de ce que vos lettres sont enfin arrivées ! je les appelais de tous mes désirs. Il faut que je vous aime plus que d'autres qui me touchent de plus près que vous, car j'attends toujours vos lettres avec impatience, et quand je les ai, je les trouve toujours trop courtes. J'ai été bien consolée d'apprendre que votre santé était meilleure : Dieu veuille vous la donner aussi parfaite que je l'en supplie ! Je suis très-peinée cependant que vous ayez toujours cette douleur dont vous me parlez, et qu'elle vienne s'ajouter à tant de fatigues inséparables de votre office. Dès lors que cela tourne en infirmité habituelle, vous devez, ce me semble, songer sérieusement à y apporter remède. Je prie le Seigneur de vous faire trouver celui qui est le plus convenable et le plus efficace.

O ma chère mère ! que j'aurais désiré vous avoir ici avec moi durant ces derniers jours ! Sachez qu'à mon jugement, ils ont été les meilleurs de ma vie ; et, en parlant

ainsi, je n'exagère pas. Nous avons eu ici, pendant une vingtaine de jours, le père maître Gratien; et je puis vous assurer que, quelque fréquents qu'aient été mes entretiens avec lui, je ne connais encore qu'une partie de son mérite. Selon moi, c'est un homme accompli; et pour nous, il réunit plus de qualités que nous ne saurions en demander à Dieu. Ce que vous avez à faire maintenant, ma chère fille, vous et toutes les sœurs, c'est de demander à Dieu qu'il nous le donne pour supérieur. Qu'il nous l'accorde, et je puis désormais me reposer sur lui du gouvernement de toutes nos maisons. Je n'ai jamais vu tant de perfection alliée à tant de douceur. Que Dieu le soutienne de sa main et le garde! Pour rien au monde, je ne voudrais avoir été privée de la consolation que j'ai eue à le voir, et de conférer tant à loisir avec lui. Il attendait ici le père Mariano, qui, à notre grande joie, tardait à venir. Julien d'Avila, et tout ceux qui le connaissent, en sont ravis. Il prêche admirablement. Je ne doute point qu'il n'ait fait de très-grands progrès dans la perfection depuis que vous ne l'avez vu; les grandes croix par lesquelles il a passé auront merveilleusement contribué à le faire avancer.

Le Seigneur a disposé les choses de façon que lundi prochain, avec le secours de sa grâce, je partirai pour Séville. Dans la lettre que j'écris au père Diego, j'entre dans plus de détails sur le comment. En un mot, cette maison est de la province d'Andalousie, et comme le père Gratien en est provincial, je me suis trouvée sans y penser sous sa juridiction; et, à ce titre, il a pu me commander. De plus, nous étions sur le point de partir

pour la fondation de Caravaca, mais voilà que la permission envoyée par le conseil des Ordres s'est trouvée de nulle valeur ; il a été alors résolu de faire sur-le-champ celle de Séville. J'eusse été bien consolée de vous emmener avec moi ; mais, sans parler d'autres inconvénients, je vois que ce serait perdre cette maison que de vous en ôter dans les circonstances présentes.

Je pense que le père Gratien vous reverra avant que de revenir de ces côtés-ci. Le nonce l'a mandé, et il sera rendu à Madrid quand vous recevrez cette lettre. Je me porte beaucoup mieux que de coutume, et je me suis fort bien trouvée de ce pays-ci. Ah ! que je serais contente de passer l'été auprès de vous, plutôt que d'aller respirer le feu de Séville ! Recommandez-nous à Notre-Seigneur, et priez les sœurs de faire de même ; mes amitiés à toutes.

Il y aura à Séville plus de messagers, et nous nous écrirons plus souvent ; ainsi je ne vous en dis pas davantage pour cette fois-ci. Je vous prie seulement d'offrir bien en particulier mes hommages au père recteur et au licencié ; dites-leur ce qui se passe et priez-les de me recommander à Dieu. Encore une fois, bien des amitiés à toutes les sœurs. Dieu vous fasse sainte. C'est aujourd'hui la fête de l'Ascension. La sœur Saint-Jérôme se recommande à vos prières. Je la mène avec moi à Séville avec cinq autres sœurs de beaucoup de mérite, surtout celle que nous destinons à être prieure, qui a toutes les qualités qu'on peut désirer dans une supérieure de maison ⁴.

⁴ Cette prieure était la célèbre mère Marie de Saint-Joseph, avec qui la Sainte, après son départ de Séville, entretint un commerce de lettres suivi.

Je ne sais pourquoi vous vous pressez tant de faire faire profession à la sœur Jeanne de Saint-Jean-Baptiste. Différez encore un peu, elle est bien jeune. Toutefois, si vous en jugez autrement et que vous soyez contente d'elle, je vous en laisse maîtresse ; mais pour moi, il me semble qu'on ne ferait pas mal de l'éprouver un peu plus longtemps : elle m'a paru d'une assez mauvaise santé.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

BRIANDE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE MALAGON.

Elle naquit dans la Cantabrie, et son berceau fut voisin de celui de saint Ignace. Son père, don Joseph Bernard, et sa mère, doña Éléonore de Mendoza, l'élevèrent avec cette foi qui caractérise les habitants de ce noble pays. A la fleur de l'âge, Briande résolue de se consacrer à Jésus-Christ, dit un éternel adieu au siècle. En 1570, sainte Térèse lui ouvrit les portes du Carmel. La Sainte prit la jeune novice pour sa compagne de voyage lorsqu'à la prière de la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, elle alla passer quelques jours dans le monastère des Franciscaines déchaussées de Madrid. De là, Briande de Saint-Joseph se rendit avec la sainte fondatrice au monastère de Tolède, et le 15 avril 1571 elle prononça ses vœux.

Cinq ans après, sainte Térèse la mit à la tête du monastère de Malagon. Elle le gouverna avec une sagesse qui obtint le suffrage et les éloges de la Sainte.

Toutefois, pour accroître le mérite de sa fidèle épouse, Notre-Sei-

Ses compagnes étaient Isabelle de Saint-François, Marie du Saint-Esprit, Isabelle de Saint-Jérôme, Éléonore de Saint-Gabriel et Anne de Saint-Albert. Sainte Térèse fait encore le plus bel éloge de leur vertu dans son *Livre des Fondations*, chap. xxiv.

gneur, comme on le verra par la suite de ces lettres, permit qu'elle fût en butte aux traits de l'envie, et qu'elle perdit la santé. Une veine s'étant rompue dans sa poitrine, ses fréquents vomissements de sang la mirent en perpétuel danger. Sainte Tèreſe l'appela à Tolède pour lui prodiguer ses soins; ses prières plutôt que les remèdes prolongèrent miraculeusement une vie si précieuse à tout l'Ordre.

En 1583, les carmélites de Tolède l'éluèrent pour leur prieure. Sainte Tèreſe, du haut du ciel, applaudit à ce choix. Disciple de la Sainte et héritière de son esprit, la mère Briande le fit régner dans le monastère confié à sa sollicitude. Comme à l'énergie qui lui était naturelle elle joignait une grande douceur de caractère et une grande amabilité, elle épanouissait et attirait tous les cœurs. Elle était vénérée et chérie de ses filles et de toute la ville de Tolède. On la regardait comme une sainte, et l'on accourait à elle comme à l'ange du conseil. Le cardinal de Tolède, don Gaspar de Quiroga, la consultait dans toutes les affaires difficiles.

Malgré la faiblesse de sa santé, la mère Briande se traita toujours avec rigueur; aux austérités de l'Ordre elle en ajouta d'autres de surrogation. Son commerce avec Dieu était continuel. Le divin Maître la combla dans l'oraison de grâces et de faveurs privilégiées. Souvent on la vit ravie en extase. Sa méditation favorite était la passion de Notre-Seigneur. C'est là que s'allumait dans son âme ce grand feu apostolique qui la dévorait, et qu'elle communiquait admirablement à toutes ses filles.

En 1586, elle fut réélue prieure, mais sa couronne était déjà prête, et Notre-Seigneur ne tarda pas à l'appeler à lui. Le 6 juin de cette année, à neuf heures du soir, elle quitta cet exil. Il plut au divin Maître de manifester la gloire dont elle jouissait. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, sa figure brilla d'une ineffable beauté; ses vêtements et son corps virginal exhalèrent un céleste parfum. La mémoire de la vénérable mère Briande de Saint-Joseph est restée en bénédiction dans le monastère des carmélites de Tolède et dans tout l'Ordre. (*Decor Carmeli*, pars secunda.)

1575. — 4 JUIN. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 54.)

A UNE PERSONNE D'AVILA.

La Sainte lui demande un petit service, et l'assure qu'elle ne l'oublie point devant le Seigneur. Elle se recommande à ses prières ainsi qu'à celles du maître Daza et de Catherine Daza.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous !

C'est un grand bonheur d'avoir un aussi bon dépositaire que vous, dans le temps de la nécessité. La mienne est grande en ce moment ; je vous prie donc de donner à monsieur Julien d'Avila ce que vous pourrez de ce que vous avez ; car il a fait le voyage avec de l'argent prêté. La présente lettre signée de mon nom vous tiendra lieu de reçu. Recommandez-moi à Notre-Seigneur ; toute misérable que je suis, je me souviens de vous dans mes prières. Dites à monsieur le maître Daza et à ma bonne sœur, madame Catherine Daza, de ne pas m'oublier dans les leurs. C'est une grande privation pour moi d'être si éloignée de personnes qui me sont si chères ; mais la vie doit se passer de la sorte. Si on n'est pas bien préparé à la trouver pleine de croix, on aura beaucoup à souffrir. Que Notre-Seigneur vous donne le repos et la sainteté que je vous désire !

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

A Saint-Joseph de Séville, le 4 juin 1575.

1575. — 18 JUIN. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 72. — *Acta*, p. 152-154, n° 642 et suiv.)

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE RUBEO,
GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CARMES, A ROME.

Elle l'instruit de l'état des choses, lui indique un accommodement; elle justifie sa conduite et celle des pères Gratien et Mariano.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité!

Je vous écrivis la semaine dernière deux longues lettres, de même teneur, par deux voies différentes, tant je souhaite qu'au moins l'une des deux vous parvienne. Hier, 17 juin, on m'en remit deux de Votre Paternité; elles étaient bien vivement attendues, je vous assure: l'une était du mois d'octobre, et l'autre du mois de janvier. Quoiqu'elles ne portassent pas la date que j'eusse désirée, elles m'ont néanmoins comblée de joie, en m'apprenant que vous étiez en bonne santé. Que Notre-Seigneur vous la conserve! Toutes vos filles l'en supplient instamment; c'est le vœu en quelque sorte continuel qu'on forme dans ces monastères, qui sont les vôtres. Chaque jour nous faisons au chœur des prières particulières dans ce but. Toutes les sœurs, sachant combien je vous suis attachée, s'acquittent de ce devoir avec ardeur. A mon exemple, elles ne connaissent pas d'autre père que vous, et elles vous portent une grande affection;

il n'y a en cela rien d'extraordinaire, puisque nous n'avons d'autre bien sur la terre que de vivre sous votre autorité. Comme elles sont toutes très-contentes, elles ne se lassent pas d'exprimer la reconnaissance qu'elles vous doivent pour avoir donné naissance à cette réforme.

Je vous annonçais dans ma lettre la fondation de Veas, et qu'on en demandait une autre à Caravaca. J'ajoutais qu'on avait accordé l'autorisation, mais je vous signalais le défaut de forme qu'elle contenait. Je vous disais aussi les raisons pour lesquelles je suis venue fonder un monastère à Séville. Un de mes plus ardents désirs, c'est de voir la fin des démêlés que vous avez avec nos carmes déchaussés, et qu'ils ne vous causent plus la moindre peine. Plaise à Notre-Seigneur de m'accorder cette grâce ! Je dirai à Votre Paternité que lorsque je dus me mettre en route pour Veas, je pris des informations sur cette ville pour ne pas fonder en Andalousie, car je n'eus jamais la pensée d'y mettre le pied. La vérité est que Veas n'est pas de l'Andalousie, mais dépend de la province d'Andalousie. Je ne l'appris que plus d'un mois après avoir fondé le monastère. Comme je m'y voyais déjà établie avec des religieuses, je crus qu'il ne fallait pas abandonner cette maison. Cela fut cause en partie de mon voyage à Séville ; mais le principal motif qui m'y a fait venir, c'est, comme je l'écrivais à Votre Paternité, de m'occuper de l'affaire de nos Carmes déchaussés. Quoiqu'ils justifient leur conduite, et que je trouve en eux des fils vraiment soumis à Votre Paternité, et désireux de ne lui déplaire en rien, je ne puis m'empêcher de leur donner quelque tort. Ils commencent à com-

prendre qu'il eût mieux valu s'y prendre autrement pour ne pas vous causer du déplaisir. Il n'y a pas eu de petites contestations, particulièrement entre le père Mariano et moi ; car il est d'une grande vivacité de caractère. Quant au père Gratien, il est comme un ange ; s'il eût été seul, les choses se seraient passées autrement. Il n'est venu ici que par ordre du père Balthasar, qui était alors prieur de Pastrana. Je ne crains pas de dire à Votre Paternité que si elle le connaissait, elle serait ravie de l'avoir pour fils, car, à mon jugement, il l'est en toute vérité, aussi bien que le père Mariano lui-même.

Le père Mariano est un homme vertueux, pénitent, et qui, par son talent, se fait estimer de tout le monde. Vous pouvez tenir pour certain qu'il n'a eu d'autre mobile de sa conduite que le zèle de la gloire de Dieu et le bien de l'Ordre. Seulement, comme je vous l'ai dit, il est allé trop loin, et il a été indiscret. De l'ambition, je ne crois pas qu'il en ait ; mais, comme vous le dites, c'est le démon qui brouille ces affaires, et il échappe au père Mariano bien des paroles qui le prouvent. Je lui ai passé moi-même plusieurs de ces paroles ; mais comme je vois qu'il est vertueux, je supporte son caractère. Si vous l'entendiez, vous seriez satisfait. Il m'a dit un de ces jours qu'il n'aura de repos que lorsqu'il pourra se jeter aux pieds de Votre Paternité. Je vous ai déjà mandé qu'ils m'ont priée tous les deux de vous écrire, attendu qu'ils n'osent le faire eux-mêmes, et de les disculper auprès de vous. Comme je l'ai déjà fait, je ne vous dirai ici que ce que je me crois obligée de vous dire.

D'abord, je vous supplie, pour l'amour de Notre-Sei-

gneur, d'être bien convaincu que tous les Carmes déchaussés ensemble ne me seraient rien dès qu'ils toucheraient seulement à votre robe. Cela est ainsi, et c'est toucher à la prunelle de mes yeux que de vous causer le moindre déplaisir. Ces pères n'ont pas vu et ils ne verront point ces lettres. J'ai seulement dit au père Mariano que je savais que vous useriez d'indulgence s'ils se montraient obéissants. Le père Gratien n'est pas ici. Soyez persuadé, mon très-révérend père, que s'ils manquaient à l'obéissance qu'ils vous doivent, je ne les verrais ni les écouterais plus. Mais je déclare que je ne saurais moi-même avoir plus de soumission filiale qu'ils n'en montrent pour vous.

Maintenant, mon très-révérend père, je vous dirai ma manière de voir ; si c'est simplicité, vous me le pardonnerez. Quant à l'excommunication, voici ce que le père Gratien vient d'écrire de Madrid au père Mariano : que le père provincial, le père Ange de Salazar, lui a déclaré qu'il ne pouvait le garder dans son monastère, parce qu'il était excommunié, et qu'il s'en est allé chez son père ; que le nonce, ayant appris cela, a mandé le père Ange de Salazar, lui a fait une vive réprimande, et lui a dit que c'était l'outrager que de déclarer ces pères excommuniés, attendu qu'ils n'étaient venus que par son ordre ; qu'il saura punir quiconque aura la hardiesse de le soutenir. Le père Gratien ajoute qu'il s'est alors rendu sur-le-champ au monastère où il est encore, et qu'il prêche dans la capitale.

O mon bien-aimé et mon vénéré père ! cette manière d'agir à l'égard des Carmes déchaussés n'est pas de saison

dans l'état actuel des choses. Ce père Gratien a un frère qui est secrétaire intime du roi, et qui en est très-aimé, et le roi, je le sais, prend grand intérêt à la réforme. Les Carmes chaussés disent qu'ils ne savent pourquoi vous traitez ainsi des hommes si vertueux ; qu'ils voudraient traiter avec les contemplatifs, et qu'ils en sont empêchés par votre excommunication. A Votre Paternité, ils disent une chose ; ici, ils en disent une autre. Ils vont trouver l'archevêque, et ils disent qu'ils n'osent pas sévir contre eux ; et aussitôt après ils recourent à vous. Ce sont des gens étranges. Quant à moi, mon très-révérend père, je vois l'un et l'autre, et Notre-Seigneur sait que je dis la vérité : je crois que les Carmes déchaussés sont et seront les plus soumis de vos enfants. Votre Paternité ne peut voir ce qui se passe ici ; moi je le vois et je vous le dis, parce que je connais votre sainteté et combien vous aimez la vertu.

Quelques pères mitigés sont venus me voir, et en particulier le prieur, qui me paraît homme de bien. Il m'a demandé à voir les lettres patentes qui m'autorisent à fonder. Il voulait en avoir une copie. Je n'ai pas voulu la lui donner, pour ne pas leur fournir matière d'un procès, puisqu'il voyait que j'étais autorisée à fonder. Dans les lettres patentes que vous m'envoyâtes en latin depuis l'arrivée des visiteurs, vous m'autorisez à fonder en tous lieux ; c'est ainsi que l'entendent les hommes instruits : en effet, vous n'y désignez ni maison ni royaume ; vous n'y signalez aucun endroit ; vous dites simplement : en tous lieux. Vous m'y donnez même l'ordre de fonder ; et pour obéir, j'en ai fait plus que ne me permettaient mes

forces, car je suis déjà vieille et épuisée ; et j'ai compté pour rien les fatigues que j'ai endurées au couvent de l'Incarnation. Chaque jour Dieu me fait de plus grandes faveurs, qu'il soit béni de tout !

J'ai déjà parlé au père Mariano de ces religieux qu'on a reçus. Il dit que c'est par ruse que Pcñuela a pris l'habit ; qu'il s'était rendu à Pastrana ; qu'il avait affirmé que le père Vargas, visiteur de l'Andalousie, le lui avait donné ; qu'enfin, en cherchant à connaître ce qui en était, on avait découvert qu'il l'avait pris lui-même. Depuis quelque temps les carmes déchaussés cherchent à le renvoyer, et ils le feront ; l'autre n'est plus chez eux. Les monastères ont été fondés par ordre du visiteur Vargas, en vertu de l'autorité apostolique dont il était revêtu. Ici l'on considère l'établissement des maisons de carmes déchaussés comme le moyen principal de la réforme ; c'est pourquoi, lorsque le nonce chargea le père Antoine de Jésus de faire la visite, il l'autorisa, en sa qualité de réformateur, à fonder des monastères. Mais ce père a mieux fait en demandant toujours l'autorisation à Votre Paternité ; et si Tèreſe de Jésus eût été ici, on y eût peut-être regardé encore de plus près : notre dessein, en effet, était de n'établir aucune maison qu'avec votre autorisation, et je me serais fortement opposée à une conduite contraire. Sur ce point, le père Pierre Hernandez, visiteur de Castille, a montré plus de prudence, et je lui sais gré d'avoir évité avec soin de vous causer le moindre déplaisir. Le visiteur d'Andalousie a donné tant d'autorisations et des pouvoirs si étendus à nos Carmes déchaussés, en les priant d'en user, que si vous connaissiez tous leurs pouvoirs, vous verriez qu'ils

ne sont pas coupables. Ils disent qu'ils n'ont jamais voulu admettre le père Gaspar, pas plus que d'autres, ni avoir des relations avec lui, malgré ses vives instances, et qu'ils ont laissé sur-le-champ la maison qu'ils avaient soustraite à l'ordre. Ils allèguent ainsi bien des choses à leur décharge. Je vois par là qu'ils n'ont pas agi avec une si grande malice. Lorsque je considère les grandes épreuves par lesquelles ils ont passé et la pénitence qu'ils font, je ne puis m'empêcher de reconnaître en eux de vrais serviteurs de Dieu, et je m'afflige de voir que Votre Paternité les ait frappés de sa disgrâce.

Je dois à la vérité de dire qu'ils vivent d'une manière édifiante et dans un grand recueillement. Parmi les sujets qu'ils ont reçus, il s'en trouve plus de vingt qui ont fait leurs cours, ou je ne sais comment on appelle cela, et qui sont des hommes très-saints et de beaucoup de talent. En comptant ceux qui sont dans la maison de Séville, celle de Grenade, et à Peñuela, ils s'élèvent, dit-on, à soixante-dix : c'est, ce me semble, ce que j'ai entendu dire. Je ne sais ce que pourraient devenir tant de religieux, ni le jugement qu'en porterait le monde, vu la réputation de sainteté dont ils jouissent. Je crois qu'une mesure de rigueur à leur égard nous coûterait cher à tous. Ils sont en grand crédit auprès du roi, et l'archevêque de Séville dit qu'eux seuls sont de vrais carmes. Les faire sortir maintenant de la réforme, et poursuivre votre dessein de les anéantir, croyez-m'en, ce n'est pas chose si facile; et quand vous auriez toutes les raisons du monde de le faire, le public n'en jugera jamais de la sorte. Être sous votre protection, voilà ce qu'ils souhai-

tent, et ce que la raison demande que vous leur accordiez ; le contraire déplairait à Notre-Seigneur. Que Votre Paternité recommande cette affaire au divin Maître. Oubliez le passé comme un véritable père. Considérez que vous êtes serviteur de la très-sainte Vierge, et qu'elle se fâcherait si vous abandonniez des fils qui, au prix de leurs sueurs, veulent augmenter son ordre. Les affaires en sont à un tel point, qu'on ne saurait agir avec trop de prudence.

L'indigne fille et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1575. — 10 JUILLET. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 45.)

A ANTOINE GAYTAN, A ALBE DE TORMÈS.

La Sainte l'appelle gracieusement son cher fondateur, parce qu'il l'avait accompagnée aux fondations de Veas et de Séville, et qu'il était allé en son nom disposer celle de Caravaca. Elle lui donne des nouvelles de Séville, et le prie de conduire les religieuses à Caravaca.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon bon fondateur !

Ce n'est qu'hier qu'est venu le muletier. Plaise à Dieu que le licencié expédie avec soin son envoi ! il me l'a bien promis ; je lui en parlerai de nouveau, je n'ai épargné aucune diligence pour cela. Dans le paquet j'envoie à la

prieure une pièce de la valeur d'un double écu, avec une lettre où je lui dis de payer le surplus. Nous voilà riches maintenant. A la vérité, rien ne nous a jamais manqué, si ce n'est quand j'aurais eu le plus d'envie de l'être, c'est-à-dire au moment de votre départ d'ici.

L'archevêque est venu nous voir, et il a fait tout ce que j'ai voulu ; il nous donne du grain, de l'argent, et il est plein de bonté pour nous. On nous prie d'accepter la maison et l'église de Bethléem ; je ne sais ce que nous ferons. L'affaire marche très-bien : ne soyez point en peine, et dites-le à mes chères religieuses. Dites à ma sœur ¹ que je ne veux pas lui écrire jusqu'à ce que j'aie à lui donner de bonnes nouvelles de mes frères. Quant à vous, ne laissez pas de nous écrire, vous savez combien vos lettres me consolent.

Je me porte bien ; il en est de même de toutes les sœurs et de la prieure ². Il fait une grande chaleur ; mais c'est encore plus supportable que le soleil de l'auberge d'Albino ; nous avons une toile tendue au-dessus du patio, et cela nous défend beaucoup de la chaleur. Je vous ai déjà écrit que la permission pour Caravaca a été accordée dans les mêmes termes que pour Veas. Comme vous avez donné votre parole, veuillez trouver aussi quelque moyen de conduire les religieuses à Caravaca. Je vous déclare que si les fondateurs ³ ne vont pas prendre les religieuses à Ségovie pour les mener à cette fondation, elles ne bougeront pas. Avant de connaître le résultat des négociations

¹ Doña Juana de Ahumada, femme de Jean de Ovallé.

² La mère Marie de Saint-Joseph.

³ Antoine Gaytan lui-même et Julien d'Avila.

à la cour, nous ne pouvons rien faire. Notre bon ami, don Teutonio de Bragance, les poursuit avec autant d'activité que de sagesse ; et, selon les apparences, elles obtiendront un plein succès. Recommandez cette affaire à Dieu, ainsi que moi. Mes compliments à la mère prieure et aux sœurs Thomassine et Saint-François.

Écrivez-moi comment vous avez trouvé cette gentille petite enfant ¹. Et votre maison, était-elle debout ? Et la bonne femme de ménage ? Mes compliments à qui vous le jugerez à propos, et demeurez avec Dieu. Je désire déjà de vous revoir, et volontiers j'achèterais ce plaisir au prix de quelque autre grande fatigue. Que Notre-Seigneur vous rende aussi saint que je l'en supplie ! Amen.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 10 juillet.

A Madrid, le nonce a dit au sujet de la lettre où on lui demandait des religieux, qu'il ne songeait pas le moins du monde à en accorder. Pour l'amour de Dieu, faites une petite visite de ma part à la marquise ², à ses sœurs et à doña Major ³, et écrivez-moi comment elles se portent.

¹ La Sainte désigne la fille d'Antoine Gaytan, âgée alors d'environ cinq ans. Elle s'appelait Marianne ; elle fut élevée dès ses plus tendres années dans le Carmel d'Albe. Elle y fit profession dès qu'elle eut l'âge, et devint une religieuse exemplaire. Elle mourut en odeur de sainteté au couvent de Tarazona, en 1615.

² La marquise de Velada, de l'illustre maison des Tolédo. Comme sainte Térèse, elle fut plusieurs années sous la direction du père Balthasar Alvarez. (*Vie du père Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, chap. xxxii, p. 141.)

³ Doña Major était une sœur de Jean de Ovallé, et religieuse du couvent de Saint-Benoît d'Albe.

1575. — 19 JUILLET. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 1. — *Acta*, p. 156, n° 658.)

AU ROI PHILIPPE II.

La Sainte lui demande que sa réforme naissante soit érigée en province séparée, et que le père Gratien en soit le premier provincial.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté !

Tandis que, plongée dans la peine, je recommandais à Notre-Seigneur les affaires de cet ordre sacré de Notre-Dame, et que je considérais combien cette réforme naissante, que je regarde comme l'ouvrage de Dieu, a besoin de rencontrer un appui ferme pour ne pas tomber, il m'est venu à l'esprit que le meilleur moyen de le lui assurer était de faire connaître à Votre Majesté ce qui peut donner une entière stabilité à cet édifice.

Il y a quarante ans que je vis dans cet ordre ; et après avoir tout examiné, je vois clairement que si les Carmes déchaussés n'ont pas, et au plus tôt, un provincial à part, ils auront beaucoup à souffrir, et je tiens même pour impossible qu'ils puissent durer.

Comme la chose dépend de vous, Sire, et que je vois que la Vierge Notre-Dame a voulu vous choisir pour être

le protecteur et le soutien de son ordre, j'ai osé prendre la liberté d'écrire cette lettre, afin de supplier Votre Majesté, pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère, de commander que nous formions une province séparée. Le démon a tant d'intérêt à l'empêcher, qu'il fera sans doute trouver de nombreux inconvénients à cette mesure ; au fond, il n'y en a aucun ; il y a, au contraire, toutes sortes de biens à espérer.

Ce qu'il y aurait de mieux pour nous serait que, dans ces commencements, la charge de provincial fût donnée à un père déchaussé qu'on appelle le père Jérôme Gratien, et que je viens de voir naguère pour la première fois. Il est encore jeune, il est vrai ; mais je n'ai pu m'empêcher de louer Notre-Seigneur, du plus intime de mon âme, à la vue des dons qu'il a mis en lui et des grandes œuvres auxquelles il l'a déjà employé pour le bien spirituel d'une infinité de personnes ; et ainsi je crois qu'il l'a choisi pour faire un grand bien dans cet ordre, qui lui est si cher. Que cet adorable Maître conduise les choses de telle sorte, que Votre Majesté se sente portée à lui rendre ce service et à intimer ses ordres à cette fin !

Pour la faveur que vous m'avez faite en m'accordant la permission de fonder un couvent à Caravaca, je baise plusieurs fois les mains de Votre Majesté. Je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner ma hardiesse, je sens bien qu'elle est excessive. Toutefois, Sire, en considérant que Dieu écoute les pauvres et que Votre Majesté tient sa place, je me plais à espérer que ma supplique ne vous sera point importune. Que Dieu accorde à Votre Majesté le repos et les années de vie que je demande conti-

nuellement pour elle, et que réclament les besoins de la chrétienté !

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 19 juillet.

1575. — 12 AOUT. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 42. — *Acta*, p. 10, n° 38.)

A JEANNE DE AHUMADA, SA SŒUR, A ALBE DE TORMÈS.

Avis de l'arrivée de leurs frères, Laurent de Cepeda et Pierre de Ahumada. La mort sainte de la femme de Laurent et de Jérôme de Cepeda, leur frère. Autorité de visiteur apostolique donnée au père Gratien sur tous les Carmes et Carmélites déchaussés d'Andalousie et de Castille. Éloge du père Gratien.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, ma chère amie !

Bientôt, s'il plaît à Dieu, vous aurez le bonheur de jouir de la présence de vos frères : grâce à son infinie bonté, ils sont déjà à San-Lucar. Aujourd'hui même le chanoine Cueva a reçu d'eux une lettre où ils le prient de nous faire parvenir la nouvelle de leur arrivée, à M. Jean de Ovalle à Albe, et à moi à Avila, où ils pensent que je suis. Je crois qu'ils se réjouiront grandement de me trouver ici. Mais toutes les joies de cette vie sont accom-

pagnées de peines, afin qu'elles ne nous enivrent point. Sachez que le bon Jérôme de Cepeda est mort comme un saint, aux bords du fleuve appelé Nom-de-Dieu¹. Les deux frères que nous allons voir sont Pierre de Ahumada et Laurent de Cepeda. Laurent, à ce que j'ai appris, a perdu sa femme²; mais il n'y a pas là de quoi nous affliger, car je connaissais la vie qu'elle menait. Déjà depuis longtemps elle était adonnée à l'oraison, et, d'après le récit que quelqu'un m'a fait, sa mort a été si belle, qu'elle a jeté dans l'admiration tous ceux qui en ont été témoins. Il a aussi perdu un de ses fils dans la traversée; car il en emmenait trois et la petite Térèse. Grâce à Dieu, nos deux frères arrivent en bonne santé; je leur écris aujourd'hui même, et je leur envoie quelques petites choses.

Ils m'annoncent qu'ils seront ici dans deux ou trois jours. Je suis contente pour eux qu'ils me trouvent si près. J'admire les voies de Dieu, qui m'amène ici en ce moment ceux qui semblaient être si loin. J'écris aujourd'hui au père Gratien, à Madrid, et je donne cette lettre à un messager très-sûr, afin que vous receviez au plus tôt la nouvelle. Ne pleurez pas celui qui est au ciel; remerciez plutôt le Seigneur de l'heureux voyage de ceux qu'il nous ramène.

Je suis d'avis que M. Jean de Ovallé ne se mette pas en route jusqu'à ce que j'aie parlé à mon frère : d'abord

¹ C'est un fleuve du Pérou, qui traverse la province d'Aréquipa et se jette dans la mer Pacifique. Il y avait deux villes dans l'Amérique méridionale appelées aussi Nom-de-Dieu : l'une, près du golfe Darien; elle a été détruite; l'autre se trouvait dans le Mexique, dans la province de Durango. Mais la Sainte ne parle d'aucune de ces deux villes.

² Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman. L'on trouvera sa biographie à la fin de cette lettre.

parce que la chaleur est terrible ici ; ensuite, parce que mon frère pourrait avoir des affaires qui le retiennent longtemps dans ce pays. Dans ce dernier cas, il voudra peut-être que vous veniez avec votre mari, afin de vous en retourner ensemble. Je vais sur-le-champ écrire de nouveau à M. Jean de Ovallé pour lui dire que c'est moi qui ai empêché son départ ; en attendant, les chaleurs diminueront. Veuillez le féliciter de ma part, et lui dire que cette lettre est aussi pour lui.

Je vous annoncerai encore qu'on a donné au père Gratien autorité sur tous les Carmes et les Carmélites déchaussés, tant d'Andalousie que de Castille. Il ne pouvait nous arriver rien de plus heureux. Sachez que c'est un homme d'un mérite accompli, comme vous l'aura dit M. Antoine Gaytan. Faites bien mes compliments à ce dernier, et dites-lui que cette lettre est aussi pour lui, car je ne puis écrire davantage. Dites bien des choses de ma part à la mère prieure, aux prières de laquelle je me recommande beaucoup, et à toutes les sœurs. Faites une visite en mon nom à madame la marquise, et dites-lui que je me porte bien. Félicitez aussi madame doña Major ¹ de l'arrivée de M. Pierre de Ahumada, qui, si je m'en souviens, lui était fort dévoué. Mes compliments à toutes les sœurs. Transmettez ces nouvelles à la prieure de Salamanque, et dites-lui que Dieu vient d'appeler à lui une autre de ses sœurs.

Que Notre-Seigneur vous garde, ma chère dame ! Je vous promets de vous écrire au long ; les occasions ne

¹ Doña Major était la sœur de M. Jean de Ovallé ; elle était religieuse dans le couvent de Saint-Benoit d'Albe.

me manquent pas. Soyez en repos et dans la joie. C'est aujourd'hui le 12 d'août. Dans la lettre ci-incluse que je viens d'écrire, et que je vous prie d'envoyer, j'ai mis la date d'hier, et je vois que je me suis trompée; nous sommes au 12, fête de sainte Claire. Si le père Gratien se rendait à Albe, vous ne pouvez me causer de plus grand plaisir que lui faire l'accueil le plus parfait, et de lui témoigner l'affection la plus cordiale.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

JEANNE-MARIE DE FUENTES Y GUZMAN,

FEMME DE LAURENT DE CEPEDA.

Laurent de Cepeda était parti pour l'Amérique vers l'an 1540. Suivant comme ses frères la carrière des armes, il fut fait d'abord capitaine, et ensuite trésorier général de la province de Quito. Le 18 mars 1556, il épousa Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman, femme d'un rare mérite et d'une admirable piété. Pendant les onze années que dura leur sainte union, don Laurent admira dans la compagne que Dieu lui avait donnée un type parfait de l'épouse et de la mère chrétienne. Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman n'avait pas encore atteint sa trentième année, et déjà elle avait amassé d'immenses mérites pour le ciel; Dieu l'appela à lui le 14 novembre de l'an 1567.

Voici en quels termes, dans un mémoire écrit de sa propre main, don Laurent de Cepeda nous parle d'elle : « La bienheureuse (la sainteté de sa vie et de sa mort me permettent de la nommer ainsi) n'avait que vingt-huit ans, quatre mois et vingt jours, quand Dieu l'appela à lui. Sa mort fut si sainte, que je conjure le Seigneur, quand il daignera me tirer de cet exil, de me faire mourir dans les mêmes dispositions. Jusqu'à son dernier soupir elle donna, comme elle l'avait fait toute sa

vie, l'exemple des plus belles vertus. Elle me dit par deux fois qu'*un jour je la suivrais, et que si je voulais être avec elle dans la gloire, je devais être fervent chrétien, et servir fidèlement Notre-Seigneur.* Elle voulut mourir revêtue de l'habit des religieuses de Notre-Dame de la Merci, et être enterrée dans l'église du monastère de cet ordre, dans la chapelle de Saint-Jean-de-Latran. Elle l'avait ainsi souhaité pour gagner les grandes indulgences qui se gagnent dans ce sanctuaire.»

1575. — 21 AOUT. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 11. — *Acta*, p. 634.)

A DON DIÉGO HURTADO DE MENDOZA.

Impression produite par une de ses lettres sur les Carmélites de Séville, et combien elles prient pour lui. Heureuse espérance que Dieu achèvera ce qu'il a commencé en son âme. Attachement du père Gratien pour don Diégo, et son ardent désir qu'il devienne un saint. Reconnaissance de la Sainte pour ses offres de service.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, Monsieur!
Amen.

Je ne puis comprendre, je vous assure, la cause pour laquelle mes sœurs et moi nous nous sommes senti le cœur si tendrement ému et réjoui par la lettre dont vous avez daigné nous honorer. On nous écrit tous les jours de tous les côtés, et il nous est ordinaire de recevoir des grâces et des faveurs de personnes de la première considération ; mais nous n'y sommes point sensibles comme nous l'avons été à votre lettre. Je l'ai très-bien remarqué

en nos sœurs comme en moi-même ; il y a là quelque chose de secret que nous ne pénétrons pas.

Le messager est, dit-on, prêt à partir, et on ne nous laisse qu'une heure pour vous faire réponse. Mais vraiment il en faudrait bien davantage à nos sœurs pour s'acquitter comme elles le voudraient de la commission que vous leur donnez. Celle qui a contracté avec vous affinité spirituelle croit de la meilleure foi du monde que ses avis ne vous seront pas inutiles, et je le croirais comme elle si l'effet répondait à la bonne intention ; mais c'est l'ouvrage de Dieu, il n'appartient qu'à lui de toucher les cœurs. C'est déjà beaucoup, et nous lui en rendons grâces, qu'il vous donne lumière sur certaines choses, et qu'il allume en vous de bons désirs. Il est impossible que dans un esprit aussi grand que le vôtre, cette lumière et ces désirs ne produisent insensiblement le plus heureux effet.

Ce que je puis vous dire avec vérité, c'est que, mettant à part tout ce qui intéresse monseigneur l'évêque, je n'envisage rien qui pût causer tant d'allégresse à mon âme que de vous voir maître de vous-même. Je suis intimement persuadée qu'il n'y a que Dieu qui soit capable de remplir les désirs d'une âme aussi élevée que la vôtre ; ainsi je regarde comme une grâce qu'il vous fait de permettre que ceux qui pourraient commencer à satisfaire quelqu'un de vos désirs ne se souviennent pas de vous sur cette terre.

Mais je m'oublie en parlant de la sorte ; veuillez, Monsieur, me le pardonner. Vous savez que les sujets les plus bornés sont toujours les plus téméraires, et que pour peu qu'on leur donne de liberté ils en abusent.

Le père Jérôme Gratien a été extrêmement sensible à votre souvenir. Je connais son attachement pour vous et l'envie qu'il a de vous être utile autant qu'il le doit, et même au delà. Je sais qu'il a soin de vous recommander aux prières des bonnes âmes avec qui il communique, et il le fait avec un si grand désir que ces prières vous soient profitables, que je ne doute pas que Dieu ne les exauce. Il ne lui suffit pas, à ce qu'il me dit un jour, que vous soyez un grand homme de bien, il veut encore que vous soyez un saint.

Pour moi, je ne porte pas mes vœux si haut ; je me contenterais de vous voir occupé du nécessaire pour votre âme, sans porter la charité jusqu'à travailler au bien spirituel des autres. Car je suis convaincue que si vous vous occupez uniquement à établir la paix dans votre âme, vous ne tarderez pas à la posséder ; et avec elle vous travaillerez ensuite à acquérir les biens éternels, et vous servirez avec bonheur le Maître qui doit vous tenir à jamais près de sa personne sans se lasser de vous faire du bien.

Nous étions déjà instruites du jour que tombe la fête du saint dont vous parlez. Nous sommes convenues de communier toutes ce jour-là à votre intention, et nous emploierons toute cette journée le mieux qu'il dépendra de nous.

Quant aux offres de service que vous me faites, je prévois que je ne manquerai pas d'occasions de m'en prévaloir. Mais Notre-Seigneur sait que le plus grand service que vous pourriez me rendre, ce serait que vous fussiez en situation telle, qu'il vous fût impossible de m'en rendre aucun quand même vous le voudriez. Je ne laisserai

pourtant pas d'avoir recours à vous dans le besoin comme au maître de ce monastère.

La sœur Marie, la sœur Isabelle, et celle qui a avec vous un lien d'affinité spirituelle sont bien embarrassées pour vous écrire. J'entends d'ici le bruit qu'elles font. Pour la petite Isabelle de Saint-Jude, elle ne souffle pas ; et je ne sais pas trop comment elle s'en tirera, car c'est son coup d'essai. J'ai résolu de ne pas leur corriger un seul mot. Je suis bien aise que vous essuyiez toutes leurs impertinences, puisque c'est vous qui les leur faites dire. Et sans doute ce ne sera pas pour vous une petite mortification de lire ces belles lettres, comme ce n'est pas une petite preuve de votre humilité de vous être si mal adressé. Plaise à Notre-Seigneur de nous rendre telles que vous ne perdiez pas le fruit de votre bonne œuvre pour l'avoir faite en faveur de personnes qui ne sauraient pas lui demander de vous en donner la récompense !

Votre indigne servante et véritable fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui dimanche, et le 20 août, si je ne me trompe !.

DON DIÉGO HURTADO DE MENDOZA.

Il fut un des hommes les plus célèbres de son temps, grand homme d'État, grand guerrier, profond politique et grand écrivain. Il nous a

DATE PRÉCISE DE CETTE LETTRE.

C'est à tort que l'éditeur de la traduction française du second volume des *Lettres* a placé cette lettre au 20 août 1581 : car, selon Nicolas Antonio (*Biblio-*

laissé l'*Histoire de la révolte des Maures de Grenade*; c'est un des ouvrages classiques de la littérature espagnole.

Il paraît que ce grand homme, voyant que ses services n'étaient pas reconnus comme ils auraient dû l'être, commença à entrevoir la vanité du monde, et à se sentir intérieurement porté à servir le Maître des maîtres. L'estime profonde qu'il avait pour sainte Tèreſe le porta à lui ouvrir son âme, et à lui demander le secours de ses prières et de celles de ses filles. La réponse admirable de la Sainte, qu'on vient de lire, acheva de l'éclairer. Cette même année, don Diego Hurtado de Mendoza termina chrétiennement sa carrière. (Voir Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hispanica nova*.)

theca Hispanica nova), don Diégo Hurtado de Mendoza mourut en 1575. D'ailleurs la Sainte, en écrivant cette lettre, se trouvait dans un de ses couvents, au milieu de ses religieuses. Or le 20 août 1581, elle était en voyage et n'avait avec elle d'autre compagne qu'Anne de Saint-Barthélemy. (Voir *Acta*, p. 214, n° 936.) Il est donc clair que cette lettre n'a pu être écrite après l'année 1575. D'autre part, elle n'a pas été écrite avant cette année; car la Sainte n'aurait pu y parler, comme elle le fait, du père Gratien, qu'elle avait vu pour la première fois en avril et mai 1575. (Voir plus haut la lettre du 12 mai 1575, et *Acta S. Teresiae*, p. 147, n° 618.) Quant au jour, la Sainte assure que c'est un dimanche; mais elle doute si c'est le 20 août. Or, l'an 1575, la lettre dominicale étant *b*, le 20 août tomba un samedi. La date précise de cette lettre est donc évidemment le 21 août 1575.

1575. — SEPTEMBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 35. — *Acta*, p. 156, n° 659, et p. 158, n° 668.)

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Mérite de la prieure de Tolède. Danger de laisser entrevoir aux religieuses un changement de demeure. Désir de la Sainte de se décharger sur le père Gratién du gouvernement de tous ses monastères. Le père Jean de la Croix au comble du bonheur de vivre sous l'autorité d'un supérieur tel que le père Gratién. Maternelle sollicitude de la Sainte pour la santé de ce père.

JÉSUS

soit avec Votre Paternité, mon révérend Père!

Nous n'avons présentement aucun monastère qui ait autant besoin de personnes de mérite et de capacité que celui de Tolède. La prieure achève bientôt son temps; je ne crois pas que nous en trouvions une autre qui aille mieux pour cet endroit; quoique très-infirmes, elle est vigilante, et possède bien des vertus. Mais comme un climat chaud lui est véritablement très-contraire, vous pourriez, si vous le jugez à propos, lui permettre de renoncer à sa charge et faire procéder à une nouvelle élection. A la vérité, je ne sais pas qui pourrait aller la remplacer; car presque toutes ses filles l'aiment tant, qu'elles ne s'habitueront pas à une autre, à ce que je crois. J'ai dit presque toutes, parce qu'il y en a quelques-unes qui ne lui sont pas si attachées, et qui éprouvent même quelque gêne avec elle.

Voici, mon père, un point sur lequel j'appelle votre at-

tention, tout en vous priant de croire que je connais mieux que Votre Paternité le faible des femmes : c'est qu'il ne convient en aucune manière, ni pour les prieures ni pour les sujettes, que vous leur donniez à entendre qu'il est possible de passer d'une maison dans une autre, si ce n'est pour une nouvelle fondation. Et même, pour cela, je vois que l'espérance du changement fait tant de mal, que j'ai souvent souhaité qu'il ne se fondât plus de nouveaux monastères, afin que chaque religieuse demeurât tranquillement dans celui de sa profession.

Tenez encore cette vérité pour sûre, et après ma mort ne l'oubliez pas, c'est qu'à l'égard de personnes qui, comme nous, vivent dans une étroite clôture, tout ce que le démon veut, c'est de leur mettre dans la tête qu'une chose est possible : il y aurait bien à dire là-dessus. Je demandai dans le temps à notre très-révérend père général la permission de faire changer de monastère les religieuses lorsque l'air du pays serait contraire à leur santé, et il me l'accorda. Mais j'ai vu depuis tant d'inconvénients en cela, que je ne crois pas qu'on doive le permettre, à moins que le bien de l'Ordre ne le demande. Mieux vaut en laisser mourir quelques-unes, que de nuire par ces déplacements à toutes les autres.

Nous n'avons en ce moment aucun monastère où il n'y ait quelque place vacante : dans plusieurs il y en a beaucoup ; à Ségovie en particulier, il y en a trois ou quatre ; j'en ai tenu un compte exact. Lorsque je pris des religieuses de Malagon pour la fondation de Villeneuve de la Xara, je donnai à la mère prieure certain nombre de permissions de recevoir des filles, avec recommandation expresse

de les bien choisir. Je prie Votre Paternité de lui retirer ces permissions ; car il vaut mieux que désormais les prieures recourent à vous pour la réception de chaque postulante. Et quant à moi, comme je sais avec quel soin vous vous occupez de tout ce qui a rapport au bien de notre ordre, présentement que vous ne pouvez me soupçonner d'agir par tentation, je vous supplie de prendre entièrement le gouvernement de nos maisons et de m'en décharger ; ce serait une grande consolation pour moi. Au point où sont aujourd'hui nos monastères, il pourra y avoir plus d'ordre ; mais quand pour les fonder avec rien il fallait avoir recours aux uns et aux autres, il n'était guère possible de ne pas faire quelque chose pour contenter ceux qui nous venaient en aide.

Sénèque, au comble de la joie ¹, dit qu'il a trouvé dans son supérieur ² au delà de tout ce qu'il a pu désirer. Il en rend à Dieu les plus vives actions de grâces, et il ne voudrait en quelque sorte faire autre chose. Que le divin Maître, mon père, nous accorde la grâce de vous posséder longues années ! Mais, permettez-moi de vous le dire, je me suis fâchée à la nouvelle de ces deux chutes que vous avez faites ; il serait bon qu'on vous attachât, afin de vous empêcher de tomber. Je ne sais pas sur quelle espèce d'âne vous étiez monté, ni pour quelle raison vous

¹ Le père Jean de la Croix. *Seneca* est un nom de convention que la Sainte donnait à ce père. Plus souvent encore elle l'appelait avec beaucoup de grâce, *son cher petit Sénèque (su Senequita)*.

² Le père Gratien, qui, par un bref du nonce Hermaneto, donné le 3 mai de cette année 1575, avait été nommé visiteur apostolique de tout l'ordre d. s Carmes en Andalousie et en Castille. On voit que saint Jean de la Croix pensait comme sainte Térèse sur le père Gratien.

faites dix lieues dans un jour ; être si longtemps sur un bât, cela seul suffit pour vous tuer. Je suis en peine de savoir si vous avez songé à vous couvrir davantage, car il commence à faire froid. Plaise au Seigneur que cela ne vous ait pas fait de mal ! Considérez, vous qui aimez tant à faire avancer les âmes dans le service de Dieu, quelle perte ce serait pour tant de personnes, si votre santé venait à s'altérer : pour l'amour de Dieu ! prenez-en soin.

Élie ne craint plus autant ; le père recteur et le père Rodrigue Alvarez ont l'un et l'autre une ferme espérance que tout réussira parfaitement. Quant à moi, toute la crainte que j'avais auparavant a entièrement disparu, et il ne serait pas en mon pouvoir de craindre, quand même je le voudrais. J'ai été bien malade ces jours-ci ; j'ai pris médecine, et je suis bien. Mais dans les quatre mois au plus qui ont précédé, j'ai été tellement souffrante que je commençais à en être excédée.

L'indigne servante de Votre Paternité,

TÈRESE DE JÉSUS.

1575. — 27 SEPTEMBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 8. — *Acta*, p. 156, n° 659, et p. 158, n° 668.)

AU PÈRE GRATIEN, EN CASTILLE.

Dispositions des Carmes mitigés d'Andalousie envers le père Gratien, leur visiteur apostolique. Consultation sur Teresita, sa nièce ; portrait de cet ange. Elle souhaite que le père Jean de la Croix soit le confesseur de l'Incarnation d'Avila, et que le père Olea, religieux de la Compagnie, prenne en main les intérêts de ce couvent. Son estime pour le père Gratien, que Notre-Seigneur lui-même lui a donné pour directeur.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon cher Père.

Comme vous devez être déjà en route pour l'Andalousie, et que cette lettre ne vous trouvera pas à Madrid, je ne serai pas longue. Hier, le père provincial des Carmes mitigés vint avec un maître nous rendre visite, et peu après arriva le père prieur avec un autre maître. Le jour précédent, le père Gaspar Niéto avait été ici. Je les trouve tous déterminés à vous obéir et à vous seconder dans la réforme de tous les abus, pourvu que dans le reste vous n'alliez pas trop loin. Je les assure, d'après la connaissance que j'ai de votre manière de voir, que vous ne prendrez que des moyens de douceur, et je leur dis ce que je pense.

Je n'ai pas été mécontente de leur réponse au sujet du bref *Motu proprio*. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur que tout ira très-bien. Le père Élie est plus tranquille,

et se sent plus de courage. Je crois pouvoir vous dire, mon révérend père, que si vous commencez sans bruit et avec douceur, vous ferez beaucoup ; mais il ne faut pas vouloir finir en un jour. Véritablement, je trouve qu'il y a parmi les carmes mitigés d'Andalousie des hommes raisonnables : plutôt à Dieu qu'il y en eût de tels en Castille ! Vous saurez que *Macaire* est si terrible, que, d'après ce qu'on m'en dit, il me donne de grandes peines pour ce qui regarde son âme ¹. On m'écrit qu'il va se rendre incessamment à Tolède. Il m'est venu en pensée qu'il voulait peut-être reprendre le chemin de son monastère, qui a déjà été visité, afin de ne pas se rencontrer avec mon *Élisée* ². Je n'en serais pas fâchée, en attendant qu'il devienne plus raisonnable. En vérité, je ne puis m'empêcher de craindre, quand je vois de bonnes âmes trompées à un tel point.

Nous avons exposé ce qui regarde la petite Tèreſe au docteur Henriquez, qui est un des meilleurs théologiens de la compagnie de Jésus ; il nous a répondu qu'entre autres décisions qu'on lui a envoyées du concile de Trente, et qui ont été arrêtées dans une assemblée de cardinaux, il a trouvé celle-ci : qu'on ne peut donner l'habit à une jeune fille âgée de moins de douze ans, mais qu'on peut cependant l'élever dans le monastère. C'est ce que nous a également dit le père Balthasar, de l'ordre de Saint-Dominique. Teresita est déjà ici avec son habit. On dirait l'esprit familier de la maison. Laurent de Cepeda, son

¹ L'éditeur espagnol des *Lettres* pense que *Macaire* est le père Balthasar de Jésus Nieto, carme déchaussé, prieur de Pastrana.

² *Élisée* est un nom convenu que la Sainte donne au père Gratien.

père, en est au comble de la joie, toutes les religieuses sont enchantées d'elle. Elle a je ne sais quoi d'angélique dans le caractère ; elle nous charme, dans les récréations, par ce qu'elle raconte des Indiens et de la mer. C'est mieux dit que je ne le dirais moi-même. Je suis heureuse de voir qu'elle ne cause aucun ennui à nos sœurs. Il me tarde que vous la voyiez. Dieu lui a fait une grande grâce, et elle vous doit bien de la reconnaissance. Je crois qu'il sera du service de Dieu que cette âme soit élevée loin des vanités du monde. Je reconnais, mon révérend père, la charité que vous m'avez faite. Je la trouve très-grande, mais en me la faisant de manière à m'enlever tout scrupule, vous lui avez donné un nouveau prix à mes yeux.

J'ai, ce me semble, maintenant un peu de charité, car quelque pénible que me soit votre absence, je consentirais néanmoins volontiers, pour voir la régularité rétablie dans l'Incarnation d'Avila, que votre retour fût différé d'un mois, et qu'on vous chargeât du gouvernement de cette maison. Il vous suffirait même de huit jours, si en partant vous y laissiez le père Jean de la Croix pour vicaire. Je sais sur quel pied sont les choses. Du moment que les religieuses voient une tête, elles capitulent bientôt, quoique d'abord elles crient beaucoup. Elles m'inspirent de la compassion. Une grande œuvre de la part du nonce eût été de prendre le moyen que j'indique.

Il n'est plus au pouvoir de *Laurencia*¹ que ses confesseurs soient à ses yeux ce qu'ils étaient autrefois ; comme elle trouvait en cela seul de la consolation, elle n'en a plus

¹ La Sainte elle-même.

aujourd'hui. Que Notre-Seigneur mortifie délicatement ! car elle craint qu'à cause de tant d'embarras, elle ne puisse jouir que fort peu de la direction du confesseur que cet adorable Maître lui-même lui a donné ¹.

Il fait maintenant ici autant de chaleur qu'à Madrid en juin, et même plus. Vous avez bien fait d'attendre pour vous mettre en route. J'ai écrit au bon Padilla ce qui regarde le monastère de l'Incarnation. Je vous supplie d'en donner connaissance à mon cher père Oléa, et de lui offrir mes bien humbles respects. Je lui ai écrit trois lettres ; informez-vous, s'il vous plaît, s'il les a reçues. O Jésus ! qu'il en coûterait peu pour rendre la tranquillité à tant d'âmes ! Je ne puis comprendre comment je souhaite avec tant d'ardeur que vous vous chargiez d'un travail que j'ai toujours tant redouté pour vous. C'est que maintenant il me paraît plus facile. Que Dieu y mette la main, et qu'il garde Votre Paternité.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 27 septembre.

¹ Le père Gratien, que Notre-Seigneur lui avait donné pour directeur jusqu'à la fin de sa vie, comme on l'a vu plus haut.

1575. — 24 OCTOBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 47. — Boll., *Acta S. Teresizæ*, p. 10, n° 38.)

A UNE PARENTE.

Lettre de famille.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous !

Ma sœur est arrivée aujourd'hui ici avec son mari et ses enfants, pour voir mon frère Laurent ; mais il était déjà parti pour la cour. Il a cependant laissé ses enfants à Séville, parce qu'il doit y venir passer l'hiver. Il va d'abord droit à Avila. Il était bien faible et bien malade à son arrivée à Séville, il se porte mieux maintenant. Nous avons beaucoup parlé de vous. Augustin est resté là-bas.

La sœur Béatrix de Jésus s'est tellement attachée à la prieure de Malagon, qu'elle m'a priée instamment de ne pas la retirer de ce monastère. Elle n'a pas du tout de santé ; plaise à Notre-Seigneur de lui en donner ! Toutes les religieuses sont très-contentes d'elle et de son caractère. Quant à moi, je ne le suis pas trop de monsieur Louis de Cepeda ; il ferait bien de me donner parfois de ses nouvelles. J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Isabelle de Saint-Paul. Que Dieu fasse d'elle ainsi que de Béatrix deux de ses plus fidèles servantes, et qu'il vous conserve longues années ! Je me porte mieux ici que dans vos contrées. Je

me recommande beaucoup aux prières de toutes ces dames.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 24 octobre.

1575. — 3 DÉCEMBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 17.)

AU PÈRE DOMINIQUE BAÑEZ, A VALLADOLID.

Mystérieuse souffrance qu'elle endure. Petit avis pour la prieure de Valladolid.

JÉSUS

soit toujours avec vous, mon révérend père.

Je vous assure, mon père, qu'autant que je puis en juger, mes joies ne sont plus de ce monde : je n'ai pas ce que je désire, et j'ai ce que je ne désire pas. La cause de cette souffrance, c'est que les consolations que je trouvais auprès de mes confesseurs n'existent plus pour moi. Il faut qu'elles viennent de plus haut qu'un confesseur. Tout ce qui est moins que l'âme ne remplit pas son désir. J'ai trouvé un véritable soulagement à écrire ceci. Que Dieu, mon révérend père, vous fasse toujours trouver le vôtre à l'aimer !

Dites, je vous prie, à cette chère prieure ¹, qu'elle se

¹ La mère Marie de Saint-Jean-Baptiste, nièce de la Sainte.

préoccupe beaucoup trop de la crainte d'être réélue, que c'est se mêler d'un soin qui ne la regarde pas, et montrer peu d'humilité ¹...

Dès que vous verrez madame Marie de Mendoza ², faites-lui bien mes compliments. Il y a longtemps que je ne lui ai écrit. C'est beaucoup de se porter mieux par de si fortes gelées.

Votre fille et servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est, je crois, le 3 décembre.

1575. — VERS LE COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, frag. 82. — *Acta*, p. 161, n^{os} 683 et 684.)

INSTRUCTION DONNÉE A LA MÈRE ANNE DE SAINT-ALBERT,
CONCERNANT LA FONDATION DU MONASTÈRE DE CARAVACA ³.

JÉSUS.

Dès que vous serez arrivée, enfermez-vous, ma révérende mère, dans votre maison, et qu'il n'y entre plus personne. Parlez par l'endroit où l'on doit placer la grille,

¹ Lacune de trois ou quatre lignes. L'autographe est effacé dans cet endroit

² La sœur de l'évêque d'Avila et la fondatrice du Carmel de Valladolid.

³ La mère Anne de Saint-Albert était déjà rendue à Caravaca le 18 de décembre 1575. La fondation eut lieu le 1^{er} janvier 1576.

en attendant qu'on la place, ou par le tour. Occupez-vous de faire placer les grilles au plus tôt.

Il est nécessaire, avant qu'on dise la messe, je veux dire avant qu'on prenne possession, de placer la cloche, de faire voir à un homme de loi les écrits que possèdent ces dames, et qui sont les titres des rentes de la maison, de montrer la patente d'autorisation donnée par notre révérend père Gratien, en vertu de laquelle et du pouvoir que vous tenez de moi, vous accepterez la fondation offerte, mais exempte de toute charge, obligation d'hommage et autre; car cela est ainsi exprimé dans l'écrit.

L'acte étant dressé, et le père vicaire Ambroise Mariano s'étant assuré qu'il est en règle, vous le signerez ainsi que ces dames, et on pourra placer le très-saint Sacrement.

Rappelez-vous qu'il faut également insérer dans l'acte la permission du roi. Quant à celle de l'évêque, je ne la crois pas nécessaire; il suffit qu'il nous l'ait donnée. Il faudra sonner la cloche pour la messe de prise de possession. Il n'est pas nécessaire de bénir l'église, parce qu'elle ne nous appartient pas.

Après la prise de possession, ces dames pourront prendre l'habit lorsqu'elles le désireront.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1575. — 30 DÉCEMBRE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 61. — *Acta*, p. 157 et 158.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

SA NIÈCE, PRIEURE DE VALLADOLID.

Nouvelles de Laurent de Cepeda, son frère, et de ses enfants, de Jeanne de Ahumada, sa sœur, de Jean de Ovallé et de leurs enfants. Harmonie parfaite qui règne entre eux. Divers sujets détachés.

JÉSUS

soit avec vous, ma chère fille,

Et qu'il vous donne autant et d'aussi bonnes années que je lui en demande pour vous.

Savez-vous que vous m'avez fait rire en disant, dans votre lettre, qu'un autre jour vous me direz ce que vous pensez de certaines choses : assurément vous aurez des conseils à donner. Votre lettre, qui venait par Medina, m'a été remise le dernier jour de ces fêtes ; la précédente et celle de mon père Bañez m'avaient été remises auparavant ; mais je n'ai pas eu de messenger pour vous envoyer ma réponse. Quel plaisir m'a causé votre lettre, en me donnant de si heureuses nouvelles de madame doña Marie de Mendoza ! Comme son frère, monseigneur l'évêque d'Avila, m'avait écrit qu'elle avait la fièvre, j'étais en grand souci ; nous l'avons toutes bien recommandée à Dieu : dites-le-lui, et faites-lui bien mes compliments. Béni soit Notre-Seigneur de lui avoir rendu la santé ainsi

qu'à sa fille. Recommandez-moi aux prières de toutes nos sœurs.

La lettre fut écrite avec plus de dévotion que d'envie de faire plaisir. Pour moi, je souhaiterais être en disposition telle envers lui, qu'au moins une partie de ce que j'ai dit ne fût que simple politesse.

C'est chose admirable comment l'affection que j'ai pour notre père qui est ici ¹ ne gêne pas plus la liberté de mon âme, que s'il n'était pas personne vivante. Il ne sait en ce moment qu'une partie de ce que je vous dis dans cette lettre; il se porte bien. Oh! que d'angoisses nous cause sa commission de réformer les carmes chaussés! J'ai eu bien plus de peine que de contentement depuis qu'il est ici. J'étais beaucoup mieux auparavant.

Si on me laissait libre dès ce moment, vous ne tarderiez pas à me voir près de vous; car on m'a notifié l'ordre du très-révérend père général qui m'enjoint de faire choix d'une maison où je me fixe pour toujours, sans plus faire de fondations, attendu que, d'après le concile, il m'est interdit de sortir. Il est visible que cette mesure ne vient que du mécontentement qu'on a eu de me voir arriver ici; ils ont cru par là me causer beaucoup de déplaisir; et c'est au contraire à mes yeux un si grand bien, que j'ose à peine espérer d'en jouir. Je ferais volontiers choix de votre monastère pour bien des raisons que je ne puis consigner dans une lettre. Il en est une pourtant que je puis dire, c'est que mon père Bañez est là, et que Votre Révérence y est aussi. Le père Gratien n'a pas voulu me

¹ Le père Gratien.

laisser sortir de Séville ; pour le moment, il a une autorité supérieure à celle de notre très-révérend père général. Je ne sais comment cela finira. Ce serait un grand bien pour moi de ne pas me trouver en ce moment au milieu de ce fracas de réformes ; mais Notre-Seigneur ne veut pas que je me délivre de semblables peines, qui me sont bien amères. Notre père dit que je partirai au printemps. Quant à cette maison, ou pour mieux dire cette fondation, elle ne souffrira en rien de mon absence. Pour la santé, il est clair que je suis mieux dans ce pays, et même pour le repos sous certain rapport : car on est bien loin ici d'avoir sur mon compte cette fausse opinion que vous vous êtes formée en Castille, et qui vous fait tirer quelque vanité de moi. Mais pour d'autres raisons, il vaudra mieux, je crois, que je me fixe en Castille ; une de ces raisons, c'est que je serai plus près de nos monastères. Que Notre-Seigneur en ordonne à son gré ! je ne veux avoir là-dessus aucun sentiment propre ; là où l'on m'enverra, je serai contente.

Mon frère nous arriva très-malade, heureusement il est déjà sans fièvre. Il n'a rien obtenu à la cour ; mais comme ce qu'il avait ici est assuré, il a de quoi vivre fort honorablement. Il y retournera au printemps, car ce n'était pas maintenant un moment favorable. Il est on ne peut plus content de sa sœur et de Jean de Ovallé ; à la vérité, il n'est soins ni attentions qu'ils n'aient pour lui ; et de leur côté, ils sont très-contents de lui. Il ne m'a fait qu'une très-courte visite, c'est pourquoi je ne lui ai point parlé de votre projet ; mais je suis persuadée que dès le premier mot que je lui en dirai, il l'agréera. Comme ses enfants ont besoin d'un page, celui que vous proposez vient à

merveille. Ma sœur dit que si cet enfant vient ici, sa mère peut continuer de le considérer comme étant auprès d'elle. S'il est sage et s'il est vertueux, il fera ses études avec les enfants de Laurent, au collège des Jésuites, à Avila, et là il sera mieux qu'autre part. Jean de Ovallé, m'entendant dire que vous le désiriez, déclara aussitôt qu'il allait prendre l'affaire extrêmement à cœur, ce qui me fit rire; car il suffit que mon beau-frère s'imagine que je désire quelque chose, pour qu'il la fasse avec plaisir. Ainsi, j'ai le bonheur de les voir lui et sa femme vivre avec mon frère dans une amitié parfaite; ils ne pourront, comme je l'espère de la bonté de Dieu, qu'y gagner beaucoup; et lui n'y perdra point, attendu qu'il pourra se reposer sur eux.

Jean de Ovallé est d'une bonté admirable envers moi et mon frère; ses enfants y sont très-sensibles et ne se lassent pas de faire son éloge. Par ce que je viens de dire, vous pouvez juger que l'enfant que vous proposez ne trouvera de tous côtés que des exemples de vertu. S'il vient ici (je parle dans la supposition qu'ils ne soient pas encore à Avila en avril), je ferai en sorte de tout arranger, et j'en aurai une grande joie, parce que je tirerai mon cher père Bañez d'inquiétude. Je m'étonne, vu son caractère, qu'il ait pris cette affaire tant à cœur. C'est Dieu sans doute qui le lui a inspiré, vu que les parents de l'enfant n'avaient pas d'autre ressource.

J'aurais bien de la peine que le père Bañez s'en allât à Toro. Je ne comprends pas qu'il préfère ce séjour à celui de Madrid. Je ne suis pas sans quelque crainte là-dessus. Que Dieu en ordonne pour sa plus grande gloire! c'est ce

que nous devons uniquement souhaiter. Je regretterais pour vous son absence, et elle m'enlèverait en grande partie le désir d'habiter le monastère de Valladolid. Je crois bien, je le répète, qu'on m'enverra dans celle de nos maisons où il y aura une plus grande nécessité.

Pour ce qui regarde la sœur du petit page, il n'y a point à en parler jusqu'à ce que notre père se rende à Valladolid. Je crains bien, je vous assure, qu'au lieu de leur épargner la dépense, on ne leur en occasionne une plus grande. En effet, je ne sais comment une jeune personne qui a été élevée là depuis son bas âge pourra s'habituer ici. Si je l'ai bien compris, elle ne doit pas être très-bien avec ses frères ; je veux dire que c'est une personne qui suit sa tête, et qui est quelque peu indépendante de caractère : n'est-il pas à craindre que ce ne soit là une sainteté de mélancolie ? Enfin, notre père s'informerera de tout, et jusque-là il n'y a pas à en parler.

Vous aurez sans doute déjà reçu une de mes lettres où je vous annonçais que j'avais envoyé d'ici une prieure pour Caravaca. Elle a reçu votre prétendante avec le plus grand plaisir ; et la prieure du monastère de Malagon, où elle est encore, m'écrit qu'elle est contente. Je vous assure que ce doit être une bonne âme. Dans une de ses lettres, elle me dit qu'elle désire avoir de vos nouvelles, et qu'elle ne sait comment vous témoigner sa reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour elle ; elle parle de vous avec la plus grande affection. Le monastère de Caravaca sera, je l'espère, fondé avant Noël ; je n'ai eu aucune nouvelle.

Il sera bon, je crois, que vous ne disiez rien de l'enfant au père Bañez, jusqu'à ce que j'en aie parlé à mon frère.

Écrivez-moi quel âge il a, et s'il sait lire et écrire; car il faut qu'il aille en classe avec les fils de Laurent. Je me recommande beaucoup à ma chère Marie de la Croix ¹, à Dorothée, enfin à toutes. Que ne m'avez-vous dit comment va le chapelain? Conservez-le, car c'est un homme de bien. Comment vous trouvez-vous de la nouvelle disposition de la salle? Y êtes-vous aussi bien en hiver qu'en été? Malgré tout ce que vous dites de la sous-prieure, je ne crois pas que vous soyez plus obéissante ². O Jésus! que nous nous connaissons peu! Que cet adorable Maître nous donne lumière, et qu'il vous ait en sa sainte garde!

Pour le monastère de l'Incarnation, vous pouvez écrire à Isabelle de la Croix que je puis lui venir beaucoup plus en aide d'ici que d'Avila même, et c'est ce que je fais. Et si Dieu donne une ou deux années de vie au pape, au roi, au nonce, et à notre père Gratien, j'espère que tout sera bien arrangé. Mais que l'un d'eux vienne à manquer, nous sommes perdus, vu la disposition actuelle de notre très-révérend père général; mais Dieu y porterait alors remède par une autre voie. Je me propose d'écrire incessamment à notre père général, et de lui témoigner plus de dévouement que jamais, car je l'aime beaucoup, et je le lui dois. Je souffre beaucoup de voir ce qu'il fait maintenant par suite de mauvaises informations.

Nous nous recommandons toutes à vos prières, mais point de couplets à vous envoyer, et pensez-vous que le

¹ Une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

² La Sainte avait ordonné à sa nièce d'obéir à la sous-prieure, pour ce qui regardait sa santé; elle craint qu'elle ne se laisse pas soigner autant qu'elle le devrait.

moment soit favorable pour nous en occuper? Recommandez instamment à Dieu notre père Gralien. On ne peut voir sans gémir les offenses qui se commettent contre le Seigneur. Que le divin Maître y apporte remède, et qu'il me préserve d'en jamais commettre aucune! Si je dois procurer la moindre gloire à mon Dieu, ma vie est peu de chose, et je voudrais en avoir plusieurs pour les lui sacrifier.

Toute à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est demain la veille du nouvel an.

La pensée qu'a eue mon frère d'embrasser l'état religieux n'a pas eu de suite, et n'en aura pas.

1576. — JANVIER. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 64. — *Acta*, p. 10, n° 38; et p. 159, n° 667.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

SA NIÈCE, PRIÈRE DE VALLADOLID.

Favorables dispositions du nonce Hormaneto pour la Réforme. Combien la Sainte est sensible à l'affection de ses filles de Valladolid. Part très-vive qu'elle prend à une maladie du père Dominique Bañez. Divers petits sujets.

JÉSUS

soit avec vous, ma chère fille.

Je voudrais avoir plus de temps pour vous écrire. Je suis effrayée de tout ce que j'ai dû lire et écrire ces jours-

ci, je ne sais comment j'y résiste. Je suis résolue d'être laconique, et plaise à Dieu que je le puisse.

Pour ce qui est de me rendre à Valladolid, pouviez-vous le penser sérieusement? Est-ce à moi de choisir une maison? et ai-je autre chose à faire que d'aller dans celle que l'obéissance me désignera? A la vérité, il fut un moment question pour moi de Valladolid; mais notre père Gratien avait alors des raisons qui n'existent plus, et jamais, à ce que je crois, il n'eut l'intention de m'y fixer pour toujours. Un de ses motifs, c'est que le nonce dit que je dois continuer de faire des fondations comme auparavant. Le père Gratien ne doute pas qu'après l'exposé qu'il lui a fait des choses, il ne soit de son sentiment et de son opinion. Comme il a été bien informé, il nous est favorable, et il est dans la disposition que je viens de dire. Pour moi, je suis bien déterminée à ne pas faire de nouvelle fondation, à moins qu'il ne m'en donne un ordre exprès. Il suffit de ce qui est fait. Quant à notre père, il va incessamment commencer la visite des Carmes chaussés, qu'il n'a pas encore commencée.

Mes frères font tout ce qu'ils peuvent pour m'emmener avec eux; Laurent surtout y tient de telle sorte, qu'il veut, dit-il, attendre ici la décision de notre père, lequel, ce semble, n'en paraît pas très-éloigné. Pour moi, je me tais, et je prie le divin Maître de mettre dans le cœur de celui qui me tient sa place ce qui doit le plus contribuer à sa gloire, et ce en quoi je puis lui plaire davantage: c'est là mon bonheur.

Ainsi, de grâce, faites de même de votre côté. Je souhaite, dites-le à mes chères filles, que Dieu leur tienne

compte de la jubilation que leur a inspirée l'espérance de me revoir. Mais qu'elles m'en croient, qu'elles ne mettent jamais leur joie en des choses qui passent ; elles se verraient cruellement déçues. Dites la même chose à ma chère Casilde ; je n'ai pas le temps de lui écrire.

Dans une de mes lettres que la prieure de Medina aura dû vous faire parvenir, je vous disais que j'avais reçu vos lettres et l'argent du port. Ne m'envoyez plus d'argent pour payer les ports, jusqu'à ce que je vous le dise.

La maladie du père Bañez me cause beaucoup de peine. Je crains qu'il n'ait fait quelque-une de ces pénitences qui lui sont ordinaires dans le temps de l'Avent, comme de dormir sur la terre nue. Il n'est pas sujet au mal qui lui est survenu. Assurément, c'est une douleur bien cruelle, et si elle devient périodique, elle fait beaucoup souffrir et dure plusieurs jours. Informez-vous s'il est assez couvert ; faites-lui surtout bien couvrir les pieds. Dieu soit loué de ce qu'il est mieux ! Pour moi, il n'est rien à quoi je sois plus sensible qu'à une douleur aiguë. Je ne la voudrais pas même dans mes ennemis : jugez donc ce que je dois ressentir en voyant que c'est le père Bañez qui l'endure. Soyez bien mon interprète auprès de lui, et recommandez-moi à ses prières.

L'enfant est bien jeune, s'il n'a que onze ans ; douze, ce serait bien. Je voudrais qu'il sût écrire avant de venir, car il doit aller avec les fils de Laurent à Saint-Gilles, au collège des Jésuites, pour commencer ses études. Mon frère a dit que quand même on n'en aurait pas besoin, il fallait le prendre, dès lors que c'était le père Bañez qui le proposait.

Je désirerais fort que cette converse fût reçue chez vous, mais je n'en vois pas la possibilité ; car le bon Asencio nous a priées de prendre une de ses domestiques. De plus je dois en faire venir une autre de Medina pour votre couvent de Valladolid. Elle est aussi sainte que Stéphanie, et elle n'a pas encore l'habit ¹. Si vous en doutez, demandez-le à Alberte ². Vous me donneriez vraiment la vie, si vous vouliez recevoir cette sainte. Très-certainement, si doña Marie de Mendoza savait qui elle est, elle me la demanderait. Vous pourriez la prendre à la place de doña Mariana, et moi je tâcherais de placer ailleurs celle que propose notre père. C'est une chose étrange que vous ne m'ayez pas écrit ce qu'il dit au sujet de sa prétendante ; peut-être n'a-t-il rien dit, parce qu'il ne voit pas où la placer. Ne négligez rien pour la bien connaître ; et si elle est bonne, n'y eût-il pas de place, il faut la recevoir. Ici, il nous en manque une, et je voudrais bien qu'elle nous vînt de vos contrées ; mais, vu la grande distance, je ne vois comment... ³.

Il faut que nous venions au secours de ce père, attendu que, pour le mettre dans son ordre, la Vierge l'a pris à ses parents, qui mettaient en lui leur espoir.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

¹ La sœur Françoise de Jésus, cousine germaine de la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy.

² La prieure des carmélites de Medina del Campo.

³ Lacune d'une ligne et demie.

1576. — 26 JANVIER. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 67. — *Acta*, p. 116, n° 475.)

A DIÉGO ORTIZ, A TOLÈDE.

Affection de la Sainte pour les fondateurs du couvent de Tolède. — Conduite à tenir dans une affaire.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, monsieur!

Je loue Dieu de la santé qu'il vous donne ainsi qu'à toute votre famille, et je désire avec ardeur le rétablissement de monsieur Alphonse Ramirez, que j'aime tendrement en Notre-Seigneur. Je me souviens de lui et de vous devant Dieu, et j'ai soin de vous recommander l'un et l'autre aux prières de nos sœurs. Permettez-moi, s'il vous plaît, de lui présenter ici mes respects; qu'il veuille bien recevoir cette lettre comme étant adressée à lui-même, et qu'il sache que, partout où la Providence me conduira, je lui garderai un inaltérable dévouement. Je vous prie d'en dire autant à doña Francisca Ramirez.

Les nouvelles que la prieure de Tolède me donne de votre famille, et la multitude d'affaires dont je suis souvent accablée, sont cause que je ne vous écris pas aussi souvent que je le souhaiterais. Ma santé cependant a toujours été assez bonne, quoique je me plaise bien moins en Andalousie qu'en Castille: l'humeur des Andalous ne m'accommode pas comme celle des Castillans.

Selon votre désir, j'ai parlé à notre père visiteur de

cette affaire. Il m'a dit qu'il fallait être sur les lieux pour pouvoir la terminer, et qu'il ne pouvait s'y rendre à présent, parce que son frère est tombé dangereusement malade. J'ai communiqué depuis peu cette même affaire à d'autres personnes, et toutes conviennent qu'il serait bien dur de la conclure de la manière et avec les conditions que vous proposez. C'est pourquoi, s'il y a à Tolède quelque tribunal où elle puisse être jugée, et qu'il y ait du danger à différer davantage, vous ferez fort bien de la faire juger. Car pour ce qui est du crédit, j'en ai fort peu à la cour, surtout en fait d'intérêts. Ainsi je suis sûre que je ne vous rendrais aucun service, quand bien même je ferais tout ce qui dépendrait de moi. Prions Dieu d'avoir égard à notre nécessité, et au besoin que nous avons de ne pas perdre notre cause, qui n'est pas pour nous d'une petite conséquence. Ce n'est pas certes un petit surcroît de peine que cette affaire qui vient maintenant s'ajouter à tant de sollicitudes que vous cause cette fondation. Que Notre-Seigneur vous garde, et vous soutienne de sa main. *Amen.*

Je fais les mêmes vœux pour monsieur Alphonse Ramirez.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 26.

1576. — AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 13. — *Acta*, p. 158-160, n° 669 et suiv.)

AU PÈRE JEAN-BAPTISTE RUBEO DE RAVENNE,
GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CARMES, A ROME.

La Sainte justifie auprès de lui les pères Gratien et Mariano. Elle l'assure qu'elle se soumettra humblement à un décret que le chapitre général de Plaisance venait de porter contre elle; décret en vertu duquel elle était reléguée dans un couvent de son choix, avec défense d'en sortir.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité. *Amen.*

Depuis mon arrivée à Séville, j'ai écrit à Votre Paternité trois ou quatre fois, et si je ne l'ai pas fait davantage, c'est que j'ai appris de nos pères, à leur retour du chapitre, que vous étiez parti de Rome pour aller visiter les monastères du Mantouan. Dieu soit béni de l'heureux succès de cette affaire!

Je vous rendais compte, dans ces lettres, mon très-révérend père, des trois nouveaux monastères qui ont été fondés cette année, l'un à Veas, l'autre à Caravaca, et le troisième ici. Je puis dire que vous y avez pour filles de grandes servantes de Dieu. Les deux premiers sont rentés, et celui-ci ne l'est pas. Nous n'y avons point encore de maison en propre, mais j'espère que le Seigneur nous en procurera bientôt une. Je n'entre point à cet égard dans un plus grand détail, persuadée que je suis que quelques-unes de mes lettres vous seront parvenues.

Je vous marquais aussi, mon très-révérénd père, que c'est chose bien différente d'entendre parler nos pères déchaussés (je veux dire les pères Gratien et Mariano) ou d'entendre parler leurs ennemis. Il est certain que vous avez en eux de véritables enfants, et j'ose dire qu'en ce qui est essentiel, ils ne le cèdent à aucun de ceux qui se vantent le plus de l'être. Comme ils m'ont priée de leur servir de médiatrice, pour obtenir de vous que vous les remettiez dans vos bonnes grâces, n'osant déjà plus vous écrire eux-mêmes, je vous en suppliais très-instamment et vous en supplie encore aujourd'hui. Accordez-moi cette grâce pour l'amour de Notre-Seigneur, et prenez quelque confiance en ce que je vous dis. Je n'ai point de raison pour vous déguiser la vérité, outre que je croirais ne pouvoir le faire sans offenser Dieu; et quand ce ne serait pas un péché, je regarderais comme une trahison et comme une insigne méchanceté de la déguiser à un père que j'aime si tendrement. Quand nous serons tous deux devant Dieu, vous verrez, mon très-révérénd père, les obligations que vous avez à votre véritable fille Tère'se de Jésus. C'est cette espérance qui me console, car je me doute bien que vous ne manquerez pas de gens qui vous feront entendre le contraire de ce que je vous écris; mais les personnes sans passion me rendront témoignage que je dis la vérité, et je la dirai toujours, tant que je vivrai.

Je vous parlais encore dans mes lettres de la commission que le père Gratien avait reçue du nonce, et je vous marquais que ce prélat lui avait fait dire de venir le trouver. Il faut vous dire présentement, mon très-révérénd père, qu'on lui a donné de nouveau la commission de

visiter non-seulement les maisons de la réforme, tant d'hommes que de filles, mais même celles des Carmes mitigés de la province d'Andalousie. Je sais à n'en pouvoir douter qu'il s'est excusé autant qu'il a pu de ce dernier article, quoiqu'on veuille dire le contraire; c'est la pure vérité, et son frère le secrétaire y était également opposé, parce qu'il ne revient de ces sortes de commissions que beaucoup de peine. Mais puisque c'était une affaire réglée, si nos pères mitigés eussent voulu m'en croire, ils auraient reçu le commissaire, et les choses se seraient passées amicalement, comme entre frères, sans blesser personne. J'ai fait ce que j'ai pu pour les concilier, tant parce que c'était, ce me semble, le parti le plus raisonnable, que par amitié pour ces pères, qui sont venus en tout à notre secours depuis que nous sommes à Séville.

J'ai trouvé parmi eux, comme je crois vous l'avoir mandé, des hommes distingués par leur mérite et par leur science. Il serait à souhaiter que nous en eussions autant dans notre province de Castille.

J'ai toujours aimé à faire, comme on dit, de nécessité vertu, et pour cette raison, j'aurais voulu que ces pères, avant de s'opposer à la commission, eussent bien examiné s'ils avaient des chances de réussir. Il faut avouer, d'un autre côté, que nous avons eu dans l'Ordre tant de visites et tant de nouveautés depuis nombre d'années, qu'il n'est pas bien étonnant qu'ils en soient las et rebutés. Dieu nous fasse la grâce de tirer quelque avantage de tout ceci pour notre sanctification! On peut bien dire qu'il nous y excite. Cependant, je trouve cette commission bien moins mortifiante pour l'Ordre, que si c'était un étranger qui en

fût chargé, et j'espère que tout ira très-bien, pourvu que vous favorisiez le père Gratien de manière que tout le monde sache qu'il est dans vos bonnes grâces. Il prend la liberté d'écrire de son côté à Votre Paternité, et il ne désire rien tant que d'être bien avec elle. Il vous révère comme son père, et pour rien au monde il ne voudrait vous donner le moindre mécontentement.

Je vous supplie donc encore une fois, mon très-révérend père, pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère, que vous aimez tant, et pour qui ce père a aussi tant de dévotion (car c'est cette dévotion qui l'a fait entrer dans notre Ordre), je vous supplie, dis-je, de lui répondre avec douceur, d'oublier tout le passé et les fautes qu'il a pu faire, et de le recevoir pour votre fils et pour votre sujet, comme il l'est en effet, aussi bien que le pauvre père Mariano, à qui l'on ne peut rien reprocher, sinon qu'il ne sent pas toujours la portée de ce qu'il dit. Je ne m'étonne pas qu'il vous ait écrit des choses fort éloignées de sa pensée, et cela faute de savoir s'expliquer; mais il proteste à qui veut l'entendre que jamais il n'a eu dessein de rien dire ni de rien faire qui fût capable de vous offenser. En vérité, je crois que c'est le démon qui, par l'intérêt qu'il a de tout gâter, aura fait manquer ces pères contre leur intention.

Pour l'amour de Dieu, mon très-révérend père, accordez-moi la grâce que je vous demande. Considérez que c'est le propre des enfants de manquer, et le propre des pères de leur pardonner, sans avoir égard à leurs fautes. Bien des raisons vous y engagent, que vous ne sentez peut-être pas si bien où vous êtes que je les sens ici. Quoi-

que nous autres femmes ne soyons guère bonnes pour le conseil, il est pourtant des occasions où nous rencontrons juste. Pour moi, je ne vois pas où serait l'inconvénient de recevoir à pardon ces deux pères, qui iraient volontiers se prosterner à vos pieds s'ils étaient à portée de le faire. J'imagine, au contraire, que cela ne peut produire qu'un très-bon effet. Dieu nous pardonne bien, et pourquoi ne leur pardonneriez-vous pas? ne fût-ce que pour faire entendre que vous êtes bien aise que la réforme se fasse par le moyen d'un de vos enfants.

S'il y avait dans l'Ordre beaucoup de sujets à qui l'on pût confier cette commission, à la bonne heure; mais puisqu'on n'en voit point qui ait les talents du père Gratien, comme Votre Paternité serait la première à en convenir si elle le connaissait plus particulièrement, n'est-ce pas là un motif suffisant pour vous engager à le protéger; ne fût-ce, comme je l'ai dit, que pour faire connaître à tout le monde, si la réforme réussit, que c'est par vos conseils et par votre autorité? car il n'est pas douteux que, dès qu'on saura que la chose se fait de votre agrément, toutes difficultés seront bientôt aplanies. J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire là-dessus, mais j'aime mieux prier Dieu de vous inspirer ce qui convient le plus à sa gloire, d'autant plus que je m'aperçois depuis un certain temps que vous ne faites pas grand cas de ce que je vous dis. Cependant, si je manque en quelque chose, c'est assurément contre mon intention.

Le père Antoine de Jésus est ici; il n'a pu se dispenser d'y venir. Quoiqu'il ait déjà commencé à se défendre comme ces deux pères, il écrit à Votre Paternité. Peut-

être sera-t-il plus heureux que moi. Je souhaite de tout mon cœur que vous preniez de tout ceci l'idée la plus convenable à la gloire de Dieu. Du reste, je m'en rapporte à sa providence d'en ordonner comme il lui plaira.

J'ai appris l'ordonnance du chapitre général, par laquelle il m'est fait défense de sortir de la maison que j'aurai une fois choisie. Le père Ange de Salazar, provincial ¹, l'avait envoyée ici au père Ulloa, avec ordre de me la faire signifier. Celui-ci s'est imaginé apparemment que cela me chagrinerait beaucoup, et je crois bien que telle était l'intention de ceux qui me l'ont attirée ; c'est ce qui l'a engagé à la garder longtemps sans en faire usage ; mais il y a un peu plus d'un mois que, l'ayant su par un autre endroit, j'ai fait en sorte qu'on me la signifiât.

A cet égard, je puis vous assurer, mon très-révérend père, autant que je puis répondre de moi-même, que j'aurais regardé comme une grande faveur, et même comme une récompense de votre part, si j'avais reçu le même ordre par une de vos lettres ; si, par exemple, vous m'eussiez mandé que, touché des longs travaux que j'ai endurés dans toutes ces fondations, et connaissant mon peu de force pour souffrir, vous m'ordonniez de me reposer. La preuve que ce que je vous dis est vrai, c'est que je ne laisse pas d'être fort contente de demeurer tranquille, quoique l'ordre m'en vienne par une voie bien différente.

Je n'ai pu cependant, mon très-révérend père, à cause de mon affection pour vous et du souvenir de vos bontés, m'empêcher d'être sensible à cet ordre, par la raison qu'il

¹ Le père Ange de Salazar était provincial des carmes mitigés de Castille.

m'est envoyé comme à une personne très-désobéissante; c'est ainsi du moins que le père Ange l'a annoncé à toute la cour, avant que j'en susse rien, croyant sans doute que j'allais être bien mortifiée de me voir si fort resserrée. Il m'a même écrit que je pourrais y remédier en m'adressant au tribunal du pape, comme si ce n'était pas un avantage pour moi. En vérité, quand ce n'en serait pas un, quand j'en serais au contraire la plus affligée du monde, jamais il ne me viendrait dans l'esprit de manquer à l'obéissance que je vous dois, et à Dieu ne plaise que je me procure jamais le moindre contentement contre la volonté de Votre Paternité!

Je puis bien dire, mon très-révérend père, et c'est une vérité dont Notre-Seigneur m'est témoin, que si quelque chose a été capable de me consoler dans les travaux, les inquiétudes, les afflictions et les contradictions que j'ai essuyées par le passé, c'était de savoir que je vous obéissais, et que je faisais chose qui vous était agréable; et ainsi vous ne devez pas douter de la satisfaction que je vais avoir présentement à exécuter ce que vous m'ordonnez. Il n'a pas tenu à moi que vous n'ayez été obéi sur-le-champ, mais comme nous touchions aux fêtes de Noël, et que le chemin est fort long, on n'a pas voulu me laisser partir, dans la persuasion que votre intention n'était pas que je hasardasse ma santé; c'est ce qui fait que je suis encore ici, mais dans l'intention d'y demeurer seulement jusqu'à la fin de l'hiver; car, à vous dire vrai, je ne m'entends pas avec les gens de l'Andalousie. La grâce que je vous demande, c'est de vouloir continuer de m'écrire en quelque endroit que j'aïlle. Comme je ne me mêlerai plus de rien,

Dieu merci, je crains fort que vous ne veniez à m'oublier, mais j'y mettrai bon ordre; car quand mes lettres devraient vous fatiguer, je ne laisserai pas de vous écrire pour ma propre satisfaction.

On n'a jamais pensé dans ce pays-ci, et l'on n'y pense point encore, que le concile ni le bref du pape, donné *motu proprio*, ôtent aux supérieurs le droit qu'ils ont de transférer les religieuses de leur couvent dans d'autres, lorsque l'avantage de l'ordre exige ce déplacement, ce qui peut arriver souvent. Je ne dis pas cela par rapport à moi, car je ne suis plus bonne à rien, et, en vérité, si je savais vous faire le moindre plaisir, je me tiendrais volontiers toute ma vie, non pas seulement dans la même maison, puisque je suis très-contente de me reposer, mais dans une prison. Ce que j'en dis seulement est pour vous ôter tout scrupule sur le passé; je puis donc vous assurer, mon très-révérend père, que, quoique je fusse munie de vos lettres patentes, il ne m'est jamais arrivé de sortir de mon couvent pour aller fonder (et il est clair que je ne pouvais sortir pour autre chose) sans un ordre ou une permission par écrit de mon supérieur. Quand j'ai été à Veas et à Caravaca, j'en avais l'ordre du père Ange; quand je suis venue ici, j'en avais l'ordre du père Gratien, qui, pour lors, avait la même commission qu'il a aujourd'hui du nonce, si ce n'est qu'il ne s'en servait pas. Comment donc le père Ange peut-il dire que je suis venue ici comme une apostate, et me faire passer pour une excommuniée? Dieu le lui pardonne! Vous savez, mon très-révérend père, et même vous êtes témoin que j'ai toujours fait mes efforts pour lui procurer votre bienveillance, et pour le

contenter en toutes choses, tant que le service de Dieu a pu le permettre, et avec tout cela je ne puis parvenir à m'en faire un ami.

Il ferait beaucoup mieux de se tourner contre le père Valdemoro ; car il est bon que Votre Paternité sache que celui-ci, comme prieur d'Avila, s'est avisé de chasser du couvent de l'Incarnation les pères déchaussés, au grand scandale de toute la ville ; et de plus, malgré la régularité qui régnait dans cette maison, dont on ne peut trop remercier Dieu, il a si fort maltraité les religieuses, que c'est quelque chose de lamentable de voir le trouble où elles sont encore aujourd'hui. On m'écrit que pour excuser le prieur elles se donnent le tort à elles-mêmes, que cependant les pères déchaussés sont retournés au couvent, et que le nonce a défendu à tous les autres carmes d'y confesser. Je ne puis vous exprimer combien je suis touchée de l'affliction de ces pauvres filles, à qui l'on ne donne que du pain pour toute nourriture, et que l'on ne cesse de tourmenter. Dieu veuille y apporter du remède, et nous conserver Votre Paternité une longue suite d'années !

On vient de m'apprendre que le père général des dominicains doit venir ici incessamment ; mon Dieu ! que je serais contente si vous pouviez y venir aussi ! Mais d'un autre côté je craindrais pour vous les incommodités d'un si grand voyage. Ainsi je consens volontiers que ma satisfaction soit retardée jusqu'à cette bienheureuse éternité qui n'aura point de fin. C'est alors, je vous le répète, que vous connaîtrez combien vous m'êtes redevable ; plaise à Dieu, par sa miséricorde, que je mérite moi-même d'y

arriver ! Je me recommande très-particulièrement aux prières des révérends pères vos assistants. Toutes vos filles et vos servantes de ce monastère vous supplient de leur donner votre bénédiction, et je vous la demande aussi pour moi.

L'indigne fille et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 19 FÉVRIER. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 47. — *Acta*, p. 161, n° 683.)

A RODRIGO DE MOYA, A CARAVACA.

Elle le remercie de ses renseignements et de l'intérêt qu'il porte au monastère de Caravaca. Combien il importe qu'un monastère soit avantageusement situé. Difficultés survenues à Caravaca. Conduite à tenir.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur.

Votre lettre m'a extrêmement consolée ; je vois que c'est bien différent de ce qu'on avait dit ici ; que Dieu soit béni de tout ! J'étais bien étonnée de la mère prieure, et j'aurais été fâchée contre elle si elle eût fait quelque chose contre votre gré. J'entrevois sur quel motif s'est fondé celui qui a tenu ce langage pour croire qu'il disait vrai.

Quant à moi, j'avais bien de la peine à le croire, et c'est pour cela que je vous ai prié de me dire ce que vous aviez vu. La mère prieure me parle toujours de la reconnaissance et de l'affection qu'elle a pour vous ; elle me dit que vous êtes sa consolation, et que vous lui rendez toutes sortes de bons offices.

Je ne suis pas mécontente du prix de la maison, ne le soyez pas non plus. Dès qu'une maison est dans un site avantageux, jamais je ne regarde à un tiers en sus de sa valeur ; il m'est même arrivé de donner la moitié plus. Il est si important qu'un monastère soit avantageusement situé, que ce serait une faute de prendre garde au prix. Ailleurs, j'offrirais volontiers, seulement pour l'eau et pour la vue, beaucoup plus que n'a coûté la maison de Caravaca. Dieu soit béni de ce que tout s'est si bien arrangé.

Pour ce qui est du grand vicaire de l'évêque, n'en soyez point en peine. Ce n'est pas là le principal, comme vous le dites très-bien. Le monastère est fondé avec la permission du conseil des ordres, et en vertu d'un ordre du roi. En cela, Sa Majesté me fait beaucoup de faveur, et montre en quelle grande estime ces monastères sont auprès d'elle. Mais sans cet ordre, je crois qu'il en eût été de nous comme de la fondatrice de Veas. Pendant douze ans entiers, elle travailla à obtenir la permission de fonder un monastère, qu'elle devait soumettre à un autre ordre parce qu'elle ne connaissait pas encore le nôtre, et elle ne put jamais l'obtenir. Il faut savoir aussi qu'une fois fondé un monastère ne se défait pas si légèrement ; il n'y a point de crainte à avoir là-dessus. Bientôt, comme je pense, on recevra à

Caravaca toutes les pièces nécessaires, excepté une, et cela pour les raisons que j'indique dans ma lettre à M. Michel Caja ; mais je l'enverrai sous peu, et si je ne l'envoie point, c'est parce que l'évêque, ainsi que nous l'apprenons aujourd'hui par une de ses lettres, doit se rendre à Caravaca. Il y arrivera si bien disposé, il est d'ailleurs si parfait gentilhomme, qu'il ne tardera pas à admettre la fondation, et s'il en est besoin, quelques-uns de ses parents et d'autres personnes emploieront tout leur crédit auprès de lui en notre faveur. Il n'y a point de doute là-dessus.

La faute qu'on a faite, c'est de ne me l'avoir pas dit de suite. Comme j'avais tant de fois écrit que je ne fonderais pas sans la permission de l'ordinaire, j'étais dans la persuasion qu'on l'avait ; sans cela, je m'en serais certainement occupée. Elle sera nécessaire. J'ai dit ici que les religieuses ont six cents ducats de rente, comme la mère prieure me le mande. C'est ce qu'on a écrit à l'évêque ; j'ai examiné la chose, et j'ai trouvé que c'était vrai. D'ailleurs, si on n'a pas encore toute la somme exigée, il suffira pour la compléter de recevoir quelque religieuse qui n'apporterait qu'une dot médiocre. Tout cela ira bien, n'en soyez pas en peine. Notre-Seigneur veut que nous ayons quelque chose à souffrir. Vous le dirai-je ? cette fondation m'inspirait de la crainte à cause de la grande paix avec laquelle elle s'était faite. Car dans tous les monastères où Notre-Seigneur doit être fidèlement servi, nous avons eu des tribulations, parce que le démon ne peut les voir sans dépit.

J'ai appris avec une grande joie que notre sœur et très-chère dame se porte mieux. Plaise à Dieu que ce soit pour bien des années ! Qu'il vous garde ainsi que doña Cons-

tance. Je vous offre à l'un et à l'autre mes très-humbles respects.

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le dimanche de la Septuagésime.

A QUELLE OCCASION FURENT ECRITES LES DEUX LETTRES
SUIVANTES.

Le père François de Sainte-Marie, dans sa *Chronique des Carmes déchaussés*, liv. III, nous apprend qu'en 1576, pendant le séjour de sainte Térèse à Séville, elle et ses filles eurent une persécution à essayer à l'occasion d'une novice mélancolique qui, de dépit d'avoir été congédiée, alla les accuser à l'Inquisition de plusieurs faussetés ; que cette première persécution fut bientôt apaisée, l'innocence des accusées ayant été reconnue par les inquisiteurs ; mais que cela leur donna lieu d'examiner l'esprit de la Sainte et sa manière d'oraison. Ils voulurent avoir sur une matière si délicate l'avis du père Rodrigue Alvarez de la compagnie de Jésus, qui par sa sainteté et ses lumières était regardé comme l'oracle de Séville. Ce fut alors que sainte Térèse lui écrivit ces deux lettres où elle lui rend compte de ses états d'oraison, et lui fait connaître les hommes éminents, tant de la compagnie que de l'ordre de Saint-Dominique, qui en avaient jugé. L'historien de la Réforme ajoute que ce père ayant lu cette relation, l'approuva, et qu'en en rendant compte aux inquisiteurs, il leur déclara que Térèse était une sainte. Ce suffrage du père Rodrigue Alvarez, dit Zuniga dans ses *Annales de Séville*, concilia sans retour à la Sainte et à ses filles l'estime de toute la ville.

1576. — VERS LE 20 FÉVRIER. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 18. — *Acta*, p. 163, n° 694; et p. 557, n° 60 et suiv.)

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ,
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A SÉVILLE.

Elle lui fait connaître les divers degrés d'oraison qu'il a plu à Dieu d'accorder à son âme.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon révérend père.

En matière de spiritualité, il est bien mal aisé de s'exprimer d'une manière claire et intelligible, et encore plus difficile de le faire avec brièveté. Si par hasard je réussis dans une entreprise aussi difficile, j'en devrai tout le succès à mon obéissance. Mais quand je dirais quelques extravagances, il n'y aurait pas grand inconvénient, puisque ceci doit tomber entre les mains de quelqu'un qui m'en a bien entendu dire de plus grandes. Je vòs prie seulement d'être persuadé que je n'ai pas du tout la prétention de m'en bien tirer, d'autant plus que je pourrai vous dire telle chose que je n'entendrai pas moi-même. Tout ce dont je puis vous répondre, c'est que je n'avancerai rien que je n'aie expérimenté un certain nombre de fois, ou même souvent. Si la chose est bonne, ou si elle ne l'est pas, vous en jugerez, et vous aurez la bonté de m'en dire votre avis.

Je compte vous faire plaisir, mon révérend père, de commencer d'abord par traiter des choses surnaturelles ; car il n'y a personne qui ne sache ce que c'est que dévotion, attendrissement, don des larmes, méditation, et tout ce que l'homme peut acquérir ici-bas avec la grâce de Dieu. J'appelle surnaturel ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, quelque soin et quelque diligence que nous y apportions. A cet égard, tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer, et c'est un grand point que cette disposition.

La première oraison surnaturelle, selon moi, que j'ai éprouvée est un recueillement intérieur qui se fait sentir à l'âme : elle semble avoir au dedans d'elle-même de nouveaux sens à peu près semblables aux extérieurs ; elle cherche, ce semble, à se débarrasser du trouble que ceux-ci lui causent, et ainsi elle les entraîne quelquefois après elle. Elle se plaît à fermer les yeux et les oreilles du corps, pour ne voir et n'entendre que ce dont elle est alors occupée, c'est-à-dire pour traiter avec Dieu seule à seul. Dans cet état, on ne perd l'exercice d'aucun de ses sens, ni d'aucune des puissances de l'âme ; leur activité demeure tout entière, mais uniquement pour s'occuper de Dieu.

Ceci ne peut manquer d'être clair pour quiconque aura eu le bonheur de passer par cet état, mais non pas pour d'autres ; il faudrait bien d'autres discours et quantité de comparaisons pour leur en donner l'intelligence.

De ce recueillement viennent d'ordinaire un repos et une paix intérieure, qui font goûter à l'âme un bonheur tel, qu'il lui semble n'avoir plus rien à désirer : même parler, j'entends prier vocalement et méditer, est alors pour elle

une fatigue ; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison est de courte durée ; parfois elle se prolonge davantage.

De cette oraison procède ordinairement un sommeil, que l'on appelle le sommeil des puissances de l'âme, dans lequel elles ne sont pourtant pas tout à fait si absorbées, ni si suspendues, que l'on puisse qualifier cet état de ravissement.

Ce n'est pas non plus entièrement ce qu'on appelle oraison d'union.

Dans celle-ci, il arrive quelquefois, souvent même, que l'âme entend très-clairement, du moins cela lui paraît ainsi, que sa volonté seule est unie à Dieu, et que cette puissance est uniquement occupée de lui sans pouvoir se détourner à aucun autre objet, tandis que les deux autres puissances, l'entendement et la mémoire, restent libres pour les affaires et pour les œuvres du service de Dieu. En un mot, Marthe et Marie vont ensemble. Extrêmement surprise d'éprouver cela, je demandai au père François de Borgia si ce n'était point une illusion. Il me répondit que non, et que cela lui arrivait souvent à lui-même.

Quand toutes les puissances de l'âme sont simultanément unies à Dieu, c'est très-différent : car alors elles ne sont capables de quoi que ce soit au monde ; l'entendement est comme stupéfait de ce qu'il contemple ; la volonté aime plus que l'entendement ne conçoit, mais sans que l'âme comprenne ou puisse dire, ni si elle aime, ni ce qu'elle fait. A mon gré, la mémoire est alors comme si elle n'existait pas, l'imagination de même ; pour les sens, non-seulement ils n'ont plus leur activité naturelle, mais on dirait qu'on les a perdus. Tout cela, je m'imagine, afin que l'âme puisse

être d'une manière plus intime au divin objet dont elle jouit, attendu que ce bonheur, qui est de courte durée et qui passè vite, va lui échapper.

Par l'humilité, et par les autres vertus dont elle se trouve enrichie, par les désirs qui l'enflamment, l'âme voit, connaît les grands avantages qu'elle retire de cette faveur ; mais on ne peut dire ce que c'est. L'âme a beau vouloir le donner à entendre, elle ne sait ni comment le saisir, ni comment le dire. Cette union, quand elle est véritable, est la plus grande grâce que Notre-Seigneur accorde dans ce chemin spirituel, ou du moins une des plus grandes.

Extase et suspension sont à mon gré une même chose. Mais je me sers d'ordinaire du terme de suspension, pour ne pas prononcer celui d'extase, dont on s'épouvante. On peut aussi avec vérité appeler extase l'union dont je viens de parler ; l'extase ne diffère d'elle qu'en ceci : elle dure davantage, et se fait plus sentir à l'extérieur. Peu à peu, elle coupe la respiration ; on ne peut parler ni ouvrir les yeux. L'union produit, il est vrai, cet effet ; mais l'extase le produit avec une force beaucoup plus grande ; car la chaleur naturelle s'en va, je ne sais où, quand l'extase est profonde. Dans toutes ces manières d'oraison, il y a plus et moins. Mais, je le répète, quand l'extase est profonde, les mains demeurent glacées, et quelquefois roides comme des bâtons ; le corps reste debout ou à genoux, selon la posture où il était quand l'extase l'a saisi. L'âme emploie tellement toutes ses puissances à jouir de ce que le Seigneur lui met sous les yeux, qu'il semble qu'elle oublie d'animer le corps, et qu'elle l'abandonne totalement.

Aussi, pour peu que cet état dure, les membres sont longtemps à s'en ressentir. Il me semble que, dans l'extase, la volonté de Dieu est que l'âme ait une connaissance plus parfaite de ce dont elle jouit que dans l'union ; c'est pourquoi il lui découvre ordinairement, durant l'extase, quelques-unes de ses divines grandeurs. Les effets que l'âme en ressent sont admirables. Dès ce moment, c'est un oubli entier d'elle-même ; elle n'a qu'un désir, c'est qu'un si grand Dieu et Seigneur soit connu et loué. Et selon moi, quand l'extase vient de Dieu, il est impossible qu'elle ne laisse dans l'âme une très-vive lumière sur son impuissance absolue de concourir en rien à une telle faveur, sur sa misère et sur son ingratitude d'avoir si mal servi Celui qui par sa seule bonté fait de si grandes grâces. Le sentiment et la suavité qu'elle éprouve alors au dedans d'elle sont tellement au-dessus de toute comparaison, que, si le souvenir en restait et ne s'effaçait pas, l'âme serait sous une impression constante de dégoût pour les plaisirs d'ici-bas ; désormais, du moins, elle fait fort peu de cas de toutes les choses du monde.

La différence qui existe entre l'extase et le ravissement est celle-ci : Dans l'extase, l'âme meurt peu à peu à ces choses extérieures, et perd insensiblement l'usage de ses sens pour ne vivre qu'à Dieu. Mais le ravissement causé par une simple connaissance que Notre-Seigneur met au plus intime de l'âme fond sur elle avec une telle vélocité, qu'il lui semble qu'on lui enlève sa partie supérieure, et que cette partie se sépare du corps. C'est pourquoi il faut du courage à l'âme dans les commencements pour s'abandonner entre les bras de Notre-Seigneur, afin qu'il l'em-

porte où il lui plaira. Jusqu'à ce que le divin Maître la mette en paix là où il lui plaît de l'élever (par élever, j'entends lui découvrir des choses sublimes), il est certain que l'âme a besoin les premières fois d'être bien déterminée à mourir pour lui ; car elle ne sait, la pauvre, ce qu'elle va devenir.

Dans les commencements, à mon avis, le ravissement rend les vertus plus fortes que l'extase. Outre qu'il laisse de plus grands biens, le pouvoir de ce grand Dieu y éclate davantage, en sorte que l'âme se sent plus puissamment portée à le craindre et à l'aimer. Sans qu'il y ait aucune résistance possible de notre part, Dieu enlève l'âme en maître souverain. Revenue à elle, l'âme demeure avec un très-vif repentir d'avoir offensé son Dieu, et elle s'étonne qu'elle ait osé offenser une si haute majesté. Elle éprouve en même temps un très-ardent désir qu'il n'y ait aucune créature au monde qui l'offense, mais que toutes le louent. C'est de là, je pense, que viennent à certaines personnes ces brûlants désirs que les âmes se sauvent, d'y pouvoir contribuer en quelque chose, et de faire rendre partout à Dieu la gloire qui lui est due.

Le vol de l'esprit est un je ne sais quoi qui monte du plus profond de l'âme. Voici, autant que je puis m'en souvenir (car j'ai la mémoire fort mauvaise), voici la comparaison que j'en ai donnée dans l'écrit que vous connaissez ¹, où j'ai complètement expliqué toutes ces manières d'oraison et d'autres encore. Il me semble que l'âme et l'esprit doivent être une même chose ; je n'y trouve d'au-

¹ Le manuscrit du livre de sa Vie.

tre différence que celle qui se rencontre entre un feu bien allumé et sa flamme. On distingue dans le feu ce qui demeure en bas et ce qui monte en haut, quoique l'un et l'autre soient toujours du feu, et qu'ils ne diffèrent que par leur situation; il en est de même de l'âme. Quand Dieu l'a disposée à brûler de son amour, et que ce feu vient à s'allumer, elle produit et lance hors d'elle-même quelque chose d'extrêmement vif et subtil qui monte en haut, et va où Dieu veut. C'est ce que j'appelle le vol de l'esprit. Je ne puis m'exprimer autrement, et véritablement cela ressemble à un vol; je ne sais point de comparaison qui y vienne mieux; je sais seulement qu'on sent cela très-clairement dans cet état, et qu'on ne peut y résister. Vous diriez que ce petit oiseau de l'esprit s'est échappé de cette misérable cage du corps, et qu'ayant recouvré sa liberté, il est plus propre à jouir de ce que lui donne le Seigneur. Ce vol de l'esprit est si délicat, si subtil, si précieux, il se fait d'ailleurs si bien connaître à l'âme, qu'elle voit qu'il n'y a là aucune illusion à craindre. J'ajoute que l'âme a cette même vue dans toutes les autres oraisons dont j'ai parlé, pendant qu'elle les éprouve; les craintes viennent ensuite. Comme la personne qui recevait ces faveurs était si pauvre de vertu, elle croyait avoir raison de tout craindre; il lui restait cependant dans l'intime de l'âme une certitude et une sécurité avec lesquelles elle pouvait vivre, sans toutefois rien diminuer des soins qu'elle prenait pour ne pas tomber dans l'illusion.

J'appelle transport un certain désir de Dieu dont l'âme se sent soudainement saisie, sans que l'oraison ait précédé. Il naît le plus souvent d'un souvenir qui lui vient

tout à coup qu'elle est absente de Dieu, ou de quelque parole qu'elle entend, et qui a rapport à ce sujet. Ce souvenir est quelquefois si pénétrant et si fort, qu'en un instant, ce semble, l'âme est hors d'elle-même. Figurez-vous une personne à qui l'on apprendrait tout à coup une nouvelle infiniment triste, ou à qui on ferait une extrême frayeur, ou à qui il arriverait quelque autre chose de ce genre. Cette personne semble perdre à l'instant le pouvoir de se servir de sa raison pour se consoler, et elle demeure comme absorbée. Ainsi en est-il ici, excepté que la douleur que l'âme ressent est pour un si juste sujet, qu'elle connaît clairement qu'elle serait trop heureuse d'en mourir. Dans cet état, tout ce qui se présente à elle ne fait qu'accroître sa peine. Le Seigneur veut, ce semble, que tout son être ne soit capable que de souffrir, et qu'elle ne puisse avoir aucune consolation, pas même celle de se souvenir que c'est la volonté divine qui la retient dans la vie. Elle se trouve comme dans une inexorable solitude et dans un abandon universel qui ne se peuvent décrire; le monde entier avec tout ce qu'il renferme lui pèse, et elle sent qu'il n'y a pas une créature auprès de qui elle puisse trouver quelque compagnie. Elle n'aspire qu'à son Créateur, mais elle voit en même temps qu'il lui est impossible de le posséder si elle ne meurt; et comme il ne lui est pas permis de se donner la mort, elle meurt du désir de mourir, à tel point qu'elle est réellement en danger de mort. Elle se voit comme suspendue entre le ciel et la terre, et elle ne sait que devenir. De temps en temps, par un mode étrange et ineffable, Dieu lui envoie une certaine connaissance de ce qu'il est, afin qu'elle décou-

vre ce qu'elle perd étant séparée de lui, et elle éprouve à cette vue un martyre tel, qu'il n'y a pas de termes pour l'exprimer. En effet, il n'y a point de souffrances sur la terre, au moins de celles que j'ai éprouvées, qui soient égales à celle-ci ; et pour en donner une idée, je dirai seulement que, quand cet état ne durerait qu'une demi-heure, on en sort le corps tout brisé et les os comme déboîtés, en proie aux plus grandes douleurs, et dans l'impossibilité de se servir alors de sa main pour écrire. Mais ces douleurs corporelles, la personne ne les sent que lorsque le transport est passé. Tant qu'il dure, elle est absorbée par le martyre intérieur qu'il lui cause ; je crois même qu'elle ne sentirait pas de grands tourments qu'on ferait subir à son corps. Elle a pourtant l'usage de tous ses sens ; elle peut parler, elle peut regarder, mais non pas marcher, car ce grand coup de l'amour la renverse. Ce transport est un pur don de Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît ; et quand on mourrait d'envie de se le procurer, on n'y réussirait pas. Il laisse dans l'âme des effets merveilleux, et elle en retire de très-grands avantages. Les savants en parlent diversement, mais aucun ne le condamne. Le maître Jean d'Avila m'écrivit, il y a quelque temps, que c'était une excellente chose, et tout le monde est d'accord sur ce point. Enfin l'âme conçoit clairement que c'est une des plus grandes faveurs qu'elle puisse recevoir de Dieu ; mais si cette faveur était souvent répétée, la vie ne durerait pas longtemps.

Il y a un transport ordinaire moins impétueux : c'est ce même désir de voir Dieu, accompagné d'une grande tendresse d'amour, et de douces larmes qui appellent la

fin de cet exil. Mais comme l'âme reste assez libre pour considérer que c'est la volonté du Seigneur qu'elle vive, elle se console et lui offre sa vie, en le suppliant de ne pas permettre qu'elle vive pour elle, mais uniquement pour lui. Avec cela elle supporte cet exil.

Une autre manière d'oraison qui m'a été très-fréquemment accordée, c'est une sorte de blessure : l'âme se sent aussi véritablement blessée que si on lui faisait passer une flèche au travers du cœur ou au travers d'elle-même ; aussi cette blessure cause-t-elle une douleur si vive, qu'elle en gémit, mais si délicieuse, qu'elle voudrait en être perpétuellement atteinte. Cette douleur n'est pas dans les sens, et l'on ne doit pas croire que la plaie dont je parle soit matérielle. Non, rien de pareil ; on ne la sent qu'au fond de l'âme, sans qu'il en paraisse sur le corps aucune marque. Mais il faut bien que je me serve de ces sortes de comparaisons, puisque je ne pourrais me faire entendre autrement ; à la vérité, elles sont fort grossières pour un sujet si relevé. Mais comment faire ? ce n'est point chose qu'on puisse dire ni écrire : il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre, je veux dire pour comprendre jusqu'où va cette peine ; car les peines de l'esprit sont très-différentes de celles d'ici-bas. Par là je comprends comment les âmes dans l'enfer et dans le purgatoire souffrent des douleurs supérieures à celles que peuvent nous faire concevoir ici-bas ces douleurs corporelles.

D'autres fois, il semble que cette blessure d'amour tire de l'intime de l'âme de grands élans : ce sont des désirs de Dieu si vifs et si délicats, qu'ils sont au-dessus de toute expression. Et comme l'âme voit dans son corps une chaîne

qui l'empêche de jouir de Dieu au gré de ses désirs, elle conçoit une horreur extrême pour ce misérable corps. Elle le considère comme une haute muraille qui la sépare de l'Objet qu'elle aime, et qui met obstacle à cette félicité souveraine dont elle sent les avant-goûts. Elle voit alors le grand mal que nous a causé le péché d'Adam, en enlevant à l'âme cette liberté. Cette oraison précéda chez moi les ravissements et les transports impétueux dont j'ai parlé. J'ai oublié de dire que ces transports si grands se terminent presque toujours par une extase où Dieu, inondant l'âme de délices, la console et l'encourage à vivre pour lui. J'ajouterai que cette blessure est un pur don de Dieu ; quand il la refuse, tous les efforts sont vains pour se la procurer, comme ils le sont pour s'y soustraire quand il lui plaît de la donner.

Tout ce que je viens de dire ne peut être illusion, et j'en pourrais apporter plusieurs raisons, si je ne craignais d'être trop longue. Dieu sait si ces états sont bons ou s'ils ne le sont pas. Mais, autant que j'en puis juger, on ne peut s'empêcher de voir les effets qu'ils produisent et les grands avantages que l'âme en retire.

Dans la vision de la très-sainte Trinité, je vois que les trois personnes sont distinctes l'une de l'autre aussi clairement que je vous vis hier, mon révérend père, vous et le père provincial, excepté que ni des yeux, ni des oreilles du corps, je ne vois ni n'entends rien, comme je vous l'ai déjà dit ; mais quoique je ne les voie point, non pas même des yeux de l'âme, j'ai une certitude extraordinaire de leur présence ; et quand cette présence vient à manquer, mon âme s'en aperçoit aussitôt. De vous dire

comment cela se fait, c'est ce qui m'est impossible; mais je sais, à n'en point douter, que ce n'est pas une imagination; et c'en est si peu une que, quelque effort que je fasse ensuite pour me représenter les divines personnes, je ne puis y réussir. C'est ce que j'ai éprouvé bien des fois; et autant que j'en puis juger, il en est de même de tout ce que je vous dis ici. Comme il y a tant d'années que ces choses m'arrivent, j'ai eu le loisir de tout observer assez attentivement pour en parler avec cette assurance. Il est bien vrai, et veuillez remarquer ceci, mon révérend père, que, quant à la personne qui me parle toujours, je puis dire affirmativement qu'elle me paraît être; mais je ne pourrais pas parler des deux autres avec la même certitude. Il y en a une, je le sais très-bien, qui ne m'a jamais parlé: la raison, je l'ignore; je ne m'occupe jamais de demander plus que le Seigneur ne me donne, je craindrais trop que le démon ne me trompât; et je ne le ferai pas non plus maintenant, à cause de cette crainte. Il me semble que la première personne m'a quelquefois parlé; mais comme je ne m'en souviens pas bien, ni de ce qu'elle m'a dit, je n'ose l'assurer. Tout cela est écrit où vous savez, et plus au long, bien qu'en d'autres termes apparemment. Quoique les trois adorables personnes se montrent distinctes à mon âme par une voie si extraordinaire, mon âme voit clairement que ce n'est qu'un seul Dieu. Je ne me souviens pas que le Verbe éternel m'ait parlé, mais bien son Humanité; et je crois pouvoir affirmer que ce n'est point une illusion.

Je ne puis répondre à la question que vous me faites sur l'eau, et je n'ai point appris non plus où est situé le

paradis terrestre. J'ai déjà dit que j'entends seulement ce qu'il plaît au Seigneur de me faire entendre, parce que je ne puis faire autrement, et qu'il ne dépend pas de moi de ne pas l'entendre ; mais de lui demander l'intelligence de telle ou telle chose, je ne l'ai jamais fait ni n'oserais le faire ; j'aurais trop peur, je le répète, d'être la dupe de mon imagination, et que le démon ne me trompât. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai été curieuse ni n'ai eu le désir de comprendre ce qui était au-dessus de moi ; je ne me soucie point de savoir plus que je ne sais. Certes, ce que j'ai appris sans le vouloir, comme je viens de dire, ne m'a que trop coûté. J'aime à croire que c'est un moyen dont Notre-Seigneur s'est servi pour me sauver, me voyant si méchante ; car les bonnes âmes n'ont pas besoin de tant de secours pour servir ce divin Maître.

Il ne faut pas que j'oublie une sorte d'oraison qui précède la première dont je vous ai parlé, et qui consiste en une certaine présence de Dieu : ce n'est point une vision, mais c'est l'état d'une personne qui, toutes les fois qu'elle veut se recommander à Notre-Seigneur, même par une prière vocale, le trouve aussitôt présent. Cela arrive du moins ainsi, quand il n'y a pas de sécheresse. Plaise à cet adorable Maître que je ne perde pas tant de faveurs par ma faute, et qu'il veuille bien me faire miséricorde !

Votre indigne servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

RODRIGUE ALVAREZ,

RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Sa vie se trouve parmi celles des hommes illustres de la Compagnie écrites par le père Jean-Eusèbe Niéremberg ; en voici un extrait tel à peu près que l'a donné Boucher, dans sa *Vie de sainte Tère*se.

« Le père Rodrigue Alvarez naquit dans le mois de septembre 1528, en Afrique, où son père, originaire de Portugal et maire de Palencia, dans la Vieille-Castille, se trouvait alors. A l'âge de trois ans, le jeune Rodrigue en revint avec ses parents. Dès l'enfance, il montra beaucoup de piété ; il eut à soutenir dans sa jeunesse de grands combats pour garder à son Dieu un cœur toujours pur ; mais il en sortit vainqueur par la mortification des sens et par la dévotion à la très-sainte Vierge. Il étudia la grammaire à Lebrixa, et la théologie à l'université d'Alcala. Ses parents lui ayant laissé un riche patrimoine, il le distribua aux pauvres, et se mit à enseigner la grammaire à Lebrixa, pour avoir occasion de porter les enfants à la vertu. Le désir d'être plus utile aux âmes le portant à entrer dans l'état ecclésiastique, il prit, en 1552, tous les ordres sacrés à Séville, et se chargea de la cure de l'hôpital de cette ville. Douze à quinze ans après, la sainte Vierge lui ayant fait connaître qu'il était appelé à l'état religieux, il entra le 12 août 1568 chez les jésuites, où, malgré son âge et ses talents, il fit son noviciat avec la même humilité que le plus jeune des novices. Après le temps marqué par l'institut, il y fit profession, et s'y fit particulièrement remarquer par sa science, son talent pour le discernement des esprits et la direction des âmes craintives et affligées. Les inquisiteurs de Séville voulurent avoir son avis sur les grâces extraordinaires dont Dieu favorisait sainte Tèrese. La Sainte avait pour lui la plus grande confiance. « Je n'ai aucun secret, dit-elle dans une lettre du 6 novembre 1584, que je ne fusse prête à lui confier avec plaisir, parce que j'ai pour lui beaucoup d'estime et de respect, et que je lui ai développé tous les plis et replis de mon cœur. Je serais même d'autant plus charmée de lui parler de mes dispositions intérieures, que je n'ai personne qui entende mon langage, et qui puisse me consoler de mes peines, à moins que Dieu ne m'envoie le père Gratien, qui me console toujours. » Le père Rodrigue Alvarez était favorisé aussi du

don de prophétie et de miracle ; il faisait des pénitences extraordinaires, et il avait un si grand attrait pour les souffrances, qu'il avait demandé à Dieu de le faire boire avant de mourir dans le calice de sa passion. Il fut exaucé, ayant été cruellement travaillé plusieurs années de douleurs de reins et de la pierre. Dans les souffrances aiguës de son mal, il remerciait Dieu de lui donner occasion de se disposer à la mort ; et craignant que leur excès ne diminuât sa liberté d'esprit, il désavouait à l'avance ce qu'elles lui arracheraient de paroles indiscrettes. Quand il ressentait plus vivement les tortures de son mal, il jubilait d'avoir cette petite part à la croix de son cher Maître, et on l'entendait s'écrier dans un transport de bonheur. « J'aime mieux cent fois endurer ces douleurs que d'être un ange, un archange, ou même un séraphin, parce que par ce martyr j'imite Jésus-Christ, mon adorable Maître, et que je fais ce qu'ils ne peuvent faire, qui est de souffrir par amour pour lui. » Il mourut dans une admirable paix, le 14 avril 1587 ; il était âgé de soixante-cinq ans. (Nieremberg, *Claros Varones*, t. 1^{er}.)

1576. — VERS LE 20 FÉVRIER. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. 1, l. 19. — *Acta*, p. 163 et 557.)

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A SÉVILLE.

Conduite qu'elle a tenue depuis le commencement jusqu'à cette époque, par rapport aux choses surnaturelles qu'elle a éprouvées dans l'oraison. Religieux de la compagnie de Jésus et de l'ordre de Saint-Dominique, qu'elle a consultés et qui l'ont dirigée. Jugement favorable porté par saint Pierre d'Alcantara.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mon révérend père !

Il y a quarante ans que cette religieuse¹ prit l'habit. Dès la première année, elle commença à méditer la passion de Notre-Seigneur, consacrant certains temps de la journée à méditer sur quelqu'un de ses mystères, ainsi que sur les péchés qu'elle avait commis. Jamais elle ne songea à élever son esprit à rien qui fût surnaturel ; sa manière était de considérer les créatures pour s'élever jusqu'à Celui qui les avait faites, ou de s'occuper des vérités à la lumière desquelles elle voyait combien tout passe vite. Les créatures étaient pour elle un livre où elle lisait la grandeur de Dieu et l'amour qu'il nous porte. Cet amour l'excitait beaucoup plus que le reste à le servir ; car jamais elle ne marcha par la voie de la crainte, un tel

¹ La Sainte, dans cette relation, parle d'elle-même à la troisième personne.

motif ayant très-peu d'action sur elle. Elle a toujours eu un grand désir de voir Dieu glorifié, et son Église augmentée. Elle rapportait à ce but toutes ses prières, sans rien faire pour elle-même ; elle était persuadée qu'il importait peu qu'elle souffrît, pourvu qu'elle pût rendre le plus petit service à Dieu et à son Église. Elle vécut ainsi pendant vingt-deux ans dans de grandes sécheresses, sans qu'il lui vînt en pensée de désirer rien de plus. Elle était si convaincue de sa bassesse, qu'il ne lui semblait pas qu'elle fût digne d'élever son esprit jusqu'à Dieu ; et elle regardait comme une grande grâce qu'il lui faisait, de la souffrir devant lui pour le prier, ou pour lire de bons livres.

Il fut question, il y a environ dix-huit ans, de la fondation qu'elle fit à Avila du premier monastère des carmélites réformées ; mais deux ou trois ans avant cette fondation (je crois que c'est trois ans), elle commença à s'apercevoir qu'on lui parlait quelquefois intérieurement ; elle eut aussi quelques visions et quelques révélations, mais dans son intérieur, et qui ne frappaient que les yeux de son âme ; car elle n'a jamais rien vu ni entendu par les yeux et les oreilles du corps, hors deux fois qu'elle crut entendre parler, mais elle ne comprit rien à ce qu'on lui disait. Quand elle avait de ces visions intérieures, la représentation des objets ne durait pas pour l'ordinaire plus qu'un éclair ; mais les objets ne laissaient pas de demeurer aussi fermement imprimés dans son esprit, et même plus que si elle les eût vus des yeux du corps.

Elle était pour lors si peureuse de son naturel, qu'elle n'osait quelquefois demeurer seule, même pendant le

jour ; et comme, quelque effort qu'elle fit, elle ne pouvait se soustraire à ces visions, elle en était extrêmement affligée, craignant que ce ne fût une tromperie du démon. Elle commença donc d'en parler à des hommes doctes et spirituels de la compagnie de Jésus.

Ces religieux furent, entre autres, le père Araos, qui était commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer où elle était.

Le père François de Borgia, auparavant duc de Gandie, avec qui elle eut deux entretiens à ce sujet.

Le père provincial Gilles Gonzalez, qui est à présent à Rome.

Celui qui est actuellement provincial en Castille, qu'elle n'a pourtant pas tant pratiqué que le père Gonzalez.

Le père Balthasar Alvarez, actuellement recteur à Salamanque, qui l'a confessée pendant six ans.

Le père Salazar, recteur actuel de Cuença.

Le père Santander, recteur de Ségovie.

Le père Ripalda, recteur de Burgos ; et celui-ci était assez mal disposé en sa faveur, sur les récits qu'on lui avait faits, jusqu'à ce qu'il eût conféré avec elle.

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, consultant de l'inquisition.

Un autre père, qui était recteur à Salamanque lorsqu'elle lui parla.

Le docteur Gutierrez, et quelques autres pères de la Compagnie, qu'elle a trouvés dans les différents endroits où ses fondations l'ont appelée, et dont elle a recherché l'entretien, sur la réputation qu'ils avaient de spiritualité.

Elle communiqua aussi beaucoup des affaires de son

âme avec le père Pierre d'Alcantara, saint homme de la réforme de Saint-François. Ce fut lui qui contribua le plus à faire entendre que cette religieuse était conduite par l'Esprit de Dieu.

On passa plus de six années à faire différentes épreuves, comme elle l'a écrit plus au long, et comme on verra encore par la suite ; mais on avait beau faire des épreuves, elle avait beau s'affliger et répandre des larmes, elle n'en était que plus sujette aux suspensions et aux ravissements, ce qui lui causait beaucoup de peine.

On faisait pour elle quantité de prières, et l'on disait beaucoup de messes, pour obtenir de Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, parce que sa frayeur était extrême quand elle n'était point en oraison. Cependant on remarquait en elle un grand progrès dans la perfection, sans que ce progrès fût accompagné de vaine gloire ni de la moindre tentation qui y eût rapport ; au contraire, elle était tout honteuse que cela fût su. Elle ne parlait même jamais de ce qu'elle éprouvait au dedans d'elle, à moins que ce ne fût à ses confesseurs, ou à des gens de qui elle pût recevoir quelque lumière ; et même cela lui coûtait plus à révéler, que si c'eût été de grands péchés, parce qu'il lui semblait qu'ils allaient se moquer d'elle, et traiter ce qu'elle leur disait de contes de femmelettes, chose qu'elle a toujours eue en horreur.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, toujours était-ce après la fondation du couvent de Saint-Joseph d'Avila, où elle avait passé en sortant de son premier couvent ; il y a, dis-je, à peu près ce temps-là, qu'il vint à Avila un inquisiteur ; je ne sais s'il l'était de Tolède,

mais je suis bien sûre qu'il l'avait été de Séville : c'était don Soto de Salazar, aujourd'hui évêque de Salamanque. Elle fit en sorte d'avoir un entretien avec lui pour s'assurer davantage. Elle lui rendit compte de tout. La réponse de cet inquisiteur fut qu'il ne trouvait rien dans ce qu'elle lui disait qui pût regarder son office, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait dans l'oraison ne servait qu'à l'affermir de plus en plus dans la foi catholique ; et, en effet, elle a toujours été et est encore très-ferme sur ce point. Elle a toujours désiré très-ardemment la gloire de Dieu et le salut du prochain, à tel point que, pour sauver une seule âme, elle endurerait volontiers mille morts.

Cependant, comme cet inquisiteur la vit si fort dans la peine, il lui conseilla de mettre par écrit tout ce qui regardait son oraison, et même toute l'histoire de sa vie, sans en rien omettre, et de communiquer cet écrit au père maître d'Avila, qui était un homme fort éclairé sur ces matières ; après quoi, elle pourrait se tenir tranquille. Elle suivit ce conseil : elle écrivit sa vie et ses péchés. Le père d'Avila lui fit réponse, la consola et la rassura. Cette relation était telle, que tous les théologiens qui la virent, et qui étaient les confesseurs de cette religieuse, disaient qu'elle contenait des avis salutaires pour la vie spirituelle. Ils lui ordonnèrent de la transcrire et de composer un autre petit livre ¹, pour servir d'instruction à ses filles, car elle était alors prieure.

Avec tout cela, comme il lui venait en pensée que des personnes spirituelles pouvaient se tromper aussi bien

¹ Elle parle du *Chemin de la perfection*, qu'elle écrivit étant prieure à Saint-Joseph d'Avila.

qu'elle, elle ne laissait pas, de temps à autre, de retomber dans ses premières frayeurs. Elle pria donc son confesseur de trouver bon qu'elle communiquât encore de son intérieur avec quelques grands théologiens, quand même ils ne seraient pas fort adonnés à l'oraison, parce qu'elle ne désirait autre chose que de savoir si ce qui lui arrivait n'avait rien de contraire à l'Écriture sainte. Ce n'est pas qu'elle ne se consolât quelquefois, en considérant que, quand même elle eût mérité par ses péchés de tomber dans l'illusion, il n'y avait pas d'apparence que Dieu permit que tant de bonnes âmes qui désiraient l'éclairer y tombassent de même.

Ce fut dans l'intention que je viens de dire qu'elle commença à consulter les pères de l'ordre de Saint-Dominique, qui avaient été autrefois ses confesseurs, avant qu'il fût question chez elle d'aucun effet surnaturel. Ce ne fut pourtant pas aux mêmes pères qui l'avaient déjà confessée qu'elle s'adressa, mais à d'autres du même ordre. Voici les noms de ceux qu'elle consulta.

Le père Vincent Baron, qui la confessa durant un an et demi à Tolède. Il était alors consulteur du saint-office, et il l'avait pratiquée pendant plusieurs années avant toutes ces choses. C'était un homme d'une science profonde. Il la rassura beaucoup, comme avaient fait les pères de la Compagnie, dont j'ai parlé; ils s'accordaient tous à lui demander ce qu'elle pouvait craindre, puisqu'elle n'offensait pas Dieu, et qu'elle était persuadée de sa propre misère.

Le père Pierre Ibañez, qui était professeur à Avila.

Le père maître Dominique Bañez, qui est à présent

régent du collège de Saint-Grégoire de Valladolid. Il fut son confesseur pendant six ans, et depuis ce temps-là elle a toujours continué de lui demander par lettres ses avis, dans les occasions où elle a cru en avoir besoin.

Le père maître Chaves.

Le père maître Barthélemi de Medina, professeur dans l'Université de Salamanque. Comme elle savait qu'il était fort prévenu contre elle, sur le récit qu'on lui avait fait des choses dont il s'agit, elle se persuada que, n'étant retenu par aucun égard, il lui dirait plus franchement qu'un autre si elle était dans l'illusion. Il y a de cela un peu plus de deux ans. Elle voulut se confesser à lui, et eut une grande communication avec lui durant le séjour qu'elle fit à Salamanque. Elle lui fit lire aussi les mémoires de sa vie, afin qu'il fût mieux informé ; mais il la rassura autant et plus que les autres n'avaient fait, et fut depuis un de ses meilleurs amis.

Le père Philippe de Ménésès, qui la confessa quelque temps, lorsqu'elle alla fonder le couvent de Valladolid ; il était alors recteur du collège de Saint-Grégoire, et quelque temps auparavant, ayant ouï parler de ce dont il s'agit, il avait eu la charité d'aller exprès à Avila, pour s'entretenir avec elle, dans le dessein de la détromper s'il la trouvait dans l'illusion, ou de la défendre contre la calomnie si elle était dans la bonne voie. Il fut fort satisfait d'elle.

Le père provincial Salinas, homme d'une grande sainteté, et le père présenté Lunar, prieur de Saint-Thomas d'Avila, avec lesquels elle eut une communication particulière.

Et enfin le père Jacques de Yanguas, professeur à Ségovie.

Parmi ces pères, il y en avait plusieurs qui étaient gens de grande oraison, et peut-être l'étaient-ils tous.

Elle a encore consulté d'autres personnes, en ayant eu assez d'occasions, durant tant d'années que ses craintes se sont prolongées, et qu'elle a été obligée de se transporter en divers lieux pour ses fondations. On a fait quantité d'épreuves, car tout le monde souhaitait de pouvoir l'instruire, et ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer et à convaincre ceux qui les faisaient. Elle était toujours prête à faire ce qu'on lui ordonnait, et rien ne l'affligeait davantage que quand elle ne pouvait pas obéir en ce qui concernait ces choses surnaturelles. Son oraison, et celle des religieuses qu'elle a fondées, sont toujours animées d'un désir ardent de la propagation de la foi, et c'est pour cette fin, autant que pour le bien de son Ordre, qu'elle a fondé son premier monastère.

Elle a toujours dit que si quelques-unes de ces choses surnaturelles qu'elle éprouvait lui eussent inspiré le moindre sentiment contraire à la foi catholique et à la loi de Dieu, elle ne se serait pas amusée à aller chercher des docteurs ni à faire des épreuves, mais qu'elle aurait aussitôt reconnu que c'était l'ouvrage du démon.

Jamais elle n'a réglé sa conduite sur ce qui lui avait été inspiré dans l'oraison ; et quand ses confesseurs lui disaient de faire le contraire, elle leur obéissait sans la moindre répugnance, et les instruisait de tout ce qui lui arrivait. Quelque assurance qu'on pût lui donner que c'était Dieu qui agissait en elle, jamais elle n'a cru cela assez détermi-

nément pour en jurer, quoiqu'à en juger par les effets et par les grandes grâces qu'elle recevait, elle eût tout lieu de croire que du moins quelques-unes de ces choses lui venaient de Dieu. Ce qu'elle a toujours désiré le plus a été d'acquérir des vertus ; et c'est aussi ce qu'elle a le plus recommandé à ses religieuses, ayant accoutumé de leur dire que l'âme la plus humble et la plus mortifiée est aussi la plus parfaite.

Le père maître Dominique Bañez, qui demeure à Valladolid, est celui avec qui elle a toujours eu et a encore le plus de communication. Elle lui a remis la relation de sa vie, dont je viens de parler, et il l'a présentée au Saint-Office, à Madrid, suivant ce qu'elle a appris. Sur tout ce qui y est contenu, elle se soumet à la foi catholique et à l'Église romaine ; mais personne n'y a encore trouvé à redire, parce que les choses dont il s'agit ne dépendent pas de nous, et que Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

La raison pour laquelle la situation de cette religieuse s'est si fort divulguée, c'est que, comme elle était toujours dans la crainte, et qu'elle a été obligée de consulter plusieurs personnes, les uns l'ont dit aux autres, et de plus, on a abusé de la relation qu'elle avait écrite. On ne saurait croire combien ce coup lui a été sensible ; c'est une des plus grandes croix qu'elle ait éprouvées, et il lui en a coûté bien des larmes. Ce n'était point par un sentiment d'humilité qu'elle se chagrînait, c'était au contraire son amour-propre qui souffrait de ce qu'elle était devenue le sujet des conversations. Il a paru que Dieu n'a permis cela que pour la mortifier vivement pendant quelque

temps; car ceux qui disaient du mal d'elle plus que tous les autres ont ensuite été ceux qui en ont dit le plus de bien.

Elle a toujours évité avec le plus grand soin de s'en rapporter sur les états de son âme aux personnes qu'elle jugeait disposées à tout attribuer à Dieu, dans la crainte que ces personnes-là ne fussent aussi bien qu'elle les dupes du démon. Mais quand elle trouvait des gens plus soupçonneux, c'était avec eux qu'elle traitait plus volontiers, quoique ceux-ci ne laissassent pas de lui faire de la peine, quand, pour l'éprouver, ils ne lui marquaient qu'un mépris général pour toutes ces choses, parce qu'il y en avait quelques-unes qui lui paraissaient évidemment venir de Dieu. Elle n'eût pas voulu qu'on eût condamné le tout si décidément, n'ayant point de raison de le faire; ni qu'on eût aussi ajouté foi à tout indistinctement, comme venant de Dieu, parce qu'elle comprenait fort bien qu'il pouvait y avoir de l'illusion en quelque chose; aussi n'a-t-elle jamais cru pouvoir marcher avec assurance entière dans un chemin où il pouvait y avoir du danger. Elle a toujours fait son possible pour n'offenser Dieu en aucune manière, et elle a toujours été obéissante. Moyennant ces deux dispositions et la grâce de Dieu, elle a compté que ces choses surnaturelles ne l'empêcheraient pas de faire son salut, quand même elles viendraient du démon.

Depuis qu'elle les a éprouvées, elle s'est sentie portée de plus en plus à rechercher ce qui est le plus parfait, et elle a presque toujours eu un grand désir de souffrir. Et de là cette consolation qu'elle a éprouvée dans les différentes persécutions qu'on lui a suscitées, qui n'ont pas

été en petit nombre, et cet amour tout particulier pour les personnes qui la persécutaient ; de là aussi ce grand attrait pour la pauvreté et pour la solitude, et ce désir ardent de sortir de ce lieu d'exil pour voir Dieu. Ce sont ces effets et d'autres de même nature qui l'ont enfin déterminée à se tranquilliser, ne pouvant pas se figurer, non plus que ceux qu'elle avait consultés, qu'un esprit qui la laissait avec de si bonnes dispositions pût être mauvais. Ce n'est pas qu'elle soit exempte de toute crainte, mais cette crainte ne la fatigue plus tant.

Son esprit ne lui a jamais suggéré d'user de dissimulation, mais au contraire l'a toujours portée à l'obéissance. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme il a été déjà dit, mais les choses se présentent à elle d'une manière si subtile et si intellectuelle, que quelquefois, et surtout dans les commencements, elle se figurait que c'était une imagination. D'autres fois aussi, elle ne le pouvait croire. Ces sortes de choses n'étaient pas continuelles, mais lui arrivaient le plus souvent dans les cas de quelque tribulation ; comme cette fois, par exemple, qu'elle venait de passer plusieurs jours dans des tourments intérieurs inexprimables, et dans un trouble affreux, qu'excitait en son âme la crainte d'être trompée par le démon. C'est ce qui est expliqué fort au long dans cette relation, où elle a aussi bien publié ses péchés que tout le reste, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation.

Étant donc dans cette affliction qui était si extrême qu'on ne peut la dépeindre, elle ne fit qu'entendre dans son intérieur ces paroles : *C'est moi, ne crains rien* ; et tout aussitôt son âme demeura tellement tranquille, cou-

- rageuse et assurée, qu'elle ne pouvait comprendre elle-même d'où lui pouvait venir un si grand bien. Et en effet tout ce que ses confesseurs et les docteurs qu'elle avait consultés avaient pu lui dire jusqu'alors n'avait pas été capable de lui procurer la paix que ce peu de paroles lui rendit en un instant.

D'autres fois, il lui est arrivé de se trouver merveilleusement fortifiée par des visions ; et sans ce secours, elle n'eût jamais été capable de supporter, comme elle a fait, de si grands travaux et tant de contradictions, outre ses maladies, qui ont été sans nombre, principalement depuis son entrée en religion. Elle n'en a plus à présent de si fréquentes ; mais elle n'est jamais sans souffrir, tantôt plus, tantôt moins ; c'est son ordinaire. S'il lui arrive de rendre quelque petit service à Notre-Seigneur, elle l'oublie presque aussitôt ; quant aux faveurs qu'elle reçoit de lui, elle se les rappelle souvent ; mais il ne dépend pas d'elle d'y arrêter son attention, comme elle le fait sur ses péchés ; ils sont pour elle comme un borbier infect dont la mauvaise odeur lui cause en quelque sorte un perpétuel tourment. La vue de tant de péchés qu'elle a commis et du peu qu'elle a fait pour Dieu est sans doute ce qui l'empêche d'être tentée de vaine gloire. Jamais à l'occasion de ce qui a rapport à son esprit, il n'y a eu rien en elle qui ne fût totalement pur et chaste, et il semble même qu'il n'en peut être autrement, si l'âme élevée à des choses surnaturelles est gouvernée par le bon esprit. Quant à cette personne, elle demeure dans un oubli absolu de son corps ; elle n'y pense seulement pas, elle est tout entière occupée de Dieu.

Elle conserve aussi toujours une grande crainte de rien faire qui puisse offenser Dieu, et un grand désir d'accomplir en tout sa volonté. C'est la grâce qu'elle ne cesse de lui demander ; et il lui semble qu'elle est si bien affermie dans cette résolution, qu'il n'y a chose au monde que ses confesseurs ne lui fissent faire, et qu'elle n'exécût sur-le-champ avec la grâce de Dieu, pour peu qu'elle crût par là lui être plus agréable. Persuadée qu'elle est, qu'il aide toujours ceux qui dans leurs entreprises ont pour fin son service et sa gloire, rien ne la touche en comparaison de ce motif, et elle ne songe non plus à travailler pour elle que si elle n'existait pas, du moins autant qu'elle peut juger d'elle-même, et que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est écrit dans ce papier est exactement vrai. On peut le vérifier par le moyen de ses confesseurs et des personnes avec qui elle communique depuis vingt ans.

Très-souvent son esprit la porte à glorifier Dieu, et elle voudrait que tout le monde s'y portât comme elle, quelque chose qui lui en pût coûter. De là vient le désir qu'elle a du salut des âmes, qui ne la quitte point. Et quant au mépris souverain qu'elle a pour toutes les choses du monde, il vient sans doute de l'habitude qu'elle a prise d'en comparer la misère et la honte avec le prix inestimable des biens spirituels et éternels.

Voici maintenant, mon révérend père, puisque vous désirez le savoir, comment a lieu la vision intellectuelle dont j'ai parlé. On ne voit rien, ni intérieurement, ni extérieurement, parce qu'elle n'est point imaginaire ; mais l'âme, sans rien voir, conçoit l'objet, et sent de quel côté

il est, plus clairement que si elle le voyait, excepté que rien de particulier ne se présente à elle : c'est comme si, étant dans l'obscurité, on sentait quelqu'un auprès de soi ; car, quoiqu'on ne le pût pas voir, on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence. Cette comparaison n'est pourtant pas tout à fait juste ; car celui qui est dans l'obscurité peut juger qu'une personne est auprès de lui, par quelque moyen, soit par le bruit qu'elle fait, soit parce qu'il l'entrevoit, et la connaît d'auparavant : au lieu qu'ici il n'y a rien de tout cela ; et sans le secours d'aucune parole, ni intérieure, ni extérieure, l'âme conçoit très-clairement quel est l'objet qui se présente à elle, de quel côté il est, et quelquefois ce qu'il veut lui dire. Par où et comment elle conçoit cela, c'est ce qu'elle ignore ; mais la chose se passe ainsi, et sans qu'elle puisse juger du temps que cela dure ; et quand une fois l'objet s'est éloigné d'elle, elle a beau vouloir se le représenter encore de la même façon, elle n'en peut venir à bout. Ce n'est plus qu'un effet de son imagination, et non pas, comme auparavant, une représentation indépendante du concours de l'homme. Il en est de même de toutes les choses surnaturelles ; et de là vient que l'âme à qui Dieu fait ces sortes de grâces, loin de s'en glorifier, en devient plus humble qu'auparavant, parce qu'elle reconnaît que c'est un don de Dieu, dont elle ne peut se dégager, comme elle ne peut se le procurer en aucune manière. Cette considération redouble son amour et son zèle pour un si puissant Seigneur, qui peut faire ce que nous ne pouvons seulement pas concevoir, du moins en ce monde. C'est ainsi que, quelque savant qu'on soit, on reconnaît toujours qu'il

y a des sciences où l'on ne peut atteindre. Que Celui qui donne ces biens précieux soit à jamais béni!

Votre indigne servante et fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 29 AVRIL. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 47. — *Acta*, p. 163, n° 693; et p. 519, n° 44.)

A MARIE DE SAINT-JEAN-BAPTISTE,

SA NIÈCE, PRIEURE DE VALLADOLID.

La Sainte lui annonce l'espérance qu'elle a conçue de voir bientôt finir la longue persécution qu'elle a éprouvée à Séville; lui apprend les secours qu'elle a tirés de son frère Laurent de Cepeda, dont elle fait l'éloge. Vertu des carmélites de Séville; leur prieure, Marie de Saint-Joseph, le modèle des prieures. Divers sujets.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, ma fille!

Le courrier part demain, et n'ayant rien de bon à vous mander, je ne pensais pas à vous écrire. Mais je viens d'apprendre que celui qui occupait la maison où nous devons passer consent que nous y allions après-demain, fête de saint Philippe et de saint Jacques, ce qui me fait croire que Notre-Seigneur veut, dès ce moment, commencer à alléger le poids de nos épreuves.

Envoyez, je vous prie, la présente lettre, le plus tôt

que vous pourrez, à la mère prieure de Medina del Campo ¹. Je crains que la dernière que je lui écrivis ne lui ait causé une trop vive inquiétude. Je ne lui faisais néanmoins qu'une bien faible peinture de nos souffrances. Sachez que tout ce qu'il y a eu à souffrir depuis la fondation de Saint-Joseph n'est rien en comparaison de ce que j'ai souffert ici. Quand cela sera connu dans vos monastères, vous conviendrez que j'ai raison, et que c'est un grand effet de la miséricorde de Dieu, si nous sortons avec avantage de si grandes traverses. C'est cependant ce que nous avons tout lieu d'espérer présentement. Béni soit le Seigneur, qui sait tirer de tout un bien ! Pour moi, à la vue de tant de tribulations réunies, j'ai goûté un contentement étrange. Si mon frère Laurent de Cepeda n'eût été ici, il nous eût été impossible de jamais rien faire. Il a beaucoup souffert, mais il a tout supporté avec un tel courage, et il a dépensé son argent avec tant de générosité, que nous ne saurions trop en louer et en remercier le Seigneur. C'est bien avec raison que nos sœurs l'aiment ; car nous n'avons eu de secours que de lui seul, les autres étaient contre nous. Il est présentement réfugié dans un asile secret, à cause de nous, et il n'a tenu à rien qu'on ne l'ait traîné dans la prison de la ville, qui est une espèce d'enfer. Et tout cela sans aucune justice ; on nous demande ce que nous ne devons pas, et on s'en prend à lui comme à notre caution. Nous espérons faire cesser cette vexation en portant l'affaire en cour ; car ici nous n'en verrions jamais la fin. Quant à mon frère, il s'applaudit de souffrir quelque

¹ La mère Inès de Jésus, cousine germaine de la Sainte.

chose pour Dieu. Il est actuellement chez les Carmes avec notre père ¹. Quoique les peines et les chagrins tombent sur lui comme de la grêle, il est encore plus touché de ce que nous souffrons que de ce qu'il souffre lui-même, en quoi il n'a pas tout à fait tort ; c'est ce qui m'engage à lui déguiser nos maux autant que je puis.

Pour en avoir une idée, rappelez-vous ce que je vous ai écrit des faussetés que publiait de nous cette novice qui est sortie : eh bien ! ce n'est rien en comparaison de ce qu'elle nous a imputé depuis. Vous pouvez vous figurer maintenant ce que c'est. Je puis vous dire qu'au milieu de toutes ces calomnies, Dieu m'a fait une grâce bien particulière : mon âme nageait en quelque sorte dans la joie. J'avais beau me représenter les grands maux qui en pouvaient résulter pour toutes nos maisons, cette perspective n'empêchait pas le contentement de dominer dans mon cœur. C'est une grande chose que la sécurité de la conscience, et la liberté de l'âme.

L'autre novice est entrée dans un autre monastère ; on me dit hier que la tête lui avait tourné, et cela uniquement pour nous avoir quittées. Voyez la profondeur des jugements de Dieu, et comment il prend la défense de la vérité. On connaîtra maintenant l'extravagance de tous les faux bruits que cette fille avait répandus contre nous, comme de dire que nous attachions les religieuses par les pieds et par les mains, et qu'ensuite nous les battions de verges. Et plût à Dieu qu'on n'eût rien dit de plus ! mais on a publié mille autres choses contre nous. A cette vue,

¹ Le père Gratien.

je n'ai pas douté un seul moment que le dessein de Dieu ne fût de nous tenir un peu sous le pressoir, afin de tout terminer ensuite à notre plus grand avantage, et mon attente n'a pas été trompée. Ne soyez donc point en peine de nous. J'espère même de la bonté de Notre-Seigneur qu'aussitôt que nous serons passées à la nouvelle maison, je pourrai partir de Séville; car les religieux de Saint-François ne se présentent plus pour s'opposer à notre entrée; et quand une fois nous aurons pris possession, s'ils reviennent à la charge, ils n'y seront plus à temps.

Ce sont de grandes âmes que celles qui sont ici avec moi, et cette prieure a un courage qui m'a étonnée; il est de beaucoup supérieur au mien. A la vérité, comme je suis au milieu d'elles, ma présence semble contribuer à les animer; car les coups tombent sur moi. La prieure a de plus un jugement très-sain, et, selon moi, elle possède au degré le plus éminent toutes les qualités requises pour être prieure en Andalousie. Certes, bien nous en a valu d'avoir si bien choisi toutes ces sœurs.

Je me porte bien présentement, mais depuis peu. Ce sirop me rend la vie. Notre père ¹ est indisposé, mais il n'a pourtant point de fièvre. Il ne sait pas que je vous écris. Priez Dieu qu'il lui rende la santé, et qu'il nous tire heureusement de toutes ces affaires; j'ai la ferme espérance qu'il le fera. Oh! quelle année j'ai passée ici!

Je viens maintenant à vos avis. Quant au premier, qui regarde le titre de don que prend mon neveu, tel est l'usage des Indes pour tous ceux qui ont des vassaux. Mais

¹ Le père Gratien.

quand son père arriva ici, je le priaï de ne pas souffrir qu'on l'appelât ainsi ; je lui en donnai mes raisons ; il s'y rendit, et tout le monde fut content. A quelque temps de là, Jean de Ovallé et ma sœur vinrent voir mon frère ; il n'était point ici ; il fut même absent assez longtems, et quand il revint, je n'étais pas avec eux. Je ne sais si ce fut pour l'autoriser dans ce qu'ils pratiquent eux-mêmes à l'égard de leur fils ; mais ils lui dirent tant de raisons, qu'ils ruinèrent tout ce que j'avais fait. La vérité est qu'aujourd'hui à Avila ce titre de don est tellement prodigué, que c'est une honte. Je souffre, je vous assure, de voir qu'on le donne à mon neveu, et cela dans l'intérêt de sa réputation. Quant au tort que cela pourrait faire à la mienne, je ne crois pas que j'y aie jamais pensé. Ainsi, n'ayez aucune peine, cela n'est rien en comparaison d'autres choses qu'on dit de moi. Je ne laisserai pourtant pas d'en parler encore à son père, pour l'amour de vous. Mais je crois que je ne gagnerai rien, à cause de l'oncle et de la tante, qui sont déjà accoutumés à ce titre de don ; je ne suis pas peu mortifiée toutes les fois que je l'entends sortir de leur bouche.

Vous vous êtes trompée en pensant que Térésita¹ avait écrit quelques lettres à M. le licencié Jean Padilla : je ne crois pas qu'elle ait encore écrit à personne, si ce n'est à vous et à la prieure de Medina, pour vous contenter l'une et l'autre, et une autre fois à lui, deux ou trois mots seulement. Cette chère enfant s'est imaginé que je ne suis occupée que de vous et de mon frère, et on ne lui ôterait

¹ La nièce de la Sainte, qui n'était alors âgée que de sept à huit ans.

pas cette idée de la tête ; et certes ce serait à bon droit, étant l'un et l'autre ce que vous êtes, que je devrais avoir pour vous cette prédilection, si j'étais meilleure que je ne suis. Mais croiriez-vous que, malgré toutes les obligations que j'ai à mon frère, je me suis réjouie de sa retraite chez les Carmes, pour qu'il vienne moins souvent ici, parce qu'effectivement il m'embarrassait quelquefois. Cependant, quand il est avec moi, et que notre père ou quelque autre personne survient, je n'ai qu'à lui dire de me laisser, il obéit comme un ange. Ce n'est pas non plus que je manque d'amitié pour lui, car je lui suis fort attachée ; mais c'est que je voudrais être absolument seule. Voilà la vérité, qu'on en pense ce qu'on voudra, peu importe.

Quand M. le licencié Jean Padilla ¹ a dit qu'il était visiteur, c'était par forme de plaisanterie, je le connais. Malgré cela, il nous aide beaucoup, et nous lui devons beaucoup. Il n'y a personne sans défaut, que voulez-vous ?

Je suis charmée que madame doña Marie de Mendoza soit contente de cette permission. Dites-lui bien des choses de ma part ; je lui écrirais, s'il n'était pas si tard. Je souffre de là voir privée de la présence de la duchesse ; ce qui adoucit ma peine, c'est la pensée que Notre-Seigneur veut qu'elle n'ait d'autre compagnie et d'autre consolation que lui seul.

Je ne sais rien de plus d'Avila que ce que vous m'en avez écrit ; Dieu soit avec vous. Mes compliments à la sœur Casilde et à toutes nos sœurs, et bien des respects au père Dominique Bañez. J'aurais bien désiré qu'il eût remis son

¹ Un des amis les plus dévoués de la Sainte, comme on le verra par la lettre suivante.

voyage à Avila pour le temps où je me trouverai dans cette ville ; mais puisqu'il veut que tout soit croix, eh bien, soit ! Ayez soin de m'écrire ; ne renvoyez point cette postulante dont vous me dites tant de bien. Si elle voulait venir ici, cela me ferait un grand plaisir, et je voudrais bien en pouvoir faire venir quelques autres de Castille. Je vous répète qu'autant que je puis en juger, il n'y a plus d'inquiétude à avoir présentement, et que j'espère que tout ira bien.

N'oubliez point d'envoyer ma lettre à la mère prieure de Medina del Campo, qui ensuite l'enverra à la prieure de Salamanque ¹, de manière qu'elle soit pour vous trois. Que Dieu vous rende sainte. Je vous avoue que les gens de ce pays-ci ne m'accrochent point, et que je souhaite ardemment de me voir dans la terre de promesse, si c'est le bon plaisir de Dieu. Si je savais cependant lui être plus agréable en demeurant ici, il n'est pas douteux que j'y resterais de bon cœur. C'est à lui d'en ordonner.

Tout à vous,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le dimanche de Quasimodo.

Bien des compliments à ma chère Marie de la Croix ², et à la sous-prieure. Vous lirez ma lettre à la première. Nous nous recommandons aux prières de toute la communauté.

¹ C'étaient les mères Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation, cousines germanes de la Sainte.

² Une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

1576. — 9 MAI. — SÉVILLE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 33. — *Acta*, p. 163, n° 695.)

AU PÈRE AMBROISE MARIANO DE SAINT-BENOIT,

CARME DÉCHAUSSÉ, A MADRID.

Les carmélites occupent leur nouvelle maison. Bruit de l'arrivée du père Tostado. Les carmes mitigés d'Andalousie soulevés. Le père Gratien part secrètement de Séville pour aller prendre conseil du nonce à Madrid.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence!

Mon Dieu! que vous êtes d'un caractère à faire perdre patience! Il me faut, je vous assure, beaucoup de vertu pour vous écrire. Ce qu'il y a de pis, c'est que je crains que vous n'ayez communiqué quelque chose de votre humeur à mon cher père, M. le licencié Padilla, puisqu'il ne m'écrit pas non plus, et qu'il ne me donne pas plus de ses nouvelles que vous. Dieu vous pardonne à l'un et à l'autre. Mais j'ai tant d'obligations à M. le licencié Padilla, qu'il aurait beau me négliger encore plus, que je ne pourrais l'oublier; et je le prie de regarder cette lettre comme si elle lui était adressée.

Lorsque je considère les embarras où vous m'avez laissée, et combien vous paraissez avoir tout oublié, je ne sais qu'en penser, et je ne puis m'empêcher de me rappeler la sentence: Maudit soit l'homme qui espère en un autre homme. Mais comme on doit rendre le bien pour le mal, j'ai voulu vous écrire cette lettre pour vous annoncer que le jour de Saint-Philippe et de Saint-Jacques nous

avons pris possession de notre nouvelle maison, et que les religieux opposants ont été muets comme des morts. Notre père Gratien avait parlé à Navarro, et je pense que c'est lui qui leur avait fermé la bouche.

La maison est si bien, que les sœurs ne se lassent pas d'en remercier Dieu. Qu'il soit béni de tout ! Tout le monde dit que nous l'avons eue pour rien, et que nous ne l'aurions pas maintenant pour vingt mille ducats. Elle est située dans un des meilleurs endroits de Séville. Le bon prieur de Notre-Dame des Grottes nous a déjà fait deux visites, et il demeure enchanté de la maison. Le père Barthélemy de Aguilar ¹ est venu une fois avant son départ ; je vous ai déjà marqué qu'il se rendait au chapitre. C'est un très-grand bonheur, à nos yeux, d'avoir rencontré une pareille maison. Mais nous avons, pour les droits de vente, de grandes contestations ; je crois que, pour en finir, il faudra tout payer à la rigueur. Mon frère devait nous en faire les avances ; c'est lui qui dirige les travaux, et il m'épargne bien des fatigues. C'est l'erreur du notaire qui est cause des difficultés survenues au sujet des droits de vente. Notre père Gratien est très-content de la maison, et tout le monde l'est comme lui. Le père Soto, qui était ici tout à l'heure, conçoit les plus belles espérances, et il dit que puisque Votre Révérence ne m'écrit pas, il ne vous écrira pas non plus. On construit l'église dans le vestibule, et elle sera fort jolie. Tout est à souhait. Voilà quant à la maison.

Voici quant au père Tostado. Il vient d'arriver un reli-

¹ Dominicain du couvent de Séville.

gieux qui le laissa, au mois de mars, à Barcelone. Ce religieux, conventuel de Séville, est porteur d'une patente de Tostado, dans laquelle il se donne le titre de vicaire général de toute l'Espagne. Hier arriva le père Cota¹ ; il se tient caché dans la maison de don Jérôme, attendant le père Augustin Suarez², qui doit, dit-on, venir aujourd'hui. Les deux premières choses sont vraies, car j'ai vu la patente, et je sais que le père Cota est ici. On donne pour certaine l'arrivée du provincial ; on dit qu'il vient reprendre sa charge, et qu'il est muni d'un bref *motu proprio* du pape, qui est, à ce que l'on dit, on ne peut plus favorable aux vues des carmes mitigés. Le père prieur de Notre-Dame des Remèdes³ m'a encore dit aujourd'hui qu'il en était sûr, parce qu'il le tenait d'une personne en qui les mitigés ont grande confiance.

Notre bon archevêque, l'assistant⁴, et le fiscal ont jugé à propos, pour bien des raisons, que notre père visiteur s'absentât, afin qu'on ne pût lui faire de notification avant de connaître là-dessus les ordres du nonce. Il se rend donc à Madrid, non en continuant sa visite, mais en suivant des chemins détournés ; car visiter les maisons d'Andalousie n'est pas chose possible en ce moment ; les carmes mitigés sont en pleine révolution. Que Dieu pardonne à ceux qui empêchent un si grand bien ! J'ai néanmoins la ferme confiance que Dieu ne le permet que pour un plus grand avantage. Plaise à sa divine Majesté qu'ils se rendent

¹ Prieur des carmes mitigés de Cordoue.

² Provincial des mitigés de Séville.

³ Monastère des carmes déchaussés de Séville.

⁴ Nom donné au gouverneur de Séville.

dignes de pardon ! Quant aux carmes déchaussés, je ne doute nullement qu'ils n'aient devant eux un grand avenir ; le Seigneur dispose tout pour leur plus grand bien. Notre père Gratien a laissé pour vicaire provincial le père Évangéliste, prieur du grand couvent des carmes. Il s'attend de jour en jour à recevoir le coup. Je crois néanmoins pouvoir vous dire que, comme il n'est pas la tête, on ne lui fera point de notification. Il a, du reste, bon courage, et s'il y avait quelque chose, l'assistant est prêt à le défendre.

Demain le prieur et le sous-prieur de Notre-Dame des Remèdes doivent se rendre à Umbrète, où les appelle l'archevêque, qui s'y trouve. Si les carmes chaussés n'apportent pas la preuve que ce qu'a fait le père visiteur est nul (et ils ne l'apporteront pas), il y aura un grand pas de fait. Que le Seigneur conduise tout pour sa plus grande gloire, et qu'il vous préserve du chant de la sirène, ainsi que mon père le licencié Padilla ! Mon frère lui présente, ainsi qu'à vous, ses humbles respects.

Je souhajterais infiniment de vous avoir ici, parce que vous seriez, je crois, très-content de voir comment tout a réussi au gré de nos désirs. Nous sommes entrées dans la maison trois jours avant que le vice-assistant en sortît. Nous sommes très-bien avec lui et avec sa femme. On nous a donné abondamment ce qui était nécessaire à notre nourriture, et on nous a montré beaucoup de bienveillance. Le vice-assistant dit qu'il n'y a point à Séville de meilleure maison, ni dans un meilleur site. Il me semble que la chaleur ne s'y fera point sentir. Le patio paraît fait d'alcorza. Tout le monde y entre maintenant, parce qu'on

dit la messe dans une salle en attendant qu'on bâtisse une église ; et ainsi l'on voit toute la maison. Dans le patio, qui est plus à l'intérieur, il y a de bons appartements où nous sommes mieux que dans l'autre maison ; le jardin offre un coup d'œil très-gracieux ; enfin, nous avons des vues délicieuses. Tout cela ne nous a pas peu coûté, mais nous voilà bien dédommagées, car je trouve que c'est encore mieux que je n'avais pensé. La mère prieure et toutes les sœurs se recommandent beaucoup à vos prières ainsi qu'à celles de mon père Padilla. Je me recommande à celles du père provincial, le père Ange de Salazar, dont l'arrivée si prompte à Madrid m'a bien étonnée.

Plaise à Dieu qu'il tire sa gloire du chapitre ; et il en sera ainsi, s'il se tient comme vous le dites. Que Dieu vous garde, mon père, malgré toutes vos fautes, et vous rende très-saint !

Ayez l'obligeance de me tenir au courant de ce qui se passera. Vous voyez bien que notre père ⁴ n'étant pas ici, je n'ai personne qui puisse m'en instruire. Je ne voudrais pas que vous quittassiez Madrid avant de voir la tournure que prendront ces choses. Je vous assure néanmoins que je souhaiterais bien de vous avoir à Séville, parce que vous connaissez nos adversaires. Nous devons tous ici agir avec beaucoup de prudence et de réserve. Mes compliments, je vous prie, au père Vincent ; je le félicite d'avoir fait profession.

Votre indigne servante,

TÈRESE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 9 mai.

⁴ Le père Gratien.

Oh ! que de mensonges il se débite par ici ! c'est à faire tourner la tête. A l'instant même on vient de me dire que le visiteur des carmes chaussés (car c'est ainsi qu'ils l'appellent) est à Carmona, et qu'un grand nombre de couvents lui ont prêté obéissance. Je ne laisse pas d'avoir quelque crainte du côté de Rome ; je me souviens du passé ; mais loin de craindre qu'il en résulte aucun mal pour nous, je suis convaincue, au contraire, qu'il en résultera un plus grand bien. Les carmes mitigés doivent se fonder sur quelque chose ; autrement, ils ne seraient pas si simples que de venir ici ; car ils ignorent encore le départ de notre père, et ils croient qu'il est à Séville. On nous fait de tous côtés de grandes félicitations. Tout le quartier est dans la joie, et il lui tarde que l'affaire de notre réforme soit terminée. La patience du Seigneur se lassera à l'égard des carmes mitigés ; il faut que tant de malheurs aient une fin.

LE PÈRE AMBROISE MARIANO DE SAINT-BENOIT,

CARME DÉCHAUSSÉ.

Comme à partir de ce moment le père Ambroise Mariano doit figurer jusqu'à la fin dans la correspondance de sainte Térése, il est nécessaire qu'il soit connu du lecteur. Ambroise Mariano était né à Bitonto, dans le royaume de Naples, de parents nobles, riches et très-vertueux. Il fit ses humanités avec distinction, et excella dans la poésie et dans l'éloquence. Il fut le condisciple de Hugues Boncompagni, qui devint plus tard Grégoire XIII, et qui, sur le trône pontifical, conserva toujours de l'amitié pour le père Mariano. Le jeune Mariano se distingua aussi beaucoup dans les mathématiques et la géométrie. Après qu'il eut

pris le bonnet de docteur en théologie et en droit, il fut député au concile de Trente; et il y montra tant de science, de piété, de prudence, de dextérité dans les affaires, que les pères du concile le chargèrent d'aller en Flandre, en Allemagne et en d'autres royaumes du nord de l'Europe, pour les affaires de la religion. La réputation qu'il s'y acquit porta la reine de Pologne, Catherine d'Autriche, femme de Sigismond II, à le nommer intendant de sa maison, et à l'admettre dans son conseil. Le dégoût du monde, qui le pressait déjà, lui fit faire le vœu de chasteté, et il entra dans l'ordre de Malte, où il fut pourvu d'une commanderie. En 1537, il combattit avec une rare vaillance dans la fameuse bataille de Saint-Quentin. Après la victoire, étant entré avec les Espagnols dans cette ville, il mit l'épée à la main pour défendre l'honneur de deux demoiselles chez la mère desquelles il demeurait, et à qui un de ses camarades voulait faire insulte. Ce fut peu de temps après qu'il fut mis en prison, comme sainte Térése l'a raconté. Lorsque son innocence fut reconnue, Philippe II n'en conçut que plus d'estime pour lui, et l'ayant nommé gouverneur du prince Salmore, il exigea qu'il conduisit son élève en Espagne. De retour à Madrid, ce monarque le chargea encore d'aller examiner comment on pourrait rendre le Guadalquivir navigable de Séville à Cordoue. Mariano profita de son séjour dans cette dernière ville pour faire les exercices spirituels de saint Ignace, chez les jésuites. Il sortit de cette retraite, résolu de se consacrer entièrement à Dieu. Il s'associa à une communauté d'ermes gouvernée par un saint homme, nommé frère Matthieu. Il y persévéra depuis 1562 jusqu'en 1569, menant une vie extrêmement pauvre, humble, laborieuse, pénitente.

Il avait souvent tenté de faire approuver par le pape Pie V la règle de cet ermitage; mais n'ayant pu y réussir, parce que le pape ne voulait point d'établissement de nouveaux ordres de religieux, il fut obligé, avec ses confrères, d'embrasser celle de Saint-Basile, et établit à Pastrana un nouvel ermitage, dans un lieu que lui avait donné le prince Ruy-Gomez, qui désirait l'avoir auprès de lui. Sur ces entrefaites, il va de Pastrana à Madrid, où sainte Térése arrive peu après, allant de Tolède à Pastrana pour y fonder un monastère de ses religieuses; et, par un événement que Dieu lui-même avait préparé, elle va loger chez madame Éléonore de Mascareñas, chez qui le bon ermite était déjà logé. Instruite par cette dame de la vie édifiante et austère qu'il menait, et de son rare mérite, elle l'entretient; et lui faisant voir,

dans la règle primitive de Saint-Albert, la perfection à laquelle il tendait, elle le détermina, ainsi que frère Jean, son compagnon, homme fort simple, mais très-saint, à embrasser la réforme du Carmel, qui n'avait encore que deux religieux profès, savoir, le père Antoine de Jésus et le père Jean de la Croix. Ce fut en 1569 que le père Mariano prit l'habit ; et il le reçut des propres mains de sainte Térèse.

Enrôlé sous la bannière de Notre-Dame du Mont-Carmel, il se distingua dans cette nouvelle milice comme il s'était distingué dans celle du siècle. Parfois cependant la vivacité de l'homme des camps et l'obstination indépendante du solitaire reparaissaient en lui. La Sainte, dans ses lettres du 2 et du 11 juillet 1576, à la prieure de Séville, condamne, comme on le verra, la rigueur du père Mariano à l'égard des carmes mitigés de Séville. Dans sa lettre du 18 juin 1575, au général de l'ordre, elle se plaint de la ténacité de son jugement. « Les carmes déchaussés, dit-elle, commencent à comprendre qu'il eût mieux valu s'y prendre autrement pour ne pas vous causer du déplaisir. *Il n'y a pas eu de petites contestations, particulièrement entre le père Mariano et moi.* Quant au père Gratien, il est comme un ange ; s'il eût été seul, les choses se seraient passées autrement. »

Cette opposition au sentiment de la Sainte et du père Gratien fut une faute dans le père Mariano. Mais une faute plus grande est de n'avoir pas pris plus tard la défense de saint Jean de la Croix. C'est alors qu'il aurait dû montrer son courage, en résistant en face aux juges du premier fils spirituel de sainte Térèse. Il devait en faire autant pour la cause du père Gratien. Soldat de la vérité, il aurait dû faire entendre le *non possumus* « nous ne pouvons pas, » au dur Génois qui traitait avec tant de rigueur les deux pères, les deux fondateurs de la réforme, les deux fils incomparablement les plus aimés par sainte Térèse, et les plus animés de son esprit. La Sainte lui dit dans la lettre qu'on vient de lire : « Que Dieu vous garde, mon père, malgré toutes vos fautes, et vous rende très-saint ! » Le vœu formé par la Sainte eut son accomplissement. Le père Ambroise Mariano de Saint-Benoît racheta ses fautes par une vie toujours très-austère, et il termina saintement sa carrière à Madrid, en 1594, trois ans après la bienheureuse mort de saint Jean de la Croix. (Voir *Œuvres de sainte Térèse, Livre des Fondations*, chap. xvii. Bollandistes, *Acta S. Teresie. Vie de saint Jean de la Croix*, par le père Dosithée de Saint-Alexis.)

1576. — 15 JUIN. — MALAGON.

(Édition de Madrid, t. I, l. 53. — *Acta*, p. 166, n° 709.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Nouvelles de son heureux voyage, et de la mère Briande, prieure de Malagon.

Recommandation de ne permettre à personne de manger dans les parloirs du monastère et de ne pas laisser s'introduire cette coutume. Cœur et piété de Térésita, sa nièce.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence !

Oh ! que je désirerais pouvoir vous écrire longuement ! mais j'ai tant de lettres à faire qu'il n'y a pas moyen. A mon défaut, j'ai prié le père Grégoire de vous faire le détail de notre voyage, et il n'aura pas grand'peine ; car le fait est que nous nous sommes fort bien portées sur la route, que nous n'avons pas eu beaucoup à souffrir de la chaleur, et que nous sommes arrivées la seconde fête de la Pentecôte, en bonne santé, grâce à Dieu. J'ai aussi trouvé la prieure en meilleur état, quoiqu'elle ne jouisse pourtant pas encore d'une santé parfaite ; ayez grand soin que l'on prie le Seigneur pour elle. J'ai éprouvé une joie bien vive de la revoir. De grâce, écrivez-moi par toutes les voies possibles, afin que je sache toujours en quel état vous êtes. Bien des compliments, je vous prie, à M. Garcia Alvarez ; donnez-moi des nouvelles du procès, et de tout ce qui vous regarde, et surtout de notre père Gracien, en cas qu'il soit arrivé.

Dans une lettre que je lui écris, je lui recommande bien

expressément de ne pas permettre que personne mange aux parloirs de votre monastère. Ayez soin de ne pas laisser s'introduire cette coutume. Vous ne devez faire d'exception que pour notre père Gratien seul, parce qu'il en a grand besoin ; et d'ailleurs cela pourra se faire sans qu'on le sache. Mais, quand on le saurait, il y a grande différence à faire du supérieur de l'ordre ¹ à un simple religieux ; et sa santé nous est si nécessaire, que nous ne saurions y apporter trop d'attention.

La mère prieure vous enverra quelque argent par le père Grégoire, tant pour cela que pour ce dont notre père pourrait avoir besoin ; et elle le fait de bon cœur, parce qu'elle lui est véritablement attachée. Il est bon même qu'il en soit instruit. Vous ne devez pas vous attendre dans votre ville à des aumônes bien abondantes, en sorte que si vous vouliez en faire part au premier venu, vous courriez grand risque de manquer de pain chez vous. Je souhaite pourtant beaucoup, mes filles, que vous n'ayez nulle inquiétude, et que vous vous occupiez uniquement du service de Dieu. Je conjure sa divine Majesté de vous faire cette grâce.

Je recommande à la sœur Saint-François d'écrire des mémoires bien exacts de tout ce qui se passera.

Au sortir de votre maison, celle-ci m'a paru encore plus incommode. Les sœurs n'y ont pas peu à souffrir. Térésita a été bien triste durant le voyage, surtout le premier jour. C'était, disait-elle, de regret d'avoir quitté ses mères

¹ Le père Gratien était alors visiteur apostolique de l'Ordre en Andalousie et en Castille, et en cette qualité il avait une autorité supérieure à celle du général de l'Ordre.

de Séville. Mais aussitôt qu'elle a eu mis le pied dans ce couvent, elle s'y est trouvée tout aussi à son aise que si elle y eût été toute sa vie, et le soir même de notre arrivée, elle ne put presque pas souper, tant elle était contente. J'en ai été enchantée, parce que je vois par là que son affection pour nos religieuses part vraiment du fond du cœur. Je vous écrirai encore par la voie du père Grégoire. Ainsi je finis en priant Dieu qu'il vous conserve et qu'il vous rende sainte, pour que vous puissiez rendre vos filles de même.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Vendredi après la Pentecôte 1576.

Remettez, je vous prie, cette lettre en mains propres à notre père, et s'il n'était point à Séville, ne la lui envoyez pas, à moins que ce ne soit par une personne bien sûre ; cela est de conséquence.

Térésita ne vous écrit pas, parce qu'elle a de grandes affaires ; elle dit qu'elle est prieure, et vous présente ses respects.

MARIE DE SAINT-JOSEPH,

PRIÈRE DE SÉVILLE, ET FONDATRICE DU COUVENT DE LISBONNE.

La vérité souffre, mais elle ne périt pas.

(SAINTE TÉRÈSE ¹.)

Si le père Gratien est le héros de ces *Lettres*, on peut dire que Marie de Saint-Joseph en est l'héroïne. Sainte Térèse, une fois partie de Séville, entretient avec elle un commerce suivi de lettres qui ne finit qu'à sa mort. Elle lui en écrit à elle seule plus qu'à toutes les autres prieures ensemble. Le lecteur doit donc être initié à cette correspondance, et pour cela il faut mettre sous ses yeux le portrait historique de cette célèbre fille de sainte Térèse.

De même que le véritable portrait historique, le portrait ressemblant du père Gratien, est celui que la Sainte trace dans ses écrits et dans ses lettres, de même le portrait vrai et ressemblant de Marie de Saint-Joseph est celui que la Sainte esquisse dans cette série de lettres qu'on va lire. Dieu a voulu que cette main virginale et fidèle, avec des couleurs empruntées à l'éternelle vérité, représentât à tous les âges futurs ces deux nobles et saintes figures. Il a voulu que par la haute autorité de son témoignage et de sa louange, la séraphique Térèse consacraît à jamais les vertus et la sainteté des deux âmes qu'elle aimait le plus sur la terre, et qui moissonnèrent les deux plus belles palmes de souffrances pour la cause de sa réforme. Le grand secret de cette manifeste prédilection de la Sainte pour ces deux âmes fut qu'elle les vit marquées au coin de la croix et du martyre. De son vivant, elle fut témoin des souffrances indicibles qu'elles eurent à endurer pour ce Carmel, qu'elle avait réformé. La suite de ces lettres montrera comment ces deux âmes burent le calice amer des calomnies, et comment la Sainte prit leur défense auprès de Philippe II, et confondit l'imposture. Mais une lumière prophétique, comme on le verra

¹ *Lettres*, t. III, l. 79, édit. de Madrid.

par une de ses lettres, lui fit connaître le poids incomparablement plus grand de tribulations que le père Gratien aurait à porter après qu'elle aurait quitté cet exil, et tout ce que Marie de Saint-Joseph aurait à souffrir par contre-coup. N'entrevoiant plus ces deux âmes qu'à travers cette lumière de l'avenir, elle appelle le père Gratien son cher *Paul*, parce qu'à son jugement il fallait remonter jusqu'au grand Paul pour trouver des travaux apostoliques pareils à ceux du père Gratien ; et comme nul ne devait partager les croix et les tribulations du père Gratien autant que Marie de Saint-Joseph, la Sainte l'appelle l'amie par excellence de son cœur. La séraphique Tèreise de Jésus est comme ravie à la vue de tant de sainteté et d'un si mystérieux et si long crucifiement ; et elle entrevoit en même temps la hauteur de gloire qui en sera le prix dans le ciel ; son cher Gratien à sa droite en paradis, et sa chère Marie de Saint-Joseph parmi celles de ses filles, qui formeront son éternel cortège d'honneur. De là, ces expressions aimantes qui étonneraient, si elles n'étaient d'une Sainte qui descend du troisième ciel, et qui a le droit d'en parler le langage anticipé. Gratien est son cher *Paul*, son cher *Élisée*, son *Sancta sanctorum*, qu'elle ne peut assez chérir, tant il est cher à Dieu. Marie de Saint-Joseph, qui combat dans la même arène et pour la même cause, c'est l'amie des amies de son cœur. Son estime s'épuise en louanges pour ces deux âmes, son cœur se fond de tendresse.

« Diego de Zuñiga, dans ses *Annales de Séville*, s'étonne à juste titre que cette illustre héroïne n'ait pas de place dans les *Annales du Carmel réformé d'Espagne*. Heureusement, ajoute-t-il, qu'un autre annaliste du même ordre, Belchior de Santa-Ana, dans sa *Chronique particulière des Carmes déchaussés du Portugal*, nous a donné sa *Vie* avec étendue ; et il serait à souhaiter que cette belle *Vie*, qu'on lit avec tant d'intérêt et d'édification en Portugal, fût connue de toute l'Espagne. » (Zuñiga, *Annales de Séville*, année 1576.)

La cause pour laquelle le père François de Sainte-Marie n'a pas écrit dans ses *Annales* une vie si importante est facile à deviner : il était trop près des temps, et ne pouvait dire la vérité sur Marie de Saint-Joseph sans la dire sur celui qui la traita avec tant de rigueur, et qui traita de même saint Jean de la Croix, le père Gratien, la vénérable mère Anne de Jésus, et toutes les premières mères qui voulurent conserver le gouvernement de l'Ordre tel que sainte Tèreise l'avait établi. Le tableau de la patience et de la douceur héroïque de Marie de Saint-

Joseph entraînait nécessairement le tableau de la dureté et de l'inflexibilité du père Doria, devenu général de l'Ordre en Espagne. Par égard pour la mémoire de ce dernier, le père François de Sainte-Marie s'est réfugié dans le silence. Mais s'il n'a pas osé écrire la biographie de Marie de Saint-Joseph, il a néanmoins rendu un éclatant témoignage à son mérite, à l'endroit de ses *Annales* où il raconte la fondation du couvent de Lisbonne. En quelques lignes il trace d'elle un noble portrait, et proclame que sainte Térése comptait tellement sur elle, qu'elle lui confiait ses plus intimes secrets et les affaires les plus importantes de l'Ordre.

Ajoutons maintenant quelques mots pour faire connaître au lecteur d'une manière plus intime l'amie par excellence de sainte Térése.

Doña Marie de Salazar, parente des ducs de Medina-Celi, naquit vers l'an 1540, à Molina, dans le royaume d'Aragon, et fut élevée dans le palais de Louise de la Cerda, à Tolède. Son éducation répondit à son rang et à sa naissance. La piété, chez elle, se développa avec les talents naturels, et dès ses plus tendres années, doña Marie donna des marques de ce qu'elle serait un jour. Déjà elle était parvenue à la fleur de l'âge ; et, par un harmonieux ensemble de qualités, par les plus précieux dons de la nature et de la grâce, par l'exquise culture de son intelligence, par l'élévation de son esprit, par la beauté de son caractère, par les grâces et la dignité de toute sa personne, par ses liens de parenté avec les ducs de Medina-Celi, elle pouvait prétendre à une des plus belles alliances dans le monde. Mais le monde n'était pas digne d'elle. Au moment où il lui apparaissait dans tout ce qu'il a de plus éblouissant, la mort frappe soudain l'époux de doña Louise de la Cerda, Arias Pardo, un des plus grands seigneurs de toute la Castille ; et doña Marie voit le deuil succéder aux fêtes du palais, et la plus heureuse des épouses devenue tout à coup la plus désolée et la plus inconsolable des femmes. Doña Marie vit comment un seul tombeau suffisait pour emporter et engloutir toutes les grandeurs et les plus beaux rêves ; et, à cette vue, son cœur se déprît de tout ce qui passe, et commença à s'attacher aux biens qui demeurent. Le siècle, suivant l'énergique expression d'un Père, était déjà desséché dans son âme, elle en dédaignait la fleur tombée et flétrie.

A cette lumière le ciel en fit succéder une autre incomparablement plus vive, ce fut la présence de la séraphique Térése de Jésus dans le palais de doña Louise de la Cerda. La Sainte ne pensait venir que pour

sécher les intarissables pleurs de l'illustre veuve ; mais Dieu l'envoyait pour un dessein plus haut : c'était pour la conquête de doña Marie de Salazar. A peine ces deux grandes âmes se voient, qu'elles se sentent attirées l'une vers l'autre. Pendant six mois l'une communique à l'autre ses lumières, ses ardeurs, ses trésors. A cette école, doña Marie découvre peu à peu avec ravissement les attraits suprêmes de ce Dieu dans lequel, selon l'expression de Tèreſe, il y a tant à aimer, et elle comprend que cette Beauté infinie non-seulement comblera, mais dépassera de toutes parts la capacité aimante de son cœur ; c'en est fait, c'est en ce souverain Bien qu'elle veut éternellement fixer toutes ses affections. Ce n'est pas assez pour doña Marie. Tèreſe lui a fait connaître son dessein de réunir des épouses de Jésus-Christ qui, par la pénitence et la prière, viendront au secours de son Église menacée par l'hérésie, et cette âme, déjà éprise de la passion de la gloire de Dieu, ne trouvant rien de plus grand sous le ciel que la virginité et l'apostolat dans la vie religieuse, se détermine à combattre vaillamment jusqu'au dernier soupir sous la bannière que va arborer la vierge d'Avila. Voilà comment doña Marie de Salazar fut conquise à Jésus-Christ. Elle devait néanmoins acheter encore par six années de constance et de fidélité l'inestimable honneur de se voir son épouse ; mais dès ce moment elle se considéra, elle vécut comme sa fiancée. Tèreſe s'éloigne d'elle, mais son image lui demeure présente. Entretiens de Tolède, saintes soirées, communications intimes, séraphiques épanchements, paroles de feu, charmes enlevants de la virginité, amabilité souveraine de la sainteté, vous ne vous effacerez plus de l'âme de doña Marie de Salazar.

« Le séjour de Tèreſe, dit Ribera, son historien, produisit un merveilleux changement dans le palais de doña Louise de la Cerda. Tous ceux qui l'habitaient commencèrent à se confesser aux pères de la compagnie de Jésus. Ils s'approchaient souvent des sacrements et faisaient d'abondantes aumônes. Ils avaient pour Tèreſe une vénération profonde, et ils étaient ravis de voir tant de sainteté. Plus d'une fois, dans le désir d'être témoins de ces merveilles de la grâce qu'on disait que Dieu opérait en elle, ils entr'ouvrirent doucement la porte de son oratoire pendant qu'elle était avec Dieu, et ils eurent le bonheur de la voir en extase, toute resplendissante de lumière, et belle comme un ange. On conçoit quel ascendant et quelle autorité devaient avoir les paroles de la Sainte sur toutes les personnes qui l'entouraient.

Doña Marie de Salazar fut celle qui mit le mieux à profit les leçons et les exemples de Tèreſe. Pour établir sa piété sur un fondement solide, elle fit une confession générale de toute sa vie, et commença à s'adonner à la solitude et à l'oraison. Pendant six ans, sous la direction des pères de la compagnie, elle s'exerça avec courage à la vie intérieure et à la pratique des grandes vertus du christianisme, pour se préparer à devenir une véritable épouse de Jésus-Christ. Enfin, en 1568, lorsque sainte Tèreſe passait à Tolède pour aller établir le monastère de Malagon, dont Louise de la Cerda était fondatrice, elle vit briller le jour de sa liberté. Elle quitta avec un transport de bonheur le palais où elle avait été élevée ; elle suivit la Sainte à Malagon, et reçut de ses mains l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel.

En 1575, la Sainte l'amena avec elle à la fondation de Séville, et la mit à la tête de ce monastère. Après avoir passé un an avec elle dans la capitale de l'Andalousie, la Sainte retourne en Castille, et commence ce commerce intime de lettres qui ne finira qu'avec sa vie.

Marie de Saint-Joseph, soutenue par l'amitié et les conseils de la sainte Fondatrice, gouverna admirablement le monastère de Séville jusqu'à l'année 1584. Elle alla à cette époque fonder le monastère de Saint-Albert, à Lisbonne. « Là brillèrent de nouveau, dit Zuñiga, l'annaliste de Séville, sa rare prudence ainsi que les dons élevés dont la main du Tout-Puissant l'avait enrichie ; elle ne tomba jamais de la haute estime qu'elle avait conquise, à quelque degré d'abaissement que les hommes la fissent descendre. Comme elle concourut avec la vénérable mère Anne de Jésus et toutes les plus célèbres mères de l'Ordre à défendre des droits légitimes, c'est-à-dire l'intégrité des constitutions et la liberté que sainte Tèreſe, leur fondatrice, leur avait laissée, et que cette prétention déplut aux supérieurs de l'Ordre, elle s'exposa courageusement à endurer ces grandes tribulations qui fondirent sur elle. Elle fit éclater alors une invincible patience, une résignation héroïque, et donna les plus admirables exemples de soumission à ses supérieurs. »

Marie de Saint-Joseph écrivit, sous le titre de *Ramillete de Myrrha* (Bouquet de Myrrhe), les tribulations qu'elle eut à souffrir à Séville de la part des carmes mitigés, et qui ne furent rien en comparaison de ce que quelques carmes de la réforme lui firent souffrir. Nous donnerons à la fin des *Lettres* la traduction d'un de ses autographes, que nous avons trouvé chez les carmélites de Séville, où elle raconte le

martyre qu'elle endura, lorsqu'elle apprit la sentence portée par Doria et ses définiteurs contre le père Gratien.

Elle écrivit aussi, à la prière de Hiéronyme de la Mère de Dieu, une de ses plus chères filles de Séville, qu'elle laissa à la tête de ce monastère en partant pour Lisbonne, l'*Instruction sur la manière de gouverner les Carmélites*, petit chef-d'œuvre où se révèlent l'élévation, la justesse et la solidité de son esprit, et qui devrait être entre les mains de toutes les prieures.

En 1603, sur l'ordre de ses supérieurs, elle retourna en Castille; et ce fut dans le modeste couvent de Cuerva, bourg situé à cinq lieues de Tolède, que cette grande lumière de l'Ordre jeta ses derniers rayons. Le 19 octobre de cette même année, l'amie de sainte Térése, dit Zuñiga, termina sa carrière par la plus belle, la plus sainte des morts; et son crédit auprès de Dieu éclata par les miracles qu'elle fit tant à Cuerva qu'à Séville.

1576. — 18 JUIN. — MALAGON.

(Édition de Madrid, t. II, l. 79. — *Acta*, p. 166, n° 709.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH,

PRIÈRE DU MONASTÈRE DE SÉVILLE.

Déchirement de son cœur en se séparant de ses filles de Séville : tendre affection qu'elle leur conserve. Son affection est partagée par Laurent de Cepeda et par Térésita, sa fille.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma chère fille !

Si vos cœurs ressentent quelque peine de mon absence, vous me le devez bien, je vous assure. Que de déchirements et de peines ne m'en a-t-il pas coûté de me séparer de filles si chéries ! Plaise au Seigneur d'agréer un pareil

sacrifice ! Je souhaite que vous ayez toutes joui d'une santé parfaite ; la mienne est assez bonne, grâce à Dieu. Je ne doute pas que vous n'avez reçu à l'heure qu'il est toutes les lettres que le muletier devait vous apporter. Quant à celle-ci, elle vous sera fidèlement remise. Je ne puis m'entretenir longtemps avec vous, devant partir plus tôt que je ne pensais, à cause que la fête de Saint-Jean tombe dimanche prochain ; ce qui me console, c'est que le père Grégoire sera le porteur de cette lettre.

Je ferai en sorte, ma fille, que vous n'avez pas à payer cette année la rente que vous devez. J'espère que l'année prochaine le divin Maître y pourvoira, en vous envoyant quelque postulante qui vous aidera à vous en acquitter.

La sœur du Saint-Ange a une sœur d'un rare mérite qui veut être religieuse ; la prieure de cette maison en est très-contente ; elle l'estime beaucoup plus que la sœur du Saint-Ange, qui fera ici profession dans le mois d'août. On dit que la dot de cette postulante ne sera, comme celle de sa sœur, que de trois cents ducats. Quelque peu considérable qu'elle soit, elle ne laisserait pas de vous aider à vous tirer d'affaire. Mais, à mon jugement, si tout ce qu'on raconte de cette demoiselle est vrai, n'eût-elle rien, il faudrait la prendre, surtout étant de Castille. Traitez cette affaire avec notre père¹. Si vous n'avez point d'autre moyen de payer, je suis d'avis que vous receviez cette demoiselle. Ce qui est fâcheux, c'est qu'elle n'ait que quatorze ans. Voilà pourquoi je dis qu'il ne faut la recevoir

¹ Le père Gratien.

qu'autant que vous ne pourrez faire autrement. Vous verrez cela entre vous.

Il serait à propos, ce me semble, pour bien des raisons, que notre père ordonnât que Béatrix fit bientôt sa profession ; c'est le moyen de faire cesser ses tentations, qui autrement ne finiront jamais. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés, ainsi qu'à madame sa mère, et à toutes les personnes qui nous sont chères, lorsque vous les verrez. Soyez mon interprète auprès de la mère supérieure, et de toutes nos sœurs, surtout auprès de mon infirmière. Dieu vous garde, ma fille, et vous rende une grande sainte ! *Amen.*

Mon frère, Laurent de Cepeda, vous écrivit il y a quelques jours ; il se recommande instamment à vos prières et à celles de toutes vos filles. Il est plus équitable dans son affection que sa fille Térèse, qui ne saurait donner la première place dans son cœur à d'autres qu'à ses mères de Séville. Comme la prieure de cette maison vous écrit, et que le père Grégoire, porteur de cette lettre, pourra suppléer à tout ce que j'aurai oublié, je ne vous en dis pas davantage. Je resterai, je pense, quelque temps à Tolède, veuillez m'y adresser vos lettres. Faites en sorte de m'envoyer des lettres de notre père, ou du moins des nouvelles bien détaillées sur son compte, car il y a du temps que je n'ai rien appris de lui. Que Dieu fasse de vous toutes des saintes !

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'était hier la fête de la très-sainte Trinité 1576.

Je me suis informée de la postulante ; il n'y faut pas penser à présent.

1576. — JUIN. — MALAGON.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 20. — *Acta*, p. 166, n° 709.)

AU PÈRE GRATIEN, A MADRID.

Elle lui parle du monastère de Malagon. Lui annonce qu'elle a fait un heureux voyage, et le prie d'ordonner aux carmélites de Séville de ne pas donner à manger au parloir.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon cher père !

J'ai écrit à doña Louise de la Cerda que nos sœurs pouvaient aller habiter sa maison de Paracuellos jusqu'à ce qu'elle leur ait fait bâtir ici un monastère. Paracuellos est à trois lieues de Madrid, et à deux, ce me semble, d'Alcala. L'endroit est très-salubre ; j'eusse vivement souhaité qu'elle y fit construire le monastère ; mais elle ne voulut jamais y consentir. Je désirerais encore plus que nos sœurs ne sortissent point d'ici, puisqu'elles y sont, et que c'est un endroit où il passe tant de monde. Mais puisque ce n'est pas possible, plaise à Dieu que doña Louise exécute sa pensée de les transférer à Paracuellos, et que Votre Paternité l'approuve ! Nous n'attendrons pas votre autorisation, dont nous sommes sûres à l'avance ; d'ailleurs,

il n'y a pas moyen de faire autre chose. Pour ce qui est de défaire le couvent comme celui de Pastrana, il n'y a nullement à y songer. Enfin, si maintenant doña Louise ne fait pas une réponse favorable à ma lettre, j'irai à Tolède pour prier quelque personne de lui parler, et je n'en sortirai point que cette affaire ne soit arrangée, d'une manière ou d'une autre. Que Votre Paternité n'ait pas de peine là-dessus.

Je suis arrivée en bonne santé. Le voyage s'est mieux fait qu'avec des chariots ; je pouvais me mettre en route quand je le voulais ; et mon frère a été plein de soins et d'attentions. Il vous offre ses très-humbles respects ; il est arrivé, lui aussi, en bonne santé. Il serait charmant s'il voulait me laisser à Tolède, et reprendre le chemin d'Avila pendant que l'affaire s'arrangerait ; mais il n'y aura pas moyen de le lui persuader. A Tolède, j'aurais bien plus facilement de vos nouvelles qu'à Malagon. La petite Térèse nous a beaucoup amusés durant le voyage, et elle ne nous a pas causé le moindre embarras.

O mon père, quel accident m'est arrivé ! N'ayant pu entrer dans une auberge de campagne, nous nous étions abrités contre les gerbes de blé d'une aire voisine, quand tout à coup se glisse dans mon bras, entre la tunique et la chair, une grosse salamandre ou espèce de lézard : sur-le-champ, il est vrai, mon frère la saisit, et la jette avec violence, mais il en frappe par mégarde Alphonse Ruiz au visage. Cet excellent homme nous a été très-utile durant le voyage. J'en dis autant de Diégo ; c'est un petit ange ; c'est pourquoi je vous prie de lui donner au plus tôt l'habit. Il a, ce me semble, amené une reli-

gieuse ; je la préférerais de beaucoup, pour compagne de voyage, à Catherine, que je dois prendre ici. Cette dernière paraît se porter mieux ; mais elle a un désir immodéré de s'en aller de Malagon.

La malade est entièrement désespérée. Votre Paternité peut bien croire qu'elle l'était déjà lorsqu'elle fit ce beau trait. Elle prétend qu'elle le faisait pour l'honneur de l'Ordre.

La mère prieure se recommande instamment à vos prières. Elle dit que si elle ne vous écrit pas, c'est pour ne pas vous fatiguer. Elle se lève ; mais comme elle aime tant à être partout, et à voir tout en ordre, ce sera un obstacle à sa prompte guérison.

Lorsque vous irez à Séville, je vous prie de combler de bontés ma chère fille Gabrielle ; elle resta très-affligée de mon départ. C'est un ange de candeur. un excellent esprit, et je lui dois beaucoup.

Une autre grâce que je demande à Votre Paternité, c'est d'ordonner à nos sœurs de Séville de ne donner à manger absolument à personne dans le parloir. Elles s'en inquiètent beaucoup. Elles le font avec une répugnance extrême pour tout autre que Votre Paternité : car ce qu'elles font pour vous, quand c'est nécessaire, ne doit pas entrer en ligne de compte. Mais si elles le font avec peine, quand c'est tout autre que vous, j'éprouve une peine incomparablement plus grande qu'elles le fassent. C'est pourquoi je leur recommandai en partant de ne pas se le permettre. Il y a en cela de graves inconvénients. L'un d'eux, et qui est le moindre, suffit pour le leur interdire : c'est que si elles le font, elles manqueront du néces-

saire pour vivre. Les aumônes qu'elles reçoivent sont peu de chose. Elles ne le diront pas, et elles se verront privées du nécessaire. Quand j'étais à Séville, je veillais à ce que rien ne leur manquât ; et lorsque quelque chose vous était servi à manger au parloir, ce n'était pas aux frais du couvent. Toutes les choses portent le cachet de leur origine, et c'est là un commencement qui peut produire beaucoup de mal. Vous comprendrez combien il importe que Votre Paternité tienne la main à l'observation des règlements faits et confirmés par le père Pierre Hernandez ¹, et combien nos sœurs seront heureuses de savoir que vous êtes déterminé à le faire. Toutes sont jeunes ; et, croyez-moi, mon père, le plus sûr est qu'elles n'aient pas de rapports avec les religieux. C'est la chose que je redoute le plus pour nos monastères ; parce que, bien que tout soit saint maintenant, je sais où cela irait aboutir, si l'on n'y remédiait dès le principe ; et c'est ce qui fait que j'y attache tant d'importance. Pardonnez-moi, mon père, et demeurez avec Dieu !

La véritable fille de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

¹ Visiteur apostolique de l'ordre des carmes en Castille.

1576. — 2 JUILLET. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 54. — *Acta*, p. 166, n° 710.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

La Sainte reçoit ses excuses avec bonté, l'assure de son amitié et lui recommande le soin de sa santé. Elle impute la rigueur avec laquelle le père Antoine de Jésus et le père Mariano ont agi à l'égard des carmes mitigés.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma très-chère mère !

Je suis profondément touchée, je vous assure, de ce que vous me dites que vous vous trouvez dans la solitude depuis mon départ. Je venais d'écrire la lettre ci-incluse lorsque j'ai reçu les vôtres. Elles m'ont causé tant de joie, que j'en ai été attendrie. Je ne sais vraiment pourquoi tous ces pardons que vous me demandez. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout, non-seulement pour le passé, mais encore pour l'avenir. Le plus grand sujet de plainte que vous m'avez donné, c'est le peu d'empressement que vous montriez à être avec moi ; mais je suis persuadée que ce n'est point votre faute, et j'é l'ai même dit à la prieure de Malagon. Sans doute cela n'est arrivé que par la permission de Dieu, qui, au milieu des peines et des afflictions qu'il m'a envoyées durant mon séjour à Séville, a voulu me sevrer de la consolation que j'aurais reçue des témoignages de votre amitié. Je tiendrais ces peines pour bien récompensées,

et je voudrais en avoir souffert encore davantage, si je pouvais espérer à ce prix de vous avoir procuré quelque soulagement à vous et à nos sœurs. Croyez que je vous suis extrêmement attachée, et que, pourvu que je voie en vous le même attachement, je regarde le reste comme une bagatelle qui ne mérite aucune attention. Je l'avouerai cependant, comme lorsque j'étais à Séville, mes peines étaient encore accrues par celle qui me venait de vous, et comme je traitais avec vous comme avec ma fille bien-aimée, il ne m'en coûtait pas peu de m'apercevoir que vous n'en usiez pas avec moi avec la même franchise et la même amitié ; mais soyez sûre que votre lettre a effacé tout cela de ma mémoire, et qu'il ne m'est resté que ma tendresse pour vous, qui est même si vive, que j'aurais besoin du souvenir des choses passées pour en modérer l'excès.

Je ne puis vous exprimer, ma chère fille, combien je suis contente du bon succès de vos affaires. Croyez-moi, ne perdez point de temps à passer la transaction, quoiqu'il n'y ait pas une sûreté entière pour l'avenir ; car c'est une triste chose pour des religieuses que de plaider, surtout dans les commencements d'un établissement. Mettez-vous bien cela dans l'esprit, que nous nous trouverons toujours mieux d'un accommodement que d'un procès, quelque bon droit que nous puissions avoir.

Nous tâcherons de satisfaire au plus tôt mon frère ; j'entends parler de ce qu'il a avancé pour les droits de votre maison. J'y mettrai d'autant plus de soin, que ce n'est pas là l'unique somme dont le monastère de Séville lui est redevable. Vous ne sauriez croire l'estime qu'il fait

de votre sagesse ; il ne tarit pas sur ce point. Vos lettres lui ont fait un plaisir infini. Je les ai aussi trouvées fort bien, sinon qu'il me semble que plus vous tâchez de bien peindre, et plus de peine on a à lire votre écriture. Je ne vous parle pas de lui davantage, ni ne vous dis rien de Tèreſe, parce qu'ils vous écrivent l'un et l'autre.

J'ai déjà écrit à mon cher prieur de Notre-Dame des Grottes¹, et il faut que j'écrive encore aujourd'hui à Malagon pour affaires, aussi bien qu'à notre père Gratien. Ainsi je ne sais si je pourrai écrire à nos sœurs pour cette fois-ci, d'autant plus qu'il me vient des visites à tout moment.

Je crois sans peine tous les bons offices que vous me dites que vous recevez du bon M. Garcia Alvarez, car je connais l'étendue de sa charité. Dites-lui, je vous prie, bien des choses de ma part. La lettre du père prieur m'a fait grand plaisir. J'ai bien de l'obligation à tous mes amis d'en user comme ils font avec vous. Tâchez de les conserver, et faites aussi dans l'occasion ce que vous pourrez pour les pères Mariano et Antoine de Jésus, mais cependant avec modération. Je ne voudrais pas qu'ils se brouillassent avec vous. Que Dieu leur pardonne ; mais ils auraient pu, ce me semble, éviter tout ce fracas, et s'y prendre d'une autre façon avec nos pères mitigés. Notre père en est très-peiné. Il se porte bien, et le nonce l'a fort approuvé de ce qu'il n'est pas retourné en Andalousie.

Vous ne direz pas, je l'espère, que je suis paresseuse à vous écrire. Écrivez-moi aussi souvent ; vous savez le

¹ La Chartreuse de Séville.

plaisir que me font vos lettres. Je ne savais rien de ce qui se passait dans vos contrées ; notre père ne m'en avait rien marqué. Il est toujours extrêmement laconique : apparemment il ne peut pas faire autrement. Dieu soit avec vous, et fasse de vous une grande sainte ! J'ai interrompu ma lettre pour lire celle de la sœur Gabrielle ; elle me mande qu'elle ne se porte pas bien, et qu'elle a mal à l'estomac. Je prie Dieu que cela n'ait point de suite. Je ne me souviens plus à laquelle de nos sœurs j'ai recommandé de prendre soin de vous ; j'en charge la mère sous-prieure. Soyez bien fidèle à lui obéir ponctuellement, et ménagez votre santé pour l'amour de moi ; rien ne saurait me faire plus de peine que si elle venait à vous manquer. Dieu veuille vous en donner une aussi parfaite que je le désire ! Bien des compliments à la mère de Béatrix et à Delgado. La prieure vous fait les siens. Toutes nos sœurs sont charmées d'apprendre le bon état de vos affaires. Nous souhaitons qu'il en soit toujours ainsi. Je crois avoir déjà dit que c'est aujourd'hui la fête de la Visitation.

L'ecclésiastique qui m'a apporté vos lettres est arrivé comme j'étais à la messe, et est reparti aussitôt après avoir dit la sienne. Je n'ai pas laissé de lui parler un moment. S'il fût resté ici, j'aurais fait de mon mieux pour le bien recevoir ; mais il m'a dit qu'il était en compagnie et qu'il ne pouvait s'arrêter.

La sœur Gabrielle me marque aussi que vous avez bien approprié la maison depuis mon départ. Je voudrais bien la voir telle qu'elle est présentement. Je n'ai pas encore pu regarder de qui sont toutes les lettres que j'ai reçues

de chez vous ; mais j'ai eu beaucoup de joie d'en trouver une de notre bon père Garcia Alvarez. Je vais lui répondre de bon cœur. Mes filles me pardonneront si je donne la préférence à un homme qui leur fait tant de bien.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 11 JUILLET. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 80. — *Acta*, p. 166, n° 710.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Joie qu'elle reçoit de ses lettres et de celles de ses filles. Elle souhaite savoir en détail ce que font à Séville les pères Antoine de Jésus et Mariano ; elle se plaint de leur rigueur à l'égard des carmes mitigés, et de leur silence envers elle.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma très-chère mère !

Vous ne direz pas que je vous écris rarement ; car voici une lettre qui va sans doute vous arriver plus tôt que celle que je vous écrivis il y a trois ou quatre jours. Je vous apprendrai que pour le moment je suis fixée à Tolède. Mon frère Laurent partit d'ici avant-hier ; et, sur mon conseil, il emmena avec lui la petite Térèse. Comme j'ignore si les supérieurs ne m'ordonneront pas de faire quelque voyage, je ne voudrais pas être chargée d'un

enfant. Ma santé est bonne ; loin de ce bruit, je me suis entièrement reposée.

Quoique j'aime extrêmement mon frère, j'avais néanmoins de la peine de le voir si longtemps hors de chez lui. Je ne sais combien de temps je serai ici ; je suis à chercher les moyens de remédier aux besoins du monastère de Malagon.

J'ai eu une véritable peine, ma chère fille, de votre indisposition, et de ce que vous vous êtes purgée si à contre-temps.

Faites-moi savoir comment vous êtes. Que Notre-Seigneur vous donne, ainsi qu'à mes chères filles, une santé telle que je vous la désire. Mes amitiés à toutes. Leurs lettres m'ont fait le plus grand plaisir. J'ai déjà fait réponse à quelques-unes. A l'heure qu'il est, je m'en vais écrire à ma chère Gabrielle et à la sœur de Saint-François qu'elles exagèrent toutes deux un peu trop : plaise à Dieu qu'elles ne mentent pas ¹ !

Voici un petit avis pour l'avenir : quand une d'elles m'aura raconté quelque chose, qu'une autre ne me le raconte pas. Trois de nos sœurs m'ont rapporté l'une après l'autre ce qui s'est passé à la Fête-Dieu. Et cependant je n'en ai point été fatiguée. Ce qui m'a causé un grand plaisir, c'est que cette fête ait été si bien célébrée. Que Dieu en récompense notre père Garcia Alvarez. Offrez-lui mes respects ; il y a fort peu que je lui ai écrit.

Mon frère a partagé toute ma joie en apprenant que ce qui regarde les droits à payer pour votre maison est enfin

¹ C'est-à-dire, plaise à Dieu que tout ce qu'elles disent dans leurs lettres à la louange de leur fondatrice se trouve vrai !

chose arrangée. Il est étonnant à quel point il aime les carmélites de Séville, et cette affection est passée jusqu'à moi. Je suis également bien aise qu'on vous ait envoyé les livres, et que mon saint prier de la Chartreuse ait tant de soin de vous. Que Dieu l'en récompense !

Je voudrais, ma chère fille, que vous me fissiez connaître bien en détail ce que font ces pauvres pères déchaussés. Veuillez toutes recommander à Dieu notre père visiteur, le père Gratien, qui a bien des traverses. Plaise à Dieu qu'on ait réussi en traitant avec tant de rigueur ces pères mitigés ! Saluez de ma part le père Antoine de Jésus et le père Mariano ; et dites-leur que je vais entrer moi-même dans cette voie de perfection où ils sont de ne pas m'écrire. Dites au père Mariano que nous sommes grandement amis le père Balthasar ¹ et moi.

Jean Diaz arriva hier de Madrid. On ne songe plus à faire ici le monastère, et il s'en retourne à Madrid. Le roi a ordonné à notre père visiteur de s'adresser pour les affaires de l'Ordre au président du Conseil royal ², et à monseigneur Quiroga ³. Plaise à Dieu que cela réussisse ! Je vous assure que notre père Gratien a besoin de beaucoup de prières. Recommandez aussi à Dieu notre très-révérend père général, qui s'est cassé la jambe en tombant de sa mule : j'en ai d'autant plus de peine que je crains plus pour lui, à cause de son grand âge. Mes com-

¹ Le père Balthasar de Jésus Niéto, qui avait pris l'habit en présence de la Sainte, à Pastrana, avec le père Ambroise Mariano de Saint-Benoît. Ils furent les deux premiers novices et les fondateurs de ce monastère.

² Covarrubias, évêque de Ségovie.

³ Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

pliments à tous mes amis et à toutes mes amies. Faites ce qui est marqué dans ce papier. Dieu fasse des saintes de vous toutes, mes filles, et qu'il donne santé à la prieure.

La servante de Votre Révérence,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 11 juillet.

1576. — VERS LA FIN DE JUILLET. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 49. — *Acta*, p. 11, n° 38.)

A LAURENT DE CEPEDA, SON FRÈRE, A AVILA.

Elle lui donne d'excellents conseils pour sa conduite et pour l'éducation de ses enfants.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon cher frère.

Oh ! que ces quinze derniers jours ont été longs ! Mais, enfin, vous êtes en bonne santé, Dieu en soit béni ! cela m'a bien consolée. Quant à ce que vous me dites du nombre de vos domestiques et de votre maison, je n'y trouve rien de trop. Le maître des cérémonies m'a fait rire de bon cœur, et m'a fort amusée, je vous assure. Vous pouvez vous fier à elle, c'est une bonne personne,

fort sage et fort judicieuse¹. Faites-lui, je vous prie, mes amitiés lorsque vous la verrez ; je lui suis bien redevable, de même qu'à don François de Salcedo.

Que j'ai de chagrin, mon cher frère, de votre indisposition ! Il me paraît que c'est de bonne heure que le froid vous incommode. Pour moi, je suis mieux, Dieu merci, que je n'ai été depuis plusieurs années. J'occupe une petite cellule fort jolie et fort retirée, dont la fenêtre donne sur le jardin. Les visites ne m'importunent pas beaucoup. Sans les lettres que je ne puis me dispenser d'écrire, et qui sont en grand nombre, ce séjour me serait si agréable qu'il ne pourrait durer longtemps, car c'est ce qui m'arrive dès que je me trouve bien dans un endroit. Si vous étiez ici, rien ne me manquerait. Ce qui me console de votre absence est la santé que Dieu vous donne : je le prie de vous la conserver, et de vous récompenser de l'intérêt que vous prenez à la mienne. C'est une véritable consolation pour moi de voir que notre éloignement vous donne du chagrin ; j'ose espérer qu'il ne sera pas long, et que bientôt je sentirai comme vous le froid d'Avila. Je crains si peu le mal qu'il doit me faire, que je n'en retarderai pas mon départ d'un seul jour, persuadée que Dieu donne partout de la santé quand c'est son bon plaisir. A ne consulter que mon propre contentement, oh ! combien plus je désire cette santé pour vous que pour moi ! Que Dieu vous l'accorde, puisqu'elle est un don de sa main.

Je désire ardemment, mon cher frère, que vous n'ou-

¹ L'éditeur des *Lettres espagnoles* pense que c'était doña Mencia, femme de François de Salcedo.

bliiez pas une chose, très-importante à mon gré, et que, pour cette raison, je vous marque ici : c'est que si vous n'avez pas dès à présent un très-grand soin de ces chers enfants, ils pourront bien, avant peu, fréquenter les plus dissipés d'Avila. Si donc vous voulez prévenir un tel malheur, il est nécessaire de les envoyer au plus tôt au collège de la compagnie de Jésus. J'écris pour cela au père recteur, comme il pourra vous le dire dès que vous le verrez. Si le bon François de Salcedo et le maître Daza le trouvent à propos, il faudra leur mettre des bonnets d'étudiant. La fille de don Rodrigue, de six enfants qu'elle a eus, n'a plus qu'un fils. Afin de le bien élever, elle l'a toujours tenu au collège ; et il est à présent à celui de Salamanque. Le fils de don Diego del Aguila allait aussi avec le bonnet d'étudiant. Enfin, vous verrez là ce qui est le plus expédient. Plaise à Dieu de ne pas permettre que mes frères rendent ces chers enfants orgueilleux !

Vous ne pourrez, mon cher frère, avoir de fréquents entretiens avec François de Salcedo et avec le maître Daza, si vous ne vous donnez la peine d'aller chez eux, car leurs maisons sont à une grande distance de celle de Peralvarez¹ ; il convient d'ailleurs que vous soyez seuls pour ces sortes d'entretiens. Souvenez-vous de ne pas prendre pour le moment un confesseur arrêté. N'ayez dans votre maison que le moins de domestiques que vous pourrez : il vaut mieux en augmenter le nombre que d'être forcé à le diminuer. J'ai écrit à Valladolid pour qu'on envoie le page. Il importe peu que vos fils en soient privés pendant quel-

¹ Peralvarez était un parent de la Sainte, et c'était chez lui que logeait apparemment Laurent de Cepeda.

ques jours ; comme ils sont deux, ils peuvent aller ensemble. Vous êtes porté, tant par caractère que par coutume, au faste et à l'éclat ; il faut vous mortifier en ce point. Encore une fois n'écoutez pas, s'il vous plaît, ce qu'on vous dira pour vous exciter à faire une grosse dépense ; mais consultez sur cela même les deux personnes dont je viens de vous parler, et dans les occasions plus importantes, joignez-y le père Muños de la compagnie de Jésus. Considérez que souvent on s'abîme sans y penser, et qu'il vaut bien mieux, devant Dieu et devant le monde, ne pas faire toute la dépense qu'on souhaiterait de faire, et avoir de quoi donner l'aumône. Cela sera sans comparaison plus avantageux à vous et à vos enfants. Je ne suis pas d'avis que vous achetiez maintenant de mule, mais bien un cheval très-commun, qui serve soit pour les chemins, soit pour la maison. Il n'y a nulle nécessité pour le moment que vos fils fassent leurs promenades autrement qu'à pied ; laissez-les étudier.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 6 AOUT. — EN VOYAGE, ENTRE AVILA ET TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 50. — *Acta*, p. 166, n° 710.)

A ANNE DE JÉSUS,

PRIEURE DE VEAS, ET A SES FILLES.

Elle leur raconte comment elle a été miraculeusement assistée par saint Joseph, et leur fait diverses recommandations.

JÉSUS, MARIE, JOSEPH

embrasent les âmes de mes bien-aimées filles du couvent
de Veas !

Depuis que je me suis mise en route, je n'ai pas eu un moment de repos. Que mon Dieu en soit loué ! Je vous dirai, ma chère prieure, pour obéir à vos ordres et pour la satisfaction de nos chères sœurs, que peu de temps après que je fus arrivée chez madame Marie Faxardo, je sentis une si grande douleur partout le corps, qu'il me semblait qu'on m'arrachait l'âme ; mais une chose qui me soulagea grandement, ce fut de voir à côté de moi le glorieux saint Joseph, qui me consolait et m'animait à poursuivre mon voyage pour accomplir les ordres de l'obéissance.

Mes filles, je pars demain sans faute, en dépit du démon, qui enrage de me voir aller où je vais, parce que je dois lui arracher des mains deux âmes dont il s'est emparé, et qui seront utiles à l'Église. Ainsi, mes filles, ayez

recours à Dieu par vos prières, et aidez-moi dans cette occasion.

Faites en sorte, ma chère mère prieure, de donner l'habit jeudi prochain à la fille du docteur. Sa vertu doit suppléer à ce qui lui manque du côté de la dot. Je vous recommande ces chères malades. Je désire que vous les régalez de votre mieux ; et croyez, ma mère, que le jour où les malades vous manqueront, tout vous manquera. Dites à nos sœurs de communier pour moi tout ce mois-ci, car je suis bien mauvaise ; et si elles pensent le contraire, c'est qu'elles se laissent tromper par les apparences. Ma compagne ¹ a mal aux yeux, ce qui est pour moi un grand sujet de peine. Je vous envoie ce petit présent de fruits, afin que vous vous réjouissiez toutes jeudi prochain avec la nouvelle sœur. Qu'elle s'appelle Marie de Saint-Joseph. Que Dieu vous rende aussi saintes que je le désire !

TÉRÈSE DE JÉSUS.

De la maison de madame Marie Faxardo, ce lundi 6 août.

¹ La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, que sainte Térése venait de prendre au monastère de Saint-Joseph d'Avila ; à partir de cette époque, elle fut la compagne inséparable de la Sainte jusqu'à sa mort. (Boll., *Acta*, p. 166, n° 710.)

AVERTISSEMENT

SUR LES NOMS EMPRUNTÉS ET DE CONVENTION DONT SAINTÉ
TÉRÈSE SE SERT DANS SES LETTRES.

La Sainte, durant la longue guerre que les carmes mitigés firent à sa réforme, se vit obligée de recourir à cette précaution, afin que ses lettres, souvent interceptées par ses adversaires, fussent inintelligibles pour eux. Voici quelle était sa manière : Elle écrivait d'ordinaire deux ou trois lettres sur le même sujet et par des voies différentes, afin qu'au moins une arrivât à sa destination. Quand elle confiait ses lettres à un messager sûr qui devait les remettre de main en main, elle désignait les personnes par leur nom ; mais si elle doutait du messager, ou si elle écrivait par une autre voie qui ne lui parût point sûre, elle désignait les personnes par des pseudonymes ou des noms de guerre convenus. Pour mieux dérouter ses adversaires si ses lettres tombaient entre leurs mains, elle désignait souvent dans une lettre la même personne par des noms différents. Ainsi elle donnait alternativement au père Gratien le nom de *Paul* et d'*Élisée*, et elle prenait celui d'*Angèle*, d'*Espérance* et de *Laurencia*. Le tour qu'elle donnait à sa phrase était très-clair pour le père Gratien, mais il restait un mystère pour ceux qui n'étaient pas initiés au secret. Elle disait, par exemple, en écrivant au père Gratien : « Veuillez bien dire à *Paul* d'avertir *Élisée* ; » et, comme on va le lire dans la lettre suivante : « Donnez-moi l'ordre de déclarer à *Angèle*. »

Voici les principaux de ces noms convenus :

Joseph était la personne adorable de Notre-Seigneur.

Angèle, Espérance, Laurencia était la Sainte elle-même.

Paul et Élisée était le père Jérôme Gratien.

Mathusalem, Gilbert était le nonce Hormaneto.

Le grand Ange était le grand inquisiteur, le cardinal Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

Les Anges étaient les inquisiteurs.

Les Aigles étaient les carmes déchaussés.

Les Papillons étaient les carmélites déchaussées. En espagnol, *Mariposa*, papillon, est du genre féminin.

Macaire était le père Antoine de Jésus, un des deux premiers carmes déchaussés.

Peralta était le père Tostado, carme mitigé portugais, envoyé par le général de l'Ordre en qualité de commissaire pour dissoudre en Espagne la réforme de sainte Térése.

Ardapilla était le licencié Jean de Padilla, ami de la Sainte et de sa réforme.

Santelmo était don Pedro Gonzalez.

Ces noms seront écrits en lettres italiques dans le cours de l'ouvrage.

1576. — AOUT OU SEPTEMBRE. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. IV, l. 23. — *Acta*, p. 171, n° 730.)

AU PÈRE GRATIEN, A MADRID.

Elle lui fait savoir comment, en vertu d'une révélation de Notre-Seigneur, elle a pris pour confesseur le docteur Vélasquez, alors chanoine de Tolède, et plus tard évêque de Osma, à la place de Yépès, alors prieur de la Sisle, couvent des hiéronymites de Tolède, et plus tard évêque de Tarazona, et auteur d'une *Vie* de la Sainte.

JÉSUS

soit avec Votre Paternité, mon cher père.

Je veux maintenant vous dire une chose ; je puis le faire sans crainte, attendu que je donne ma lettre à un messager de confiance. Vous savez comment *Angèle* avait pris pour confesseur le prieur de la Sisle¹ ; car, pour plusieurs choses, elle ne peut, croyez-le bien, se passer de conseil, elle ne les ferait pas bien, et elle ne serait point en repos. Le prieur avait coutume de lui faire de fréquentes visites. Mais dès-qu'elle eut commencé à se confesser à lui, il cessa presque entièrement de la visiter. La prieure et moi ne pouvions en comprendre la cause. Un jour, tandis que la noire *Angèle* s'entretenait avec *Joseph*, celui-ci lui dit que c'était lui qui le retenait, parce que le guide qui lui convenait le mieux était le docteur Vélasquez, qui est un chanoine fort instruit et un des plus grands théologiens

¹ La Sisle était le couvent des religieux hiéronymites de Tolède.

d'ici. Il ajouta qu'elle éprouverait quelque soulagement sous sa direction, et qu'il agirait lui-même auprès de ce docteur, afin qu'il l'écoutât et la comprît ; car on en doutait, parce qu'il est extrêmement occupé. Comme *Joseph*, vous le savez bien, est une personne si grave, et comme quand il a donné de semblables conseils à *Angèle*, elle s'est toujours empressée de les suivre, elle se trouvait fort embarrassée dans cette circonstance ; elle hésitait à quitter le prieur, parce qu'il était déjà au courant de son âme, et parce qu'elle lui avait de grandes obligations ; et, d'autre part, elle craignait de fâcher *Joseph*.

Elle passa quelques jours dans cet état ; elle souffrait de ne pas pouvoir prendre l'avis de Votre Paternité ; elle craignait que le nouveau confesseur ne la troublât ; enfin, elle craignait de traiter avec tant de directeurs. Sur ces entrefaites, le père Gaspar de Salazar ¹ vint ici, et elle se détermina à faire ce qu'il lui dirait. A la vérité, il lui en coûtait de changer, et peu s'en fallait qu'elle ne fit des plaintes à *Joseph* lui-même de ce qu'il ne l'avait pas avertie plus tôt. Elle rendit compte au père de Salazar de tout ce qui se passait. Une autre fois qu'il était venu à Tolède, elle l'avait consulté, et c'était par son conseil qu'elle s'était adressée au prieur de la Sisle. Le père Gaspar de Salazar, comme Votre Paternité le sait, est un homme avec lequel je puis traiter de tout ce qui regarde mon âme, parce qu'il le sait déjà. Or il dit à *Angèle* de faire ce que disait

¹ Le père Gaspar de Salazar, étant recteur du collège de la compagnie de Jésus à Avila, fut confesseur de la Sainte, et l'encouragea à fonder le monastère de Saint-Joseph, berceau du Carmel réformé. A dater de cette époque, il conserva des rapports intimes avec la Sainte, comme on le voit par ces *Lettres*.

Joseph, et *Angèle* a suivi son conseil. La prophétie de *Joseph* s'accomplit d'une manière visible. Le prieur de la Sisle vint au couvent ; la prieure lui demanda pourquoi il en agissait ainsi ; il répondit que c'était pour lui un mystère, qu'il n'y avait rien qu'il désirât tant au monde que de venir, qu'il voyait bien qu'il aurait ensuite les plus vifs regrets de n'être pas venu, mais qu'il n'avait pas été maître de lui dans cette circonstance, et que cette démarche n'avait pas été en son pouvoir ; qu'il en était dans le dernier étonnement ; mais, enfin, qu'il avait senti une impuissance qu'il ne lui avait pas été donné de surmonter.

Quant au docteur Velasquez, à peine la chose lui eut-elle été proposée, qu'il répondit sur-le-champ que, malgré toutes ses occupations, il viendrait chaque semaine avec autant de joie que si on lui donnait l'archevêché de Tolède. Je doute même que cette dignité lui causât autant de plaisir, tant il a de vertu. Le père Ferdinand de Medina dira à Votre Paternité ce qu'il est ; ne manquez pas de l'interroger sur son compte. Afin que vous voyiez comment il le prend, je vous envoie ce billet en réponse à un des miens où je le priais de venir, parce que j'avais à lui soumettre certains doutes sur un sujet qu'il serait trop long de rapporter ici. Cela n'avait pas trait à l'oraison.

Ainsi, mon père, *Angèle* est très-contente ; elle s'est déjà confessée à lui. Sa satisfaction est d'autant plus grande que, depuis qu'elle avait vu *Paul*, son âme ne goûtait ni soulagement ni contentement auprès d'aucun autre. Elle ne trouve pas sans doute auprès de lui la paix et le bonheur dans un aussi haut degré qu'auprès de *Paul* ;

mais, enfin, elle est tranquille et satisfaite, et elle sent son âme inclinée à lui obéir, ce qui est pour elle une très-grande consolation. Habitée à obéir dès ses plus tendres années, dès qu'elle s'est trouvée sans *Paul*, rien de ce qu'elle faisait ne la contentait, et il lui semblait qu'elle le faisait mal. De plus, quand elle voulait se soumettre à la direction d'un autre, elle ne le pouvait pas. Croyez que celui qui a fait l'un a aussi fait l'autre. *Angèle* n'est pas moins étonnée de cette étrange impuissance qu'elle éprouvait, que ne l'est le prier de ces liens mystérieux qui l'empêchaient de faire ce qu'il voulait.

Je vous déclare, mon père, que vous pouvez vous réjouir beaucoup de ce changement, si vous désirez envoyer quelque soulagement à *Angèle*. C'est un assez grand sacrifice pour elle de se voir privée du bonheur qu'elle goûterait auprès de *Paul*, ne refusez pas à son âme la consolation qu'elle vous demande.

Le docteur n'ignorait pas l'amitié de *Joseph* pour elle ; il en avait beaucoup entendu parler, et il ne s'en étonne pas. Comme il est si grand théologien, il trouve dans la sainte Écriture le fondement de tout cela. Ce n'est pas une petite consolation pour la pauvre *Angèle* que Dieu, en toutes manières, se plaît à tenir éloignée de tout ce qu'elle aime. Qu'il soit béni à jamais !

Reste maintenant à demeurer en de bons termes avec le prier de la Sisle. On lui donnera uniquement à entendre que, vu les obstacles qui l'empêchent de venir, la confession se fera de temps en temps au docteur. Voici, mon père, une grâce que je vous demande à vous-même, c'est que vous m'ordonniez de déclarer à *Angèle* qu'elle doit

faire tout ce que lui dira le docteur, comme si c'était vous-même qui le lui disiez, et cela, afin qu'elle acquière quelque mérite. Je dois vous le dire, il y a dans cette femme de si ardents désirs de faire quelque chose pour Dieu, elle le souhaite avec de si impétueux transports, que, ne pouvant rien dans les grandes choses, elle doit au moins chercher à lui plaire davantage dans celles qui sont en son pouvoir.

L'indigne servante et fille de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 5 SEPTEMBRE. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 9. — *Acta*, p. 166, n° 712.)

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR DEL CAMPO.

Le 8 septembre, le père Gratien, en sa qualité de visiteur apostolique, allait ouvrir, à Almodovar, le chapitre des carmes déchaussés pour défendre la réforme naissante contre les décrets du chapitre général des mitigés, tenu à Flaisance le 22 mai de cette année. La Sainte lui parle de quelques mesures à prendre.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon révérend père.

Je vous ai expédié aujourd'hui quelques lettres par le maître de la poste ; n'oubliez pas, je vous prie, de m'en

accuser réception. Je crois qu'elles vous parviendront d'autant plus sûrement, que le porteur est le frère d'une de nos religieuses.

Je vous disais que le père Tostado ¹ était parti pour le Portugal le jour même de votre arrivée ici ; que le père Infante et un autre prédicateur de l'Andalousie l'attendaient, qu'ils lui avaient envoyé un exprès à Madrid, et que l'exprès leur avait apporté cette nouvelle. Béni soit le Seigneur qui en a ainsi ordonné !

Vous saurez que les membres du conseil royal disent qu'ils ne donneront pas la permission dont je vous ai parlé sur les pièces que nous avons fournies, parce qu'ils ne trouvent pas notre demande assez fondée ; mais que si on leur présente l'autorisation du nonce par écrit, ils donneront sur-le-champ la leur sans autre formalité. C'est ce qu'un conseiller d'État a dit confidentiellement à don Pedro Gonzalez. Écrivez-moi par les pères qui reviendront du chapitre, pour me faire connaître le moyen que vous croirez devoir employer. Vous feriez peut-être bien de consulter là-dessus quelques personnes de la cour, comme le duc, ou d'autres. Je soupçonne que des lettres de Rome retiennent le nonce et l'empêchent de donner cette autorisation ; car il en donna, ce me semble, une semblable avec la plus grande facilité au père Antoine de Jésus ². Il m'est aussi venu en pensée que si les carmes mitigés mettent sous les yeux du pape ces fausses infor-

¹ Carme portugais, envoyé par le général de l'Ordre pour faire exécuter en Espagne les décrets du chapitre général de Plaisance, c'est-à-dire pour détruire la réforme de sainte Térèse.

² Pour la fondation du monastère d'Almodovar.

mations, et que nous n'ayons auprès de lui personne pour l'éclairer, ils obtiendront autant de brevets qu'ils voudront contre nous ; qu'ainsi il nous importe souverainement d'avoir à Rome quelques carmes déchaussés, parce qu'en voyant leur genre de vie, on se convaincra que c'est la passion qui fait agir leurs adversaires. Je crois même que jusque-là nous n'avons rien à faire, et que nos députés nous rapporteraient l'autorisation de fonder quelques autres maisons. Croyez que c'est pour nous un grand point d'être préparés à ce qui peut arriver.

Je vous écris à la hâte ; ainsi je termine en vous disant que toutes les sœurs se recommandent à vos prières, et moi, à celles de tous mes pères, en particulier du père prieur de Notre-Dame-des-Remèdes, quoique je sois fâchée contre lui ¹. Je désire savoir si le père Mariano est arrivé. Dieu garde Votre Paternité, et vous soutienne de sa main ! *Amen*. N'oubliez pas de me dire le nom de ce serviteur de votre famille surnommé l'évêque, auquel je dois envoyer les lettres à Madrid, en quels termes je dois écrire son adresse, et si c'est une personne à qui je puisse payer les ports. C'est aujourd'hui le 5 septembre. Nous sommes en bonne santé, et je suis joyeuse de voir que j'aurai ici toute facilité pour vous écrire.

L'indigne fille et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Prenez bien garde, mon père, de perdre le papier que

¹ Le père Antoine de Jésus.

je vous ai donné. Vous aviez dit qu'il fallait le faire cartonner, et vous ne le fîtes pas. Je désirerais que vous en eussiez une copie dans votre cassette. Ce serait extrêmement fâcheux qu'il vint à se perdre.

1576. — 6 SEPTEMBRE. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 10. — *Acta*, p. 166, n° 712.)

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR DEL CAMPO.

Départ du père Tostado pour le Portugal. — Favorables dispositions du nonce Hormaneto à l'égard de la réforme. — Prétentions des carmes mitigés à Séville.

JÉSUS

soit avec Votre Paternité, mon révérend père.

Le porteur de cette lettre ne fait que d'arriver, et il ne me donne que très-peu de temps. Ainsi je me contenterai de vous dire que je bénis le Seigneur que vous soyez arrivé en bonne santé. Je vous ai déjà écrit par deux voies que *Peralta*¹ était parti pour le Portugal le jeudi même que vous arrivâtes ici. Dans une lettre que *Santelmo*² m'a écrite aujourd'hui et que le messager vous

¹ Dans la première partie de cette lettre, la Sainte ne désigne les personnages que par des noms convenus. Ainsi *Peralta* est le père Tostado, dont elle parle dans la lettre précédente.

² *Santelmo* est don Pedro Gonzalez, dont elle parle également dans la lettre précédente, et non le père Olea, comme le dit à tort l'éditeur du troisième volume des *Lettres*.

remettra, il me dit que nous n'avons rien à craindre, que *Mathusalem* ¹ est très-déterminé à réaliser notre désir de séparer les *Aigles* ², parce qu'il voit parfaitement que cela convient.

On m'écrit aujourd'hui de Séville la joie bruyante qu'on a fait éclater au sujet de *Peralta* et de la publication de ses pouvoirs ; ils disent dans toute la ville qu'ils vont soumettre les *Papillons* ³ à leur autorité. Assurément ce qui convenait le mieux est ce que le Seigneur a fait ; qu'il soit loué à jamais ! Infante est venu me voir, il voulait une lettre pour *Paul* ⁴. Je lui ai dit que *Paul* ne ferait rien pour moi, qu'il lui parlât lui-même, puisqu'il ne se trouvait coupable d'aucune faute. Je crois que s'il conservait quelque espoir du retour de *Peralta*, il ne se montrerait pas si soumis.

Je vous ai déjà écrit, mon révérend père, au sujet de ce que vous dites de la prieure de Malagon. C'est une chose trop grave pour la laisser à mon arbitre, cela ne doit pas être ; et d'autre part ma conscience ne me permet pas de m'y opposer, quand je vois que c'est votre volonté. Je vous supplie donc de faire ce qui vous paraîtra le meilleur, et de voir quelle serait celle qui serait bonne pour ce monastère ; il faudrait qu'elle fût capable d'être plus que sous-prieure. Moi, je n'en trouve point d'autre que la prieure de Salamanque. Je ne connais pas celle

¹ *Mathusalem* est le nonce Hormaneto.

² Les *Aigles* sont les carmes déchaussés.

³ Les *Papillons* sont les carmélites. En espagnol, *Mariposa*, papillon, est du genre féminin.

⁴ *Paul* est le père Gralien. Voyez plus haut, page 450, l'Avertissement sur ces noms de convention.

dont parle Votre Paternité, elle est encore bien nouvelle dans l'Ordre. Celle même que je viens de désigner ne remplacerait pas entièrement la prieure actuelle. Cette affaire me peine beaucoup ; recommandez-la à Dieu, et laissez l'ordre d'exécuter ce que vous aurez résolu. C'est une fâcheuse conjoncture pour tirer des religieuses d'un couvent, et en faire venir d'un autre. Que Dieu conduise tout ; il n'y a pas de loi contre la nécessité. C'est aujourd'hui jeudi, 6 septembre. Je n'ai ni le temps d'écrire à mon père Antoine de Jésus, ni de vous en dire davantage.

L'indigne servante et fille de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

1576. — 7 SEPTEMBRE. — TOLÈDE¹.(Édition de Madrid, t. 1, l. 59. — *Acta*, p. 166, n° 773.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Mesures pour faciliter et assurer leur correspondance. Amabilité de caractère et vertu de sa nièce Tèreſe. Prix du travail manuel. Avis sur la réception des novices. Remercement pour un secours envoyé par la prieure de Séville. Maladie de Briande de Saint-Joseph. Divers autres sujets.

JÉSUS.

Que cet adorable Maître soit avec vous, ma fille.

J'ai tant de plaisir à lire vos lettres, que je désire continuellement d'en recevoir. Je ne sais d'où cela vient ; mais j'ai une tendresse particulière pour votre maison et pour toutes celles qui y demeurent. C'est peut-être parce que j'y ai beaucoup souffert. Je me porte assez bien présentement, Dieu merci, si ce n'est que je suis fort enrhumée ; mais la fièvre m'a quittée.

J'avais bien prévu que les pères mitigés ne manqueraient pas de dire et de faire tout ce qu'ils pourraient pour vous chagriner. Ils ne nous ont pas épargnées non plus dans ce pays-ci ; mais Dieu nous ayant déjà délivrées du père Tostado, j'espère qu'il nous fera grâce entière. Ne cessez pas de le prier avec ferveur, afin qu'il vienne à notre secours, et qu'il rende le calme à nos maisons ; car

¹ Dans l'édition espagnole des *Lettres de sainte Tèreſe*, la lettre présente porte la date de 1578 ; mais c'est une erreur manifeste, attendu que cette date ne peut s'accorder avec les faits historiques.

tant que le très-révérend père général sera indisposé contre nous, je vous assure que nous aurons assez d'occasions de mériter. Je ne vous dis rien pour cette fois de nos affaires, parce que vous saurez tout de notre père Gratien ; je vous prie seulement, par charité, d'avoir grand soin de m'écrire ce qui se passe de vos côtés, quand notre père Gratien ne pourra pas le faire par lui-même, comme aussi de lui remettre mes lettres et de vous charger des siennes. Vous savez assez quelles étaient nos alarmes, même quand j'étais à Séville ; jugez quand je suis si loin ! Le maître de la poste d'ici est cousin d'une de nos sœurs de Ségovie ; il m'est venu voir, et m'a promis de faire des merveilles pour l'amour de sa cousine. Il se nomme Figueroa ; nous nous sommes arrangés ensemble ; il dit que, pourvu qu'on ait soin chez vous de porter les lettres directement au maître de la poste, je pourrai recevoir de vos nouvelles presque tous les huit jours. Quelle promptitude ! et quel bonheur pour moi ! Il dit encore que, mettant vos lettres sous une enveloppe avec cette adresse : au maître de la poste de Tolède, on ne doit pas craindre qu'il s'en perde aucune. Tout cela n'est que de la peine pour vous, ma chère fille ; mais je sais que vous en prendriez bien d'autres pour l'amour de moi, comme il n'y en a point que je ne prise volontiers pour vous. Figurez-vous qu'il me prend de temps en temps de si grandes envies de vous voir, que je ne puis m'occuper d'autre chose ; c'est la pure vérité. Informez-vous quelle qualité il faudra donner à ce maître de poste, et si on doit le traiter de *magnifique*. Je vous fais observer qu'il est fort à son aise. Si quelque chose est capable de me faire trouver le séjour de Tolède

agréable, c'est cette facilité de recevoir souvent de vos lettres, et quelques autres agréments que je ne trouve point à Avila. Il n'y a que mon frère que je regrette, parce que je sais que mon absence lui est extrêmement sensible. Ce n'est pas bien de votre part de ne pas lui écrire de temps en temps. Voici une lettre de lui que je vous envoie, par laquelle vous verrez le peu de santé dont il jouit. Je loue Dieu cependant de ce qu'il est sans fièvre.

J'oublie toujours de garder les lettres où l'on me parle de Térése ¹. Il n'y en a pas une où nos sœurs ne me mandent qu'elles sont confuses de voir le progrès qu'elle fait dans la vertu, et son inclination pour les plus bas emplois de la maison. Elle leur dit qu'on ne doit pas l'estimer davantage, pour être nièce de la fondatrice ; mais qu'au contraire on doit l'en estimer moins. Toutes nos sœurs l'aiment beaucoup, et disent d'elle mille jolies choses. Je vous rapporte tout cela à vous, ma fille, et à mes sœurs de Séville, parce que c'est chez vous qu'elle a puisé ces bons sentiments, et pour vous exciter à en remercier Dieu. J'apprends avec une grande satisfaction que vous ne l'oubliez pas dans vos prières. J'aime beaucoup son père assurément ; et, malgré cela, croiriez-vous que je suis bien aise d'en être éloignée ? J'ai peine à me rendre raison à moi-même de cette situation d'esprit ; à moins que cela ne vienne de ce que les douceurs de la vie me sont à charge, par la crainte que j'ai de m'y trop attacher, ce qui m'en fait éviter l'occasion. Cependant, à l'heure qu'il est, afin de lui montrer combien nous sommes reconnaissantes

¹ La Sainte l'avait confiée à ses filles de Saint-Joseph d'Avila.

des services qu'il nous a rendus, je voudrais être auprès de lui seulement jusqu'à ce qu'il eût arrangé certaines affaires, pour lesquelles il attend mon retour.

J'ai renoué l'affaire de la prétendante de M. Nicolas Doria ¹, que j'avais d'abord remerciée, parce qu'il est revenu à la charge et m'a écrit cette lettre que je vous transmets. Notre père Gratien ne trouve pas que cette fille nous convienne. Cependant je n'ai pas cru devoir refuser M. Nicolas une seconde fois, sur ce que j'ai fait réflexion que vous pourriez bien vous trouver en telle nécessité que vous vous repentiriez de ne l'avoir pas du moins admise à l'épreuve. Que sait-on ? Peut-être sera-ce un meilleur sujet que l'on ne pense. Parlez-en à notre père visiteur ² si vous vous trouvez dans la nécessité ; et informez-vous des défauts qu'elle peut avoir. Je n'ai pas eu un grand entretien avec lui sur cet article ; mais ce qui m'inquiète, c'est la situation de vos affaires qui, à ce que je vois, n'est rien moins qu'avantageuse.

J'ai été charmée d'apprendre que vous vous occupez à faire des bas, et que vous y gagnez quelque chose. Pourvu que vous vous aidiez, Dieu vous aidera. Quant à la question que vous me proposez, savoir, si vous ferez bien de vendre les rentes qui vous sont dues pour rembourser celles que vous devez, il n'est pas douteux que c'est toujours bien fait de se libérer.

Sur l'autre question, je réponds que, dans les circonstances où vous vous trouvez, c'est un coup bien hardi de

¹ M. Nicolas Doria ne prit l'habit chez les carmes déchaussés qu'en 1577, le 24 mars, au couvent de Notre-Dame des Remèdes, à Séville.

² Le père Gratien.

recevoir une sœur sans dot ; mais que cependant cela se peut faire pour l'amour de Dieu.

Considérez, je vous prie, que vous n'en avez encore reçu aucune de cette façon , et que si vous recevez celle qui se présente, Dieu vous assistera en vous en attirant d'autres qui vous récompenseront de ce que vous aurez fait pour lui. Je suis d'avis cependant que vous attendiez que notre père en soit si importuné qu'il se détermine à vous en parler, et que jusque-là vous n'en ouvriez pas la bouche. Mais ce que je vous recommandé le plus, ma chère amie, c'est de ne jamais rien précipiter sur le choix de vos religieuses, parce qu'il y va de la vie de bien discerner celles qui sont propres pour notre état. A l'égard de celle que propose M. Nicolas, je crains qu'elle n'ait d'autre mérite que d'être un peu bien d'extérieur.

Il me paraît que ce que je vous ai mandé de la nièce ou cousine de M. Garcia Alvarez n'est que trop certain. Cavaillard me l'a confirmé, et je ne crois point que ce soit mademoiselle Clémence, mais bien l'autre. Vous pouvez donc dire tout franchement à M. Alvarez que vous avez appris que cette fille a eu de grands accès de mélancolie. Cavaillard ne fut pas si réservé ; car il me dit clairement qu'elle avait été folle, et c'est ce qui m'empêcha depuis de parler à cette fille. Quand cela ne serait pas, vous n'êtes pas en situation présentement d'augmenter les charges de votre maison. Vous devez songer au contraire à acquitter vos dettes le plus tôt que vous pourrez. Attendons un peu. Il n'est pas fort étonnant qu'avec tous ces troubles des carmes mitigés, il ne se présente point de sujets tels qu'il nous les faudrait.

Ayez soin de tenir un état de ce que vous dépenserez en ports de lettres, afin de vous acquitter par là petit à petit des quarante ducats qu'on vous a envoyés de Saint-Joseph d'Avila¹ ; n'y manquez pas au moins. Ce serait une simplicité plutôt qu'une politesse d'en user autrement. J'ai mes raisons pour vous donner ce conseil. Mais y pensez-vous de m'envoyer de l'argent ? Quoi ! dans le temps que je suis ici dans la plus grande inquiétude sur les moyens que vous pourrez trouver pour subsister ? En vérité, vous êtes admirable ! Quoi qu'il en soit, cet argent est venu fort à propos, et me servira aussi pour payer mes ports de lettres. Dieu vous le rende. Je vous remercie aussi de votre eau de fleurs d'orange, qui est arrivée bien conditionnée, et je suis obligée à la sœur Jeanne de la Croix du voile qu'elle m'a envoyé. Passe pour cette fois ; mais à l'avenir, ma fille et mes sœurs, ne m'envoyez plus quoi que ce soit. Soyez assurées que, quand j'aurai besoin de quelque chose, je vous en avertirai, et je m'adresserai à vous avec autant et plus de franchise qu'à celles sur qui je compte le plus, parce que je vous connais à toutes un bon cœur.

Cette fille qui a la voix si belle n'est pas revenue depuis. Je suis toujours occupée à vous chercher quelque sujet qui vous convienne. Ah ! que je voudrais bien qu'on vous donnât de l'eau. Je le souhaite si fort que je n'ose l'espérer. Cependant, comme c'est le père Bonaventure

¹ La maison de Saint-Joseph d'Avila avait prêté à celle de Séville la somme de quarante ducats. La Sainte veut que la prieure de Séville tienne un état des dépenses faites pour le père Gratien et des ports de lettres, et qu'elle retranche cette somme des quarante ducats à rembourser.

qui est actuellement gardien des Cordeliers, j'ai la confiance que le père Mariano et notre père visiteur auront quelque crédit sur son esprit. Dieu veuille que vous réussissiez. Ce serait pour vous un grand avantage. Vous jugez bien qu'aujourd'hui que notre Père ¹ est sur le point d'aller à Séville, j'aimerais beaucoup mieux y être qu'ici, au risque d'avoir quelques mauvais quarts d'heure à passer avec l'évêque. Je suis toute surprise de vous voir toutes si joyeuses et si contentes. Dieu a tout fait pour le mieux. Qu'il soit béni en toutes choses, et qu'il lui plaise de vous conserver longtemps, ma chère fille.

Pour ne point vous faire de peine, je voudrais pouvoir me dispenser de vous apprendre celle que je ressens du triste état où est actuellement la mère prieure de Malagon ², quoique Dieu, qui l'a tirée du néant, puisse bien encore la guérir. Sans parler de l'amitié que je lui porte, je vois qu'elle va nous faire terriblement défaut dans un temps aussi critique que celui-ci. Je l'aurais fait venir ici si notre médecin ne m'eût assurée qu'au lieu d'un an qu'elle a peut-être à vivre en restant où elle est, elle ne vivrait pas ici un mois. Priez bien Dieu pour elle ; car elle est abandonnée des médecins, et l'on dit qu'elle est étique. Qu'on se garde bien chez vous de boire de l'eau de salsepareille, quelque bonne qu'elle soit pour les maux d'estomac. La prieure et nos sœurs vous font mille compliments. J'ai été bien fâchée de la maladie de mon saint prier ³. Nous n'avons pas manqué de prier Dieu pour

¹ Le père Gralien.

² La mère Briande de Saint-Joseph.

³ Le père Gonzalve Pantoja, prier de la chartreuse de Notre-Dame des Grottes de Séville.

lui. Faites-moi savoir comment il se porte, et ce qu'est devenu Delgado. Mes compliments à toutes celles et à tous ceux que vous jugerez à propos, et demeurez avec Dieu. Je ne comptais pas être si longue. Je suis charmée que vous vous portiez bien toutes, et vous principalement, ma chère fille ; car je crains surtout pour les prieures à cause du besoin que nous en avons. Que Dieu me garde une fille qui m'est si chère.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Ce 7 septembre 1576.

Je reçois ici de temps en temps des lettres de Caravaca et de Veas. On ne manque pas de chagrins à Caravaca, et j'espère que Dieu y remédiera. Nous nous écrivons plus souvent présentement. Pourquoi donc ne me dites-vous rien du père Grégoire ? Assurez-le de mes respects et dites-lui comment vous vous trouvez à Séville. Si vous n'avez pas soin de m'écrire, personne n'y pensera. Marquez-moi comment vous êtes avec le père Antoine de Jésus. Je ne ferai réponse à M. Nicolas que quand j'aurai reçu de vos nouvelles. Vous mettrez un demi-réal de port quand il n'y aura que trois ou quatre lettres, et plus quand il y en aura davantage. Comme je sais ce que c'est que de se voir dans la nécessité, et la peine qu'il y a de trouver de l'argent à Séville, je n'ai pas osé, pour le présent, refuser absolument M. Nicolas. Lorsque vous demanderez à notre père Gratien son avis sur quelque chose, prenez si bien votre temps, qu'il ait le loisir de vous écouter et de savoir

toutes les circonstances; autrement, comme il est si occupé, je craindrais qu'il ne vous prêtât pas une attention suffisante.

1576. — 9 SEPTEMBRE. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 81. — *Acta*, p. 166, n° 711.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Joie que lui causent ses lettres et celles de ses filles. — Divers avis. — Perfection que Tèreſe, sa nièce, a fait paraître durant le voyage, et combien elle fait honneur aux carmélites de Séville qui l'ont élevée.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma chère fille!

En vérité, toutes vos lettres me causent un indicible plaisir. Dernièrement je venais d'en lire une, dans la pensée qu'il n'y en avait point d'autre, lorsque j'en trouvai une seconde : et je la lus avec autant de bonheur que si je n'avais point lu la première. J'en demeurai tout étonnée de moi-même. Soyez donc bien convaincue que vos lettres me sont toujours très-agréables. Ayez cependant la bonté de mettre dans un papier à part les choses auxquelles je dois répondre, afin que je n'en oublie aucune.

A l'égard de vos postulantes, il me paraît, ma chère

mère, que notre père visiteur ¹ a déclaré que son intention était qu'on reçût la mère de la sœur Béatrix ². J'en ai une vraie joie, persuadée qu'on ne saurait mieux faire que de lui donner l'habit. Donnez-le-lui donc, à la bonne heure ; et dites-lui que je serais très-contente de vivre avec elle dans votre monastère. Quant à la profession de sa fille, je vous ai déjà écrit de la lui faire faire. Je me charge de le dire à notre père visiteur. En attendant, faites mille amitiés de ma part à cette chère sœur, et recommandez-lui de ne pas m'oublier en ce beau jour.

Pour ce qui est des parentes de M. Garcia Alvarez, je ne sais si vous vous souvenez qu'on nous dit que l'une avait été si extraordinairement mélancolique, qu'elle en avait perdu le jugement : je ne crois pas que ce soit mademoiselle Constance. Traitez simplement et sans détour cette question, et sachez ce qui en est. Je n'ai point de nouvelles de mademoiselle sa nièce. Nul doute que des personnes qui tiennent à lui par les liens de la parenté ne soient préférables pour nous, dès qu'elles ont les qualités nécessaires pour notre ordre. Informez-vous-en donc bien exactement, et si vous jugez à propos de les recevoir, demandez-en la permission à notre père visiteur qui est maintenant à Almodovar, où, comme vous savez, se tient un chapitre de carmes déchaussés. C'est un très-grand bien que ce chapitre ait été convoqué. Pourquoi ne me dites-vous rien du père Grégoire ? J'en suis surprise, pour ne pas dire fâchée.

Je reviens aux postulantes. Une d'entre elles, douée

¹ Le père Gratien.

² La sœur Béatrix était la première novice reçue à Séville.

d'une excellente voix pour le chant, et à laquelle j'avais écrit, n'a plus reparu. Il est maintenant question d'une autre. M. Nicolas Doria et le père Mariano me demandent avec instance de la recevoir. M. Nicolas Doria dit qu'elle serait d'un grand secours pour votre maison de Séville. Elle apportera un peu plus de quatre cents ducats, sans parler du mobilier, et elle les donnera sur-le-champ au monastère. C'est là ce que je souhaite : avec cette somme, vous ne serez plus à la gêne, vous payerez les intérêts que vous devez, et une partie des droits de vente de la maison, comme nous le disions dernièrement.

J'ai un vrai chagrin que vous n'ayez pas terminé votre affaire avant la mort de la personne que vous savez : j'ignore cependant si, d'un autre côté, ce n'est pas un bien pour nous. Quoi qu'il en soit, soyez persuadée de ce que je vais vous dire, et ne l'oubliez pas, s'il vous plaît : c'est qu'il vous sera toujours plus avantageux de vous accommoder que de plaider ; non-seulement parce que votre cause n'est pas bonne au sentiment d'un des plus habiles hommes de la capitale, ainsi que notre père visiteur me l'a écrit, mais aussi parce que rien ne sied plus mal à des religieuses que de plaider. N'oubliez pas cet avis que je vous donne.

L'on m'a dit que la postulante dont je viens de parler est très-vertueuse. J'ai recommandé d'une manière très-particulière à Jean Diaz de la voir, et, si je ne sais quel signe qu'elle a, dit-on, à la figure la rend difforme, de ne pas la prendre. Connaissant votre position, les ducats de cette fille me souriaient ; elle vous les donnerait quand vous voudriez. Quant à la dot de la mère de Béatrix et à

l'argent que Paul nous a donné, il ne faut point, selon moi, songer à y toucher. Cette somme est destinée au paiement principal ; et si vous la diminuez peu à peu pour d'autres choses, vous restez avec une grande charge, ce qui est terrible. C'est pourquoi je souhaiterais qu'on vous vînt en aide d'ici. Je m'informerai bien de cette demoiselle. On en fait un grand éloge ; et, enfin, elle est de Castille ; je tâcherai de la voir.

Pour ce qui est des sermons, c'est bien pour le moment. Vu les circonstances actuelles, faites ce que ces personnes vous disent. Mais ensuite il faudra s'en tenir à ce que prescrivent nos règlements, quelque déplaisir que cela cause à ces personnes.

Encore une fois, ma chère fille, je désire bien que vous ne vendiez pas les rentes de cette sœur ; il nous faut avoir recours à un autre expédient, sous peine de rester avec une charge bien pesante. Cette somme est trop forte pour la donner ainsi d'un coup en paiement. L'argent de Paul allégera de beaucoup votre position.

Oh ! quel plaisir nous ont fait ici les lettres de nos chères sœurs de Séville ; on ne peut vraiment rien souhaiter de mieux ! Faites-leur, je vous prie, mes amitiés, et assurez-les que si je suis privée du plaisir de leur répondre, c'est que je dois écrire à notre excellent M. Garcia Alvarez. Je suis très-contente qu'il soit de cette humeur. Soyez cependant réservées avec lui ; car il est si parfait qu'il pourrait peut-être se scandaliser de ce que vous croiriez devoir l'édifier. L'Andalousie n'est pas un pays où l'on puisse et où l'on doive parler avec trop de franchise et d'abandon dans le langage.

C'est avec une grande joie que j'ai appris que Monseigneur était en bonne santé, et j'en ai rendu à Dieu de vives actions de grâces. Veuillez le lui dire la première fois que vous le verrez, et ne vous mettez pas en peine si ce n'est pas aussi souvent que vous le souhaiteriez. Je ne me lasse pas de vous dire que les lettres de nos sœurs m'ont charmée, et qu'elles sont venues on ne peut plus à propos ; chacune me rapportait quelque chose de particulier que je ne trouvais pas dans les autres ; elles m'ont fait le plus grand plaisir.

Térèse va très-bien ; il y a de quoi bénir Dieu de voir la perfection qu'elle a fait paraître durant le voyage ; nous en étions dans l'étonnement. Elle n'a pas voulu coucher une seule nuit hors du monastère. Croyez-m'en, s'il vous en a coûté quelque peine pour l'élever, elle vous fait à présent bien de l'honneur. Je ne saurais assez vous témoigner ma reconnaissance pour la bonne éducation que vous lui avez donnée. Son père, qui grâce à Dieu se porte bien, partage sous ce rapport tous mes sentiments. J'ai déchiré une lettre qu'elle m'écrivit dernièrement, et qui nous fit bien rire. De grâce, mes chères filles, recommandez-la toujours à Dieu ; je supplie en particulier celle qui a été sa maîtresse d'être bien fidèle à le faire. Entre autre choses, elle me disait dans sa lettre qu'elle avait encore pas mal de solitude à Séville, et elle faisait de vous toutes les plus grands éloges.

J'espère vous envoyer sous cette enveloppe quelques lettres de faveur auprès de M. l'Assistant ; si je ne puis les avoir assez tôt, je vous les enverrai par une autre voie aussi sûre. J'ai écrit aujourd'hui à Madrid pour tâ-

cher d'obtenir du comte d'Olivarès qu'il écrive à Séville. Ce serait un grand bonheur pour nous ; plaise à Dieu que ma lettre ait quelque pouvoir sur lui !

Je suis si heureuse que votre maison soit fraîche, que la joie que j'en ai me fait souffrir de bon cœur le chaud excessif de celle où je suis. Comme on vous écrit de Malagon, je ne vous dirai rien des travaux que nos sœurs ont à soutenir, ni du peu de santé de la prieure ; néanmoins, son crachement de sang a cessé, Dieu merci. Que ce Dieu de bonté, mes très-chères filles, vous garde et fasse de vous des saintes ! *Amen.*

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui le 9 septembre 1576¹.

¹ Les éditeurs espagnols se sont trompés en mettant le 9 août, au lieu du 9 septembre, qui est la vraie date de cette lettre. (Voyez les Bollandistes, *Acta S. Teresiae*, p. 166, n° 711.)

1576. — 9 SEPTEMBRE. — TOLEDE.

(édition de Madrid, t. IV, l. 21. — *Acta*, p. 166, n° 712.)

AU PÈRE GRATIEN,

COMMISSAIRE APOSTOLIQUE DES CARMES, A ALMODOVAR.

Le 8 septembre, le père Gratien avait ouvert le premier chapitre d'Almodovar. La Sainte lui parle de ce chapitre, et lui donne diverses nouvelles.

JÉSUS.

Que le Saint-Esprit vous guide et vous éclaire, et que la très-sainte Vierge, votre mère chérie, soit avec vous, mon révérend père.

Je crois qu'il faudra se servir des moins coupables parmi ces pères, pour exécuter ce que Votre Paternité ordonnera. Le père N. s'il n'eût montré tant de légèreté, eût été assez propre à cela ¹. Je me sens aujourd'hui plus de courage que l'autre fois.

Je suis heureuse de vous apprendre que j'ai auprès de moi mon excellent ami le père Gaspar de Salazar ². Sur une simple lettre où je lui disais que j'avais besoin de lui

¹ L'éditeur espagnol a visiblement supprimé la plus grande partie de cette lettre, puisque la Sainte dit en la terminant : *Pardonnez-moi la longueur de celle-ci*. Il a également supprimé le nom du père dont la Sainte parle à la seconde phrase. Il dit que l'original de la lettre se conserve chez les carmes déchaussés de Mansanarès. C'est là qu'il faudrait aller chercher le véritable texte, si tant est qu'il se conserve encore.

² Le père Gaspar de Salazar, comme on l'a vu plus haut, fut le confesseur de sainte Térèse à Avila, l'encouragea à fonder le monastère de Saint-Joseph, et l'assura que son dessein venait visiblement de Dieu.

parler, il a fait un détour de plusieurs lieues pour venir ; c'est un véritable ami. J'ai eu beaucoup de joie à le revoir, il dit que le *grand ange*¹ est très-content d'avoir sa nièce parmi les *papillons*², et qu'il les estime beaucoup ; ce Père de Sancalé lui a parlé fort avantageusement des *aigles*³ ; il ne tarit pas sur leur éloge. La prieure et les sœurs de Tolède ne savent comment vous exprimer tous leurs sentiments ; elles vous recommandent très-instamment à Dieu. Ma chère Isabelle est charmante⁴. Veuillez lire cette lettre que m'a écrite madame votre mère. Je goûterai une bien pure consolation auprès d'elle, quoiqu'il m'en coûte beaucoup de n'avoir pas dans cette maison tout ce qu'il faudrait pour répondre à ses désirs. Mais comment n'avez-vous pas parlé au bon Roch de Huerta⁵ de mes lettres ? Vous voyez que c'était le nom que je voulais savoir. Pardonnez-moi la longueur de celle-ci. J'ai goûté un vrai repos en traçant ces lignes ; que Dieu demeure avec Votre Paternité. Alonzo Ruiz est arrivé aujourd'hui.

Votre indigne fille,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'était hier la fête de la très-sainte Vierge.

Le père Rodrigue Alvarez⁶ m'a écrit, et il me parle

¹ Le grand inquisiteur, don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède.

² Les carmélites déchaussées.

³ Les carmes déchaussés.

⁴ Ami dévoué de la Sainte et de sa réforme, et qui leur rendit beaucoup de services.

⁵ Une des sœurs du père Gratien, carmélite à Tolède.

⁶ Ce religieux de la Compagnie à qui elle adressa à Séville les lettres 78 et 79.

beaucoup de vous. De grâce, ne manquez pas de voir ces pères comme vous avez coutume de le faire.

1576. — VERS LE 20 SEPTEMBRE. — TOLEDE¹.

(Édition de Madrid, t. III, l. 11. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

AU PÈRE GRATIEN,

COMMISSAIRE APOSTOLIQUE DE L'ORDRE DES CARMES, A ALMODOVAR.

Éloge de doña Juana Dantisco, mère du père Gratien, et de plusieurs membres de cette famille.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité, mon révérend père.

Madame votre mère est très-convaincue que vous faites tout ce dont je vous prie. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi ! Elle a été trois jours ici ; mais je n'ai pu jouir de ses entretiens autant que je l'aurais désiré, à cause des nombreuses visites qu'elle a reçues. Elle a eu en particulier celle du chanoine, et ils sont restés grands amis¹. Je vous

¹ L'éditeur espagnol du troisième volume dit qu'il a formé cette lettre de plusieurs fragments de lettres, et qu'un des principaux fragments se conserve dans le couvent des carmes déchaussés de Madrid.

Comme la première partie de cette lettre présente un sujet distinct et complet, nous la publions à part. Mais il est à regretter que l'éditeur espagnol se soit donné la liberté dont il parle, et qu'il n'ait pas eu plus de respect pour le texte de sainte Térèse.

² Elle parle du chanoine Vélasquez, depuis peu son confesseur.

assure, mon révérend père, que Dieu l'a douée des plus excellentes qualités. Elle unit à tant de talents un si beau caractère, que j'ai vu peu de femmes dans ma vie qu'on puisse lui comparer; je crois même que je n'en ai vu aucune. Elle possède au plus haut degré cette franchise et cette ouverture de caractère que j'aime éperdument. En cela, il n'y a que la mère qui l'emporte sur le fils. Ce serait pour moi la plus douce des consolations de me trouver à portée d'avoir des relations habituelles avec elle ainsi qu'avec ses filles. Nous nous connaissions d'une manière aussi intime que si nous avions passé ensemble toute notre vie.

Elle dit que son séjour à Tolède lui a été extrêmement agréable. Dieu a voulu que nous ayons trouvé tout près pour la loger la maison d'une dame veuve qui vivait seule avec ses domestiques; elle a été ou ne peut plus contente de ce logement, et elle se trouvait à deux pas de nous, ce que j'ai regardé comme un grand bonheur; on lui apportait d'ici sa nourriture toute préparée. Je ne puis vous exprimer, mon révérend père, le plaisir que vous m'avez fait en m'envoyant l'ordre de posséder; de cette manière je n'ai point été arrêtée par la considération d'être à charge au couvent, ce qui m'aurait été bien pénible. Les mets envoyés à doña Juana n'étaient rien sans doute; mais du moins elle a été servie plus à mon goût.

J'ai trouvé plaisante la recommandation que vous me faites d'ouvrir la grille à madame votre mère; il paraît, mon père, que vous ne me connaissez pas; je voudrais pouvoir lui ouvrir mes entrailles. Mademoiselle doña Juana, sa fille, a été avec elle jusqu'au dernier jour. Elle

m'a paru charmante, et je regrette vivement de la voir parmi ces demoiselles¹ ; car de fait, ainsi qu'elle le dit, son genre de vie est plus pénible là qu'ici. De grand cœur je lui donnerais l'habit, afin qu'elle fût ici avec sa sœur Isabelle de Jésus, mon petit ange, qui est radieuse de grâce et florissante de santé ; enfin, on ne peut rien voir de mieux. Madame votre mère ne revenait pas de son étonnement en la voyant ; Pierre, son frère, qui est venu aussi, avait vraiment de la peine à la reconnaître. Elle est ici toute ma récréation. J'ai eu de longs entretiens avec mademoiselle doña Juana. Le dernier jour, à ce qu'il paraît, elle était un peu ébranlée ; je l'ai su par Anne de Zurita à qui elle dit qu'elle avait été toute la nuit préoccupée de cette pensée : qu'elle n'était pas fort éloignée de suivre sa sœur, qu'elle y réfléchirait davantage. Dieu le veuille. Priez : comme doña Juana a avec vous une ressemblance si frappante, je désirais beaucoup de l'avoir avec moi.

Madame votre mère ayant vu de ses propres yeux le contentement et la manière de traiter de toutes les sœurs, s'en va déterminée à envoyer au plus tôt mademoiselle Marie à Valladolid ; je crois même qu'elle se repentait de n'avoir pas secondé le désir de mademoiselle Adrienne. Elle fut, ce me semble, très-contente, et je ne crois pas qu'elle soit le moins du monde capable de feindre. Hier elle m'écrivit une lettre, où elle me dit mille choses dictées par l'affection la plus tendre ; elle déclare qu'elle ne ressentait ici ni sa peine, ni sa tristesse. On m'a déchiré cette lettre avec d'autres ; j'en ai reçu ces

¹ Au pensionnat des demoiselles nobles, fondé à Tolède par le cardinal Silicéo.

jours-ci un nombre infini, de sorte que je ne sais où donner de la tête. Je regrette vivement qu'elle soit perdue, car je voulais vous l'envoyer. Madame votre mère y disait que, le jour même de son départ d'ici, la fièvre avait quitté M. Luc Gratien, et qu'il était en bonne santé. Oh! quel charmant homme que Thomas Gratien! il me contente singulièrement. Il est venu aussi ici. Aujourd'hui je lui ai écrit pour lui annoncer votre départ, il se portait bien.

Me demandant à moi-même laquelle des deux vous deviez aimer davantage, je trouve que madame doña Juana, votre mère, a un mari et d'autres enfants à aimer; mais que la pauvre *Laurencia*¹, n'a autre chose sur la terre que ce père que Notre-Seigneur lui a donné. Plaise au divin Maître de le lui garder! *Amen*. Je fais mon possible pour la consoler. Elle me dit que *Joseph*² lui donne de nouveau l'assurance qu'il lui avait donnée; et avec cela, elle coule sa vie au milieu des peines et sans soulagement.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

¹ *Laurencia* était la Sainte elle-même.

² *Joseph* était Notre-Seigneur. Cet adorable Maître révèle de nouveau à la Sainte qu'il lui donne le père Gratien pour guide et pour père de son âme jusqu'à la fin de sa vie. Voyez la première révélation à ce sujet dans les *Documents inédits relatifs au père Gratien*, p. 299.

1576. — VERS LE 20 SEPTEMBRE. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 11. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

AU PÈRE GRATIEN, A ALMODOVAR.

Du chapitre tenu à Almodovar. — Divers sujets.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Paternité.

Ne pensez pas, mon révérend père, pouvoir perfectionner les choses tout d'un coup. Pendant deux ou trois jours que vous passez dans ces monastères, quel fruit pouvez-vous produire, que le père Antoine de Jésus ne le produise tout aussi bien ? Vous n'êtes pas plutôt sorti, qu'ils redeviennent ce qu'ils étaient auparavant ; et c'est, de plus, vous exposer à mille dangers.

Venons-en au chapitre. Les pères en reviennent très-contents, et je le suis infiniment de la manière parfaite dont il s'est tenu. A Dieu la gloire ! Certes, mon révérend père, vous n'échappez point cette fois-ci à de grandes louanges. Tout est sans doute l'œuvre de la main de Dieu ; mais peut-être, comme vous le dites, les prières y sont-elles pour beaucoup. Ce qui m'a fait un extrême plaisir, c'est qu'on ait nommé un zélateur pour les maisons ; cette mesure est excellente et très-profitable. Je lui ai recommandé d'insister beaucoup sur le travail des mains, qui est de la dernière importance. Il m'a dit qu'il en écrirait à Votre Paternité, parce qu'il n'en avait pas été question dans le

chapitre. Je lui ai répondu qu'il est prescrit par les constitutions et par la règle, et que le but de sa mission était précisément de les faire observer. Ce qui m'a fait encore plaisir, car je ne le croyais pas, c'est qu'on ait expulsé de l'Ordre ceux qu'on voulait renvoyer. C'est un grand bien qu'on ait le pouvoir de le faire.

Il m'a aussi parlé beaucoup du plan qu'on avait d'obtenir une province séparée par la voie de notre très-révérend père général, et d'employer pour cela tous les moyens en notre pouvoir. De fait, c'est une guerre intolérable que d'être mal avec le supérieur de l'Ordre. S'il ne faut que de l'argent pour cela, Dieu nous en enverra ; cet argent devra être donné aux compagnons du père général. Pour l'amour de Dieu, mon révérend père, pressez le départ des députés ; ne le regardez pas comme une chose accessoire, car c'est le principal. Si le prieur de la Peñuela est si bien avec le père général, il irait bien pour compagnon au père Mariano. Si l'on ne pouvait rien obtenir par la voie du général, qu'on traite avec le pape. Mais le premier parti serait de beaucoup préférable, et la conjoncture est des plus heureuses. Vu les bonnes dispositions de *Mathusalem*¹ à notre égard, et son état actuel, je ne sais ce que nous attendons. C'est n'avoir ici qu'une existence précaire, et perdre une occasion des plus favorables de nous établir d'une manière solide.

Vous saurez qu'un ecclésiastique de mes amis, et qui me communique ce qui se passe dans son âme, m'a dit un de ces jours, qu'il tient pour certain que *Gilbert*² doit

¹ Le nonce Hormaneto.

² Autre nom du nonce Hormaneto.

mourir bientôt ; il m'a même dit que ce sera cette année. Il a ajouté qu'il avait eu d'autres fois la même lumière, concernant d'autres personnes, et qu'il ne s'était jamais trompé. Cette prédiction, bien qu'il ne faille pas en tenir compte, peut être vraie. Cela étant, il est bien que Votre Paternité ne perde pas la chose de vue, et règle nos affaires en conséquence. Ainsi considérez la visite comme une chose qui doit durer peu. Le père Pierre Hernandez, pour faire exécuter, dans le monastère de l'Incarnation, tout ce qu'il avait arrêté, se servait du père Ange de Salazar ¹, et, pour lui, il se tenait loin. Il ne laissait pas néanmoins d'être visiteur apostolique et de remplir sa charge.

Je me suis toujours souvenue de ce que ce provincial ² fit pour vous lorsque vous étiez dans sa maison, et je voudrais, s'il était possible, qu'il vît que vous lui en gardez de la reconnaissance. On se plaint que vous vous laissez conduire par le père Évangéliste. Il est bon d'aller avec prudence ; nous ne sommes pas tellement parfaits qu'il ne fût possible que Votre Paternité agit avec passion à l'égard de quelques-uns, et avec amitié à l'égard de certains autres ; de sorte qu'il est nécessaire de tout examiner ³.

La prieure de Malagon va un peu mieux, Dieu merci ; mais, au dire des médecins, on ne doit pas faire grand cas de ce changement. J'ai été surprise, pour bien des raisons, que vous laissiez à mon arbitre le voyage de Malagon et

¹ Provincial des carmes mitigés de Castille.

² Augustin Suarez, provincial des carmes mitigés de Séville.

³ Les dernières lignes de ce paragraphe nous paraissent suspectes. Nous doutons que la Sainte les ait écrites au père Gratien.

que vous ne disiez mot là-dessus. D'abord, il n'y a pas de motif de faire ce voyage : je n'ai ni assez de santé, ni assez de charité pour soigner des malades. Quant à la maison, j'entends la bâtisse, je fais beaucoup plus d'ici. Antoine Ruiz étant là, les religieuses n'ont rien à faire. Et quand bien même il y aurait quelque nécessité de me rendre à Malagon, vous voyez, mon révérend père, que le moment est mal choisi. Vous me fournissez ensuite vous-même une autre bonne raison de ne pas y aller, en me disant que vous ne me le commandez pas, et que cela ne vous semble pas opportun ; qu'en conséquence, vous me laissez libre de faire ce qui me paraîtra le meilleur. Ce serait, en vérité, une belle perfection de ma part de penser que mon sentiment valût mieux que le vôtre. Comme on m'a dit que la prieure n'a plus ni sentiment ni parole, ce en quoi l'on a beaucoup exagéré, j'ai fait dire qu'on chargeât la sœur Jeanne-Baptiste de la maison, parce qu'à mon avis c'est la plus capable. J'ai tant de répugnance à faire venir de loin des religieuses, que je ne m'y détermine qu'à la dernière extrémité. J'écrivis à la prieure que, si elle avait assez de force pour lire les lettres, le choix de la sœur Jeanne-Baptiste me paraissait le meilleur ; mais que, si elle en jugeait autrement, elle pouvait se substituer celle qu'elle voudrait, l'Ordre lui en donnant le droit. Elle n'a pas voulu la sœur Jeanne-Baptiste, et elle a nommé pour sa remplaçante Béatrix de Jésus, disant qu'elle valait beaucoup mieux ; cela peut être, mais ce n'est pas mon sentiment. Elle n'a pas voulu non plus qu'Isabelle de Jésus fût maîtresse des novices, qui sont nombreuses et qui par là même me causent

beaucoup de sollicitude. Elle l'a été néanmoins, et elle a formé de bonnes novices ; car, quoiqu'elle n'ait pas grand talent, elle est bonne religieuse. Ce n'a pas été non plus l'avis du licencié¹. Ainsi, Béatrix est chargée de tout, et c'est une grande fatigue pour elle. Si elle ne s'en tire pas bien, on pourra en mettre une autre à sa place. Pour ce qui est de la maison, une religieuse de la maison fera toujours mieux, ce me semble, qu'une venue d'ailleurs, tant que Dieu conservera la prieure. J'ai bien vu, mon révérend père, que vous l'aviez fait pour contenter la prieure. Mais s'il me prenait la tentation d'y aller ! ce serait un peu fort : car à peine ai-je conçu la pensée d'aller quelque part, qu'il me semble que tout le monde le sait. Du reste, pour mon goût, j'irais volontiers y passer quelques jours.

Nous eûmes hier la visite de madame Louise de la Cerda. J'espère que je la déterminerai à donner, cette année, quatre mille ducats ; car elle ne devait en donner que deux mille. L'architecte dit que si elle donne cette somme, de Noël en un an, il y aura un bâtiment de construit pour les religieuses, je veux dire qu'elles pourront l'occuper à cette époque. Enfin, il est visible, mon révérend père, que c'est Dieu qui vous guide ; car mon séjour ici ne laissera pas d'être très-utile, en même temps qu'il m'est fort agréable : ce n'est pas pour moi une petite consolation d'être exempte de traiter avec des parents et d'être cependant prieure d'Avila.

Je suis d'un étrange caractère. J'ai éprouvé le plus vif

¹ Le licencié Villanueva, confesseur des religieuses.

laisir de voir que vous n'avez point tenu compte de ma répugnance à rester ici, et je me sens une liberté d'autant plus grande de vous manifester tous mes désirs, et de vous exposer mes pensées, que vous faites moins de cas de mes idées.

J'ai engagé votre docte maîtresse, ma chère Isabelle¹, à vous écrire. Si vous ne vous souvenez plus de son nom, voici une lettre d'elle pour vous le rappeler. Oh ! qu'elle devient charmante ! comme elle prend de l'embonpoint, et qu'elle a d'amabilité ! Que Dieu en fasse une sainte ; et qu'il veille avec beaucoup plus de prédilection sur votre vie que sur la mienne ! Pardonnez-moi une si longue lettre, et prenez patience ; vous êtes là, et moi ici. Je me porte bien. Je vous supplie de presser l'affaire de Rome ; qu'on n'attende pas l'été, le temps est maintenant favorable, et croyez que cela convient.

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la veille de Saint-Matthieu.

Ne vous tourmentez pas de ces religieuses, puisque vous n'aurez à les gouverner que peu de temps, d'après ce que dit *Mathusalem*. Les mitigés avancent même qu'il a fait dire à *Péralta*² de se hâter, d'arriver en deux mois, et de tenir pour certain qu'il serait tout. Oh ! si je voyais notre

¹ C'était, comme on l'a vu dans la lettre précédente, la sœur du père Gratiën.

² Le père Tostado, dont il a été déjà parlé.

affaire terminée ! Dieu le veuille, et nous délivre tous de ces alarmes !

1576. — 20 SEPTEMBRE. — TOLEDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 63. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Elle lui annonce le départ du père Gratien pour Séville, et lui fait différentes recommandations.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec Votre Révérence, ma fille.

J'ai donné à notre père Gratien une très-longue lettre pour vous ; ainsi je n'ai maintenant autre chose à vous dire, si ce n'est que je désire avoir de vos nouvelles, et que la mère prieure de Malagon va un peu mieux. Mon frère me charge de vous demander si vous avez reçu une de ses lettres qui renfermait quatre réaux pour un pharmacien dont la maison touche à la vôtre ; cette somme était destinée à payer un onguent qu'il lui avait donné dans le temps, je crois, qu'il avait mal à la jambe. Si vous ne les avez pas reçus, ayez la bonté de les avancer de votre argent. Ne manquez pas, je vous prie, d'écrire à mon frère ; car il paraît un peu étonné de ce que vous ne le faites pas, quoique je lui envoie très-exactement vos compliments.

Je me recommande bien instamment aux prières de toutes les sœurs. La prieure vous écrira par le muletier. Je l'ai engagée à ne pas le faire maintenant, afin que vous ayez un moindre port à payer ; mais voilà que j'ai à vous expédier plus de lettres que je n'aurais cru ; ainsi le port sera considérable.

Je désire avoir des nouvelles de mon cher père prieur de la Chartreuse. Dites-moi aussi où en est l'affaire de l'eau. Plaise à Dieu de la faire réussir ! Que le divin Maître me garde mes filles ; faites-leur bien mes amitiés. Pour l'amour de Dieu ayez soin d'avertir notre père de se tenir bien sur ses gardes, et traitez-le de votre mieux. Prenez tout ce que vous dépenserez pour lui sur les quarante ducats ; vouloir en user autrement serait de la simplicité. Faites ce que je vous dis, et payez en outre les ports sur la même somme ; je vérifierai tout. Ici je recommande à toutes nos sœurs de vous recommander instamment à Dieu ; mais je vois bien que je n'ai pas besoin de le faire.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la vigile de Saint-Matthieu.

1576. — 22 SEPTEMBRE. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 64. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Elle lui demande des nouvelles du père Gratien, et lui donne quelques avis.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma fille.

Je vous ai écrit, il y a deux jours, par la voie du maître de la poste. Je n'ai donc rien à vous dire aujourd'hui, si ce n'est que mon frère est rétabli (car j'avais oublié de vous le marquer), et que nos sœurs ne veulent pas d'une étamine si chère. Celle dont on fait ici les robes est comme celle que vous employâtes pour la robe de Térésita, et même plus grossière ; et quand elle le serait davantage, ce n'en serait que mieux.

De grâce, ne manquez pas de me donner des nouvelles de notre père ¹ par la voie que je vous ai indiquée dans la lettre qu'il vous a lui-même portée. J'ai un grand désir de savoir s'il est arrivé en bonne santé, et comment les choses se sont passées depuis son arrivée à Séville.

Je désire beaucoup que vous ne vous hâtiez nullement

¹ Toutes les fois que la Sainte dit simplement *notre père*, elle désigne le père Gratien, qui, en sa qualité de visiteur et de commissaire apostolique de l'Ordre, avait sur la Sainte, sur les carmes et les carmélites, une autorité supérieure à celle du général de l'Ordre.

de remplir votre monastère de religieuses, et que vous n'admettiez que des sujets qui nous conviennent et qui puissent vous aider à payer la maison. Je désire aussi que l'affaire des droits à payer soit au plus tôt arrangée. Je partage, je vous assure, toutes les sollicitudes qui pèsent sur vous. Plaise à Dieu que je vous en voie bientôt entièrement affranchie, et avec une santé telle que je vous la désire. Je me recommande à toutes les sœurs, et à mon infirmière, dont toutes les nuits au moins je me souviens. Je n'écris point aujourd'hui à notre père, attendu qu'avant-hier je lui ai écrit une longue lettre ; je le crois d'ailleurs si occupé, qu'il convient de ne pas l'occuper de choses sans importance. Nous le recommandons bien instamment à Dieu. Ayez soin de faire de même. Saluez bien particulièrement de ma part le père Grégoire. Pourquoi ne me dites-vous pas s'il est déjà rétabli ?

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Lendemain de la fête de Saint-Mathieu.

Nous nous portons bien.

1376. — 26 SEPTEMBRE. — TOLÈDE.

(Édition de Madrid, t. III, l. 65. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Elle lui recommande d'être fidèle à lui écrire tout ce qui a rapport à la visite du père Gratien à Séville.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma fille.

Le porteur de cette lettre est si pressé, que je n'ai que le temps de vous dire que je me porte bien, et que le père Mariano arriva hier soir bien tard. Votre lettre m'a causé un grand plaisir. Dieu soit béni de ce que vous êtes toutes en bonne santé.

Ne recevez pas la fille du Portugais, à moins qu'il ne dépose auparavant entre les mains d'une personne ce qu'il doit lui donner, car j'ai appris que c'est un homme auquel on n'arrachera pas un sou. Les circonstances ne nous permettent pas de recevoir sans dot. Ayez donc soin de vous conformer à ce que je dis.

Remettez ces lettres à notre père visiteur¹ en personne, et dites-lui de n'être point en peine ; que le père Mariano et moi nous nous occupons ici de trouver le moyen de porter remède au mal dont je lui parle, et que nous ferons tout notre possible. Ajoutez qu'après avoir écrit ces lettres, et au moment même où le bon Alonzo Ruiz allait

¹ Le père Gratien.

partir pour Madrid, le père Mariano est entré, que j'ai eu bien du plaisir de le voir, et d'apprendre que, par une conduite toute particulière du Seigneur, ces pères s'en vont avant qu'en vertu de son autorité le visiteur ne les renvoie de l'Ordre.

De grâce, ma fille, écrivez-moi au plus tôt, et tenez-moi bien au courant de tout ce qui se passera. Ne vous en reposez pas sur notre père, car il n'aura pas le temps de m'écrire. Saluez bien particulièrement en mon nom M. Garcia Alvarez¹. Je désirerais bien de le voir. Voyez comme je désire une chose en apparence si impossible. Que Dieu le récompense de tous ses bons offices envers nous, et qu'il le garde, ainsi que notre bon prier des chartreux ! Nous avons beaucoup prié pour ce dernier ; je me réjouis qu'il soit un peu mieux ; donnez-moi fidèlement de ses nouvelles. Dites bien à notre père que j'eusse bien souhaité que le père Mariano l'eût attendu.

Mes amitiés à mes filles, et demeurez avec Dieu, chère amie. Nos sœurs de Caravaca ont été malades. Elles disent qu'elles vous ont écrit qu'elles sont bien maintenant, et qu'elles vont acheter une maison. Comme je n'ai pas répondu à leur lettre, je ne vous l'envoie point. J'ai reçu avec le plus grand plaisir celle qui m'est venue de Veas, ainsi que les grains bénits que le père Grégoire m'a envoyés ; je lui écrirai. La mère prieure de Malagon est toujours bien mal.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est, je crois, le 26 septembre.

Chapelain des carmélites de Séville.

1576. — 5 OCTOBRE. — TOLÈBE.

(édition de Madrid, t. II, l. 82. — *Acta*, p. 167, n° 713.)

A MARIE DE SAINT-JOSEPH, PRIEURE DE SÉVILLE.

Elle envie à ses filles de Séville le bonheur de posséder le père Gratien. Elle leur donne des nouvelles de Laurent de Cepeda, son frère, de Térésita, sa nièce, et des prieures de Malagon et de Veas.

JÉSUS

soit avec Votre Révérence, ma fille.

Je ne m'explique pas que vous ayez laissé partir le mu-letier sans le charger de quelques lettres, surtout notre père visiteur étant près de vous ; sachez que nous voudrions chaque jour avoir de ses nouvelles. Je vous envie grandement à toutes le bonheur que vous avez de le posséder. De grâce, ma fille, n'en usez plus de la sorte, et soyez exacte à me tenir au courant de tout ce qui se passe. Notre père m'écrit très-laconiquement. Quand il n'aura pas le temps de prendre la plume, que Votre Révérence veuille bien le faire ; je vous ai déjà dit par quelle voie vous pouvez m'envoyer toutes les lettres que vous voudrez.

J'ai lu avec bien du plaisir celle que le père Mariano m'a apportée. Quel bonheur pour moi d'apprendre que vous vous portez bien, ainsi que toutes nos sœurs, et que l'affaire touchant les droits de votre maison est enfin terminée ! Le père Antoine de Jésus est ici.

Mon frère est déjà rétabli. Il est toujours enchanté

d'apprendre de vos nouvelles. Je vous ai déjà dit de ne pas manquer de lui écrire quelquefois. Il a acheté une terre dont il était déjà question pendant son séjour à Séville. Elle est située à une lieue et demi d'Avila ; elle a une prairie, un bois et des champs de blé. Elle lui coûte quatorze mille ducats. Le contrat n'est pas encore passé. Il dit que, s'étant instruit à ses dépens à Séville, il veut, avant de le signer, que tout soit sûr et clair, afin d'éviter les procès. Priez toujours pour lui et pour ses enfants, qu'il songe déjà à établir ; demandez qu'ils servent fidèlement Notre-Seigneur.

Voici un contre-temps. Dès mon arrivée à Tolède, je pensais que nous prendrions sans délai le chemin d'Avila ; et sur-le-champ nous fîmes partir pour cette ville, par un muletier, la malle et tous les paquets. Je ne sais comment cela s'est fait, mais en les ouvrant, on n'a pas trouvé le grand *Agnus Dei* de Tèreſe, ni ses bagues enrichies d'émeraudes. Je ne me rappelle plus où je les mis, ni si on me les donna. Je suis vraiment peinée pour ma chère Tèreſe de voir que tout lui arrive au rebours du contentement qu'elle se promettait de me posséder à Avila ; de fait, je lui manque pour bien des choses. Tâchez, entre vous, de vous rappeler si ces objets étaient dans la maison quand nous en partîmes ; demandez à la sœur Gabrielle si elle se souvient de l'endroit où elle les mit ; enfin, mes filles, priez Dieu de vouloir bien nous les faire retrouver.

Je pensais que le père Bonaventure étant là, il vous serait facile d'obtenir l'eau que vous demandiez¹ ; mais il

¹ Le père Bonaventure était visiteur apostolique des franciscains, et c'était aux franciscains leurs voisins que les carmélites demandaient un filet d'eau.

paraît que les religieux ne lui donnent pas autant de liberté d'agir que je croyais. Que Dieu nous fasse d'abord la grâce de payer la maison ; ensuite, avec de l'argent, tout le reste pourra se faire. Puisque vous ne pouvez avoir de l'eau de fontaine, contentez-vous pour le moment de celle de vos puits, qui sont excellents. Nous donnerions ici une grande somme pour en avoir un des vôtres ; car ce n'est pas une petite sollicitude que de nous faire apporter l'eau.

Mandez-moi comment le père Bonaventure se trouve de sa visite, et quel parti on prendra touchant le monastère qu'on a ruiné proche de Cordoue.

Quant à moi, je me porte bien, et tout à fait à votre service, comme on dit. Demeurez avec Dieu ; désormais nous nous écrirons souvent, comme de juste.

Je suis contente que vous ayez cette bonne vieille dans la partie extérieure de la maison, et que l'escalier que vous avez fait construire soit si utile. Dites-moi si vous avez aussi le domestique ou quelqu'un pour le service extérieur du monastère.

La mère prieure de Malagon m'écrit qu'elle va mieux ; mais son mal est tel, que ce mieux me donne peu de joie. Ne cessez avec vos filles de la recommander instamment à Dieu. Que sa divine Majesté vous garde, ma chère fille, et fasse de vous une sainte, ainsi que de toutes nos sœurs !
Amen.

Vous verrez par cette lettre de la mère prieure de Caravaca l'état de leurs affaires. La lettre de la prieure de Veas¹ m'a causé une grande joie ; il y avait assez long-

¹ La vénérable mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice des monastères de Madrid, de Paris et de Bruxelles.

temps qu'elle ne m'avait écrit. J'ai appris avec plaisir l'entrée de la postulante. Toutes choses vont bien, grâce à Dieu. Que toute votre communauté, ma fille, prie sans cesse le Seigneur pour notre père Gratien et pour moi, qui en ai grand besoin.

J'ai mis le port de ces lettres dans le paquet ; ne soyez pas assez simple de vous faire un point d'honneur de ne pas l'accepter ; ce port est considérable, et je puis le payer. Ayez bien soin de votre santé pour l'amour de moi, et pour ne pas me faire mourir de chagrin ; car je paye déjà cher la maladie de ma bien-aimée prieure de Malagon. Daigne le Seigneur y apporter remède, en lui donnant la santé ! *Amen.*

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'était hier la fête de saint François.

Comme c'est un muletier qui porte cette lettre, je puis mettre dedans l'argent du port. Quand on ne prend pas cette mesure, on sait ce que ces gens font d'ordinaire ; les lettres courent grand risque. Je vous en avertis, afin que vous n'exposiez jamais les vôtres.

LETTRE SANS DATE PRÉCISE.

(Tome IV. Lettre adjointe à la 47^e.)

A UNE DE SES FILLES SPIRITUELLES DU MONDE.

Elle la remercie de ses attentions, et lui promet de se souvenir d'elle devant le Seigneur.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec vous, ma fille.

On dirait que votre unique sollicitude est de me faire plaisir; c'en est un bien grand pour moi de lire une de vos lettres, et de vous savoir en bonne santé. La mienne n'est pas merveilleuse maintenant. Recommandez-moi à Dieu, et croyez bien que ce n'est pas un petit contentement pour moi d'avoir une fille comme celle que j'ai eue et que j'aurai toujours en vous. De mon côté, je n'oublierai pas de vous recommander à Dieu; nos sœurs y sont également fidèles. Toutes celles de cette maison vous offrent leur respect, et en particulier la mère sous-prieure, à laquelle vous devez beaucoup. Recommandez-la bien à Dieu, elle n'a pas de santé. Que le Seigneur vous garde, ma fille, et vous donne son esprit. Je me recommande bien instamment aux prières de mesdames vos sœurs. Que Dieu donne la santé au malade,

ainsi qu'à vous, ma chère fille. Je le lui demanderai de tout mon cœur.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

Dernier jour d'octobre.

LETTRE SANS DATE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 48.)

A UNE RELIGIEUSE D'UN AUTRE ORDRE

QUI DÉSIRAIT D'ÊTRE CARMÉLITE.

Elle la refuse le plus obligeamment du monde à raison des inconvénients qu'entraînent ces sortes de changements, et lui donne des avis pour se sanctifier dans son état, et au milieu d'une communauté nombreuse.

JÉSUS

soit toujours avec vous, ma chère mère.

J'ai un vrai chagrin de ne pouvoir vous rendre service dans la chose principale que vous me demandez; elle est contraire à nos constitutions, qui nous défendent très-expressément de recevoir dans nos monastères des religieuses d'un autre Ordre. C'est même à ma prière que cette défense a été faite. Jugez par là, ma chère mère, de ce que je puis faire pour vous. J'ai remarqué tant d'inconvénients dans ces sortes de changements, que j'ai pensé qu'il serait plus aisé de leur fermer d'abord la

porte, que d'y remédier après la leur avoir ouverte. Par-dessus cela, le nombre de religieuses qui ont demandé d'entrer parmi nous, et qui le demandent encore aujourd'hui, est si grand, qu'il serait impossible, quelque désir qu'on en ait, de les contenter toutes; il y en a cependant quelques-unes parmi elles que nous aurions été ravies de recevoir, et que nous n'avons pas reçues pour les raisons que je viens de vous exposer.

Il ne me reste donc, ma chère mère, qu'à vous assurer du désir que j'ai de vous obliger, désir qui fait que j'ai une vraie peine de ne pouvoir vous donner la marque d'estime et d'amitié que vous me demandez. Je vous dirai cependant, quoique je sois pressée de finir cette lettre, qu'avant que les monastères de notre réforme fussent établis, j'ai demeuré vingt-cinq ans dans un couvent où il y avait cent quatre-vingts religieuses, avec lesquelles je vivais comme s'il n'y avait eu que Dieu et moi sur la terre. C'est ce qu'on peut faire, ma chère mère, quand on aime le Seigneur comme vous l'aimez. Soyez donc fidèle à cette pratique; et toutes choses, jusqu'aux croix même les plus pesantes, loin de vous nuire, contribueront beaucoup à vous faire avancer de plus en plus dans la perfection.

Ajoutez à cela, s'il vous plaît, de ne vous mêler que de ce qui vous regarde, lorsque vous ne serez point obligée par votre charge d'observer ce que font les autres. Aimez vos sœurs pour les vertus que vous remarquerez en elles, vous efforçant de les imiter, et ne pensez jamais à leurs défauts.

Cette conduite m'a procuré tant de paix intérieure, que quoique la communauté où j'étais fût si nombreuse,

elle ne me laissait pas plus de distraction que si j'eusse été seule ; au contraire elle me servait beaucoup à m'avancer dans la vertu. Car enfin, ma chère mère, nous pouvons partout aimer et servir ce grand Dieu infiniment aimable. Qu'il soit donc béni à jamais de ce que rien ne peut, malgré nous, séparer nos cœurs de son divin amour.

Votre servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

LETTRE SANS DATE.

(Édition de Madrid, t. II, l. 73.)

A DES DEMOISELLES QUI DESIRAIENT D'ÊTRE CARMÉLITES.

La Sainte leur donne de sages avis pour surmonter les obstacles qu'on formait à l'exécution de leur dessein.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit fasse éternellement sa demeure dans vos âmes, et vous affermisse de plus en plus dans le dessein qu'elle vous a fait concevoir de vous consacrer pour jamais au service de Dieu.

Il me paraît, cependant, mesdemoiselles, que votre vocation n'est pas encore assez éprouvée, et que vous êtes très-éloignées d'avoir soutenu d'aussi rudes combats que la fille de M. François Suarez, laquelle souffre depuis six ans avec une fermeté étonnante et une constance iné-

branlable les rebuts de son père et de sa mère, qui ne veulent pas qu'elle soit religieuse, et qui, pour l'en dégoûter, l'ont exilée depuis ce temps dans un petit village où elle n'a-pas la liberté que vous avez, d'aller se confesser à Saint-Gilles ¹, ce qu'elle désire très-ardemment.

Croyez-moi, mesdemoiselles, il n'est pas aussi aisé qu'il vous paraît de prendre l'habit de la religion malgré sa famille. Pouvez-vous me répondre, après avoir pris cet habit fort courageusement, d'être assez parfaites pour n'avoir pas ensuite bien du chagrin de vous être attiré la disgrâce de tous vos proches ? Il vaut donc bien mieux ne rien précipiter, recommander cette affaire à Dieu, et tâcher, par des prières ferventes, d'obtenir de sa bonté qu'il fasse agréer cette entreprise à messieurs vos parents. Il a tout pouvoir sur les cœurs, il les manie et les remue comme il lui plaît. Ainsi, j'ose espérer qu'il les fera consentir à seconder votre pieux dessein, et que lorsque vous y penserez le moins, il fera tourner les choses d'une manière qui vous surprendra, et dont tout le monde sera également content.

Vivez donc, mesdemoiselles, dans l'attente de cet heureux jour, vous soumettant aux ordres de Dieu, dont les desseins sont souvent très-différents des nôtres. Contentez-vous aussi pour le présent de la promesse que je vous fais de vous garder des places, et jetez avec confiance toutes vos inquiétudes dans le sein de Dieu, afin qu'il dispose de vous, et de tout ce qui vous regarde, selon son bon plaisir. C'est en cela que consiste la perfection ;

¹ Collège de la compagnie de Jésus à Avila.

et tout ce que vous entreprendriez sans cet abandon serait une pure illusion.

Faites-moi cependant la justice d'être persuadées que si votre réception dépendait de moi uniquement, je ne différerais pas de vous accorder cette grâce que vous me demandez avec tant d'instance. Mais je suis obligée, comme je vous l'ai fait voir, d'avoir bien des égards pour les personnes. Plaise au Seigneur de faire réussir ce projet à sa plus grande gloire, de vous conserver, et de vous faire croître de jour en jour en grâce et en sainteté!

Votre indigne servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

LETTRE SANS DATE PRÉCISE.

(Édition de Madrid, t. I, l. 39.)

Elle console un mari de la mort de sa femme.

JÉSUS.

Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, Monsieur, et vous donne la force d'esprit et de corps dont vous avez besoin, pour soutenir un aussi rude coup que celui que vous venez d'essuyer. Je suis si touchée de votre état, que si je ne savais que ce coup part d'une main miséricordieuse et infiniment juste, je n'entreprendrais assurément pas de vous consoler. Mais je connais l'amour sincère que Dieu vous porte ; je sais d'ailleurs que vous êtes persuadé de la

misère et du peu de stabilité de cette triste vie. C'est ce qui me fait espérer que Dieu vous éclairera de plus en plus, et que vous concevrez la grâce singulière qu'il fait à ceux qui ont le bonheur de le connaître, lorsqu'il les retire de ce monde. Il ne vous est même pas permis de douter, suivant les lumières de la foi, que cette sainte âme ne soit actuellement dans un lieu de repos, où elle reçoit la récompense des longs travaux qu'elle a éprouvés dans cette vie, et qu'elle a supportés avec tant de patience.

Je n'ai pas laissé cependant de bien prier pour elle, et nos sœurs en ont fait autant, à ma recommandation. Nous avons aussi supplié la divine miséricorde de vous donner la consolation et la santé, qui vous sont nécessaires, pour vous mettre en état de lutter de nouveau contre les tribulations de cette vie. Bienheureux ceux qui en sont délivrés pour jamais ! La circonstance ne me permet pas de vous en dire davantage ; je ferai beaucoup mieux de redoubler mes vœux au Seigneur, pour qu'il se charge de vous consoler lui-même. Dans une affliction aussi excessive, vous ne devez rien attendre des créatures, et surtout d'une misérable pécheresse telle que je suis. Que le Tout-Puissant soit donc votre refuge, et qu'il vous tienne désormais compagnie, de manière que vous n'ayez point à regretter celle que vous avez perdue !

Votre indigne et très-obéissante servante,

TÉRÈSE DE JÉSUS.

C'est aujourd'hui la veille de la Transfiguration de Notre-Seigneur.

TEXTE ESPAGNOL
DES LETTRES INÉDITES
ET
DES DOCUMENTS INÉDITS
RELATIFS AU PÈRE JÉRÔME GRATIEN.

TEXTE ESPAGNOL

DE LA

LETTRE INÉDITE ADRESSÉE A RODRIGUEZ DE MOYA

CARTA XI

A CRISTOBAL RODRIGUEZ DE MOYA.

Responde á lo que este la habia propuesto de fundar en Segura de la Sierra (Murcia) un monasterio de monjas Descalzas, en el cual entrarian dos hijas suyas con tal que estuviesen sujetas á la compañía de Jesus.

JESUS.

Junta Nuestro Señor personas en estas casas que me tienen espantada, y hacen harta confusion : puesto que se han de escoger personas, que sean de oracion y para nuestro modo; y sino, no las tomamos. Dáles Dios un contento y alegría tan ordinaria, que no parece sino paraíso en la tierra. Esto es así, como se podrá vuestra merced informar de muchas personas, en especial si acertassen á ir por ahí algunos de la compañía de Jesus, que han estado por acá, y á mí me conocen, y lo han visto. Porque ellos son mis padres, y á quien, despues de Nuestro Señor, debe mi alma todo el bien que tiene, si es alguno. Y una de las cosas que me han aficionado á esas señoras, es saber han tratado con estos Padres, y á servir á vuestra merced en todo lo que pudiere. Porque no todas las personas espirituales me contentan para nuestros monas-

terios, sino son las que estos Padres confiesan. Y así casi todas las que están en ellos, y no me acuerdo ahora estar ninguna de las que he tomado, que no sea hija suya; porque son las que nos convienen: que como ellos habian criado mi alma, háme hecho el Señor merced, que en estos monasterios se haya plantado su espíritu. Y así si vuestra merced sabe de las reglas, verá que en muchas cosas de estas nuestras constituciones conformamos; porque traje yo Breve del Papa para poderlas hacer. Y ahora cuando nuestro reverendissimo General vino por aquí, las aprobó, y mandó se guardasen en todos los monasterios que yo fundase. Y dejó mandado que los padres de la Compañía predicasen, y que ningun prelado se lo pueda estorbar. Y si ellos quieren confesar, tambien lo pueden hacer; sino que tienen una constitucion que se lo quita, y si no es alguna vez, no lo podemos acabar con ellos. Así, que nos tratan y aconsejan muy ordinariamente, y nos hacen harto provecho. El mismo deseo, que esas señoras tienen, tuve yo, de sujetar esta casa á estos Padres, y lo procuré. Sé muy cierto que no admitirán monasterio, aunque sea de la Princesa; que ya tendrian muchos en el reino: y así no es cosa posible. Alabo á Nuestro Señor que de ninguna Orden se podria tener la libertad que nosotras tenemos de tratarlos: y jamás se nos quitará, ni se quita¹.

Ahora con el favor de Nuestro Señor se hacen monasterios de nuestra primera regla, al modo de estos nuestros, de oracion y mortificacion, á quien hemos de estar suje-

¹ Hasta aquí trae el P. Nieremberg: el P. Alcazar continúa hasta el fin.

tas : que ya ha dado licencia nuestro reverendísimo Padre ; y hay personas y frailes harto movidos, y casas demasiasdas. Aunque, si yo entiendo hay disposicion en ese lugar, por ventura procuraré se haga ahí una : porque está en mi mano, y hay patentes para ello ; de manera que los monasterios que yo fundo no estén sujetos sino al General, y á quien él mandáre. Es gran cosa que siempre hayan de ir en su perfeccion con el favor de Nuestro Señor. Y crea vuestra merced que yo estoy de suerte con monasterios relajados, y á donde no haya oracion, que todas las vias posibles he buscado, para que se conserve lo que ahora se comienza. A vuestra merced pido por amor de Nuestro Señor, no me olvide en sus oraciones, y á esas señoras. Y en este negocio de ahora tenga particular cuidado : que si ha de ser para servicio de Nuestro Señor, se haga ; y si no, lo desvie : que ansí haremos acá ¹.

¹ Esta carta la trae el P. Alcazar en su *Historia de los Jesuitas de la provincia de Toledo*, tomo 2º, Década III, año 9, cap. 1, § 2. De ella dice : « En esta sazón escribió Cristóbal Rodríguez á la santa madre Teresa que se hallaba entonces en Avila : y le respondió á 28 de junio del mismo año de 1568, una larga carta, de la cual copiamos aquí un capítulo, etc. » — El P. Faci, carmelita observante, en su obra *Días y obras de santa Teresa*, pág. 478, día 28 de junio, con referencia al P. Alcazar, habla tambien de esta carta y cita un trozo de ella. — La citan además otros respetables autores, que pueden verse en los *Bolandos*, *Acta S. Teresie*, pág. 367. Pero en particular el venerable padre Nieremberg, en su obra *Vida de algunos preclaros varones de la Compañía : Vida de san Ignacio*, cap. 40, « De como se preció santa Teresa de tener el espíritu de san Ignacio, y ser hija de sus hijos, » dice lo siguiente : « Sea el primer testimonio un capítulo de una carta desta Santa, que yo he visto de su misma letra y mostraré autenticado con fé y testimonio de escribano, en el cual responde á lo que Cristóbal Rodríguez de Moya la habia propuesto de fundar en Segura de la Sierra un monasterio de monjas Descalzas en el cual entrarian dos hijas suyas, con tal que estuviesen sujetas á la compañía de Jesus. »

TEXTE ESPAGNOL

DE LA

LETTRE INÉDITE ADRESSÉE A DOÑA LOUISE DE LA CERDA

CARTA XIII

A LA MUY ILUSTRE DOÑA LUISA DE LA CERDA, MI SEÑORA.

JESUS

sea con V. S. mi Señora y Amiga.

Que aunque mas ande esta doña Luisa mi señora, lo es. A Antonia he dicho escríva á V. S. todo lo que pasa, assi de mi poca salud como de lo demas, por tener yo tal la cabeça que aun esto sabe Dios como lo escribo; sino que me he consolado tanto de saber viene V. S. y esos mis señores buenos, que no es mucho me esfuerze. Sea el Señor bendito por todo, que harto se los he ofrecido. Tambien me consuela mucho lo esté V. S. de su monasterio. Y veo tiene gran razon, porque entiendo se sirve allí Nuestro Señor muy de veras. Plegue á él sean ellas para servir á V. S. lo que la deben, y me la guarde Nuestro Señor, y dexé tornar á ver antes que me muera.

Lo del Libro trae V. S. tan bien negociado què no puede ser mejor; y ansi olvido quantas rabias me ha hecho. El Maestro Avila me escribe largo, y le contenta todo; solo dize que es menester declarar mas unas cosas y mudar

los vocablos de otras, que esto es facil. Buena obra ha hecho V. S. el Señor se la pagará con las demas mercedes y buenas obras que V. S. me tiene hechas. Harto me he holgado de ver tan buen recaudo, porque importa mucho; bien parece quien aconsejó se embiasse.

A mi padre Pablo Hernandez quisiera harto escribir, y cierto que no puedo; creo le haré mayor servicio que no me haga mal. Suplico á V. S. le diga lo que acá pasa para que me encomiende al Señor y todos estos negocios; que ansi hago yo á su merced. Y tambien suplico á V. S. embie la carta de la Hermana Antonia á la priora de Malagon, y esta, si V. S. mandare; y sino, mandele escribir V. S. que en el negocio que escribi con Miguel que no trate nada, por que me ha tornado á escribir el General y parece que deben ir mejor las cosas; y mire V. S. que importa darle este recaudo mucho.

Al señor don Juan y á esos mis señores beso las manos de sus mercedes muchas veces, y sean muy bien venidos y V. S. tambien; que alegrado me ha, torno a dezir. Al señor don Hernando, y á la señora doña Ana me diga V. S. mucho, y á Alonso de Cabria y á Alvaro de Lugo. Ya sabe V. S. que conmigo ha de perder del señorío y ganar de la humildad: plegue al Señor me dexen ver á V. S. que ya yo lo deseo. Mejor me va en essa tierra de salud y de todo que por acá.

En esso de mudar el sitio és menester mirar mucho sea sano, porque ya ve V. S. quales andamos ahora por no lo ser, con estar casa bien deleytosa.

Holgado me he que haga V. S. essa limosna con essa doncella: para lo que V. S. mandare, no hay acabar luga-

res, pues es suyo todo. La señora doña Maria de Mendoza besa las manos de V. S. muchas veces : antes que yo leyese lo que V. S. me manda le diga, me lo dexó muy dicho ; ahora no está en casa, yo le diré lo que V. S. manda, que bien se lo debe. A nuestro padre licenciado Velasco me diga V. S. lo que ve que conviene, y quedese con Dios. El la haga la que yo deseo. *Amen.* Es hoy un dia despues de todos Santos.

Indina sierva de V. S.

TERESA DE JESUS.

TEXTE ESPAGNOL
DES DOCUMENTS INÉDITS

RELATIFS

AU PÈRE JÉROME GRATIEN DE LA MÈRE DE DIEU.

I

Da Christo Nuestro Señor a santa Teresa por su confessor al padre maestro Gracian.

JESUS.

Año de 1575, en el mes de Abril, estando yo en la fundacion de Veas, acertó á venir alli el Maestro F. Geronymo Gracian de la Madre de Dios; y habiendome yo confesado con él algunas vezes, aunque no teniendole en el lugar que á otros confesores habia tenido, para del todo gobernarme por él. Y estando un dia comiendo sin ningun recogimiento interior, se començo mi alma á suspender y recoger, de suerte que pensé que me queria venir algun arrobamiento; y representóseme esta vision con la brevedad ordinaria, que es como un relámpago. Parecióme que estaba junto á mí Nuestro Señor Jesu Christo, de la forma que su Majestad se me suele representar; y ázia el lado derecho estaba el mesmo Maestro Gracian, y yo al

yzquierdo. Tomónos el Señor las manos derechas y juntó-las, y dixome, *Que este queria tomasse en su lugar mientras viviesse, y entrambos, que nos conformassemos en todo, porque assí convenia.* Quedé con una seguridad tan grande de que era de Dios, que aunque se me ponian delante dos confesores que habia tenido mucho tiempo, y á quien habia seguido, y debido mucho, (que me hazian resistencia harta, en especial el uno me la hazia muy grande, pareciendome le hazia agravio, y era el gran respeto y amor que le tenia) la seguridad con que de aquí quedé de que me convenia aquello, y el alivio de parecer que habia acabado ya de andar á cada cabo, que iba con diferentes pareceres, y algunos que me hazian padecer harto, por no me entender, aunque jamas dexé á ninguno, (pareciendome estaba la falta en mí) hasta que se iba, ó yo me iba.

Vinome otras dos vezes á dezir el Señor, que no temiesse, pues él me le daba (con diferentes palabras) y assí me determiné á no hazer otra cosa; propuse en mí llevarlo adelante mientras viviesse, siguiendo en todo su parecer, como no fuesse notablemente contra Dios, lo qual estoy bien cierta no será; porque el mismo propósito que ya tengo de seguir en todo lo mas perfecto, creo tiene, segun por algunas cosas he entendido. He quedado con una paz y alivio tan grande, que me ha espantado, y certificado, lo quiere el Señor; porque esta paz tan grande del alma y consuelo, no me parece podria ponerla el demonio. Pareceme he quedado sin mí de un arte, que no lo sé dezir, sino que cada vez que se me acuerda, alabo de nuevo á Nuestro Señor, y se me acuerda de aquel verso que

dice : *Qui posuit fines tuos pacem.* Y querriame deshazer en alabanças de Dios. Creo ha de ser para gloria suya ; y assí torno á proponer ahora de no hazer jamas mudança.

II

Promete la Santa obediencia particular al padre Gracian. — Promete no encubrir nada al padre Gracian, y tenerle en lugar de Dios.

JESUS.

El segúndo dia de Pascua del Espíritu Santo, despues desta mi determinacion, viniendo yo á Sevilla, oyamos missa en una Hermita en Ezija, y en ella nos quedamos la fiesta. Estando mis compañeras en la Hermita, y yo sola en una sacristía que alli habia, comencé á pensar la gran merced que me habia hecho el Espíritu Santo una víspera desta Pascua, y dieronme grandes deseos de hazerle un señalado servicio, y no hallaba cosa que no estuviesse hecha : y acordé, que puesto que el voto de la obediencia tenia hecho no en la manera que se podia hazer de perfeccion ; y representóseme, que le seria agradable prometer lo que ya tenia propuesto con el Padre fray Geronimo. Y por una parte me parecia hazia en ello nada, por otra se me hazia una cosa muy rezia, considerando que con los prelados no se descubre lo interior, y que enfin se mudan, y viene otro si con uno se hallan bien, y que era quedar sin ninguna libertad interior y exteriormente toda la

vida; y apretóme un poco, y aun harto para no lo hazer. Esta misma resistencia que hize á mi voluntad me causó afrenta, y pareceme ya había algo que no hazia por Dios ofreciendoseme, de lo que yo he huydo siempre. El caso es que apretó de manera la dificultad que no me parece he hecho cosa en mi vida, ni el hazer profesion, que me hiziesse mas resistencia, fuera de quando salí de casa de mi padre para ser monja; y fue la causa, que no se me ponía delante lo que le quiero, antes entonces como a extraño le consideraba, ni las partes que tiene, sino solo si sería bien hazer aquello por el Espíritu Santo. En las dudas que se me representaban si sería servicio de Dios, ó no, creo estaba el determinarme. A cabo de un rato de batalla, diome el Señor una gran confianza, pareciendome que yo hazia aquella promesa por el Espíritu Santo, que obligado quedaba á darle luz, para que me la dicesse, junto con acordarme que me le habia dado Jesu Christo Nuestro Señor, y con esto me hinqué de rodillas, y prometí de hazer todo quanto me dicesse por toda mi vida, como no fuesse contra Dios, ni los Prelados á quien tenia obligacion; advertí, que no fuesse sino en cosas graves, (por quitar escrupulos, como si importunandole una cosa, me dicesse no le hablasse en ello mas, ó algunas de mi regalo, ó el suyo, que son niñerías), que no se puede dexar de obedecer, y que de todas mis faltas, y pecados no le encubriria cosa á sabiendas, que tambien es esto mas que lo que se haze con los prelados; enfin tenerle en lugar de Dios interior y exteriormente. No sé si merecí mas; gran cosa me parecia habia hecho por el Espíritu Santo, á lo menos todo lo que supe. Y assi quedé con gran

satisfacion y alegria. Y lo he estado despues acá, y pensando quedar apretada, quedé con mayor libertad, y muy confiada le ha de hazer Nuestro Señor nuevas mercedes por este servicio, que le ha hecho, para que á mi me alcance parte, y en todo me dé luz. Bendito sea El que crió persona que me satisfiziesse de manera que yo me atreviesse á hazer esto.

III

Motivos de la promesa de la Santa : la gloria de Dios, y la santidad y letras del padre Gracian.

JESUS.

Una persona dia de Pascua de Espíritu Santo estando en Ezija, acordandose de una merced grande que habia recibido de Nuestro Señor una vispera desta fiesta, deseando hazer una cosa muy particular por su servicio, le pareció seria bien prometer de no encubrir ninguna cosa de falta, ó pecado que hiziesse, en toda su vida desde aquel punto, á un confessor á quien tomó en lugar de Dios, porque esta obligacion no se tiene á los prelados. Aunque ya esta persona tenia hecho voto de obediencia, parecia que era esto mas. Y tambien hazer todo lo que le dixesse, como no fuesse contra la obediencia que tenia prometida, en cosas graves se entiende. Y aunque se le hizo aspero al principio, lo prometió. La primera cosa que la hizo déterminar fue entender hazia algun servicio

al Espíritu Santo; la segunda, tener por tan siervo de Dios, y letrado, á la persona que escogió; que daría luz á su alma, y la ayudaría á mas servir á Nuestro Señor. Destò no supò nada la misma persona hasta despues de algunos dias que estaba hecha la promesa. Es esta persona el Padre Fray Geronymo Gracian de la Madre de Dios.

IV

Gran favor le hace Nuestro Señor al padre Gracian, llamandole su verdadero hijo.

JESUS.

Estaba un dia muy recogida encomendando á Dios á *Eliseo*¹; entendi: *Es mi verdadero hijo, no le dexaré de ayudar*, ó una palabra desta suerte, que no me acuerdo bien.

V

Vision de la Santa en la vispera de san Laurencio. — Declara Nuestro Señor a la Santa la gran santidad del padre Gracian.

JESUS.

Acabando la vispera de S. Laurencio de comulgar, estaba el ingenio tan distraydo, y divertido, que no me podia valer, y comencé á haber embidia de los que estaban

¹ Llama la santa Madre al padre Gracian por cifra *Eliseo*.

en los desiertos, pareciendome, que como no oyessen, ni viessen nada, estaban libres deste divertimiento. Entendí : *Mucho te engañas, hija, antes allí tienen mas fuertes las tentaciones de los demonios, ten paciencia, que mientras se vive, no se escusa.* Estando en esto, subitamente me vino un recogimiento con una luz tan grande interior, que me parece estaba en otro mundo, y hallóse el espíritu dentro de sí, en una floresta y huerto muy deleytoso, tanto que me hizo acordar de lo que se dize en los Cantares : *Veniat dilectus meus in hortum suum.* Ví allí á mi *Eliseo*, cierto no nada negro, sino con una hermosura extraña ; encima de la cabeça tenía como una guirnalda de gran pedreria ; y muchas donzellas que andaban allí, delante dél, con ramas en las manos, todas cantando canticos de alabanzas de Dios. Yo no hazia sino abrir los ojos, para si me distraia, y no bastaba á quitar esta atencion, sino que me parecia habia una música de paxaritos, y angeles, de que el alma gozaba, aunque yo no la oía ; ella estaba en aquel deleyte, y miraba como no habia allí otro hombre ninguno. Dixeronme : *Este mereció estar entre vosotras, y toda esta fiesta que ves habra en el dia que estableciere ¹ en alabanzas de mi Madre, y date prisa si quieres llegar adonde está él.* Esto duró mas de hora y media, que no me podia divertir, con gran deleyte ; cosa diferente de otras visiones. Y lo que de aquí saqué fue amor á *Eliseo*, y tenelle mas presente en aquella hermosura. He habido miedo si fue tentacion, que imaginacion no fue posible.

¹ El padre Gracian.

VI

Asegurase la vida del padre Gracian en esta vision.

JESUS.

. Habiendo estado con harta pena del mal de nuestro Padre, que no sosegaba, y suplicando al Señor un dia acabando de comulgar muy encarecidamente, que pues el me le habia dado, no me viesse yo sin él, me dixó : *No hayas miedo.*

VII

Siente la santa Madre gran soledad por no tener presente al padre Gracian para consolar su espiritu, y comunicarsele.

JESUS.

Octava de todos Santos tuve dos o tres dias muy trabajosos de la memoria de mis graves pecados, y unos temores de persecuciones, que no se fundaban, sino en que me habian de levantar falsos testimonios, y todo el animo que suelo tener en padecer me faltaba. Aunque yo me queria animar, y hazia actos, y veía que seria gran ganancia á mi alma, aprovechabame poco ; que no se me quitaba el temor, y era una guerra desabrida. Topé con una letra donde dize mi buen Padre que dize San Pablo que no permite Dios que seamos tentados mas de lo que

podemos sufrir. Aquello no me animó harto, mas bastaba; antes, me dió una aflicion grande de verme sin él, como no tenía, á quien acudir con esta tribulacion, que me parecia vivir en una gran soledad, y ayudaba el ver, que no hallaba quien me diesse alivio, sino él, y que lo mas habia de estar ausente; que me fue harto gran tormento. Otra noche despues leyendo en un libro otro dicho de San Pablo que me començó á consolar, estaba pensando, quan presente habia traydo antes á Nuestro Señor, que verdaderamente me parecia ser Dios vivo: pensando en esto, me dixo (y pareciome muy bien dentro de mí, como al lado del coraçon, por vision intelectual) *Aqui estoy, sino que quiero que veas lo poco que puedes sin mi.*

VIII

Vió la Santa en espiritu venir por el camino al padre Gracian. — Palabras de Nuestro Señor animándole.

JESUS.

Estando una noche con harta pena, porque habia mucho que no sabia de mi Padre, y aun no estaba bueno quando me escribió la postrera vez, aunque no era como la primera pena de su mal; que era confiada, y de aquella manera no la tuve despues; mas el cuidado impedia la oracion. Pareciome de presto, y fue ansi, que no pudo ser imaginacion: que en lo interior se me representó una luz, y ví que venia por el camino, alegre, y rostro blanco,

aunque de la luz que ví, debió de hazer el rostro blanco; que assí me parece lo estan todos en el Cielo, y he pensado si del resplandor y luz que sale de Nuestro Señor les haze estar blancos; entendi : *Dile que sin temor comience luego; que suya es la victoria.*

IX

Palabras de Christo regaladas á la santa Madre.

JESUS.

Un dia despues que vinó ¹, estando yo á la noche alabando á Nuestro Señor, por tantas mercedes como me habia hecho, me dixó : *Qué me pides tu que no haga yo, hija mia?*

X

Hace la Santa Madre propósito de prometer se celebre la fiesta de la Presentacion en sus conventos.

JESUS.

El dia que se presentó el breve, como yo estuviesse con grande aficion que me tenia toda turbada, que aun rezar no podia, por que me habian venido a dèzir que nuestro Padre estaba en aprieto, porque no le dexaban salir, y

¹ El padre Gracian.

habia gran ruido, entendí estas palabras : *O muger de poca fé, sosiegate, que muy bien se va haziendo*. Era día de la Presentacion de Nuestra Señora, ano 1575. Propuse en mí, si la Virgen acababa con su Hijo que viessemos á nuestro Padre libre de nuestros Frayles, y á nosotras, pedir ordenasse en cada cabo se celebrasse con solemnidad esta fiesta en nuestros monasterios de Descalças. Cuando esto propuse, no se me acordaba de lo que entendí, que habia el Padre de establecer fiesta de la vision que ví : ahora tornando a léer este quadernillo, he pensado si ha de ser esta la fiesta ¹.

¹ *Vida del padre Gracian*, por el licenciado Andres del Marmol, primera parte, cap. xvii. — Ribera, *Vida de S. Teresa*, lib. IV, cap. xx, pág. 466 et 467.

TEXTE ESPAGNOL

DU PORTRAIT HISTORIQUE DU PÈRE GRATIEN

PAR

LE PÈRE FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE.

PREMIER ANNALISTE DU CARMEL RÉFORMÉ.

Aquel varon tan grande, que no halló nuestra Madre santa Teresa otro semejante, para ayo de su hija la Reforma recién nacida. Aquel, sobre cuyas rodillas se crió. Aquel, sobre cuyos ombros estrivó, y sobre cuyos brazos anduvó hasta que tuvo fuerzas para andar por sí. Aquel, que la defendió de contrarios poderosos, quando no tenia quien con valor, letras, opinion, credito y autoridad, con ministros y rey lo pudiesse hacer. Aquel, que le dio leyes santas, que la acreditó en el mundo, que la extendió en España y en Italia. Aquel enfin, que despues de haberla separado de los que la querian extinguir, la gobernó tres años como provincial. Por todo lo qual, en el libro de las Fundaciones, y en muchas cartas, y *papeles sueltos*, se hallan tantas alabanzas suyas, que le servirán de gran credito, si en algun tiempo la Religion tratáre de sus publicos honores. Porque como los defectos de la naturaleza no impidieron, ni en apostoles, ni en martyres, ni en anachoretas, ni en doctores, los efectos de la gracia, ni la publicacion de sus virtudes heroicas; asi no impedi-

rán las menguas de este sugeto los premios publicos de su singular virtud, que, como agua que salta á la vida eterna, pudo lavar las manchas de las culpas, *si las huvó*¹.

¹ *Chron.*, tom. II, lib. VIII, cap. LV, pág. 597.



TABLE

LITTRÉS.	PAGES.
<p>I. — 1560. — AVILA. — A saint Pierre d'Alcantara. — Relation où la Sainte lui fait connaître l'état de son âme.....</p>	<p style="text-align: right;">1</p>
<p><i>Saint Pierre d'Alcantara</i>.....</p>	<p style="text-align: right;">15</p>
<p><i>Écrit de saint Pierre d'Alcantara en faveur de sainte Térèse</i>.....</p>	<p style="text-align: right;">20</p>
<p>II. — 1560-1562. — AVILA. — A un de ses confesseurs. — La Sainte lui envoie, avec la relation contenue dans la première lettre, deux nouvelles relations où elle expose l'état de son âme. — Seconde relation.....</p>	<p style="text-align: right;">27</p>
<p>Troisième relation.....</p>	<p style="text-align: right;">30</p>
<p>III. — 1560-1562. — AVILA. — A un de ses confes- seurs. — Elle lui rend compte d'une vision qu'elle a eue de la très-sainte Trinité.....</p>	<p style="text-align: right;">36</p>
<p><i>Vision de la très-sainte Trinité, rapportée au dernier chapitre de sa Vie</i>.....</p>	<p style="text-align: right;">38</p>
<p>IV. — 1561. — 30 DÉCEMBRE. — AVILA. — A don Lau- rent de Cepeda, son frère, à Quito. — Elle lui rend grâce d'une somme considérable qu'il lui avait fait tenir dans le temps où elle était le plus embarrassée pour la fondation du couvent de Saint-Joseph d'Avila, le félicite sur le dessein qu'il avait de se retirer du monde, et lui rend compte de l'état actuel de sa famille en Espagne.</p>	<p style="text-align: right;">42</p>
<p><i>Doña Guiomar de Ulloa</i>.....</p>	<p style="text-align: right;">51</p>
<p>V. — 1562. — VERS JUIN. — TOLÈDE. — Au père Pierre Ybáñez, dominicain. — La Sainte lui soumet le livre</p>	

¹ La lettre de l'édition de Madrid correspondante à celle de l'édition française, et la page où les Bollandistes en parlent dans les *Acta Sanctæ Teresiæ*, étant indiquées dans le corps de l'ouvrage, nous y renvoyons le lecteur.

² Ce qui est en italique indique le commentaire historique des lettres.

	de sa <i>Vie</i> , qu'elle venait d'écrire par son ordre, et le prie de l'envoyer au père maître Jean d'Avila.....	52
	<i>Pierre Ybañez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique</i>	54
VI. — 1567. — 6 JUILLET. — AVILA. — A don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. — Elle lui demande une lettre de recommandation auprès du général des Carmes, alors en Espagne. Éloge du père Garcia de Toledo, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et frère de Ferdinand Alvarez de Toledo, duc d'Albe et gouverneur des Pays-Bas.....	58	
	<i>Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila</i>	59
	<i>Don Bernardin et doña Marie de Mendoza</i>	61
VII. — 1568. — 18 MAI. — MALAGON. — A doña Louise de la Cerda, alors en Andalousie. — Elle la félicite de son heureux voyage, lui donne les plus consolantes nouvelles du monastère de Malagon, dont elle est la fondatrice, et la supplie d'envoyer au plus tôt, au père maître Jean d'Avila, le manuscrit du livre de sa <i>Vie</i>	65	
	<i>Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Celi, et fondatrice du monastère des carmélites de Malagon</i>	67
VIII. — 1568. — 27 MAI. — TOLÈDE. — A doña Louise de la Cerda, en Andalousie. — Elle la remercie des soins qu'elle a trouvés dans son palais à Tolède. Éloge des carmélites de Malagon, et de Carleval, leur confesseur. — Divers sujets détachés. — Nouvelle recommandation d'envoyer au plus tôt le manuscrit de sa <i>Vie</i> au père maître Jean d'Avila. — Mort chrétienne de la duchesse de Medina-Celi.....	71	
IX. — 1568. — 9 JUIN. — AVILA. — A doña Louise de la Cerda, en Andalousie. — Elle lui annonce son heureuse arrivée à Avila. Vœux qu'elle forme pour la guérison de don Juan, fils de doña Louise. — Prière d'envoyer sans délai le manuscrit de sa <i>Vie</i> au père maître Jean d'Avila.....	78	
X. — 1568. — 23 JUIN. — AVILA. — A doña Louise de la Cerda, en Andalousie. — Vœux pour le rétablissement de la santé de don Juan. — Nouvelle prière d'envoyer le manuscrit de sa <i>Vie</i> au père maître Jean d'A-		

TABLE.

529

LETTERS.

PAGES.

	vila. — Vertu des carmélites de Malagon, mérite de leur confesseur. — Souhails de bonne fête à doña Louise et à don Juan, son fils	80
XI. — 1568. — 28 JUILLET. — AVILA. — A Rodriguez de Moya. — Elle répond à la proposition qu'il lui avait faite de fonder à Segura de la Sierra, dans le royaume de Murcie, un monastère de carmélites où entreraient ses deux filles, à condition qu'il serait soumis à la compagnie de Jésus.....	82	
	<i>Rodriguez de Moya</i>	86
XII. — 1568. — SEPTEMBRE. — VALLADOLID. — A don François de Salcedo, gentilhomme d'Avila. — La Sainte lui fait d'aimables compliments. — Elle lui recommande instamment le jeune père Jean de la Croix, qu'elle envoyait à Durvelo fonder le premier monastère de carmes déchaussés.....	88	
	<i>Don François de Salcedo, appelé par sainte Térèse le saint gentilhomme d'Avila</i>	91
XIII. — 1568. — 2 NOVEMBRE. — VALLADOLID. — A doña Louise de la Cerda, à Tolède. — Elle la félicite de son heureux retour. — Elle la remercie d'avoir remis le manuscrit de sa <i>Vie</i> au père maître Jean d'Avila, et lui annonce que l'homme de Dieu vient de lui écrire qu'il approuve tout.....	96	
	<i>Le vénérable Jean d'Avila, apôtre de l'Andalousie</i> ...	99
XIV. — 1568. — 13 DÉCEMBRE. — VALLADOLID. — A doña Louise de la Cerda, à Tolède. — Elle s'excuse sur son peu de santé de lui écrire si brièvement, et elle lui demande son entremise pour la fondation d'un monastère de carmélites à Tolède	103	
XV. — 1569. — 9 JANVIER. — VALLADOLID. — A Diégo Ortiz, à Tolède. — Elle lui marque sa reconnaissance du dessein où il était de fonder une maison de carmélites à Tolède, et lui promet de se rendre incessamment dans cette ville.....	105	
XVI. — 1569. — 19 FÉVRIER. — VALLADOLID. — A Alphonse Ramirez, à Tolède. — La Sainte s'excuse de ne pouvoir se rendre à Tolède à l'époque indiquée dans la lettre précédente.....	107	

LETRES DE SAINTE TÉRÈSE. I.

34

	<i>Alphonse Ramirez et Diégo Ortiz</i>	110
XVII.	— 1569. — VERS LA FIN DU CARÈME. — TOLEDE. — A doña Marie de Mendoza , sœur de l'évêque d'Avila. — La Sainte l'exhorte à montrer son amour pour Notre-Seigneur en supportant courageusement les peines passagères de cette vie. Elle lui dit combien doña Louise de la Cerda lui est affectionnée, et lui donne de bonnes nouvelles sur la fondation d'un monastère de carmélites à Tolède.....	113
XVIII.	— 1569. — 18 OCTOBRE. — TOLEDE. — A Simon Ruiz , à Medina del Campo. — Elle le félicite de l'entrée de sa nièce au Carmel, et de l'éducation chrétienne qu'il lui avait donnée.....	115
	<i>Isabelle des Anges</i>	118
XIX.	— 1569. — 17 NOVEMBRE. — TOLEDE. — Écrit de la Sainte sur le jour de sa mort, avec quelques sentences sur le martyr spirituel qu'elle portait dans son bréviaire... ..	118
XX.	— 1569. — VERS NOEL. — TOLEDE. — A Jeanne de Ahumada , à Albe de Tormès. — Elle l'exhorte à devenir une sainte. — Elle lui annonce un secours envoyé par Laurent de Cepeda, leur frère, et lui déclare que la profession religieuse ne lui permet pas de faire tout ce qu'elle voudrait pour elle.....	119
	<i>Jeanne de Ahumada, sœur de sainte Térèse. Gonzalve de Ovallé, son fils. Béatrix de Jésus, sa fille, morte en odeur de sainteté au monastère des carmélites de Madrid</i>	123
XXI.	— 1569. — 28 DÉCEMBRE. — VALLADOLID. — A doña Inès Niéto , à Madrid. — Elle lui parle de la fidélité à Dieu dans la prospérité, et de la réception d'une fille dans un de ses monastères.....	127
XXII.	— 1570. — 17 JANVIER. — TOLEDE. — A don Laurent de Cepeda , son frère, en Amérique. — Elle le confirme dans le dessein où il était de repasser en Espagne, lui apprend l'état actuel de la réforme, lui donne des nouvelles de sa famille, lui rend compte de l'emploi de l'argent qu'il lui avait envoyé, le console de la mort de sa femme, et l'entretient de plusieurs autres sujets... ..	129
XXIII.	— 1570. — EN CARÈME. — TOLEDE. — Au père Antoine de Segura , gardien des religieux déchaussés	

	de Saint-François du couvent de Cadahalso. — Elle lui reproche obligeamment son oubli, lui demande part à son souvenir devant Dieu, et lui parle de son neveu Jean de Jésus, qui est dans son Ordre.....	138
	<i>Jean de Jésus, neveu de sainte Tèrese.....</i>	140
XXIV. — 1570. — JUILLET. — TOLÈDE. —	A Diégo de San Pedro de Palma. — Elle lui annonce qu'elle a donné le saint habit à ses filles, et lui dit qu'un des plus grands bonheurs pour un père en ce monde est d'avoir des filles qui soient les épouses de Jésus-Christ.....	140
XXV. — 1570. — AOUT. — TOLÈDE. —	A Diégo Ortiz, à Tolède. — Elle lui demande de s'expliquer sur les messes qu'il voulait faire chanter dans l'église des carmélites de Tolède.....	141
XXVI. — 1570. — TOLÈDE. —	A mademoiselle Isabelle Chimène, à Ségovie. — La Sainte la fortifie dans le dessein qu'elle avait de se faire carmélite, et lui donne son agrément.....	143
	<i>Isabelle Chimène.....</i>	145
XXVII. — 1571. — 5 FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS. —	A Alphonse Ramirez, à Tolède. — Elle parle de deux fondations qu'elle a faites; loue la magnificence de l'église qu'il a fait bâtir, et traite de divers sujets détachés.....	146
XXVIII. — 1571. — 29 MARS. — SALAMANQUE. —	A Diégo Ortiz, à Tolède. — Elle parle du monastère des carmélites de Tolède; elle félicite les fondateurs de l'église qu'ils ont fait bâtir, et leur témoigne la plus vive reconnaissance.....	148
XXIX. — 1571. — 16 AVRIL. — SALAMANQUE. —	A un de ses confesseurs. — Elle lui raconte comment la peine de se sentir encore enchaînée loin de son Dieu dans cet exil avait transpercé son âme et l'avait fait entrer dans une extase de douleur.....	150
XXX. — 1571. — 27 MAI. — SALAMANQUE. —	A Diégo Ortiz, à Tolède. — Elle répond, avec des sentiments admirables de sagesse et de religion, à une lettre désobligeante, et traite de plusieurs difficultés.....	151

- XXXI. — 1571. — MEDINA DEL CAMPO. — **Au confesseur d'un de ses couvents**, probablement de celui de Valladolid. — La Sainte lui recommande une religieuse. Elle se plaint de ce que Notre-Seigneur ne lui laisse pas éprouver assez les effets de la pauvreté. Elle fait l'éloge de la sœur Béatrix, et dit comment une portière doit se comporter au tour 155
1571. — VERS LA FIN D'OCTOBRE. — AVILA. — Discours de la Sainte aux religieuses du monastère de l'Incarnation d'Avila 156
- XXXII. — 1572. — 4 FÉVRIER. — AVILA. — **A Jeanne de Ahumada**, sa sœur, à Albe de Tormès. — La Sainte lui rend compte de sa maladie et lui parle de quelques affaires 158
- XXXIII. — 1572. — 7 MARS. — AVILA. — **A doña Marie de Mendoza**, fondatrice du monastère des carmélites de Valladolid, à Valladolid. — Souffrances de la Sainte. — Ferveur du monastère de l'Incarnation. — Raisons pour lesquelles doña Marie de Mendoza ne doit pas insister pour la réception d'une prétendante qu'elle proposait . . . 161
- XXXIV. — 1572. — 27 SEPTEMBRE. — AVILA. — **A Jeanne de Ahumada**, sa sœur, à Albe de Tormès. — La Sainte lui dit qu'aussitôt qu'elle aura des nouvelles de don Laurent de Cepeda, elle les lui transmettra. — Elle blâme les jeûnes de la prieure d'Albe. — Elle promet d'obliger de tout son pouvoir une personne que sa sœur lui recommande. — Éloge du père Jean de la Croix, alors confesseur du couvent de l'Incarnation 167
- XXXV. — 1572 ou 1573. — AVILA. — **Réponse de la Sainte à un cartel ou défi spirituel** envoyé par un monastère de carmes déchaussés, pendant qu'elle était prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila 169
- XXXVI. — 1573. — 11 JUIN. — AVILA. — **Au roi Philippe II.** — La Sainte l'assure de ses prières et de celles de son Ordre. Elle le supplie de lui accorder une grâce qu'elle lui demande par l'entremise du licencié Jean de Padilla. 176
- XXXVII. — 1573. — 27 JUILLET. — AVILA. — **Au père Ordoñez**, jésuite, à Medina del Campo. — Son avis sur la fondation d'un pensionnat de demoiselles que doña Hélène de

	Quiroga et doña Hiéronyme, sa fille, voulaient établir à Medina del Campo	177
XXXVIII.	— 1573. — 2 AOUT. — SALAMANQUE. — A Pierre de la Vanda . — La Sainte, qui voulait acheter une maison à ce gentilhomme, le presse de se rendre à Salamanque pour conclure le marché	182
XXXIX.	— 1573. — 19 OCTOBRE. — SALAMANQUE. — A Jeanne de Ahumada , sa sœur, à Albe de Tormès. — Elle lui annonce l'heureux retour de Laurent de Cepeda, leur frère	183
XL.	— 1573. — 31 OCTOBRE. — SALAMANQUE. — A doña Inès Niéto , femme de l'intendant du duc d'Albe. — La Sainte lui demande une grâce pour don Gonzalve, son neveu	185
XLI.	— 1573. — NOVEMBRE. — SALAMANQUE. — A Jeanne de Ahumada , sa sœur, à Albe de Tormès. — Elle parle de la santé de Jean de Ovallé et de la sienne. Prise d'habit à Salamanque. Saluts aux carmélites et aux bénédictines d'Albe	187
XLII.	— 1573. — VERS NOVEMBRE. — SALAMANQUE. — A Mathieu de las Peñuelas , à Avila. — La Sainte le remercie de sa lettre, et le prie de s'occuper toujours avec le même intérêt du temporel du monastère de l'Incarnation	189
XLIII.	— 1574. — VERS LE COMMENCEMENT. — SALAMANQUE. — Au père Dominique Bañez , à Valladolid. — Son bonheur de recevoir des postulantes sans dot, quand elles ont d'ailleurs les qualités requises, et qu'elle n'en a jamais refusé aucune de ce genre. — Divers sujets	191
	<i>Dominique Bañez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique</i>	194
XLIV.	— 1574. — JANVIER. — SALAMANQUE. — Au père Dominique Bañez , à Valladolid. — La Sainte approuve le conseil qu'il a donné au sujet de Casilde de Padilla, récemment entrée au Carmel de Valladolid. Elle parle ensuite de la princesse d'Éboli, fondatrice du monastère de Pastrana, et se plaint du joug qu'elle fait peser sur ses filles	196
XLV.	— 1574. — FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS. — A Anne de l'Incarnation , sa cousine germaine, prieure de	

	Salamanque. — La Sainte s'informe avec un maternel intérêt de la santé de ses filles de Salamanque et leur dit comment elle se trouve à Albe. Elle envoie au père Medina, dominicain, une truite que la duchesse d'Albe vient de lui envoyer. Elle promet à sa cousine de lui donner des nouvelles de sa sœur aussitôt qu'elle en aura. Compliments à diverses personnes.	199
	<i>Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation, cousines germanes de sainte Térèse.</i>	201
XLVI.	— 1574. — FÉVRIER. — ALBE DE TORMÈS. — A don Alvaro de Mendoza , évêque d'Avila. — Elle se plaint de n'avoir pas le temps de lui écrire une longue lettre, et s'excuse de ne pouvoir écrire à doña Marie de Mendoza, sa sœur. Elle lui annonce qu'elle s'est acquittée de sa commission auprès de la duchesse d'Albe. Reproche plein de délicatesse à doña Marie de ce qu'elle n'a pas pris la défense de Casilde de Padilla. Mot prophétique et bien consolant pour l'évêque.	205
XLVII.	— 1574. — 13 ET 14 MAI. — SÉGOVIE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , prieure de Valladolid et nièce de la Sainte. — Elle la remercie de ses lettres. Elle bénit Dieu de l'heureuse mort de Béatrix de l'Incarnation. Départ du père Gratien et du père Mariano pour l'Andalousie; espérances que la Sainte en conçoit pour les carmes déchaussés. Le père Medina et le père Bañez, dominicains. Désir ardent de la Sainte de voir sa nièce; compliments à Marie de la Croix et à Stéphanie des Apôtres. Éloge d'Isabelle de Saint-Paul, petite-nièce de la Sainte.	207
	<i>Marie de Saint-Jean-Baptiste et Éléonore de Cepeda, sa sœur, nièces de sainte Térèse.</i>	211
	<i>Isabelle de Saint-Paul, première professe parmi les carmélites déchaussées, et petite-nièce de sainte Térèse.</i>	215
XLVIII.	— 1574. — VERS LA FIN DE MAI. — SÉGOVIE. — A Antoine Gaytan , à Salamanque. — La Sainte lui dit la manière dont il doit se conduire dans l'oraison. Elle lui donne des nouvelles de la fondation de Ségovie, et lui exprime sa reconnaissance pour les services qu'elle a reçus de lui.	219
	<i>Antoine Gaytan.</i>	220

XLIX. — 1574. — FIN DE MAI. — SÉGOVIE. — A Antoine Gaytan , à Salamanque. — Manière dont il doit se conduire dans l'oraison. Elle l'engage à suivre l'avis du père Balthasar Alvarez, relativement à un autre point sur lequel il la consultait.	222
L. — 1574. — JUIN. — SÉGOVIE. — A don Teutonio de Bragance , alors étudiant à l'université de Salamanque, et depuis archevêque d'Évora. — La Sainte lui donne des avis utiles et le console; elle lui recommande l'établissement d'une maison de carmes déchaussés à Salamanque. Elle le charge d'être son interprète auprès du père Balthasar Alvarez	223
<i>Don Teutonio de Bragance</i>	226
LI. — 1574. — APRÈS LE 11 JUIN. — SÉGOVIE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , prieure de Valladolid. — Elle lui fait d'aimables reproches sur son silence. Elle lui annonce la sainte mort d'Isabelle des Anges. Elle lui donne quelques conseils sur la liberté intérieure.	229
<i>Isabelle des Anges</i>	232
LII. — 1574. — 3 JUILLET. — SÉGOVIE. — A don Teutonio de Bragance , alors étudiant à l'université de Salamanque, et depuis archevêque d'Évora. — La Sainte lui intime avec grâce de ne plus lui donner les titres honorifiques qu'il mettait dans les adresses de ses lettres. Elle lui parle de la fondation de Ségovie; elle le charge d'un message pour le père Diégo Acosta. Elle lui donne quelques conseils sur l'oraison, et termine en lui disant de s'en remettre pour tout aux lumières du père Balthasar Alvarez	234
<i>Le père Balthasar Alvarez, confesseur de sainte Térèse</i>	237
LIII. — 1574. — 16 JUILLET. — SÉGOVIE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , sa nièce, prieure du monastère de Valladolid. — Combien elle regrette de ne pouvoir aller la visiter. Elle la conjure de prendre soin de sa santé, et veut qu'en ce point elle obéisse à Marie de la Croix, une des quatre premières carmélites. — Divers sujets. — Éloge du père Santander, recteur de Ségovie. Estime et affection de la Sainte pour sa nièce.	239

- Marie de la Croix, une des quatre premières carmélites de Saint-Joseph d'Avila*..... 242
- LIV. — 1574. — 10 SEPTEMBRE. — SÉGOVIE. — **A Marie de Saint-Jean-Baptiste**, sa nièce, prieure de Valladolid. — Elle lui marque le chagrin qu'elle a de ne pouvoir l'aller voir à Valladolid, comme elle s'en était flattée, et la prie de lui rendre un service..... 244
- LV. — 1574. — APRÈS LE 10 SEPTEMBRE. — SÉGOVIE. — **A Marie de Saint-Jean-Baptiste**, sa nièce, prieure de Valladolid. — Elle la console par l'espérance d'une entrevue. Elle la rassure sur le père Medina. Elle lui envoie le livre de sa *Vie* pour le remettre à don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. Elle lui annonce qu'elle va amener pour prieure à Veas la mère Anne de Jésus.... 247
- Le père Barthélemy Medina, de l'ordre de Saint-Dominique*..... 251
- LVI. — 1574. — APRÈS LE 6 OCTOBRE. — AVILA. — **A doña Marie de Mendoza**, sœur de l'évêque d'Avila et fondatrice du monastère de Valladolid, à Valladolid. — La Sainte lui annonce qu'elle a fait les démarches nécessaires pour la réception d'une postulante à laquelle elle s'intéresse. Elle lui donne de bonnes nouvelles de son frère, l'évêque d'Avila. Elle lui dit avec une grâce infinie qu'elle souhaite la voir un peu plus maîtresse d'elle-même..... 251
- LVII. — 1574. — APRÈS LE 6 OCTOBRE. — AVILA. — **A doña Marie de Mendoza**, à Valladolid. — Sur le même sujet que la précédente. Éloge du père Pierre Hernandez, visiteur apostolique. La Sainte s'applaudit de l'avoir pour supérieur, parce qu'il lui dit ses vérités et ne lui passe aucune imperfection..... 254
- LVIII. — 1574. — 23 DÉCEMBRE. — VALLADOLID. — **A doña Anne Henriquez**, à Toro. — Sa peine de ne l'avoir pas trouvée à Valladolid. Éloge de sa nièce Marie de Saint-Jean-Baptiste. Sainteté de Stéphanie des Apôtres. Mérite de la jeune Casilde de Padilla, fille de l'adelantado de Castille. Son regret de ne pouvoir écrire plus souvent au père Balthasar Alvarez. — D'un beau sermon du père Bañez sur le prix des souffrances..... 257
- LIX. — 1575. — 4 JANVIER. — VALLADOLID. — **A don Teutonio de Bragance**, à Salamanque. — Elle le re-

	mercé de l'intérêt qu'il porte au Carmel, et lui dit que la très-sainte Vierge l'a choisi pour en être le protecteur. Sa pensée à l'égard de diverses fondations qu'on avait en vue. Sa reconnaissance pour le père Olea, religieux de la compagnie de Jésus. Éloge des carmélites de Valladolid, et en particulier de Stéphanie des Apôtres, et de Casilde de la Conception, fille de l'adelantado de Castille. Bonheur de don Teutonio d'avoir pour guide et pour père de son âme le père Balthasar Alvarez.....	260
I. X. — 1575. — 11 MAI. — VEAS. — A don Alvaro de Mendoza , évêque d'Avila. — La Sainte lui fait l'éloge du père Gratien, et lui annonce qu'elle va se rendre à Séville pour y fonder un nouveau monastère.....		267
	<i>Introduction à la suite des lettres de sainte Térèse, ou Notice sur le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, carme déchaussé.....</i>	270
	<i>Patrie et parents du père Gratien.....</i>	271
	<i>Des frères et des sœurs du père Gratien.....</i>	276
	<i>Première éducation du jeune Gratien. Ses études au collège de Madrid et à l'Université d'Alcala.....</i>	280
	<i>Vocation de Gratien à l'état religieux racontée par sainte Térèse.....</i>	283
	Documents inédits relatifs au père Gratien de la Mère de Dieu.....	298
	I. — En 1575, à Veas, Notre-Seigneur donne à la Sainte le père Gratien pour guide jusqu'à la fin de ses jours...	299
	II. — Vœu que fait la Sainte d'obéir au père Gratien, de ne lui rien cacher, et de le regarder en tout comme lui tenant la place de Dieu, jusqu'à la fin de sa vie.....	301
	<i>Faveur insigne faite à la Sainte la veille de la Pentecôte, à Avila.....</i>	304
	III. — Deux raisons déterminèrent la Sainte à faire le vœu précédent : la gloire de Dieu, la sainteté et la science du père Gratien.....	306
	IV. — Notre-Seigneur appelle le père Gratien son véritable fils, et la Sainte l'appelle son Élisée, comme ayant hérité du manteau et de l'esprit d'Élie.....	307
	V. — Vision de la Sainte, la veille de Saint-Laurent. Paroles mémorables de Notre-Seigneur, révélant la sainteté du père Gratien.....	307

VI. — Crainte de la Sainte au sujet d'une maladie dange- reuse du père Gratien. Notre-Seigneur la rassure.....	309
VII. — Solitude et angoisses qu'éprouve la Sainte par l'absence du père Gratien, et comment Notre-Seigneur la console.	310
VIII. — La Sainte voit en esprit le père Gratien venant à Séville. Notre-Seigneur lui prédit l'heureux succès de sa visite apostolique.....	311
IX. — Parole consolante de Notre-Seigneur à la Sainte..	312
X. — Vœu que fait la Sainte si Notre-Seigneur délivre le père Gratien d'un danger.....	313
LXI. — 1575. — 12 MAI. — VEAS. — A Briande de Saint- Joseph , prieure de Malagon. — Première entrevue de la Sainte avec le père Gratien, à Veas. Jugement qu'elle porte sur ce religieux. Départ de la Sainte pour Séville.	314
<i>Briande de Saint-Joseph, prieure de Malagon.....</i>	317
LXII. — 1575. — 4 JUIN. — SÉVILLE. — A une personne d'Avila . — La Sainte lui demande un petit service, et l'assure qu'elle ne l'oublie point devant le Seigneur. Elle se recommande à ses prières ainsi qu'à celles du maître Daza et de Catherine Daza.....	319
LXIII. — 1575. — 18 JUIN. — SÉVILLE. — Au père Jean- Baptiste Rubeo , général de l'ordre des Carmes, à Rome. — Elle l'instruit de l'état des choses, lui indique un accommodement ; elle justifie sa conduite et celle des pères Gratien et Mariano.....	320
LXIV. — 1575. — 10 JUILLET. — SÉVILLE. — A Antoine Gay- tan , à Albe de Tormès. — La Sainte l'appelle gracieu- sément son cher fondateur, parce qu'il l'avait accompa- gnée aux fondations de Veas et de Séville, et qu'il était allé en son nom disposer celle de Caravaca. Elle lui donne des nouvelles de Séville, et le prie de conduire les religieuses à Caravaca.....	327
LXV. — 1575. — 19 JUILLET. — SÉVILLE. — Au roi Phi- lippe II . — La Sainte lui demande que sa réforme naissante soit érigée en province séparée, et que le père Gratien en soit le premier provincial.....	330
LXVI. — 1575. — 12 AOUT. — SÉVILLE. — A Jeanne de Abu- mada , sa sœur, à Albe de Tormès. — Avis de l'arrivée	

	de leurs frères, Laurent de Cepeda et Pierre de Ahumada. Mort sainte de la femme de Laurent, et de Jérôme de Cepeda, leur frère. Autorité de visiteur apostolique donnée au père Gratien sur tous les carmes et carmélites déchaussés d'Andalousie et de Castille. Éloge du père Gratien	332
	<i>Jeanne-Marie de Fuentes y Guzman, femme de Laurent de Cepeda</i>	335
LXVII. — 1575. — 21 AOÛT. — SÉVILLE. — A don Diégo Hurtado de Mendoza. — Impression produite par une de ses lettres sur les carmélites de Séville, et combien elles prient pour lui. Heureuse espérance que Dieu achèvera ce qu'il a commencé en son âme. Attachement du père Gratien pour don Diégo, et son ardent désir qu'il devienne un saint. Reconnaissance de la Sainte pour ses offres de service	336	
	<i>Don Diégo Hurtado de Mendoza</i>	339
LXVIII. — 1575. — SEPTEMBRE. — SÉVILLE. — Au père Gratien, en Castille. — Mérite de la prieure de Tolède. Danger de laisser entrevoir aux religieuses un changement de demeure. Désir de la Sainte de se décharger sur le père Gratien du gouvernement de tous ses monastères. Le père Jean de la Croix au comble du bonheur de vivre sous l'autorité d'un supérieur tel que le père Gratien. Maternelle sollicitude de la Sainte pour la santé de ce père	341	
LXIX. — 1575. — 27 SEPTEMBRE. — SÉVILLE. — Au père Gratien, en Castille. — Dispositions des carmes mitigés d'Andalousie envers le père Gratien, leur visiteur apostolique. Consultation sur Teresita, sa nièce; portrait de cet ange. Elle souhaite que le père Jean de la Croix soit le confesseur de l'Incarnation d'Avila, et que le père Olea, religieux de la Compagnie, prenne en main les intérêts de ce couvent. Son estime pour le père Gratien, que Notre-Seigneur lui-même lui a donné pour directeur	345	
LXX. — 1575. — 24 OCTOBRE. — SÉVILLE. — A une parente. — Lettre de famille	349	
LXXI. — 1575. — 3 DÉCEMBRE. — SÉVILLE. — Au père Dominique Bañez, à Valladolid. — Mystérieuse souf-		

	france qu'elle endure. Petit avis pour la prieure de Valladolid.....	350
LXXII.	— 1575. — VERS LE COMMENCEMENT DE DÉCEMBRE. — SÉVILLE. — Instruction donnée à la mère Anne de Saint-Albert , concernant la fondation du monastère de Caravaca.....	351
LXXIII.	— 1575. — 30 DÉCEMBRE. — SÉVILLE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , sa nièce, prieure de Valladolid. — Nouvelles de Laurent de Cepeda, son frère, et de ses enfants, de Jeanne de Ahumada, sa sœur, de Jean de Ovallé et de leurs enfants. Harmonie parfaite qui règne entre eux. Divers sujets détachés.....	353
LXXIV.	— 1576. — JANVIER. — SÉVILLE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , sa nièce, prieure de Valladolid. — Favorables dispositions du nonce Hormaneto pour la Réforme. Combien la Sainte est sensible à l'affection de ses filles de Valladolid. Part très-vive qu'elle prend à une maladie du père Dominique Bañez. Divers petits sujets.....	359
LXXV.	— 1576. — 26 JANVIER. — SÉVILLE. — A Diégo Ortiz , à Tolède. — Affection de la Sainte pour les fondateurs du couvent de Tolède. — Conduite à tenir dans une affaire.....	363
LXXVI.	— 1576. — AU COMMENCEMENT DE L'ANNÉE. — SÉVILLE. — Au père Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne , général de l'ordre des Carmes, à Rome. — La Sainte justifie auprès de lui les pères Gratien et Mariano. Elle l'assure qu'elle se soumettra humblement à un décret que le chapitre général de Plaisance venait de porter contre elle; décret en vertu duquel elle était reléguée dans un couvent de son choix, avec défense d'en sortir.	365
LXXVII.	— 1576. — 19 FÉVRIER. — SÉVILLE. — A Rodrigo de Moya , à Caravaca. — Elle le remercie de ses renseignements et de l'intérêt qu'il porte au monastère de Caravaca. Combien il importe qu'un monastère soit avantageusement situé. Difficultés survenues à Caravaca. Conduite à tenir.....	374
LXXVIII.	— 1576. — VERS LE 20 FÉVRIER. — SÉVILLE. — Au père Rodrigue Alvarez , de la compagnie de Jésus, à Séville. — Elle lui fait connaître les divers degrés d'oraison qu'il a plu à Dieu d'accorder à son âme.....	378

TABLE.

541

LETTRES.

PAGES.

	<i>Rodrigue Alvarez, religieux de la compagnie de Jésus.</i>	391
LXXIX.	— 1576. — VERS LE 20 FÉVRIER. — SÉVILLE. — Au père Rodrigue Alvarez de la compagnie de Jésus, à Séville. — Conduite qu'elle a tenue depuis le commencement jusqu'à cette époque, par rapport aux choses surnaturelles qu'elle a éprouvées dans l'oraison. Religieux de la compagnie de Jésus et de l'ordre de Saint-Dominique, qu'elle a consultés et qui l'ont dirigée. Jugement favorable porté par saint Pierre d'Alcantara.	393 ,
LXXX.	— 1576. — 29 AVRIL. — SÉVILLE. — A Marie de Saint-Jean-Baptiste , sa nièce, prieure de Valladolid. — La Sainte lui annonce l'espérance qu'elle a conçue de voir bientôt finir la longue persécution qu'elle a éprouvée à Séville; lui apprend les secours qu'elle a tirés de son frère Laurent de Cepeda, dont elle fait l'éloge. Vertu des carmélites de Séville; leur prieure, Marie de Saint-Joseph, le modèle des prieures. Divers sujets	407
LXXXI.	— 1576. — 9 MAI. — SÉVILLE. — Au père Ambroise Mariano de Saint-Benoît , carme déchaussé, à Madrid. — Les carmélites occupent leur nouvelle maison. Bruit de l'arrivée du père Tostado. Les carmes mitigés d'Andalousie soulevés. Le père Gratien part secrètement de Séville pour aller prendre conseil du nonce à Madrid	414
	<i>Le père Ambroise Mariano de Saint-Benoît, carme déchaussé.</i>	419
LXXXII.	— 1576. — 15 JUIN. — MALAGON. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Nouvelles de son heureux voyage, et de la mère Briande, prieure de Malagon. Recommandation de ne permettre à personne de manger dans les parloirs du monastère et de ne pas laisser s'introduire cette coutume. Cœur et piété de Térésita, sa nièce.	422
	<i>Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, et fondatrice du couvent de Lisbonne.</i>	425
LXXXIII.	— 1576. — 18 JUIN. — MALAGON. — A Marie de Saint-Joseph , prieure du monastère de Séville. — Déchirement de son cœur en se séparant de ses filles de Séville; tendre affection qu'elle leur conserve. Son affection est partagée par Laurent de Cepeda et par Térésita, sa fille.	430

LXXXIV. -- 1576. -- JUIN. -- MALAGON. -- Au père Gratien , à Madrid. -- Elle lui parle du monastère de Malagon. Lui annonce qu'elle a fait un heureux voyage, et le prie d'ordonner aux carmélites de Séville de ne pas donner à manger au parloir.	433
LXXXV. -- 1576. -- 2 JUILLET. -- TOLÈDE. -- A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. -- La Sainte reçoit ses excuses avec bonté, l'assure de son amitié et lui recommande le soin de sa santé. Elle impute la rigueur avec laquelle le père Antoine de Jésus et le père Mariano ont agi à l'égard des carmes mitigés.	437
LXXXVI. -- 1576. -- 11 JUILLET. -- TOLÈDE. -- A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. -- Joie qu'elle reçoit de ses lettres et de celles de ses filles. Elle souhaite savoir en détail ce que font à Séville les pères Antoine de Jésus et Mariano ; elle se plaint de leur rigueur à l'égard des carmes mitigés, et de leur silence envers elle.	441
LXXXVII. -- 1576. -- VERS LA FIN DE JUILLET. -- TOLÈDE. -- A Laurent de Cepeda , son frère, à Avila. -- Elle lui donne d'excellents conseils pour sa conduite et pour l'éducation de ses enfants.	444
LXXXVIII. -- 1576. -- 6 AOUT. -- EN VOYAGE, ENTRE AVILA ET TOLÈDE. -- A Anne de Jésus , prieure de Veas, et à ses filles. -- Elle leur raconte comment elle a été miraculeusement assistée par saint Joseph, et leur fait diverses recommandations.	448
<i>Avertissement sur les noms empruntés et de convention dont sainte Térése se sert dans ses lettres</i>	
LXXXIX. -- 1576. -- AOUT OU SEPTEMBRE. -- TOLÈDE. -- Au père Gratien , à Madrid. -- Elle lui fait savoir comment, en vertu d'une révélation de Notre-Seigneur, elle a pris pour confesseur le docteur Vélasquez, alors chanoine de Tolède, et plus tard évêque de Osma, à la place de Yépès, alors prieur de la Sisle, couvent des hiéronymites de Tolède, et plus tard évêque de Tarazona, et auteur d'une <i>Vie</i> de la Sainte	452
XC. -- 1576. -- 3 SEPTEMBRE. -- TOLÈDE. -- Au père Gratien , à Almodovar del Campo. -- Le 8 septembre, le père Gratien, en sa qualité de visiteur apostolique, allait ouvrir, à Almodovar, le chapitre des carmes déchaussés pour défendre la réforme naissante contre les décrets du chapitre général des mitigés, tenu à Plaisance le 22 mai	

TABLE.

543

LÉTTRES.

PAGES.

	de cette année. La Sainte lui parle de quelques mesures à prendre.....	456
XCI.	— 1576. — 6 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — Au père Gratien , à Almodovar del Campo. — Départ du père Tostado pour le Portugal. — Favorables dispositions du nonce Hormaneto à l'égard de la réforme. — Prétentions des carmes mitigés à Séville.....	459
XCII.	— 1576. — 7 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Mesures pour faciliter et assurer leur correspondance. Amabilité de caractère et vertu de sa nièce Térèse. Prix du travail manuel. Avis sur la réception des novices. Remercement pour un secours envoyé par la prieure de Séville. Maladie de Briande de Saint-Joseph. Divers autres sujets..	462
XCIII.	— 1576. — 9 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Joie que lui causent ses lettres et celles de ses filles. — Divers avis. — Perfection que Térèse, sa nièce, a fait paraître durant le voyage, et combien elle fait honneur aux carmélites de Séville qui l'ont élevée.....	470
XCIV.	— 1576. — 9 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — Au père Gratien , commissaire apostolique des carmes, à Almodovar. — Le 8 septembre, le père Gratien avait ouvert le premier chapitre d'Almodovar. La Sainte lui parle de ce chapitre, et lui donne diverses nouvelles.....	476
XCV.	— 1576. — VERS LE 20 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — Au père Gratien , commissaire apostolique de l'ordre des carmes, à Almodovar. — Éloge de doña Juana Dantisco, mère du père Gratien, et de plusieurs membres de cette famille.....	478
XCVI.	— 1576. — VERS LE 20 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — Au père Gratien , à Almodovar. — Du chapitre tenu à Almodovar. — Divers sujets.....	482
XCVII.	— 1576. — 20 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Elle lui annonce le départ du père Gratien pour Séville, et lui fait différentes recommandations.....	488
XCVIII.	— 1576. — 22 SEPTEMBRE. — TOLÈDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Elle lui demande des nouvelles du père Gratien, et lui donne quelques avis.....	490

XCIX. — 1576. — 26 SEPTEMBRE. — TOLEDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Elle lui recommande d'être fidèle à lui écrire tout ce qui a rapport à la visite du père Gratien à Séville.....	492
G. — 1576. — 5 OCTOBRE. — TOLEDE. — A Marie de Saint-Joseph , prieure de Séville. — Elle envie à ses filles de Séville le bonheur de posséder le père Gratien. Elle leur donne des nouvelles de Laurent de Cepeda, son frère, de Térésita, sa nièce, et des prieures de Malagon et de Veas.....	494
LETTRE SANS DATE PRÉCISE. — A une de ses filles spirituelles du monde . — Elle la remercie de ses attentions, et lui promet de se souvenir d'elle devant le Seigneur.....	498
LETTRE SANS DATE. — A une religieuse d'un autre ordre qui désirait d'être carmélite. — Elle la refuse le plus obligeamment du monde à raison des inconvénients qu'entraînent ces sortes de changements, et lui donne des avis pour se sanctifier dans son état, et au milieu d'une communauté nombreuse.....	499
LETTRE SANS DATE. — A des demoiselles qui désiraient d'être carmélites . — La Sainte leur donne de sages avis pour surmonter les obstacles qu'on formait à l'exécution de leur dessein.....	501
LETTRE SANS DATE PRÉCISE. — Elle console un mari de la mort de sa femme.....	503
<i>Texte espagnol de la lettre inédite adressée à Rodriguez de Moya.....</i>	507
<i>Texte espagnol de la lettre inédite adressée à doña Louise de la Cerda.....</i>	510
<i>Texte espagnol des documents inédits relatifs au père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.....</i>	513
<i>Texte espagnol du portrait historique du père Gratien, par le père François de Sainte-Marie, premier annaliste du Carmel réformé.....</i>	524

FIN DE LA TABLE.

